

Université de Montréal

***La muette éloquence des choses:
collections et expositions missionnaires de
la Compagnie de Jésus au Québec, de 1843 à 1946***

Volume 1 / 2

par

France Lord

**Département d'histoire
Faculté des arts et des sciences**

**Thèse présentée à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de
Philosophæ Doctor (Ph. D.)**

Janvier 1999

© France Lord, 1999



Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Cette thèse intitulée:

*La muette éloquence des choses:
collections et expositions missionnaires de
la Compagnie de Jésus au Québec, de 1843 à 1946*

présentée par

France Lord

a été évaluée par un jury composé des personnes suivantes:

Michèle Dagenais, présidente-rapporteuse
Dominique Deslandres, directrice de recherche
Pierre Trépanier, membre du jury
Laurier Lacroix, examinateur externe
Nicole Dubreuil, représentante du doyen

Thèse acceptée le:

23 juin 1999

SOMMAIRE

À partir des années 1840, la mission catholique connut une expansion sans précédent. Dans la foulée de ce mouvement, les missions « québécoises » se disséminèrent aux quatre coins du monde. Les missionnaires expédièrent ou rapportèrent des objets de ces terres lointaines afin d'éduquer et d'édifier le plus grand nombre, de susciter des vocations ainsi que la générosité des fidèles. Au XX^e siècle, le phénomène s'amplifia et certaines communautés missionnaires accumulèrent de véritables collections qui furent exploitées à leur maximum dans le cadre d'expositions missionnaires nationales. L'usage de ces dernières, comme moyen de propagande, culmina avec l'exposition *Ville-Marie missionnaire, 1642-1942*, tenue à l'Oratoire Saint-Joseph lors des fêtes du tricentenaire de la ville de Montréal. Ces collections trouvèrent leur place dans les halls des maisons congréganistes, les musées pédagogiques ou missionnaires des communautés religieuses dont le plus important fut le Musée d'art chinois des jésuites, ouvert en 1931.

Afin de démontrer l'utilisation des objets dans le cadre des stratégies de propagande missionnaire, j'ai choisi d'étudier le cas de la Compagnie de Jésus, depuis la relance de ses missions dans la région des Grands Lacs en 1843 jusqu'au déménagement de son musée chinois de Québec à Montréal en 1946. Ce projet de recherche analyse la circulation des objets amassés par les missionnaires jésuites, en terre étrangère, à des fins de propagande. À ma connaissance, personne ne s'est penché de façon systématique sur l'objet de promotion missionnaire, ses déplacements et ses usages.

Dans un premier temps, j'ai circonscrit le phénomène d'acquisition d'objets dans les territoires d'apostolat des jésuites du Canada — la région des Grands Lacs, l'Alaska et la Chine. J'ai défini les modes et les lieux

d'acquisition notamment à partir des Archives de la Compagnie de Jésus du Canada français et de celles du Musée de la civilisation à Québec, gardien de la collection chinoise des jésuites. Cette étude a permis d'identifier les objets acquis, les agents qui les ont amassés et les motivations qui animèrent ceux-ci, révélant, au-delà des expositions et des musées, des usages commerciaux de l'objet comme la loterie et la vente.

Dans la seconde partie de la thèse, j'ai étudié de façon plus approfondie un des modes privilégiés de diffusion de l'objet de promotion missionnaire au XX^e siècle: l'exposition temporaire. Les volumes-souvenirs publiés à l'occasion des expositions missionnaires nationales ainsi que les archives pertinentes des organismes responsables de ces événements comme celle de la Commission du tricentenaire de Montréal ont fourni la clef d'un modèle d'organisation des expositions fortement clérical. L'analyse du contenu de ces dernières a fait le jour sur la nature à la fois édifiante et divertissante d'une manifestation illustrant la « providentielle vocation missionnaire » du Canada français par le déploiement du passé missionnaire de la Nouvelle-France et des prouesses contemporaines des nationaux missionnaires sur le terrain.

Enfin, l'expérience expographique et muséale de la Compagnie de Jésus au Canada a offert par la diversité de ses formes, par la provenance variée des objets exposés et par la constance de sa pratique dans le temps, un bel exemple de représentation culturelle: représentation dominée par la vision du travail du missionnaire et les préjugés envers les populations missionnées.

Démontrer ainsi l'usage de l'objet comme outil de propagande missionnaire a permis de souligner l'évolution d'une contribution originale et méconnue au patrimoine québécois et plus largement, canadien.

TABLE DES MATIÈRES

VOLUME 1

Sommaire	i
Table des matières	iii
Liste des sigles et abréviations	viii
Remerciements	x
INTRODUCTION	1
— Présentation du sujet et historiographie.....	2
— Critique des sources.....	13
— Problématique.....	18
PREMIÈRE PARTIE — « COLLECTIONNER » LA MISSION DU SAULT-SAINT-LOUIS AU DA YUNHE	23
CHAPITRE 1. Les missions amérindiennes du Canada	32
1.1. Des objets au service de la mission.....	37
1.2. Des objets au service des sciences naturelles.....	49
1.3. Des objets au service de l'histoire de la Compagnie de Jésus en Nouvelle-France.....	72
CHAPITRE 2. L'Alaska	85
2.1. Une résolution venue d'en-haut.....	90
2.2. Les « ouvrages des Esquimaux ».....	97
CHAPITRE 3. La Chine	114
3.1. Destinées d'objets.....	120
3.1.1. <i>Des objets pour le profit</i>	122
3.1.2. <i>Des objets pour l'exposition</i>	130
3.2. Le missionnaire, la chinoiserie et autres rencontres: le processus d'acquisition.....	144
3.2.1. <i>Acquéreurs, amateurs ou connaisseurs?</i>	145
3.2.2. <i>« Tout peut servir »: du cendrier de pierre de savon au lit impérial</i>	153
Conclusion: « Collectionner » la mission	172

VOLUME 2

SECONDE PARTIE – LA MISSION EN SPECTACLE: LES EXPOSITIONS MISSIONNAIRES.....	179
CHAPITRE 4. Origines et nature de l'exposition missionnaire.....	186
4.1. L'exposition missionnaire, une pratique de propagande déjà éprouvée.....	189
4.1.1. <i>Quelques précédents</i>	189
4.1.2. <i>L'Exposition vaticane</i>	193
4.2. L'exposition missionnaire au Québec.....	211
4.2.1. <i>L'initiative: d'un rêve de séminariste à celui d'un journaliste</i>	214
4.2.2. <i>Objectifs et caractères de l'exposition</i>	219
CHAPITRE 5. L'organisation du spectacle missionnaire	261
5.1. L'organisation humaine.....	263
5.1.1. <i>Les organisateurs</i>	264
5.1.2. <i>La main-d'œuvre</i>	270
5.2. L'organisation matérielle.....	276
5.2.1. <i>La propagande de la propagande</i>	279
5.2.2. <i>Le financement de la propagande</i>	284
5.2.3. <i>Le manège commémoratif: du temps et du lieu de l'exposition missionnaire</i>	291
CHAPITRE 6. L'expérience expographique de la Compagnie de Jésus: kiosques et musée missionnaires.....	308
6.1. De la Chine avant toute chose: les kiosques jésuites à l'exposition missionnaire.....	310
6.1.1. <i>Joliette, 1927: toutes les missions jésuites</i>	311
6.1.2. <i>De Montréal à Sherbrooke: le « beau visage de la Chine » et l'Amérindien évanescent</i>	318
6.1.3. <i>Montréal, 1942: l'histoire jésuite au Canada</i>	325
6.2. Portique et « château »: l'exposition permanente du Musée d'art chinois.....	330
Conclusion: La mission en spectacle.....	347
CONCLUSION.....	353

ANNEXES	xiii
Annexe I: Appellations administratives de la Compagnie de Jésus au Québec depuis 1842.....	xiv
Annexe II: Les missions amérindiennes du Canada.....	xv
Annexe III: Valeurs exprimées en dollars des collections d'instruments de physique et de spécimens d'histoire naturelle du collège Sainte-Marie de Montréal, entre 1856 et 1886.....	xvi
Annexe IV: Le musée du collège Sainte-Marie, vers 1918.....	xvii
Annexe V: La mission d'Alaska.....	xviii
Annexe VI: La Chine vers 1935.....	xix
Annexe VII: La mission du Xuzhou en Chine.....	xx
Annexe VIII: Procureurs, adjoints du procureur, conservateurs du Musée chinois et modérateurs de l'Académie des missions.....	xxi
Annexe IX: Extrait du calepin de voyage d'Adélarde Dugré, provincial de la Compagnie de Jésus au Canada français, 1934...	xxiii
Annexe X: Liste de commande d'objets chinois, vers 1932-1933.....	xxiv
Annexe XI: Liste de commande d'objets chinois, 1937.....	xxv
Annexe XII: Plan de l'Exposition vaticane de 1925.....	xxvi
Annexe XIII: Emblème de la semaine missionnaire de Trois-Rivières, 1935.....	xxvii
Annexe XIV: La Nouvelle-France dans les expositions missionnaires au Québec.....	xxviii
Annexe XV: Entrée de l'exposition, <i>Ville-Marie missionnaire, 1642-1942</i>	xxix
Annexe XVI: Plan de l'exposition, <i>Ville-Marie missionnaire, 1642-1942</i>	xxx
Annexe XVII: Vue de la croisée du transept, <i>Ville-Marie missionnaire, 1642-1942</i>	xxxi
Annexe XVIII: Les principaux comités d'organisation.....	xxxii
Annexe XIX: Le clergé et le laïc dans l'organisation des expositions missionnaires au Québec.....	xxxiii
Annexe XX: Vue de l'Oratoire Saint-Joseph, <i>Ville-Marie missionnaire, 1642-1942</i>	xxxiv
Annexe XXI: Affiche, <i>Ville-Marie missionnaire, 1642-1942</i>	xxxv
Annexe XXII: « L'effort missionnaire des jésuites canadiens français ».....	xxxvi
Annexe XXIII: Le kiosque des jésuites canadiens français, 1927.....	xxxvii

Annexe XXIV: Le kiosque de la province jésuite du Haut-Canada, 1930.....	xxxviii
Annexe XXV: Le kiosque des jésuites canadiens français, 1930.....	xxxix
Annexe XXVI: Le kiosque des jésuites canadiens français, 1935.....	xl
Annexe XXVII: Le kiosque des jésuites canadiens français, 1941....	xli
Annexe XXVIII: Le kiosque des jésuites canadiens français, <i>Ville-Marie missionnaire, 1642-1942</i>	xlii
Annexe XXIX: Musée d'art chinois, chemin Sainte-Foy, Québec: portique, vers 1931-1934.....	xliii
Annexe XXX: « Salle n° 1 », Musée d'art chinois, chemin Sainte-Foy, Québec.....	xliv
Annexe XXXI: « Salle n° 6 », Musée d'art chinois, chemin Sainte-Foy, Québec.....	xlv
Annexe XXXII: « Salle n° 6 », vitrine des bibelots, Musée d'art chinois, chemin Sainte-Foy, Québec.....	xlvi
Annexe XXXIII: « Salle n° 6 », vitrine des superstitions, Musée d'art chinois, chemin Sainte-Foy, Québec.....	xlvii
Annexe XXXIV: « Groupement - Articles pris dans diverses salles », Musée d'art chinois, chemin Sainte-Foy, Québec.....	xlviii
BIBLIOGRAPHIE	xlix
A. SOURCES	xlix
1. Manuscrites.....	xlix
2. Imprimées.....	l
3. Filmographiques.....	liv
4. Orales.....	liv
5. Collections.....	liv
B. OUVRAGES DE RÉFÉRENCES	liv
1. Dictionnaires et encyclopédies.....	liv
2. Bibliographies et répertoires.....	lv
C. ÉTUDES	lvi
1. Généralités.....	lvi
– <i>Histoire du Canada et du Québec</i>	lvi
– <i>Histoire religieuse</i>	lviii
2. Missions.....	lx
– <i>Général</i>	lx
– <i>Canada et Québec</i>	lxii

3. La Compagnie de Jésus.....	lxii
4. Propagande et commémoration.....	lxiv
— <i>Général</i>	lxiv
— <i>Propagande religieuse</i>	lxv
5. Collections, expositions et musées.....	lxv
— <i>Général</i>	lxv
— <i>Canada et Québec</i>	lxix
— <i>Histoire, représentations et culture matérielle des territoires de mission</i>	lxxiii
— <i>Collections et expositions missionnaires</i>	lxxv

LISTE DES SIGLES ET DES ABRÉVIATIONS

o.f.m.	Ordre des frères mineurs, franciscains.
o.p.	Ordre des prêcheurs, dominicains.
p.m.é.	Prêtres des Missions-Étrangères.
s.j.	Compagnie de Jésus.
s.v.d.	Société du Verbe divin, société missionnaire d'hommes fondée en 1875 en Hollande.
ACJC	Association catholique de la jeunesse canadienne française.
JÉC	Jeunesse étudiante catholique.
JOC	Jeunesse ouvrière catholique.
LMÉ	Ligue missionnaire des étudiants.
UMC	Union missionnaire du clergé.
ASJCF	Archives de la Compagnie de Jésus, province du Canada français, Lafontaine, Québec.
ASJF	Archives de la Compagnie de Jésus, province de France, Vanves.
ACND	Archives de la Congrégation de Notre-Dame, Montréal, Québec.
AMSFX	Archives de la mission Saint-François-Xavier, Kahnawake, Québec.
AUMcGill	Archives de l'Université McGill, Montréal, Québec.
AMC	Archives du Musée de la civilisation, Québec.
ASC	Archives du séminaire de Chicoutimi, Québec.
ASTR	Archives du séminaire de Trois-Rivières, Québec.
MCQ	Musée de la civilisation, Québec.
VM12	Fonds de la Commission du troisième centenaire de Montréal, Division de la gestion de documents et des archives, Service du greffe, ville de Montréal.

Joliette 1927

La semaine missionnaire de Joliette, 4 au 10 juillet 1927.
Volume-souvenir, Québec, Charrier et Dugal, 1928.

Montréal 1930

La semaine missionnaire de Montréal. Volume-souvenir, Montréal, Librairie Beauchemin, 1930.

Trois-Rivières 1935

TRUDEL, Paul-Eugène. *IV^e Centenaire de la plantation de la Croix aux Trois-Rivières célébré par une exposition missionnaire, du 31 août au 8 septembre 1935.* Volume-souvenir, Trois-Rivières, Imprimerie Saint-Joseph, 1936.

Sherbrooke 1941

Exposition missionnaire de Sherbrooke du 13 au 20 juillet 1941. Volume-souvenir, Sherbrooke, Le Messager Saint-Michel, 1942.

Ville-Marie missionnaire 1642-1942

Ville-Marie missionnaire, 1642-1942. Exposition du III^e Centenaire de Montréal tenue à l'Oratoire Saint-Joseph du 17 septembre au 4 octobre 1942. Volume-souvenir, Montréal, Secrétariat du Comité missionnaire, 1943.

- DBC* *Dictionnaire biographique du Canada.* Québec/Toronto, Presses de l'Université Laval/ University of Toronto Press.
- DALFAN* David Karel. *Dictionnaire des artistes de langue française en Amérique du Nord.* Québec, Musée du Québec/Presses de l'Université Laval, 1992.
- DOLQ* LEMIRE, Maurice *et al.*, dir. *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec. Tome 2, 1900-1939.* Montréal, Fides, 1980.
- LNMC* Lorenzo Cadieux, éd. *Lettres des nouvelles missions du Canada, 1843-1852.* Montréal/Paris, Bellarmin/Maisonneuve et Larose, 1973.

REMERCIEMENTS

Si cette thèse ne porte qu'une seule signature, ce projet de près de six ans n'aurait pas été possible sans l'appui de nombreux individus et organismes.

J'aimerais d'abord exprimer toute ma gratitude à ma directrice, Dominique Deslandres, professeure agrégée au Département d'histoire de l'Université de Montréal. Ses critiques serrées, ses incitations aux demandes de bourses et ses encouragements dans les passages à vide m'ont permis de persévérer dans mon apprentissage du métier d'historienne. Toute ma gratitude aussi à ma petite famille ramifiée, à mes amies dont le réconfort, notamment en fin de parcours, a été salutaire et inestimable, ainsi qu'à mes parents dont la fierté leur fait oublier que je suis encore « à l'école ».

Je remercie aussi sincèrement tous mes lecteurs et mes répondants: ma collègue Chantal Gauthier; Jean Roy, professeur au Département des sciences humaines de l'Université du Québec à Trois-Rivières; Michel Allard, professeur au Département des sciences de l'éducation de l'Université du Québec à Montréal; John A. Dickinson, professeur titulaire au Département d'histoire de l'Université de Montréal; mon père, Claude Lord.

Mais une « thésarde » ne vit pas que d'amour, de critiques et de lettres de référence. Aussi, suis-je redevable aux organismes suivants pour avoir assuré ma survie financière: le Fonds pour la formation et l'aide à la recherche du Québec; le Conseil de recherche en sciences humaines du Canada; la Faculté des études supérieures de l'Université de Montréal; le Musée de la civilisation de Québec et les Amis du Musée de la civilisation de Québec; la Fédération canadienne des femmes diplômées des universités ainsi que la Petite Maison de la Miséricorde de Montréal pour avoir accueilli mon fils avant les garderies à « cinq dollars ».

Enfin, cette rubrique serait bien incomplète si je ne témoignais pas de ma reconnaissance envers le personnel des archives et des bibliothèques qui a contribué à la réalisation de cet ouvrage. Ma reconnaissance va tout particulièrement aux gens des Archives jésuites de la province du Canada français et des bibliothèques du centre Notre-Dame-de-Montserrat, à Lafontaine, et de la maison Bellarmin, à Montréal: Robert Toupin, s.j., ancien archiviste provincial; Isabelle Contant, archiviste provinciale; Julie Gascon; Martine Proulx; Luc Trépanier, bibliothécaire. Sans leur généreux concours, ce projet de recherche eût été chimérique.

À mon fils, Émile Antonin

INTRODUCTION

At vero, ne documenta ac monita maximi ponderis, quae ex ipsis Missionum rebus quasi tacite significantibus exstiterunt¹.

Ainsi s'exprima le pape Pie XI au lendemain de l'Exposition missionnaire tenue au Vatican en l'an jubilaire 1925. Cette simple mention du pouvoir des « choses des Missions » par le souverain pontife, dans son encyclique² sur le développement de la mission catholique, suffit à démontrer leur importance aux yeux de l'Église. Pie XI avait trouvé dans l'exposition et les objets qui l'habitaient un moyen spectaculaire d'enseigner et d'émouvoir la masse des fidèles. Ces choses, ces objets « missionnaires » rassemblés en exposition devenaient alors un média de propagande privilégié pour promouvoir l'œuvre des missions catholiques.

Cette « réification » de l'expérience missionnaire ne se manifesta pas seulement sur la scène éphémère des expositions temporaires; elle donna naissance à de nouveaux musées et enrichit les collections d'institutions existantes; ou encore, elle vint nourrir les échanges commerciaux de la mission. Les caractéristiques de ces usages de l'objet à

1. « Dans leur muette éloquence, les objets de l'Exposition offraient des témoignages et des leçons d'une souveraine importance. » Textes français et latin: « Lettre encyclique aux patriarches, primats, archevêques, évêques et autres ordinaires de lieu, en paix et communion avec le siège apostolique sur le développement des missions (28 février 1926) » dans *Actes de S.S. Pie XI: Encycliques, motu proprio, brefs, allocutions, actes des dicastères, etc... Tome III (Années 1925 à 1926)*, Paris, Maison de la Bonne Presse, s.d., p. 146.

Cette encyclique est mieux connue sous l'appellation *Rerum Ecclesiae*, d'après les deux premiers mots du texte latin. Toute référence subséquente à ce texte et à cette édition sera faite selon cette dernière appellation.

2. L'encyclique est une « lettre du Souverain Pontife adressée à l'ensemble des évêques du monde (ou à une partie d'entre eux) et, par leur intermédiaire, au clergé, aux fidèles, éventuellement aux "hommes de bonne volonté"; ce sont des textes qui ont le plus souvent valeur d'enseignement mais peuvent comporter de strictes mises en garde ou — plus rarement — des condamnations ». *Théo. L'encyclopédie catholique pour tous*, Paris, Droguet-Ardant/Fayard, 1992, p. 1020.

des fins de propagande missionnaire demeurent peu connues. Si l'Exposition missionnaire et le Musée missionnaire et d'ethnologie du Latran, inspirés par Pie XI, ont retenu l'attention des historiens des missions catholiques, le même phénomène au Québec a presque sombré dans l'oubli. C'est pour combler cette lacune à la croisée de l'histoire missionnaire et de l'histoire des expositions et des musées au Québec que j'ai entrepris cette recherche sur les collections missionnaires. Cette thèse analyse la circulation des objets amassés en terre étrangère par les missionnaires essaimant du Québec, et démontre l'utilisation de ces « choses » comme moyen de propagande missionnaire aux XIX^e et XX^e siècles.

— Présentation du sujet et historiographie

Lorsque Pie XI inaugura l'Exposition vaticane en 1925, l'usage de l'objet à des fins de propagande ne constituait pas pour l'Église catholique une méthode inédite. Les missionnaires pratiquaient l'enseignement et la conversion par l'objet depuis déjà plusieurs siècles dans leurs missions extérieures et intérieures³. Comme outil pédagogique, l'objet fut placé dans des cabinets d'histoire naturelle ou de physique appartenant à des institutions d'enseignement. Comme outil de conversion et de persuasion, l'objet prit la forme notamment d'images, de médailles ou de chapelets mais

³. Par exemple, voir au sujet de la conversion par l'objet François-Marc Gagnon, *La conversion par l'image. Un aspect de la mission des Jésuites auprès des Indiens du Canada au XVII^e siècle*, Montréal, Bellarmin, 1975.

Les historiens situent d'ailleurs les origines des musées canadiens dans les églises catholiques et dans les collections des prêtres-éducateurs, celles des explorateurs et celles des premiers administrateurs de la colonie française ainsi que celles des officiers anglais en garnison au Canada après la Conquête. Archie F. Key, *Beyond Four Walls. The Origins and Development of Canadian Museums*, Toronto, McClelland and Stewart, 1973, p. 98-99, 109-110; Cyril Simard *et al.*, *Patrimoine muséologique au Québec*, Repères chronologiques, Québec, Gouvernement du Québec, 1992, p. 1-12; J. Lynne Teather, « Museum-Making in Canada (to 1972) », *Muse*, vol. 10, n^{os} 2-3, été/automne 1992, p. 22; Jean Trudel, « Le développement des musées au Québec », *Musées*, vol. 14, n^o 3, septembre 1992, p. 6.

mais aussi d'instruments scientifiques, comme ce fut le cas dans les missions chinoises du XVII^e et du XVIII^e siècle⁴.

La mission catholique connut une expansion sans précédent à partir des années 1840, provoquant un intérêt renouvelé pour la propagande par l'objet. Déjà moyen d'enseignement ou « appât » de conversion, l'objet devait aussi servir la promotion des œuvres d'apostolat dans la métropole⁵. Il s'agissait moins d'amener des non-chrétiens à la foi que d'attirer l'attention et de générer des appuis pour la mission, par la diffusion auprès du public d'artefacts exotiques, de spécimens d'histoire naturelle ou même d'objets utilisés dans la conversion des « païens ».

C'est d'ailleurs du côté de l'histoire des missions catholiques que se trouve le récit de la collection, de l'exposition et du musée missionnaires. Car malgré l'essor récent de la recherche sur l'histoire des musées tant en Europe⁶ qu'aux États-Unis⁷, la contribution des missionnaires aux XIX^e et

⁴. Li Shenwen, « Les jésuites français et les objets curieux européens en Chine et en Nouvelle-France (XVII^e-XVIII^e siècles) », Conférence donnée au 50^e Congrès de l'Institut d'histoire de l'Amérique française, 25 octobre 1997.

⁵. La métropole est le centre d'où essaient les missionnaires, par analogie à l'État considéré par rapport à ses colonies.

⁶. Voir, par exemple, John Elsner et Roger Cardinal, dir., *The Cultures of Collecting*, Cambridge, Harvard University Press, 1994; Jacques Guillerme, dir., *Les collections. Fables et programmes*, Seyssel, Champ Vallon, 1993; Dominique Poulot, « Bilan et perspectives pour une histoire culturelle des musées », *Publics & Musées*, n° 2, déc. 1992, p. 125-145; Nélia Dias, *Le Musée d'ethnographie du Trocadéro, 1878-1908: anthropologie et muséologie en France*, Paris, Éditions du Centre national de recherche scientifique, 1991; Gaynor Kavanagh, *History Curatorship*, Leicester, Leicester University Press, 1990; Susan Pearce, dir., *Museum Studies in Material Culture*, London/New York, Leicester University Press, 1989; Daniel J. Sherman, *Worthy Monuments. Art Museums and the Politics of Culture in Nineteenth-Century France*, Londres, Harvard University Press, 1989; Kenneth Hudson, *Museums of Influence*, Londres, Cambridge University Press, 1987; Krzysztof Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux. Paris, Venise: XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1987; Arthur MacGregor et Oliver Impey, dir., *The Origins of Museums. The Cabinet of Curiosities in Sixteenth- and Seventeenth-Century Europe*, Oxford, Clarendon Press, 1985.

⁷. Voir, par exemple, William T. Alderson, dir., *Mermaids, Mummies, and Mastodons. The Emergence of the American Museum*, Washington, American Association of Museums, 1992; Joel J. Orosz, *Curators and Culture: The Museum Movement in America (1740-1870)*, Tuscaloosa, University of Alabama Press, 1990; Michael S. Shapiro, dir., *The Museum: a Reference Guide*, New York, Greenwood Press, 1990; Charles Coleman Sellers, *Mr Peale's Museum. Charles Willson Peale and the First Popular Museum of Natural Science and Art*,

XX^e siècles est généralement ignorée. Les synthèses sur l'histoire universelle des missions catholiques dirigées par Delacroix et Descamps y consacrent pourtant des chapitres entiers⁸. Rédigés principalement par des clercs, ces ouvrages demeurent toutefois très descriptifs et apologétiques. Néanmoins, ils possèdent le mérite de situer les collections et les expositions missionnaires au cœur de l'action pontificale du XIX^e et de la première moitié du XX^e siècle.

Cette expansion de la mission catholique au XIX^e siècle fut étroitement liée à celle des empires coloniaux européens. L'Europe étendit sa domination à toute l'Afrique, l'Océanie et une large part de l'Asie. Les progrès de la machine à vapeur et de la sidérurgie permirent le développement de la navigation maritime facilitant l'exploration de nouveaux territoires, l'ouverture de nouveaux marchés et la rencontre de nouvelles populations. Le rayonnement de l'Église catholique missionnaire profita largement de cette conjoncture et en subit nécessairement les influences.

L'élaboration des expositions et des musées missionnaires ne se fit pas en vase clos dans les officines de Rome. L'Église catholique s'inscrit, par ces méthodes de propagande, dans le contexte muséal européen. Dans la foulée de l'essor industriel et économique, apparurent en Europe les expositions universelles, véritables vitrines de techniques et de produits

New York, W.W. Norton & Co., 1980; Edward P. Alexander, *Museums in Motion. An Introduction to the History and Functions of Museums*, Nashville, American Association for State and Local History, 1979.

⁸ A. Rétif, « L'avènement des jeunes Églises: Benoît XV (1914-1922), Pie XI (1922-1939) et Pie XII » dans Simon Delacroix, dir., *Histoire universelle des missions catholiques. Volume 3: Missions contemporaines, 1800-1957*, Paris, Grund, 1958, p. 126-158; J. Masson, « Les missionnaires et la science », P. O'Reilly, « Musées missionnaires et ethnologiques », Jean de Reviere de Mauny, « Expositions missionnaires » et Celso Costantini, « L'art dans les missions », dans Delacroix, dir., *Histoire universelle des missions catholiques. Volume 4: L'Église catholique face au monde non chrétien*, Paris, Grund, 1959, p. 49-58, 59-70, 71-74 et 344-350; W. Schmidt, « Les musées des missions et en particulier le Musée pontifical du Latran pour l'étude des missions et de l'ethnographie », dans baron

innovateurs juxtaposées au théâtre exotique des colonies. Parallèlement à ces manifestations temporaires et spectaculaires de l'industrie et du commerce, le XIX^e siècle fut aussi l'âge d'or des musées européens. Le musée d'histoire, porté par la montée des nationalismes, et le musée d'ethnographie, né de l'émergence de la discipline ethnographique, influencèrent sans doute la propagande muséale et expographique des Églises chrétiennes. En effet, tout au long du XIX^e siècle, les gouvernements européens utilisèrent le musée d'histoire à des fins apologétiques, pour « modeler l'âme⁹ » de leurs nationaux. Ainsi la galerie des batailles, remplie des représentations de succès militaires, célébrait la gloire nationale. Quant au musée d'ethnographie n'exposait-il pas les représentations de populations colonisées, tout comme le musée et l'exposition missionnaires le feront pour les populations missionnées? Ainsi, il paraît significatif que les concepteurs de l'Exposition vaticane voulurent « provoquer la recherche de documents qui pussent être utiles aux deux sciences¹⁰ », l'histoire et l'ethnologie.

Il faut d'ailleurs se tourner vers les travaux d'anthropologie qui étudient les représentations culturelles en contexte colonial et s'intéressent à l'expérience missionnaire protestante aux XIX^e et XX^e siècles. La collection d'artefacts, le musée et l'exposition y sont perçus comme des lieux privilégiés d'expressions identitaires, plus révélateurs du colonisateur-collectionneur que du colonisé¹¹. Annie Coombes examine la singularité de

Descamps, dir., *Histoire générale comparée des missions*, Paris/Bruxelles/Louvain, Librairie Plon/L'Édition universelle/AUCAM, 1932, p. 605-636.

⁹ Germain Bazin, *Le temps des musées*, Paris, Desoer S.A., 1967, p. 225.

¹⁰ Henri Pinard de la Boullaye, « L'ethnologie à l'Exposition vaticane des missions », *Revue d'histoire des missions*, vol. 2, n° 4, sept. 1925, p. 508.

¹¹ Voir notamment les travaux de Nicholas Thomas: « Colonial Conversions: Difference, Hierarchy, and History in Early Twentieth-century Evangelical Propaganda », *Comparative Study of Society and History*, n° 34, 1992, p. 366-389; *Entangled Objects. Exchange, Material Culture, and Colonialism in the Pacific*, Cambridge, Harvard University Press, 1991; « Material Culture and Colonial Power: Ethnological Collecting and the Establishment of Colonial Rule », *Man*, n° 24, p. 41-56; Annie E. Coombes, *Reinventing Africa. Museums, Material Culture and Popular Imagination in Late Victorian and Edwardian England*, New

l'apport missionnaire protestant au spectacle de la représentation africaine en Grande-Bretagne et critique l'historiographie qui a négligé cette contribution et surtout mis l'accent sur les changements apportés par le missionnaire dans les colonies :

I believe that historians, by focusing on the overriding unity of this image of a racial « other », run the risk of underestimating the full extent and insidiousness of colonial ideology [...].

The exhibition is one of the most visible sites where contradictions emerge in the representation of Africa to the British public [...]. As one of the casualties of the reductive historical analysis mentioned above, the missionary exhibition has been either written out of histories of the period or dismissed as the ranting propaganda of idol-bashing evangelicals¹².

Haven/London, Yale University Press, 1994; « "For God and for England": Contributions to an Image of Africa in the First Decade of the Twentieth Century », *Art History*, vol. 8, n° 4, déc. 1985, p. 453-466.

De nombreux travaux ont aussi été publiés récemment sur le processus de représentation dans les expositions universelles ou coloniales. Selon Robert W. Rydell et Nancy E. Gwinn, ces expositions constituent des « documents » privilégiés pour étudier la construction sociale et culturelle de la signification. « Introduction », dans *Fairs Representations: World's Fairs and the Modern World*, Amsterdam, VU University Press, 1994, p. 4. Par exemple, Rydell et Gwinn, dir., *Fairs Representations...*; Brigitte Schrøder-Gudehus et Anne Rasmussen, *Les fastes du progrès. Le guide des Expositions universelles, 1851-1992*, Paris, Flammarion, 1992; Carol A. Breckenbridge, « The Aesthetics and Politics of Colonial Collecting: India at World Fairs », *Comparative Study of Society and History*, n° 31, 1989, p. 195-216; Sylviane Leprun, « Paysages de la France extérieure: la mise en scène des colonies à l'Exposition du Centenaire », *Le Mouvement social*, n° 149, oct.-déc. 1989, p. 99-128; Paul Greenhalgh, *Ephemeral Vistas: The Expositions universelles, Great Exhibitions and World's Fairs, 1851-1939*, Manchester, Manchester University Press, 1988; Sylviane Leprun, *Le théâtre des colonies: Scénographie, acteurs et discours de l'imaginaire dans les expositions, 1855-1937*, Paris, L'Harmattan, 1986, 308 p.; R. W. Rydell, *All the World's a Fair: Visions of Empire at American International Expositions, 1876-1916*, Chicago/London, The University of Chicago Press, 1984.

¹². « "For God and for England" », p. 453.

Coombes reprend cette critique en des termes semblables dans *Reinventing Africa...*, p. 161. Cette critique historiographique s'adresse aux ouvrages suivants traitant principalement des expositions industrielles et commerciales et des musées d'anthropologie: J. Allwood, *The Great Exhibitions*, London, Studio Vista, 1977; R. D. Altick, *The Shows of London*, Cambridge, Harvard University Press, 1978; H. H. Frese, *Anthropology and the Public: The Role of the Museums*, Leiden, E. J. Brill, 1960; John M. Mackenzie, *Propaganda and Empire: The Manipulation of British Public Opinion, 1880-1960*, Manchester, Manchester University Press, 1984.

Au Canada, l'histoire — très fragmentaire — des collections missionnaires protestantes se retrouve aussi dans les travaux d'anthropologues, comme ceux de Barbara Lawson et de Jeanne Cannizzo¹³. Ces ouvrages offrent des pistes de recherche utiles pour l'étude des artefacts comme sources et de la collection comme représentation culturelle. C'est d'ailleurs à une ethnologue, Anne-Hélène Kerbiriou, que revient une des contributions récentes les plus originales à l'histoire missionnaire catholique canadienne¹⁴. Kerbiriou tente de définir la valeur du corpus photographique qu'elle a étudié dans les archives oblates comme document historique, et cherche ainsi à déterminer la façon dont le discours photographique sur les peuples amérindiens complète celui des écrits missionnaires. Parallèlement, à l'exception de l'ouvrage de Lovat Dickson sur l'histoire du *Royal Ontario Museum* de Toronto¹⁵, les synthèses¹⁶ et les publications récentes¹⁷ en histoire des musées canadiens restent

¹³. Barbara Lawson, *Collected Curios. Missionary Tales from the South Seas*, Montréal, McGill University Press, 1994; Jeanne Cannizzo, « Gathering Souls and Objects: Missionary Collections », dans Tim Barringer et Tom Lynn, dir., *Colonialism and the Object: Empire, Material Culture and the Museum*, New York/London, Routledge, 1998, p. 153-166; *Into the Heart of Africa*, Toronto, Royal Ontario Museum, 1989.

¹⁴. Anne-Hélène Kerbiriou, *Les Indiens de l'Ouest canadien vus par les Oblats*, Sillery, Éditions du Septentrion, 1996.

¹⁵. Dickson, *The Museum Makers. The Story of the Royal Ontario Museum*, Toronto, Royal Ontario Museum, 1986.

¹⁶. Archie F. Key, *Beyond Four Walls: The Origins and Development of Canadian Museums*, Toronto, McClelland and Stewart, 1973; Cyril Simard et al., *Patrimoine muséologique au Québec. Repères chronologiques*, Québec, Gouvernement du Québec, 1992.

L'historien et muséologue Hervé Gagnon a souligné, très justement, le caractère « prématuré » et « strictement événementiel » de la synthèse de Key compte tenu de l'état trop partiel de la recherche. *L'évolution des musées accessibles au public à Montréal au XIX^e siècle. Capitalisme culturel et représentations idéologiques*, Thèse de doctorat (Histoire), Montréal, Université de Montréal, décembre 1994, p. 4.

¹⁷. Par exemple, parmi les études les plus récentes, voir H. Gagnon, *L'évolution des musées accessibles au public à Montréal au XIX^e siècle...*; Philippe Dubé et Raymond Montpetit, « Savoir et exotisme. Naissance de nos premiers musées », *Cap-aux-Diamants*, n° 25, printemps 1991, p. 10-13.

Pour les musées de sciences: Christy Vodden, *Pierre par pierre. Les 150 premières années de la Commission géologique du Canada*, Ottawa, Ministère des Approvisionnements et Services Canada, 1992; Paul Carpentier, « Marius Barbeau et le Musée de l'Homme », *Cap-aux-Diamants*, n° 25, printemps 1991, p. 36-38; Paul Carle et Raymond Duchesne, « L'ordre des choses: cabinets et musées d'histoire naturelle au

silencieuses au sujet de la collection et de l'exposition missionnaires tout comme les travaux sur l'histoire des expositions¹⁸. Dickson consacre un chapitre très descriptif à la contribution du missionnaire anglican William

Québec (1824-1900) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 44, n° 1 (été 1990), p. 3-30; Paul Carle et al., « Le mouvement de modernisation des musées scientifiques au XX^e siècle: le cas du Musée Redpath de l'Université McGill », *Fontanus*, vol. 3, 1990, p. 77-108; Susan Sheets-Pyenson, *Cathedrals of Science. The Development of Colonial Natural History Museums during the Late Nineteenth Century*, Kingston-Montréal, McGill-Queen's Press, 1988; Paul Carle et Alain Mongeau, « Le cas de l'Université McGill et du Musée Redpath pendant la première moitié du XX^e siècle », *Musées*, vol. 11, n° 1-2, 1988, p. 6-10; Paul Carle et al., « Le Musée Redpath de 1940 à 1970: les années Johannsen », *Musées*, vol. 11, n° 1-2, p. 11-14; Paul Carle, *Le cabinet de physique et l'enseignement des sciences au Canada français: Le cas du Séminaire de Québec et de l'Université Laval entre 1663 et 1920*, Thèse de Ph. D. (Histoire), Université de Montréal, 1986; Raymond Duchesne, *Science, culture savante et pouvoir politique: Le musée de l'Instruction publique et l'histoire naturelle au Canada français*, Thèse de doctorat (Histoire et sociopolitique des sciences), Montréal, Université de Montréal, 1984.

Pour les musées d'art: David Karel, *Univers Cité. Collections pour voir, collections pour savoir*, Québec, Musée de l'Amérique française/Université Laval/Ville de Québec, 1993; Marielle Lavertu, « Pinacothèque de l'Université Laval (1875-1910). Les collections d'art du Séminaire de Québec au XIX^e siècle: rôle et justifications », *Annales d'histoire de l'art canadien*, vol. 15, n° 2, 1993, p. 6-25; Jean Trudel, « Aux origines du Musée des beaux-arts de Montréal. La fondation de l'Art Association of Montreal en 1860 », *Annales de l'histoire de l'art canadien*, vol. 15, n° 1, 1992, p. 31-60; Mario Béland, *Le Musée du Québec. Les expositions des origines à 1900*, Québec, Musée du Québec, Cahiers de recherche, n° 2, 1991; Jean Hamelin, *Le Musée du Québec. Histoire d'une institution nationale*, Québec, Musée du Québec, Cahiers de recherche, n° 1, 1991; Jean Trudel, « Une élite et son musée », *Cap-aux-Diamants*, n° 25, printemps 1991, p. 22-25; Claude Thibault, « Triomphe de l'art », *Cap-aux-Diamants*, n° 25, printemps 1991, p. 26-30; Jean Trudel, « The Montreal Society of Artists. Une galerie d'art contemporain à Montréal en 1847 », *Annales d'histoire de l'art canadien*, vol. 13, n° 1, 1990, p. 61-87; Janet M. Brooke, *Le goût de l'art. Les collectionneurs montréalais, 1880-1920*, Montréal, Musée des beaux-arts de Montréal, 1989.

Pour les musées d'histoire: Brian Young et al., *La famille McCord. Une vision passionnée*, Montréal, Musée McCord d'histoire canadienne, 1992; Philippe Dubé, « Le musée de cire en tant que médium de l'histoire », *Muséologie et champs disciplinaires*, Cahier de recherche n° 2, Musée de la Civilisation, 1990, p. 109-118; Ginette Bernatchez, « La Société Historique et Littéraire de Québec, 1824-1890 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 35, n° 2, sept. 1981, p. 179-192.

¹⁸. Par exemple, Keith Walden, *Becoming Modern in Toronto: the Industrial Exhibition and the Shaping of a Late Victorian Culture*, Toronto/Buffalo/London, University of Toronto Press, 1997; Hervé Gagnon, « Des animaux, des hommes et des choses: Les expositions au Bas-Canada dans la première moitié du XIX^e siècle », *Histoire sociale/Social History*, vol. 26, n° 52, nov. 1993, p. 291-327; Sylvie Dufresne, « Attractions, curiosités, carnaval d'hiver, expositions agricoles et industrielles: le loisir public à Montréal au XIX^e siècle », *Montréal au XIX^e siècle. Des gens, des idées, des arts, une ville*, Actes du colloque organisé par la Société historique de Montréal, Montréal, Léméac, automne 1988, p. 233-267.

Charles White aux collections du musée, notamment dans le domaine de l'archéologie chinoise¹⁹.

Dans la foulée de l'essor des missions catholiques européennes au XIX^e siècle, les missions « québécoises²⁰ » se disséminèrent aux quatre coins du monde: au Canada, bien sûr, auprès des populations amérindiennes mais aussi aux États-Unis, en Amérique du Sud, en Afrique et en Asie. Les missionnaires expédièrent ou rapportèrent alors au Québec des objets de ces terres lointaines afin, entre autres, d'éduquer et d'édifier le public, de susciter des vocations ainsi que la générosité des fidèles.

Au XX^e siècle, le phénomène s'amplifia et certaines communautés religieuses accumulèrent de véritables collections. Ces objets de promotion missionnaire furent exploités à leur maximum dans le cadre d'expositions d'envergure nationale. Ainsi dès 1927, l'Exposition missionnaire de Joliette se fit l'écho canadien de l'Exposition vaticane. Des événements similaires se multiplièrent alors à tous les niveaux: dans les instituts congréganistes, les paroisses, les collèges et les écoles. L'usage des collections missionnaires, à des fins propagandistes, culmina avec l'exposition *Ville-Marie missionnaire, 1642-1942*, tenue à l'Oratoire Saint-Joseph lors des fêtes du tricentenaire de la ville de Montréal.

¹⁹. Dickson, *The Museum Makers...*, p. 73-87.

²⁰. Le titre de la présente thèse fait allusion à l'expérience de la Compagnie de Jésus au Québec. Il est certain que lorsque les jésuites débarquèrent à Montréal en 1642, il s'agissait de missionnaires français arrivant au Canada-Est. Mais, la désignation « Québec » est fort pratique et fait référence au territoire actuel de la province.

Toutefois, le terme « québécois » est rarement utilisé car les sources, jusqu'aux années 1940, privilégient les appellations « Canada » et « Canada français ». La présente étude se borne néanmoins aux actions de missionnaires rayonnant à partir des limites géographiques du Québec actuel et aux manifestations expographiques présentées à l'intérieur de ces mêmes limites. Par exemple, je n'étudierai pas les gestes de collectionnement posés par les membres de la vice-province jésuite du Haut-Canada, basée à Toronto et fondée en 1924, pas plus que je n'insisterai sur l'Exposition missionnaire de Saint-Boniface au Manitoba en 1945.

En 1984, dans un article sur les missions catholiques québécoises au XX^e siècle, Sophie-Laurence Lamontagne, dans un passage aussi bref que révélateur sur la propagande missionnaire au Québec, souleva la question des expositions missionnaires, de leur place dans l'appareil propagandiste de l'Église catholique et de leur impact²¹. Mais de façon générale, la propagande par l'objet comme composante de l'action missionnaire a été occultée dans les synthèses récentes en histoire socio-religieuse publiées aux États-Unis et au Canada²². L'histoire missionnaire qu'elles contiennent discute brièvement de la sociologie des effectifs, de leur organisation communautaire et de leur rayonnement. Mais leur traitement de la propagande missionnaire se cantonne à l'analyse des moyens traditionnels comme l'imprimé ou les œuvres de soutien financier: tout au plus, ces ouvrages mentionnent-ils parfois au passage l'exposition missionnaire²³.

Quant aux études sur les missions chrétiennes du Canada, elles portent principalement sur les manifestations centrifuges²⁴ de celles-ci —

²¹. Lamontagne, « La mission sans frontière », dans *Le Grand Héritage II, L'Église catholique et la société du Québec*, Québec, Gouvernement du Québec, 1984, p. 173-174.

²². Mark A. Noll, *A History of Christianity in the United States and Canada*, Grand Rapids, Michigan, W.B. Eerdmans Publishing Co., 1992; Terrence Murphy et Roberto Perin, *A Concise History of Christianity in Canada*, Toronto/New York/Oxford, Oxford University Press, 1996; Nive Voisine et Philippe Sylvain, *Histoire du catholicisme québécois. Les XVIII^e et XIX^e siècles, tome 2. Réveil et consolidation, 1840-1898*, Montréal, Boréal, 1991; Jean Hamelin et Nicole Gagnon, *Histoire du catholicisme québécois, volume III. Le XX^e siècle, tome 1, 1898 - 1940*, Montréal, Boréal, 1984; *Le Grand Héritage II, L'Église catholique et la société du Québec*, Québec, Gouvernement du Québec, 1984. Voir aussi, Dominique Deslandres, « Histoire socio-religieuse au Québec: les derniers courants de la recherche », *Bulletin d'information du comité international des sciences historiques*, n^o 19, 1993, p. 141-146.

De plus, l'exposition missionnaire n'a pas préoccupé les historiens des religions populaires. Benoît Lacroix et Madeleine Grammond, *Religion populaire au Québec: typologie des sources, bibliographie sélective (1990-1980)*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1985.

²³. Par exemple, Hamelin et Gagnon, *Histoire du catholicisme québécois...*, p. 170.

²⁴. Dans sa discussion historiographique sur l'histoire de l'empire britannique, John M. Mackenzie utilise les termes « centrifuge » et « centripète ». Selon l'historien, l'idée que l'Empire n'était pas important aux yeux du public britannique contemporain découle du fait que l'histoire impériale ainsi que l'idée d'empire ont presque toujours été appréhendées de façon centrifuge, c'est-à-dire comme un rayonnement d'influences, à sens unique, dirigé de la Grande-Bretagne vers ses territoires extérieurs (p. 2).

l'expérience et le rayonnement missionnaires ainsi que l'interface avec les populations évangélisées et à évangéliser. Certains ouvrages évoquent néanmoins les activités de soutien et de propagande menées dans la métropole. Mais la place laissée aux collections et aux expositions missionnaires au Canada relève du détail quand elles ne sont pas complètement occultées²⁵.

Le début du XIX^e siècle fut marqué, notamment au Bas-Canada, par un essor des activités à caractère muséologique. De nombreuses expositions itinérantes furent présentées au public en provenance des États-Unis et d'Europe où les promoteurs exploitaient la curiosité du public et son goût du spectacle. Les premiers musées privés apparurent et, à partir des années 1860, on assista à la multiplication des musées collégiaux et universitaires. De plus, tout au long du siècle, les musées de sociétés savantes se développèrent, produits de l'engouement de la bourgeoisie pour les sciences naturelles: selon Carle et Duchesne, tout comme en Grande-Bretagne et aux États-Unis, « l'histoire naturelle est la science de prédilection à cette époque²⁶. »

L'ouvrage de MacKenzie se concentre sur les effets centripètes de l'Empire tels la manipulation de l'opinion publique à travers différents médias de propagande. *Propaganda and Empire: The Manipulation of British Public Opinion, 1880-1960*, Manchester, Manchester University Press, 1984.

Je crois que cette répartition bipolaire des manifestations de l'empire britannique en fonction du centre convient à l'histoire de la mission catholique qui est surtout appréhendée en fonction de son rayonnement plutôt qu'en fonction des activités de soutien et de propagande menées dans les métropoles.

²⁵ Par exemple, Martha McMarthy, *From the Great River to the Ends of the Earth: Oblate Missions to the Dene, 1847-1921*, Edmonton, University of Alberta Press/Western Canadian Publishers, 1995; Alwyn J. Austin, *Saving China. Canadian Missionaries in the Middle Kingdom, 1888-1959*, Toronto, University of Toronto Press, 1986; Gaston Carrière, « L'expansion missionnaire en Amérique du Nord », dans *Le Grand Héritage II...*, p. 91-126; Sophie-Laurence Lamontagne, « La mission sans frontière »..., p. 171-209; Jacques Langlais, *Les Jésuites du Québec en Chine (1918-1955)*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1979; Lionel Groulx, *Le Canada français missionnaire*, Montréal, Fides, 1962; Henri Bourassa, *Le Canada apostolique*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1919.

²⁶ Paul Carle et Raymond Duchesne, « L'ordre des choses... », p. 7.

Dans ce contexte, les jésuites français, revenus en 1842, apportèrent au Canada à la fois le poids de leur tradition et l'écho de la conjoncture européenne. Ainsi, dès leur retour, ils mirent l'objet au service de leurs œuvres d'éducation et d'apostolat. Le choix de cette communauté religieuse comme cas d'étude s'est fait après un large ratissage. Après enquête auprès de dizaines de congrégations missionnaires au Québec, j'ai dû renoncer à l'approche comparative, envisagée au départ. J'ai rapidement constaté que la Compagnie de Jésus révélait une activité « exceptionnelle » en matière de propagande par l'objet. Les sources jésuites, par leur qualité et leur continuité, permettaient de saisir l'évolution du parcours de l'objet de promotion missionnaire depuis les années 1840. Or, les archives pertinentes et les collections d'autres communautés ne semblaient pas posséder la même valeur documentaire dans la longue durée. À titre d'exemple, les sœurs missionnaires de l'Immaculée-Conception et les pères blancs dissipèrent leurs collections missionnaires alors que la Société des Missions-Étrangères — regroupement de prêtres liés par le serment de se consacrer aux missions — ne mirent sur pied leurs archives que dans les années 1960.

L'étude de l'expérience jésuite offre à l'analyse des formes variées de cette « réification » de la mission catholique. L'usage d'objets à des fins de propagande missionnaire par la Compagnie au Québec fut bien antérieur à la vague des expositions missionnaires amorcée à la fin des années 1920. Depuis la relance de leurs missions du XVII^e siècle dans la région des Grands Lacs en 1843 jusqu'au déménagement de leur Musée d'art chinois dû au déclin de leur œuvre en Chine, dans les années 1940, les exemples ne manquent pas. Ainsi, les jésuites, basés à Montréal, dotèrent leur collège — le collège Sainte-Marie — d'un musée d'enseignement ou encore participèrent à l'Exposition universelle de St. Louis en 1904. Au XX^e siècle, ils s'impliquèrent activement dans toutes les expositions missionnaires

d'envergure tenues au Québec²⁷ et diversifièrent leur pratique de propagande par l'objet avec leur musée chinois et sa boutique de « chinoiseries ».

– Critique des sources

Durant l'exposition *Ville-Marie missionnaire* de 1942, à Montréal, quelques quarante communautés religieuses exposèrent leurs missions anciennes et contemporaines. L'étude de la présentation des objets amassés, en terre étrangère, par chacune de ces congrégations, lors des expositions missionnaires nationales, aurait constitué un travail titanesque. D'autant plus que l'exposition ne constituait que la manifestation la plus frappante et la plus éphémère d'un phénomène qui prit sa source dans l'acquisition d'objets en territoire de mission. Le choix d'un seul ordre missionnaire a permis de mieux observer la genèse de la circulation de ces objets et l'usage que les religieux en ont fait. En outre, devant l'ampleur des sources institutionnelles, j'ai choisi de livrer le point de vue « de l'intérieur » sur cet appareil propagandiste. Ainsi, les sources susceptibles de livrer les réactions du public, comme la presse et l'enquête orale systématique, ont été utilisées de façon accessoire, dans la mesure où les propagandistes eux-mêmes ont senti le besoin de s'y intéresser.

Au XIX^e siècle, période à laquelle il n'existait pas encore chez les jésuites de musée ou d'exposition spécifiquement prévus pour recevoir ou présenter les objets de promotion missionnaire, les sources demeurent éparées. Toutefois, dès les premières missions « ontariennes », c'est dans la correspondance des missionnaires, contenue dans le *Fonds ancien, provenant du Collège Sainte-Marie* et les inventaires personnels déposés

²⁷. Joliette, en 1927; Montréal, en 1930 et en 1942; Trois-Rivières, en 1935 et Sherbrooke, en 1941.

aux Archives de la province jésuite du Canada français²⁸ ainsi que dans les *Lettres des nouvelles missions du Canada*²⁹ que l'on trouve trace des premières tentatives d'utilisation de l'objet à des fins de propagande missionnaire dont la pratique du père Jean-Pierre Choné fut sans doute la plus probante³⁰. Ainsi, la rareté des informations, souvent de simples allusions faites en passant, a nécessité l'examen à la fois très large et exhaustif des documents — correspondance, notice biographique, etc. — de plus de deux cents membres de la Compagnie. Toujours aux archives provinciales jésuites, les *Archives du Collège Sainte-Marie* et la correspondance des archivistes de la mission, comprise dans le *Fonds ancien* ont fourni un important complément en documentant, entre autres, le développement de la première expérience muséale de la Compagnie au Québec: le cabinet de physique et d'histoire naturelle du collège Sainte-Marie.

La correspondance du *Fonds ancien* et des inventaires personnels n'était pas destinée à la publication et conserve ainsi toute son authenticité. Quant aux *Lettres des nouvelles missions*, leur faible tirage fut restreint à l'usage interne de la Compagnie et, si elles subirent la censure, elles n'en renseignent pas moins sur certains faits reliés à la propagande par l'objet, notamment des mentions d'envoi, et la mentalité des missionnaires.

À partir des années 1880, la nomination du père Arthur E. Jones au poste d'archiviste puis le départ de missionnaires pour l'Alaska au tournant du XX^e siècle³¹, marqua une période d'essais de toutes sortes en matière de

²⁸. Pour une chronologie des différentes appellations de la Compagnie de Jésus au Québec depuis 1842, voir Annexe I, p. xiv.

²⁹. *Lettres des nouvelles missions du Canada (1843-1852)*, Éditées avec commentaires et annotations par Lorenzo Cadieux, Montréal/Paris, Bellarmin/Maisonneuve et Larose, 1973.

³⁰. ASJCF, A-3-3, 43, Lettre de J.-P. Choné à Pierre Chazelle, 1845-01-05; LNMC, « Le père Choné, missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le Haut-Canada, aux élèves du collège de Brugelette », 1847-08-07, p. 389.

³¹. À partir des années 1880, quatre jésuites canadiens-français furent affectés à la mission de la préfecture apostolique du Zambèze dans le sud de l'Afrique, dépendante de la province

collection, de conservation et d'exposition d'objets et de documents reliés aux missions anciennes et contemporaines de la Compagnie au Canada. Le corpus documentaire demeure sensiblement le même mais témoigne de réflexions plus poussées au sujet de l'objet et de références plus fréquentes à un début de collectionnement. Ainsi, le catalogue du musée du collège Sainte-Marie³², tiré des *Archives du Collège Sainte-Marie*, malgré ses lacunes, a constitué l'outil le plus complet permettant d'établir le contenu de la collection alaskaine et dans une mesure plus modeste, la présence de quelques artefacts issus des missions de l'Ontario. En outre, les *Archives de la mission Saint-François-Xavier* de Kahnawake — territoire apostolique dévolu à la Compagnie en 1903 — ont été aussi révélatrices des pratiques jésuites de représentation par l'objet de cette mission iroquoise.

L'engagement des jésuites de la province canadienne en territoire chinois dès 1918 entraîna une intensification de la circulation des objets de promotion missionnaire: les documents s'y rapportant se multiplièrent conséquemment. Les principales sources manuscrites retenues pour le XX^e siècle sont regroupées dans le *Fonds de la Procure des missions* des Archives de la province jésuite du Canada français où se trouve toute la correspondance des missionnaires, et dans le *Fonds des Jésuites* des Archives du Musée de la civilisation à Québec qui rassemble des pièces relatives à l'achat, au transport et à la description d'objets acquis en Chine. Ces fonds ont permis d'identifier les agents facilitant le parcours des objets et de suivre clairement l'objet du lieu d'acquisition à son lieu de diffusion.

Alors que les sources imprimées utiles sont plutôt rares avant les années 1920 — à part quelques articles dépeignant le musée du collège

jésuite d'Angleterre. Toutefois aucune trace significative d'acquisition et d'utilisation d'objets provenant de cette mission n'a été détectable dans les archives jésuites des provinces du Canada français et de l'Angleterre. Je remercie l'archiviste de la province jésuite d'Angleterre, le père Tom McCoog ainsi que le père Liam Browne, historien de la mission du Zambèse, pour leur précieuse collaboration.

Sainte-Marie ou la participation de la Compagnie à une exposition à l'étranger —, leur nombre s'accroît considérablement à partir de la première exposition missionnaire au Québec, présentée à Joliette en 1927. Véritables prolongements de l'exposition, les volumes-souvenirs publiés dans l'année suivant l'événement constituent une documentation générale, certes, mais riche et indispensable pour aborder l'analyse historique de ces manifestations auxquelles la Compagnie de Jésus participa activement. L'utilité de ces bilans dépasse la simple description de la mise en exposition. Ils permettent de retracer tout le processus qui prélude à la tenue de l'exposition: l'initiative du projet, sa mise en œuvre et sa réalisation. Le texte du volume renseigne sur l'organisation de l'événement et met en lumière, par exemple, la chaîne décisionnelle menant à l'approbation du projet. De plus, il révèle tout le réseau de propagande qui soutient la manifestation: comités, cérémonies religieuses, conférences, concours, films, théâtre, interventions à la radio et dans la presse. Parallèlement, l'examen des archives des organismes engagés dans l'organisation de ces expositions comme celles du Séminaire de Trois-Rivières, de l'ordre des frères mineurs franciscains, de la Commission du troisième centenaire de Montréal a permis d'apporter un éclairage plus nuancé en marge de ces rapports officiels.

Les périodiques publiés par les différentes communautés missionnaires, et tout particulièrement la revue missionnaire des jésuites canadiens-français, *Le Brigand*, sont venus préciser la conception et la perception du clergé des fonctions de l'exposition et du musée missionnaires. Toujours au chapitre des sources imprimées, les études et les récits rédigés par les jésuites eux-mêmes sur leurs territoires de mission ont contribué, d'une part, à mieux faire connaître le contexte d'acquisition des objets et parfois l'opinion des missionnaires sur le terrain face à ce type

³². ASJCF, Fonds du collège Sainte-Marie, non classé, Catalogue B. N° 1-700. Curiosités. Souvenirs historiques: Alaska/Antiquités romaines et grecques, 500 A. J.-C.

de propagande, et d'autre part, à bonifier la lecture des représentations des « missionnés » dans la collection ou l'exposition³³. Ainsi, par exemple, j'ai décidé de traiter l'ouvrage de Rosario Renaud sur l'histoire de la mission chinoise, *Le diocèse de Süchow (Chine). Champ apostolique des Jésuites canadiens, de 1918 à 1954*, comme une source. Renaud, entré dans la Compagnie de Jésus en 1921 et missionnaire en Chine pendant quatorze ans, fut un acteur privilégié de la mission chinoise, engagé entre autres dans l'activité d'acquisition d'objets. Il fut affecté à la rédaction de l'histoire de la mission du Xuzhou dès 1938 durant son apostolat en sol chinois: il ne la complétera qu'en 1985. L'introduction de l'instrument de recherche du fonds de la Procure des Missions précise bien que « son [celui de Renaud] fonds personnel, ses notes de travail et la documentation utilisée sont inséparables des Archives et de l'histoire de Süchow [Xuzhou]³⁴. »

Cette lecture aurait d'ailleurs été impossible sans l'existence de sources visuelles. Si au XIX^e siècle, celles-ci se limitent principalement aux représentations photographiques — sur lesquelles je n'ai pas insisté — et à des œuvres peintes ou dessinées, il existe de nombreux documents iconographiques et des collections pour illustrer la pratique de l'exposition missionnaire du Québec au XX^e siècle, et notamment l'expérience expographique et muséale des jésuites. Les pièces les plus importantes de ce corpus sont sans aucun doute les photographies des kiosques et vues d'ensemble ainsi que les plans des expositions publiés dans les volumes-souvenirs, la collection *Missions des Jésuites* du Musée de la civilisation de

³³. Edward J. Devine, *Historic Caughnawaga*, Montréal, Messenger Press, 1922; *Across Widest America. Newfoundland to Alaska*, New York/Chicago/Cincinnati, Benziger Brothers, 1906; Joseph-Alphonse Desjardins, *En Alaska. Deux mois sous la tente*, Montréal, Imprimerie du Messenger, 1930; Édouard Lafortune, *Canadiens en Chine. Croquis du Siu-tcheou fou, mission des Jésuites du Canada*, Montréal, L'Action Paroissiale, 1930; Rosario Renaud, *Le diocèse de Süchow (Chine). Champ apostolique des Jésuites canadiens, de 1918 à 1954*, Montréal, Bellarmin, 1982.

³⁴. ASJCF, Fonds de la Procure des Missions, M-7, Isabelle Contant, *Répertoire numérique simple et détaillé*, mars 1992, p. ii.

Québec³⁵, formée d'une large portion de la collection du Musée d'art chinois des jésuites ainsi que les clichés contenus dans le *Catalogue* de ce musée, conservé au Bureau des missions du provincialat jésuite à Montréal.

— Problématique

La propagande, étymologiquement, ce fut d'abord une institution de l'Église catholique: la *Congregatio de propaganda fide*. Cette Congrégation « pour propager la foi³⁶ », organe de la Curie romaine, fut créée en 1622 par le pape Grégoire XV afin « d'élaborer, d'appliquer et de contrôler une politique missionnaire d'ensemble, là où jusqu'à présent on s'en était remis aux initiatives dispersées prises par les souverains et les ordres religieux³⁷. » Ainsi, toute action de l'Église catholique afin de mener à bien son projet missionnaire appartenait au domaine de la propagande.

Dans leur ouvrage *Propaganda and Persuasion*³⁸, Garth S. Jowett et Victoria O'Donnell offrent un modèle communicationnel de la propagande fort utile par sa clarté. Ils la définissent comme une tentative systématique et délibérée de modeler les perceptions, de manipuler les connaissances et de diriger les comportements pour obtenir une réaction du public favorable aux intérêts du propagandiste³⁹. Les auteurs replacent les mécanismes de la propagande dans leur contexte socio-culturel et historique. La

³⁵. La collection *Missions des Jésuites* est à la fois beaucoup plus et beaucoup moins que celle du Musée d'art chinois des jésuites. Plus car s'y retrouvent par exemple toute une collection de diapositives sur verre illustrant le passage en Chine des jésuites du Québec ainsi qu'un ensemble d'ouvrages sur la culture chinoise. Moins aussi car un examen des photographies de kiosques d'exposition des jésuites et des salles du Musée d'art chinois de même que la visite du Centre Notre-Dame-de-Montserrat, de Lafontaine où se trouvent les archives jésuites, permet d'affirmer que certains objets n'ont pas été donnés — sciemment ou par ignorance — au Musée de la civilisation.

³⁶. *Le Grand Robert de la langue française*, Paris, Le Robert, 1985, t. VII, p. 827.

³⁷. *Théo...*, p. 412.

³⁸. Garth S. Jowett et Victoria O'Donnell, *Propaganda and Persuasion*, Newbury Park, CA/London/New Delhi, Sage Publications, 1992 (1986).

propagande est présentée en un circuit bi-directionnel allant de l'institution propagandiste au public et vice versa:

The process of propaganda takes the form of a message flow through a network system that includes propaganda agents, various media, and social network, originating with an institution and ending with the possibility of response from the public or a target within the public⁴⁰.

De son enclenchement dans le territoire de mission jusqu'à sa diffusion dans le public, la propagande par l'objet telle que pratiquée par la Compagnie de Jésus au Québec n'échappa pas à ce schéma socio-culturel⁴¹.

Compte tenu de la nouveauté du sujet, l'étude de l'usage de l'objet à des fins de propagande missionnaire a nécessité l'examen des conditions d'émergence de ce phénomène. À partir de quel moment les jésuites s'intéressèrent-ils à l'objet pour promouvoir leurs missions? Et quels furent ces objets de promotion de la mission catholique? « [T]out », selon Pie XI, « ce qui est propre à mettre en lumière la nature et l'action des missions catholiques, les lieux où elles opèrent, en un mot tout ce qui s'y rapporte⁴². » En fait, l'objet de propagande missionnaire ne fut pas tel par sa nature ou par sa provenance mais plutôt par sa destination. Ainsi, l'objet fut de propagande missionnaire parce qu'il était au service de la mission

³⁹. Jowett et O'Donnell. *Propaganda and Persuasion...*, p. 4.

⁴⁰. Jowett et O'Donnell. *Propaganda and Persuasion...*, p. 263.

⁴¹. Jowett et O'Donnell soulignent d'ailleurs que l'ordre jésuite, par sa tradition, fut rompu à la propagande. Ainsi, Ignace de Loyola, fondateur de l'ordre au XVI^e siècle, fut une des figures les plus importantes de la Contre-réforme par son instinct de propagandiste et la haute efficacité des techniques qu'il développa comme la structure cellulaire de la Compagnie, l'obéissance totale de ses membres à leur supérieur et au pape — *perinde ac cadaver*, « en tout, comme un cadavre » — ainsi que le rôle prépondérant de l'éducation pour altérer et fixer les attitudes de la jeunesse. Selon Jowett et O'Donnell, Loyola généra chez ses disciples « a highly emotional, almost mystical fanaticism ». Jowett et O'Donnell, *Propaganda and Persuasion...*, p. 53.

⁴². Lettre de Pie XI au cardinal Van Rossum, préfet de la Sacrée Congrégation de la propagande, du 24 avril 1923, citée dans Rétif, « L'avènement des jeunes Églises »..., p.

peu importe qu'il s'agisse d'un mocassin, d'une médaille, d'un télescope, d'une grammaire iroquoise, d'une photographie, d'une carte géographique ou d'une statistique⁴³. Toutefois, il faut se demander quels types d'objets furent acquis par les jésuites. Ces objets différaient-ils d'un territoire de mission à l'autre? La collection et l'exposition constituèrent-elles les seuls modes de diffusion de l'objet de promotion missionnaire?

S'appuyant sur la pratique des jésuites dans leurs missions du Canada, d'Alaska et de Chine, la première partie de cette thèse aborde ces questions reliées principalement à l'acquisition d'objets en territoire d'apostolat et à leur destination. Il s'agit d'identifier les agents d'acquisition, de définir leurs motivations et leurs choix d'artefacts, les lieux et les modes d'acquisition qu'ils favorisèrent en vue d'une exploitation donnée de ces objets. L'analyse de cette activité permettra la construction d'une histoire des collections missionnaires de la Compagnie de Jésus au Québec et plus largement des pratiques de propagande par l'objet mises en œuvre par celle-ci au XIX^e et au XX^e siècle. Sensible à la nouvelle historiographie en histoire culturelle qui s'intéresse davantage au processus de représentation qu'à l'étude des structures⁴⁴, je m'attarderai également, au-delà de l'aspect formel et structurel du parcours de l'objet lui-même, à la question de l'interprétation des significations de l'objet de promotion missionnaire. Je mettrai entre autres en lumière le jeu des tensions identitaires missionnaires-missionnés.

140; et aussi dans J.-B. Piolet, « De l'Exposition vaticane des missions », *Revue d'histoire des missions*, vol. 1, n^o 2, sept. 1924, p. 245.

⁴³. L'objet, outil de propagande missionnaire, ne fut pas nécessairement un témoin matériel de la culture du missionné. Si l'objet ethnographique permettait au propagandiste de miser sur la curiosité ou l'intérêt scientifique du spectateur, l'objet de conversion tel l'image, la médaille, le catéchisme, la grammaire ou tout moyen d'évangélisation, portait en lui le potentiel d'un objet de promotion, comme témoin historique, de l'effort apostolique, une fois présenté au musée ou dans une exposition missionnaire.

⁴⁴. Voir, par exemple, Walden, *Becoming Modern in Toronto...*; Donna Haraway, « Teddy Bear Patriarchy: Taxidermy in the Garden of Eden, New York City, 1908-1936 », *Social Text*, n^o 11, hiver 1984-85, p. 20-64.

La seconde partie de cette thèse étudie de façon plus approfondie un des modes privilégiés de diffusion de l'objet de promotion missionnaire au XX^e siècle: l'exposition. Étant donné son aspect spectaculaire et éphémère, l'exposition sera considérée principalement dans sa forme temporaire, plus susceptible d'influer sur le public québécois. Quelles furent les origines de l'exposition missionnaire catholique? Le modèle de l'Exposition vaticane de 1925 fut-il transposé servilement au Québec? Cette formule répondit-elle aussi à des facteurs exogènes de l'Église catholique? À travers la formule adoptée au Québec, quelles fonctions l'Église catholique canadienne-française attribua-t-elle à ce nouveau moyen de propagande?

L'analyse de la structure organisationnelle de l'exposition missionnaire fera également ressortir l'imbrication de ce nouveau média de propagande religieuse dans le tissu socio-culturel québécois. Qui furent les artisans de l'exposition? Quelle fut la nature des rapports entre le clergé et le laïcat révélés au sein de cette organisation humaine? De plus, l'étude de l'organisation matérielle de ces manifestations soulignera les stratégies des organisateurs tant du point de vue plus formel de la publicité et du financement que du temps et du lieu de l'exposition, fortement liés à la sphère des idéologies et des représentations symboliques. Ces stratégies communicationnelles furent-elles fructueuses? L'exposition missionnaire sut-elle mobiliser les foules?

Le dernier chapitre de cette thèse reviendra sur l'expérience jésuite. Comment à la fin de son parcours, l'objet de promotion missionnaire fut-il présenté au public? Que donnèrent à voir les jésuites dans leur kiosque d'exposition et dans leur musée? Que révèle leur vision des missions amérindiennes et chinoises? Ce discours visuel propagé par la Compagnie de Jésus se modifia-t-il au fil des ans?

La construction de cette histoire, qui se déroule tant au Québec que dans les champs missionnaires, a nécessité, d'une part, de nombreuses mises en contexte et, d'autre part, maintes définitions empruntées souvent à

la muséologie qui seront données tout au long du texte. Ma contribution mettra en relief non seulement les mouvements et les usages de ces objets, outils de propagande missionnaire, mais aussi à travers eux tout un processus d'échanges et de rencontres interculturels. Cette thèse se situe ainsi à la croisée de l'histoire des missions et de celle des formes muséales et expographiques au Québec du XIX^e et du XX^e siècle.

PREMIÈRE PARTIE

« COLLECTIONNER » LA MISSION

DU SAULT SAINT-LOUIS AU *DA YUNHE*¹

L'engagement de la Compagnie de Jésus dans des activités de collection d'objets reliés à l'entreprise missionnaire prend sa source dans une longue tradition remontant — au moins — au XVII^e siècle européen. Le célèbre musée du père Athanase Kircher² au Collège romain regroupait non seulement des antiquités et des instruments scientifiques mais aussi des objets provenant des territoires de mission, « des témoignages ethnographiques envoyés du monde entier par les établissements jésuites³. » En Europe, à ma connaissance, aucune autre institution muséale issue de la Compagnie ne connut cette notoriété⁴. Certaines

¹ Le *da yunhe* est le grand canal reliant Beijing à Hangzhou, port de la province du Zhejiang. Le *da yunhe* traverse la partie est du district du Xuzhou où œuvrèrent les jésuites canadiens-français.

² François Lebrun et Élisabeth Antébi, *Les Jésuites ou la gloire de Dieu*, s.l., Stock/Antébi, 1990, p. 191. Les historiens des musées et de la Compagnie ne manquent pas de faire allusion à cette institution. Le jésuite allemand Athanase Kircher (1601-1680), savant à l'esprit universel, fut nommé, en 1651, conservateur d'une collection d'antiquités donnée au collège de Rome de la Compagnie, où il enseignait la physique, les mathématiques et les langues orientales. Cette collection prendra le nom de *Musaeum Kircherianum*, ou encore en italien *Museo Kircheriano*.

Selon William Schupbach, le père Kircher « used his position at the center of the worldwide Jesuit order to enlarge it with *exotica* from Egypt, the Far East and the Americas as well as with mechanical, optical and acoustic instruments of his own devising. » Les collections ethnographiques du musée jésuite furent à l'origine de l'actuel *Museo nazionale preistorico ed etnografico Luigi Pigorini* de Rome. « Some Cabinets of Curiosities in European Academic Institutions », dans Arthur MacGregor et Olivier Impey, éd., *The Origins of the Museums. The Cabinet of Curiosities in Sixteenth- and Seventeenth-Century Europe*, Oxford, Clarendon Press, 1985, p. 174. Voir aussi William V. Bangert, *A History of the Society of Jesus*, St. Louis, Institute of Jesuit Sources, 1986 (1972), p. 187; Archie F. Key, *Beyond Four Walls: The Origins and Development of Canadian Museums*, Toronto, McClelland and Stewart, 1973, p. 27-28.

³ Germain Bazin, *Le temps des musées*, Paris, Desoer S.A., 1967, p. 87.

⁴ Néanmoins, je crois qu'il n'est pas faux d'avancer que dès le XVII^e siècle, la plupart des collèges jésuites européens furent dotés d'un cabinet de physique regroupant tant des instruments que des spécimens d'histoire naturelle. Selon de Dainville, cette physique, partie

études mentionnent, pour la même époque, l'envoi de collections de spécimens d'histoire naturelle à des savants européens, correspondants des missionnaires, puis, notamment à partir du XIX^e siècle, des collaborations avec de grands musées, tel le Muséum national d'histoire naturelle de Paris⁵.

Dans leurs territoires de mission, les jésuites développèrent, outre des observatoires astronomiques, des musées entretenant des liens avec les milieux scientifiques de la métropole. L'exemple le plus frappant fut sans doute celui du musée d'histoire naturelle de Xujiahui⁶, à Shanghai, fondé en

de l'enseignement philosophique, était « soucieuse d'expérimentation » et couvrait « un domaine beaucoup plus étendu que celui que nous avons coutume de lui attribuer » : de la cosmographie à l'histoire naturelle. Rien n'indique toutefois que ces cabinets recueillirent des objets provenant des missions ou illustrant celles-ci. François de Dainville, « L'enseignement scientifique dans les collèges de jésuites du dix-huitième siècle », dans *L'éducation des jésuites (XVI^e-XVIII^e siècles)*. Paris, Éditions de Minuit, 1978, p. 355 et 363. Voir aussi Paul Carle, *Le cabinet de physique et l'enseignement des sciences au Canada français: le cas du Séminaire de Québec et de l'Université Laval entre 1663 et 1920*, Thèse de doctorat (Histoire et sociopolitique des sciences), Montréal, Université de Montréal, mai 1986, p. 16-20, 25-31.

⁵. P. Fournier, *Voyages et découvertes scientifiques des missionnaires naturalistes français à travers le monde pendant cinq siècles, XV^e à XX^e siècles*, Paris, Paul Lechevalier et Fils, 1932, p. 33-44, 73-83; Bangert, *A History of the Society of Jesus...*, p. 355; Lebrun et Antébi, *Les Jésuites ou la gloire de Dieu...*, p. 203-205.

⁶. *Xujiahui*, souvent orthographié *Zikawei*, transcription plus fidèle au dialecte parlé à Shanghai. Cette enceinte missionnaire, adjacente à la concession française, était située au sud-ouest de Shanghai :

[Xujiahui] est en effet le symbole de leur [aux jésuites] renaissance en Chine. Dès 1843, les jésuites de la Province de Paris avaient acquis ce terrain des descendants de Paul Hsü (prononcé Zi à Shanghai), un lettré baptisé par Matteo Ricci lui-même en 1603. Ils y avaient bâti à leur arrivée (1842) une chapelle qui fut remplacée en 1851 par l'église Saint-Ignace. En 1910, on éleva sur le même site une des plus grandes églises de Chine. Relique inestimable, Zikawei devait bientôt, de par son site privilégié, devenir la centrale missionnaire jésuite pour la Chine entière et un des grands phares de l'Église chinoise. Un plan de 1937 indique une quinzaine d'institutions vitales pour leur mission, dont certaines comme l'Observatoire, le Musée Heude et l'Institut de Sinologie, jouissaient d'une réputation qui débordait largement les frontières de la Chine. Jacques Langlais, *Les Jésuites du Québec en Chine (1918-1955)*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1979, p. 30-31.

Les concessions étrangères furent créées à la suite de la défaite chinoise lors de la Première Guerre de l'opium (1839-1842), la Chine signa alors avec la Grande-Bretagne, la France et les États-Unis une série de traités dits « traités inégaux ». Ces derniers créèrent, entre autres, dans certaines villes portuaires désormais ouvertes au commerce étranger, des zones échappant à l'autorité impériale: « [I]es concessions étaient des zones privilégiées,

1868 par le père français Pierre Heude (1836-1902). Ce musée fut transféré en 1930 de la mission au campus de l'université Zhendan - ou de l'Aurore - dans la concession française, et renommé musée Heude en l'honneur de son fondateur. Doté d'une bibliothèque et d'un laboratoire, le musée abritait principalement des collections d'histoire naturelle mais on pouvait aussi y visiter une galerie d'antiquités chinoises. La fondation de cette institution muséale est perçue aujourd'hui comme le point de départ de la muséologie moderne chinoise⁷.

Toutefois, la genèse de cette activité en terre canadienne depuis le rétablissement de cet ordre religieux au pays, en 1842, demeure encore incertaine. En effet, l'étude de la formation de collections missionnaires chez les jésuites du Canada français incite à rechercher un dénominateur commun à des actions, des objets et des acteurs parfois fort variés. En effet, il existe plusieurs façons de rassembler des objets qui n'impliquent pas nécessairement la création d'une collection. Et les sources ne permettent pas d'affirmer simplement que « les jésuites **collectionnèrent** » et demandent un exercice d'herméneutique. Ainsi, l'envoi à un bienfaiteur d'un ou de plusieurs artefacts acquis en territoire de mission ne constitue pas nécessairement un geste de collectionnement⁸, c'est-à-dire l'action d'acquérir des objets afin de créer ou d'enrichir une collection. Toutefois, cette action comporte des éléments tout à fait pertinents à la présente thèse: un objet, une acquisition en territoire de mission par un missionnaire ainsi

qui, dans certains ports ouverts, échappaient en fait à l'autorité chinoise et constituaient de véritables enclaves étrangères. » Durant l'apostolat du jésuite Pierre Heude, il y eut à Shanghai une concession internationale, à la fois britannique et américaine, et une concession française. Jean Chesneaux et Marianne Bastid, *Histoire de la Chine, volume 1. Des guerres de l'opium à la guerre franco-chinoise, 1840-1885*, Paris, Hatier, 1969, p. 57-58.

⁷. Octave Piel, « Le 70^e anniversaire du musée Heude », *Bulletin de l'Université de l'Aurore*, n° 38, 1938, p. 10-46; Zhu Bian et Wang Hongjun, *Zhonguo bowuguanxue jichu*, Shanghai, Shanghai guji chubanshe, 1995 (1990), p. 98-99, p. 432.

⁸. Ce néologisme est utilisé en ce sens dans Jean Baudrillard, *Le système des objets* (Paris, Gallimard, 1968), à la page 123.

J'emploie l'adverbe « nécessairement » car le bienfaiteur pourrait très bien être un collectionneur enrichissant sa collection par l'entremise d'un missionnaire.

qu'une volonté sinon claire, du moins implicite, de faire connaître cette mission - et, ici, de stimuler la générosité.

L'action de collectionner pour une exposition ou pour enrichir la collection du musée missionnaire affiche les mêmes caractéristiques: il s'agit également d'une acquisition d'objets en terre de mission à des fins de propagande missionnaire. Ainsi les membres de la Compagnie de Jésus du Canada français, postés en territoire de mission, **acquirent** sans contredit des objets destinés à la promotion de leurs œuvres. La présente partie abordera non seulement la formation et la destination des collections missionnaires mais aussi l'étude de ce phénomène d'acquisition à travers les acteurs, les lieux et modes de collecte ainsi que les types d'objets acquis.

L'acquisition d'objets mène, entre autres, à la collection. La collection d'objets connaît aussi, tout comme l'acquisition, différents degrés. Dans sa plus simple expression, selon le *Grand Robert de la langue française*, elle se définit comme une réunion d'objets. Toutefois une telle définition, si laconique, si générale, constitue en quelque sorte le degré zéro de la collection. En effet, selon Krzysztof Pomian, elle est insuffisante car quoique les collections particulières et publiques présentent une « diversité illimitée⁹ », elles doivent répondre aux conditions minimales qui les distinguent, par exemple, de l'amas d'objets ou du trésor:

une collection, c'est-à-dire tout ensemble d'objets naturels ou artificiels, maintenus temporairement ou définitivement hors du circuit d'activités économiques, soumis à une protection spéciale dans un lieu clos aménagé à cet effet, et exposés au regard¹⁰.

⁹. Krzysztof Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux. Paris, Venise: XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1987, p. 17.

¹⁰. Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux...* p.18.

Certains auteurs y ajoutent d'autres critères comme celui de la cohérence et de l'intention: « Il y a collection à partir du moment où il y a regroupement intentionnel et logique d'objets de nature identique. » La notion de nature identique qui n'est pas définie par Yves Bergeron, me semble plutôt restrictive: il faudrait alors écarter la collection nationale logée au

À titre de contre-exemple, certains ensembles d'objets acquis par les jésuites en Chine, bien qu'ils furent « soumis à une protection spéciale dans un lieu clos aménagé à cet effet, et exposés au regard » furent acquis pour la boutique du musée missionnaire et destinés essentiellement à la revente. Restés dans le circuit d'échanges économiques, ils ne répondent pas au premier critère établi par Pomian et ne constituent pas une collection. Le philosophe et sociologue Jean Baudrillard a déjà analysé ce double statut de l'objet:

Tout objet a ainsi deux fonctions: l'une qui est d'être pratiqué, l'autre qui est d'être possédé. [...] Ces deux fonctions sont en raison inverse l'une de l'autre. A la limite, l'objet strictement pratique prend un statut social: c'est la machine. A l'inverse, l'objet pur, dénué de fonction, ou abstrait de son usage, prend un statut strictement subjectif: il devient objet de collection¹¹.

En fait, l'objet perd sa fonction pratique usuelle mais retrouve une nouvelle fonction déterminée par l'acquéreur, dans le cas des jésuites, entre autres, la propagande missionnaire¹². Par exemple, la trousse d'instruments de dentisterie du frère Joseph Jennessaux (1810-1884) fut utilisée pour la chirurgie dentaire dans les missions ontariennes au XIX^e siècle¹³ — et peut-être même au siècle suivant. Toutefois, mise en exposition en 1927, à Joliette, elle devint pour la Compagnie de Jésus un témoin éloquent de l'effort et des mérites de ses membres en représentant non seulement

Musée de la civilisation de Québec qui renferme des objets de nature fort différente tels des pots de chambre et des chasubles. De plus cette restriction vient en contradiction avec le glossaire présenté à la fin de l'ouvrage où sont définis les termes « collection hétérogène », soit une « collection qui regroupe des objets qui ne sont pas de même nature ». Yves Bergeron, « Les collections: la quête des objets », dans Bernard Genest, dir., *Guide d'inventaire des objets mobiliers*, Québec, Gouvernement du Québec, 1994, p. 30; Gynette Tremblay, « Glossaire », dans Genest, dir., *Guide d'inventaire des objets mobiliers...*, p. 219. Pour une discussion sur l'étymologie et l'usage historique du mot « collection », voir Laurier Lacroix, *Le fonds de tableaux Desjardins: Nature et influence*, Thèse de doctorat (Histoire), Université Laval, 1998, p. 14-29.

¹¹. Baudrillard, *Le système des objets...*, p. 121.

¹². Sur la nature de l'objet de propagande missionnaire, voir *supra* Introduction, p. 19-20.

¹³. LNMC, p. 889.

l'hygiène dentaire apportée aux Amérindiens par la mission mais aussi la dureté des conditions de la vie apostolique¹⁴.

Ainsi, le premier mouvement de l'objet dans le contexte missionnaire oscilla entre deux pôles: de la transaction commerciale au collectionnement; de l'objet marchandise, à l'ensemble d'objets réunis en vue de former une collection.

L'histoire des objets de promotion missionnaire est indissociable de celle des acquéreurs qu'ils aient été en service commandé ou à titre d'amateurs avertis. Le missionnaire — concurremment à d'autres agents — permet le déplacement transculturel de l'objet¹⁵. Aussi la question des acteurs, les jésuites du Canada français, influa sur toutes les variables des activités reliées aux objets de propagande missionnaire: le lieu, le type d'objets, le mode et les fins d'acquisition. Les lieux d'acquisition se limitèrent généralement aux territoires de mission des jésuites européens avec lesquels ceux du Canada français collaboraient ainsi qu'aux territoires directement attribués à ces derniers par le pape ou les supérieurs de la Compagnie. Cependant, il arriva que certaines acquisitions furent faites dans un lieu de transit tel une autre mission jésuite où les Canadiens n'étaient pas engagés ou encore par l'entremise de tiers¹⁶.

¹⁴. *Joliette 1927*, p. 243-244.

¹⁵. L'histoire des collections identifie aussi d'autres agents - tels les voyageurs, les commerçants, les militaires, les savants, les artistes, etc. - qui rendirent possible le transfert d'objets tant vers la métropole que vers les populations colonisées. Au sujet des transferts d'objets réciproques, voir entre autres, Nicholas Thomas, *Entangled Objects: Exchange, Material Culture and Colonialism in the Pacific*, Cambridge, Harvard University Press, 1991; Barbara Lawson, *Collected Curios. Missionary Tales from the South Seas*, Montréal, McGill University Press, 1994.

¹⁶. Le réseau international de la Compagnie de Jésus tout comme la mobilité de ses membres facilitèrent les rencontres et les échanges. Il semble que cette situation profita aux jésuites amateurs de collections. Ainsi, les lettres et le journal du père Edmond Rottot (1850-1915) révèlent l'existence de collections de journaux, de catalogues de la Compagnie, de timbres, de spécimens botaniques, entomologiques, conchyliologiques et géologiques. Entre autres, ASJCF, Fonds Immaculée-Conception, Papiers Edmond Rottot, 3855, 3865, 3897, 3901, 3914; BO-16-3, 31; BO-16-5,2; BO-16-3, 15 et 16.

L'importance du rôle de l'acquéreur dans le choix des objets semble parfois très relative. Il dut composer avec de nombreuses contraintes: le lieu, le financement, la disponibilité des objets, les commandes de la métropole de même que les dons - qui ne lui laissaient guère de choix. Mais, ce que j'appellerai ici la « qualité » de cet acteur, c'est-à-dire son intérêt, ses connaissances, son adhésion à l'objet comme moyen de propagande missionnaire ou sa position dans la Compagnie, conféra à ce dernier une certaine autonomie dans l'acquisition. Cette qualité attira aussi les donations, par exemple, le supérieur jésuite en tournée des territoires de mission se vit, par son statut, offrir des cadeaux souvent produits par les convertis.

Les objets acquis par les jésuites montrent une grande diversité, allant de l'objet d'art au document ethnographique, en passant par le spécimen d'histoire naturelle. Mais le type d'objet choisi dépendait aussi étroitement des autres variables du processus d'acquisition. Certains facteurs sont toutefois plus déterminants comme l'importance de l'objet aux yeux de la Compagnie en général, la commande passée, la capacité de l'objet à subir le transport ainsi que le coût et la disponibilité de l'objet.

Quant aux modes d'acquisition, la muséologie en énonce plusieurs dont l'achat, le don, le legs, l'emprunt, la collecte lors de fouilles et d'expéditions ainsi que le pillage. Ces modes, bien qu'ils ne fussent pas tous pratiqués par les jésuites, dans un même territoire, s'appliquent au contexte missionnaire qui n'impliquait pas nécessairement un contexte muséal. À l'extrême opposé, les sources mentionnent des cas de destruction d'objets de culte, jugés incompatibles avec la foi chrétienne. Les documents ne donnent que deux exemples de cette pratique iconoclaste. Le premier fut rapporté par le père Joseph Specht dans le diaire - *diarium* ou journal de la mission - de Fort William (l'actuelle Thunder Bay) en Ontario en date du 5 août 1890:

I break a brand-new drum belonging to Wabos, a Christian from his childhood: very nice! Wabos was very angry, showed me his beads, said that he kept the drum only to drive away sorrow etc His daughter too, Mrs Nadjiwe, seemed to be very angry. At evening prayer, I speak very strongly against those Christians that beat the drum, + do other things they used to do, when as yet Pagans¹⁷.

Le second exemple de vandalisme concerne la mission chinoise. Dans une lettre à un père de la Compagnie, datée du 1er septembre 1938, le frère Léon Fontaine, en poste à Majing au Xuzhou, compara la guerre sino-japonaise à un bienfait de Dieu à l'occasion de laquelle tous voulaient se faire chrétiens. Il affirma que son curé, vraisemblablement le père Raphael Delbeke, en profita pour arranger des mariages et baptiser les enfants et que de son côté il avait lui-même commencé « à faire casser les poussao [bouddhas] de ceux qui veules (*sic*) ce (*sic*) faire protéger par le tien-tchou-temp [*tianzhutang*, l'église catholique] » car « ils sont près (*sic*) à tout faire. »¹⁸

Dans les deux cas, les jésuites détruisirent des objets cultuels appartenant à des chrétiens ou à des convertis. Toutefois, rien ne permet d'affirmer s'il s'agissait d'une pratique courante ou d'incidents isolés. Certes, en Chine, cette attitude intransigeante envers ce que l'Église appelle un culte idolâtrique fut sûrement entretenue par le serment sur les rites imposé aux missionnaires catholiques¹⁹. Ainsi, selon Jacques Langlais, « le missionnaire, avant même de commencer son travail dans la mission, prenait déjà position [...] contre un certain nombre de traditions parmi les

¹⁷. ASJCF, BO-18-1, 2, Diarium de la mission (Fort William), 1890-08-05.

¹⁸. ASJCF, M-7-3F, I, Lettre de L. Fontaine, 1938-09-01.

¹⁹. La célèbre querelle des rites découlait de dissensions au sein de l'Église catholique sur la question des méthodes d'évangélisation au XVII^e siècle. Les jésuites de Chine choisirent alors d'adapter certains éléments du christianisme aux mentalités locales. Mais les franciscains et les dominicains s'opposèrent avec succès à ces pratiques. Et ainsi, dès 1742 et ce, jusqu'en 1939, tout missionnaire catholique en Chine dut prêter le serment sur les rites chinois. Cette querelle contribua largement à la suppression de la Compagnie en 1773.

plus enracinées dans la culture chinoise²⁰. » De plus, il lui était interdit de discuter de la question. En fait, malgré les assouplissements apportés par l'instruction de la Sacrée congrégation de la Propagation de la Foi, *Plane compertum*, en 1939, les jésuites québécois continuèrent de faire preuve de « rigorisme et d'immobilisme doctrinal. » Langlais attribue ce manque d'ouverture des missionnaires à leur mentalité et à leur formation qui favorisait alors « la primauté de l'obéissance sur l'exploration théologique et l'expérimentation pastorale²¹ ». Une telle attitude conservatrice, visible jusqu'aux années 1950, explique peut-être, sans la justifier, la destruction d'objets de culte.

À quelles fins les jésuites du Canada français acquièrent-ils des objets provenant de leurs missions? Parfois pour détruire sur le champ et faire disparaître des objets de superstitions et d'idolâtrie, certes; mais qu'en est-il des objets parvenus au Québec? Pourquoi certaines missions furent-elles peu représentées? Les acquisitions des missionnaires témoignaient-elles d'un véritable intérêt scientifique, ou encore répondaient-elles simplement aux impératifs de soutien à la mission? Bien que le domaine des intentions demeure un terrain délicat, la destination des objets, les nouvelles fonctions qui leur furent assignées n'en constituent pas moins un sérieux révélateur.

²⁰. Langlais, *Les Jésuites du Québec en Chine...*, p. 253.

²¹. Langlais, *Les Jésuites du Québec en Chine...*, p. 275 et 273.

CHAPITRE 1

LES MISSIONS AMÉRINDIENNES DU CANADA

En 1843, la Compagnie de Jésus vient tout juste d'être restaurée au Canada, et les jésuites français, à l'appel de l'évêque de Toronto, Michael Power, réinvestissent rapidement le champ de leurs anciennes missions en Huronie¹. La région n'est toutefois plus la même qu'à l'époque des premiers contacts. Dans la seconde moitié du XVII^e siècle, les Hurons, décimés et dispersés, abandonnèrent tout le territoire aux Iroquois qui, à leur tour, le perdirent aux mains de la nation algonquienne des Odjibwés et, ce, avant même la fin du siècle courant. Puis la guerre d'indépendance américaine entraîna une forte vague d'immigration de colons loyalistes qui convoitèrent les terres des Amérindiens. Ceux-ci négocièrent différents traités avec le gouvernement colonial du Haut-Canada, vendant littéralement leurs terres en échange d'argent ou de denrées. Les Odjibwés se retirèrent alors dans les régions adjacentes. Après le conflit anglo-américain de 1812, la multiplication des cessions garantit certes aux Amérindiens le versement de rentes annuelles mais les força à se retrancher sur des terres impropres au développement ou dans des réserves:

¹ Pour une carte du territoire, voir Annexe II, p. xv.

À la demande de l'évêque de Montréal, Ignace Bourget, les jésuites revinrent au Canada à la toute fin du mois de mai 1842. La même année, le père Pierre Chazelle (1789-1845), alors supérieur de la mission, alla prêcher une retraite sacerdotale à Toronto, siège d'un diocèse nouvellement établi. À cette occasion, Michael Power, évêque de l'endroit, « exposa abondamment au P. Chazelle les besoins immenses et pressants de son diocèse. » Georges-Émile Giguère, *La restauration de la Compagnie de Jésus au Canada, 1839-1857*, Thèse de doctorat (Histoire), Montréal, Université de Montréal, 1965, p. 287.

Mais, c'est lors de la retraite suivante, en 1843, que l'évêque forma le projet d'un centre jésuite de mission à Sandwich, aujourd'hui Windsor, en Ontario. En juillet, Chazelle, en visite à Toronto pour étudier la question d'une mission amérindienne, accueillit les pères Pierre Point et Jean-Pierre Choné, venus directement de France via New York à la demande de Power pour assurer le ministère à Sandwich. Ils y furent rapidement rejoints par le père Dominique Du Ranquet et les frères Jennesseaux et Tupin, jusqu'alors affectés à la région de Montréal. Voir à ce sujet, les lettres des pères Félix Martin (1843-06-01) et Pierre Point (1844-05-10), dans *LNMC*, p. 81-129, 159-167.

By resettling most of the southern Ojibwa bands into areas where they had little chance of participating in the emerging agricultural economy, the settler society pushed the Ojibwa to the economic and geographic margins of Canada West before Confederation².

De plus, leurs alliés traditionnels du sud furent repoussés plus à l'ouest par l'expansion de la colonisation américaine vers le Midwest³.

C'est auprès de ces populations souvent appauvries et retranchées toujours plus au nord que les nouveaux missionnaires catholiques, gênés par le travail des protestants et des agents gouvernementaux, amorcèrent leur apostolat⁴. Peu à peu, à partir du lac Sainte-Claire tout au sud du Canada-Ouest⁵, les jésuites se déployèrent dans tout le centre de la colonie. Au début des années 1920, l'historien jésuite Édouard Lecompte rapportait ainsi l'étendue de ce territoire de mission:

². Arthur J. Ray, *I Have Lived Here Since the World Began*, Toronto, Lester Publishing/Key Porter Books, 1996, p. 159.

³. Ray, *I Have Lived Here...*, p. 142-159.

⁴. De nombreuses lettres des missionnaires relatent l'état de dénuement des populations amérindiennes du Canada dont les terres furent vendues ou vidées de leur gibier. Certes, pour les jésuites, insister sur la pauvreté tant des païens que des convertis leur permit de justifier les besoins de la mission auprès de leur supérieur et de la métropole en général. Par exemple, *LNMC*, p. 174-175, 210, 212-213, 229, 256, 283-285, 319, 351, 367-369, 396, 411, 429, 521, 683, 717, 722 et 812.

Toutefois, les historiens confirment effectivement le renversement du déclin démographique amérindien aux lendemains de la Première Guerre mondiale: « The "Vanishing Canadian" was rooted in demographic reality. The population of Native people, afflicted with disease, alcohol abuse and social dislocation, fell in the post-Confederation period, from roughly 108,500 in 1881 to 103,750 in 1915, at the same time as non-Native population was booming. » Daniel Francis, *The Imaginary Indian: The Image of the Indian in Canadian Culture*, Vancouver, Arsenal Pulp Press, 1992, p. 53.

Cette vision négative d'un peuple en voie de disparition se perpétua jusqu'aux années 1930 et au-delà. Francis, *The Imaginary Indian...*, p. 53-60; R. Douglas Francis *et al.*, *Destinies: Canadian History since Confederation*, Toronto, Harcourt Brace, 1992, p. 367; voir aussi, Donald Smith, « *Le Sauvage* »: *The Native People in Quebec Historical Writing on the Heroic Period (1534-1663)*, Ottawa, National Museum of Man, 1974; Sylvie Vincent et Bernard Arcand, *L'image de l'Amérindien dans les manuels scolaires du Québec*, LaSalle, Hurtubise HMH, 1979.

⁵. En 1840, l'Acte d'union réunit les deux colonies du Bas et du Haut-Canada. Cette union législative prit le nom de Province du Canada, et les deux provinces, de Canada-Est et Canada-Ouest.

Elles [les missions jésuites] s'échelonnent autour de la baie Georgienne, remontent la rivière des Français jusqu'au lac Nipissing, forment des îlots le long du chemin de fer Pacifique Canadien, couvrent la grande Ile Manitouline, constellent les rives du Chenal du Nord, de la rivière Sainte-Marie et de la partie orientale du lac Supérieur, remontent les vastes espaces de l'Ontario-Nord jusqu'à la rivière Albany, pour redescendre vers le lac Nipigon et s'arrêter à l'extrémité occidentale du lac Supérieur⁶.

Ces missions amérindiennes de l'Ontario constituèrent, avec les œuvres d'enseignement, le fleuron de la Compagnie au Canada. Durant ces quatre-vingts années d'apostolat notamment auprès des Odjibwés et des Outaouais, l'ordre jésuite connut de nombreux changements administratifs, qui se répercutèrent dans l'histoire des collections missionnaires. En 1841, le supérieur général de la Compagnie, Jan Roothan, confiait à la province de France la responsabilité d'implanter la nouvelle mission au Canada: le retour des jésuites à Montréal s'effectua l'année suivante au dernier jour de mai. Dès 1845, la petite œuvre canadienne fut jumelée à des établissements américains: pour un bref intervalle, d'à peine un an, avec la mission du Kentucky, puis en mars 1846, avec la mission de New York. Cette mission fut sous la responsabilité de la province de France, puis de Champagne jusqu'en 1869, date à laquelle elle devint indépendante. Selon l'historien jésuite Gilles Chaussé, ce jumelage ne se fit pas à l'avantage de la mission canadienne:

Cette page d'histoire est particulièrement douloureuse pour la Mission canadienne, constamment sacrifiée aux intérêts de la Mission de New York, qui se développe plus rapidement sous le rapport des maisons et des œuvres. En effet, la sollicitude des supérieurs généraux de la Mission se porte manifestement sur New York au détriment du Canada. Cette attitude peut surprendre au premier abord; pourtant, elle s'explique. Sans attache particulière avec le Québec, les supérieurs de la Mission qui résident à New York sont davantage sensibilisés aux besoins de

⁶ Édouard Lecompte, *Les missions modernes de la Compagnie de Jésus au Canada (1842-1924)*, Montréal, Imprimerie du Messager, 1925, p. 3-4.

la communauté américaine, beaucoup plus dépourvue que le Canada français en maisons et en effectifs. Du reste, les premiers supérieurs généraux de la Mission ne croyèrent guère à la survivance des Canadiens français, appelés à s'assimiler à brève échéance, selon eux, à la population anglophone⁷.

En 1879, la mission de New York se détacha de celle du Canada qui fut alors placée sous l'autorité de la province jésuite d'Angleterre. Cette séparation s'avéra salubre pour la Compagnie de Jésus au Canada: dès ce moment, la courbe des effectifs se redressa et les fondations se multiplièrent. Huit ans plus tard, par décret du supérieur général, Anton Anderledy, la mission se vit accorder son indépendance puis enfin, en 1907, elle fut érigée en province⁸.

En 1924, la province jésuite canadienne fut scindée en deux parties en fonction du critère linguistique: quatre cent vingt-et-un sujets formèrent alors la province francophone du Bas-Canada; et cent trente autres furent regroupés dans la vice-province anglophone du Haut-Canada, dorénavant responsable des missions amérindiennes de l'Ontario.

La province jésuite du Bas-Canada ne restait toutefois pas sans mission auprès des populations autochtones. Les jésuites reprirent aux prêtres séculiers deux missions, situées dans des réserves aux abords de Montréal et jadis confiées à la Compagnie sous le régime français: Saint-François-Xavier de Kahnawake, dès 1903, puis Saint-Régis d'Akwesasne en 1937.

Bien que très peu d'objets provenant de ces missions jésuites se soient rendus jusqu'à nous, il est possible, dans une modeste mesure, d'en retracer le parcours et d'en préciser les usages. Les moyens financiers

⁷ Gilles Chaussé, *Les Jésuites et le Canada français, 1842-1992*, Montréal, Compagnie de Jésus, Province du Canada français, 1992, p. 21.

⁸ Chaussé, *Les Jésuites et le Canada français...*, p. 21-24; ASJCF, Arthur Melançon, *Catalogue des Supérieurs etc., 1842-1918*, p. 51.

limités de la mission canadienne jusqu'à la fin des années 1880 laissent croire que l'achat d'artefacts fut peu courant⁹. Les sources permettent d'identifier pour ces territoires de mission deux principaux modes d'acquisition: le don ainsi que la collecte provenant de fouilles archéologiques et de l'herborisation¹⁰. L'intensité — ou la rareté — de ces gestes d'acquisition, posés principalement au XIX^e siècle, dépendit largement du type d'objets amassés, de l'intérêt de l'agent et des besoins de la Compagnie. Il est difficile d'y retrouver un véritable projet d'ensemble, comme ce sera le cas, par exemple, pour la collection chinoise avec la demande d'objets générée par l'exposition et le musée missionnaires. Aussi, dans le cas des missions amérindiennes de l'Ontario et du Québec, la pratique reliée à l'objet se révéla très variée, voire même éclatée. Toutefois, ces objets se trouvèrent associés à trois champs d'intérêt précis des jésuites au Canada: le soutien direct de l'apostolat, l'enseignement des sciences et l'histoire de la Compagnie en Nouvelle-France. Mais peu importe ces affectations, l'objet ne demeura-t-il pas d'abord et avant tout outil de propagande missionnaire?

⁹. La situation financière des jésuites au Canada demeura difficile jusqu'au règlement de la question des biens de la Compagnie en 1888. Ainsi durant l'année académique 1870-1871, le poids de la dette menaça l'existence même du collège Sainte-Marie, siège du supérieurat. Il semble que le règlement de la question des Biens des Jésuites ait assaini les finances du collège et de la mission. Une loi provinciale accorda alors à la Compagnie cent soixante mille dollars en compensation pour ses biens confisqués à la suite de sa suppression dont soixante mille furent affectés à la dette du collège. Paul Desjardins, *Le Collège Sainte-Marie de Montréal. Tome II. Les recteurs européens. Les projets et les œuvres*, Montréal, Collège Sainte-Marie, 1945, p. 200 et 247; Philippe Sylvain et Nive Voisine, *Histoire du catholicisme québécois, Volume II. Les XVII^e et XIX^e siècles. Tome 2, Réveil et consolidation, 1840-1898*, Montréal, Boréal, 1991, p. 392; Robert Lahaise, « Recteurs et maîtres du collège Sainte-Marie au XX^e siècle », *Les Cahiers d'histoire du Québec au XX^e siècle*, n^o 4, été 1995, p. 6.

¹⁰. En muséologie, la collecte renvoie surtout aux sciences naturelles et à l'archéologie. Ce terme indique un

mode d'acquisition par lequel une autorité mandatée par l'institution a recueilli un objet à la surface du sol ou dans l'eau. Ce mode d'acquisition se rencontre plus fréquemment pour des artefacts reliés à l'archéologie et pour des spécimens reliés aux sciences naturelles. Françoise Simard, dir., *Comment documenter vos collections. Le guide de documentation du Réseau Info-Muse*, Montréal, Société des musées québécois, 1992, p. 112.1.

1.1. Des objets au service de la mission

Dès 1844, le journal de la mission de Sainte-Croix sur l'île Manitouline, en Ontario, relate l'envoi à Paris d'un ensemble d'artefacts afin de réunir des fonds pour la mission¹¹.

Je me suis adressé [mot illisible] au R.P. Provincial pour le prier de faire organiser une loterie en France pour bâtir une église ici. J'ai demandé à mes Sauvages de faire toutes espèces d'objets à leur usage pour les lots de la loterie¹².

Le père Jean-Pierre Choné (1808-1878) était sans doute conscient de l'intérêt romantique et ethnographique en France pour les productions amérindiennes. En effet, les artefacts amérindiens avaient déjà leur place dans les collections européennes. Mais au XIX^e siècle, le sentiment de l'extinction imminente des populations autochtones d'Amérique du Nord — le concept de *vanishing race* — se répandit chez les politiciens, les missionnaires, les artistes et les collectionneurs des deux côtés de l'Atlantique¹³. De plus, les gravures, les tableaux, la multiplication

¹¹. L'entrée au journal se lit comme suit: « First hint given of a new church to be built, and first effort to raise money with a box of Indians' bark work, which brought back from France \$600.00. » ASJCF, S-1-9, Diarium de Wikwemikong, 1836 à 1937 (copie en anglais dactylographiée).

Il est clair que cette entrée est déjà une interprétation du texte original. Il s'agit d'un résumé du journal rédigé par le père Julien Paquin (1858-1938). Malheureusement, la mission toujours existante de Wikwemikong (Holy Cross Parish) fut détruite par les flammes en 1954 et l'original a fort probablement été détruit. Je remercie l'archiviste de la province du Haut-Canada, le père jésuite Pat Boyle, pour ces informations.

¹². ASJCF, A-3-3, 43, Lettre de J.-P. Choné à P. Chazelle, 1845-01-05. Le « R.P. Provincial » était le jésuite Clément Boulanger (1790-1868), supérieur de la province de France dont la mission canadienne dépendit jusqu'en 1863.

¹³. Selon Daniel Francis:

At the same time as the government was trying to stamp out vestiges of traditional aboriginal culture in everyday life, it was creating a new institution devoted to the preservation of that culture. The ethnological museum filled with Indian relics is a fairly recent phenomenon. It developed from the « cabinets of curiosities » gathered by [artists] like George Catlin, Paul Kane and early explorers and traders. In the mid-nineteenth century, a museum mania seemed gradually to take hold of the western world. Ethnological museums opened their doors in several major cities in Europe and North America [...]. *The Imaginary Indian...*, p. 103-104.

d'exhibitions d'Amérindiens et d'expositions de leurs artefacts créèrent, en Europe, un engouement populaire pour les représentations romantiques et stéréotypées des Amérindiens¹⁴. Aussi Choné rassembla-t-il des objets usuels en écorce, probablement fabriqués par des convertis, pour financer la construction de son église. Destinés à rapporter un profit direct à la mission, ces artefacts ont sûrement été acquis à peu de frais par le missionnaire: furent-ils cédés à titre gratuit, contre une faible somme d'argent ou échangés contre des biens utiles aux Amérindiens? Le troc de ce type d'objets était connu des missionnaires jésuites du Canada-Ouest. En 1847, Dominique du Ranquet mentionna cette pratique sur l'île Walpole, au sud de la colonie, dans une lettre au provincial de France, le père Ambroise Rubillon:

Les plus industriels font au couteau des arcs, des flèches, de la vaisselle indienne en bois; les femmes s'occupent à faire des paniers et autres ouvrages en peau, en écorce et en poil de Porc-épic. Les Blancs leur donnent en échange des étoffes et d'autres petites provisions¹⁵.

D'après Christian F. Feest, au XIX^e siècle, l'enthousiasme européen pour leurs créations n'a pas échappé aux Amérindiens¹⁶. En fait, il semble que la commande d'artefacts et la vente d'objets fabriqués pour les étrangers prévalurent dans toutes les régions colonisées du monde. Nous retrouverons cette pratique en Alaska, dans le chapitre suivant. Selon l'anthropologue Barbara Lawson:

¹⁴. Arthur MacGregor et Olivier Impey, éd., *The Origins of the Museums. The Cabinet of Curiosities in Sixteenth- and Seventeenth-Century Europe*, Oxford, Clarendon Press, 1985; Christian F. Feest, « European Collecting of American Indian Artefacts », *Journal of the History of Collections*, vol. 5, n° 1, 1993, p. 1-11; J.C.H. King, « A Century of Indian Shows: Canadian and United States Exhibitions in London, 1825-1925 », *European Review of Native American Studies*, vol. 5, n° 1, 1991, p. 35-42.

¹⁵. *LNMC*, « Le père Dominique du Ranquet, missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le Haut-Canada, au R.P. Provincial à Paris », 1847-12-01, p. 435.

¹⁶. « Sailors and soldiers, traders and travellers continued to return from abroad with souvenirs, now often made specifically for the purpose of sale by clever native craftsmen. » Feest, « European Collecting of American Indian Artefacts »..., p. 7.

Collectors frequently commissioned new, unused objects when local examples were unavailable or difficult to acquire because of their ritual significance. Objects acquired by collectors prior to the twentieth century also included locally-produced items made exclusively for sale to outsiders and often adjusted to collecting convenience, budgets, or fashions by modifications in size, material, quality, or function from their traditional prototypes¹⁷.

L'ouvrage de Ruth Philips, *Trading Identities: the Souvenir in Native North American Art from the North East* offrira sans doute un nouvel éclairage sur l'histoire de ce commerce en Amérique du Nord-est¹⁸. Quoiqu'il en soit, les sources ne révèlent pas la nature de l'échange entre Choné et les Odjibwés mais le journal de la mission rapporte le succès pécuniaire de l'opération.

De la même façon, quelques années plus tard, Choné envoya aux élèves du collège de Brugelette en Belgique, ce que je qualifierais de véritable « trousse expographique¹⁹ » sur les Amérindiens auprès

¹⁷. *Collected Curios. Missionary Tales from the South Seas*, Montréal, McGill University Press, 1994, p. 17.

¹⁸. Seattle, University of Washington Press, à paraître.

¹⁹. Les néologismes « expographie », « expographe » et « expographique » ont été proposés récemment par le muséologue français André Desvallées. D'une clarté sans équivoque, ces mots relatifs à la pratique de l'exposition permettent d'éviter l'usage d'un vocabulaire propre au design, au théâtre ou au musée qui est souvent mal adapté à l'histoire et à la pratique des expositions. « L'expression muséographique: introduction », dans *Premières rencontres européennes des musées d'ethnographie, 1993*, Paris, Musée national des Arts et traditions populaires/École du Louvre, 1996, p. 173-176; « Recherche et muséographie », *Musée et recherche*, Dijon, Office de coopération et d'information muséographiques, 1995, p. 177-186; « Le droit à l'existence des musées différents », *Publics & Musées*, n°3, juin 1993, p. 138-144.

De la même façon, Desvallées a proposé le néologisme « expôt », du mot exposition, dans les années 1970, comme équivalent du terme anglais *exhibit*. Ce mot désigne indifféremment

tout ce qui est ou peut être exposé, sans distinction de nature, chaque fois qu'il n'est pas nécessaire de préciser s'il s'agit d'original ou de reproduction, d'objet à trois ou à deux dimensions, d'objets d'art ou d'objet utilitaire, de statue, de peinture, de gravure, d'outil ou de machine, d'objet réel, de modèle ou de photographie, etc... « Les galeries du nouveau siècle », *Musées et collections publiques de France*, n° 134, 1976, reproduit dans *La muséologie selon Georges Henri Rivière*, Paris, Bordas, 1989, p. 290.

desquels il missionnait: « Les petites notes que j'ai jointes aux divers objets qui vous ont été envoyés, vous auront fait connaître un peu les mœurs et les usages des habitants de nos forêts²⁰. » Ainsi, les jésuites firent non seulement connaître leur mission mais vendirent ici l'image d'une mission viable: par l'objet artisanal, ce furent des Amérindiens habiles, entretenant des liens avec la mission, qui furent représentés, et non pas des « sauvages », malgré l'appellation courante, des Amérindiens capables de créer les instruments utiles à leur quotidien, démontrant ainsi leur humanité et donc leur capacité à accéder au salut²¹.

Il s'agit de la seule allusion à un tel tirage outre-mer d'artefacts amérindiens pour financer la mission²². En revanche, les loteries et les bazars locaux sont mentionnés à maintes reprises dans la correspondance des missions ontariennes. Et ces activités économiques se révélèrent un élément névralgique du financement de l'œuvre apostolique: « Dans nos

Voir aussi « Exhiber ou démontrer? L'objet de l'exposition », *Musées*, vol. 19, n° 1, 1997/*Lettre de l'OCIM*, n° 50, p. 28-32; pour une définition des différents composants de l'exposition, *La muséologie selon Georges Henri Rivière...*, p. 279-284.

²⁰. *LNMC*, p. 389. Malheureusement, la teneur des textes d'accompagnement, le type et le nombre d'objets envoyés demeurent inconnus.

²¹. Ce sont ces mêmes Amérindiens que le père Joseph-François Lafitau (1670-1740) a voulu montrer, au XVIII^e siècle, dans ses *Mœurs des Sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps*. Cet ouvrage, précurseur de l'anthropologie moderne, tentait de « prouver l'unanimité de sentiments dans toutes les nations en montrant qu'il n'en est point de si barbare qui n'ait une religion et qui n'ait des mœurs. » Cité dans P. Fournier, *Voyages et découvertes scientifiques des missionnaires naturalistes français à travers le monde pendant cinq siècles, XV^e à XX^e siècles*, Paris, Paul Lechevalier et Fils, 1932, p. 49.

Selon l'ethnologue Anne-Hélène Kerbiriou, les missionnaires européens perçurent les Amérindiens comme « un peuple à un niveau de précivilisation, mais qui, étant humain, était perfectible ». Et ce chemin vers la perfection passait nécessairement par la conversion. *Les Indiens de l'Ouest canadien vus par les Oblats*, Sillery, Éditions du Septentrion, 1996, p. 38.

²². Dans sa relation au supérieur Chazelle, Choné rapporta que l'affaire ne s'est pas déroulée rondement. Choné eut l'intention de faire écrire une lettre aux chefs amérindiens pour l'envoyer en France avec les lots. À la suite de cette nouvelle demande, les chefs, méfiants, se réunirent puis avertirent l'agent du gouvernement colonial, le capitaine Thomas Gummersall Anderson, protestant hostile aux catholiques, qui s'opposa à l'envoi de cette lettre. La relation de Choné, peu lisible, ne livre guère plus d'information. La loterie eut lieu vraisemblablement sans la lettre mais ces tracasseries bureaucratiques - et interconfessionnelles - dissuadèrent peut-être les missionnaires de recommencer. ASJCF, A-3-3, 43, Lettre de J.-P. Choné à P. Chazelle, 1845-01-05; *LNMC*, p. 839-840.

missions », affirmait le père Louis-Joseph Grenier, en poste à Wawa, au nord de Sault-Sainte-Marie en Ontario, « le prêtre et l'église vivent des bazars ou d'œuvres de ce genre²³. » Néanmoins, il ne s'agit plus ici de faire de la propagande missionnaire dans la métropole mais d'engager les convertis et la population avoisinante dans le développement de la mission par l'achat de biens de consommation souvent donnés par la métropole, incluant, entre autres, des vêtements usagés²⁴.

L'exemple de la loterie du père Choné montre une opération purement économique et propagandiste où l'ensemble d'objets ainsi formé n'est pas assimilable à une collection. En fait, il y a peu de traces de collectionnement d'artefacts sur le territoire ontarien sinon quelques acquisitions isolées: ici, dans un récit du père Joseph-Urbain Hanipaux, une allusion à des ouvrages en aiguilles de porc-épic et de miniatures offerts par les Amérindiens de l'île Manitouline lors de la fête des Rois²⁵; là, une mention de l'envoi par le père Théotime Couture de différents souvenirs de Wikwemikong, dont un tomahawk, à son frère Anaclet, également jésuite²⁶. Ces types d'artefacts se retrouvent en effet inscrits au catalogue du musée du collège Sainte-Marie de la Compagnie, à Montréal²⁷. Mais rien ne laisse entrevoir, par exemple, un collectionnement systématique destiné à

²³. ASJCF, B-16-B, 3, Lettre de L.-J. Grenier au père Albert Bellemare, 1903-11-02.

²⁴. Par exemple, ASJCF, BO-76-5, 70, Lettre du père Théotime Couture au père Anaclet Couture, 1907-05-23; BO-76-6, 18, Lettre du même au même, 1908-06-29.

²⁵. ASJCF, B-2-1, 24b, *Récit historique des œuvres de la mission de Ste Croix, île Manitouline. Depuis le 1^{er} janvier 1853 jusqu'au 1^{er} janvier 1856* par J.-U. Hanipaux.

²⁶. ASJCF, BO-76-6, 24, Lettre de T. Couture à A. Couture, 1908-08-31; BO-76-6, 97, Lettre du même au même, 1910-02-05.

²⁷. ASJCF, Fonds du collège Sainte-Marie, non classé, Catalogue B. No 1-700. Curiosités. Souvenirs historiques : Alaska/Antiquités romaines et grecques, 500 A. J.-C. (ci-après le catalogue). Les ouvrages d'aiguilles n'apparaissent pas au catalogue mais les entrées suivantes correspondent aux objets évoqués: n° 61: « Canots: ouvrages de fantaisie », « Ile Manitouline, située sur les bords de la Baie Georgienne, sur le lac Huron, Ontario », « faits par les femmes de la tribu Odjibways »; n° 72: « Canot couvert en écorce: ouvrage de fantaisie », « Ile Manitouline; faits par les Sauvages Sauteux [Odjibwés] », « Don du R.P. Bernard J.H. S.J. - 1913 - »; n° 104: « Tomahawk », « Don du R.P. Théotime Couture S.J. Wikwemikong.- Ont. - ».

préservé les témoins matériels d'une culture menacée de disparition²⁸, ou encore, à regrouper les trophées de conversion, objets de culte païen, confisqués par les missionnaires ou rendus par les convertis²⁹.

Cet examen de la pratique d'acquisition dans les missions ontariennes s'avère bien pauvre en exemples. Mais si des missionnaires tels Choné, Kohler, Jenneaux, du Ranquet, Hanipaux et Frémiot semblent avoir acquis peu d'objets lors de leur apostolat, leurs écrits montrent clairement leur intérêt face à la culture matérielle des Amérindiens³⁰. Vêtements³¹ et ornements³², outils et ustensiles³³, armes³⁴, instruments de musique³⁵, types d'habitation³⁶, moyens de transport³⁷ et objets rituels³⁸ y sont abondamment nommés, décrits, voire même reproduits dans leurs relations³⁹. Mais le manque de ressources tant chez les

²⁸. Disparition ou acculturation à laquelle, selon Daniel Francis, les missionnaires contribuaient: « Even those missionaries who were sympathetic to Native culture preached that the only way for Indians to survive contact with White society was by acculturation. In order to save themselves as individuals, they must give up everything that defined them as people ». *The Imaginary Indian...*, p. 52. Voir aussi *supra* note 13, p. 37; Lawson, *Collected Curios...*, p. 33-34 et 152.

²⁹. Au sujet des trophées de conversion, voir Jeanne Cannizzo, *Into the Heart of Africa*, Toronto, Royal Ontario Museum, 1989, p. 43 et 45; Lawson, *Collected Curios...*, p. 15.

³⁰. Voir notamment *Lettres des Nouvelles missions du Canada* et ASJCF, 3180, journal du père Dominique du Ranquet; aussi ASJCF, séries A-1 à 20 et B-1 à 24, Fonds ancien provenant du Collège Sainte-Marie, Montréal (missions indiennes de l'Ontario, 1844-1924).

³¹. Voir, par exemple, *LNMC*, p. 179, 180, 241, 190, 335, 420, 428, 450-51, 494-495, 554, 586, 727-728 et 803.

³². Voir, par exemple, *LNMC*, p. 180, 210, 494 et 495.

³³. Voir, par exemple, *LNMC*, p. 180, 213, 241, 245, 332, 430, 452, 483, 517-518, 618, 621, 669, 700, 716, 719-720, 722, 724, 771 et 824.

³⁴. Voir, par exemple, *LNMC*, p. 240-241, 335, 421 et 492.

³⁵. Voir, par exemple, *LNMC*, p. 250 et 360.

³⁶. Voir, par exemple, *LNMC*, p. 241, 397, 511.

³⁷. Voir, par exemple, *LNMC*, p. 187, 248, 320, 397, 487 et 803.

³⁸. Voir, par exemple, *LNMC*, p. 179, 181, 323, 327, 334-335, 337, 382, 384, 390, 430, 454, 539, 781, 816 et 819.

³⁹. Le père Auguste Kohler (1821-1871) illustra parfois les relations qu'il envoyait à la métropole - Paris - de dessins de la mission et de ses habitants. Bien que l'édition de Cadieux des *Lettres des Nouvelles missions du Canada* ne comprenne pas de dessin, des portraits à la plume d'Amérindiens des Manitoulines de Kohler se trouvaient à la fin du cahier original comprenant les lettres 40 à 54 (ASJCF, A-4-4). Kohler, à l'instar de certains collègues en poste à Madagascar et aux États-Unis, peignit aussi des aquarelles de petites dimensions

missionnaires que chez les Amérindiens fut sans doute un facteur déterminant pour expliquer leur faible acquisition⁴⁰: pourquoi acquérir des objets qu'il était coûteux et hasardeux d'expédier dans la métropole? Comment, de toute façon, acquérir auprès des missionnés leurs objets de première nécessité? Voici, en effet, une description — et le jugement — donnés par Choné de cet univers matériel restreint:

[...]il [le sauvage] ne sait pas s'astreindre aux précautions pour la vie temporelle, pour la nourriture, le vêtement, l'habitation, le travail. C'est l'homme à souffrir les choses les plus dures quand l'extrême nécessité commande, sans se laisser instruire par l'expérience pour ne plus tomber dans de nouvelles nécessités. Quand il a à manger, il mange et reste couché dans sa loge; quand il n'a plus rien, il cherche. Une chemise d'indienne, de longues guêtres, une couverture de peau de buffle qu'il porte en guise de manteau, voilà tout le vêtement du sauvage. Ceux qui sont en rapport avec les blancs se font une redingotte (*sic*) avec la couverture de laine qu'ils reçoivent tous les ans du gouvernement anglais. En hiver, ils se font des souliers de peau qu'ils préparent eux-mêmes. Leur habitation répond à ce précédent. Le sauvage dresse quelques perches en forme de cône, les entoure ou d'écorces ou de nattes de roseaux; c'est là sa maison; trois nattes forment son plancher et son lit; une chaudière, un arc ou un fusil,

représentant la mission et ses habitants; il écrivait parfois sa relation sur ou au recto de celles-ci afin « de mettre le moins de papier possible dans [sa] lettre ». ASJVanves, SA 534, Recueil d'aquarelles, 1848, p. 4. Je remercie les jésuites Robert Bonfils, archiviste de la province de France, et Robert Toupin, alors archiviste de la province du Canada français, pour m'avoir procuré des copies de ces dessins ainsi que leurs références.

On peut voir les reproductions de quatre de ces dessins et constater leur petite taille (environ 3,5 x 11,5 cm) dans Lebrun et Antébi, *Les Jésuites ou la gloire de Dieu...*, p. 162-163.

⁴⁰. À titre d'exemple, selon l'historien jésuite Robert Toupin, la mission de Wikwemikong dans les années 1850 ne vivait pas dans l'abondance:

Si les secours en argent, les produits de la ferme et une administration méticuleuse permettaient à la communauté de Wikwemikong d'accumuler certaines réserves de nourriture - pour 6 ou 7 personnes ou davantage - et même de secourir les Indiens affamés ou en détresse, le régime de vie demeurait frugal et s'apparentait au régime des pauvres. Il reste que les Indiens eux-mêmes vivaient plus pauvrement encore, manquaient souvent du nécessaire et s'adaptèrent difficilement aux coutumes des Canadiens ou Européens. « La vie interne de la mission », dans Lorenzo Cadieux et Robert Toupin, *Les robes noires à l'île du Manitou, 1853-1870*, Sudbury, Société historique du Nouvel-Ontario/Université de Sudbury, 1982, p. 37.

un hameçon pour pêcher; voilà les meubles de sa loge au milieu de laquelle est le foyer⁴¹.

Serait-ce encore que les jésuites, à la façon du peintre torontois Paul Kane, furent peu enclins à s'approprier les témoins matériels — somme toute peu spectaculaires — d'une culture qu'ils aspiraient à transformer? En 1845, Kane sillonna la région des Grands Lacs car il craignait la disparition des Amérindiens: il voulut ainsi saisir en peinture leur apparence et leurs coutumes traditionnelles. Mais déçu, il repartit plus à l'ouest en quête du « noble sauvage »:

Kane's travels that summer took him by canoe to Ojibway villages and seasonal gathering places around the shores of the Great Lakes, but he was not happy with what he found. His main impression of the Ojibway was of a people debauched by their contacts with White traders and settlers. « Liquor, whenever they can obtain it, is their chief bane, » he wrote, « and lays them more open to the fraudulent sickness of their dispoilers. » His objective was to make a record of the « noble savage » in his natural setting, not to witness the unhappy effects of White encroachment⁴².

Dans son analyse d'une collection missionnaire d'artefacts vanatuans (Nouvelles-Hébrides) donnée au musée Redpath de Montréal, à la fin du XIX^e siècle, l'anthropologue Barbara Lawson inventorie les motifs d'exclusion d'un objet, ou d'un type d'objet, du processus de collectionnement.

In spite of the fact that constraints, such as those related to the availability and size of objects, determined what could be collected, there is no question that Robertson's choice of particular objects was thoughtful. He appears to have intentionally excluded objects showing European influence, those of ordinary nature, artifacts of crude manufacture, and those embarrassing to missionary property. Robertson used objects to authenticate his

⁴¹. LNMC, « Lettre du père J.-P. Choné à un père de la Compagnie » (probablement en Belgique), 1845-01-22, p. 241.

⁴². Francis, *The Imaginary Indian...*, p. 16.

experience on faraway Erromanga and to establish a visual impression of « heathenism » more dramatic than could be achieved with the written word⁴³.

La collection de cent vingt-cinq objets du pasteur presbytérien Hugh A. Robertson n'est certes pas comparable au maigre corpus « ontarien » du collègue Saint-Marie. La circulation d'objets pour le soutien immédiat des missions ontariennes n'engendra vraisemblablement jamais, ni même ne tenta d'engendrer l'accumulation d'un ensemble cohérent d'artefacts susceptible d'être assimilé à une collection ethnographique: seulement quatre fiches du catalogue renvoient à l'ethnographie odjibwée ou à celle de la mission⁴⁴.

Ensuite, le contexte de collectionnement paraît fort différent: ces îles du Pacifique furent peu fréquentées par les Européens avant 1825 et les premiers missionnaires n'y débarquèrent qu'en 1839. Provenant de l'autre bout du monde, d'une population inconnue du grand public, la charge exotique — et romantique — d'une production des Nouvelles-Hébrides était alors beaucoup plus considérable que celle d'un ouvrage amérindien, acquis dans la région voisine des Grands Lacs.

Toutefois, le contexte missionnaire dans les îles du Pacifique ou de la baie Géorgienne influença de façon semblable le collectionnement. Ainsi, comme l'a remarqué Lawson, la taille des objets pour des raisons évidentes reliés au transport fut déterminante⁴⁵. Par exemple, les dimensions des canots et des tentes amérindiennes rendirent le modèle réduit, le dessin et plus tard la photographie infiniment plus attrayants grâce à leur plus grande

⁴³. *Collected Curios...*, p. 151, voir aussi p. 147-154. Les informations contenues sur le révérend H. A. Robertson et les Nouvelles-Hébrides dans le paragraphe suivant sont tirées de cet ouvrage.

⁴⁴. Voir *supra* note 27, p. 41.

Aux miniatures et au tomahawk s'ajoutent les instruments de dentisterie du frère Joseph Jennessaux (1810-1884), missionnaire en Ontario à l'île Walpole de 1844 à 1850, puis à Wikwemikong sur l'île Manitouline de 1850 à 1884. Catalogue, fiche n° 108.

maniabilité. En outre, le problème de la pauvreté des missions jésuites et des populations locales justifia sans doute directement celui de l'indisponibilité des objets et de la grossièreté de leur facture. Enfin, bien que les missionnaires mentionnèrent d'« irréductibles » Amérindiens⁴⁶, les jésuites réalisèrent rapidement que les Amérindiens de l'Ontario avaient adopté les biens manufacturés par les Blancs au point d'en devenir totalement dépendants et d'oublier les leurs :

Par suite du contact avec les blancs, les Indiens ont abandonné, en grande partie, la fabrication des objets qui les caractérisaient et trouvent plus simple de se servir des ustensiles et vêtements que les blancs leur donnent, en échange du produit de leur chasse et de leur pêche⁴⁷.

Cette explication vaut certainement pour les Iroquois de Kahnawake et d'Akwesasne, communautés toutes proches de Montréal, et dont le contact avec les Blancs a été incessant au moins depuis le XVIII^e siècle⁴⁸. Malheureusement, le nombre restreint d'acquisitions d'objets chez les

⁴⁵. Lawson, *Collected Curios...*, p. 151.

⁴⁶. Il s'agit des Amérindiens de l'île Walpole qui, notamment dans les écrits de Pierre Chazelle, semblaient tout à fait réfractaires tant à la civilisation des Blancs qu'au christianisme en général. Voir *LNMC*, p. 188-196, 252-275; aussi les textes de Pierre Point et de Joseph Jennessaux, *LNMC*, p. 165-167, 176-182.

⁴⁷. « Les missions de la Compagnie de Jésus », dans *Joliette 1927*, p. 243.

Les missionnaires observèrent dès 1844 cette dépendance à l'égard des biens manufacturés. Celle-ci était visible notamment lors des grands rassemblements amérindiens où chaque année, le gouvernement colonial distribuait les présents prévus dans les contrats et les traités, sous forme d'argent sonnant ou de marchandises :

C'est le tems (*sic*) où le gouvernement anglais distribue aux sauvages quelques objets de ménage, comme couverture, draps, indiennes, etc. Ces pauvres infortunés s'étaient réunis ici de toutes les parties du Canada anglais; quelques-uns étaient venus de bien loin au-dessus du Lac Supérieur. C'était pour nous un spectacle vraiment déchirant de voir le dénûment et la misère de ces sauvages, presque tous infidèles. *LNMC*, p. 210.

Voir aussi p. 540-541, 600, 640 et 750; Ray, *I Have Lived Here...*, p.156, 206-217.

⁴⁸. Pour la période allant de la Confédération à la crise économique de 1929, selon P.-A. Linteau, R. Durocher et J.-C. Robert, « [I]es Iroquois de Kahanawake à proximité de la métropole subissent lourdement l'influence de la ville ». *Histoire du Québec contemporain. Le Québec depuis 1930*, Montréal, Boréal, 1989, p. 56. Voir aussi John A. Dickinson et Brian Young, *Brève histoire socio-économique du Québec*, Sillery, Septentrion, 1992, p. 58, 87 et 135.

jésuites de la mission canadienne au XIX^e siècle permet difficilement de cerner leurs intentions à l'égard de cette pratique. Et le modèle de Lawson sur les facteurs de rejet ou de collectionnement d'artefacts n'est guère applicable. Mais deux hypothèses méritent toutefois d'être soulevées: d'abord, la destruction d'objets rituels comme le tambour et les sacs de médecine ne fut-elle pas plus répandue que ce qu'en disent les sources écrites⁴⁹? De deux choses l'une, l'absence de tels objets est imputable soit à un geste destructeur de la part du missionnaire qui les aurait confisqués aux convertis, soit à l'échec des jésuites de convaincre ces derniers d'abandonner leurs pratiques spirituelles⁵⁰. Ensuite, le fait que la mission canadienne ne fut érigée en province qu'en 1907, n'a-t-il pas contribué à disperser des objets à l'extérieur du Canada? Les envois de Jean-Pierre Choné en France et en Belgique ainsi que les cadeaux en écorce offerts en 1879, à Wikwemikong, au visiteur de la mission, le jésuite anglais Edward Purbrick peuvent le laisser croire⁵¹.

Commandes⁵² ou offrandes, tous ces objets fabriqués par les Amérindiens — ou encore les représentations peintes ou photographiques de ceux-ci — contribuèrent au soutien et au succès de la mission d'une manière immédiate, dans le cours des échanges opérés par le missionnaire

⁴⁹. Sur les exemples de destruction d'objets relevés dans les sources, voir *supra* l'introduction de la première partie « *Collectionner* » *la mission*, p. 29-31.

⁵⁰. Lawson qualifie l'abandon, aux mains des missionnaires, d'objets reliés aux pratiques spirituelles d'apogée de l'action missionnaire - « acme of missionary success » - et Cannizzo les désigne comme des trophées marquant les victoires sur les champs de bataille spirituelle. Lawson, *Collected Curios...*, p. 146; Cannizzo, *Into the Heart of Africa...*, p. 43.

⁵¹. ASJCF, B-15-8, 22, Lettre de D. du Ranquet au père Théophile Charaux, 1879-07-15.

Compte tenu de la dépendance de la mission canadienne, au XIX^e siècle, aux provinces de France, de Champagne et d'Angleterre et du jumelage avec la mission new-yorkaise, les offrandes et les objets de promotion ont très bien pu être acheminés vers Paris, New York ou Londres, par les missionnaires ou recueillis lors des visites périodiques des supérieurs. Une recherche plus poussée dans les archives jésuites américaines et européennes permettrait peut-être de documenter ces exportations.

⁵². Il est impossible d'affirmer que les pratiques commerciales reliées à l'objet comme la loterie du père Choné préfigurent la constitution plus systématique d'une collection. En effet, la « trousse expographique » de Choné fut envoyée en Belgique à peine trois ans après la loterie.

entre les missionnés et la métropole, le plus souvent européenne. Mais seulement quelques-uns de ces artefacts et certains outils d'évangélisation — je pense ici aux ouvrages en langue odjibwé et à la trousse de dentisterie du frère Jennesseaux — serviront l'effort de propagande par l'objet déployé au XX^e siècle. Aussi est-ce quasi par accident qu'ils seront conservés puis exposés; ces objets célébreront dorénavant le passé récent des jésuites au Canada au profit des œuvres apostoliques actuelles.

Enfin, il faut garder à l'esprit que la promotion des missions amérindiennes du Canada par la Compagnie de Jésus fut inévitablement marquée du sceau des méthodes pratiquées en Nouvelle-France:

Les *Relations des Jésuites de la Nouvelle-France* avaient exercé une influence considérable au XVII^e siècle. Imprimées à Paris, lues avec avidité, elles contribuèrent à accélérer un certain mouvement démographique au Canada et suscitèrent de nombreux bienfaiteurs et d'exceptionnelles vocations, tant chez les hommes que chez les femmes. C'est la lecture des *Relations* qui orienta vers Québec des Instituts religieux tels que les Ursulines et les Hospitalières; on peut en dire autant de la venue à Montréal d'apôtres laïcs, comme Jeanne Mance et Paul Chomedey de Maisonneuve. [...] La suppression des *Relations* porta un rude coup aux missions de la Nouvelle-France en les privant du moyen **le plus efficace** de susciter des vocations et des bienfaiteurs⁵³.

Ainsi, privilégiant l'écrit tout comme leurs illustres prédécesseurs, les jésuites de la mission canadienne adressèrent à leurs supérieurs des rapports concernant les activités de la mission. Durant les premières années d'activités au Canada-Ouest, ces textes, « documents à caractère privé, destinés aux Jésuites et à leurs amis⁵⁴, » circulèrent dans la Compagnie

⁵³. Je souligne. Lorenzo Cadieux, « Introduction », dans *LNMC*, p. 9.

Par exemple, au sujet de l'influence des *Relations* sur les vocations féminines en Nouvelle-France, voir Dominique Deslandres, « Femmes missionnaires en Nouvelle-France. Les débuts des Ursulines et des Hospitalières à Québec », dans Jean Delumeau, dir., *La religion de ma mère. Le rôle des femmes dans la transmission de la foi*, Paris, Cerf, 1992, p. 209-210.

⁵⁴. L. Cadieux, « Introduction », dans *LNMC*, p. 11.

regroupés en fasciculé sous le nom de *Lettres des Nouvelles missions du Canada*, dont j'ai déjà cité quelques extraits. D'autres récits sur les missions ontariennes furent aussi reproduits périodiquement dans des publications internes telles les *Woodstock Letters* des jésuites de New York et les *Lettres de Laval* des pères français ou encore, dans des revues spécialisées comme les *Annales de la propagation de la foi*.

En l'absence de collection ethnographique, l'écriture demeura certainement pour les jésuites du XIX^e siècle la méthode la mieux maîtrisée, la plus éprouvée et la plus pratique de véhiculer leur représentation de la mission, des populations et des territoires où celle-ci s'implanta. En effet, la relation écrite constituait sans équivoque un outil de propagande efficace chez l'élite fréquentant les collèges jésuites d'Amérique du Nord et d'Europe.

1.2. Des objets au service des sciences naturelles

Alors que, dans les collèges de la Compagnie, la propagande missionnaire des jésuites s'est satisfaite du discours, il en alla autrement pour l'enseignement des sciences où « [l]a théorie s'éclaire d'expériences⁵⁵. » À cette fin, les collèges de la Compagnie durent se doter de cabinets de physique⁵⁶. J'ai déjà mentionné le musée du père Kircher au collège de Rome, créé en 1641, mais il faudra vraisemblablement attendre le XVIII^e siècle pour voir fleurir ces cabinets dans les collèges d'Europe et dans les territoires de missions:

⁵⁵ François de Dainville, « Foyers de culture scientifique dans la France méditerranéenne du seizième au dix-huitième », dans *L'éducation des jésuites (XVI^e-XVIII^e siècles)*, Paris, Éditions de Minuit, 1978, p. 312.

⁵⁶ Comme le souligne Roland Schaer, le musée d'enseignement du XVIII^e siècle, le cabinet de physique, « consacre l'expérience sensible comme source essentielle de connaissance et d'instruction; et le musée est la forme organisée de l'expérience. D'où la présence, à ses côtés, d'une école et d'un laboratoire. » *L'invention des musées*, Paris, Gallimard, 1993, p.33.

La création, au cours du siècle, de nombreux « cabinets de physique » confirme l'orientation expérimentale de l'enseignement.

Le dépouillement des inventaires mobiliers, souvent assez détaillés, dressés en 1762 à la fermeture des collèges des jésuites, permettrait de visiter les « salles de physique » de plus d'un collège, du moins d'y remarquer les instruments les plus notables⁵⁷.

Ce cabinet de physique, héritier des cabinets de curiosités du siècle précédent, pouvait contenir des collections variées regroupant parfois sous un même toit des spécimens d'histoire naturelle, des antiquités, des objets ethnographiques, des œuvres d'art, des pièces et des médailles ainsi que des instruments scientifiques.

C'est qu'il ne faut pas comprendre la physique de l'époque au sens étroit attribué aujourd'hui qui exclut les sciences naturelles. La physique était alors enseignée dans le cadre des deux dernières années du cours classique, dites de philosophie. De Dainville nous livre ainsi toute l'étendue de son champ au XVIII^e siècle :

Cette physique, il est vrai, embrasse un domaine beaucoup plus étendu que celui que nous avons coutume de lui attribuer. Elle débute par une « physique générale, » qui traite des principes des corps, de la matière et de la forme, des éléments, des causes et du concours divin, de la prédétermination physique de l'union et

⁵⁷. De Dainville, « L'enseignement scientifique dans les collèges de jésuites au dix-huitième siècle », dans *L'éducation des jésuites...*, p. 367-368.

De Dainville cite plusieurs cabinets en France: Épinal, Dijon, Lyon, Puy et Aix. Mais Paul Carle affirme que « dans la tradition jésuite, plusieurs de leurs collèges ont atteint de grands raffinements dans l'instrumentation et l'usage qu'on en faisait, » aussi peut-on penser qu'ils étaient répandus dans toute l'Europe. *Le cabinet de physique et l'enseignement des sciences au Canada français...*, p. 25.

Le cabinet de physique du collège de Poznan en fut un exemple. François Lebrun et Élisabeth Antébi, *Les Jésuites ou la gloire de Dieu*, s.l., Stock/Antébi, 1990, p. 190-191.

Quant aux missions, l'exemple le plus éclatant est sans doute celui de la Chine où les jésuites se servirent de *xiyang qiqi*, ou « curiosités occidentales » - le plus souvent des instruments scientifiques ou des œuvres d'art - pour convertir les mandarins et les lettrés. Li Shenwen, « Les jésuites français et les objets curieux européens en Chine et en Nouvelle-France (XVII^e-XVIII^e siècles) », Conférence donnée dans le cadre du 50^e Congrès de l'Institut d'histoire de l'Amérique française, 25 octobre 1997.

du composé, de l'infini, de la durée et du temps, de la divisibilité, du continu, du mouvement et de la gravité des corps. Elle s'adonnait ensuite, sous la qualification de physique particulière, à l'étude des corps célestes et sublunaires [...]; [...] elle reprenait les quatre éléments terrestres [...] [terre, eaux, atmosphère, êtres animés]. La terre porte des êtres animés: les plantes, dont on recherche l'origine et la croissance, les animaux irraisonnables, enfin l'homme, dont le corps offre un mécanisme digne de l'attention des physiciens.

La physique ainsi entendue est à la fois une philosophie de la nature, un cours de cosmographie, un traité de physique proprement dit, des notions de chimie, d'histoire naturelle et de géographie physique⁵⁸.

Il n'était donc pas surprenant d'y retrouver des *naturaliae* — végétaux, animaux et minéraux — côtoyant des machines, des miroirs et des poulies. De manière caractéristique, il semble que les termes « musée », « cabinet » et « collection » fussent alors employés indifféremment les uns pour les autres. Dans sa correspondance, le père Félix Martin (1804-1886), fondateur du collège Sainte-Marie et supérieur de la mission du Bas-Canada, employait les mots « cabinet » et « collection ». Alors que l'abbé Léon Provancher (1820-1892), naturaliste canadien-français chevronné et rédacteur du *Naturaliste canadien*, retint plutôt les mots « musée » et « collection ». Or tous deux font référence à un ensemble de spécimens d'histoire naturelle — Provancher y inclut une catégorie « Monnaies et médailles » — collectionnés, conservés et exposés à des fins d'étude. Les dictionnaires de la deuxième moitié du XIX^e siècle définissent généralement « musée » et « cabinet » comme un lieu où sont rassemblées, conservées ou exposées des collections d'objets ou de spécimens relatifs aux lettres, aux beaux-arts et aux sciences⁵⁹.

⁵⁸. De Dainville, « L'enseignement scientifique dans les collèges de jésuites »..., p. 363-364.

⁵⁹. Bachelet et Debroy, *Dictionnaire général des lettres, des beaux-arts et des sciences morales et politiques*. Paris, Delagrave, 1868, p. 409 et 1286; Bescherelle, *Dictionnaire national ou dictionnaire universel de la langue française. Tome I*, Paris, Garnier, 1860 p. 503-

L'historien des sciences Paul Carle soupçonne l'existence d'un tel cabinet en Nouvelle-France, dès le XVII^e siècle, et confirme la présence, au siècle suivant, d'instruments essentiels à l'enseignement de l'arpentage et de la navigation au collège de Québec⁶⁰. Mais la conquête britannique, doublée de la suppression de la Compagnie de Jésus en France dans les années 1760, sonnèrent la fin des activités scientifiques des jésuites à Québec et à Montréal.

Dès la restauration de l'ordre au Canada toutefois, le jésuite Félix Martin entretenait d'ambitieux projets⁶¹. En 1844, il évoqua clairement la nécessité d'un cabinet scientifique pour un collège digne de ce nom :

Il me semble que sans un local convenable, un commencement de maison capable d'être complétée un jour, quelque chose de ce qui constitue un mobilier de collège (bibliothèque, cabinet de physique et d'histoire naturelle...), nous ne pouvons pas commencer sans nous jeter dans l'ornière⁶².

Cette affirmation de Félix Martin ne surprend guère. Elle se situe à la rencontre de la tradition scientifique de la Compagnie de Jésus et d'un engouement tout victorien pour les sciences naturelles⁶³. Selon l'historien

504; *Tome I*, p. 596-597; *Dictionnaire de l'Académie française. Tome I*, Paris, Firmin-Didot, 1878 p. 233; *Tome II*, p. 250.

Le *Dictionnaire analogique de la langue française* de Boissière (Paris, Larousse, 1894, p. 181 et 970) identifie « cabinet » et « musée ». « Musée » apparaît toutefois, dans les dictionnaires, comme un mot plus spécialisé alors que « cabinet » révèle plusieurs variations de sens qui vont du cabinet de lecture au cabinet de toilette.

⁶⁰. *Le cabinet de physique et l'enseignement des sciences au Canada français...*, p. 26-30.

⁶¹. Georges-Émile Giguère, « Martin, Félix », *DBC*, vol. XI, p. 649-651. Martin fut parmi la première cohorte de jésuites à revenir au Canada en 1842; il fut aussi le deuxième supérieur de la mission (1844-1846).

⁶². Cité dans Paul Desjardins, *Le Collège Sainte-Marie de Montréal. Tome I. La Fondation. Les Fondateurs*, Montréal, Collège Sainte-Marie, 1940, p. 32. ASJCF, 3000, *Epistolae scriptas a Superiore ad Generalem vel Provincialem vel alios de Societate in quibus de negotiis agitur en ad Externos*, p. 12 (brouillons de lettres de la main de Martin).

⁶³. Le Saint-Siège ne participe-t-il pas aussi à ce mouvement lorsqu'il lance un appel pour inventorier les ressources naturelles de la catholicité? Ainsi on peut lire, sous le titre « La Propagande et l'Histoire Naturelle », l'annonce suivante dans la livraison d'octobre 1883 du *Naturaliste canadien*:

Carl Berger, l'histoire naturelle faisait alors partie de l'équipement mental de toute personne instruite⁶⁴. En cette seconde moitié du XIX^e siècle, marquée par l'émergence au Canada d'une communauté scientifique — notamment à Montréal⁶⁵ —, le projet du futur recteur du collège Sainte-Marie s'inscrivait dans l'essor de l'enseignement supérieur au Canada français manifesté par la création d'universités et la multiplication de collèges classiques qui se dotèrent plus ou moins rapidement de cabinets scientifiques⁶⁶.

De plus, depuis longtemps, les missions ne furent pas étrangères au développement des sciences. Les missionnaires comptaient dans leurs rangs des scientifiques de renom. Déjà au XIII^e siècle, le franciscain Dal Piano dei Carpini et Wilhelm van Rubroek rapportèrent de leurs missions auprès des Mongols des renseignements ethnographiques et géographiques. La contribution du jésuite italien Matteo Ricci, missionnaire en Chine, dans des domaines aussi variés que l'astronomie, la géographie, la cartographie et la linguistique, jouit d'une grande reconnaissance. Par ailleurs, au XIX^e siècle, le Muséum d'histoire naturelle de Paris trouva dans les rangs des missionnaires « d'admirables et désintéressés auxiliaires », « [d]e tous les coins du monde ils lui font parvenir des herbiers, des

La Congrégation de la Propagande, fidèle à sa mission civilisatrice et religieuse, au nom du Pape Léon XIII, vient d'envoyer une circulaire à tous les Délégués, Préfets et Vicaires apostoliques, qui sont sous sa dépendance, pour les inviter à recueillir tout ce qui leur semblera contribuer à faire connaître l'histoire naturelle de chaque pays, surtout la Botanique, la Minéralogie et la Zoologie. *Le naturaliste canadien*, vol. 14, oct. 1883, n° 159, p. 74.

⁶⁴. Carl Berger, *Science, God and Nature*, Toronto, University of Toronto Press, 1982, p. xii.

⁶⁵. En effet, la *Natural History Society of Montreal*, la Commission géologique du Canada - transférée à Ottawa en 1881 - et l'Université McGill, toutes sises à Montréal, sont étroitement liées au développement de la communauté scientifique canadienne. Luc Chartrand, Raymond Duchesne et Yves Gingras, *Histoire des sciences au Québec*, Montréal, Boréal, 1987, p. 106, 151 et ss.

⁶⁶. Paul Carle et Raymond Duchesne, « L'ordre des choses: cabinets et musées d'histoire naturelle au Québec (1824-1900) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, été 1990, vol. 44, n° 1, p. 6, 15-23; Claude Galarneau, *Les collèges classiques au Canada français (1620-1970)*, Montréal, Fides, 1978, p. 25-43.

collections d'insectes ou de papillons⁶⁷. » Transcendant le simple rôle de collecteur pour les savants de la métropole⁶⁸, le jésuite français Pierre Heude, dès le début de son affectation comme missionnaire à Shanghai, entendit mettre sur pied un musée, « l'enrichir de ses recherches, et si possible, avec l'assentiment des Supérieurs, en faire plus tard un centre d'études, une véritable œuvre scientifique⁶⁹. »

Quinze ans plus tard, en 1883, un article de l'abbé Léon Provancher, dans le *Naturaliste canadien*, laissait entrevoir que le religieux avait heureusement relevé le défi:

Mais le P. Heude, lui, n'est pas seulement un missionnaire zélé qui, tout en s'acquittant de son sublime apostolat, sert d'instrument aux savants d'Europe, mais il est lui-même un savant capable de tirer parti des trésors qu'il rencontre et de tracer la route à d'autres qui pourraient venir après lui⁷⁰.

⁶⁷ P. O'Reilly, « Musées et expositions missionnaires », dans Simon Delacroix, éd., *Histoire universelle des missions catholiques, volume 4. L'Église catholique face au monde non chrétien*, Paris, Grund, 1959, p. 60-61. Au sujet de la contribution des missionnaires à l'histoire naturelle, Fournier, *Voyages et découvertes scientifiques des missionnaires naturalistes français...*, passim.

⁶⁸ Au XIX^e siècle, le collecteur se trouvait en quelque sorte en service commandé à la solde d'une institution métropolitaine. Il recueillait, réunissait des spécimens ultérieurement traités ou simplement conservés au musée avec lequel il correspondait.

Dans son ouvrage sur les musées coloniaux d'histoire naturelle, Susan Sheets-Pyenson discute des rapports entre le colonialisme et la science. Selon Sheets-Pyenson, la création de musées dans les colonies est une des manifestations du développement de la science dans ces territoires. *Cathedrals of Science. The Development of Colonial Natural History Museums during the Late Nineteenth Century*, Montréal/Kingston, McGill-Queen's University Press, 1988, p. 12-15.

⁶⁹ Octave Piel, « Le 70^e anniversaire du musée Heude », dans *Bulletin de l'Université de l'Aurore*, n^o 38, 1938, p. 10.

⁷⁰ « Un Jésuite naturaliste », *Le Naturaliste canadien*, vol. 14, n^o 158, févr. 1883, p. 29.

En effet, l'œuvre de Pierre Heude fut considérable bien que, selon un commentateur jésuite, de valeur inégale, souvent obscurcie par son combat antiévolutionniste. Dans les années 1870, il fut nommé membre correspondant du Muséum d'histoire naturelle de Paris et récompensé par le gouvernement français pour l'ensemble de ses découvertes. Il a laissé de nombreuses publications telles une *Conchyliologie fluviale de la province de Nan-king et de la Chine centrale* (1874-1885) ainsi que ses *Mémoires concernant l'histoire naturelle de l'Empire chinois* (1880-1920?), mais selon un de ses successeurs au Musée, le père Piolet, « [c]e qui restera surtout de lui, ce sont les superbes, et l'on peu dire uniques collections qu'il a réunies » en botanique, en géologie, en paléontologie et dans les différentes disciplines de la zoologie. Piel, « Le 70^e anniversaire du musée Heude »..., p. 17, aussi

Heude organisa et réalisa de nombreuses expéditions — de la Mandchourie à Singapour, des contreforts du Tibet au Japon — lors desquelles il inventoria notamment la flore et la faune du bassin du fleuve Chang Jiang, appelé aussi Yangzi Jiang ou « fleuve Bleu »⁷¹. De plus, il s'assura la collaboration de ses collègues missionnaires postés dans des régions moins accessibles comme le Sichuan et le Yunnan. L'ampleur de ses collections ajoutées à celles déjà accumulées à la mission mena en 1882 à la construction d'un bâtiment conçu spécialement à des fins muséales, dans l'enclos missionnaire catholique de Xujiahui au sud-ouest de Shanghai:

Le nouveau Musée de Zikawei [Xujiahui], situé à l'extrémité d'un vaste jardin, était, à la vérité, une construction encore des plus modestes: simple maison d'un seul étage au dessus d'un rez de chaussée, comprenant 2 salles assez grandes, 2 chambres, 2 laboratoires, des dépôts, un atelier de menuiserie et une pièce pour les presses lithographiques, d'où sortirent les planches qui illustrèrent les « Mémoires ». Le jardin était tout à la fois botanique et zoologique⁷².

Dans les années 1880, après la publication de l'ouvrage évolutionniste du paléontologue français Albert Gaudry, *Enchaînements du monde animal*⁷³, Heude intensifia ses recherches, persuadé de détenir, dans les collections de son musée, la condamnation des théories de l'évolution. L'histoire du père Heude et du musée de Xujiahui n'est pas sans rappeler celle de John William Dawson et du musée Redpath de l'Université McGill de Montréal, ouvert à la même époque, en 1882.

p. 16-18; Fournier, *Voyages et découvertes scientifiques des missionnaires naturalistes français...*, p. 38-42 et 44-45.

⁷¹. Le plus long cours d'eau de Chine prend sa source au Tibet et va se jeter dans la mer de Chine. Voir Annexe VI, p. xix.

⁷². Piel, « Le 70^e anniversaire du musée Heude »..., p. 14. Les cinq tomes des *Mémoires concernant l'Histoire Naturelle de l'Empire Chinois* forment un recueil de fascicules illustrés dont les quatre premiers sont presque exclusivement le produit des recherches de Pierre Heude.

⁷³. *Les enchaînements du monde animal dans les temps géologiques mammifères tertiaires*, Paris, F. Savy, 1878, 293 p.

[...][T]he Redpath Museum at McGill University in Montreal, built in 1882 with the patronage of Sir Peter Redpath under the direction of Sir William Dawson, was considered by staff to be the most modern museum building of its time [...]. Dawson was one of North America's leading anti-evolutionists who saw the museum and its arrangement as part of his scientific and religious tools⁷⁴.

Heude et Dawson, deux naturalistes contemporains, fondateurs de musée d'histoire naturelle, mus par leur foi — l'une catholique et l'autre protestante — s'élevèrent, dans un contexte quasi-colonial⁷⁵, contre l'évolutionnisme en utilisant des collections locales: une étude comparative des deux œuvres reste encore à faire. Ainsi Pierre Heude promut l'histoire naturelle en Chine par la collecte et l'étude d'échantillons et de spécimens du territoire est-asiatique. Toutefois l'œuvre des jésuites de la mission canadienne dans ce domaine au Canada n'atteindra jamais le même dynamisme.

À l'instar de certaines institutions d'enseignement supérieur de la province du Canada-Est, le collège Sainte-Marie de Montréal se dota d'un cabinet scientifique en acquérant des collections d'histoire naturelle et d'instruments de physique. Déjà, le musée du séminaire de Québec avait

⁷⁴. Lynne Teather, « Museum-Making in Canada (to 1972) », *Muse*, vol. 10, n^{os} 2-3, été/automne 1992, p. 24.

⁷⁵. Officiellement, en 1867, le Canada troqua son statut de colonie britannique pour celui de *dominion*, conservant des liens souvent contraignants avec la couronne britannique, notamment en matière de droit constitutionnel et de relations internationales. Quant à la Chine, bien que, dans la deuxième moitié du XX^e siècle, la présence occidentale s'y consolida dans les sphères socio-politiques et économiques, elle ne fut jamais complètement occupée ou annexée. Il apparaît évident que la Chine se trouvait alors dans un état de « semi-colonisation ». Marianne Bastid *et al.*, *Histoire de la Chine, volume 2. L'illusoire modernité, 1885-1921*, Paris, Hatier, 1972, p. 29; voir aussi au sujet des progrès de l'impérialisme étranger en Chine, p. 26-33.

Ainsi, même si la souveraineté de ces États fut reconnue, leur indépendance ne sembla pas toujours complète. Selon Sheets-Pyenson, la situation du Canada dans le domaine des sciences après la Confédération trahit toujours une dépendance envers l'Europe:

[...][C]olonialism in science need not follow the mapmakers' or diplomats' charts. Historian now recognize that new nations such as Canada and Argentina were as dependent on European traditions at the end of the nineteenth century as were *de facto* colonies like Australia and New Zealand. *Cathedrals of Science...*, p. 11.

été inauguré en 1806⁷⁶ et les sulpiciens de Montréal possédaient vers la même époque un cabinet de physique et des collections d'histoire naturelle⁷⁷. Mais contrairement à l'inventaire des musées et cabinets dressé par les historiens des sciences Duchesne et Carle qui situent la création du musée du collège Sainte-Marie en 1881⁷⁸, les sources autorisent à croire que ce dernier existait dès le début des années 1850.

Ainsi, le rapport du collège de 1856 au surintendant de l'Éducation confirme l'existence d'un cabinet scientifique au collège Sainte-Marie au moins à cette date⁷⁹. De plus, la correspondance du premier recteur, Félix Martin, révèle une trace encore plus ancienne de collections destinées à l'enseignement scientifique au collège. Dans sa lettre du 27 décembre 1850, adressée en France au père Coué, procureur, Martin demanda une

⁷⁶. Ce musée scientifique fondé par l'abbé Jérôme Demers servit de base aux différents musées scientifiques de l'université Laval, fondée par le séminaire en 1852. Selon David Karel, dans les années 1880, outre la Pinacothèque, l'université abritait sept musées à vocation scientifique: un cabinet de physique, des musées de minéralogie et géologie, de conchyliologie, de botanique, d'entomologie, d'ethnologie ainsi qu'un musée zoologique.

⁷⁷. Le collège des sulpiciens à Montréal abritait sans doute dès le premier quart du XIX^e siècle des collections scientifiques. En effet, selon l'historien Bruno Harel, le sulpicien Jean-Baptiste-Jacques Chicoisneau fut nommé directeur du collège Saint-Raphaël (appellation officielle du collège ou petit séminaire de Montréal) et y professa aussi la physique de 1796 à 1806. Chicoisneau se livra alors à des expériences sur l'air et l'électrostatique qui devaient - fort probablement - exiger une certaine instrumentation. De plus, l'historien Claude Galameau attribue au sulpicien Antoine-Jacques Houdet l'organisation d'un cabinet de physique à ce même collège. Houdet se consacra à l'enseignement pendant trente ans (1796-1826): outre le latin et le français, il enseigna les sciences et la philosophie. B. Harel, « Chicoisneau, Jean-Baptiste-Jacques » et « Houdet, Antoine-Jacques », dans *Les prêtres de Saint-Sulpice au Canada: grandes figures de leur histoire*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1992, p. 134-136, 154-156; Galameau, *Les collèges classiques au Canada français...*, p. 189.

De plus, en 1856, au sujet du séminaire Montréal, le rapport du surintendant de l'éducation mentionnait un cabinet de physique et des collections de minéralogie et de géologie si importantes que leur inventaire n'était pas encore complété. Ceci ne laisse aucun doute sur l'existence de spécimens et d'instruments destinés à l'enseignement.

⁷⁸. « L'ordre des choses... », p. 6. De la même façon, Duchesne et Carle attribuent la création du musée scientifique du collège de Montréal au sulpicien Jean Moyen en 1860.

Or selon Raymond Duchesne lui-même, Moyen ne fut que le réorganisateur du cabinet de physique et du musée d'histoire naturelle, outils d'enseignement déjà existants comme je l'ai mentionné à la note précédente. Duchesne, « Moyen, Jean », dans *Les prêtres de Saint-Sulpice au Canada...*, p. 252.

⁷⁹. ASJCF, Fonds du Collège Sainte-Marie, C1-164.

collection d'étude de mille échantillons minéralogiques⁸⁰. Tout au long de son rectorat de 1851 à 1857, le jésuite s'efforça d'ailleurs de consolider les collections d'instruments et de spécimens: selon Martin, « l'enseignement des sciences ne va pas sans les accessoires pour les expériences⁸¹. » Toutefois, l'histoire des musées au Québec n'a pas retenu ce cabinet scientifique⁸². En fait, il n'apparaît même pas aux inventaires des musées du Québec dressés par l'abbé Provancher dans le *Naturaliste canadien* en 1887 et en 1889⁸³.

Mais cet oubli de l'histoire est sans doute compréhensible si l'on compare, par exemple, la valeur, à la fin du XIX^e siècle, des collections du musée du collège Sainte-Marie — quatre mille dollars⁸⁴ — à la valeur de

⁸⁰. ASJCF, 3000, *Epistolae scriptas a Superiore*, p. 94 (brouillons de lettres de la main du père Félix Martin, s.j.).

⁸¹. Desjardins, *Le Collège Sainte-Marie de Montréal. Tome II...*, p. 414.

Au sujet des spécimens, Duchesne et Carle affirment en des termes semblables qu'à cette époque, « on ne fait pas d'histoire naturelle sans collections ». « L'ordre des choses... », p. 8.

En 1853 et 1854, deux octrois du gouvernement furent utilisés pour enrichir le musée d'instruments de chimie et de collections d'histoire naturelle. ASJCF, 3175, 3, *Actes de la Corporation du collège Sainte-Marie*, notes manuscrites de Félix Martin (?) concernant l'histoire de la Corporation, c. 1855.

La correspondance de Martin révèle cet effort de consolidation du cabinet de physique: 12 février 1852, demande au procureur pour une boîte de réactifs chimiques; 20 novembre 1853 et 21 octobre 1854, allusion à des dépenses engagées pour le cabinet vraisemblablement à la suite des subventions gouvernementales. ASJCF, 3000, *Epistolae scriptas a Superiore*, p. 106, 127 et 133 (brouillons de lettres de la main du père Félix Martin, s.j.).

⁸². Cyril Simard et al., *Patrimoine muséologique au Québec. Repères chronologiques*, Québec, Gouvernement du Québec/Commission des biens culturels, 1992, p. 14-29; Raymond Duchesne, *Science, culture savante et pouvoir politique: le musée de l'Instruction publique et l'histoire naturelle au Canada français*, thèse de doctorat (Histoire et sociopolitique des sciences), Montréal, Université de Montréal, 1984, p. ; Chartrand et al., *Histoire des sciences au Québec...*, p. 201-237; Key, *Beyond Four Walls...*, p. 109-117. L'article de Carle et Duchesne sur les cabinets et musées d'histoire naturelle au Québec au XIX^e siècle ne mentionne le musée du collège Sainte-Marie que dans un tableau, sans autre discussion. « L'ordre des choses... », p. 6, 15-23.

⁸³. *Le Naturaliste canadien*, vol. 16, 1887, p. 103-106, 114-115, 130-136 et 146-147; vol. 19, 1889, p. 73-76, 97-101 et 121-126.

⁸⁴. ASJCF, Fonds du Collège Sainte-Marie, C1-165, « Rapport annuel du recteur du Collège Sainte-Marie à Montréal au Surintendant des écoles en vertu de l'Acte pour l'encouragement de l'éducation supérieure », 1887.

celles d'une autre institution de Montréal comme le musée Redpath — soixante mille dollars⁸⁵ —, on se rend bien compte de leur importance et de leur renommée respective. Il est fort possible que la difficile situation financière du collège des jésuites depuis les années 1860⁸⁶, aggravée par la crise économique de la décennie suivante⁸⁷, ait relégué à l'arrière-plan le développement des collections scientifiques⁸⁸. De plus, la croissance de la population étudiante dans les années 1880 aura sans doute limité l'espace disponible pour le musée⁸⁹. D'autre part, l'accroissement systématique des collections fut peut-être freinée par le fort roulement de personnel chez les professeurs de sciences, responsables du cabinet⁹⁰.

⁸⁵. Tiré de Sheets-Pyenson, *Cathedrals of Science...*, p. 91.

⁸⁶. Voir *supra* note 10, p. 36.

⁸⁷. Paul-André Linteau *et al.*, *Histoire du Québec contemporain, tome 1. De la Confédération à la crise*. Montréal, Boréal, 1989 (1979), p. 77-78.

Selon l'historien et muséologue Hervé Gagnon, cette crise économique a nui considérablement aux activités des sociétés savantes ainsi qu'au développement des musées montréalais. *L'évolution des musées accessibles au public à Montréal au XIXe siècle. Capitalisme culturel et représentations idéologiques*, Thèse de doctorat (Histoire), Montréal, Université de Montréal, décembre 1994, p. 242.

⁸⁸. Il faudra attendre le XX^e siècle, plus précisément en 1913, pour voir apparaître au catalogue de la province jésuite du Bas-Canada la fonction de conservateur du musée au collège Sainte-Marie.

⁸⁹. Après une chute dramatique à la fin des années 1870 - deux cent cinquante-quatre étudiants en 1876, les effectifs dépassèrent quatre cents en 1883. ASCJF, 3230, « Statistiques de la population étudiante du Collège Sainte-Marie, 1848-1954 inc. », Relevés préparés par les Archives et la Préfecture des études du collège Sainte-Marie, janvier 1954.

L'agrandissement du collège dès 1892 n'est-il pas révélateur d'un besoin d'espace supplémentaire? *Souvenir des fêtes jubilaires du Collège Sainte-Marie de Montréal, 1848-1898*, Montréal, Desbarats & Cie, s.d., p. 50.

⁹⁰. Le collège Sainte-Marie connut vingt professeurs de sciences différents de 1851 à 1900 compromettant nécessairement la continuité dans la gestion éclairée du musée. Certains n'occupèrent leur poste qu'un an. D'autres, jeunes jésuites, n'y passaient que quelques années afin de compléter leur régence, partie de la formation consacrée à l'enseignement dans les collèges de la Compagnie. Le père Édouard Lecompte a défini ainsi la régence dans la formation du jésuite:

La formation du jeune Jésuite comporte, entre la philosophie et la théologie, trois ou quatre années de régence: enseignement, surveillance, où il prend, dans ce microcosme qu'est un collège, un premier contact avec les esprits et les cœurs, tout en meublant sa propre intelligence, en retrem pant sa propre volonté. *Le père Louis Lebœuf de la Compagnie de Jésus (1858-1926): un missionnaire canadien de la brousse africaine*, Montréal, Imprimerie du Messager, 1928, p. 39.

En outre, bien que l'histoire naturelle fut un passe-temps intellectuel pour de nombreux ecclésiastiques francophones au Québec, les efforts de savants comme l'abbé Provancher et l'abbé Louis-Ovide Brunet (1826-1876) demeurèrent isolés et sans véritable continuité⁹¹. Selon Marcel Fournier, la « période des "pionniers" caractérisée par la lutte pour l'acquisition d'une légitimité culturelle pour l'activité scientifique et par la mise sur pied des institutions ou "fondations"⁹² », réalisée au XIX^e siècle chez les anglophones, apparaîtra plus tardivement, dans les années 1920, au Canada français. À qui attribuer un tel décalage? Selon les historiens des sciences Chartrand, Duchesne et Gingras, l'Église catholique « ne s'est jamais formellement opposée au progrès des sciences, pas plus qu'au développement technologique et au progrès⁹³. » Ils ajoutent néanmoins:

[...][S]i l'Église ne se heurte jamais aux sciences pour des motifs idéologiques, son long monopole sur l'éducation et l'ensemble de son action sociale n'en ont pas moins été défavorables au progrès scientifique du Québec français. Dans la logique même d'une institution qui, sans être *contre* quelque chose, est fortement *pour* autre chose, l'Église a historiquement reproduit et défendu un système de valeurs où la maîtrise de la nature et la transformation matérielle du monde étaient loin d'occuper la première place, et administré un système d'éducation dont la mission première était d'alimenter les rangs du clergé plutôt que de préparer les jeunes gens à des carrières séculières. [...] La lutte — longtemps victorieuse — de l'Église du Québec contre les tentatives de l'État et de mouvements laïcs en éducation, dans le domaine de l'enseignement technique ou dans celui de la formation des maîtres notamment, a indirectement retardé le développement des institutions scientifiques⁹⁴.

Au sujet des « prêtres de collège » au Québec, voir Sylvain et Voisine, *Histoire du catholicisme québécois...*, p. 282-285.

⁹¹. Chartrand et al., *Histoire des sciences au Québec...*, p. 184-192; Yves Gingras, *Pour l'avancement des sciences. Histoire de l'ACFAS, 1923-1993*, Montréal, Boréal, 1994, p. 16.

⁹². M. Fournier, « Science, culture et société au Québec », dans *L'entrée dans la modernité. Science, culture et société au Québec*, Montréal, Saint-Martin, 1986, p. 19.

⁹³. *Histoire des sciences au Québec...*, p. 436

⁹⁴. Chartrand et al., *Histoire des sciences au Québec...*, p. 437.

Cette position du clergé catholique face à l'exploitation du territoire était aux antipodes de celle de l'élite anglo-canadienne du XIX^e siècle. Pour cette dernière, les sciences naturelles, utiles à l'industrie, servaient le développement d'une nation canadienne « où l'ensemble du territoire serait conquis pour le plus grand bien d'un pays uni⁹⁵ », en recensant les ressources locales. Par exemple, selon Susan Zeller, la botanique devint une des « sciences d'inventaire » — *inventory science* — appuyant l'idée d'une nation transcontinentale canadienne: « Certain plants, their geographical distribution, and Canada's potential for cultivation were adopted as symbols and pressed into service as portents of this expansive destiny⁹⁶. » Par ailleurs, les Archives de la Compagnie de Jésus du Canada français livrent un exemple d'utilitarisme économique des sciences naturelles. Ainsi, en 1889, le père Jean Pouliquen (1840-1912), professeur de sciences au collège Sainte-Marie, demanda à son collègue missionnaire et naturaliste, Edmond Rottot, en poste dans la région de Sudbury, des informations touchant la prospection minière au bénéfice de compagnies européennes.

Des industriels de Belgique et du nord de la France voudraient envoyer au Canada des ingénieurs, et faire examiner par eux les terrains et les minerais du Dominion. Or M. de la Barthe (qui est, à Montréal, administrateur de la ligne Bossière) voudrait connaître les minières principales du pays, afin de louer, en son propre nom, quelques terrains où des recherches pourraient se faire; il prend, dans ce but, des renseignements, auprès de diverses personnes; il vous prierait donc de lui indiquer, dans la région que vous parcourrez, les différents terrains où l'on trouverait, suivant toute probabilité, les minerais convenables. Il est à désirer que ce projet ne s'ébruite pas, les ingénieurs à leur arrivée auraient ainsi plus de facilités pour leurs recherches⁹⁷.

⁹⁵. H. Gagnon, *L'évolution des musées accessibles au public à Montréal au XIX^e siècle...*, p. 9.

⁹⁶. *Inventing Canada. Early Victorian Science and the Idea of a Transcontinental Nation*, Toronto, University of Toronto Press, 1987, p. 240; Gagnon reprend cette hypothèse dans *L'évolution des musées accessibles au public à Montréal au XIX^e siècle...*, p. 7-11 et 254-266.

⁹⁷. ASJCF, BO-16-4, 10, Lettre de J. Pouliquen à E. Rottot, 1889-03-24.

La Compagnie de Jésus au Canada n'a pas donné à la science de naturaliste du calibre d'un Pierre Heude qui non seulement collecta en territoire de mission mais généra des connaissances inédites notamment dans les domaines de la botanique et de la zoologie. En effet, les activités reliées à l'histoire naturelle, et plus spécialement à la collection de spécimens et d'échantillons, dans les territoires des missions amérindiennes, semblent avoir été fort limitées: encore ici, les sources sont avares d'informations. Le travail de fondation du cabinet de physique réalisé par le père Martin regroupa d'abord des spécimens et des instruments importés d'Europe. Une pratique qui fut vraisemblablement perpétuée par les professeurs de sciences, parfois venus de France, et par les dons de correspondants européens ou de collègues en séjour de formation dans les institutions jésuites d'Europe⁹⁸.

C'est sans doute le père Edmond Rottot qui incarne le mieux, chez les jésuites, le profil du naturaliste amateur et enseignant du XIX^e siècle⁹⁹. L'auteur anonyme de sa notice nécrologique ne s'en souvint toutefois pas comme d'un scientifique, ni même d'un professeur de sciences ou encore comme responsable du musée d'histoire naturelle au collège Sainte-Marie. Rottot, lit-on,

⁹⁸ Il ne faut pas oublier que la mission canadienne fut dépendante d'une province française pendant ses vingt-et-une premières années d'existence. Les membres de la mission ainsi que les professeurs du collège furent d'abord des jésuites français - on en retrouvera d'ailleurs jusqu'au XX^e siècle. De plus, le rattachement avec la mission de New York, qui fut maintenu jusqu'en 1879, se fit au détriment de la mission canadienne. Selon Ignace Bourget, évêque de Montréal, « [u]n sujet canadien qui entre au noviciat du Sault [Sault-au-Récollet au nord de l'île de Montréal] - un noviciat commun aux Canadiens et aux Américains jusqu'en 1876 - est un sujet perdu pour le Québec. » Cité dans Chaussé, *Les Jésuites et le Canada français...*, p. 22.

⁹⁹ Edmond Rottot, né le 2 mars 1850, à St-Césaire dans le diocèse de Saint-Hyacinthe, entra comme novice jésuite du Sault-au-Récollet à l'âge de vingt-et-un ans. Il poursuivit son jувénat et commença son scolasticat (1875-1877) à l'abbaye de Saint-Acheul, à Amiens, en France, où il étudia, entre autres, la botanique. Par la suite, revenu à Montréal en 1877, il enseigna pendant cinq ans les sciences au collège Sainte-Marie. Il ne fut ordonné prêtre qu'en 1885.

était instruit, avait énormément de lecture, — trop peut-être pour avoir le temps d'y mettre de l'ordre, — se tenait dans le mouvement des idées religieuses et littéraires beaucoup plus qu'on aurait pu l'attendre d'un homme si chargé de ministère au dehors¹⁰⁰.

Sa correspondance confirme, en effet, cet intérêt pour la vie intellectuelle de son temps. Rottot, sa famille et ses correspondants jésuites — disséminés à travers le réseau international de la Compagnie — s'entretenaient de botanique, d'enseignement des sciences, de collections de tout genre, d'excursions, de littérature canadienne, etc.¹⁰¹ Le jésuite collectionna des spécimens locaux reliés à l'histoire naturelle, les classifia, échangea ses doubles et consulta des experts tels l'abbé Léon Provancher¹⁰², imitant en cela la majorité des naturalistes amateurs de son époque¹⁰³. Cette activité remontait probablement à ses années de philosophie à Saint-Acheul, en France, où il étudia notamment la botanique. Le père Jean Aubier (1826-1898), ancien professeur de sciences au collège Sainte-Marie, ne lui conseilla-t-il pas alors de collectionner flore et faune de France:

Vous ferez très bien, mon cher ami, de composer le petit herbier de Picardie auquel vous songez. La flore d'Amiens s'écarte assez de celle du Canada pour qu'une pareille collection vaille la peine d'être précieusement conservée au Collège Ste Marie.

¹⁰⁰. *Bulletin paroissial*, vol. 6, n° 12, octobre 1915, p. 4. L'auteur, jésuite sans doute, ne manqua pas de souligner un excès d'activités intellectuelles du père défunt.

¹⁰¹. ASJCF, Fonds Immaculée-Conception, Papiers Edmond Rottot.

De plus, même s'il ne prit pas part aux débats scientifiques de l'heure, Edmond Rottot aimait être informé. Par exemple, alors qu'il complétait sa théologie en Angleterre, sa mère lui écrivit: « Je vous ai adressé tous les "Stars" où il est question de sciences. » ASJCF, BO-16-2, 21, Lettre de Sarah Rottot à E. Rottot, 1884-09-06.

Il s'agit du *Montreal Daily Star*, un quotidien montréalais anglophone.

¹⁰². ASC, Fonds de l'abbé Léon Provancher, 63, Lettres de E. Rottot à L. Provancher, 1881-09-12; 83, 1882-05-05; 92, 1882-05-20; 142, 1889-08-02; Lettres de L. Provancher à E. Rottot, 17, 1883-01-22; 85, 1882--05-11.

¹⁰³. Rottot, en dilettante, ne se cantonna pas dans l'histoire naturelle, il amassa également les timbres, les monnaies anciennes et les journaux.

Ramassez aussi tout ce que vous trouverez de coquilles; car ils n'en ont point; mais ne manquez pas de les labeller (to label them), marquant avec soins l'endroit d'où elles viennent etc¹⁰⁴.

Rottot y accumula des collections qu'il ramena probablement au collège de Montréal et mit à profit durant son enseignement à titre de régent de 1877 à 1882. Quelques années plus tard, son collègue et ami, le père Alphonse-Marie Daigneault, alors en Angleterre au *St. Bueno's College*, lui recommanda d'accumuler des spécimens et des échantillons locaux: « Faites des collections d'objets canadiens de tout genre, bois, oiseaux, fleurs, minéraux... vous pourrez en tirer grand parti en les échangeant¹⁰⁵. » Ici, les collections locales devenaient monnaie d'échange pour l'acquisition de spécimens européens. Il est tout à fait possible que Rottot fit de tels échanges. Ainsi dans son journal, à la date du 10 juin 1882, le naturaliste jésuite fit allusion à différents spécimens conchyliologiques et minéralogiques provenant de France et d'Angleterre offerts ou envoyés par ses collègues, les pères Daigneault et François-Xavier Santerre ainsi que les scolastiques Eugène Lefebvre et Isidore Kavanagh¹⁰⁶. L'accroissement des collections d'histoire naturelle sous le professorat de Rottot témoigne bien de son activité de collecte¹⁰⁷.

Malgré ce collectionnement imputable au père Rottot, la correspondance se rapportant directement à des activités de collecte de spécimens d'histoire naturelle de la part des missionnaires de l'Ontario est quasi inexistante. À ce sujet, en 1885, une seule lettre destinée à Edmond Rottot, qui n'enseignait plus les sciences au collège jésuite de Montréal depuis déjà trois ans, provient du père Hormisdas Caron missionnaire-chapelain pour les bâtisseurs du chemin de fer du Canadien Pacifique. Ce dernier mentionnait à Rottot avoir trouvé deux limaçons et deux vieux sous

¹⁰⁴. ASJCF, BO-16-4, 36, Lettre du père Jean Aubier à E. Rottot, 1875-08-16.

¹⁰⁵. ASJCF, Fonds Immaculée-Conception, Papiers Edmond Rottot, 3921, 1880-11-09.

¹⁰⁶. ASJCF, BO-16-5, 2.

anciens — probablement de Suède ou de Norvège. Il comptait aussi se procurer de la gomme de pin et d'épinette dans les chantiers ainsi que des échantillons de plomb, d'argent et d'or des mines ontariennes¹⁰⁸. Caron collectait-il pour le père Rottot? Je l'ignore. Pour quelles fins Rottot amassait-il ces collections? Par ailleurs, compte tenu de son goût pour l'histoire naturelle, on peut certes penser qu'il collabora avec les professeurs qui lui succédèrent, tout comme ses confrères l'avaient fait pour lui alors qu'il enseignait au collège. Mais rien n'indique que Rottot, par la suite lui-même missionnaire en Ontario, ait poursuivi ses activités de naturaliste. Seul un contemporain de Rottot, le père Joseph Richard (1854-1954), missionnaire en Ontario pendant près de soixante-dix ans qui s'adonna aussi à la botanique dans ses temps libres, livre un exemple de collectionnement systématique en territoire de mission:

Muni de son éternel siège dépliant et d'un sac d'outils, il battait la campagne à la recherche de plantes rares, qui allaient grossir son herbier. C'est ainsi qu'il a collectionné et étiqueté à peu près toutes les sortes de plantes qui croissent dans le Nord de l'Ontario¹⁰⁹.

Rien ne prouve que cette collection de botanique échoua sous les vitrines du musée du collège Sainte-Marie. Néanmoins, bien que l'étude des sources manuscrites ne soit pas concluante, une description du musée donnée par un finissant en 1918 laisse entrevoir que les collections locales — et peut-être même de l'Ontario missionnaire¹¹⁰ — y eurent leur

¹⁰⁷. Voir Annexe III, p. xvi.

¹⁰⁸. De plus, en 1903, le père Joseph-Adjutor Grenier, missionnaire à Wawa, en Ontario, fit deux envois d'échantillons minéralogiques au père Albert Bellemare, au collège Sainte-Marie.

¹⁰⁹. ASJCF, D-7, « Richard, Joseph-Richard », coupure de presse: « Surhomme de Dieu: le R. Père J.-R. Richard, s.j. », *L'Essor*, 1954-01-?.

Un article publié dans *La Patrie* deux ans plus tôt qualifiait Richard de « botaniste averti ». « Doyen des missionnaires du monde entier », *La Patrie*, 1952-03-02, p. 67.

¹¹⁰. J'ai trouvé un exemple où, tout comme on donnait au supérieur en visite des ouvrages amérindiens, le jésuite Auguste Kohler comptait offrir en cadeau une curiosité naturelle au supérieur de la mission New York-Canada, Clément Boulanger:

importance. Ce texte démontre également l'intérêt porté par les jésuites pour le musée d'enseignement dans la formation des collégiens, le révélant à la fois comme miroir de la création divine et expression de la richesse nationale canadienne:

Je compris toute la patience, les sacrifices consentis pour assurer à la jeunesse qui monte un enseignement parfait; les longues veillées passées en fouilles, classifications ardues, dispositions harmonieuses montrant la variété et la beauté de l'œuvre du Créateur, instruisant sur les progrès de l'humanité, parlant aux yeux pour éclairer la leçon abstraite et mettre en contact avec la nature vivante, réelle...

Choisis en vue de l'éducation, ces trésors parlent aussi à nos cœurs de Canadiens; ils indiquent ce que notre belle contrée possède, les animaux qui en font la gloire et la richesse, les plantes qui l'embellissent, les minéraux qui la rendent séduisante, la matière première retirée et tous les produits variés que l'industrie fabrique, nous forçant doucement à connaître, à aimer le pays afin de le protéger contre l'accaparement étranger ou l'exportation illogique et même périlleuse¹¹¹.

Cette perception des collections, dictée par l'enseignement jésuite, montre le musée du collège Sainte-Marie comme une création du XIX^e siècle¹¹². On y voit poindre toutes les préoccupations qui, au siècle précédent, assurèrent le succès des musées d'histoire naturelle: la préoccupation taxonomique, la théologie naturelle, la notion de progrès, la

Je me propose de donner au R. Père supérieur, à sa prochaine visite ici, un joli morceau de corail de terre qui vient de là [île Drummond, Lac Huron, Ontario]; je me rappelle avoir vu de semblable[s] pétrifications dans l'île Grande Manitouline, mais elles ne sont ni curieuses ni délicates, et semblent avoir été amenées d'ailleurs par les flots. *LNMC*, p. 693.

Mais une telle donation échappa au musée du collège Sainte-Marie puisque le supérieurat se trouvait alors à New York.

¹¹¹. Philippe Lesage, « Le Musée », dans *Collège Sainte-Marie. Troisième souvenir annuel, 1918*, Montréal, Imprimerie du Messager, 1918, p. 32.

¹¹². Au sujet de la fonction cosmogonique du musée comme reliquat de la fin du XVIII^e et du XIX^e siècle, voir Paul Carle *et al.*, « Le mouvement de modernisation des musées scientifiques au XX^e siècle: le cas du Musée Redpath de l'Université McGill », *Fontanus*, vol. 3, 1990, p. 79; Joel J. Orosz, *Curators and Culture. The Museum Movement in America, 1740-1870*, Tuscaloosa/London, University of Alabama Press, 1990, p. 28-29.

pédagogie basée sur l'expérience et l'objet, la fierté et la représentation identitaire nationales, la sensibilité toute romantique à la beauté des spécimens ainsi que l'utilitarisme scientifique¹¹³. Le texte de Lesage et la photographie qui l'accompagne¹¹⁴ laissent entrevoir des collections d'histoire naturelle beaucoup plus considérables que celles vaguement décrites dans les inventaires des années 1860¹¹⁵: de grandes armoires remplies d'oiseaux empaillés, un petit placard de papillons¹¹⁶, les albums d'un herbier, des vitrines où s'alignent des coquillages, des fossiles ainsi que « le plus humble minéral jusqu'aux produits les plus variés de l'industrie¹¹⁷, » entre celles-ci un chevreuil, un mammifère marin et un crocodile naturalisés. Cabinet de physique, le musée était — et ce, depuis ses débuts — habité d'instruments « les plus anciens, les plus modernes, les plus délicats¹¹⁸. » Tributaire des intérêts des collectionneurs qui l'enrichirent de leurs donations, le musée abritait aussi des collections de timbres et de médailles. Les jésuites du collège y placèrent même les

¹¹³. Carle et Duchesne, « L'ordre des choses... », p. 4-7.

¹¹⁴. Voir Annexe IV, p. xvii.

¹¹⁵. Les trois inventaires recensaient alors les objets suivants: une collection de cinq cents échantillons minéralogiques, une autre de cinq cents échantillons géologiques, et une collection de substances chimiques; trois oiseaux empaillés et une petite collection de papillons; quatre microscopes en bon état avec cent soixante-dix objets microscopiques; des modèles de cristaux en bois et un nécessaire de minéralogie. ASJCF, Fonds du Collège Sainte-Marie, C1-175, pour les inventaires de 1863 et 1867. ASJCF, Fonds du Collège Sainte-Marie, C1-176, pour l'inventaire de 1868.

Les deux premiers ensembles constituent sans doute la collection d'études de mille échantillons réclamée par Félix Martin au procureur de la province de France, le père Coûé, en 1850. ASJCF, 3000, *Epistolae scriptae a Superiore ad Generalem vel Provincialem vel alios de Societate in quibus de negotiis agitur en ad Externos*, p. 94 (brouillons de lettres de la main du père Félix Martin, s.j.).

¹¹⁶. Il s'agit probablement de la « collection de papillons, [...] formée en Europe et en Amérique, [...] fort remarquable » du père Arsène Havequez (1808-1866), un des premiers professeurs de sciences du collège Sainte-Marie de 1854 à 1861. « Le collège Ste. Marie », *Journal de l'instruction publique*, février 1858, p. 26.

Peut-être fut-elle enrichie par Edmond Rottot qui jeta aussi son dévolu sur des spécimens entomologiques. Un détail d'une lettre de Léon Provancher montre que le jésuite s'adressa à lui pour identifier un lépidoptère: « votre papillon est le Papilio asterias, qui est assez rare dans le voisinage de Québec. » ASC, Fonds de l'abbé Provancher, 17, Lettre de L. Provancher à E. Rottot, 1883-01-22.

¹¹⁷. Lesage, « Le Musée »..., p. 32.

¹¹⁸. Lesage, « Le Musée »..., p. 30.

artefacts de la mission d'Alaska et des souvenirs historiques de la Nouvelle-France dont je discuterai plus loin.

Cet ensemble hétéroclite est sans doute révélateur de l'absence d'un plan de collectionnement à plus ou moins long terme et de l'amateurisme des donateurs. Il rappelle l'éclectisme des premiers musées québécois du XIX^e siècle¹¹⁹; éclectisme qui caractérise toujours d'ailleurs de nombreux musées d'enseignement au début du XX^e siècle¹²⁰. Néanmoins, selon Raymond Duchesne,

chaque collection *dit* quelque chose de particulier, à la fois à travers son existence et son organisation spécifique, ses collections, son milieu, son histoire etc. Chacune est le résultat d'un effort délibéré, d'un investissement social et culturel conscient et *parle* pour un ou quelques intérêts particuliers¹²¹.

Ainsi, le musée du collège Sainte-Marie « parlait » en quelque sorte de certaines grandes étapes de l'histoire de la Compagnie au Canada, reflétant un changement d'attitude dans sa dépendance envers l'Europe.

¹¹⁹. Le musée de la *Natural History Society of Montreal*, fondée en 1827, par exemple, regroupa à côté de ses collections de botanique, de minéralogie et de zoologie, quelques reliques historiques, des œuvres d'art, une collection de numismatique et un certain nombre d'artefacts ethnographiques. Puis après 1850, « the NHSM, influenced by the increased presence of professional scientists, developed its collection along lines more in tune with scientific interests and gradually abandoned the miscellanies. » H. Gagnon, « The Natural History Society of Montreal's Museum and the Socio-Economic Significance of Museums in 19th-century Canada », dans *L'évolution des musées accessibles au public à Montréal au XIX^e siècle...*, p. 113; pour la description des collections avant 1850, p. 99-104.

Voir aussi au sujet du musée Chasseur de Québec (1824-1836) et du Musée italien de Montréal (1824-1847): Chartrand *et al.*, *Histoire des sciences au Québec...*, p. 87-92; Hervé Gagnon, « Pierre Chasseur et l'émergence de la muséologie scientifique au Québec, 1824-36 », *The Canadian Historical Review*, vol. 74, n^o 2, 1994, p. 205-238; Raymond Duchesne, « Magasin de curiosité ou musée scientifique? Le musée d'histoire naturelle de Pierre Chasseur à Québec (1824-1854) », *Revue des sciences, des techniques au Canada*, vol. 7, n^o 2, mai 1983, p. 59-79; H. Gagnon, *L'évolution des musées accessibles au public à Montréal au XIX^e siècle...*, p. 80-86.

¹²⁰. De nombreux musées d'enseignement décrits dans le rapport du Bureau fédéral de la statistique sur les musées, de 1938, contiennent à la fois des collections d'histoire naturelle - botanique, minéralogie, zoologie - et des collections numismatique, historique et ethnographique, parfois même philatélique. *Musées au Canada*, Ottawa, Bureau fédéral de la statistique, 1938, p. 16-20.

¹²¹. Duchesne, *Science, culture savante et pouvoir politique...*, p. 14.

Les plus anciens objets évoquaient l'époque de la fondation de l'institution et l'attachement à la culture savante métropolitaine parallèlement à une dépendance administrative réelle envers les décideurs de France, des États-Unis puis de l'Angleterre. Malgré le roulement des régents, des professeurs de carrière, tous Français, enseignèrent les sciences au collège pendant des périodes de temps largement suffisantes pour contribuer de façon significative à l'accroissement des collections et, ce, jusqu'à la fin du XIX^e siècle¹²². Par exemple, l'apport d'Arsène Havequez, en poste de 1854 à 1861, fut souligné lors d'une visite du surintendant de l'Éducation, Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, en 1858, au collège Sainte-Marie, une maison jouissant déjà « d'une grande réputation dans tout le pays et même à l'étranger¹²³ » :

La bibliothèque et le cabinet de physique attirèrent surtout l'attention des visiteurs; et il n'est que juste de dire que ces deux appartements placés dans la partie la plus élevée de l'édifice, d'où l'on découvre une magnifique vue de toute la ville et des campagnes voisines, contiennent déjà des collections qui font honneur à l'établissement. Outre une superbe machine électrique importée d'Europe, il s'en trouve une autre sur un plan différent, construite par le Père Havequez, professeur des sciences physiques et naturelles. Plusieurs autres instruments de physique ont également été fabriqués à Montréal, sous la direction du savant professeur. La collection de papillons, qu'il a formée en Europe et en Amérique, est aussi fort remarquable, et ne fut pas, un des objets les moins remarquables¹²⁴.

D'autre part, la présence de spécimens et d'échantillons illustrant les ressources naturelles locales ainsi que l'allusion du finissant Lesage à la fierté que doit provoquer leur exposition, furent certainement favorisés par la « canadianisation » des effectifs et des préoccupations de la Compagnie amorcée dans les années 1880. Il fallut attendre 1880 pour qu'un premier

¹²². Jean Aubier enseigna durant l'année académique 1861-1862 puis de 1868 à 1873. Alors que Jean Pouliquen professa de 1883 à 1898. Tous trois, incluant Havequez, rentrèrent en France, après leur séjour au collège Sainte-Marie.

¹²³. « Le Collège Ste. Marie », *Journal de l'instruction publique*, février 1858, p. 25.

Canadien soit nommé supérieur de la mission, alors nouvellement libérée de l'emprise de New York. Selon l'historien jésuite Gilles Chaussé, le supérieurat du père Henri Hudon (1880-1887) marqua « le véritable envol de la Compagnie de Jésus au Canada¹²⁵. » Les scolastiques¹²⁶ jésuites, les théologiens — à partir de 1881 — puis les philosophes — dès 1884 — qui auparavant étaient envoyés en Europe ou aux États-Unis, purent désormais compléter leur formation au Québec: d'abord au collège Sainte-Marie, aux résidences de Trois-Rivières et de Québec, puis enfin, en 1885, dans le nouveau scolasticat de l'Immaculée-Conception de Montréal.

Enfin, cette « canadianisation » de la Compagnie de Jésus ne fut pas sans influencer l'idée que se firent ses membres du collectionnement. Ainsi lorsqu'il décrit le musée du collège Sainte-Marie, Philippe Lesage célèbre les ressources du territoire et la défense des intérêts nationaux devant une mainmise économique étrangère¹²⁷; ne trahit-il pas une attitude jésuite plus nationaliste que celle qu'avaient leurs prédécesseurs à l'égard de l'empire britannique — de l'Europe en général — et des États-Unis¹²⁸? Cette mentalité jésuite plus canadienne ne fut-elle pas à l'origine d'une offensive, au début du siècle, sur le front de l'action catholique et de la langue française au pays? Deux événements soulignèrent, au tournant du siècle, cette tendance: en 1896, avec la fondation du *Loyola College* qui attira la clientèle anglophone, le collège Sainte-Marie devint exclusivement

¹²⁴. « Le Collège Ste. Marie »..., p. 25-26.

¹²⁵. Chaussé, *Les Jésuites et le Canada français...*, p. 23. C'est aussi à cette époque de changement (1877-1882) qu'Edmond Rottot, un Canadien, enseignait les sciences au collège Sainte-Marie.

¹²⁶. Religieux en formation faisant ses études de philosophie ou de théologie au scolasticat.

¹²⁷. Selon les historiens Linteau, Durocher et Robert, l'économie québécoise, et plus généralement canadienne, a toujours été dépendante de l'afflux des capitaux étrangers. Mais elle l'est d'autant plus à une époque où le développement industriel de la province nécessite de forts investissements. Ces capitaux proviennent alors principalement du Royaume-Uni (85% en 1900; 60% en 1918) et des États-Unis (14% en 1900; 36% en 1918). *De la Confédération à la crise...*, p. 16-17. Les Américains privilégièrent la création de filiales canadiennes de leurs industries pour bénéficier directement de leurs investissements. Francis *et al.*, *Destinies...*, p. 164.

¹²⁸. Voir *supra*, p. 60-62.

francophone; en 1904, l'embrigadement national de la jeunesse s'amorça avec la création de l'Association catholique de la jeunesse canadienne-française animée par les jésuites¹²⁹.

Certes, la contribution des missions amérindiennes à la collection demeure sinon quasiment inconnue du moins limitée. Mais ce qui apparaît ici, probablement dès la fin du XIX^e siècle, c'est l'usage du musée par les jésuites non plus uniquement comme outil pour l'enseignement scientifique mais aussi accessoirement comme véhicule d'une propagande aux accents nationalistes: « Choisis en vue de l'éducation, ces trésors parlent aussi à nos cœurs de Canadiens¹³⁰. » L'ajout d'une collection alaskaine et d'artefacts reliés à l'histoire de l'ordre — véritables reliques — ne fit qu'amplifier le message propagandiste. D'une part, grâce au musée, les jésuites montrèrent à leurs étudiants des expôts-témoins de la consolidation et de l'expansion de la Compagnie au Canada: au début du XX^e siècle, l'ordre était désormais solidement implanté dans les provinces de Québec, de l'Ontario et du Manitoba; de plus, l'Alaska était le premier territoire de mission obtenu par la province jésuite du Canada, créée en 1907. D'autre part, l'exposition au musée de documents relatifs aux martyrs jésuites du XVII^e siècle s'inscrivait parfaitement dans le discours historique de l'époque glorifiant la Nouvelle-France:

La plupart des historiens, issus du clergé ou des professions libérales, produisent, sous forme d'hagiographies, de biographies de héros religieux et laïcs et d'ouvrages de synthèse, une histoire tournée vers un passé qui se veut glorieux et résolument placé à l'ombre de la croix, au sein duquel évoluent des personnages qui deviennent les artisans d'un monde idéal. Graduellement, ce culte des héros sera rehaussé par la construction d'une

¹²⁹. L'action sociale catholique des jésuites se manifesta aussi dans d'autres associations comme les « Liges du Sacré-Cœur » et les « Voyageurs de commerce » ainsi que dans l'organisation des retraites fermées et l'École sociale populaire vouée entre autres à la vulgarisation de la doctrine sociale de l'Église. Jean Hamelin et Nicole Gagnon, *Histoire du catholicisme québécois, Volume III. Le XXe siècle, Tome 1, 1898-1940*, Montréal, Boréal, 1984, p. 188-192, 219-230.

¹³⁰. Lesage, « Le Musée »..., p. 32.

iconographie dont le corpus est achevé vers 1880 et qui devient partie intégrante de l'enseignement dès le niveau primaire. Les cérémonies publiques et la statuaire commémorative procurent au discours historique, au cours des dernières décennies du siècle, une visibilité importante et une implication intense des populations¹³¹.

1.3. Des objets au service de l'histoire de la Compagnie de Jésus en Nouvelle-France

Il existe toutefois chez les jésuites une intention de collectionnement soutenue dans le temps, celle « de recueillir tous les souvenirs qui se rattachent à l'histoire des anciennes missions de la Compagnie de Jésus au Canada¹³². » Bien que cette volonté ne concerne pas directement la représentation des missions contemporaines de la Compagnie, elle mérite qu'on s'y arrête car les jésuites ne confinèrent pas ces documents aux rayons des archives: ils les projetèrent dans l'arène expographique. Cette entreprise de collectionnement fut amorcée par Félix Martin, un des premiers jésuites à revenir au Canada en 1842. Selon Delaney et Nicholls,

¹³¹. H. Gagnon, *L'évolution des musées accessibles au public à Montréal au XIX^e siècle...*, p. 16.

Au sujet de l'historiographie clérico-nationaliste et de la commémoration au Québec, voir, Serge Gagnon, *Le Québec et ses historiens de 1840 à 1920. La Nouvelle-France de Garneau à Groulx*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1978; Jean Lamarre, « La tradition historiographique canadienne-française », dans *Le devenir de la nation québécoise selon Maurice Séguin, Guy Frégault et Michel Brunet (1944-1969)*, Sillery, Septentrion, 1993, p. 57-83; Denis Martin, *Portraits des héros de la Nouvelle-France. Images d'un culte historique*, Montréal, Hurtubise HMH, 1988; Colin C. Coates, « Commemorating the Woman Warrior of New France, Madeleine de Verchères, 1696-1930 », dans Joy Parr et Mark Rosenfeld, éd., *Gender and History in Canada*, Toronto, Copp Clark, 1996, p. 120-136; Fernande Roy, « Une mise en scène de l'histoire: La fondation de Montréal à travers les siècles », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 46, n° 1, été 1992, p. 7-36; Ronald Rudin, « Contested Terrain: Commemorative Celebrations and National Identity in Ireland and Quebec », dans Gérard Bouchard et Yvan Lamonde, éd., *La nation dans tous ses états: le Québec en comparaison*, Montréal/Paris, L'Harmattan, 1997, p. 183-204.

¹³². Paul Desjardins, « Les trésors historiques du collège Sainte-Marie: riche dépôt d'archives sur le régime français », *La Presse*, 1960-10-15, p. 24.

un tel intérêt pour l'histoire de la Compagnie dans le contexte de son rétablissement n'est pas surprenant:

With the stroke of a pen, Pius [VII] officially reopened much of the world to the Jesuits. However the order had been dissolved for over forty years, and its number had declined. The elderly members of the Society and their younger brethren had to look to the order's history in an attempt to rediscovered their origins. It was not long before French Jesuits began to examine the triumphs and sacrifices of their missionary predecessors in the New World. The Jesuit martyrs, after all, remained heroes of the Church¹³³.

Très rapidement Martin se mit en quête de manuscrits — de tout souvenir, en fait — relatifs à l'histoire de la Compagnie en Nouvelle-France. Son implication dans la vie intellectuelle montréalaise¹³⁴ le servit bien et lui permit de se lier d'amitié avec l'homme politique, érudit et collectionneur Jacques Viger (1787-1858)¹³⁵: « En compagnie de Jacques Viger et à ses frais, le P. Martin fit plusieurs voyages de recherches, pas moins de sept entre 1843 et 1848, dont un aux Trois-Rivières et trois à Québec¹³⁶. » Ainsi, en 1844, les hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Québec lui prêtèrent puis lui donnèrent le dépôt de manuscrits des anciens jésuites qui leur fut confié par le dernier survivant, le père Joseph Casot, mort à Québec en 1800. Comme il le fit pour garnir son cabinet de physique, Martin s'adressa à ses collègues

¹³³. *After the Fire. Sainte-Marie Among the Hurons since 1649*, Elmvale, Ont., East Georgian Bay Historical Foundation, 1989, p. 6.

Héros aussi canadiens, faudrait-il ajouter, car Martin obtint en 1855 un octroi du gouvernement du Canada-Uni pour défrayer les dépenses d'une expédition archéologique sur le site du Fort Sainte-Marie, ancienne mission jésuite aux abords de la baie Géorgienne. Paul Desjardins, *Le Collège Sainte-Marie de Montréal. Tome I. La fondation. Le fondateur*, Montréal, Collège Sainte-Marie, 1940, p. 224 et 225.

¹³⁴. À titre d'exemple, Martin contribua aux *Mélanges religieux*, journal de l'évêché montréalais, fut membre du comité du Cabinet de lecture paroissial des sulpiciens, monta à la tribune de l'Institut canadien de Montréal et figura parmi les premiers membres de la Société historique de Montréal (1858). Desjardins, « Les trésors historiques du collège Sainte-Marie... », p. 24; Marcel Lajeunesse, *Les sulpiciens et la vie culturelle à Montréal au XIX^e siècle*, Montréal, Fides, 1982, p. 61-62; Sylvain et Voisine, *Histoire du catholicisme québécois...*, p. 110; Desjardins, *Le Collège Sainte-Marie de Montréal. Tome I...*, p. 239.

¹³⁵. Jean-Claude Robert, « Viger, Jacques », *DBC*, vol. VIII, p. 1010-1015.

¹³⁶. Desjardins, *Le Collège Sainte-Marie de Montréal. Tome I...*, p. 215-216.

français de Paris et de Rome qui lui procurèrent des ouvrages originaux relatifs à l'histoire des missions en Nouvelle-France et des copies de documents¹³⁷. De plus, « [...] [à] ce travail de recherches, Jacques Viger collabore [...] ; e]n plus d'enrichir la collection du P. Martin de plusieurs volumes, brochures et journaux canadiens, il lui fait don de certains de ses propres manuscrits ou études¹³⁸. »

Par la suite, en 1857, Martin fit un voyage en Europe, subventionné par le gouvernement canadien. En effet,

Depuis quelques années, depuis surtout les deux incendies qui avaient consumé, en 1849 et 1855, à Montréal et à Québec, la bibliothèque de l'Assemblée législative, le gouvernement avait entrepris de la reconstituer, et aussi de rechercher les documents relatifs à l'histoire du pays¹³⁹.

Martin y récolta quelques originaux et copia de nombreux documents dans les dépôts d'archives de Bretagne, de Paris et de Rome. Ainsi, par l'ensemble de ses travaux d'histoire, il participa, dans le mouvement de recherches historiques amorcé dans les années 1840 au Québec, à l'édification d'un « véritable culte des héros religieux et laïcs de la Nouvelle-France¹⁴⁰. » Et lorsque Félix Martin s'embarqua définitivement

¹³⁷. Desjardins, *Le Collège Sainte-Marie de Montréal. Tome I...*, p. 219; « Les trésors historiques du collège Sainte-Marie... », p. 24.

¹³⁸. Desjardins, « Les trésors historiques du collège Sainte-Marie... », p. 24.

¹³⁹. Desjardins, *Le Collège Sainte-Marie de Montréal. Tome I...*, p. 229.

¹⁴⁰. Denis Martin, *Portraits des héros de la Nouvelle-France...*, p. 1.

Félix Martin a publié quelques ouvrages relatifs à l'histoire de la Nouvelle-France: une traduction commentée de la relation de François-Joseph Bressani, *Relation abrégée de quelques missions des Pères de la Compagnie de Jésus dans la Nouvelle-France par le R.P. F.-J. Bressany (sic) de la même Compagnie*, Montréal, John Lovell, 1852; *Le Marquis de Montcalm et les dernières années de la colonie française au Canada (1756-1760)*, Paris, 1867; *Le R.P. Isaac Jogues, de la Compagnie de Jésus, premier apôtre des Iroquois*, Paris, 1867; *Hurons et Iroquois. Le Père Jean de Brébeuf, sa vie, ses travaux, son martyre*, Paris 1877. Il a aussi collaboré à différentes éditions des *Relations des jésuites*. Giguère, « Martin, Félix »..., p. 650-651.

De plus, le recteur du collège Sainte-Marie contribua à la diffusion de l'iconographie des martyrs missionnaires notamment en offrant au Séminaire de Québec, en 1860, une lithographie intitulée *Mort héroïque de quelques Pères de la Compagnie de Jésus dans la*

pour la France en 1861, il laissa aussi derrière lui trois réalisations d'importance dans le domaine des activités muséologiques et expographiques de l'ordre jésuite au Canada: le collège Sainte-Marie et son cabinet de physique; les archives de la mission canadienne, logées elles aussi au collège, et les premières fouilles connues du site de Sainte-Marie-au-Pays-des-Hurons, au sud de la baie Géorgienne, au Canada-Ouest¹⁴¹.

Pendant la seconde moitié du XIX^e siècle, les archives de la Compagnie, notamment sous la direction du père Arthur E. Jones (1838-1918), devinrent un dépôt d'une valeur inestimable pour l'histoire religieuse canadienne — et l'histoire canadienne tout court — nourri par les donations et les legs: manuscrits, livres anciens, brochures et portraits ainsi qu'une grande quantité de dossiers contemporains. À l'exception de ces derniers, les documents reliés à l'histoire des anciennes missions jésuites au Canada furent exposés avec grand succès lors d'expositions à l'étranger: *Exhibit of Manuscripts of the Early Jesuit Missionaries in North America from St. Mary's College, Montreal at the Catholic Club, New York, on the Occasion of the Reopening of the Library*, en 1897¹⁴²; *Louisiana Purchase Exhibition*, à St. Louis, Missouri, en 1904¹⁴³; *Special Loan Exhibit* de la *Chicago Historical Society* à l'occasion du Congrès annuel de l'*American Historical*

Nouvelle-France, qui sera reproduite l'année suivante dans le *Cours d'histoire du Canada* de l'abbé Jean-Baptiste-Antoine Ferland. Martin, *Portraits des héros de la Nouvelle-France...*, p. 33.

¹⁴¹. Félix Martin réalisa ces fouilles en collaboration avec le révérend George Hallen, un anglican diplômé d'Oxford qui connaissait bien le français: « [h]is collaboration with the Reverend George Hallen marked the first example of interfaith cooperation in a decidedly pre-ecumenical era. » Delaney et Nicholls, *After the Fire...*, p. 13.

¹⁴². ASJCF, Brochure, 1897-46, *Exhibit of Manuscripts of the Early Jesuit Missionaries in North America from St. Mary's College, Montreal at the Catholic Club, New York, on the Occasion of the Reopening of the Library, December 9, 1897*, s.l., s.d., 6 p. Ce petit catalogue énumère plus de soixante-dix documents: livres, manuscrits, cartes, fac-similés et photographies de manuscrits, douze portraits de jésuites et une reproduction photographique d'une gravure par Ducreux des martyrs de Nouvelle-France.

¹⁴³. « Les Jésuites à l'Exposition de Saint-Louis », *La Presse*, 1905-01-05, p. 5.

Association, à Chicago, en 1904¹⁴⁴; et enfin, plus tardivement, l'*Exposition rétrospective des colonies françaises de l'Amérique du Nord*, à Paris, en 1929¹⁴⁵.

Cette grande publicité projeta ainsi avec éclat l'histoire des missions jésuites du XVII^e et du XVIII^e siècle sur la scène internationale: le collège Sainte-Marie obtint un grand prix, à l'exposition universelle de St. Louis, pour l'exposition de manuscrits originaux se rapportant à l'histoire de l'Amérique et l'archiviste Jones reçut une médaille d'or¹⁴⁶. Ces expositions de documents historiques sur la Nouvelle-France notamment aux États-Unis correspondirent avec la publication de l'ouvrage monumental de l'équipe du jésuite américain Reuben G. Thwaites auquel le père Jones collabora, les soixante-treize volumes de *The Jesuits Relations and Allied Documents* publiés entre 1896 et 1901. De plus, cette notoriété nouvelle de l'histoire jésuite en Amérique ne fut sans doute pas étrangère au désir du clergé québécois de « faire reconnaître à Rome la sainteté des fondateurs et

¹⁴⁴. ASJCF, Fonds du collège Sainte-Marie, Inventaires anciens, non classés, *Special Loan Exhibit by the Chicago Historical Society, Dearborn Avenue and Ontario St., During Annual Meeting of the American Historical Association, December 28-30, 1904. Historical Documents Recently Exhibited in the Louisiana Purchase Exhibition*, s.l., s.d., 14 p. En 1904, le père Jones reprit le contenu de l'exposition de 1897 mais l'augmenta, notamment de spécimens archéologiques provenant de sites hurons de l'Ontario. Selon le catalogue, la *St. Louis University*, la *Missouri Historical Society* et la *Chicago Historical Society* y présentèrent aussi des expôts.

¹⁴⁵. A.-Léo Leymarie, *Exposition rétrospective des colonies françaises de l'Amérique du Nord. Catalogue illustré. Analyse des documents, objets et peintures exposés*, Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, avril-juin 1929. Les Archives publiques du Canada et leur archiviste, Arthur Doughty, la bibliothèque du Parlement d'Ottawa, les augustines de l'Hôtel-Dieu de Québec, le Musée national McCord de l'Université McGill, l'abbé Olivier Maurault, curé de Notre-Dame, la bibliothèque de Saint-Sulpice ainsi que monsieur Montarville de la Bruère de Montréal prêtèrent des expôts.

Il semble qu'il y ait eu des discussions concernant la sécurité des objets prêtés qui menèrent au refus de participer de certaines institutions comme les Archives de la Province de Québec, l'université Laval, l'archevêché et le séminaire de Québec. Ainsi, dans une lettre au père Arthur Melançon alors archiviste au collège Sainte-Marie, l'archiviste provincial, Pierre-Georges Roy fit la mise en garde suivante: « Je ne veux pas vous donner de conseils, mais je crois que vos originaux sont plus en sûreté dans vos voûtes que sur l'océan et même à Paris. » ASJCF, BO-80-57, 9, 1928-10-12.

fondatrices de l'Église de la Nouvelle-France¹⁴⁷. » Quant à l'Exposition rétrospective de Paris, célébrant la colonisation française en Amérique, elle préluda en quelque sorte à la grande exposition coloniale de 1930. De plus, annoncé dans les journaux de Montréal et Québec¹⁴⁸, cet événement eut certainement la faveur des nationalistes canadiens-français, notamment dans les rangs du clergé catholique. Le président de la Société d'histoire du Canada, de France, le duc de Lévis-Mirepoix n'écrivait-il pas, dans les pages liminaires du catalogue: « Le passé va parler, et en parlant il montre à l'avenir ses voies¹⁴⁹ »? Cette phrase ne rappelle-t-elle pas l'importance qu'accorda l'historien Lionel Groulx à la Nouvelle-France comme modèle, comme archétype déterminant le destin canadien-français¹⁵⁰?

Les spécimens archéologiques, recueillis sur les sites foulés par les jésuites en Huronie au XVII^e siècle, connurent aussi l'animation éphémère de l'exposition universelle de St. Louis et de celle de l'*American Historical Association* de Chicago en 1904. Mais que sont-ils devenus? Seuls quelques sources écrites nous rappellent aujourd'hui leur existence. Au tournant du siècle, Arthur E. Jones mena deux courtes expéditions, l'une en 1899, l'autre en 1902, afin de vérifier dans un premier temps les relevés de Félix Martin puis de produire un rapport sur l'état du site pour le gouvernement ontarien. De son premier voyage, l'archiviste rapporta ainsi une série de « petites reliques » qu'il dut partager avec un des participants, le père John Wynne, jésuite de la province Maryland-New

¹⁴⁶. ASJCF, 3140, « Le Grand Prix de l'Exposition de St-Louis, 1904 ». Les certificats attestant ces récompenses se trouvent aux Archives jésuites de la province du Canada français mais ne portent pas de cote.

¹⁴⁷. D. Martin, *Portraits des héros de la Nouvelle-France...*, p. 26

¹⁴⁸. Entre autres, « *Membra Disjecta* », *Le Canada*, 1929-05-04; « L'exposition canadienne France-Amérique », *Le Soleil*, 1929-05-11; *L'Action catholique*, 1929-05-03 et 1929-05-06.

¹⁴⁹. Leymarie, *Exposition rétrospective des colonies françaises...*, p. xlviii.

¹⁵⁰. Lamarre, « La tradition historiographique canadienne-française »..., p. 67-73. Groulx domina l'historiographie canadienne-française de 1915 à 1945.

York¹⁵¹. De plus, dans les années 1910, le père Jones se vit offrir par un archéologue amateur d'autres « reliques de la vie indienne » huronne: pipes, pointes de flèche, outils, casse-tête, munitions et ossements¹⁵². Rien n'indique toutefois qu'il les ait jamais acquises en vue de les collectionner.

Il serait vain de vouloir comparer la qualité et la quantité des collections de sources écrites à celles de quelques spécimens archéologiques¹⁵³ relatifs aux anciennes missions huronnes amassés par les jésuites canadiens avant 1924. Les jésuites Martin et Jones, louables pour avoir en leur temps participé à des fouilles, étaient d'abord des historiens. Et l'objet privilégié de leurs travaux fut le document écrit. L'entreprise de fouille, à leurs yeux, ne servait qu'à confirmer les données contenues dans les textes et les cartes tout en justifiant une réappropriation des lieux par la Compagnie. Il faudra attendre les années 1940 pour que des fouilles archéologiques professionnelles soient menées à Sainte-Marie par une équipe du *Royal Ontario Museum* à la demande expresse de la vice-province du Haut-Canada¹⁵⁴.

¹⁵¹. ASJCF, BO-35-16, 81, Lettre de J. Wynne à A. E. Jones, 1899-09-28; BO-35-16, 82, Lettre du même au même, 1900-01-12.

¹⁵². ASJCF, BO-35-16, 16, Lettre de W.B. Waterbury à A.E. Jones, 1912-01-18; BO-35-16, 12-13-14, Lettre du même au même, 1913-01-18.

¹⁵³. Il est difficile d'établir le nombre exact de spécimens. La correspondance entre Wynne et Jones est silencieuse à ce sujet. Or le catalogue du musée du collège Sainte-Marie ne contient que quelques rares indications: « n° 69, Reste de poterie indienne, Lac Huron », « n° 77, collier indien en "fossiles" », « n°s 78, 79, 80, 81, 82, « pipes » ou calumets indiens », « n°s 87, 88, 88A, 88B, Souvenirs indiens; premiers français canadiens ».

Un inventaire imprimé, le catalogue de l'exposition de Chicago, exprime parfaitement l'importance tout à fait accessoire alors accordée aux spécimens archéologiques dans la représentation de l'histoire de la Compagnie. Il révèle qu'ont été exposés douze ensembles de *relics* - vestiges ou fragments - et trois pointes de flèches provenant de sites de villages hurons, mentionnés dans les *Relations*. Toutefois cette petite liste fait suite à une autre regroupant plus d'une centaine de manuscrits, livres anciens, cartes et documents iconographiques. ASJCF, Fonds du collège Sainte-Marie, non classé, Inventaires anciens, *Special Loan Exhibit by the Chicago Historical Society...*

¹⁵⁴. Et, selon la conservatrice du site historique de Sainte-Marie-au-pays-des Hurons, Jeanie Tummon, la collection du site ne contient aucun objet recueilli par Martin ou Jones.

Enfin, ce chapitre consacré aux collections missionnaires amérindiennes ne serait pas complet sans mentionner la mission Saint-François-Xavier de Kahnawake qui abrite aussi sa part d'artefacts, une portion de ce que l'ethnologue Marius Barbeau a appelé le « trésor des anciens jésuites¹⁵⁵. » Certes, je ne traite pas ici, comme Barbeau, de tous les éléments de l'église et de la sacristie — statuaire, parements sculptés, autel, etc. — mais plutôt d'une « collection d'objets de culte et d'art religieux (du 17^e siècle pour la plupart) et plusieurs vieux manuscrits, notamment des livres sur la langue iroquoise ainsi que certaines curiosités indiennes¹⁵⁶. »

Les jésuites, rappelés dans cette mission en 1903, exploitèrent rapidement ces objets et y formèrent un petit musée¹⁵⁷. L'historien Pierre Boglioni, dans sa réflexion sur les lieux de pèlerinages, souligne la puissance d'objets plus concrets tels les « corps, reliques, images », qui permettent au pèlerin un contact plus intense. Il ajoute: « Surtout ces mêmes éléments corporels dont on soulignait l'importance ne sont pas que des objets: ils sont puissamment personnalisés et exercent leur attrait dans la mesure où ils sont le support d'une histoire¹⁵⁸ ». N'est-ce pas le cas du petit musée de la mission Saint-François-Xavier de Kahnawake? En fait, la propagande missionnaire des jésuites alla bien au-delà des simples choses: les Iroquois ainsi que la mission elle-même furent mis en

¹⁵⁵. Marius Barbeau, *Trésor des anciens Jésuites*, Ottawa, Musée national du Canada, 1957.

¹⁵⁶. *Musées au Canada*, Ottawa, Bureau fédéral de la statistique, 1938, p. 12.

¹⁵⁷. La création de ce petit musée fut probablement antérieure aux années 1930. Ainsi, en 1917, la *Queen Mary's Needlework Guild* avait emprunté quelques objets à la mission pour une exposition à la *Art Association of Montreal*. Et, selon le supérieur actuel de la mission, le père Cyr, la pièce qui abrite le musée, entre la sacristie et le presbytère, date de 1914. AMSFX, 558, Boîte « Archives de Caughnawaga, 1917-1926, 539-726 »: Programme *Art Exhibition « Queen Mary's Needlework Guild »*, du 5 au 15 décembre 1917; correspondance du père Joseph Gras, curé de la mission Saint-François-Xavier; Louis Cyr, *Bienvenue au Sanctuaire de la bienheureuse Kateri Tekakwitha - Mission St-François-Xavier - [dite du Sault St-Louis]*, photocopie disponible à l'entrée de l'église Saint-François-Xavier de Kahnawake, n. p.

¹⁵⁸. Boglioni, « Pèlerinages et religion populaire: notes d'anthropologie et d'histoire », dans Pierre Boglioni et Benoît Lacroix, *Les pèlerinages au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1981, p. 15.

représentation¹⁵⁹. Par exemple, en 1910, un groupe d'une cinquantaine d'Iroquois de Kahnawake dont six portaient le costume traditionnel défilèrent avec le père Joseph Gras, jésuite de la mission, dans les rues de Montréal lors du Congrès eucharistique international¹⁶⁰. De plus, les reliques de Kateri Tekakwitha, la vierge iroquoise morte en odeur de sainteté en 1680, attirèrent de nombreux pèlerins canadiens et étrangers à la mission: il leur était aussi possible de visiter les anciens bâtiments de la mission et d'assister à une mise en scène ethnographique où étaient présentés des Iroquois en costume traditionnel qui accomplissaient différentes tâches¹⁶¹.

La collection placée au musée de la mission Saint-François-Xavier a été assemblée par sédimentation, c'est-à-dire qu'elle regroupe une

¹⁵⁹. Au début du XX^e siècle, les Iroquois de Kahnawake n'en étaient pas à leurs premiers spectacles. Dès les années 1860, ils furent sollicités pour se produire en Europe:

In 1867, two Mohawks exhibited handicrafts at the Paris Exhibition; fifteen performers went on tour [...], including Taiaiake Rice's lacrosse team; and in 1876, fifteen lacrosse players, led by Big John Canadian completed a tour of the British Isles.

A more permanent source of income became available when the Buffalo Bill Cody Wild West Show was put together in 1883 and would continue for thirty-three years. Johnny Beauvais, *Kahnawake: A Mohawk Look at Canada and Adventures of Big John Canadian, 1840-1919*, Kahnawake, 1985, p. 136.

¹⁶⁰. ASJCF, Inventaire des photos et diapos du F. Marcel Charpentier, s.j., fichier n° 7, Congrès eucharistique de Montréal en 1910 (Fonds P. François Bourassa, s.j.), diapositive sur verre n° 20, « A la procession: les Indiens Iroquois de Caughnawaga »; BO-36-2, 1, Journal du père Joseph Gras, « Septembre 1910. 11 septembre 1910, dimanche », p. 107.

¹⁶¹. J'ignore si ces spectacles ethnographiques eurent lieu de façon systématique mais les visites paraissaient courantes et menées avec diligence: « Durant l'été, Caughnawaga est visité par les touristes. L'ancien fort, la vieille église, le presbytère et ses souvenirs attirent les curieux. Le père [Joseph Gras] toujours affable et joyeux se prêtait à leurs désirs. Il avait même donné l'ordre de ne renvoyer personne sans d'abord le prévenir. » « Le P. Joseph Gras, S.J. », *Le Messager canadien*, vol. 32, n° 9, sept. 1923, p. 410.

Voir aussi ASJCF, D-7, Lettre du père Samuel Granger à A. Melançon, 1906-06-20; BO-36-2, 1, Journal de Joseph Gras, « Juillet 1905. 6 juillet, jeudi » et « 13 juillet, mardi », p. 42-43; Henri Béchar, *J'ai cent ans! L'église de Saint-François-Xavier de Caughnawaga*, Montréal, Le Messager canadien, 1946, p. 60-65.

Toutefois, des visiteurs plus connus et susceptibles de contribuer aux œuvres de la mission eurent droit à un baptême iroquois, cérémonie accompagnée de danses et de chants où le baptisé recevait un nom iroquois. ASJCF, BO-36-2, 1, Journal de Joseph Gras, « Juillet 1910. 5 juillet, mardi 1910 », p. 103-104.

sélection d'objets accumulés et conservés au fil des années à la mission depuis sa fondation au XVII^e siècle, tributaire des intérêts et réalisations de ses occupants. Ce type de musée paraît le résultat de ce que l'ethnologue Yves Bergeron appelle la « collection héritage », c'est-à-dire une collection *in situ* amassée par une institution, ici la mission, conservée dans son milieu d'origine mais « sans véritable projet de collection », « fruit de la sélection du temps », produit d'un collectionnement passif. Selon Bergeron, de nombreuses communautés religieuses au Québec possèdent de telles collections¹⁶². L'ensemble du musée de la mission Saint-François-Xavier est modeste: les missionnaires — jésuites, séculiers ou oblats — ne se commirent pas dans des activités de collectionnement systématique. Ce n'est qu'au début du XX^e siècle que le missionnaire Joseph Gras entreprendra de regrouper et de conserver convenablement les archives et les reliques de la mission. Pour ce faire, il prit d'abord soin de faire expertiser les tableaux et les ivoires puis obtint, à des fins de conservation, une subvention du département des Affaires indiennes pour faire construire une chambre forte à l'épreuve du feu.

J'ai le plaisir de vous annoncer que le Gouvernement vient de mettre à ma disposition la somme de \$ 2.700 dollars! L'église va être couverte à neuf, la voûte de sûreté, cette voûte tant désirée! va être construite, j'ai déjà la porte d'entrée; la cave du presbytère, partie Ouest, va être creusée, les travaux d'excavation sont même déjà commencés et avance rapidement, hier matin les ouvriers ont trouvé un beau tomahawk! la hache de guerre est déterrée!¹⁶³

Cette « collection héritage » ainsi que les reliques de Kateri Tekakwitha, « lys des Mohawks », furent d'abord placées dans cette chambre-forte en 1914. Puis, la pression des demandes de visiteurs amena sans doute les jésuites à les exposer dans une salle attenante, située tout

¹⁶². « Les collections: la quête des objets », dans Bernard Genest, dir., *Guide d'inventaire des objets mobiliers*, Québec, Gouvernement du Québec, 1994, p. 42, voir aussi p. 40-41.

¹⁶³. ASJCF, BO-80-52, 25, Lettre de J. Gras à A. Melançon, 1914-06-30.

près de la dite chambre forte entre la sacristie et le presbytère. Le clou de ce petit musée résidait avant tout dans les objets illustrant la mission sous le régime français, que l'on s'efforça d'ailleurs de relier à celle que les jésuites aimeraient bien voir béatifiée: les ossements de Kateri Tekakwitha, il va de soi; un missel de 1645, « quite probably used when Kateri made her first Holy Communion¹⁶⁴ »; un ostensor en vermeil donné par un échevin de Paris à la première église des Iroquois en 1668 devant lequel la jeune Iroquoise aurait sans doute prié; un wampum¹⁶⁵ offert par les Hurons de Lorette dans les années 1670 et vu par Kateri; un portrait en pied de la vierge iroquoise attribué au père jésuite Claude Chauchetière (c. 1690)¹⁶⁶; trois crucifix en ivoire, cadeau présumé de Louis XIV, ainsi qu'un bureau utilisé par le père François-Xavier de Charlevoix alors qu'il rassemblait des documents sur Kateri¹⁶⁷.

¹⁶⁴. « The New Museum », *Kateri*, sept. 1956, p. 6.

¹⁶⁵. « Objet symbolique, collier, bracelet, ou ceinture, qui sert à sceller des alliances ou à rappeler un événement [...], à l'origine, [...] fabriqué avec des coquillages et, de plus en plus, avec de la verroterie importée après l'arrivée des Européens. » Jacques Mathieu, *La Nouvelle-France: Les Français en Amérique du Nord, XVI^e-XVIII^e siècle*, Québec/Paris, Presses de l'Université Laval/Belin, 1991, p. 28

¹⁶⁶. Louis Cyr, *Bienvenue au Sanctuaire de la bienheureuse Kateri Tekakwitha...* L'historien de l'art François-Marc Gagnon estime plutôt qu'il s'agit d'une copie plus récente d'un tableau peint par Chauchetière au début des années 1680. Gagnon fonde sa réfutation de cette attribution sur l'architecture de la chapelle de Kahnawake apparaissant au tableau qui correspondrait vraisemblablement à celle construite en 1719: « [...] ne pourrait-on pas penser que le tableau actuel, datant de quelque moment entre 1719 et 1845, serait une copie de la "grande image" de Catherine Tekakouita peinte par le P. Chauchetière vers 1681-85? » *La conversion par l'image*, Montréal, Bellarmin, 1975, p. 94-97.

Étonnamment, en 1988, l'historien de l'art Denis Martin reprend le même argument sans même se référer aux travaux de Gagnon...

En effet, l'église représentée à la droite de Catherine, construite en pierre et d'assez grandes dimensions, peut difficilement être assimilée à la chapelle de bois qui existait à l'époque où le père Chauchetière peignit sa « grande image » de Catherine. La première chapelle de pierre de la mission du Sault date en effet de 1719. L'église actuelle de Caughnawaga, construite en 1845, ne correspondant pas à l'édifice représenté dans le tableau, il faut donc situer l'exécution de celui-ci entre 1719 et 1845. Martin, *Portraits des héros de la Nouvelle-France...*, p. 52.

¹⁶⁷. La description de ce bureau donnée en 1956 se lit comme suit: « the desk used by Fr. F.-X. de Charlevoix in 1721 to gather material on Kateri. » « The New Museum », *Kateri*, sept. 1956, p. 6.

Outre divers livres anciens datant des débuts de la mission iroquoise, le musée comprenait aussi des ouvrages en iroquois laissés par l'abbé Joseph Marcoux (1791-1855), curé séculier de la mission de 1819 à 1855 et fort probablement la grammaire manuscrite et le catéchisme iroquois de l'oblat Nicolas Burtin, curé de 1864 à 1892¹⁶⁸. Aussi à partir du XIX^e siècle, le trésor historique s'enrichit d'aumônières recouvertes de perles colorées aux motifs de fleurs et de croix, d'un portrait de l'abbé Marcoux et, en 1903, d'un autre du père Burtin. Des cartes postales en vente à la mission dans les années 1950 montrent que le musée présentait aussi un bracelet — ou collier — de perles, un casse-tête, deux tomahawks et un calumet¹⁶⁹.

Tout comme dans le cas du musée du collège Sainte-Marie, la collection révélait en quelque sorte une archéologie de la mission où s'accumulèrent des objets-jalons de l'histoire de Saint-François-Xavier de Kahnawake. Mais sa mise en valeur se situa dans la mouvance d'un projet précis — la béatification de Kateri — pour lequel tout le patrimoine mobilier, immobilier et documentaire fut mis à contribution: un héritage matériel prestigieux formé entre autres de bâtiments du régime français, de reliques et de dons des rois de France. Ainsi, à l'instar de la Huronie des anciens jésuites, la mission de Kahnawake eut son histoire, quoique plus discrète: *Historic Caughnawaga* du père Devine publié aux presses du Messenger en 1922. Mais le musée, véritable collection-relique et point central du pèlerinage, reflétait clairement les préoccupations de la Compagnie de

Aujourd'hui, le jésuite Louis Cyr, curé de la mission, le décrit plutôt comme « le vieux bureau qui aurait servi en 1722 au P. F.-X. Charlevoix, S.J. lorsqu'il rédigeait sa monumentale "Histoire générale de la Nouvelle-France". » *Bienvenue au Sanctuaire de la bienheureuse Kateri Tekakwitha...*, n. p.

¹⁶⁸. Ces ouvrages de Nicolas Burtin sont cités dans *Historic Caughnawaga* du jésuite Edward J. Devine (Montréal, Messenger Press, 1922, p. 416).

¹⁶⁹. Ces armes et le calumet se trouvent d'ailleurs toujours au musée - quasiment abandonné - de la mission Saint-François-Xavier de Kahnawake. Un des tomahawks provient sûrement des excavations du père Grasmairien n'indique où, quand et comment, les autres objets ont été acquis. Il semble, de plus, que la collection fut augmentée de « paniers en foin d'odeur ou en paille de jonc, en lamelle d'osier en nuances variées » car ceux-ci furent

Jésus en vue de financer la mission et de faire béatifier Kateri Tekakwitha, modèle idéal de la conversion réussie. La boucle est ainsi bouclée: l'objet historique se trouve ici au service direct de la mission.

Les pratiques d'acquisition d'objets par les jésuites, dans leurs missions amérindiennes du Canada, se résument généralement à la donation et à la collecte. Les sources ne livrent pas d'exemple tangible d'achat d'artefacts. Il faut toutefois se garder d'assimiler tous ces objets qui servirent la propagande missionnaire à des objets de collection. Certes, une part de ces objets fut déposée dans les musées de la Compagnie: d'abord objet d'enseignement puis d'édification et de fierté nationale au collège Sainte-Marie de Montréal; objet d'éducation populaire peut-être mais avant tout d'admiration et de vénération à la mission Saint-François-Xavier de Kahnawake. Mais un certain nombre d'artefacts amérindiens — et peut-être de spécimens d'histoire naturelle — acquis par les jésuites fut dispersé au profit direct de l'œuvre missionnaire ou offerts aux supérieurs jésuites européens et américains.

La présence d'objets reliés à la vie ou à l'histoire missionnaires de la région des Grands Lacs, dans les maisons de la Compagnie de Jésus au Québec, fut rarement le produit d'un collectionnement cohérent et « éclairé » — à l'exception hypothétique des spécimens d'histoire naturelle. Ces collections constituaient la somme hétéroclite de souvenirs, de cadeaux, de glanures archéologiques et de dons recueillis dans le contexte des missions. Leur conservation fut assurée grâce à trois facteurs déterminants: l'intention de quelques membres de la Compagnie dont Martin et Jones ainsi que les curés de Kahnawake; la qualité de relique de certains objets ainsi que les impératifs, d'une part, du musée d'enseignement et, d'autre part, de la dévotion rendue à Kateri Tekakwitha.

CHAPITRE 2

L'ALASKA

Aux confins ouest de l'Amérique du Nord, au-delà du vicariat apostolique du Mackenzie, à quelques milles marins de la Russie des popes orthodoxes, s'étendait la vaste péninsule de l'Alaska, pas encore conquise par l'Église catholique lorsqu'elle passa aux mains des États-Unis en 1867¹. Après quelques vaines tentatives d'évangélisation de la part des oblats — d'abord en 1862 puis au début des années 1870 —, Charles-Jean Seghers, évêque de l'île de Vancouver, et deux jésuites de la mission des montagnes Rocheuses, Louis Robaut et Pascal Tosi, débarquèrent à Juneau en 1886 en route vers Nulato, sur le fleuve Yukon. Tout près du but, Seghers, parti en éclaireur, fut assassiné par son serviteur, Frank Fuller, un schizophrène paranoïde: « Cette mort donna lieu à d'étranges rumeurs et l'on tenta même de faire de Seghers un martyr². » Or avant son départ, l'évêque avait incité « le père [...] [Giuseppe] Cataldo, supérieur des jésuites dans les montagnes Rocheuses, à se rendre en Europe afin de recruter les missionnaires dont on avait grand besoin³. » Le coup d'envoi de la mission catholique d'Alaska était désormais donné: Robaut et Tosi poursuivirent l'œuvre avortée, les démarches de Cataldo aboutirent⁴ et le sang d'un pseudo-martyr avait été versé.

¹ Pour une carte du territoire, voir Annexe V, p. xviii.

² Gerard G. Steckler, « Seghers, Charles John (Charles-Jean, Karl Jan) », *DBC*, vol. XI, p. 893.

Ainsi, il est clair en lisant la version de l'assassinat de Seghers sous la plume du père Joseph-Alphonse Desjardins, s.j., que Fuller fut influencé par un marchand protestant et bien qu'il n'avait pas toute sa tête, « il était aussi enclin au mal et facile à corrompre » (p. 79). Selon Desjardins, le motif du crime était religieux: Fuller « avait cru qu'en faisant disparaître le grand archevêque il empêcherait la religion catholique de s'implanter dans l'Alaska » (p. 86). *En Alaska: deux mois sous la tente*, Montréal, Imprimerie du Messenger, 1930, p. 73-86.

³ Steckler, « Seghers, Charles John »..., p. 893.

⁴ Selon le jésuite Antonio Dragon, Anton Anderledy, général de la Compagnie de Jésus, accepta officiellement la mission d'Alaska en 1889 et la confia aux jésuites de la province

La mission, rattachée à la province jésuite de Turin, en Italie, rayonna alors à partir de Nulato où s'éleva la première église catholique en 1888. Les jésuites et les sœurs de Sainte-Anne⁵ eurent à rivaliser avec les protestants américains mais aussi avec les moines orthodoxes à qui ils tinrent rigueur de l'inefficacité de leur apostolat, et notamment, de prodiguer le baptême sans enseignement préalable⁶. Tandis que la ruée vers l'or battait son plein, le premier jésuite canadien-français, le père Jules Jetté (1864-1927), fut envoyé en Alaska en 1898. Marquant le début d'une période d'expansion pour la Compagnie de Jésus au Canada, cette mission fut, pour un bref intervalle, confiée à la toute récente province canadienne de 1907 à 1912⁷. Mais cet essor atteignit aussi les États-Unis. Et en 1912, la province canadienne dut céder ce premier territoire de mission à la nouvelle province jésuite de Californie.

italienne de Turin. *Enseveli dans les neiges. Le Père Jules Jetté*, Montréal, Bellarmin, 1951, p. 103.

⁵. Les sœurs de Sainte-Anne, dont la maison-mère était ouverte à Lachine depuis 1864, se rendirent à Juneau dans le sud de l'Alaska dès 1886. Deux ans plus tard, elles essaimèrent vers le centre de l'Alaska sur le fleuve Yukon où les jésuites commençaient leur apostolat. Henri Bourassa, *Le Canada apostolique*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1919, p. 91-93; Lionel Groulx, *Le Canada français missionnaire*, Montréal, Fides, 1962, p. 69.

⁶. Desjardins, *En Alaska...*, p. 73. Antonio Dragon commenta sévèrement l'apostolat des orthodoxes:

Les tzars ont favorisé la conquête de l'Alaska, avec la condition, toutefois, que la religion soit enseignée aux indigènes. Les papes sont dépêchés de force sur les lieux; mais ils sont ignorants et paresseux. Les riches subsides du gouvernement de Moscou n'en font que de pauvres missionnaires. Ils baptisent à tour de bras tous les Indiens qu'ils rencontrent pour la première fois. Les statistiques des néophytes font bonne impression en haut lieu, mais les Indiens restent païens dans l'âme. *Enseveli dans les neiges...*, p. 85-86.

⁷. Les jésuites emploient le terme « missions » tant pour les missions amérindiennes que la mission de l'Alaska ou de Chine. Les qualificatifs « intérieure » et « extérieure » indiquent respectivement « l'effort d'évangélisation de région déjà « chrétiennes » mais ayant besoin d'être ré-enseignées » et celui exercé « hors des régions traditionnellement chrétiennes ». Ici, les missions amérindiennes se trouvant sur le territoire de la province — le Canada — étaient considérées comme des missions intérieures et n'avaient pas à être spécifiquement assignées par le généralat jésuite de Rome. Tandis que la mission d'Alaska fut attribuée par décret du général en 1907. *Théo. L'encyclopédie catholique pour tous*, Paris, Droquet-Ardant/Fayard, 1992, p. 566.

Cet épisode missionnaire de quinze ans n'amena que dix-sept jésuites canadiens⁸ au nord du soixantième parallèle. Mais bien qu'ils ne marchèrent pas ici parmi les fantômes de la Nouvelle-France, les jésuites firent figure de pionniers canadiens et ce territoire, tout comme la Huronie du XVII^e siècle, possédait alors tous les attributs pour entretenir chez les missionnaires et dans la métropole une mystique du martyr et du sacrifice de soi. Dans sa biographie du père Jules Jetté, premier missionnaire canadien-français d'Alaska, Dragon relate un dialogue exprimant l'idéal de mortification que représentait cette mission: « Un novice lui [Jetté] demande: — Mais pourquoi, Père, l'Alaska? — Parce qu'on y souffre davantage pour Notre Seigneur, lui répond le P. Jetté⁹. » L'épopée tragique et récente de l'évêque Seghers, l'éloignement, les représentations des habitants et la géographie des lieux firent sans doute de l'Alaska une pépinière de héros nouveaux. On n'a qu'à lire la description des régions missionnaires arctiques, donnée en 1962 par l'abbé Lionel Groulx et inspirée des récits oblats, pour s'en convaincre:

Une portion du chaos de la Genèse, dirions-nous, et encore, avant le vol de l'Esprit au-dessus la création. [...] De l'Arctique voici pourtant le plus ordinaire aspect: sommet chauve de la planète. Plus d'arbres, plus d'herbe, plus de fleurs, ou rien que de nain, de rabougri de flétri à peine éclos; et du roc vif, des monticules nus, des vallons arides, des îles abruptes, une immense steppe désolée, bordant un océan congelé, celui-ci pavé de rochers de glace à la dérive, traversé de courants furieux, et pour ajouter à l'horreur de la terre maudite, même habillée de blanc, des vents fous charriant sans obstacles des rafales de neige. Enfin, l'interminable nuit, celle-ci plus implacable, plus prolongée à mesure qu'on s'approche du pôle. [...] Paysage

⁸. Les pères Charles Vandriessche, un Belge, et Louis de Gonzague Ragaru, un Français, intégrèrent toutefois les rangs de la province canadienne après leur séjour en Alaska.

⁹. *Enseveli dans les neiges...*, p. 78.

Dans le même ordre d'idée, J. Despont cite Pie XI sur la mission arctique d'Amérique du Nord, en 1937: « C'est la mission la plus belle, la plus pénible, la plus méritoire, et c'est pourquoi nous l'aimons tant. Si nous pouvions voir seulement une mission, c'est celle-là que nous voudrions voir ». « Les missions d'Amérique », dans Simon Delacroix, dir., *Histoire universelle des missions catholiques. Volume 3: Missions contemporaines, 1800-1957*, Paris, Grund, 1958, p. 193.

pourtant non sans contraste, le contraste ajoutant d'ailleurs à l'aspect terrifiant. A certaines heures de la longue nuit voici apparaître des empourprements du ciel; au ras du sol, une pyrotechnie de grand art, des écrans, des éventails phosphorescents qui se déplient, qui dansent, qui détonnent avec fracas, font penser à des bouches de volcans sous-marins vomissant le feu [...]. Spectacle à la fois grandiose et terrifiant¹⁰.

Groulx enchaîne avec un portrait expressionniste des Inuits:

Tel le pays, tel l'habitant. Peuple, non point nation, presque sans gouvernement, sans loi, sans morale, condamné à la pire vie de paria, vivant misérablement de chasse, de pêche; forcé, pour vivre, de ruser constamment avec la bête: caribou, phoque, ours, baleine. Passant sa vie à piéger, à tuer, l'Esquimau est hypocrite, sournois, voleur, menteur, dur; un rien fait de lui un meurtrier. Il ne s'embarrasse ni de pitié ni de gratitude. Cependant, par contraste encore, et comme son pays, cet Aborigène est aussi hospitalier qu'égoïste, aussi prompt à l'infanticide que fou de ses enfants. Le plus étonnant serait peut-être que ce miséreux soit resté jovial. Il aime rire, se moquer. [...] Sa patrie ne pèse pas à l'Esquimau. Courageusement il s'y est adapté; il n'est pas indifférent à certaines formes de beauté; hommes et femmes savent soigner, orner leur costume; ils se révèlent fins sculpteurs; avec l'ivoire du morse, l'os du renne, ils fabriquent les plus jolis bibelots. Par-dessus tout, en ces primitifs, encore au néolithique, un orgueil incommensurable, et jusqu'à ces derniers temps, un mépris profond, indéracinable du Blanc, du civilisé¹¹.

Or certains pères jésuites tels Bellarmin Lafortune (1869-1947), affecté principalement auprès des Inuits, et Joseph-Alphonse Desjardins (1867-1962), qui passa sept ans dans la vallée du Yukon chez les Dénés¹², ne semblèrent pas partager cette vision tranchée des populations

¹⁰. Groulx, *Le Canada français missionnaire...*, p. 50-51.

¹¹. Groulx, *Le Canada français missionnaire...*, p. 51.

¹². Les Dénés, traditionnellement chasseurs et pêcheurs semi-nomades, appartiennent à la grande famille linguistique amérindienne des Athabascans. Ces Athabascans du nord « inhabit the western part of this coniferous forest belt, specifically the drainage of the Yukon River and those parts of the Northwest Territories, northern British Columbia, Alberta, Saskatchewan, and Manitoba drained by the Mackenzie River. » William W. Fitzhugh et Aron Crowell, dir., *Crossroads of Continents: Cultures of Siberia and Alaska*, Washington/London, Smithsonian Institution Press, 1988, p. 64.

alaskaines. Certes ils dénoncèrent, par exemple, les méfaits — parfois meurtriers — de l'alcool¹³ et l'oisiveté des jeunes mais ils craignirent plutôt la rigueur du climat et la mauvaise influence des Blancs que les autochtones eux-mêmes¹⁴.

Ainsi au tournant du siècle, cette « dure » et lointaine mission d'Alaska, aussi transitoire fut-elle, marqua néanmoins un point tournant dans la « muséification » de l'expérience missionnaire de la Compagnie de Jésus au Canada. Dans la foulée des succès expographiques de l'archiviste Arthur E. Jones et des premières expositions missionnaires en Europe et aux États-Unis¹⁵, l'intérêt de la Compagnie pour l'objet alaskain se révéla. Cette attention des jésuites pour les productions locales de leurs missionnés généra de nouvelles pratiques d'acquisition s'ajoutant à celles

¹³. Louis S. Renner et Dorothy J. Ray, dans leur biographie de Bellarmin Lafortune, citent à ce sujet une lettre de ce dernier à son supérieur, le père Joseph R. Crimont, datée du 7 décembre 1906:

Diamedes Islands [Grande et Petite Diomède, dans le détroit de Behring], according to the sayings of their inhabitants, are a real paradise. They have all that they want and more. But thanks to the whalers, who sell whiskey to those natives, they are very corrupted. They kill one another in their orgies, therefore a good many of them run away not to be killed. A good number of our Nome Catholic Eskimos are coming from that country, and they say that if we would go up there they would all return to their country. *Pioneer Missionary to the Bering Strait Eskimos: Bellarmine Lafortune, S.J.*, Portland, Binford & Mort, 1979, p. 29.

¹⁴. Relatant sa participation à un voyage de chasse avec les Dénés en 1912, le père Desjardins écrivit ceci:

A l'encontre des premiers missionnaires, je jouissais d'une grande sécurité. Que craindre? Pas d'ennemis embusqués derrière les arbres. Et mes *Ten'as* [Dénés]? Oseraient-ils faire du mal à leur missionnaire? Ils craindraient la justice des Blancs. Réduits à un petit nombre, subissant l'influence du christianisme, leur naturel est devenu doux et paisible. *En Alaska...*, p. 58.

Quant à la violence entre eux, le jésuite ne la craignait pas plus:

Pas plus les uns que les autres ont envie de se battre.

D'ailleurs comment pourraient-ils songer à entreprendre des expéditions guerrières, nos chers *Ten'as*? Ils sont désorganisés, ils n'ont que des chefs de peu d'autorité, ils habitent de petits villages, séparés les uns des autres par de très grandes distances? Et puis ils ont été si décimés par les épidémies... *En Alaska...*, p. 62.

déjà ébauchées dans les missions amérindiennes du Canada, comme le don et la collecte.

2.1. Une résolution venue d'en-haut

En 1908, le provincial de la nouvelle province canadienne, Édouard Lecompte (1856-1929), accompagné de son *socius* ou assistant, le père Albert Bellamare (1859-1929), se rendit visiter les centres de mission jésuites en Alaska. À cette occasion, alors à Holy Cross, sur le fleuve Yukon, Bellamare écrivit à un collègue du collège Sainte-Marie: « Vous savez que l'intention du R.P. Prov. est toujours de faire un département spécial pour les choses de l'Alaska¹⁶. » Le jésuite confirmait ainsi la volonté du supérieur provincial de collectionner et d'aménager une section à cet effet au musée du collège Sainte-Marie. Plusieurs facteurs motivèrent cette intention claire d'Édouard Lecompte.

Tout d'abord, la mission canadienne venait tout juste de subir un changement administratif: elle fut érigée en province en août 1907, et aussitôt, Rome la chargea officiellement de l'évangélisation de l'Alaska. La responsabilité de ce territoire ne put mieux s'inscrire dans le mouvement de consolidation et de canadianisation de la Compagnie amorcé vingt ans plus tôt. Non seulement la mission canadienne était-elle parvenue à maturité mais elle pouvait exercer son autorité religieuse en terre étrangère. Dans ce contexte, la formation d'une collection alaskaine au provincialat de la Compagnie de Jésus au Canada¹⁷ exprimait l'avènement de cette nouvelle

¹⁵. Au sujet des expositions missionnaires, voir *infra* 4.1. *L'exposition missionnaire, une pratique de propagande déjà éprouvée*, p. 189 et ss.

¹⁶. ASJCF, D-7: « Bellemare, Albert, 1859-1929 », Lettre du père Albert Bellemare à un père de la Compagnie [probablement au procureur provincial ou au recteur du collège Sainte-Marie, Joseph Lalande], 1908-08-04.

¹⁷. Le collège Sainte-Marie fut non seulement une institution d'enseignement mais tint lieu de maison provinciale.

autonomie administrative, par rapport aux métropoles européennes. L'histoire des musées a souvent mis en rapport le politique et l'institution muséale. La création de musées ou la réappropriation de collections privées, par un gouvernement ou par la classe dirigeante d'un État, ont été perçues comme un des processus de construction de l'État-nation, une manifestation de l'affirmation d'un nationalisme ou d'un régime politique, ou encore la justification de conquêtes coloniales¹⁸. De la même façon, la collection de la mission d'Alaska — aussi brève fut cette dernière — a servi de faire-valoir à la province jésuite. Ainsi, l'autonomie nouvellement acquise se manifestait, entre autres, par l'octroi d'une première œuvre missionnaire nationale, et la collection en perpétuait symboliquement le souvenir prestigieux.

Ce prestige seyait d'autant plus à la nouvelle province jésuite qu'en ce premier quart du XX^e siècle, l'Église canadienne-française aspirait à une meilleure reconnaissance de son effort missionnaire sur la scène catholique internationale¹⁹. Certes, la première religieuse canadienne-française s'était

¹⁸. À ce sujet voir, entre autres, au Canada, Susan Zeller, *Inventing Canada. Early Victorian Science and the Idea of a Transcontinental Nation*, Toronto, University of Toronto Press, 1987; voir aussi Hervé Gagnon, *L'évolution des musées accessibles au public à Montréal au XIX^e siècle. Capitalisme culturel et représentations idéologiques*, Thèse de doctorat (Histoire), Montréal, Université de Montréal, décembre 1994, p. 7-11 et 254-266; sur le musée comme instrument de propagande politique et de contrôle social, voir entre autres, Annie E. Coombes, *Reinventing Africa. Museums, Material Culture and Popular Imagination in Late Victorian and Edwardian England*, New Haven/London, Yale University Press, 1994, p. 7-61; Joel J. Orosz, *Curators and Culture. The Museum Movement in America, 1740-1870*, Tuscaloosa/London, University of Alabama Press, 1990, p. 68-107; Eileen Hooper-Greenhill, « Museums in the Disciplinary Society », dans Susan M. Pearce, éd., *Museum Studies in Material Culture*, New York/London, Leicester University Press, 1989, p. 63-70; Germain Bazin, *Le temps des musées*, Paris, Desoer S.A., 1967, p. 193-239, 269-270.

¹⁹. Aspiration fort légitime dans la mesure où l'Église canadienne dans son ensemble changea de statut en 1908: elle fut élevée au rang d'Église adulte, le Canada cessant ainsi d'être un pays de mission. Jean Hamelin et Nicole Gagnon, *Histoire du catholicisme québécois, Volume III. Le XX^e siècle, Tome 1, 1898-1940*, Montréal, Boréal, 1984, p. 64-65.

Ce désir d'affirmation nationale et de reconnaissance internationale de l'Église canadienne-française trouva notamment un écho soutenu dans le messianisme de Lionel Groulx qui affirmait la mission providentielle des Canadiens français par le développement de l'agriculture, la représentation des valeurs de l'esprit en Amérique du Nord et la diffusion de la foi catholique. Denis Monière, *Le développement des idéologies au Québec des origines à nos jours*, Montréal, Éditions Québec-Amérique, 1977, p. 252.

embarquée pour l'Inde en 1869²⁰. Mais tout au long des décennies suivantes, dans la plupart des essaimages canadiens-français, les effectifs missionnaires furent affectés à des communautés religieuses étrangères et l'Église québécoise n'en récolta pas le mérite statistique. L'historien Lionel Groulx constate la persistance en 1920 de cet anonymat missionnaire canadien-français qui précipita la fondation locale de communautés missionnaires, dont, entre autres, le séminaire des Missions-Étrangères dès l'année suivante. Groulx livre un exemple percutant: « Venu au pays pour y fonder une succursale de la Société des Missions-Etrangères de Paris, Mgr de Guébriant [vicaire apostolique de Canton] pourra écrire: "Il faudrait faire venir ces jeunes gens en France afin de les former: les Canadiens n'ont pas l'expérience des missions." A quoi le cardinal Bégin [archevêque de Québec] ripostait avec raison le 21 décembre 1920: »

Il y a déjà quelques temps que le Canada français fournit hommes et argent aux œuvres et missions. Mais parce que ces contributions furent toujours immergées dans des entreprises étrangères, nous n'en eûmes jamais le crédit. Voilà pourquoi, sans doute, nous passons à Rome et ailleurs, pour des *operarii otiosi* et qui vivent en dehors du grand courant d'évangélisation où sont entrés tous les autres. [...] Il convient [...] que nous ayons davantage le souci de notre réputation et que nous fassions des œuvres qui soient nôtres. Nous croyons que la Province de Québec est en mesure de répondre directement et en son nom propre à la pressante invitation de Benoît XV et de prendre sa place et de tailler son domaine dans l'immense champ d'évangélisation où nous invite le Père de famille²¹.

²⁰ Il s'agit de sœur Saint-André, née Léa Malouin, religieuse de Jésus-Marie. Groulx, *Le Canada français missionnaire...*, p. 81.

²¹ *Le Canada français missionnaire...*, p. 80-81. La « pressante invitation de Benoît XV » faisait allusion à sa lettre encyclique de l'année précédente, *Maximum illud*, grande charte des missions modernes. Le Québec se trouvait d'autant mieux placé pour répondre à l'appel missionnaire du souverain pontife que la province n'avait pas subi les pertes humaines et matérielles des pays européens. « Lettre apostolique aux patriarches, primats, archevêques, évêques de l'univers catholique sur la propagation de la foi à travers le monde (30 novembre 1919) » dans Actes de Benoît XV: Encycliques, motu proprio, bref, allocutions, actes des dicastères, etc... Tome II (1919-Septembre 1920), Paris, Maison de la Bonne Presse, s.d., p. 81-107.

L'élan missionnaire canadien-français, manifestation de maturité, certes, mais aussi véritable extension internationale du nationalisme clérical, n'évolua pas en marge. En effet, si Benoît XV avait cru nécessaire de critiquer la « peste affreuse » des nationalismes reproduits à l'échelle des territoires apostoliques, dans son encyclique *Maximum illud*, c'est qu'il exprimait une critique révélatrice d'un état d'esprit nationaliste courant chez les missionnaires²².

Dans la mouvance de l'expansion mondiale de la mission catholique amorcée sous le pontificat de Léon XIII (1878-1903), l'Église sentit le besoin d'asseoir son œuvre apostolique sur des bases scientifiques afin « de ne plus laisser régner sans rivaux dans le domaine de la science missionnaire les théologiens protestants²³. » Ainsi, les « premières publications de réflexion sur la mission » catholique parurent à la fin du XIX^e siècle sous la plume d'un jésuite suisse, le père Anton Huonder. Puis en 1906, à l'instigation du père Wilhelm Schmidt, s.v.d., ethnologue et linguiste, les missionnaires catholiques se dotèrent d'une revue d'ethnologie et de linguistique, *Anthropos*, — et d'un institut du même nom, près de Vienne —

Cette encyclique est mieux connue sous l'appellation *Maximum illud*, d'après les deux premiers mots du texte latin. Toute référence subséquente à ce texte et à cette édition sera faite selon cette dernière appellation.

²². Pour un exemple de l'esprit nationaliste chez les missionnaires, voir *infra* 3.2.1. *Acquéreurs, amateurs ou connaisseurs?*, note 91, p. 148.

²³. A. Rétif, « La grande expansion des missions », dans Delacroix, dir., *Histoire universelle des missions catholiques. Volume 3...*, p. 123.

En effet, les études missionnaires apparurent d'abord dans les universités anglaises et allemandes au XIX^e siècle:

La première chaire catholique de missiologie dans une université remonte à 1911; c'était à Munster-en-Westphalie, avec le Père Joseph Schmidlin, du reste un Alsacien. Les fondations protestantes sont antérieures. Alexander Duff avait inauguré une chaire de missiologie à Edimbourg en 1867 (sous le nom d'*evangelistic theology*) et Gustav Warnek, le père de la missiologie scientifique, avait été nommé à l'université de Halle en 1896. Marc Spindler et Jacques Gadille, « Liminaire: enjeux passés et présents de la missiologie », dans Spindler et Gadille, dir., *Sciences de la mission et formation missionnaire au XX^e siècle/Scienze delle missione e formazione missionaria XX^e s. Actes de la XII^e session du CREDIC à Vérone, août 1991*, Lyon/Bologna, Éd. lyonnaises d'Art et d'Histoire/Edizione Missionarie Italiana, 1992, p. 4.

pour « permettre aux missionnaires de réaliser des observations ethnologiques parmi les peuples qu'ils évangélisaient et de les publier²⁴. » Ces débuts de la missiologie catholique ne purent être ignorés des jésuites canadiens en relation constante avec les maisons européennes²⁵.

Cette nouvelle science de la mission n'était en fait que la contrepartie doctrinale du mouvement missionnaire. Le jésuite belge Pierre Charles, en 1929, en donna une double définition:

1. Théorique: Il s'agit de faire servir *l'activité missionnaire* à la constitution d'une *science spéciale*, apparentée à l'histoire et à l'ethnologie générale. Cette acception est légitime. Comme toute activité humaine, l'activité missionnaire est susceptible d'une étude. On peut retrouver, grouper, publier, interpréter les innombrables documents, inédits ou imprimés, littéraires ou figurés, qui s'y rattachent, comme on étudie la Constitution romaine ou l'ancienne médecine.

2. Pratique: Il s'agit de faire servir la *science* à *l'activité missionnaire*, en vue d'enrichir celle-ci et de la rendre plus efficace par l'apport de l'histoire, l'étude des méthodes, les conclusions de l'ethnologue, l'approfondissement ou la mise en lumière de ses raisons doctrinales; et d'y adjoindre toutes les disciplines auxiliaires (droit colonial, étude des religions et des mystiques païennes, sciences sociales et pédagogiques etc...) capables de compléter la formation du missionnaire²⁶.

Ainsi, la missiologie, comme étude et comme science appliquée, apparaît indissociable de l'histoire et de l'ethnologie des missions et des populations missionnées. N'est-ce pas ce à quoi les pères Jones et Jetté s'adonnèrent en s'intéressant l'un à l'archéologie et l'ethnohistoire huronne, l'autre, à l'ethnologie des Dénés d'Alaska? Tous deux, de la mission jésuite

²⁴. Jean Pirotte, « Pierre Charles à Louvain: les formes d'une "action" missionnaire », dans Spindler et Gadille, dir., *Sciences de la mission et formation missionnaire au XX^e siècle...*, p. 69.

²⁵. De plus, un membre allemand de l'ordre jésuite, le père O. Werner publia différents ouvrages comprenant un atlas des missions catholiques (1885; traduction française, 1886) ainsi qu'une encyclopédie de l'Église catholique en 1890. « Bibliographie », dans Delacroix, dir., *Histoire universelle des missions catholiques. Volume 3...*, p. 417-418.

canadienne, participèrent ainsi au congrès international des Américanistes de Québec en 1906, réunion ayant « pour objet les études historiques et scientifiques des deux Amériques et de leurs habitants²⁷. » L'année suivante, Jetté publia un article dans le *Journal of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland* intitulé « On the Medicine-Men of the Ten'a²⁸. » Le missionnaire avait déjà à son actif deux relations parues en 1902 dans les *Woodstock Letters* des jésuites new-yorkais, sur ses activités en Alaska et l'ethnographie dénée²⁹. Mais Jules Jetté ne fut pas le seul jésuite canadien à partager son expérience de l'Alaska: Bellarmin Lafortune et Edward J. Devine écrivirent pour le grand public dans des périodiques religieux. Le premier soumit un texte aux *Annales de la Propagation de la foi* de Montréal en 1904³⁰. Et son collègue, Devine, missionnaire auprès des chercheurs d'or et des Inuits, sur la côte de Behring pendant deux ans, rédigea des lettres pour le *Canadian Messenger*³¹ qui durent connaître une certaine popularité puisqu'une anthologie parut, sous le titre *Across Widest America. Newfoundland to Alaska*, au Canada en novembre 1905³² puis aux

²⁶. « La missiologie », *Dossiers de l'Action missionnaire*, n° 142 (Partie pratique, n° 46), p. 2.

²⁷. *Congrès international des Américanistes. XV^e session tenue à Québec en 1906. Volume I*, Québec, Dussault & Proulx, 1907, p. xxxviii. Jules Jetté ne revint au Québec que pour une brève visite en 1903 après son assignation en Alaska: sa conférence, « L'organisation sociale des Ten'as [Dénés] », fut ainsi lue par un collègue jésuite. Cette communication ne fut pas la seule ayant pour sujet les populations arctiques du nord-ouest américain, et donnée par un missionnaire: deux oblats traitèrent de la femme et de la langue dénées et un pasteur protestant se pencha sur les Dénés d'Anvik, sur le fleuve Yukon. La communication du père Arthur E. Jones s'intitulait « Topography of Huronia ».

²⁸. Jules Jetté, « On the Medicine-Men of the Ten'a », *Journal of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, vol. 37, 1907, p. 157-188.

²⁹. Jules Jetté, « Alaska — A Winter Trip » et « Alaska — A Summer Trip » dans *Woodstock Letters*, vol. 31, n°2, p. 169-188 et vol. 31, n°3, p. 329-351.

Jetté publia aussi cette année-là une étude de linguistique comparée intitulée, « Similarity Between the Languages of the Ten'a of Alaska and of the Navajos of Arizona ». *Woodstock Letters*, vol. 31, n°1, p. 79-84 et n°2, p. 235-236.

³⁰. « Les missions de l'Alaska: notes de voyage du R.P. Bellarmin Lafortune, S.J. », *Annales de la Propagation de la foi*, Montréal, n°82, févr. 1904, p. 44-56.

³¹. « Alaskan Letters III-VIII » et « Alaskan Letters IX-X », *The Canadian Messenger of the Sacred Heart*, vol. 13 et 14.

³². Devine, *Across Widest America. Newfoundland to Alaska*, Montréal, The Canadian Messenger, 1905.

États-Unis quelques mois plus tard³³. Les missionnaires canadiens contribuèrent ainsi, à la suite des explorateurs et des savants du XIX^e siècle, à la diffusion des connaissances, scientifiques ou empiriques, sur la péninsule alaskaine et ce, avant même que la province jésuite canadienne obtint officiellement ce territoire.

Aussi, dès 1908, le provincial Édouard Lecompte manifesta l'intention de créer une section alaskaine au musée du collège Sainte-Marie: souhait qu'il concrétisa lui-même dès sa première visite en Alaska. Les premières expositions missionnaires, les balbutiements de la missiologie catholique devant l'émulation protestante, l'intérêt scientifique et populaire pour les textes sur l'Alaska de ses collègues missionnaires et la tenue du congrès des Américanistes³⁴ en sol canadien révélèrent peut-être à Lecompte les avantages de nouveaux moyens pour faire connaître la mission, pour l'avancement de l'ethnologie, certes, mais aussi pour une meilleure visibilité de l'œuvre apostolique auprès du public montréalais. L'intention du

³³. Devine, *Across Widest America. Newfoundland to Alaska*, New York/Chicago/Cincinnati, Benziger Brothers, 1906. Cet ouvrage de plus de trois cents pages relate les péripéties du voyage de l'auteur, nouvellement affecté au ministère de la cathédrale de St. John à Terre-Neuve, puis fortuitement appelé à la mission d'Alaska, à plus de dix mille kilomètres, ainsi que, pour l'essentiel, son séjour auprès des populations alaskaines. Les détails historiques et ethnographiques foisonnent et le texte est agrémenté de photographies sur papier glacé. La couverture de l'ouvrage présente un groupe de quatre totems: cet objet était déjà emblématique à l'époque de l'exotisme amérindien de la côte ouest. Le groupe de totems constituait un motif en dorure sur fond de montagnes et de rayons solaires qui fut certainement choisi pour éveiller la curiosité du lecteur potentiel car bien que Devine ait probablement vu des totems durant son périple, ceux-ci ne font nullement partie du patrimoine des Inuits et des Dénés évangélisés par les jésuites.

³⁴. Ce congrès fut l'occasion d'une exposition de sources manuscrites et imprimées en langues autochtones ainsi que de différents objets dont plusieurs spécimens d'archéologie amérindienne. Le catalogue critiquait sans ambages l'événement qui ne présentait que des objets provenant uniquement de collections de la ville de Québec: « La présente exposition eut pu être beaucoup plus complète si le Comité n'avait pas cru devoir se borner aux pièces qui se trouvent dans Québec même [...] ; t]elle qu'elle est, cependant, elle pourra avoir un certain intérêt pour les amateurs. » *Catalogue des Manuscrits et des Imprimés en langues sauvages ainsi que des reliques indiennes, exposés à Québec à l'occasion du XV^e Congrès International des Américanistes, septembre 1906*, Québec, Dussault & Proulx, p. 6.

Les participants furent aussi conviés, après le congrès, à une excursion à Montréal où ils purent « aller visiter les Iroquois de Caughnawaga, les musées du Château Ramezay, etc. » *Congrès international des Américanistes...*, p. xlv.

provincial de collectionner la culture matérielle d'Alaska s'appuyait également sur l'existence préalable du musée du collège Sainte-Marie où cette nouvelle section vint marquer une nouvelle date dans l'histoire de l'ordre au Canada mais aussi une nouvelle limite géographique à son rayonnement. Toutefois, l'Alaska ne fut mission jésuite canadienne que pour le bref intervalle correspondant au provincialat du père Lecompte (1907-1912) et les activités de collectionnement ne se poursuivirent pas au-delà de cette période.

2.2. Les « ouvrages des Esquimaux »

La détermination du provincial entraîna un double impact sur le collectionnement par les missionnaires. L'exemple des missions ontariennes et québécoises a révélé une pratique généralement floue, laissée au hasard du temps et des circonstances. Mais avec la mission d'Alaska, les usages d'acquisition se précisèrent et les objets acquis et conservés se diversifièrent. Pour la première fois dans la correspondance, apparurent l'allocation pour achat d'artefacts et la documentation des acquisitions. Bien qu'encore ici, les sources écrites sur le sujet soient peu abondantes — quelques lettres et le catalogue du musée³⁵ — et que de la collection alaskaine, il ne reste que quelques objets inaccessibles à l'examen³⁶.

³⁵ ASJCF, Fonds du collège Sainte-Marie, non classé, Catalogue B. N° 1-700. Curiosités. Souvenirs historiques: Alaska/Antiquités romaines et grecques, 500 A. J.-C. Ci-après le « catalogue ».

³⁶ Une liste créée à partir du catalogue identifie une vingtaine d'objets de la collection d'Alaska. Malheureusement, l'emballage et l'entreposage de ces pièces ne permettent pas l'accès aux chercheurs. Cette inaccessibilité doublée de l'absence de photographies de ces artefacts rend bien vaine leur conservation! Quant au reste de la collection du musée du collège Sainte-Marie, les archives des jésuites du Canada français ne révèlent pas le sort qui lui a été réservé. ASJCF, Fonds du collège Sainte-Marie, non classé, Musée du collège Sainte-Marie, « Musée du Collège St-Marie (*sic*). Ivoires d'Alaska. Boîte (*sic*) 1 et 2 ».

Les objets provenant des missions d'Alaska furent rapportés, pour une grande part, par les jésuites Édouard Lecompte et Albert Bellemare en 1908, lors de leur tournée des missions de la province canadienne. Dans le catalogue du musée, cinquante fiches sur soixante et une se rapportant à ce territoire d'apostolat renvoient à la rubrique suivante:

Provenance: Alaska; apporté par le R.P. Provincial et son Socius, lors de leur visite en 1908. Tous les numéros de 1 exclusivement, appartenant à l'Alaska, date 1908, ont même origine³⁷.

Remarques. Ouvrages des Esquimaux, hommes, femmes, enfants. Beaucoup ont été faits par les garçonnets et fillettes de l'école industrielle, et donnés par les divers supérieurs respectifs; sœurs de Sainte Anne, frères etc³⁸.

³⁷. Cette mention a peut-être été appliquée à tort à certains objets. La description d'objet de la fiche n°30 du catalogue, par exemple, se lit ainsi: « Les 2 morceaux d'ivoire ont servi dans les guerres qui ont eu lieu autrefois entre les différentes tribus eskimales [...] [; i]ls composaient la cuirasse [...] [; l]e plus petit a été brisé par une flèche ». Cette fiche renvoie aussi à la fiche n° 2. Or ces morceaux d'ivoire n'ont pas été collectionnés à l'occasion de la visite du provincial en 1908. Ils ont plutôt été envoyés à Bellemare par le père Bellarmin Lafortune comme en fait foi la lettre du 17 septembre 1908: « Nous vous enverrons avant peu des curios. J'ai trouvé des morceaux d'ivoire qui ont servi de cuirasse dans les guerres que les eskimaux ont eu autrefois. » ASJCF, D-7, « Bellemare, Albert, 1859-1929 », Lettre de B. Lafortune à A. Bellemare, 1908-09-17.

³⁸. Catalogue, Fiche n°2.

Il s'agit probablement de l'école des sœurs de Sainte-Anne à Holy Cross, sur le fleuve Yukon. En effet, le père Bellemare avait envoyé de cet endroit, le 4 août 1908, une lettre et deux colis à Montréal: « [...] [J]e vous envoie aujourd'hui deux autres colis (à moins que le tout puisse être mis dans un seul). Ce sont des curios que les Révdes SS. ont eu la diligence d'offrir au R.P. Provincial, et, par concomitance, à son socius. » ASJCF, D-7: « Bellemare, Albert, 1859-1929 », Lettre d'A. Bellemare à un père de la Compagnie, 1908-08-04.

Dès 1888, les sœurs de Sainte-Anne ouvrirent une école dans ce village qui portait alors le nom russe de Koserefsky. Bourassa, *Le Canada apostolique...*, p. 93.

Le père Joseph-Alphonse Desjardins la décrit ainsi en 1912:

On se croirait en présence d'élèves de nos belles écoles de la province de Québec ou de nos grands pensionnats, tant leur maintien [aux filles dénuées et inuits], leurs toilettes propres et modestes, leurs figures épanouies et souriantes.

Décidément ces enfants des bois ne se considèrent pas en captivité au couvent et ne sont pas malheureuses, bien au contraire.

C'est que leurs dévouées maîtresses, tout en les rendant meilleures par la pratique de la piété, de l'étude ou du travail, s'ingénient à leur rendre la vie aimable par d'agréables délassements. Pères et Frères obtiennent le même succès auprès des garçons. [...]

La pratique du cadeau offert au supérieur en visite n'était pas nouvelle. Cette diffusion verticale de l'objet à l'intérieur de la mission soulignait en quelque sorte les positions respectives du donateur et du donataire dans la hiérarchie ecclésiastique. Elle témoignait au supérieur, ici le provincial jésuite du Canada, des travaux et des progrès de l'œuvre apostolique à la manière de la relation écrite ou de la photographie. Certains des objets donnés étaient les réalisations d'enfants dénés et inuits confiés aux missionnaires, et appartenaient ainsi déjà à la mission. Créé à des fins utilitaires, par exemple, pour vêtir l'enfant ou le missionnaire, pour compenser les coûts d'entretien des écoliers ou encore pour apprendre un métier aux jeunes autochtones, l'artefact alaskain fut alors investi d'une nouvelle fonction propagandiste: les missionnaires sur le terrain offraient la preuve de leur labeur à leur supérieur³⁹. Certes le père Lecompte n'eut pas le choix dans ce mode d'acquisition mais il reçut toutefois des objets pré-sélectionnés, approuvés par ses subalternes.

Il y eut aussi le cadeau offert au missionnaire par le missionné. Cette donation, geste de gratitude ou d'échange, se produisait dans un cadre

Émotions religieuses, sports, plaisirs artistiques n'ont pour but que d'aider à la formation physique, intellectuelle et morale des chers enfants.

Il y a des heures d'étude et des heures de travail manuel. Les garçons passent de la classe ou de la salle d'étude à l'atelier de menuiserie, de cordonnerie ou de forge, ils vont aussi dans la forêt remplie de neige, la hache sur l'épaule, abattre des arbres et faire du bois de chauffage, tandis que les filles, de leur côté, apprennent à lire et à coudre, à faire du dessin et de la cuisine. *En Alaska...*, p. 104-106.

Dans l'inventaire du père Léon Sigouin, missionnaire en Alaska de 1909 à 1913, se trouvent des photographies montrant des jeunes filles inuits s'adonnant à diverses activités manuelles au couvent des ursulines de Sainte-Marie, à Akularak, dans le delta du fleuve Yukon, activités probablement fort semblables à celles en cours à Holy Cross: fabrication de paniers, confection de vêtements traditionnels et de mocassins en peau de phoque. ASJCF, BO-3-46, dossier « Cartes postales et photos — Mission d'Alaska », enveloppe « Akularak ».

³⁹. Il s'agit en quelque sorte d'une « rétropropagande » où le public des missionnés, ciblé par la propagande, démontre à l'agent propagandiste, ou même ici à l'institution propagandiste que représente le provincial jésuite, qu'il a répondu positivement au message d'évangélisation.

beaucoup moins formel, dans le cours quotidien de la vie en mission. Ainsi, Antonio Dragon raconte comment le père Jetté reçut un jour des oranges :

Il ne sait pas un mot de la langue des Esquimaux logés dans la mousse, mais il possède à fond celle que tout homme comprend : celle du sourire et de la charité. Les Esquimaux, hospitaliers et fins, s'y font prendre et, du premier coup, deviennent ses amis. Ils ont pour lui des attentions qui honorerait quelques blancs : ils lui donnent des oranges ! En ce pays un peu éloigné de la Californie, elles coûtent deux dollars de 1898 que l'inflation n'a pas encore avilis ! Le Père en est tout ému : « Je n'aurais jamais imaginé que des sauvages pussent avoir si bon cœur et être si reconnaissants. »⁴⁰

L'histoire ne dit pas de quelle nature fut la charité de Jetté : elle fut sans doute faite de nourriture, de gestes d'hospitalité ou de réciprocité. Mais chose certaine, la résidence des jésuites à cet endroit, le village portuaire de St. Michael, n'avait alors rien de fastueux et peu de biens à échanger : pour dix personnes, une cabane en bois rond, trois lits, deux draps, des conserves, du jambon, des pois, de la farine et du riz⁴¹.

Jetté obtint aussi différents artefacts des Dénés auprès desquels il travailla par la suite, notamment dans la région de Kokrines, sur le fleuve Yukon. Ainsi en 1909 écrira-t-il à sa mère, Berthe Jetté, née Laflamme :

Cet hiver, j'ai reçu entre autres présents de valeur, une peau d'ours, un casque de peau de castor, deux paires de mitaines, une paire de mocassins, une paire de pantoufles. Jamais je n'achète ces objets : ils me sont toujours donnés en abondance. Je ne mentionne pas les objets moins importants, que j'accepte pour ne pas faire de peine à ces pauvres gens qui les offrent de si bon cœur, mais dont je dispose à la première occasion. Je t'envoie deux échantillons. L'un est une chaîne de montre, destinée à pendre librement de la poche, l'autre est un sac complexe destiné à recevoir les peignes, brosses, etc.⁴²

⁴⁰. Dragon, *Enseveli dans les neiges...*, p. 95.

⁴¹. Dragon, *Enseveli dans les neiges...*, p. 94-95.

⁴². ASJCF, BO-44-5, 2, Copie d'une lettre de Jules Jetté à sa mère, 1909-03-06.

Le missionnaire porta probablement les vêtements, biens essentiels pour survivre dans cette contrée, ou les offrit à un de ses fidèles, leur conservant une fonction utilitaire⁴³. Mais rien dans les sources ne laisse entrevoir que le père Jetté ait collectionné des artefacts alaskains bien qu'il les ait étudiés dans ses travaux sur le folklore et les superstitions dénés. Les archives jésuites du Canada français sont muettes à ce sujet et celles de la province d'Oregon⁴⁴ ne possèdent pas de collections d'objets venant d'Alaska. Aucune trace explicite que Jetté ait alimenté en artefacts le musée du collège Sainte-Marie mais chose certaine, il en reçut et les envoya — dans quelle mesure? — à sa principale bienfaitrice, sa mère, épouse du lieutenant-gouverneur de la province de Québec, Louis Jetté⁴⁵.

⁴³. Cela n'est même pas si sûr car, selon la biographie du père Dragon, le père Jetté ne s'embarassait guère de possessions matérielles:

« Le Frère qui vivait avec lui nous [les sœurs de Sainte-Anne] a souvent informées que l'armoire du P. Jetté ne contenait plus un morceau de linge. Il donnait jusqu'à son casque ».

« Il n'est pas sain, non plus, d'avoir trop chaud », remarque le Père. [...] Un cadeau devient la propriété des pauvres, les vêtements comme le reste. On lui fait un jour présent d'un paletot de fourrure; personne n'a jamais su ce qu'il devint. On ne le lui vit, en tout cas, jamais sur le dos. *Enseveli dans les neiges...*, p. 118.

Par contre, il semblait apporter un grand soin à la décoration de sa chapelle et aux vêtements liturgiques, soin de nature à entretenir l'attention et l'admiration des convertis: « La garde-robe du missionnaire peut cacher un tas de guenilles, mais, pour son église, le Père est plus méticuleux qu'une sacristine de couvent. » *Enseveli dans les neiges...*, p. 107, voir tout le chapitre « La liturgie d'un Jésuite », p. 102-112.

⁴⁴. La mission d'Alaska fut cédée à la province jésuite de Californie en 1912 puis à celle d'Orégon en 1932. Renner et Ray, *Pioneer Missionary...*, p. 27.

⁴⁵. La correspondance du jésuite Joseph-Alphonse Desjardins révèle le même type d'envois d'objets: un « curio » (?) et une paire de gants dénés — cette dernière donnée par le supérieur — offerts à son père le sénateur Alphonse Desjardins, fort probablement bienfaiteur de la mission d'Alaska. ASJCF, BO-42-5, 23, 1910-07-20; BO-42-5, 29, 1911-07-30.

La position privilégiée de Jules Jetté parmi ceux qu'il évangélisait et étudiait lui aurait pourtant permis de collectionner la culture matérielle dénée. Pourquoi Jetté ne collectionna-t-il pas? À l'époque du provincialat de Lecompte, le missionnaire travaillait seul à Kokrines, loin à l'intérieur de la péninsule alaskaine: s'en remettre à un membre de la Compagnie évangélisant les Inuits du détroit de Behring, à proximité d'un grand centre côtier comme Nome, pour amasser des objets — j'y reviendrai plus loin — semble aujourd'hui une solution beaucoup plus pratique et moins risquée. La pauvreté du missionnaire et de ses ouailles joua probablement. Mais la présence de douze albums de photographies prises ou amassées par

La précision au catalogue, « Ouvrages des Esquimaux », porte à confusion car on sait que l'école des sœurs de Sainte-Anne à Holy Cross accueillait tant des enfants inuits qu'athabascans, et que le village était situé dans l'aire culturelle dénée bien qu'à sa limite ouest, là où commence celle des Inuits. De plus, les missionnaires québécois évangélisèrent les deux populations. Enfin, la pauvreté du catalogue du musée ajoute à cette confusion⁴⁶. Ainsi, par exemple, la fiche intitulée « masque » laisse perplexe, avec pour seule description le renvoi à la fiche n° 2: s'agit-il d'un masque inuit ou faut-il imaginer un masque déné⁴⁷? Mais, ethnologues et conservateurs de musée s'entendent sur la taille restreinte de l'inventaire de la culture matérielle des Athabascans ainsi que sur la rareté des artefacts traditionnels et, ce, depuis au moins le milieu du XIX^e siècle⁴⁸. James W. Van Stone en fait le constat suivant: « The Athapaskans, nomadic hunters and fishermen, did not have an extensive inventory of material culture [...]; great artistic effort was invested, however, in clothing, jewelry, and weapons⁴⁹. » Et il est vrai que le missionnaire Bellarmin Lafortune semblait un fournisseur privilégié du père Albert Bellemare, en poste à Montréal; ses lettres mentionnaient l'envoi de colis ou de « curios ». Or Lafortune, en plus d'assurer le ministère auprès des villageois de Nome et des mineurs des

Jetté aux archives de la province jésuite d'Oregon laisse croire qu'il privilégia ce moyen d'appréhender la culture dénée et d'en diffuser les connaissances, de pair avec ses articles savants. Louis L. Renner, « Julius Jetté: Distinguished Scholar in Alaska », *The Alaska History and Arts of the North-Quarterly*, vol. 5, n° 4, aut. 1975, p. 243.

⁴⁶. Les ouvrages de Devine et Desjardins ainsi que la biographie de Jules Jetté d'Antonio Dragon font pourtant bien la distinction entre les différentes ethnies peuplant la péninsule alaskaine.

⁴⁷. Catalogue, Fiches n°s 45 et 46. En fait, la question se pose pour de nombreux objets: modèle réduit de traîneau, raquettes, pipe, jeu, outil pour travailler les peaux, objets ayant servi pour des incantations, etc. Catalogue, Fiches n°s 59, 57, 39, 20, 21 et 26.

⁴⁸. Dale Idiens, « La collection athabascane du Royal Scottish Museum », dans Boudreau, dir., *Les Athabascans...*, p. 7-8. Selon Idiens, dans les années 1850, les naturalistes amateurs, employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui collectionnèrent dans le nord canadien pour George Wilson, premier directeur du *Royal Scottish Museum*, « sont fort conscients que les objets traditionnels indiens ne sont pas faciles à trouver, étant donné que "il ne reste actuellement que très peu de spécimens de leurs vêtements traditionnels, de leurs ustensiles ou de leurs armes de guerre ou de chasse" » (p. 7).

environs, s'occupa principalement de convertir les Inuits du détroit de Behring⁵⁰. Au mieux, peut-on avancer que, fort probablement, la majeure partie de la collection est formée d'artefacts inuits.

Les jésuites du Canada ne se contentèrent pas d'accumuler passivement les donations ou les productions de leurs protégés. Et leur activité récente en Alaska n'avait guère permis la formation d'une collection par sédimentation comme celle de Kahnawake. Une lettre du supérieur de la mission de Nome, le père John Forhan (1854-1916), au provincial, Édouard Lecompte, révèle une somme allouée pour l'acquisition d'objets: « A mon arrivée [en septembre 1908], le P. Lafortune m'a passé \$ 661.63. De cette somme, \$ 120 appartiennent à une vieille fille du nom de Gartland, et \$ 100 au P. Bellemare, qui lors de son passage ici, voulait faire acheter des curios⁵¹. » Trois ans plus tard, la correspondance de Bellarmin Lafortune montre que les Inuits le percevaient comme un acheteur potentiel pour leurs antiquités: « Quand ils [les Inuits] trouvent des objets [de superstition] semblables, ils me les apportent et me demandent si je ne veux pas acheter un démon ou deux⁵². » L'achat d'objets confirme ainsi la volonté des dirigeants de la province jésuite canadienne de créer une collection sans toutefois en préciser les motifs.

Sans faire une étude ethnographique fouillée, il est facile de constater que la collection alaskaine est diversifiée et touche différentes sphères d'activités de la culture alaskaine, inuit ou dénée. À l'époque où les jésuites débarquèrent en Alaska, les Inuits de la côte de Behring commerçaient déjà couramment avec les Athabaskans de l'intérieur, les

⁴⁹. « Northern Athapaskans: People of the Deer », dans Fitzhugh et Crowell, *Crossroads of Continents...*, p. 65.

⁵⁰. Renner et Ray, *Pioneer Missionary...*, p. 1-27.

⁵¹. ASJCF, D-7, « Forhan, John, 1854-1916 », Lettre de J. Forhan à É. Lecompte, 1908-10-17.

⁵². ASJCF, D-7, « Bellemare, Albert, 1859-1929 », Lettre de B. Lafortune à A. Bellemare, 1911-10-03.

Asiatiques du détroit et les Occidentaux, baleiniers, commerçants ou explorateurs⁵³:

The whalers had visited both Little and Big Diomed Islands to buy fur products ever since their first journeys through the Bering Strait in 1848. Sailors in that part of the world encountered extreme cold and bitter weather for the greater part of their trip, and the Eskimo parkas and mukluks [mocassins] protected them better than anything else. Furthermore, sometimes the geometric fur designs on the garments were so beautiful that they later were cherished as mementos of the trip⁵⁴.

Mais ce commerce ne se limitait pas aux seules fourrures:

In accordance with customary procedure of trading in the nineteenth century, the Eskimos usually came aboard with their fur products, meat, fish, old tools, walrus ivory tusks, and often vast quantities of baleen, the popular «whalebone» used for women's corset stays. At certain places, and Little Diomed Island was one of them, they also brought small ivory carvings to trade or sell⁵⁵.

⁵³. Selon Dorothy J. Ray, à la veille de la ruée vers l'or dans la péninsule de Seward en 1898, les Inuits d'Alaska s'étaient déjà adaptés au mode de vie occidental.

[...] their own culture can no longer be discussed mainly in terms of traditional content, but in terms of adaptation and acceptance of large parts of American culture. The popular notion that Eskimos lived in an aboriginal condition at the end of the nineteenth century, awaiting their first foreign ideas, is far from accurate. Even at the first meetings with Europeans their material culture already contained European objects. Dorothy Jean Ray, *The Eskimos of the Bering Strait, 1650-1898*, Seattle/London, University of Washington Press, 1975, p. 251.

Mais le portrait donné par l'abbé Groulx, dans son *Canada français missionnaire*, en noircissant sa représentation des populations arctiques, ne rendait-il pas plus héroïque et glorieuse cette page de l'aventure missionnaire du « petit peuple » canadien-français? Voir *supra*, p. 88.

Pour une étude bien documentée et illustrée sur les cultures du Pacifique nord de la préhistoire à nos jours, voir Fitzhugh et Crowell, dir., *Crossroads of Continents...*

⁵⁴. Dorothy Jean Ray, *Artists of the Tundra and the Sea*, Seattle/London, University of Washington Press, 1980 (1961), p. 3.

⁵⁵. Ray, *Artists of the Tundra and the Sea...*, p. 4. Les Inuits vendaient leurs vieux objets utilitaires ou cérémoniels faits entièrement ou en partie d'ivoire sculpté. Ces objets provenaient parfois de sites archéologiques découverts alors que les Inuits creusaient le sol à la recherche de vieil ivoire beaucoup plus précieux à leurs yeux que l'ivoire vert ou nouveau: « Green ivory is white ivory that has been extracted from the walrus but not yet seasoned by drying [...]; n]ew ivory is white, seasoned ivory, and old ivory is any color other than white,

La vannerie occupait aussi une place importante dans le commerce en Alaska, entre Dénés et Inuits, ainsi qu'avec les populations de Sibérie⁵⁶. La collection du musée du collège Sainte-Marie traduisait en partie ce marché: fourrures, ivoire, outils et ustensiles. Elle regroupait, par exemple, une panoplie de vêtements de fourrure qui « montr[ai]ent la façon dont le missionnaire est obligé de se vêtir pour se défendre contre le froid intense de ces régions glaciales⁵⁷. » Cet habillement voisinant les raquettes, les modèles réduits de traîneau à chiens et de canot⁵⁸, renvoyait

ranging from light cream to orange, purple, or black [...] for it takes a number of years to discolor. » Ray, *Artists of the Tundra and the Sea...*, p. 34-35.

Dès les années 1880, avec la demande créée notamment par l'expédition de collectionnement d'Edward W. Nelson pour le compte du *Smithsonian Institution* de Washington, puis par la ruée vers l'or, les Inuits se mirent à sculpter des objets destinés et adaptés au marché touristique. Ray, *The Eskimos of the Bering Strait...*, p. 242-243.

Le père Lafortune fait allusion à ces fouilles chez les Inuits de la Petite Diomède: « Chaque été, les eskimaux de l'île Diomedes (*sic*) font des fouilles, en recherche de vieil ivoir (*sic*) [...] [...] Ils creusent jusqu'à 8 ou 10 pieds sous terre et ils trouvent de l'ivoire (*sic*), des ustensils (*sic*) des ossements humains etc. » ASJCF, D-7, « Bellemare, Albert, 1859-1929 », Lettre de B. Lafortune à A. Bellemare, 1911-10-03.

⁵⁶. Les paniers inuits étaient généralement tissés d'herbe et parfois de racine; ceux des Dénés étaient faits d'écorce de bouleau et de racines d'épinette. William W. Fitzhugh et Susan A. Kaplan, *Inua: Spirit World of the Bering Sea Eskimo*, Washington, Smithsonian Institution Press, 1982, p. 124-129; Norman J. Boudreau, dir., *Les Athabascans, ces étrangers du Nord*, Ottawa, Musée national de l'Homme/Musées nationaux du Canada, 1974, p. 24-25, 140-143 et 198.

⁵⁷. *Joliette 1927*, p. 242. Le texte de l'album-souvenir de l'exposition missionnaire de Joliette spécifie ensuite que le missionnaire était « [v]êtu de fourrures de la tête aux pieds. » On peut penser que la collection comprenait certainement tous les éléments du costume rapportés probablement en 1908 par les jésuites visiteurs ou encore par les missionnaires rentrés au Québec: coiffure, parka, moufles, pantalon et mukluks.

Dans sa description du musée, Philippe Lesage, étudiant au collège, fait allusion à « un riche assortiment d'habits », nommant les « longues redingotes sanglées » et les « pantalons aux jambes d'une ampleur généreuse ». « Le Musée », dans *Collège Sainte-Marie. Troisième souvenir annuel, 1918*, Montréal, Imprimerie du Messenger, 1918, p. 30.

Quant au catalogue, bien qu'il soit plutôt vague, il précise au moins qu'il y avait des gants: « Fourrures diverses: gants etc. » Catalogue, Fiche n°56.

⁵⁸. Ces deux objets faits de bois et d'écorce sont peut-être plus caractéristiques des Dénés qui utilisaient ces deux moyens de transport et ces matériaux. Pour des exemples athabascans de modèles de canots d'écorce (du Canada), voir Norman J. Boudreau, dir., *Les Athabascans, ces étrangers du Nord*, Ottawa, Musée national de l'Homme/Musées nationaux du Canada, 1974, p. 187-188; modèle de traîneau (Alaska), p. 84.

Mais une photographie de l'ouvrage de Devine, *Across Widest America*, montre un groupe d'Inuits vendant des bibelots dont un modèle réduit de kayak. De plus, les Inuits utilisaient aussi le traîneau à chiens. On peut penser qu'ils commercialisèrent, parallèlement à

incontestablement au mode de vie du missionnaire. Les jésuites ne choisirent pas de collectionner les parures, les tenues rituelles, les vêtements de femmes, d'enfants ou encore ceux d'été⁵⁹; bref tout ce qu'ils ne portaient pas. Ils retinrent plutôt ce costume de fourrure extraordinaire et exotique qu'ils devaient revêtir dans un environnement hostile. S'agit-il donc d'une collection qui semblait les refléter eux, missionnaires, plus qu'elle ne reflétait les populations alaskaines?

La collection alaskaine réunit aussi des sculptures en ivoire⁶⁰ dont plusieurs paraissent inspirées par les goûts et les usages d'une clientèle touristique: figurine de joueur de baseball⁶¹, ronds de serviette⁶², encrier⁶³,

leurs sculptures, des modèles réduits de leurs moyens de transport. *Across Widest America...*, en face de p. 278; voir aussi Michael E. Krauss, « Many Tongues — Ancient Tales », et James W. VanStone, « Hunters, Herders, Trappers, and Fishermen », dans Fitzhugh et Crowell, *Crossroads of Continents...*, p. 158-159 et 180; Fitzhugh et Kaplan, *Inua...*, p. 64, 66 et 99.

⁵⁹. En effet, les photographies et les monographies missionnaires montrent que les Inuits et les Dénés portaient aussi des vêtements occidentaux: les mouchoirs de couleur des femmes et les salopettes des hommes dénés n'ont certes pas le cachet spectaculaire des peaux et n'évoquent pas le froid intense qui façonne les héros.

Les missionnaires jésuites n'acquirent pas de costume mortuaire — décrit par Desjardins (*En Alaska...*, p. 272-273) — pas plus que ce vêtement que Devine appelait une *kamleika* — imperméable muni d'un capuchon et fait avec des intestins de mammifère marin. Cette tenue était revêtue par les Inuits pour la chasse et la pêche en kayak lors des jours de pluie et de forte mer. Devine, *Across Widest America...*, p. 242-243, photographie face à p. 262; voir aussi ASJCF, D-7, « Bellemare, Albert, 1859-1929 », Lettre de B. Lafortune à A. Bellemare, 1911-08-03.

Les jésuites ne mentionnèrent d'ailleurs pas, dans leurs écrits, la fonction religieuse de ce vêtement porté par les shamans inuits. Valérie Chaussonnet, « Needles and Animals: Women's Magic », dans Fitzhugh et Crowell, *Crossroads of Continents...*, p. 220-221.

⁶⁰. Des artefacts énumérés ici seule la figurine du joueur de baseball est identifiée explicitement comme sculpture d'ivoire au catalogue. Je présume que les autres objets sont aussi d'ivoire car la fourrure et la nourriture, depuis le XVIII^e siècle, puis les bibelots sculptés en ivoire depuis la fin du XIX^e, comptaient parmi les principales denrées commerciales des Inuits.

⁶¹. Catalogue, Fiche n° 1; ASJCF, D-7, « Bellemare, Albert, 1859-1929 », Lettre de B. Lafortune à A. Bellemare, 1910-10-25.

⁶². Catalogue, Fiche n° 2. Selon Ray, le tournant du XX^e siècle marque une période d'exploration durant laquelle les sculpteurs d'ivoire, pour répondre à la demande du marché touristique, réalisèrent des objets dont ils ignoraient même l'usage, comme des salières, des poivrières, des pommeaux de canne, des maillets, des ronds de serviette, etc. Ils s'inspiraient parfois d'annonces publicitaires ou de scènes tirées de revues américaines pour décorer leurs ouvrages. Ray, *Artists of the Tundra and the Sea...*, p. 119-121, fig. 53 et 56.

presse-papier⁶⁴, coupe-papier⁶⁵, manches de plume⁶⁶, boutons de pardessus⁶⁷ et boutons pour dames⁶⁸, sucrier⁶⁹, etc. Les missionnaires jésuites acquièrent également des ustensiles⁷⁰ et récipients⁷¹ ainsi qu'un certain nombre d'outils⁷² qui servaient à préparer les peaux⁷³ ou la viande⁷⁴, à pêcher ou chasser⁷⁵ et à sculpter l'ivoire⁷⁶.

La collection jésuite comprend aussi un « calumet », nommé mais pas décrit au catalogue. Selon Ray, les Inuits se mirent à sculpter des pipes, au XIX^e siècle, à la suggestion des commerçants occidentaux: « there is every reason to believe that it is so since Eskimos had never used flaring pipes. » Dans la mesure, bien sûr, où il s'agit bien là d'une pipe inuit. Ray, *Artists of the Tundra and the Sea...*, p. 23.

⁶³. Catalogue, Fiche n° 4.

⁶⁴. Catalogue, Fiche n° 5.

⁶⁵. Catalogue, Fiche n° 12.

⁶⁶. Catalogue, Fiche n° 8.

⁶⁷. Catalogue, Fiche n° 15.

⁶⁸. Catalogue, Fiche n° 16.

⁶⁹. Catalogue, Fiche n° 53.

⁷⁰. Catalogue, Fiche n° 25, « Fourchette »; Fiche n° 33, « Cuillère »; Fiche n° 43, « Cuillère ».

⁷¹. Catalogue, Fiche n° 18, « Tabatière ayant servi au chef de la tribu »; Fiche n° 51, « Tabatière »; Fiche n° 49, « Panier tonneau »; Fiche n° 55, « Plats en bouleau ».

⁷². Rien toutefois ne me permet d'affirmer qu'il s'agit d'outils anciens ou non. Le texte de certaines fiches est désespérément laconique par exemple: « outil » ou « manche » sont les seules mentions apparaissant aux fiches 31 et 32 du catalogue.

Seuls un silex taillé et une hache faite du même matériau se qualifient explicitement comme outils anciens puisque les Inuits convoitèrent le fer des Européens dès les premiers contacts au XVIII^e siècle et, dès le siècle suivant, l'adoptèrent parfois exclusivement dans certaines sphères d'activités au détriment du silex: « The Eskimos preferred metal utensils for cooking, but wooden dishes for serving and eating. [...] Metal tools were used almost exclusively for work in ivory and wood, but ivory tools for fur and sewing. » Ray, *The Eskimos of the Bering Strait...*, p. 243, voir aussi 54, 67, 81, 91-92, 100-101, 176-177. Catalogue, Fiches n° 35 et 40.

⁷³. Catalogue, Fiches n° 21 et 34.

⁷⁴. « Maillet d'ivoire », Catalogue, Fiche n° 41. Utilisé pour faciliter l'extraction de l'huile de la graisse animale gelée.

« Pour broyer », Catalogue, Fiche n° 42.

Canifs et poignard figurent aussi au catalogue mais étaient-ils des outils inuits anciens, récents, des artefacts touristiques ou le nécessaire du missionnaire? Je l'ignore.

⁷⁵. « Harpon », Catalogue, Fiche n° 27; « Pour la chasse ou la pêche », Catalogue, Fiche n° 38. « Arc et flèches », Catalogue, Fiche n° 58.

⁷⁶. Catalogue, Fiche n° 36.

La description du musée donnée en 1918 par Philippe Lesage mentionne également « de fines statuettes en bois taillé⁷⁷. » Les artefacts en bois faisaient en effet partie de la culture matérielle alaskaine: les Inuits travaillaient le bois flotté échoué sur les plages, en acquéraient — déjà transformé — des Dénés, ou encore des Occidentaux.

They [les Inuits] searched especially for two parts of the tree, the stump and a slightly bent branch. From the inside bend of the branch they fashion snowshoes, drumsticks, and drum frames as well as bow drill shafts. From the stump they make snowglasses, masks, spoons, and dishes⁷⁸.

Les statuettes du musée furent peut-être ces poupées que les Inuits façonnaient souvent dans le bois comme jouet ou encore pour un usage cérémoniel⁷⁹. La collection du collège Sainte-Marie contenait d'ailleurs d'autres objets cérémoniels tels des masques⁸⁰. À cet inventaire déjà

⁷⁷. « Le Musée »..., p. 30. Bien que l'ivoire fasse figure de matériau noble, les Inuits sculptèrent aussi le bois. Ray, *Artists of the Tundra and the Sea...*, p. 18, 21-22, 102, 121, 149-150 et 161.

Ce sont probablement les « divinités » qui apparaissent au catalogue (Catalogue, Fiches n^{os} 23 et 28).

À moins qu'il ne s'agisse de travaux de pensionnaires de la mission. Dans un ouvrage non publié sur son séjour en Alaska, le jésuite Onésime Lacouture, alors scolastique et enseignant, mentionnait des travaux de sculpture:

Après la lecture spirituelle, ils [les garçons] étaient libres d'aller se coucher ou de s'occuper à des petits travaux de leur choix. Les uns sculptaient l'ivoire provenant des crocs de morse, d'autres découpaient du bois pour faire des articles de fantaisie, qu'ils vendaient aux touristes durant l'été. ASJCF, BO-167-6, 6, *Mon séjour en Alaska!*, cahier dactylographié, Montréal, 1916, p. 84.

Il est fort probable que ces statuettes soient inuits car il semble qu'il y ait peu de sculpture dans la culture matérielle dénée sinon des masques. Henry B. Collins *et al.*, *The Far North: 2 000 Years of American Eskimo and Indian Art*, Washington, National Gallery of Art, 1973, p. 132-163; Fitzhugh et Crowell, *Crossroads of Continents...*; Boudreau, dir., *Les Athabascans...*

⁷⁸. Ray, *Artists of the Tundra and the Sea...*, p. 102.

⁷⁹. Ray, *Artists of the Tundra and the Sea...*, p. 149-150 et 161.

⁸⁰. En 1911, Lafortune envoya au collège Sainte-Marie une paire de sandales « faites avec tant de soins » pour les grandes danses annuelles. Toutefois, cette pièce n'apparaît pas au catalogue. ASJCF, D-7, « Bellemare, Albert, 1859-1929 », Lettre de B. Lafortune à A. Bellemare, 1911-08-03.

Or avec un « commencement de ceinture faite avec les dentiers des cerfs tués » (Catalogue, Fiche n^o 19), ces sandales semblent les seuls éléments de costume sans utilité

bigarré, s'ajoutent une lampe à pétrole, une curiosité animale — la « corne du premier bœuf en Alaska⁸¹ » — ainsi que des spécimens paléontologiques⁸² et archéologiques⁸³.

Une telle variété d'objets permet difficilement de saisir le projet de collectionnement des jésuites. Certes, ils démontrèrent une certaine volonté de documenter quelques-unes de leurs acquisitions: le père Lafortune accompagnait parfois ses colis de brèves lettres explicatives sur la provenance et l'usage des objets⁸⁴. Pour leur part, les albums de photographies, s'ils ne furent pas conçus pour mieux comprendre les artefacts, illustrèrent tout au moins la vie de la mission. De son côté, à Montréal, le *socius* Albert Bellemare fit des démarches pour obtenir des États-Unis « des cartes géographiques et un certain nombre de documents

pour le missionnaire, véritables objets de collection. La ceinture de dents de caribou portée par les femmes inuits était certes l'orgueil du chasseur, comme l'indique la fiche du catalogue du musée, mais servait aussi comme instrument de guérison. Chaussonnet, « Needles and Animals... », p. 223-224.

Les missionnaires omirent-ils délibérément de reconnaître, dans la littérature missionnaire populaire ou dans le catalogue du musée, la fonction rituelle de certains objets comme l'imperméable en boyaux de morse ou la ceinture en dents de cervidés? Ou encore évitèrent-ils de collectionner de tels objets — les sandales ayant probablement été offertes à un bienfaiteur? Ces objets pouvaient être perçus comme des trophées de conversion mais ne pouvaient-ils pas aussi donner à penser que les superstitions persistaient malgré le travail d'évangélisation des jésuites?

Les masques, quant à eux, s'ils provenaient tous de fouilles archéologiques, témoins du passé, ne menaçaient pas l'efficacité actuelle de l'apostolat jésuite. Au sujet des trophées de conversion, voir Jeanne Cannizzo, *Into the Heart of Africa*, Toronto, Royal Ontario Museum, 1989, p. 43 et 45; Barbara Lawson, *Collected Curios. Missionary Tales from the South Seas*, Montréal, McGill University Press, 1994, p. 15.

⁸¹. Catalogue, Fiche n° 44.

Datée de 1891, cette corne provenait sûrement de la mission des sœurs de Sainte-Anne à Holy Cross qui y entretenaient un potager, des plates-bandes de fleurs ainsi que quelques animaux domestiques, « bêtes rares dans ces régions glaciales ». Desjardins, *En Alaska...*, p. 100.

⁸². « Morceaux de dents de Mastodonte », Catalogue, Fiche n° 22.

Selon le jésuite Edward J. Devine, les sols du golfe de Kotzebue, de la péninsule de Seward ainsi que de la vallée du Yukon renfermaient d'innombrables restes de proboscidiens, souvent déterrés par les orpailleurs. *Across Widest America...*, p. 165-166.

⁸³. Catalogue, Fiches n°s 29, 30, 48 (?), 71, 71A et 71B (?).

⁸⁴. ASJCF, D-7, « Bellemare, Albert, 1859-1929 », Lettre de B. Lafortune à A. Bellemare, 1911-08-03, 1911-10-03 et 1910-10-25.

qu'on dit très précieux⁸⁵. » Malheureusement, cet effort de documentation ne se retrouve pas au catalogue du musée du collège Sainte-Marie. En le jugeant à l'aune des critères énoncés dans l'ouvrage de David Murray sur l'histoire et les fonctions du musée, publié en 1904, il est clair que ce catalogue ne satisfaisait pas aux normes muséologiques de l'époque⁸⁶. Murray insistait alors sur l'importance de bien documenter artefacts et spécimens afin d'en optimiser la valeur éducative:

The full and systematic labelling of specimens is a matter which has of late received much attention and is carefully carried out in the best museums. [...] As a rule it is of importance that the exact locality from which each specimen has been obtained should be recorded, and also in many cases the geological position of the spot. [...] This does not apply to archeological objects alone; it is equally necessary as respects zoological, geological, and other similar specimens. The date of finding or of acquisition is often likewise of importance. All these particulars and various others, such as the name and address of the donor, or of the vendor, should be recorded in the accession register, so that as far as possible the history of each specimen may be traced. The price paid should be recorded in the case of purchase⁸⁷.

Or le catalogue du musée des jésuites ne prodigue généralement au lecteur qu'un simple nom d'objet — parfois si vague! —, faisant douter d'un réel projet scientifique. Réalisé par des amateurs, ce commencement boiteux de collection requiert sans doute l'indulgence de la critique car, à la lecture du rapport sur les musées canadiens de Henry A. Miers et S.F. Markham, publié vingt-huit ans plus tard, il semble que la situation de la recherche muséale au Canada fut généralement précaire, et ce, notamment dans les musées d'enseignement de la province de Québec administrés par le clergé catholique⁸⁸. La perte de la mission d'Alaska par la province jésuite

⁸⁵. ASJCF, BO-80-51, 43, Lettre de A. Bellemare au père Arthur Melançon, 1908-04-16.

⁸⁶. David Murray, *Museums. Their History and their Use*, Glasgow, James MacLehose and Sons, 1904.

⁸⁷. Murray, *Museums...*, p. 264-265.

⁸⁸. *A Report on the Museums of Canada*, Edinburgh, T. and A. Constable Ltd, 1932, p. 43-47.

canadienne en 1912 n'excuse certes pas la piètre qualité du catalogue mais cette perte ainsi que la nomination d'un nouveau provincial, le père Joseph Carrière, interrompirent peut-être les plans d'Édouard Lecompte de former une collection missiologique reflétant plus fidèlement à la fois l'ethnographie des populations missionnées et celle de la mission.

Le collectionnement des jésuites du Canada en Alaska, au début du XX^e siècle, s'inscrit au cœur des échanges commerciaux entre les populations de la péninsule et les Occidentaux, échanges intensifiés à la suite de la cession du futur quarante-neuvième État américain. Il semble que les missionnaires acquièrent principalement, par achat ou par don, des objets couramment échangés par les Amérindiens — fourrures, artefacts traditionnels obsolètes⁸⁹ et sculptures touristiques. Les postes de mission catholique s'étaient eux-mêmes insérés dans ce circuit économique en s'appropriant⁹⁰ les productions de leurs pensionnaires autochtones pour financer leur œuvre et mettre en marché leur succès auprès des supérieurs hiérarchiques, et par ricochet, de la métropole.

Cette collection fut-elle l'embryon d'un projet scientifique plus systématique? L'intention claire du supérieur provincial, la preuve d'un budget alloué au collectionnement et les efforts — bien que maigres — de documentation pourraient le faire soupçonner. D'autant plus qu'au début du XX^e siècle, cette tentative survint dans le contexte de ce que les historiens et

⁸⁹. Il existe à ce sujet une anecdote significative concernant Edward W. Nelson, naturaliste américain, collectionneur pour le *Smithsonian Institution* de Washington. En Alaska de 1877 à 1881, Nelson avait adopté la langue, la tenue vestimentaire et les moyens de transport inuits. Comme il se déplaçait de village en village acquérant des artefacts traditionnels, les Inuits le surnommèrent « the man who buys good-for-nothing things. » Fitzhugh, « Baird's Naturalists: Smithsonian Collectors in Alaska », dans Fitzhugh et Crowell, *Crossroads of Continents...*, p. 94.

⁹⁰. Bien que le père Lacouture présente ses pensionnaires comme producteurs « indépendants » (voir *infra*, note 77), il est clair que les missionnaires s'approprièrent les ouvrages faits par les enfants de leurs écoles industrielles. Voir notamment *infra*, p. 98 et 99.

les anthropologues ont appelé la *museum period* de l'anthropologie⁹¹, pendant laquelle les grands musées d'anthropologie européens et américains se développèrent et la recherche anthropologique se fonda sur les collections muséales. Dès le début des années 1850, le secrétaire — directeur — du *Smithsonian Institution*, Spencer Fullerton Baird, avait élaboré un programme de recherche alaskain. Baird mit alors sur pied un réseau de collectionneurs dont les travaux — collections, documentation et publications — échelonnés jusqu'à la fin du XIX^e siècle, sont aujourd'hui inestimables.

Enlisting the support of government boundary survey parties and commercial establishments, Baird created opportunities for scientific collecting among the government and commercial emissaries and agents stationed in outposts in the western and northern parts of North America. Hudson's Bay factors, Indian agents, army and naval officers, medical doctors, land surveyors, boundary commissioners, and other officials were contacted and were supplied with circulars providing instructions on collecting procedures for specimens as varied as bird skins, eggs, plants, fossils, Indian artefacts, and vocabularies. Informed amateur collectors were recruited wherever they could be found — but especially from Chicago, the hotbed of natural history training — spurred to action by Baird's appeal for information and specimens while they still were obtainable⁹².

Cette « collectionniste » arctique fut d'autant plus aggravée qu'elle soulevait le problème de l'origine des premiers habitants de l'Amérique et des relations interculturelles des populations d'Amérique et d'Asie⁹³. Certes,

⁹¹. L'anthropologue Georges W. Stocking Jr. situe cette période des années 1890 aux années 1920. « Essays on Museums and Material Culture », dans George W. Stocking Jr., dir., *Objects and Others. Essays on Museums and Material Culture*, Madison, University of Wisconsin Press, 1985, p. 6-9.

⁹². Fitzhugh, « Baird's Naturalists... », p. 90.

George Wilson, directeur du *Royal Scottish Museum*, à cette époque, s'appuya sur le même genre de réseau pour amasser des collections à travers le monde, dont une collection athabascane. Idiens, « La collection athabascane du Royal Scottish Museum »..., p. 7-8.

⁹³ Les travaux pionniers du *Smithsonian* furent suivis au tournant du siècle par, entre autres, l'*American Museum's Jesup North Pacific Expedition* lancée par l'anthropologue américain Franz Boas, ainsi qu'une expédition du *Chicago's Columbian Museum*. Pour un aperçu des expéditions menées à cette époque en Alaska et dans toute la région du détroit

il ne s'agit pas de comparer le collectionnement d'une poignée de jésuites canadiens-français avec l'abondante « récolte » des collectionneurs amateurs et professionnels, commissionnés par un des plus grands musées américains. Mais ces travaux n'ont certainement pas échappé à l'attention de certains missionnaires comme Jetté et Lafortune⁹⁴. De plus, le désintérêt subit pour les choses d'Alaska par les jésuites de la province canadienne, à la suite de la rupture administrative faite au profit des jésuites californiens, montre clairement qu'ils n'entendaient pas poursuivre l'enrichissement de la collection ethnographique du musée du collège Sainte-Marie. Tout indique que le collectionnement d'artefacts alaskains relevait principalement d'un intérêt *intuitu personnae* du père Édouard Lecompte. En fait, les pères canadiens collectionnaient ces objets pour soutenir la mission alaskaine, accroître le prestige de la province du Canada et édifier leurs élèves. C'est tout à fait en marge des recherches ethnologiques savantes (poursuivies, par exemple, par le jésuite Jules Jetté tout au long de sa carrière) que la collection d'Alaska fut une vitrine pour mettre en marché un produit missionnaire canadien.

de Behring, voir « Strangers Arrive », dans Fitzhugh et Crowell, *Crossroads of Continents...*, p. 70-104. Sur le collectionnement des artefacts de la côte nord-ouest américaine, voir l'ouvrage de Douglas Cole, *Captured Heritage: The Scramble for Northwest Coast Artifacts*, Seattle/London, University of Washington Press, 1985.

Quelques années plus tard, en 1913, les Inuits de Nome contribuèrent à ce type d'expédition en remplissant une commande de six traîneaux à chiens, donnée à l'atelier de la mission du père Bellarmin Lafortune par Vilhjamur Stefansson, du *American Museum of Natural History* de New York. ASJCF, BO-15-11, copie dactylographiée d'une lettre de Vilhjamur Stefansson à B. Lafortune, 1913-02-22; Renner et Ray, *Pioneer Missionary...*, p. 38-39.

⁹⁴. Le père Jules Jetté entretint d'ailleurs une correspondance avec la *Smithsonian Institution* et l'anthropologue américain Franz Boas. L. Renner, « Julius Jetté: Distinguished Scholar... », p. 243.

CHAPITRE 3

LA CHINE

Je constate [...] que les Jésuites québécois en Chine s'intéressaient peu au patrimoine artistique de leurs fidèles à venir. Je le regrette. Le Musée chinois de Toronto est formé d'admirables séquences de pièces retrouvées par des missionnaires protestants. Rien de tel ici. J'ai visité autrefois le Musée de la Procure des Jésuites. C'était un agrégat d'objets d'origine incertaine et d'un goût quelconque¹.

Ce jugement sans doute un peu réducteur fut posé en 1980 par Jean Éthier-Blais, dans une recension de l'ouvrage de Jacques Langlais sur les missionnaires jésuites du Québec en Chine de 1918 à 1955². Critique sévère car les jésuites de la province du Bas-Canada firent preuve d'un intérêt certain pour la culture matérielle chinoise: c'est le sujet du présent chapitre. Certes, cette comparaison avec la collection chinoise, de renommée internationale, du *Royal Ontario Museum* est a priori insoutenable pour le musée chinois des jésuites car elle ne tient compte que de la qualité de la collection du point de vue de l'archéologie et de l'art chinois. Or considérés sous l'angle de l'histoire des collections et de la propagande missionnaires, l'acquisition et le collectionnement d'objets chinois par les jésuites du Québec appellent une interprétation bien différente.

¹. Jean Éthier-Blais, « Les carnets de Jean Éthier-Blais », *Le Devoir*, 1982-04-03, p. 22.

Blais fait allusion à la collection chinoise du *Royal Ontario Museum* à laquelle contribuèrent notamment les missionnaires protestants William C. White, un anglican, et James Menzies, un presbytérien. Lovat Dickson, *The Museum Makers. The Story of the Royal Ontario Museum*, Toronto, Royal Ontario Museum, 1986, p. 73-87.

². *Les Jésuites du Québec en Chine (1918-1955)*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1979.

En 1912, les jésuites de la province du Canada se trouvèrent privés de leur mission en Alaska au profit de leurs collègues de la Californie. Selon l'historien jésuite de la mission chinoise du Xuzhou, le père Rosario Renaud (1902-1982), le désir d'aller missionner en Chine animait déjà les jésuites du Canada dès les années 1870³. Mais ce n'est qu'en 1918, à la toute fin de la Première Guerre mondiale, période marquée par un ralentissement du recrutement européen, que les premiers jésuites canadiens foulèrent le sol chinois, à la suite de l'invitation du supérieur de la mission du Jiangnan, le Français Prosper Paris⁴. Cette année-là, le père Édouard Goulet et le scolastique Paul Gagnon débarquèrent à Shanghai, accueillis par les jésuites français. Ils furent rejoints en 1920 par trois autres scolastiques de la province canadienne: Auguste Gagnon (1891-1963), Édouard Côté (1895-1975) et Georges Marin (1895-1956). À cette époque, aucun accord administratif ne liait la Compagnie de Jésus du Canada au territoire: la présence des Canadiens français n'était pas encore officialisée. Toutefois devant les succès apostoliques, menacés par la diminution de leurs effectifs, les Français envisagèrent sérieusement le démembrement de leur immense vicariat apostolique, et selon Renaud, « pour être plus précis,

³. *Le diocèse de Sūchow (Chine). Champ apostolique des Jésuites canadiens, de 1918 à 1954*, Montréal, Bellarmin, 1982, p. 14. On se rappellera que la mission jésuite canadienne fut dépendante d'une province française de 1842 à 1869, et comptait alors dans ses rangs des effectifs français. Or les jésuites de France retournèrent en Chine l'année de leur restauration au Canada, soit en 1842: il n'est donc pas surprenant que la Chine fut un sujet d'intérêt tant dans la littérature venue de France que dans la correspondance entre les membres de la mission canadienne et ceux des provinces de France.

⁴. Le territoire ecclésiastique de Chine se morcela sans cesse à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle. Le vicariat apostolique du Jiangnan, créé en 1856 et confié aux jésuites de la province de France, embrassait la ville de Shanghai ainsi que les provinces actuelles du Jiangsu et de l'Anhui. En 1921, Rome érigea le territoire de cette dernière en vicariat apostolique et celui de Jiangnan fut réduit au seul Jiangsu. Cinq ans plus tard, ce territoire fut scindé en deux vicariats: celui du Haimen, sur la rive nord de l'embouchure du Changjiang, remis au clergé chinois, et celui de Nanjing s'étendant au reste de la province du Jiangsu.

Enfin, en 1933, le vicariat de Nanjing était confié au clergé local mais Shanghai fut érigée en vicariat apostolique. Toutes ces unités ecclésiastiques obtinrent le statut de diocèses en 1946.

aux confins du Kiangsu [Jiangsu], les huit comtés du Sūchow [Xuzhou] guettent anxieusement la relève... »⁵

Ainsi, en 1924, dans la foulée de la division de la province jésuite du Canada par le supérieur général à Rome, Włodimir Ledochowski, les événements se précipitèrent: les missions amérindiennes furent annexées à la vice-province anglophone du Haut-Canada et la mission du Xuzhou attribuée à la nouvelle province canadienne-française⁶.

Le 9 octobre 1924, quittent Vancouver sur l'*Empress of Canada* les trois premiers Jésuites canadiens officiellement destinés à la nouvelle mission: le P. Joseph-Louis Lavoie, Armand Proulx, scolastique, et un coadjuteur, le F. Aza Souligny.

Prendent la même route, de 1925 à 1931, onze prêtres et trois frères. Cette moyenne trop basse — deux hommes par année — s'élève après 1931 parce qu'on a entre-temps activé le recrutement et fondé la procure⁷.

En cette année 1931, la Sacrée congrégation de la Propagande à Rome sépara la mission du Xuzhou du vicariat apostolique de Nanjing, la constituant en préfecture apostolique, « premier pas vers le statut autonome de diocèse⁸. » Dès lors, le nombre de membres de la province

⁵. Renaud, *Le diocèse de Sūchow...*, p. 14.

Les jésuites de la province canadienne furent précédés par leurs compatriotes, les religieuses missionnaires de l'Immaculée-Conception, communauté de Montréal nouvellement fondée qui œuvrait plus au sud, dans la préfecture apostolique de Guangzhou (Canton) depuis 1909. Lionel Groulx, *Le Canada français missionnaire*, Montréal, Fides, 1962, p. 97-100.

⁶. Pour une carte du territoire, voir Annexes VI et VII, p. xix et xx.

La mission du Xuzhou, calquée sur le *fu* ou préfecture civile du même nom, était située à l'extrême nord-ouest de l'actuelle province du Jiangsu et englobait la pointe septentrionale de l'Anhui.

⁷. Renaud, *Le diocèse de Sūchow...*, p. 18.

⁸. Langlais, *Les Jésuites du Québec en Chine...*, p. 61. Selon Langlais, par l'érection de la mission du Xuzhou en préfecture apostolique, Rome confirmait ainsi la responsabilité de la province jésuite du Bas-Canada attribuée par les autorités de la Compagnie. Georges Marin, missionnaire canadien-français de la première heure, en fut nommé administrateur apostolique. Puis la préfecture devenue vicariat en 1935, Philippe Côté fut sacré premier évêque du Xuzhou.

du Bas-Canada en Chine augmenta significativement de près de sept missionnaires par année, de 1933 à 1948⁹.

Quelles conditions de vie attendaient les jésuites canadiens en Chine? L'Alaska avait nourri d'éloignement, de froid arctique, de courses en traîneau à chiens et de populations éparses la fibre mystique de leurs aînés. La situation en Chine orientale était tout autre: contrée éloignée, sans doute, mais où l'isolement en milieu rural était vécu au cœur d'un territoire densément peuplé et se trouvait compensé par de fortes organisations missionnaires dans des centres urbains comme Shanghai ou Beijing. De plus, alors que les missions alaskaines avaient été troublées par le boom passager de la ruée vers l'or, la Chine de 1918, quant à elle, réservait aux jésuites un théâtre socio-politique fort animé et très complexe: gouvernement central instable et impuissant, luttes de différentes cliques militaires — les « seigneurs de la guerre » — détenant le pouvoir de fait, mécontentement de l'intelligentsia et de la jeunesse chinoise devant les droits et privilèges des puissances occidentales sur le territoire national. Cette effervescence fut en quelque sorte le prélude d'affrontements variés dont certains se jouèrent en plein territoire du Xuzhou, situé au cœur d'une importante région agricole et surtout sur l'axe militaire stratégique nord-sud, Beijing-Guangzhou: d'abord, dans les années 1920, les *beifa*, opérations punitives des nationalistes du Guomindang basés à Guangzhou contre les seigneurs de la guerre régnant au centre et au nord du pays; puis, au cours de la décennie suivante, l'offensive — en 1937 — et l'occupation japonaise qui perdura jusqu'en 1945. Enfin, à la même époque, les communistes retranchés au nord combattirent les forces armées japonaises puis s'engagèrent dans une lutte sans merci contre les nationalistes. Un des derniers actes de cette guerre civile se joua d'ailleurs dans le territoire missionnaire des jésuites canadiens-français: le district du Xuzhou fut le

⁹. Entre 1933 et 1948, soixante-neuf pères et frères de la province jésuite du Bas-Canada se rendirent en Chine. Cet afflux fut interrompu pendant six ans, de 1941 à 1946, à cause du

théâtre, durant l'hiver 1948-1949, de la bataille décisive qui mit en déroute 550 000 soldats des armées nationalistes¹⁰.

Outre les conflits armés, la mission du Xuzhou, pays de mousson, eut aussi à subir les fléaux des sécheresses et des inondations ainsi que le brigandage local. Mais, comme le rappelle justement Jacques Langlais, les jésuites du Québec en Chine ne se cantonnèrent pas à la campagne chinoise¹¹. Ainsi, afin de compléter leur formation, plusieurs séjournèrent à Shanghai, puis à partir de 1938, à Beijing, où Georges Marin, alors visiteur des missions jésuites en Chine, avait fondé une école internationale de langue mandarine, la maison Chabanel¹².

Au Québec, la mission chinoise fut l'occasion du déploiement de ce que Rosario Renaud appela un « complexe apostolique », c'est-à-dire un éventail d'« instruments qu'on utilisa pour vivifier les vocations ou obtenir des catholiques l'aide essentielle de leurs prières et de leurs aumônes¹³. » Selon Renaud, lui-même missionnaire en Chine pendant quatorze ans, « [t]out fils de saint Ignace est frère de saint François Xavier, d'où, chez le Jésuite, un faible pour la Chine et le Japon¹⁴. » Forts de ce désir, trois fois séculaire, et de l'élan donné aux missions québécoises par les nouvelles fondations et les instructions des papes Benoît XV et Pie XI, les jésuites s'engagèrent dans une entreprise de propagande totale: oboles et prières ponctuelles n'étaient plus suffisantes, ils aspiraient à créer une mentalité missionnaire¹⁵. Selon Renaud,

conflit mondial propagé dans le Pacifique.

¹⁰. Jacques Gernet, *Le monde chinois*, Paris, Armand Colin, 1972, p. 555.

¹¹. Langlais, *Les Jésuites du Québec en Chine...*, p. 56-57.

¹². Langlais, *Les Jésuites du Québec en Chine...*, p. 29 et 56.

¹³. *Le diocèse de Sūchow...*, p. 18. Le père jésuite Noël Chabanel (1613-1649) fut l'un des saints martyrs canadiens de la Nouvelle-France.

¹⁴. *Le diocèse de Sūchow...*, p. 14. François Xavier — Francisco de Jassu — participa avec Ignace de Loyola à la fondation de l'ordre jésuite au XVI^e siècle. Il fut missionnaire en Inde puis au Japon. Espérant évangéliser la Chine, il mourut à ses portes sur l'île de Shangchuan, au large des côtes de l'actuelle province du Guangdong.

¹⁵. *Le diocèse de Sūchow...*, p. 23.

On voulait pénétrer toutes les couches de la société, et le programme qu'on ébaucha [en 1927] comprenait tous les moyens: prédication, catéchismes, conférences, diffusion des lettres de nos missionnaires, photos, calendriers, cinéma, poésies, chants et pièces de théâtre, organisation de cercles, de ligues, d'ouvroirs et d'**expositions**, articles dans les journaux, fondation de revues, publication et vente d'ouvrages sur les Missions, etc. En moins de dix ans, on aura réalisé et au-delà cette imposante conception de la propagande missionnaire¹⁶.

Ainsi l'utilisation de l'objet exposé fut prévue dès le début de cette offensive propagandiste. En fait, les jésuites de la province du Bas-Canada pressentirent l'usage de l'objet à des fins de propagande dès le retour de Chine, en 1923, d'un premier contingent de missionnaires canadiens-français rapportant dans leurs malles des souvenirs de leur séjour. De plus, la vogue des expositions missionnaires au Canada français, à partir de 1927, et l'établissement d'un musée, à la procure des missions jésuites de Québec en 1931, créèrent une demande inédite pour les objets chinois.

Contrairement aux territoires de mission évoqués dans les chapitres précédents, ici, les sources, plus explicites, abondent et permettent de circonscrire le — ou les — parcours de l'objet de promotion missionnaire. Dans le jeu de l'offre et de la demande, de la Chine au Québec, la pratique d'acquisition s'intensifia de manière inégalée dans un contexte de grande visibilité de la mission québécoise. Porteurs des premiers souvenirs de Chine à la collection du Musée chinois de la procure, des agents s'improvisèrent, développant toute une pratique d'acquisition et amenant au Québec tout un éventail d'objets chinois. Inspirée par l'exotisme de quelques souvenirs imprévus, cette pratique, dont l'efficacité se trouva parfois controversée, fut toutefois déterminée par des intentions et des usages bien définis.

¹⁶ Je souligne. *Le diocèse de Sūchow...*, p. 20.

Sur les caractères de totalité et de continuité de la propagande, voir *infra* 4.2.1. *L'initiative: d'un rêve de séminariste à celui de journaliste*, p. 219.

3.1. Destinées d'objets

Lorsqu'en 1923, après un séjour d'études de trois ans à Xujiahui, les trois scolastiques Édouard Côté, Auguste Gagnon et Georges Marin rapportèrent des objets de Chine, rien n'indique qu'ils répondaient à une requête d'un supérieur: les missionnaires ramenaient simplement des souvenirs authentifiant leur expérience en sol chinois. Selon Rosaire Renaud, la réaction devant ces objets, qu'on montra sans doute aux collègues jésuites du noviciat et du scolasticat ainsi qu'aux proches, fut positive et concluante: « Les spécimens rapportés par le trio Gagnon, Côté et Marin, soulevaient partout un tel étonnement et provoquaient, sur la Chine et les Chinois, tant de questions, que l'on songea très tôt à les rassembler dans un local habituellement ouvert au public¹⁷. » Ainsi, très vite, les jésuites songèrent à constituer un musée et, par la suite, à enrichir cet embryon de collection.

Ces objets exotiques éveillèrent la curiosité pour la Chine en général et, conséquemment, pour la mission du Xuzhou et constituèrent, pour la province jésuite du Bas-Canada, un outil de promotion missionnaire digne d'intérêt. Aussi, en 1926, à peine un an et demi après son retour de Chine, Georges Marin, alors théologien au scolasticat de l'Immaculée-Conception à Montréal, répondait ainsi au scolastique Armand Proulx (1896-1972) qui lui demandait quels artefacts chinois rapporter au Québec:

Quant aux objets, apportez tout ce que vous pourrez. Tâchez de vous faire faire des cadeaux par les élèves, etc. Cependant rien en bambou, parce que le bambou se fendille ici à cause de la sécheresse. Achetez des objets même. Tout vous sera rendu au quintuple et peut-être davantage, si vous organisez un euchre avec ces objets comme prix, comme nous allons le faire cette

¹⁷. Renaud, *Le diocèse de Sūchow...*, p. 29. Je n'ai pas trouvé de sources manuscrites confirmant la présence de ces objets, aussi n'en connais-je point la nature. Mais Renaud, déjà membre de la Compagnie depuis 1921 fut sûrement témoin de ce retour.

année. Apportez une ou deux cannes-pipes. La nôtre a été brisée¹⁸.

Cet extrait montre bien l'importance déjà accordée à l'objet chinois. Marin fit certes peu de discrimination quant au choix des articles à acquérir mais il révélait un critère d'acquisition fondé sur l'expérience, quoique tout à fait incongru quant à la culture matérielle chinoise. En effet, ce critère, a priori soucieux de la bonne conservation des objets, faisait fi de l'importance du bambou dans la culture chinoise.

On l'appelle « l'ami de la Chine »[...].

Le bambou fait partie de la vie quotidienne des Chinois. Les tendres et délicieuses pousses sont utilisées en cuisine. Le tronc souple et robuste sert d'échafaudage dans la construction et pour fabriquer des ustensiles domestiques, meubles, emballages, papier. Les feuilles entrent dans la pharmacopée et aromatisent le « vin de bambou ». Les pages des livres chinois les plus anciens ne sont rien que des bandes de bambou. [...] Et les couverts chinois de chaque jour? Ce n'est rien d'autre que des baguettes de bambou¹⁹.

Marin faisait un choix pratique dans un contexte de propagande où l'artefact, peu importe sa pertinence, doit d'abord convenir aux conditions disponibles au lieu de conservation — en l'occurrence, le scolasticat jésuite — et non l'inverse, et bien sûr, être rentable pour l'œuvre missionnaire. De plus, le jésuite proposait deux modes d'acquisition: la donation et l'achat.

¹⁸. ASJCF, M-7, Cl. 7, 61, Académie des missions, Lettre de G. Marin à A. Proulx, 1926-02-05.

L'euchre — de l'anglais *euchre* — est un jeu de cartes. Ce jeu devait être assez populaire car le 27 avril 1930, le frère d'Auguste Gagnon organisa un « euchre-conférence » réunissant sept cents personnes dont le supérieur provincial François-Xavier Bellavance et le procureur des missions Joseph-Louis Lavoie, pour rembourser les dettes du missionnaire. On y fit tirer une automobile. Le journal de l'Académie des missions rapporte aussi la vente de deux cent quatre-vingts billets pour un euchre organisé en février 1936. ASJCF, M-7, Cl. 7, 60, Académie des missions, *Diarium de la mission de Chine*, 1927-1935.

¹⁹. E. et E. Fazzioli, *Les jardins secrets de l'Empereur d'après le Ben Cao impérial*, Paris, La Maison rustique, 1990, p. 59; voir aussi C.A.S. Williams, *Outlines of Chinese Symbolism and Art Motives*, New York, Dover Publications, 1976 [1941], p. 33-34.

année. Apportez une ou deux cannes-pipes. La nôtre a été brisée¹⁸.

Cet extrait montre bien l'importance déjà accordée à l'objet chinois. Marin fit certes peu de discrimination quant au choix des articles à acquérir mais il révélait un critère d'acquisition fondé sur l'expérience, quoique tout à fait incongru quant à la culture matérielle chinoise. En effet, ce critère, a priori soucieux de la bonne conservation des objets, faisait fi de l'importance du bambou dans la culture chinoise.

On l'appelle « l'ami de la Chine » [...].

Le bambou fait partie de la vie quotidienne des Chinois. Les tendres et délicieuses pousses sont utilisées en cuisine. Le tronc souple et robuste sert d'échafaudage dans la construction et pour fabriquer des ustensiles domestiques, meubles, emballages, papier. Les feuilles entrent dans la pharmacopée et aromatisent le « vin de bambou ». Les pages des livres chinois les plus anciens ne sont rien que des bandes de bambou. [...] Et les couverts chinois de chaque jour? Ce n'est rien d'autre que des baguettes de bambou¹⁹.

Marin faisait un choix pratique dans un contexte de propagande où l'artefact, peu importe sa pertinence, doit d'abord convenir aux conditions disponibles au lieu de conservation — en l'occurrence, le scolasticat jésuite — et non l'inverse, et bien sûr, être rentable pour l'œuvre missionnaire. De plus, le jésuite proposait deux modes d'acquisition: la donation et l'achat.

¹⁸. ASJCF, M-7, Cl. 7, 61, Académie des missions, Lettre de G. Marin à A. Proulx, 1926-02-05.

L'euchre — de l'anglais *euchre* — est un jeu de cartes. Ce jeu devait être assez populaire car le 27 avril 1930, le frère d'Auguste Gagnon organisa un « euchre-conférence » réunissant sept cents personnes dont le supérieur provincial François-Xavier Bellavance et le procureur des missions Joseph-Louis Lavoie, pour rembourser les dettes du missionnaire. On y fit tirer une automobile. Le journal de l'Académie des missions rapporte aussi la vente de deux cent quatre-vingts billets pour un euchre organisé en février 1936. ASJCF, M-7, Cl. 7, 60, Académie des missions, *Diarium de la mission de Chine*, 1927-1935.

¹⁹. E. et E. Fazzioli, *Les jardins secrets de l'Empereur d'après le Ben Cao impérial*, Paris, La Maison rustique, 1990, p. 59; voir aussi C.A.S. Williams, *Outlines of Chinese Symbolism and Art Motives*, New York, Dover Publications, 1976 [1941], p. 33-34.

Mais je voudrais d'abord me pencher sur la destination de ces objets chinois: pourquoi, en effet, les jésuites du Québec les acquièrent-ils?

Il paraît évident que les objets acquis en Chine étaient, d'une part, destinés à être aliénés à titre onéreux au profit direct de la mission du Xuzhou, dans la lignée de la loterie parisienne du jésuite Choné en 1844, faite au profit de l'église de la mission de Sainte-Croix, sur l'île Manitouline. D'autre part, les jésuites songèrent rapidement à accumuler ces objets chinois afin de les exposer, comme en témoigne cette lettre d'Édouard Côté, datée du 21 novembre 1926, à un collègue alors en Chine: « Quand les élèves s'amuseront avec les vers à soie et leur feront faire leur cocon [...], r]éservez-vous en quelques uns (*sic*) pour figurer ici dans notre futur musée [...]; n]ous accumulons les objets et quand le nombre sera suffit (*sic*), je crois que les Supérieurs [du scolasticat de l'Immaculée-Conception] nous donneront un coin de parloir²⁰. » Ces deux destinations de l'objet chinois — vente et collection — persistèrent au moins jusqu'en 1946: les exemples foisonnent dans les deux cas.

3.1.1. Des objets pour le profit

La vente de chinoiseries pour le soutien de l'œuvre missionnaire jésuite en Chine ne fut pas une activité fortuite. Les historiens de l'art limitent généralement l'usage du terme « chinoiserie » aux objets fabriqués en Europe « à la chinoise ». Oliver Impey convient toutefois que les objets faits en Chine mais adaptés au goût européen devraient aussi se qualifier comme chinoiserie. À la manière des jésuites canadiens-français eux-mêmes, on peut utiliser ce mot pour désigner généralement les objets

²⁰. ASJCF, M-7, Cl. 7, 61, Académie des missions, Lettre d'É. Côté à A. Proulx, 1926-11-21. Voir aussi, ASJCF, M-7, Cl. 7, 61, Académie des missions, Lettre de G. Marin à A. Proulx, 1927-01-08: « Non, nous ne nous débarrasserons pas de nos chinoiseries et livres [...], c]'est un stock permanent qu'il faudrait plutôt augmenter. »

chinois dont ces derniers faisaient le commerce. Cette désignation correspond tout à fait à la définition du *Grand Robert de la langue française*, « bibelot qui vient de Chine ou qui est dans le goût chinois » à laquelle on pourrait aussi ajouter, bibelot ou décor qui vient de Chine dans le goût occidental²¹.

L'achat d'un grand nombre d'objets de même type et les dépenses consenties pour ces acquisitions alors que l'aide à la mission était à peine organisée²², indiquent une entreprise de financement dont les responsables escomptaient des résultats heureux. Les premiers envois furent plutôt modestes, à peine quelques centaines de dollars investis en prévision d'une exposition. Mais les achats à la douzaine et les indications explicites pour la vente de certains objets — ici, dix dollars de figurines pour le collège Sainte-Marie; là, quarante dollars d'éventails pour le scolasticat de

²¹. Oliver Impey, *Chinoiserie: The Impact of Oriental Styles on Western Art and Decoration*, New York, Charles Scribner's Sons, 1977, p. 12-14; Madeleine Jarry, *Chinoiseries: le rayonnement du goût chinois sur les arts décoratifs des XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris/Fribourg, Vilo/Office du Livre, 1981, p. 9-14.

Toutefois, je discuterai plus loin de la nature des objets acquis par les missionnaires jésuites en Chine dans 3.2.2. « *Tout peut servir* »: *du cendrier en pierre de savon au lit impérial*, p. 153 et ss.

²². Le poste de procureur des missions chinoises fut créé dès 1927 mais sans le portefeuille nécessaire à la fonction, ce qui, jusqu'en 1929, limita considérablement toutes les initiatives des premiers procureurs, Onésime Lacouture, ancien missionnaire d'Alaska, puis Joseph-Louis Lavoie, à ses débuts. Le procureur provincial Joseph Lalande avait alors en mains les cordons de la bourse. Et à ce sujet, le scolastique Arthur Tremblay écrivit en novembre 1928 au père Alphonse Dubé (1891-1943) alors au Xuzhou: « Le P. Lavoie cherche à enlever les "trésors" de la mission au P. Joseph Lalande, qui a la main serrée sur le portefeuille. S'il n'a pas le portefeuille le P. Lavoie démissionne comme procureur et prend le premier bateau de Victoria pour la Chine. » ASJCF, M-7, Cl. 7, 62, Académie des missions, 1928, Lettre d'A. Tremblay à A. Dubé, 1928-11-12; M-7-Cl. 7, 61, Académie des missions, Lettre du scolastique Arthur Tremblay à J.-L. Lavoie, 1927-11-09; M-7, Cl. 7, 62, Académie des missions, 1928, Lettre au père Édouard Goulet à A. Tremblay, 1928-11-10.

Les choses se réglèrent toutefois en faveur de Lavoie et la procure des missions débuta en 1929, au 14 de la rue Dauphine à Québec, sous sa responsabilité.

Voir Annexe VIII, p. xxi, pour la liste des procureurs, des procureurs adjoints, des conservateurs du Musée chinois et des modérateurs de l'Académie des missions du scolasticat de l'Immaculée-Conception.

l'Immaculée-Conception²³ — montrent que les jésuites entendaient aussi en tirer un profit immédiat.

En fait, certains missionnaires n'hésitèrent pas à étendre parfois ce pragmatisme économique à toute une livraison d'objets. Ainsi, en 1930, le père Philippe Côté (1895-1970), en stage de langue chinoise à Xujiahui, informa le procureur Joseph-Louis Lavoie (1886-1968) qu'il avait engagé des dépenses de près de trois mille dollars pour l'exposition missionnaire de Montréal²⁴ — pas moins de trente-trois caisses furent alors expédiées: « Tout est très joli », écrivit Côté, « et tout peut se vendre je crois²⁵. » Bien qu'une grande part de cette expédition forma par la suite le cœur du musée

²³. ASJCF, M-7-2D, I, 1927-1934, Lettre d'A. Dubé à A. Tremblay, 1928-05-28.

²⁴. Il s'agissait en fait d'un montant de huit mille pesos mexicains. Selon Philippe Côté, le dollar canadien valait alors deux pesos mexicains soixante-dix. Cette dépense me paraît considérable, en 1930, si l'on tient compte du salaire annuel moyen d'un travailleur de l'industrie manufacturière au Canada qui s'élève à peine à mille dollars. F. H. Leacy, *Statistiques historiques du Canada*, Ottawa, Statistiques Canada/Fédération canadienne des sciences sociales, 1983, séries E41-48.

En fait, le montant dépensé pour l'achat d'objets pour l'exposition de Montréal s'éleva à 12 563 pesos — un peu plus de 4 650 dollars canadiens, selon un compte expédié par le père Édouard Lafortune alors à Xujiahui, à la demande du frère François Maussier, un jésuite français, économiste de la mission à Shanghai. ASJCF, M-7-3L, I, 1926-1932, 1983, Lettre d'É. Lafortune à J.-L. Lavoie, 1930-07-09.

L'usage du peso mexicain dans les échanges commerciaux avec la Chine remonte à la seconde moitié du XVI^e siècle alors que cette monnaie d'argent apparut dans les ports de Guangzhou et Fuzhou. Ce mode de paiement persista en Chine jusqu'à l'époque républicaine (1911-1949). Gernet, *Le monde chinois...*, p. 468-469.

²⁵. ASJCF, M-7-2C (Côté, Philippe), I, 1929-1933, Lettre de P. Côté à J.-L. Lavoie, 1930-03-07. Armand Proulx escomptait le même bénéfice de cet envoi d'objets: « Nous aurons de bien belles choses à montrer et je crois qu'en les vendant ensuite nous couvrirons facilement nos dépenses. » ASJCF, M-7-4P, II, 1926-1931, Lettre d'A. Proulx à ses parents, 1930-06-24.

En fait, si Côté paraît un peu sceptique, il semble entendu dès le départ que le contenu de cet envoi était destiné à la revente. Le frère Louis Beck, jésuite français, responsable de l'expédition des objets à Shanghai, fut catégorique:

Il va sans dire que nous désirons et espérons qu'aucun des objets envoyés ne nous reviennent, que vous puissiez tout vendre à bon prix et même à bas prix plutôt que de les retourner. Vous recevez avec se-là (*sic*) la liste des objets et de leur prix respectif qui est celui auquel nous les vendons chez nous, c'est pour vous guider quelque peu sans vous fixer en rien, sachant bien que vous ferez pour le mieux en faveur de notre Orphelinat. AMC, Fonds des Jésuites, Dossier CA89-176, Lettre de L. Beck à J.-L. Lavoie, 1930-05-10.

chinois du père Lavoie et qu'il existait déjà une volonté claire de créer un inventaire permanent d'objets chinois, la remarque de Côté illustre bien la précarité du statut d'objet de collection dans l'esprit des jésuites québécois: cet objet n'était jamais à l'abri de redevenir « objet utile », utile à la subsistance de la mission, et de perdre son statut de sémiophore au sens où l'entend Pomian²⁶. Certes, une hésitation est parfois perceptible: par exemple, lors d'un tirage tenu au scolasticat en septembre 1927, le provincial racheta le prix du gagnant, un tapis chinois, préférant conserver l'objet quitte à réduire le bénéfice²⁷. Mais en 1933, Joseph-Louis Lavoie dut se résoudre à organiser une loterie, aliénant du coup un meuble de la collection du musée:

... La pauvreté de la Mission m'oblige à regret à dégarnir un peu de ses œuvres d'art notre Musée chinois. Je vendrais mais vous êtes trop pauvres pour acheter mes trésors. J'ai donc mis en loterie un superbe coffre en bois de camphrier, sculpté, doré, peint délicatement comme une belle enluminure du Moyen-Age²⁸.

Bien que Lavoie ne répéta pas l'expérience, l'absence de certaines pièces dans la collection actuelle du musée chinois, acquise par le Musée

²⁶. J'ai déjà traité en introduction de la présente partie, « *Collectionner la mission* »: du Sault-Saint-Louis au da yunhe, du double statut — pratique et subjectif — de l'objet chez Baudrillard. Le philosophe et historien Krzysztof Pomian a repris cette opposition en partageant la culture matérielle entre objets utiles et sémiophores. Pomian définit l'objet utile comme « tel[...] qu'il[...] peu[...]t être consommé[...], ou servir à se procurer des subsistances, ou transformer des matières brutes de manière à les rendre consommables, ou encore protéger contre les variations de l'environnement. » Quant aux sémiophores, ils constituent « des *objets qui n'ont point d'utilité* au sens qui vient d'être précisé, mais représentent l'invisible, c'est-à-dire sont dotés d'une *signification*; n'étant pas manipulés mais exposés au regard, ils ne subissent pas d'usure »: la valeur de l'objet vient donc de son utilité ou de sa charge sémantique. Le sémiophore, selon Pomian, renvoie ainsi à l'univers du discours. *Collectionneurs, amateurs et curieux. Paris, Venise: XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1987, p. 42.

Dans la période de tâtonnements précédant la création du musée, l'objet oscille constamment entre ses deux fonctions, pratique et de signification: il y a un temps pour montrer — éduquer, édifier, provoquer — puis il y a un temps pour vendre — financer ou simplement ne pas grever le budget de la mission.

²⁷. ASJCF, M-7, Cl. 7, 60, Académie des missions, *Diarium de la mission de Chine, 1927-1935*.

²⁸. « Qu'on se le dise! », *Le Brigand*, n° 24, sept. 1933, p. 8.

de la civilisation de Québec en novembre 1990 — notamment des rouleaux de peinture visibles sur les photographies d'archives ou mentionnés dans la correspondance²⁹ — permet de croire que l'aliénation fut encore pratiquée par la suite.

Néanmoins, il est incontestable que certains objets furent destinés à générer des profits, en tout temps et dans l'intention de tous les agents, à Montréal et sur le terrain. Ainsi, à l'envoi pour l'exposition de 1930, Côté joignit six cents éventails voués fort probablement à la revente ou à servir de prix lors de tirages³⁰. La commande du père Lavoie adressée l'année suivante au frère Émile Lord (1893-1936), un jésuite canadien-français en poste à l'Observatoire magnétique, météorologique et sismologique de Xujiahui, ne laisse aucun doute sur la destination des objets. En effet, Lord expédia à Sainte-Foy quatre caisses contenant deux mille huit cents éventails ainsi que des « bibelots chinois communs » à faible prix, objets plus près d'un inventaire de boutique de souvenirs que de celui d'une collection de musée³¹! De la même manière, en 1932, Lavoie fit venir de Chine des objets à la douzaine, « de quoi boucher les trous [financiers] du Musée », écrivit-il à son collègue Rosario Renaud, « dentelles, ivoires, jades, potiches et menus objets à vendre³². »

Malgré la difficile conjoncture économique déclenchée par le krach boursier de 1929, le commerce de bimmeloterie chinoise s'intensifia au point

²⁹. Voir, par exemple, trois rouleaux verticaux suspendus au fond du kiosque jésuite, dans *Sherbrooke 1941*, p. 139; deux rouleaux horizontaux de plus de trois mètres de long dont l'un représente les « Sept sages de la forêt de bambou » (*zhulin qixian*) et l'autre, les transformations du Bouddha, ASJCF, M-7-5R, I, Lettres de R. Renaud à J.-L. Lavoie, 1935-11-20; 1935-12-13; AMC, Fonds des Jésuites, Dossier n°CA89-176, Lettre de J.-L. Lavoie à R. Renaud, 1936-02-24.

³⁰. ASJCF, M-7-4M, 1, 1925-1930, Lettre de G. Marin au père Raphael Delbeke, 1930-08-09; « Qu'on se le dise! », *Le Brigand*, n° 24, sept. 1933, p. 8.

³¹. ASJCF, M-7-4L, 1930-1936, Lettre d'É. Lord à J.-L. Lavoie, 1931-08-10.

³². ASJCF, M-7-CI. 7, 65, Académie des missions, 1932, Lettre de J.-L. Lavoie à R. Renaud, 1932-04-27.

où Lavoie entendit instituer la pratique en créant, en 1934, à la procure des missions de Québec, une boutique en bonne et due forme:

Il s'agit de s'organiser un magasin qui ne soit pas banal. J'ai demandé à Monseigneur [Georges Marin] de m'avancer \$ 1,000. dollars. Ne faites pas de folies avec ça. Mais achetez-moi des bibelots qui ne soient pas des niaiseries, mais qui soient à des prix populaires et abordables. Les choses dispendieuses, il en faut, mais peu. Tâchez de trouver l'objet qui tente, ou l'objet de véritable utilité. [...]

Gardez ceci en mémoire: pour le magasin, ce sont des articles qui nous rapporteront du 100% en étant vendus à \$ 0.25 à \$ 1 00 que vous devez nous expédier en plus grande quantité. Ensuite, des articles à \$ 2.00, 3.00 jusqu'à 10.00. En proportion inverse du prix, calculez la quantité. [...]

[...] N'oubliez pas dans le choix des articles qu'il faut ici réaliser du 100% au moins et quand même vendre apparamment (*sic*) à bon marché³³.

Lavoie ne discutait point ici d'authenticité de l'objet, de sa rareté, de son antiquité ou de sa valeur esthétique: il s'agissait de plaire à l'acheteur ou de répondre à ses besoins à un coût irrésistible, quitte à vendre des « porte-allumettes [...] [et] porte-cure-dents en pierre de savon avec les trois petits singes collés à la base alentour³⁴. » Conformément à la volonté de la Compagnie de Jésus au Québec de créer un esprit missionnaire de masse, Lavoie privilégia la vente de bibelots bon marché, fabriqués en grande quantité, et permit ainsi au plus grand nombre de s'approprier une parcelle de Chine. Les bienfaiteurs de la mission et les visiteurs du musée, dont une certaine proportion devait être formée de touristes³⁵, pourraient alors repartir avec un objet *made in China*, témoin non pas d'un réel séjour en Chine

³³ ASJCF, M-7-3L, I, Lettre de J.-L. Lavoie au père Édouard Laflèche, 1934-11-01.

³⁴ AMC, Fonds des Jésuites, Dossier n° CA89-176, Lettre de J.-L. Lavoie au père Adrien Sansoucy, 1937-03-01.

³⁵ ASJCF, M-7, Cl. 7, 66, Académie des missions, 1934, Lettre du père Cornélius Pineau au scolastique Paul-Émile Gauthier, 1934-07-20. Pineau (1900-1983) soulignait la présence de nombreux touristes américains: « [...] en ces temps ci (*sic*) la moitié des machines dans les rues de Quebec (*sic*) sont des machines américaines: je repasse les noms de tous les États de la république: une vraie farce. »

mais d'une visite — « un parcours, un itinéraire, un voyage » comme l'évoque le sociologue Jean Davallon³⁶ — au musée chinois de la Compagnie de Jésus. Enfin, souvenir exotique d'une visite ou achat utile, le bibelot chinois était aussi témoin matériel, attestation de la contribution de l'acheteur au développement de l'œuvre missionnaire jésuite.

La boutique semble avoir connu un certain succès puisqu'en 1937, Joseph-Louis Lavoie, procureur adjoint de la mission de Chine, fut en mesure d'en affirmer la rentabilité: « [...] avertissez tous nos Supérieurs que les argents affectés à ces achats [de bibelots chinois], transport, déplacement d'hommes etc ne sont pas pris sur l'argent des aumônes, mais sur les revenus du magasin qui cette année a pu envoyer quelques sous aux missionnaires après avoir fait vivre la maison où s'héberge la Procure³⁷. » En effet, à au moins trois reprises, de 1936 à 1939, Lavoie passa des commandes d'objets à ses collègues missionnaires en Chine pour regarnir son inventaire: « Il reste tout juste cette partie du stock destinée à foncer les rayons perpétuellement parce qu'elle n'aguiche pas les chalands³⁸. » Tous ces ordres d'achat, indiquant parfois des objets à la centaine, furent dûment remplis³⁹.

³⁶. Jean Davallon, « Gestes de mise en exposition », dans J. Davallon, éd., *Claquemurer pour ainsi dire tout l'univers*, Paris, Éditions du Centre Georges-Pompidou/Centre de création industrielle, 1986, p. 250.

³⁷. AMC, Fonds des Jésuites, Dossier n° CA89-176, Lettre de J.-L. Lavoie à A. Sansoucy, 1937-03-01.

³⁸. AMC, Fonds des Jésuites, Dossier n° CA89-176, Lettre de J.-L. Lavoie à R. Renaud, 1936-02-24. Le terme « chaland » — achalander, achalandage — désigne ici, selon le *Grand Robert de la langue française*, l'« acheteur, acheteuse qui va de préférence chez un même marchand ».

L'emploi de ce mot laisse croire que la boutique de la procure avait une clientèle régulière. Le jésuite Cornélius Pineau en séjour à Québec en 1934 n'observait-il pas que les mêmes visiteurs revenaient une deuxième fois au musée? ASJCF, M-7, Cl. 7, 66, Académie des missions, 1934, Lettre de C. Pineau à P.-É. Gauthier, 1934-07-20.

³⁹. ASJCF, M-7-5R, II, 1936-1947, Lettre de R. Renaud à J.-L. Lavoie, 1936-04-13; AMC, Fonds des Jésuites, Dossier n° CA89-176, Connaissance de la *International Forwarding Corporation*, Shanghai, pour deux caisses de figurines, 1936-04-06; Connaissance de la *Canadian Pacific Railway Co.* pour deux caisses d'objets missionnaires, 1936-04-24; Douanes, Canada — Déclaration pour « 2 Caisses: Collections d'antiquité importées pour un Musée public (Musée Chinois) », 1936-05-06; Facture de la « Procure de la mission de

De plus, en marge de ce négoce institutionnalisé, les missionnaires expédièrent des cadeaux à leurs bienfaiteurs, sur une base individuelle. Par ses petits présents, le « broussard » — le missionnaire sur le terrain — visait à plaire et à maintenir l'attention du donateur. En 1938, le père Léo-Paul Bourassa (1904-1979), en stage de langue chinoise à Anqing, s'adressa ainsi à un collègue mieux situé pour l'achat de « tonsi⁴⁰ » :

Si vous rencontrez dans les bazars de Peiping des menus objets, des menues soieries... etc... faciles à envoyer dans un paquet léger ou dans une lettre ordinaire ne manquez pas de m'en ramasser... ne me les envoyez pas tout de suite. J'ai l'habitude de glisser ainsi quelques souvenirs à mes bienfaiteurs et ça rapporte⁴¹.

Mais l'expansion du deuxième conflit mondial à la région du Pacifique vint interrompre ce commerce: le dernier contingent de missionnaires fut envoyé en Chine en 1940 et les départs ne reprirent qu'en 1947. Par la suite, la hausse des prix et l'instabilité engendrée par la guerre civile en Chine ne permirent guère aux jésuites du Québec — à leur grande déception — de reprendre ce mode de financement et de diffusion de la mission chinoise⁴².

Süchow [Xuzhou] », Shanghai, au Musée Chinois de Québec, 1937-05-29; Connaissance de la *G.E. Marden & Co.*, Shanghai, pour sept caisses d'objets chinois, 1937-05-29; « Specimen Form of Invoice approved by Canadian Customs (1937) for Goods Sold by Exporter prior to Shipment » pour trois caisses d'objets (n^{os} 1-3), 1939-05-11; « Specimen Form of Invoice approved by Canadian Customs (1937) for Goods Sold by Exporter prior to Shipment » pour deux caisses d'objets (n^{os} 4 et 5), 1939-05-11; Liste d'objets d'A. Sansoucy à J.-L. Lavoie, 1939-05-13.

⁴⁰. Les missionnaires employèrent souvent ce mot chinois dans leur correspondance. Il s'agit du mot chinois *dongxi* qui signifie « chose ».

⁴¹. ASJCF, BO-217-5, Lettre de L.-P. Bourassa à Cosme Cossette, 1938-03-10.

⁴². Ainsi en 1947, le supérieur de la mission du Xuzhou, Auguste Gagnon, informa le responsable de la procure de mission à Montréal, le père Louis Bouchard (1908-1989), de la difficulté de poursuivre l'achat de chinoiseries: « Vais vous faire acheter des bibelots chinois mais c'est dix fois les prix d'avant guerre! les soldats ont pourri les vendeurs. » ASJCF, M-7-3G, III, 1947, Lettre d'A. Gagnon à L. Bouchard, 1947-03-07.

3.1.2. Des objets pour l'exposition

Parallèlement à ce destin mercantile, l'objet de promotion missionnaire connut les murmures du parloir et du musée ainsi que la cohue des expositions. Dans un document de recherche commandé par le Musée de la civilisation de Québec en 1994, Vincent Bélanger affirme que « le Musée chinois [des jésuites] n'a pas été chose préméditée comme l'on serait porté à croire, mais il est né de l'exposition missionnaire de Montréal en 1930⁴³. » Or, je l'ai déjà souligné, l'ouvrage sur l'histoire de la mission du Xuzhou de Rosaire Renaud et la correspondance des missionnaires jésuites laissent entrevoir un projet de musée dès le retour de Chine des premiers scolastiques en 1923. Ainsi non seulement voulait-on vendre des bibelots à prix populaires mais encore les « chinois⁴⁴ » voulurent-ils montrer la Chine — ou plutôt *leur* Chine — au grand public.

Que l'idée d'un musée missionnaire germât dans l'esprit des jésuites du Québec ne surprend guère: l'embryon de collection alaskaine, l'exemple du musée des jésuites français à Xujiahui et la présence de certains jésuites canadiens-français en Europe dans la seconde moitié des années 1920 y comptèrent sans doute pour beaucoup. Tout d'abord, le père Édouard Goulet, missionnaire en Chine, fut appelé à Rome en 1923 par le supérieur général Ledochowski afin d'agir comme secrétaire général des missions jésuites. L'année suivante, Goulet se trouva engagé dans l'organisation de l'exposition missionnaire vaticane demandée par le pape Pie XI⁴⁵. De plus, comme il occupa son poste à Rome jusqu'au début des années 1950, Goulet fut sans doute un témoin privilégié de cette exposition, inaugurée en décembre 1924, puis du musée missionnaire et ethnologique du palais du

⁴³. *Le Musée chinois: collection d'objets chinois ayant appartenu aux jésuites québécois*, s.l., Musée de la civilisation, août 1994, p. 7.

⁴⁴. Nom donné aux missionnaires jésuites du Xuzhou en séjour au Canada ou aux aspirants missionnaires pour la Chine — ces derniers furent aussi appelés « chinoisants ».

⁴⁵. J.-B. Piolet, « De l'Exposition Vaticane des Missions », *Revue d'histoire des missions*, vol. 1, n°2, sept. 1924, p. 249.

Latran, issu de cet événement et ouvert en 1927⁴⁶. À la même époque, pour l'année académique 1927-1928, les pères Georges Marin et Auguste Gagnon furent envoyés en Belgique pour leur « troisième an »⁴⁷. Ils eurent alors l'occasion de visiter des centres missiologiques européens dont celui de l'université de Louvain, animé par les jésuites belges :

[...] nous irons à Louvain passer quelques jours pour étudier un peu la propagande missionnaire qui s'y fait, examiner la bibliothèque des Missions, etc. etc. — — en somme nous documenter le plus possible sur les choses missionnaires. [...] L'âme du mouvement missiologique de Louvain: Semaines de missiologie, Aucam, Xaveriana, Dossiers de l'Action missionnaire etc. etc. c'est le P. Pierre Charles qui s'est lancé dans ce mouvement après la guerre⁴⁸.

⁴⁶. Au sujet de l'Exposition missionnaire vaticane de 1925, voir *infra* 4.1.2. *L'Exposition vaticane*, p. 193 et ss., ainsi que les articles de la *Revue d'histoire des missions*: Piolet, « De l'Exposition Vaticane des Missions », vol. 1, n° 2, sept. 1924, p. 243-260; Testis, « L'Exposition Vaticane des Missions: Les derniers Jours avant l'Inauguration », vol. 2, n° 1, 1^{er} mars 1925, p. 96-103; H.-M. Dubois, « L'Exposition des Missions », vol. 2, n° 2, 1^{er} juin 1925, p. 213-311, et « L'Œuvre civilisatrice et scientifique des Missions catholiques: Essai d'Étude à propos de l'Exposition du Vatican », vol. 2, n° 3, 1^{er} sept. 1925, p. 403-428; H. Pinard de la Boullaye, « L'Ethnologie à l'Exposition Vaticane des Missions », vol. 2, n° 4, 1^{er} décembre 1925, p. 507-528.

Au sujet du musée missionnaire et ethnologique du Latran, le *Pontificio Museo Missionario-Etnologico*, voir entre autres, Wilhelm Schmidt, « Les musées des missions et en particulier le Musée pontifical du Latran pour l'étude des missions et de l'ethnographie », dans baron Descamps et al., *Histoire générale comparée des missions*, Paris/Bruxelles/Louvain, Plon/Édition universelle/AUCAM, 1932, p. 605-636; P. O'Reilly, « Musées missionnaires et ethnologiques », dans Simon Delacroix, dir., *Histoire universelle des missions catholiques. Volume 4: L'Église catholique face au monde non chrétien*, Paris, Grund, 1959, p. 59-70; Jozef Penkowski, « Pontificio Museo Missionario-Etnologico », dans *The Vatican Collections: Papacy and Art*, New York, The Metropolitan Museum of Art/Harry N. Abrams, 1982, p. 226-241.

⁴⁷. C'est la dernière année de formation du prêtre jésuite. Elle est qualifiée de « troisième an » car il s'agit d'« une troisième année de noviciat et d'études ascétiques ». Cette année de probation est consacrée à parfaire la formation spirituelle du jésuite avant son engagement définitif dans la carrière apostolique: enseignement, missions, etc. *La Compagnie de Jésus au Canada — I.H.S. — 1842-1942: l'œuvre d'un siècle*, Montréal, Maison Provinciale (Compagnie de Jésus), 1942, p. 31.

⁴⁸. ASJCF, M-7, Cl. 7, 61, Académie des missions, Lettre de G. Marin à C. Pineau, 1927-12-11. Marin faisait allusion aux activités de diffusion et de réflexion missiologiques soutenues par le jésuite belge Pierre Charles (1883-1954), durant la période de l'entre-deux-guerres. Selon l'historien Jean Pirotte, Charles, un auteur prolifique et un communicateur de talent, catalysa l'élan missionnaire dans les milieux universitaires européens de l'époque. Dans la foulée des travaux de Joseph Schmidlin à Münster, en Westphalie — le père de la missiologie catholique — et conformément au souhait de Pie XI, le jésuite jeta les bases d'une action

Louvain possédait aussi un musée consacré aux missions belges du Congo, musée toutefois que les deux jésuites québécois ne purent visiter: « comme il est très souvent en voyage pour les différentes expositions missionnaires ou journées de missions, on le laisse souvent dans ses caisses de transport et c'est ainsi que nous ne l'avons pas vu⁴⁹. » Néanmoins, quelques semaines après cette visite, un projet d'établir une procure au collège Sainte-Marie, rue Bleury, à Montréal, incluant une salle d'exposition fut proposé au provincial jésuite du Québec François-Xavier Bellavance par Gagnon et Marin: « pour permettre à [...] [sa] Révérence dans son amour pour la Chine de faire encore mieux⁵⁰. » En outre, la correspondance des « chinois » révèle ici et là des allusions au « futur musée », au « petit musée » ou encore à la formation d'un « petit noyau » d'objets « qui pourra [...] servir lorsque l'occasion se présentera⁵¹. » Les jésuites entreprirent alors de créer une réserve d'objets

missionnaire fondée non plus sur l'empirisme et l'improvisation mais sur la science. Charles influença ainsi « toute une génération d'étudiants et professeurs, intéressés à des titres divers par l'évangélisation du monde, avec une volonté d'ouverture aux valeurs des cultures non européennes ».

En 1925, Pierre Charles reprit l'animation des Semaines de missiologie de Louvain, et fonda la même année à Louvain l'AUCAM, Association universitaire catholique pour l'aide aux missions. Il lança aussi une collection destinée au grand public et intitulée *Xavierana*, « de 1924 à 1940, les Jésuites feront paraître dans cette collection près de deux cents brochures en français et autant en néerlandais. » Les *Dossiers de l'Action missionnaire*, dont une livraison fut consacrée à l'exposition missionnaire, furent publiés dans cette collection. Jean Pirotte, « Pierre Charles à Louvain: les formes d'une "action" missionnaire », dans Marc Spindler et Jacques Gadille, dir., *Sciences de la mission et formation missionnaire au XX^e siècle/Scienze delle missione e formazione missionaria XX^e s. Actes de la XI^e session du CREDIC à Vérone, août 1991*, Lyon/Bologna, Éd. lyonnaises d'Art et d'Histoire/Edizione Missionarie Italiana, 1992, p. 68-69.

⁴⁹. ASJCF, M-7, Cl. 7, 62, Académie des missions, 1928, Lettre de G. Marin aux « P.P. Arthur Tremblay, L.-P. Bourassa et Pineau *et alii*, à tous les amis de notre mission, Chinois et autres, à tous les membres de l'Académie des Missions, etc, etc. », 1928-01-03.

⁵⁰. ASJCF, M-7-3G, I, 1920-1930, Lettre d'A. Gagnon à F.-X. Bellavance, 1928-01-23.

Gagnon et Marin réussirent aussi à obtenir une permission pour un voyage à Rome pour, en leur qualité de missionnaires, visiter le musée missionnaire et ethnologique du Latran. ASJCF, M-7, Cl. 7, 62, Académie des missions, 1928, Lettre d'É. Goulet à un membre de la Compagnie, 1928-03-17.

⁵¹. ASJCF, M-7, Cl. 7, 61, Académie des missions, Lettre de G. Marin à A. Proulx, 1927-05-01. Voir aussi ASJCF, M-7, Cl. 7, 61, Académie des missions, Lettre d'É. Côté à A. Proulx,

permanente dont ils ne se départiraient pas, objets à montrer, dans la mesure du possible soit dans les maisons de la Compagnie, soit lors des expositions missionnaires.

Outre la filière jésuite européenne, il est certain que la vogue des expositions missionnaires, lancée en 1927, à Joliette, créa de son côté une demande d'objets pour meubler les différents kiosques des communautés religieuses participantes. Ainsi à la clôture de cette manifestation missionnaire, le 10 juillet 1927, Guillaume Forbes, évêque de Joliette, émit le souhait que chaque communauté missionnaire organisât son propre musée:

Le vœu que je formulerai, tout apostolique, je crois, est celui de voir toutes les communautés missionnaires qui ont adhéré et pris part à cette manifestation constituer, chacune en son particulier, si possible en ses couvents d'études, à l'aide des objets qu'elle a exposés, un musée permanent; et cela, sans prétendre engager l'avenir, afin de faciliter la réalisation d'autres semblables manifestations missionnaires⁵².

Dans sa lettre du 8 janvier 1927, Georges Marin, nommé organisateur du kiosque jésuite, demandait d'ailleurs à son collègue Armand Proulx d'acquérir des objets: « Il faut commencer un petit musée qui servira aux petites expositions locales [...]; on parle d'une semaine missionnaire à Joliette, cet été — et si nous avions plus d'objets, ils nous seraient très utiles⁵³. » Jusqu'à la fondation du musée chinois de la procure des missions, à Québec, en 1931, ce « petit musée » fut plutôt, à l'image du musée missionnaire de Louvain, une collection vouée à l'itinérance.

1926-11-21 et M-7, Cl. 7, 61, Académie des missions, Lettre de G. Marin à A. Proulx, 1927-01-08.

⁵². *Joliette 1927*, p. 82.

L'exposition missionnaire au Québec sera étudiée en détail dans la seconde partie de cette thèse, *La mission en spectacle: Les expositions missionnaires*. L'exposition de la semaine missionnaire de Joliette en 1927 fut la première tenue au Québec.

⁵³. ASJCF, M-7, Cl. 7, 61, Académie des missions, Lettre de G. Marin à A. Proulx, 1927-01-08.

Destinataire des premières expéditions d'objets de Chine, le scolasticat de l'Immaculée-Conception, où se trouvait l'Académie des missions, apparut d'abord aux « chinois » comme l'endroit tout désigné pour organiser un musée⁵⁴. Selon Rosario Renaud, le manque d'espace et d'objets différa toutefois le projet⁵⁵. Mais, dès janvier 1928, Renaud annonça à un collègue jésuite du collège d'Edmonton, Oscar Handfield, les bonnes dispositions du provincial Bellavance envers les activités de propagande missionnaire au scolasticat et tout spécialement envers le musée: « Le P. P. a été très gentil pour l'Académie et le P. Tremblay, notre "ta-jen" a obtenu pas mal de choses: par exemple, un musée missionnaire au nouveau collège [Jean-de-Brébeuf]⁵⁶. » Toutefois, à ma connaissance, rien n'indique qu'une telle fondation eut lieu: le « musée chinois » qui fut présenté au collège Sainte-Marie en octobre 1929, puis à Québec, quelques mois plus tard, se

⁵⁴. L'Académie des missions fut créée en 1927 à l'instigation de Georges Marin pour orchestrer les initiatives de propagande missionnaire. Malgré l'appellation, il ne s'agit pas d'une association d'experts missiologues mais d'un regroupement d'étudiants jésuites, théologiens et philosophes, désireux de faire avancer la cause des missions de la Compagnie sans nécessairement aspirer à la vocation missionnaire. Renaud, *Le diocèse de Sūchow...*, p. 20.

L'Académie contribua d'une part à la formation des aspirants missionnaires et à la consolidation de leur vocation par la mise sur pied d'un centre de documentation sur les territoires de mission, les communautés missionnaires et les différentes méthodes d'apostolat, regroupant une bibliothèque ainsi que des archives dont un important corpus photographique. Outre cette fonction de noviciat, véritable pépinière de missionnaires, l'Académie participa activement à l'entreprise de propagande missionnaire jésuite en faisant œuvre d'éducation apostolique, notamment dans les institutions d'enseignements et dans les paroisses: « Partout, maîtres, maîtresses et élèves vibraient au récit des merveilles que la grâce effectuait à Zikawei [Xujiahui] et brûlaient de s'enrôler parmi les promoteurs de la cause sainte entre toutes. » Renaud, *Le diocèse de Sūchow...*, p. 21.

⁵⁵. Renaud, *Le diocèse de Sūchow...*, p. 29.

Le journal de l'Académie des missions mentionne le refus du recteur du scolasticat d'accorder des locaux spécifiques, en décembre 1927. ASJCF, M-7, Cl. 7, 60, Académie des missions, *Diarium de la mission de Chine, 1927-1935*, 1927-12-29. Concernant l'étroitesse des locaux au scolasticat, voir aussi, ASJCF, M-7, Cl. 7, 61, Académie des missions, Lettre d'A. Tremblay à J.-L. Lavoie, 1927-11-09.

⁵⁶. Arthur Tremblay était alors modérateur de l'Académie des missions, ce qui lui valut cette appellation de « ta-jen », *daren*, littéralement « grande personne » en chinois. *Daren* désigne un homme d'une grande vertu ou encore un personnage important.

Le collège Jean-de-Brébeuf ouvrit ses portes en septembre 1928.

transporta bien au collège Brébeuf mais pour une exposition missionnaire temporaire inaugurée le 23 mars de l'année suivante⁵⁷.

Durant cette année 1929-1930, les objets chinois semblent néanmoins avoir connu un port d'attache: Kahnawake. En septembre 1929, le jésuite Armand Proulx, modérateur de l'Académie, y apporta ses chinoiseries à la demande du curé de la mission Saint-François-Xavier, le père Conrad Hauser (1893-1958), futur missionnaire au Xuzhou⁵⁸. Puis le 4 octobre suivant, Hauser conseilla à Proulx de faire voyager le musée: « il est difficile que cela ne soit pas à l'avantage de notre œuvre [...] », affirmait-il, « [...]je ferai tout pour vous rendre la chose possible autant de fois que vous le voudrez⁵⁹. » La collection chinoise se trouvait donc alors sous la responsabilité du supérieur de la mission iroquoise bénéficiant ainsi de la visibilité offerte par le pèlerinage de dévotion à Kateri Tekakwitha et l'attrait touristique du site historique de l'ancienne mission des jésuites français. De plus, le rapport de l'Académie mentionne, après les expositions locales de Québec et de Montréal, la présence des objets chinois au *Kateri Hall* de Kahnawake pour tout l'été, à la veille de l'exposition missionnaire de Montréal:

Notre Mission de Chine a eu une exposition permanente dans la salle paroissiale à Caughnawaga. La salle ornée désormais de souvenirs indiens et chinois par les soins des pères de la Mission et des scolastiques PP. Proulx, Laflèche, Boileau, Gauthier et

⁵⁷. ASJCF, M-7, Cl. 7, 60A, Académie des missions, Rapport de l'année missionnaire, septembre 1929 - décembre 1930, 1931-02-02.

Des objets de Chine furent certainement présentés à d'autres occasions. Par exemple, un rapport sur l'activité missionnaire au collège Sainte-Marie, daté du 9 juin 1928, fait état d'une exposition dans les salles de récréation de l'établissement: « [...] un groupe d'élèves qui se vouent à l'action missionnaire, exposent dans les salles de récréation des photographies, des cartes postales, des objets et de la lingerie donnant un aperçu général sur les mœurs et usages chinois [...]; d]es figurines, artistement travaillées, suscitent le plus vif intérêt. » ASJCF, M-7, Cl. 7, 62, Académie des missions, 1928, « Au Collège Sainte-Marie », 1928-06-09.

⁵⁸. ASJCF, M-7-4P, II, 1926-1931, Lettre d'A. Proulx à ses parents, 1929-09-22; ASJCF, M-7, Cl. 7, 60, Académie des missions, *Diarium de la mission de Chine*, 1927-1935, 1929-09.

⁵⁹. ASJCF, M-7, Cl. 7, 63, Académie des missions, 1929-1930, Lettre de C. Hauser à A. Proulx, 1929-10-04.

Wilfrid Nadeau, a révélé aux touristes et aux amis de la Mission et des Jésuites, notre double champ d'apostolat. (juin-septembre 1930)⁶⁰.

Ainsi, les multiples initiatives qui préparèrent la voie du futur musée chinois de Québec furent manifestes bien avant 1931 et générèrent une grande activité de collectionnement. Outre les souvenirs des premiers scolastiques et l'envoi de Proulx pour l'exposition de Joliette en 1927, le père Alphonse Dubé (1891-1943) expédia en mars 1928 neuf colis remplis de bibelots chinois en prévision d'une nouvelle exposition missionnaire — qui n'eut jamais lieu —, dépensant un peu moins de deux cents dollars canadiens⁶¹. À peine trois mois plus tard, Joseph-Louis Lavoie rentra de Chine, les malles pleines de « curios », de livres et de disques chinois avec en tête un plan ambitieux⁶²: rien de moins que l'achat du musée de Xujiahui! Certes, ce plan ne se réalisa jamais mais il révélait bien les visées muséales de Lavoie⁶³.

⁶⁰. ASJCF, M-7, Cl. 7, 60A, Académie des missions, Rapport de l'année missionnaire, septembre 1929-décembre 1930, 1931-02-02. Voir aussi ASJCF, M-7, Cl. 7, 60, Académie des missions, *Diarium de la mission de Chine*, 1927-1935, « Avril »; M-7-4P, II, 1926-1931, Lettre d'A. Proulx à ses parents, 1930-05-07: « L'installation d'un musée chinois à Caughnawaga sera bientôt une affaire faite ».

⁶¹. ASJCF, M-7-2D, I, 1927-1934, Lettres d'A. Dubé à A. Tremblay, 1928-03-04, 1928-03-25, 1928-05-28; AMC, Fonds des Jésuites, Dossier n° CA89-176, « Liste des objets achetés par le P. Dubé au mois de mars 1928 ».

Après l'exposition missionnaire de Joliette, les jésuites impliqués dans l'œuvre missionnaire chinoise s'attendaient à ce que l'expérience soit répétée l'année suivante, possiblement à Québec. Suite à l'apathie des évêques, le modérateur de l'Académie, Arthur Tremblay, à la suggestion du père Marin, soumit un projet d'exposition pour 1929 à l'abbé Clovis Rondeau du séminaire des Missions-Étrangères, « en relation avec l'épiscopat. » Mais l'exposition attendue en 1929, à Montréal, n'eut lieu qu'en 1930. ASJCF, M-7, Cl. 7, 62, Académie des missions, 1928, Lettre de G. Marin à A. Tremblay et R. Delbeke, 1928-06-25; Lettre de G. Marin à A. Tremblay, 1928-01-18; Lettre d'A. Tremblay à C. Rondeau, 1928-10-26; Lettre d'A. Tremblay à É. Goulet, 1928-11-10.

⁶². ASJCF, M-7-2D, I, 1927-1934, Lettre d'A. Dubé à A. Tremblay, 1928-05-28.

⁶³. ASJCF, M-7, Cl. 7, 62, Académie des missions, 1928, Lettre d'A. Tremblay à A. Dubé, 1928-11-28. La mission jésuite et les autorités françaises de Shanghai avaient alors un tout autre projet pour le musée de Xujiahui. Le musée, commencé en 1868, par le jésuite Pierre Heude avait connu une croissance considérable et se trouvait, au cours des années 1920, fort à l'étroit dans ses locaux sur le terrain de la mission. Aussi dès 1916, pensa-t-on transporter le musée, plus à l'est, sur le campus de l'université jésuite de l'Aurore, ou Zhendan, fondée en 1903, afin de rendre l'institution accessible au public. Les plans du

Nommé procureur en 1929, Joseph-Louis Lavoie s'occupa d'organiser la nouvelle procure de la mission du Xuzhou à Québec et s'employa aussi à peaufiner ses outils de propagande. Il lança l'année suivante une revue missionnaire, *Le Brigand*, puis, en 1931, fonda un musée chinois⁶⁴. Et Lavoie ne lésina pas pour consolider les bases de ce

nouveau musée, rebaptisé musée Heude, plus grand, plus moderne, furent approuvés en 1929 et l'emménagement commença au printemps 1931.

Le nouveau Musée est un vaste bâtiment en ciment armé, avec deux façades [...]. Il comporte deux étages au-dessus du rez-de-chaussée.

Intérieurement, il est divisé en deux parties absolument distinctes et indépendantes. Le corps de bâtiment situé sur l'avenue Dubail est destiné aux galeries d'exposition et est ouvert au public. Les trois grandes salles qui le constituent, éclairées chacune, par le haut, de trente fenêtres, reçoivent les collections capables d'intéresser les visiteurs qu'aucun souci d'étude spéciale n'attire, mais qui sont curieux pourtant de connaître les principales richesses de la Chine, dans les différents domaines de l'Histoire naturelle [...].

Quant à l'autre corps de bâtiment, il est réservé aux Pères chargés du Musée, qui y possèdent chacun leur appartement et leur laboratoire privé, et aux savants de passage, désireux de consulter les collections d'étude [...]. La bibliothèque, fort riche, occupe dans toute la hauteur du bâtiment une grande pièce située entre les salles de collections et les laboratoires pour faciliter le travail et éviter les allées et venues [...]. Octave Piel, « Le 70^e anniversaire du musée Heude », dans *Bulletin de l'Université de l'Aurore*, n°38, 1938, p. 33.

Au rez-de-chaussée du musée se trouvait une galerie des antiquités chinoises (Piel, « Le 70^e anniversaire du musée Heude »..., p. 38). Cette galerie fut probablement créée à partir du musée du frère jésuite français Louis Beck. Beck était responsable de l'atelier de sculpture de l'orphelinat de Tushanwan, à Xujiahui où il avait accumulé une collection d'antiquités chinoises. Cette dernière fut déménagée à l'université de l'Aurore en 1930.

Je crois que c'est surtout cette dernière collection qui intéressait Joseph-Louis Lavoie mais le généralat de Rome défendit une telle transaction. ASJCF, M-7-2C, I, 1929-1933 (Côté), Lettres de P. Côté à J.-L. Lavoie, 1930-02-24; 1930-03-07.

Cette opposition ne découragea guère Lavoie qui tenta d'obtenir une subvention de la *Carnegie Corporation of New York* en 1933. Puis en 1936, il annonça des développements grandioses pour son musée demandant à Rosaire Renaud, alors en Chine, d'acquérir les doubles d'artefacts de deux institutions muséales jésuites en Chine: le musée Heude de Shanghai et le musée Beijiang de Tianjin. Mais il semble que ces deux initiatives restèrent sans lendemain. ASJCF, M-7, Cl. 7, 65A, Académie des missions, 1933, Lettres de R. Renaud à J.-L. Lavoie, 1933-01-26; 1933-02-04; M-7-3L, I, 1924-68, Lettre de J.-L. Lavoie à G. Marin, 1933-02-16; AMC, Fonds des Jésuites, Dossier n° CA89-176, Lettre de J.-L. Lavoie à R. Renaud, 1936-02-24.

⁶⁴. Renaud, *Le diocèse de Sūchow...*, p. 27. *Le Brigand* était, et est encore, la revue missionnaire des jésuites canadiens-français. Joseph-Louis Lavoie en publia le premier numéro le 25 mars 1930. Le titre inusité rappelle l'expérience périlleuse du père Lavoie, victime d'un acte de brigandage lors de son séjour en Chine « qui le força à revenir au Canada se remettre de ses émotions ». *Le Brigand*, n°418, nov.-déc. 1990, p. 2.

musée. Dès le mois de septembre, un nouveau projet d'exposition missionnaire pour 1930 avait été approuvé par l'archevêque-coadjuteur de Montréal, Mgr Georges Gauthier, et le procureur saisit l'occasion: au printemps suivant, pas moins de trente-trois caisses d'objets chinois arrivèrent à Montréal dont une contenant un rickshaw ou pousse-pousse. Une fois l'exposition missionnaire de Montréal démontée, ces objets prirent la route du 653, chemin Sainte-Foy, dans la ville de Québec, siège de la nouvelle procure des missions de Chine⁶⁵. À titre de procureur, « mendiant de profession », Lavoie révéla alors sans équivoque son intention première, conforme à son statut de veiller aux intérêts matériels de la mission:

Mais pourquoi un Musée chinois annexé à la Procure des Missions de Chine? Disons le (*sic*) donc en toute franchise: nous avons pour soutenir et développer notre Mission besoin de beaucoup d'argent. Un Musée a des chances d'attirer plus de visiteurs qu'une Procure, ne croyez-vous pas? Et parmi ces visiteurs, il peut s'en trouver qui joignent à un excellent cœur une grosse bourse. Qui sait alors? Et puis l'entrée sera payante: petite source qu'il ne faut pas mépriser⁶⁶.

La collection avait ainsi la même fonction économique que la boutique. Toutefois, Lavoie vit dans le musée une autre valeur tout aussi apostolique: l'expérience éducative et esthétique du visiteur. Ainsi, dans cette même livraison du *Brigand* de février 1931, où il annonçait l'ouverture du musée, il ajouta:

Mais il y a l'autre aspect [du musée]. Les visiteurs qui s'extasieront, j'en suis sûr déjà, devant l'incroyable entassement de chefs-d'œuvres dûs (*sic*) aux ciseaux ou aux aiguilles (*sic*) de nos orphelins et de nos orphelines, découvriront enfin la Chine. [...]

⁶⁵. Cette demeure vacante, surnommée « Châteauvert », assez spacieuse pour loger le musée, la procure et les presses du *Brigand*, fut alors prêtée au père Lavoie. Elle était sise sur un terrain appartenant à la Compagnie de Jésus et destiné à la construction prochaine du collège Garnier: l'occupation du bâtiment par un membre de l'ordre permettait ainsi une exemption fiscale.

⁶⁶. Joseph-Louis Lavoie, « Musée chinois », *Le Brigand*, n°6, févr. 1931, p. 1.

Mieux connue, jugée à sa juste valeur, sur des documents qui prouvent de façon indéniable le goût artistique et la haute culture d'un peuple innombrable, la Chine n'en deviendra que plus intéressante du point de vue apostolique, et c'est là que l'on voit comment un Conservateur de Musée peut être en même temps Procureur de Missions. Il importe, en effet, qu'une race civilisée comme l'est la race chinoise, riche encore de tous les trésors inexploités de son sous-sol, en marche rapide vers le progrès moderne, soit tout de suite imprégnée de la civilisation chrétienne, si nous ne voulons pas que sa prochaine expansion soit pour nous, les peuples chargés de l'évangéliser, le fléau que nous méritons par l'oubli de tant de nos devoirs⁶⁷.

Mais Lavoie ne souleva pas la question du paganisme, de la misère morale — et matérielle — de la Chine, il s'en tint à un discours souvent positif sur la civilisation chinoise, une attitude qui transparaîtra dans ses écrits ainsi que dans son approche muséographique et expographique. À titre d'œuvre d'éducation missionnaire, ce mandat du musée chinois rejoignit, entre autres, un des objectifs de la Ligue missionnaire des étudiants⁶⁸: révéler « l'existence d'un monde païen bien différent du nôtre, mais tout aussi captivant que le nôtre », capable d'enrichir « notre culture de tous les trésors d'un monde asiatique, africain...⁶⁹ » Le musée devait permettre à la procure d'être autre chose qu'une simple machine à sous; le

⁶⁷. Lavoie, « Musée chinois »..., p. 2.

⁶⁸. La première ligue missionnaire étudiante fut créée en Allemagne en 1910, d'abord destinée aux universitaires et aux séminaristes. Antonio Poulin, *Manuel de la L.M.E.*, Montréal, Secrétariat de la L.M.E., 1943, p. 7; Jean Hamelin et Nicole Gagnon, *Histoire du catholicisme québécois, Volume III. Le XX^e siècle, Tome 1, 1898-1940*, Montréal, Boréal, 1984, p. 170.

Au Canada français, en 1927, l'Académie des missions du scolasticat des jésuites canadiens-français soumit un plan de ligue missionnaire à ses différents collèges. Puis, ici et là, dans les écoles et les collèges des cercles missionnaires furent organisés. En 1932, toutes les activités missionnaires des jeunes furent regroupées à l'initiative de la Compagnie de Jésus sous l'appellation de « Ligue missionnaire des étudiants ». D'abord dirigée par le père Joseph-Papin Archambault, cette ligue d'action missionnaire favorisa la prière et l'étude des missions, « devenant par le fait même une pépinière de vocations. » Hamelin et Gagnon, *Histoire du catholicisme québécois...*, p. 170; Poulin, *Manuel de la L.M.E.*..., p. 9; Renaud, *Le diocèse de Sūchow...*, p. 23.

⁶⁹. Poulin, *Manuel de la L.M.E.*..., p. 23. Poulin ne s'abstient toutefois pas de souligner la « misère morale des païens » qu'il considère comme un « fait psychologique » propre à générer « une sympathie qui fait tomber tant de préjugés occidentaux » (p. 22-23).

visiteur, bienfaiteur de la mission, contribuerait dorénavant de façon éclairée, fondée — le souhaitait-on — sur une meilleure connaissance du peuple chinois. Ainsi, Lavoie inscrivit l'œuvre du musée chinois non seulement dans le projet de la Compagnie de créer une mentalité missionnaire au Québec mais tenta aussi, peut-être, de rallier le courant missiologique catholique mis en branle en Europe depuis une vingtaine d'années, caractérisé notamment par une « approche positive des cultures non européennes⁷⁰. »

Toutefois, alors que la province jésuite du Bas-Canada fut de toutes les expositions missionnaires, paradoxalement, le Musée chinois de la procure ne fit pas toujours l'unanimité, notamment chez les « broussards ». Très rapidement, ceux-ci, avec à leur tête Georges Marin, devenu administrateur apostolique du Xuzhou, trouvèrent l'installation de Québec fort coûteuse en cette période de crise économique. Tout au long des années 1930, la correspondance est riche d'allusions à ces critiques, critiques qui se rendirent jusqu'en Italie, comme en témoigne cette lettre d'Édouard Goulet, secrétaire général des missions de l'ordre à Rome, à Joseph-Louis Lavoie:

Il y a tout de même du mystère dans vos comptes de Missions: vous dites que vous recueillez des trésors: vous roulez sur l'argent; et puis ensuite je vois les comptes de Mgr Marin et les trésors ne s'y trouvent pas: est-ce que tout votre argent ne passe pas presque entier à payer les beautés du Musée de Québec? ou autres bijouteries semblables? Ce n'est pas un reproche que je

⁷⁰. Jean Pirotte, « Prosélytisme et inculturation: les étapes de la pensée missionnaire catholique à travers l'exemple belge, 19^e-20^e siècles », Conférence donnée le 31 août 1995, dans le cadre du 18^e Congrès international des sciences historiques, Montréal, non publiée, p. 11. Je remercie vivement l'auteur qui m'a gracieusement fourni le texte de sa conférence.

Je nuancerai toutefois cette analyse de l'approche de la culture chinoise du jésuite Joseph-Louis Lavoie dans la seconde partie de cette thèse, voir *infra* 6.2. *Portique et « château »: l'exposition permanente du Musée d'art chinois*, p. 338 et ss.

veux faire: le Musée a dû nécessairement coûté (*sic*) très cher, et par ce temps de crise il n'a pas encore rendu le 100%⁷¹.

Dans un bilan financier très sommaire couvrant la période du 1^{er} janvier 1929 au 1^{er} janvier 1932, les dépenses pour l'installation de la procure et du musée s'élevèrent à près de neuf mille dollars. S'ajoutaient à cela mille cinq cents dollars d'inventaire de bibelots et de livres à écouler ainsi que des déboursés pour « administration » se chiffrant à plus de onze mille dollars. Bref, cette nouvelle maison avait englouti plus de vingt mille dollars alors qu'à peine dix mille avaient été versés aux missionnaires de Chine, laissant ainsi la procure, et la mission à laquelle elle appartenait considérablement appauvries⁷². Toutefois, en juillet 1933, le procureur Arsène Roy, agacé par les reproches de Marin, alors administrateur apostolique de la mission, fut en mesure d'annoncer au provincial, Adélard Dugré, que les dettes du musée avaient été épongées:

La Résidence, depuis août 1932 a donné \$4920.00 à la Mission. Tout n'a pas été à Mgr Marin. Les dettes du Musée ont été payées, les honoraires des messes en retard remboursées (*sic*) et les intérêts (*sic*) et rentes acquités (*sic*). Il fallait bien consolider un peu la position, ici, d'abord. De ceci Mgr Marin est au fait, nous avons causé longuement à son passage, ici. Je souhaite que ces explications ne soient pas toujours à recommencer⁷³.

Mais bien que la visite de Georges Marin en 1933 à Québec surprit agréablement celui-ci, le déménagement du musée sur la Grande-Allée à la fin de 1934 relança les critiques: ici, le *socius* Jean d'Orsonnens proposa la

⁷¹. ASJCF, M-7, Cl. 7, 65A, Académie des missions, 1933, Lettre d'É. Goulet à J.-L. Lavoie, 1933-11-20.

⁷². ASJCF, M-7, *Journal des aumônes, 1932-1984*, Boîte 28, Chemise 1, 1933-1937, Bilan de la Procure des Missions de Chine, 1929-01-01 à 1932-01-01.

⁷³. ASJCF, M-7-5R, Lettre d'A. Roy à A. Dugré, 1933-07-20. Lavoie lui-même fut tout à fait conscient des flèches lancées par les missionnaires contre son entreprise de propagande: « Si vous croyez que ça me flatte beaucoup de voir ces crève-faim pour lesquels je me désâme, s'en aller chanter à tout vent ce qu'ils pensent du Procureur de la Mission, sans jamais m'écrire un mot à moi-même, vous vous trompez, à force de semer des potins, on a réussi à me faire mon dossier. » ASJCF, M-7, Cl. 7, 65A, Académie des missions, 1933, Lettre de J.-L. Lavoie à R. Renaud, 1933-03-09.

fermeture du musée, « puisque nous ne pouvons le loger dans une de nos maisons⁷⁴ » ; là, Auguste Gagnon confia au provincial les frustrations des missionnaires, « car tous savent qu'un musée ne couvre pas ses dépenses⁷⁵. » En fait, quoiqu'on admirât le travail du père Lavoie, le mécontentement persista, précipitant en partie son changement de *status* en 1945⁷⁶. Dans un rapport au supérieur provincial sur l'état de la procure de Québec, le père Louis Bouchard, nommé procureur en 1944, décrivit ainsi le niveau de vie de la maison :

Scandaleux pour des mendiants. Cette propriété est un bien de famille jésuite idéale (*sic*) pour y installer un scolasticat. Une procure des missions n'a pas besoin de cet immense parc. Pour l'entretenir il faut garder un cheval, acheter des fleurs, avoir au moins un employé supplémentaire pendant l'été.

Il y a dix ans déjà, Mgr Côté, les PP. Audet, Demers, Dubé et d'autres étaient choqués... Quand ils apprendront...⁷⁷

⁷⁴. ASJCF, P-2-27, Lettre de J. d'Orsonnens à A. Dugré, 1934-11-05.

⁷⁵. ASJCF, M-7-3G, II, 1932-1946, Lettre d'A. Gagnon à A. Dugré, 1936-02-07. La même année, Rosario Renaud, alors étudiant à Anqing, dans la province de l'Anhui, mentionnait au père Lavoie l'attitude réfractaire de ses collègues face à ses nouvelles acquisitions d'objets : « Tous sont tacitement d'avis qu'il vaudrait mieux acheter des médailles aux chrétiens que d'aussi affreux morceaux de cuivre. » ASJCF, M-7-5R, II, 1936-1947, Lettre de R. Renaud à J.-L. Lavoie, 1936-03-31.

⁷⁶. Le *status* dans la Compagnie de Jésus est défini comme suit : « la liste des fonctions et le lieu de la résidence de chacun des membres d'une province ou d'une mission durant l'année qui suit la proclamation, habituellement de juillet à juillet. » Cette liste est publiée dans le *catalogus* ou catalogue des différentes provinces ou missions. Renaud, *Le diocèse de Sūchow...*, p. 65.

Joseph-Louis Lavoie fut alors affecté à la résidence de Sainte-Catherine-de-Laprairie près de Montréal comme promoteur de la dévotion à Kateri Tekakwitha. À l'examen du rapport du procureur Louis Bouchard et de la lettre du provincial Antonio Dragon annonçant le changement de fonction, on constate que les motifs de la « retraite » de Lavoie débordèrent largement la question du grand standing de la procure : santé fragile, immixtion de certains membres de sa famille dans les affaires de la maison, mauvaise gestion immobilière, dépenses indues et manquement aux règles d'obéissance de la Compagnie. ASJCF, M-7-1B, 11, 1936-1977, L. Bouchard, « Ce que j'en pense après y avoir vécu trois mois », Rapport à A. Dragon, 1944-11-21; M-7-1B, 13, févr. à déc. 1945, Lettre d'A. Dragon à J.-L. Lavoie, 1945-02-23; voir aussi, Lettre de L. Bouchard au père Léo-Paul Bourassa, 1945-10-04.

⁷⁷. ASJCF, M-7-1B, 11, 1936-1977, Louis Bouchard, « Ce que j'en pense après y avoir vécu trois mois », Rapport au provincial Antonio Dragon, 1944-11-21.

Ainsi, chez les jésuites du Québec, la collection d'objets chinois à des fins de propagande visuelle connut ses limites: celles de la communauté et celles de la santé matérielle de la mission. Le musée chinois comme institution ne fut jamais une priorité pour les autorités de la province jésuite du Bas-Canada à Montréal: il n'était point question ici, comme ce fut le cas, par exemple, avec le musée Heude des jésuites français à Shanghai, d'attirer l'attention d'une élite intellectuelle à convertir avec la création — prestigieuse et soutenue par les autorités françaises — d'une université dotée d'un musée d'histoire naturelle à la fine pointe de la muséologie scientifique. La propagande par l'objet était certes à l'ordre du jour mais on la souhaita sans grand investissement ou alors dans l'expectative d'un profit direct. De plus, le développement de la mission du Xuzhou nécessitait, selon les missionnaires sur le terrain, un outil de propagande plus musclé qu'un établissement muséal permanent. Aussi Philippe Côté, alors évêque du Xuzhou, fit-il le reproche suivant au fondateur du musée, le père Lavoie:

Le montant d'argent employé pour l'acquisition du « Musée », argent destiné à venir en Mission, aurait pu aider à fonder celle-ci, ce à quoi nous devons tendre. Nous ne devons pas fonder la Mission comme si elle devait toujours dépendre du Canada. Le Saint-Siège nous dit de tâcher de rendre la Mission indépendante ou mieux dépendante du pays où elle se trouve: c'est donc un coup qu'il faut donner financièrement et hiérarchiquement et non pas en faire une espèce de colonie qui dépend toujours de la métropole. En ce sens on peut dire, je crois, que notre Mission a fait une perte car la Province aurait pu elle-même acheter de ses deniers l'immeuble du « Musée » ou fournir un autre local⁷⁸.

Et dès 1945, les problèmes de la mission du Xuzhou — « guerre en Chine, la Mission envahie, nos Pères concentrés, partout misère, famine⁷⁹ »

⁷⁸. ASJCF, M-7-2C, II, Dossier-Récits-Corr., 1935-1951 (Côté), Lettre de P. Côté à J.-L. Lavoie, 1935-11-03.

⁷⁹. Le vieux Musée (Louis Bouchard), « Je déménage », *Le Brigand*, n° 98, oct. 1946, p. 3. Selon le supérieur de la mission, Auguste Gagnon, libéré en septembre 1945, les besoins étaient considérables: « Avec deux années d'absence et de concentration nous nous trouvons en face de ruines matérielles et spirituelles. Depuis le gel des fonds canadiens, les

— exigèrent des restrictions budgétaires de la part de la procure. Toutefois au Québec, ou plutôt à Québec, après quinze ans, le musée avait fait ses preuves et les jésuites s'opposèrent unanimement à sa suppression proposée par le procureur Bouchard: « [...] s'il est bien situé, il continuera à être ce qu'il a toujours été: un merveilleux instrument (*sic*) de propagande missionnaire⁸⁰. » Bien davantage un administrateur qu'un conservateur de musée, Bouchard se rallia toutefois à ce conseil. Mais la hausse des prix en Chine, la guerre civile qui entraîna la fin de la mission, l'exiguïté des nouveaux locaux de la procure, rue Sherbrooke à Montréal⁸¹ firent en sorte que le musée ne connut plus guère d'expansion, s'enrichissant au hasard des donations et continuant d'exister sur la base des acquis des années 1930.

3.2. Le missionnaire, la chinoiserie et autres rencontres: le processus d'acquisition

Échoué sur le guéridon d'un salon de Québec ou dans les vitrines d'une exposition missionnaire, l'objet chinois diffusé par la Compagnie de Jésus achevait ainsi un long périple. La filière d'acquisition fut généralement simple: une commande du Québec adressée à un missionnaire en poste ou en séjour à Shanghai; des objets inventoriés puis emballés; des colis expédiés ou accompagnant un jésuite de retour au pays, par bateau et par train, jusqu'à Montréal ou Québec. Ce parcours fut inévitablement marqué en Chine par la pratique des jésuites français,

Pères n'ont reçu aucun subside pour les réparations courantes et le matériel de la Mission est dans un état déplorable. [...] Faute de personnel auxiliaire, les chrétiens et les néophytes ont été plus ou moins abandonnés à leur sort. » Extrait d'une lettre d'A. Gagnon à A. Dragon, 1945-09-16, citée dans « Peu importe le vent... », *Le Brigand*, n° 95, janv. 1946.

⁸⁰. ASJCF, M-7-1B, Lettre de L. Bouchard à J. d'Orsonnens, 1946-01-28.

⁸¹. Selon Renaud, l'immeuble, sis au 762 de la rue Sherbrooke, était vétuste, étroit, haut de cinq étages, sans ascenseur et mal adapté à ses fonctions. Renaud, *Le diocèse de Sūchow...*, p. 326.

présents depuis 1842. Il fut modelé aussi par des jésuites canadiens préoccupés de faire les meilleures acquisitions dans des conditions parfois délicates pour satisfaire les demandes de la métropole et ainsi contribuer à la promotion de leur propre mission.

En 1927, Georges Marin, soucieux d'enrichir l'inventaire d'objets disponibles à des fins de propagande et de faire bonne figure à l'exposition de Joliette, s'exprimait ainsi: « [...] apportez toutes les chinoiseries et curiosités qui vous tomberont sous la main.[...] Tout peut servir⁸². » La volonté de la Compagnie de Jésus d'utiliser l'artefact chinois pour financer la mission et lui donner une meilleure visibilité ouvrit alors la porte à l'acquisition de toute une panoplie d'objets, selon des critères et des modes variés. Ces objets s'offrirent au missionnaire jésuite dans des lieux évocateurs tels les orphelinats de Xujiahui et le bazar de Beiping, mais provinrent aussi, parfois, d'endroits inusités, sans lien avec son territoire d'apostolat comme, par exemple, la mission jésuite japonaise ou encore le boudoir d'une bienfaitrice blasée.

3.2.1. Acquéreurs, amateurs ou connaisseurs?

Qui furent donc ces missionnaires, chasseurs d'objets? De jeunes jésuites, pour la plupart, frères convers ou prêtres, qui parfois même n'avaient pas encore complété leur formation⁸³. L'abandon de l'acquisition d'objets aux mains d'hommes sans expérience se fonde sans doute, d'une part, sur leur disponibilité, puisqu'ils n'étaient pas encore liés par leur ministère, et d'autre part, sur leur capacité physique de s'adonner aux

⁸². ASJCF, M-7, Cl. 7, 61, Académie des missions, Lettre de G. Marin à A. Proulx, 1927-01-08.

⁸³. La formation d'un jésuite s'étalant sur quinze ans, un membre de l'ordre dans la trentaine, même avancée, demeure un jeune jésuite. La moyenne d'âge des treize missionnaires principalement engagés dans des activités d'acquisition, dans les années 1920 et 1930, se situe autour de 35 ans.

courses nécessaires⁸⁴. Toutefois, laisser ainsi le soin de collectionner à des membres inexpérimentés de la Compagnie ou sans grande formation académique révèle, de la part des autorités de la province jésuite du Bas-Canada, le peu d'importance accordée à la qualité des acquisitions ainsi que l'absence de sinologue qualifié — archéologue, ethnologue ou historien de l'art —, connaisseur susceptible de débusquer les objets de valeur scientifique ou esthétique⁸⁵.

En effet, aucun de ces missionnaires ne pouvait prétendre détenir la compétence d'un collectionneur expérimenté. Dans son ouvrage sur le collectionnement des artefacts amérindiens de la côte de Colombie britannique et du sud de l'Alaska, l'historien Douglas Cole a décrit les aptitudes du collectionneur de la fin du XIX^e siècle. Selon Cole, l'anthropologue américain Frank Boas possédait toute la sensibilité et la sagacité d'un chercheur de terrain chevronné, doublées d'une expérience d'ethnologue et de muséologue, tout à fait conscient de la valeur des artefacts comme spécimens scientifiques et plus particulièrement, ethnologiques⁸⁶. Certes, Joseph-Louis Lavoie fonda le musée et occupa la

⁸⁴. Quant aux frères, il était dans la nature même de leur vocation de rendre de semblables services. Les frères convers ou coadjuteurs se consacrent aux besoins matériels de la Compagnie. Ils accomplissent au sein de l'ordre des tâches variées telles celles de jardinier, tailleur, cuisinier, menuisier, infirmier, imprimeur ou secrétaire. Ils déchargent ainsi les pères des soins matériels et leur permettent de se livrer en entier au ministère ou à l'enseignement. Le frère est « un religieux qui, comme le prêtre, prononce les trois vœux » — pauvreté, chasteté, obéissance — mais « [i]l n'étudie pas, mais il occupe une fonction conforme à ses aptitudes et s'y perfectionne. » *La Compagnie de Jésus au Canada — I.H.S. — 1842-1942...*, p. 126-127.

⁸⁵. Langlais a déjà souligné, dans son analyse de l'attitude des jésuites du Québec face aux traditions chinoises, cette absence sur le terrain de missionnaires lettrés attentifs à la culture locale: « [...] n'étant ni des scientifiques ni des littéraires, ces missionnaires ne songent pas à parler de façon systématique des croyances, institutions et coutumes du territoire. [...] La perception des jésuites du Sūchow [Xuzhou] se limite donc, dans l'ensemble, au milieu relativement restreint de leurs paroisses, presque toutes en milieu paysan, ou de leurs collègues. » Langlais, *Les Jésuites du Québec en Chine...*, p. 282-283; Bélanger mentionne aussi l'absence de collectionneurs avertis, *Le Musée chinois...*, p. 14.

⁸⁶. D. Cole, *Captured Heritage: The Scramble of Northwest Coast Artifacts*, Seattle/London, University of Washington Press, 1985, p. 106.

fonction non officielle de conservateur du musée chinois jusqu'en 1945⁸⁷. Et il serait injuste de ne pas percevoir chez ce jésuite canadien-français l'étoffe de l'amateur, au sens de celui qui aime, cultive et recherche les choses de la Chine⁸⁸. Sans doute inspiré par l'activité muséale de la Compagnie en Chine, Lavoie chérissait son projet de musée depuis son séjour en mission et y fit lui-même certaines acquisitions. Il n'hésita pas à s'en remettre à l'expertise d'autrui: il tenta d'acquérir des pièces antiques des musées jésuites de Shanghai et de Tianjin, il commanda des livres sur la culture, en général, et l'art chinois, en particulier, et s'adressa parfois, pour la sélection des objets, à ses collègues français comme le frère Louis Beck, responsable de l'atelier de sculpture de l'orphelinat de Tushanwan, à Xujiahui, et fournisseur habituel d'expositions. De plus, Lavoie voua à la Chine une grande passion, sa vie durant, l'exprimant dans « sa » revue missionnaire, *Le Brigand*, qu'il rédigea pendant quinze ans ou encore dans ce florilège de souvenirs intitulé *Quand j'étais chinois*, publié en 1961: « Souvenirs de Chine [,] [...][]es voilà lointains un peu, si l'on regarde les chiffres du calendrier, mais, en réalité, tellement proches qu'ils me frôlent le cœur, comme s'ils étaient d'hier[;] [...][]e]t]je me demande si je suis vraiment revenu de là-bas⁸⁹. »

De même, le père Renaud, homme d'une grande culture générale, curieux des arts et des sciences, soutint l'expérience muséale, la défendant sur le terrain auprès de ses collègues. À la demande de Lavoie, il s'aventura sur le terrain glissant des antiquités chinoises, préoccupé de ne pas se faire rouler, et documenta ses achats en proposant de nouveaux

⁸⁷. Le statut de conservateur du musée chinois n'apparaît officiellement au catalogue de la province que pour l'année 1944-1945. Suite à l'affectation de Lavoie à Sainte-Catherine-de-Laprairie, c'est Louis Bouchard qui cumula cette fonction avec celle de procureur jusqu'en 1965. Le titre de conservateur apparaît alors pour la dernière fois au catalogue.

⁸⁸. L'amateur, c'est « celui qui aime quelque chose » et c'est aussi « celui qui aime et cultive pour son plaisir un art, une science, etc. » Adolphe Hatzfeld *et al.*, *Dictionnaire général de la langue française du XVII^e siècle jusqu'à nos jours*, Paris, Delagrave, 1926, vol. 1, p. 81.

⁸⁹. Joseph-Louis Lavoie, *Quand j'étais chinois*, Montréal, Bellarmin, 1961, p. 7.

objets au conservateur du musée, mais il fut lui aussi restreint dans ses initiatives par ses obligations religieuses: son activité d'acquisition se limita à la durée de son stage de langue chinoise et aux villes où il était assigné... Tout comme Lavoie, Rosario Renaud traduira plutôt son amour de la Chine et sa grande sensibilité face à la culture orientale dans ses textes: sa correspondance remplie de riches descriptions, son histoire du Xuzhou ainsi que diverses collaborations au *Brigand*⁹⁰.

Mais, si les jésuites du Québec, appuyés par l'expertise de ceux de France⁹¹, possédaient une certaine sensibilité face à la culture chinoise et une bonne connaissance de leur territoire, ils ne comptèrent jamais dans leurs rangs d'ethnographe professionnel ni de muséologue d'expérience. Car malgré sa grande admiration pour la culture chinoise, Lavoie passa à peine quatre ans en Chine durant lesquels les tâches de son ministère

⁹⁰. Paul Deslières, « Le P. Rosario Renaud, S.J., 1902-1982 », *Le Brigand*, n° 378, nov.-déc. 1982, p. 5-9.

⁹¹. Il semble toutefois que certains jésuites québécois, comme Alphonse Dubé et Édouard Lafortune, voulurent se distancier de l'attitude paternaliste et colonialiste de leurs collègues français envers la population chinoise. Dubé exprima ainsi sa critique:

Il existe dans la mission et surtout à Zi-Ka-Wei [Xujiahui] une mentalité qui ne s'accorde guère avec notre tempérament et notre manière d'agir. C'est une certaine supériorité de l'européen sur le chinois. (*sic*) qui se manifeste de différentes manières et pas toujours la bonne. Aussi, pour nous canadiens, notre première impression, en arrivant ici, est-elle de constater que le chinois est plutôt traité en inférieur. Cette impression se confirme encore plus quand on entend continuellement parler des défauts des chinois, et peu de leurs qualités, critiquer leur vie leurs coutumes et cela toujours avec des comparaisons désobligeantes et terminer infailliblement ces litanies par ces mots: (*sic*) Ils sont tous pareils, ils ne peuvent rien faire de bon - » en un mot pour tout résumer leur pensée, ça ne vaut pas un français.

Le geste du Pape [Pie XI] en créant des évêques chinois et la perspective d'en voir plusieurs autres sacrés bientôt n'est pas de nature à changer cette mentalité. De plus les événements passés et présents, la politique des nationalistes: « la Chine aux chinois, nous avons fini avec la tutelle européenne », tout cela les fait sourire quand ce n'est pas autre chose. J'ai entendu plusieurs chinois se plaindre de cela [...].

Pour, (*sic*) nous canadiens, qui sommes plus habitués à nous mêler au peuple, cette mentalité d'antipathie qui est peut être plus apparente que réelle, nous choque à la longue surtout quand il faut la subir pendant un an ici [à Shanghai] pour la retrouver encore en mission. ASJCF, M-7-2D, I, 1927-1934, Lettre d'A. Dubé à A. Tremblay, 1928-03-25.

comme curé de Houjiachuang accaparèrent tout son temps⁹². De plus, lorsqu'en 1933, un cours d'été bilingue en techniques muséales fut offert, à l'université McGill de Montréal, ni Lavoie, ni aucun membre de la Compagnie n'y participèrent. Or, le père Lavoie, de même que Rosario Renaud, alors modérateur de l'Académie des missions, ne purent ignorer cette initiative. En effet, Renaud, en janvier 1933, avait pris part à Montréal à une réunion de conservateurs de musées destinée à jeter les bases d'une association muséale au Québec: « un comité chargé de veiller à la bonne tenue des musées canadiens et de distribuer des subsides mis à la disposition du groupe canadien-français pour aider à monter, entretenir et compléter les collections⁹³. » Et la question de l'admissibilité du Musée chinois des jésuites comme institution muséale ne se posa guère car Renaud observa que « d'après les discussions, on [...]avait l'air d'appeler musée toute collection de cents ou de bibites [...]et[...] le musée d'art chinois entrainé comme chez lui dans la définition⁹⁴. » Étaient aussi présents à cette réunion E. Lionel Judah, muséologue et conservateur à McGill, qui offrait — en anglais — depuis 1930 ce cours de techniques muséales, et le sulpicien Olivier Maurault, recteur de l'université de Montréal, avec le concours de laquelle fut organisé le cours bilingue. D'ailleurs cette opportunité de formation, unique au pays, n'échappa pas à d'autres

⁹². Selon Rosario Renaud, Lavoie, après un stage de langue d'un an, s'attendait au « calme d'un petit vicariat tranquille, arrangé tout exprès pour une graduelle initiation qui vous prépare son missionnaire sans qu'il s'en aperçoive. » Il obtint plutôt la responsabilité d'un « territoire grand comme le comté de Portneuf, sept chapelles de desserte distantes de 8 à 20 kilomètres (de sa Résidence centrale), 3,000 chrétiens baptisés, 200,000 païens à baptiser. » Ses deux premières années furent marquées par le succès apostolique mais en 1927-1928, les événements se gâtèrent: inondation, famine, guerre civile, brigandages, épidémies, sécheresses et persécutions locales minèrent la vie paroissiale épuisant complètement le père Lavoie. Enfin, au début de 1928, il fut personnellement victime des brigands: les menaces de mort l'ébranlèrent tant et si bien qu'il dut rentrer au Québec la même année. Renaud, *Le diocèse de Süchow...*, p. 43.

⁹³. ASJCF, M-7, Cl. 7, 65A, Académie des missions, 1933, Lettre de R. Renaud à J.-L. Lavoie, 1933-01-26; Paul Carle *et al.*, « Le mouvement de modernisation des musées scientifiques au XX^e siècle: le cas du Musée Redpath de l'Université McGill », *Fontanus*, vol. 3, 1990, p. 86.

⁹⁴. ASJCF, M-7, Cl. 7, 65A, Académie des missions, 1933, Lettre de R. Renaud à J.-L. Lavoie, 1933-01-26.

religieux catholiques, hommes et femmes, des institutions d'enseignement du Québec dotés pour la plupart de musées: sur trente-deux participants, vingt et un portaient soit le voile — cinq — soit la soutane — seize⁹⁵.

L'activité de collectionnement des jésuites canadiens-français s'exerça ainsi de façon empirique et parfois même dans une totale ignorance, non seulement de la valeur — esthétique, scientifique, etc. — de l'objet mais aussi de l'usage auquel on le destinait. De manière générale, les missionnaires affectés à l'acquisition d'objets dépendirent totalement des commandes et des conseils émis par leurs collègues de la métropole. Ainsi, avant que Joseph-Louis Lavoie ne prenne en main la gestion du musée et de la boutique, deux jésuites, les théologiens Georges Marin et Arthur Tremblay (1895-1934), fortement engagés dans la propagande missionnaire, « téléguidèrent » les acquisitions à partir de Montréal. Marin n'avait passé que trois ans en Chine, cantonné dans l'enclave missionnaire très européenne de Xujiahui et Tremblay n'y mit les pieds qu'en 1931. Le premier « chinois » en service commandé, le scolastique Armand Proulx, semblait ignorer tout à fait quoi acheter et reçut au moins à quatre reprises les instructions de Marin⁹⁶; quant au second, le père Alphonse Dubé, il réclama de Tremblay, modérateur de l'Académie des missions, une liste pour le guider: « Si vous pouviez m'envoyer le plus tôt possible, vous entendez le plus tôt possible la liste des objets chinois que vous possédez et que vous ne désirez pas avoir de nouveau cela m'aiderait énormément⁹⁷. » Le plus haut degré de cette pratique se révéla en 1931 lorsque l'achat de bibeloterie fut confié au frère Émile Lord. Le procureur

⁹⁵. AUMcGill, PR026468, *Group Portrait: Medical Museum Technique Summer Course; McGill University: Annual Report of the Corporation, 1932-1933*, p. 145. Ce dernier texte mentionne plutôt un cours s'appliquant à tous les musées, *Bilingual Summer Course in General Museum Technique*, substitué au cours de muséographie médicale des années précédentes.

⁹⁶. ASJCF, M-7-CI, 7, 61, Académie des missions, Lettres de G. Marin à A.Proulx, 1926-02-05; 1927-01-08; 1927-01-18; 1927-04-07.

⁹⁷. ASJCF, M-7-2D, I, 1927-1934, Lettre d'A. Dubé à A. Tremblay, 1927-12-12.

des missions, Joseph-Louis Lavoie, se contenta de lui faire sa commande — pour la boutique — par télégramme, dans un style nécessairement lapidaire: « Un télégramme », répondit Lord, « est toujours chose difficile à interpréter exactement et ne sachant pas à quoi serviraient ces marchandises j'étais assez dans l'embarras de faire un choix: espérons que cela fera un peu votre affaire⁹⁸. »

Cette crainte de l'acquéreur de ne pas être à la hauteur de la demande se manifesta même lorsque les indications de Lavoie furent très détaillées.

Mon révérend Père, j'ignore totalement si j'ai répondu à vos désirs. Vous trouverez que je n'ai pas envoyé de bebelles, mais vous trouverez peut-être aussi que mes bibelots sont trop dispendieux. Vous trouverez que j'ai trop d'argent sur la soie, peut-être; trop de vases de porcelaines (*sic*) ou en terre-cuite (*sic*). Vous trouverez peut-être que je n'ai pas assez de bronzes ou de cuivres, que mes ivoires et mes jades coûtent trop chers, qu'il y a, de ce matériel, trop de cochons, d'éléphants, de coqs ou d'oiseaux, trop de basse-cour, en somme. Vous trouverez peut-être que la bibliothèque « art chinois » est pauvre et mince, et peut-être aussi qu'il y a trop d'objets de fracassés; vous trouverez peut-être, mais à quoi bon énumérer, je le trouve déjà moi-même, et ce n'est qu'actuellement qu'il me semble que je pourrais faire un bon choix, parce que je m'y connais un peu mieux qu'il y a dix jours. [...] Vous me direz ce que vous en pensez, clairement et franchement. Ce serait une consolation pour moi de savoir ce que vous pensez de mon exécution un peu jazz-band de la collection artistique que vous vouliez⁹⁹.

Cette incertitude confirme l'incompétence du missionnaire désigné, ici, le père Édouard Laflèche (1898-1986), même si celui-ci avait été choisi parce qu'il avait déjà séjourné au musée et pouvait « ainsi mieux qu'un autre saisir la situation¹⁰⁰. » De plus, cette lettre de Laflèche laisse

⁹⁸. ASJCF, M-7-4L, 1930-1936, Lettre d'É. Lord à J.-L Lavoie, 1931-08-10.

⁹⁹. ASJCF, M-7-3L, I (Laflèche), Lettre d'É. Laflèche à J.-L Lavoie, 1935-05-02; voir aussi, M-7-5R, II, 1936-1947, Lettre de R. Renaud à J.-L. Lavoie, 1936-04-13.

¹⁰⁰. ASJCF, M-7-3L, I, 1924-68, Lettre de J.-L Lavoie à G. Marin, 1934-11-01.

transparaître le malaise du « broussard » à se livrer à cette activité de magasinage, considérée comme une perte de temps — « Maints soirs », écrivit-il, « j'aurais voulu me voir à Süchow [Xuzhou], à piocher du chinois, de la prose, pas de l'art¹⁰¹. » Ainsi, l'entreprise de propagande par l'objet, institutionnalisée dans le musée et la boutique, semble une fois de plus mal perçue, le missionnaire ne paraissait pas sensibilisé à sa valeur ni à son utilité pour la mission.

J'emploie beaucoup de retenue pour employer les termes de connaisseur, d'amateur ou même d'acheteur pour désigner ces missionnaires qui fournirent en objets la province jésuite du Bas-Canada. Certes, à la manière d'un Choné qui envoya en Belgique ce qu'on pourrait qualifier aujourd'hui de « trousse expographique » sur la culture matérielle des Amérindiens de Manitouline ou encore d'un Lafortune qui donna des explications sur ses trouvailles archéologiques en territoire alaskain, certains missionnaires de Chine furent conscients non seulement de la valeur de l'objet de promotion missionnaire mais également de la plus-value de sa documentation. Ainsi, en janvier 1927, Georges Marin recommanda à son collègue Armand Proulx de se faire aider par le jésuite français Henri Doré (1859-1931) dans le choix d'objets de culte chinois. Le père Doré venait de publier à Shanghai, l'année précédente, aux presses de la mission, son *Manuel des superstitions chinoises ou petit indicateur des superstitions les plus communes en Chine*. Et Philippe Côté eut lui aussi recours à l'expertise de Doré, en 1930, pour l'envoi destiné à l'exposition missionnaire de Montréal: « Le R.P. Doré du Bureau Sinologique s'est offert à étiqueter les objets de superstitions ou historiques qui partiront de T'ou-sè-wè [Tushanwan], ce qui en doublera la valeur sans qu'il vous en coûte un sou de plus¹⁰². »

¹⁰¹. ASJCF, M-7-3L, I (Lafèche), Lettre d'É. Lafèche à J.-L. Lavoie, 1935-05-02.

¹⁰². ASJCF, M-7-2C, I, 1929-1933, Lettre de P. Côté à J.-L. Lavoie, 1930-03-20.

Il est vrai que l'esprit de cette lettre et de l'envoi d'objets de 1930 — initialement destiné à la revente — confirme plutôt la valeur marchande de la documentation pour le jésuite

Mais la plupart des missionnaires s'avérèrent dépourvus d'expertise, ignorants du marché et parfois même peu attirés par les choses de la Chine. N'est-il pas légitime qu'un missionnaire chargé d'implanter l'Église catholique en Chine ait peu d'intérêt pour les objets de culte ou de « superstition » chinois, surtout quand il s'agit de les acheter et non de les confisquer comme trophée de conversion. « Je ne vous envoie pas beaucoup de divinités chinoises! », écrivit le père Lafèche, « Que voulez-vous? Je ne les aime pas¹⁰³. »

3.2.2. « Tout peut servir » : du cendrier en pierre de savon au lit impérial

Traiter de l'agent d'acquisition en service commandé mène inévitablement à la définition de son mandat, c'est-à-dire des critères et des instructions guidant l'acquisition des objets. Ce mandat de la métropole fut influencé, entre autres, par la qualité décrite ci-dessus de l'acquéreur et aussi, inévitablement, par ses goûts: un Lafèche n'appréciait guère le panthéon chinois et n'acquit que peu de statuettes le représentant; un Renaud, passionné d'histoire, visiteur de temples et de musées, rechercha, dans la mesure de ses moyens, l'ancien et l'authentique. Mais c'est tout le processus d'acquisition qu'il convient d'analyser ici, pour encore mieux saisir cette pratique de propagande et ainsi mettre en relief les objets, leurs lieux et leurs modes d'acquisition.

Les artefacts exposés, vendus ou offerts au profit de la mission du Xuzhou furent acquis principalement en Chine dans les centres fréquentés par les missionnaires jésuites canadiens-français comme Shanghai,

missionnaire mais, dans un contexte d'exposition, l'objet documenté, la connaissance sur cet objet donc, conférerait certainement à ce dernier un potentiel éducatif et édifiant accru pour le propagandiste de la métropole.

¹⁰³. ASJCF, M-7-3L, I(Lafèche), Lettre d'É. Lafèche à J.-L Lavoie, 1935-05-02.

Anqing, Beijing et, bien sûr, le district de Xuzhou. Très peu d'acquisitions furent faites au Québec où les objets importés d'Asie étaient sans doute trop coûteux¹⁰⁴. Et le Musée d'art chinois des années 1930 et 1940 ne semble pas avoir attiré les donations ou les legs de chinoiseries — vases, jardinières, éventails, paravents, etc. — qui pourtant peuplaient les salons bourgeois de Montréal et de Québec¹⁰⁵. Le musée était-il alors une institution trop jeune et mal connue du public? Et comme musée catholique et francophone, s'aliénait-il les donations des collectionneurs anglophones ou protestants? Les sources ne révèlent que bien peu de choses: un lit dit « impérial » reçu en dépôt au musée vers 1937¹⁰⁶ et un écran chinois

¹⁰⁴. Il n'y a qu'une facture datant du mois de novembre 1935 pour l'achat de vases « de fantaisie » auprès d'un importateur de produits japonais de Montréal. AMC, Fonds des Jésuites, Dossier CA89-176, Facture « Sold to Messrs. Musee Chinois, 653 Chemin Ste-Foy, Quebec, P. Q. », *Mikado Co. Limited, Importers of Japanese Goods*, 1935-11-25.

¹⁰⁵. Les photographies d'intérieurs bourgeois du Québec, de la fin du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e siècle, montrent inévitablement des objets au cachet d'Extrême-Orient: ici un paravent au motif de fleurs de pruniers dans le coin d'un salon, là une énorme potiche couverte dans un corridor. John R. Porter, *Un art de vivre: le meuble de goût à l'époque victorienne au Québec*, Montréal, Musée des beaux-arts de Montréal, 1993.

¹⁰⁶. L'histoire de cet objet est assez obscure et il n'entre pas dans le cadre de cette thèse de la tirer au clair. Quelques faits indubitables demeurent toutefois: l'existence du lit lui-même (MC, 90-386), sa présence chez les sœurs de la Charité de Québec en 1901 (« Lit de parade royal », *Le Soleil*, 1901-08-07, p. 8) puis au Musée chinois en 1940 (*Le Brigand. Quatre cents ans de missions de la Compagnie de Jésus, ordre missionnaire*, n° spécial [n° 72], [déc.] 1940).

Seul un piètre article, sans note de bas de page, indiquant pour seule source l'article du *Soleil*, écrit par l'ancien directeur du module d'histoire de l'université du Québec à Chicoutimi, Jean-Claude Drolet, trace à grands traits les péripéties de cet objet. Selon l'auteur, ce lit à baldaquin, confisqué par les forces franco-anglaises lors du sac du palais d'Été de Beijing durant la seconde guerre de l'Opium (1858-1859), aurait appartenu à l'impératrice douairière Cixi. Vendu à l'encan dans le port de Québec à la fin des années 1880 - son propriétaire aurait rendu l'âme sur le navire - la chaîne des acquéreurs se déroule jusqu'à un dénommé F.M. Stanton, de la même ville, qui plaça la couche impériale au musée du père Lavoie à la fin des années 1930. Selon Drolet, Stanton espérait le vendre aux jésuites pour la rondelette somme de deux mille dollars. C'est finalement le procureur Louis Bouchard qui aurait conclu la transaction vers 1944. Jean-Claude Drolet, « Un lit impérial chinois au Québec depuis la fin du XIX^e siècle », Chicoutimi, Université du Québec à Chicoutimi, 8 nov. 1971 (non publié), p. 1-4. Une copie de cet article se trouve aux archives du Musée de la civilisation de Québec.

Toutefois, la seule dépense d'importance apparaissant aux états financiers de la procure est une somme de trois cent cinquante dollars, versée en août 1944: Bouchard, chargé de mettre de l'ordre dans les affaires de la procure, aura marchandé ferme et l'absence d'acheteurs potentiels l'aura sans doute bien servi. ASJCF, M-7, *Journal des aumônes, 1932-1984*, Boîte 28, Chemise 1944, Rapport financier de la Procure de Missions de Chine du 1^{er} août 1944 au 1^{er} septembre 1944; Rapports financiers annuels de 1940 à 1946.

donné en 1940 au scolasticat de Montréal, avec tout le mobilier d'une dame cassant maison¹⁰⁷... Mais, tout simplement, un musée missionnaire pouvait-il s'enrichir autrement que par le biais de la mission?

En route vers son lieu d'apostolat, le missionnaire canadien-français promis à la Chine devait faire un arrêt obligé au Japon où les jésuites allemands possédaient une université à Tokyo, le *Jochi Daigaku*.

Le 1 oct., dans l'après-midi, nous croisons des barques de pêche. L'horizon est tout dentelé. C'est le Japon. Nous avons hâte d'y arriver. Les Empresses y font escale dans trois ports différents: Yokohama, Kobé, Nagasaki. Ils restent au quai entre 10 et 12 heures chaque fois. Au lieu de reprendre le bateau pour gagner Kobé, par mer, nous avions (*sic*) décidé de nous y rendre par chemin de fer. Cet arrangement nous laissait un peu plus de temps à terre et nous permettait de visiter Tokyo, la capitale, Kyoto, ville des temples et des monuments à 400 miles de Tokyo, et aussi de voir la campagne japonaise, magnifiquement cultivée¹⁰⁸.

Les Canadiens français auront sans doute été charmés par la qualité et la beauté des papiers, des ombrelles, des poupées et autres « bibelots communs bien orientaux¹⁰⁹ » car au moins à trois reprises la correspondance en mentionne l'achat ou la commande¹¹⁰. Bien qu'elles furent d'abord destinées à cet effet¹¹¹, les curiosités japonaises ne furent

¹⁰⁷. ASJCF, M-7, Cl. 7, 70, Académie des missions, 1938-1941, Lettre du scolastique Louis Telmosse à J.-L. Lavoie, 1940-06-28.

¹⁰⁸. ASJCF, M-7-5R, I, Lettre de R. Renaud à sa mère, Héloïse Renaud, 1935-10-24. Le terme « Empresses » fait allusion au nom des bateaux assurant le transport transocéanique comme l'*Empress of Canada* ou l'*Empress of Russia*.

¹⁰⁹. AMC, Fonds des Jésuites, Dossier n° CA89-176, « Liste d'objets à trouver à Shanghai et à faire expédier », *circa* automne 1932.

¹¹⁰. ASJCF, M-7-Cl. 7, 61, Académie des missions, Lettre du frère Bernard Schwake à A. Tremblay, 1927-11-08; AMC, Fonds des Jésuites, Dossier n° CA89-176, « Liste d'objets à trouver à Shanghai et à faire expédier », *circa* automne 1932; M-7-1B, IV, Lettre du père Prosper Bernard à ses parents, 1938-04-27.

De plus, comme je l'ai déjà mentionné, le territoire japonais possédait une double charge évocatrice pour le jésuite missionnaire: François Xavier, évangéliste du Japon de 1549 à 1551, était à la fois membre de la Compagnie et saint patron des missions.

¹¹¹. ASJCF, M-7, Cl. 7, 60, Académie des missions, *Diarium de la mission de Chine*, 1927-1935, 1927-11-28.

vraisemblablement pas montrées lors d'expositions missionnaires mais probablement vendues ou octroyées comme prix lors de tirages. Ici, la spécificité chinoise des objets de promotion se trouva diluée en une vague nature orientale qui répondait néanmoins tout autant au goût d'exotisme des bienfaiteurs: chinoiseries ou japoneries, l'important n'est-il pas de plaire à ces derniers pour générer un bénéfice pécuniaire pour la mission?

En Chine, les jésuites du Québec s'approvisionnèrent soit auprès des institutions missionnaires, soit auprès du marché dit « païen ». Lorsque le premier contingent jésuite canadien-français arriva en renfort à Shanghai en 1918, la mission française de l'ordre y était déjà solidement implantée¹¹² avec sa cathédrale, son observatoire, son musée, son université, son scolasticat ainsi que son orphelinat pour garçons, Tushanwan. Sur un terrain adjacent, séparé par un simple canal, se trouvait le Shengmuyuan — « jardin de la sainte Vierge » — abritant l'œuvre des présentandines et des auxiliaires des âmes du purgatoire¹¹³. Ces dernières y tenaient entre autres une école, un pensionnat et un orphelinat pour filles.

¹¹². Le provincial de la Compagnie au Canada français, Adélarde Dugré, en visite officielle en Chine, en 1934, décrit brièvement ces lieux et les œuvres qui y étaient regroupées dans son calepin de voyage. Voir Annexe IX, p. xxiii.

¹¹³. Ces deux communautés religieuses de femmes furent étroitement liées à la Compagnie de Jésus en Chine. L'Institut de la Présentation de la Bienheureuse Vierge Marie fut fondé à Shanghai par un jésuite français, l'évêque Maresca, administrateur apostolique, en 1855. Cette association regroupait de jeunes femmes chinoises - les présentandines - qui se dédièrent au soutien de l'œuvre apostolique des jésuites notamment par l'évangélisation et l'enseignement. Leur formation intellectuelle et religieuse fut confiée à la fin des années 1860 aux auxiliaires du Purgatoire - congrégation française de spiritualité ignatienne, créée en 1856, se consacrant principalement à la catéchèse et aux soins des pauvres.

Ces religieuses chinoises, par leur statut canonique inférieur et conformément à l'esprit colonial du XIX^e siècle, se trouvèrent inféodées aux communautés occidentales. Ainsi, selon le jésuite Eugène Audet:

A proprement parler, les Présentandines ne sont pas des Religieuses au sens canonique du mot. Elles n'émettent pas de vœux mais de simples promesses qui comportent, il est vrai, les mêmes obligations de pauvreté, de chasteté et d'obéissance [...].

Autres caractéristiques qui les distinguent des religieuses que nous sommes habitués à rencontrer les Présentandines n'ont pas de chapelain, ne conservent pas le Saint-Sacrement dans leurs couvents et, passent une bonne partie de

Les jésuites français semblaient avoir élaboré un véritable système de mise en valeur du travail artisanal des orphelins et des démunis, notamment à Tushanwan et à Shengmuyuan, pour financer la mission¹¹⁴. Je n'ai pas d'information sur la main-d'œuvre des orphelinats et ses conditions de travail. Il est toutefois facile de présumer que ces artisans étaient chichement payés — l'étaient-ils seulement? — puisque leurs productions devaient non seulement générer un profit pour l'orphelinat français en Chine mais un second profit pour l'œuvre des jésuites du Québec. Cette pratique de soutien de la mission, dans les deux cent cinquante-quatre orphelinats catholiques recensés en Chine en 1948, ne fut certainement pas l'apanage des seuls jésuites¹¹⁵. Par exemple, dans les années 1930, la correspondance des jésuites canadiens-français révèle l'achat de travaux textiles — broderies, peintures sur soie, etc. — à l'orphelinat pour filles de la Miséricorde, le *Rencitang*, de Beijing ainsi qu'à la maison centrale des sœurs de la Charité à Shanghai.

Ainsi les jésuites français conçurent, dans leurs orphelinats, de grands ateliers et des ouvriers regroupant, dans les années 1930, près de mille ouvriers. Les productions — mobilier, broderie, etc. — et les bénéfices générés par la vente de celles-ci comblèrent les besoins de la mission et offrirent à la métropole, aux touristes et aux visiteurs ecclésiastiques en Chine des articles artisanaux variés¹¹⁶. Pour cela, les religieux tablèrent sur un commerce établi en Chine depuis l'arrivée des Portugais en Extrême-

leur vie apostolique en voyage. « Présentandines », *Le Brigand*, n° 104, juin 1947, p. 4.

¹¹⁴. H.-M. Dubois, « L'Exposition des missions », *Revue d'histoire des missions*, vol. 2, n° 2, 1^{er} juin 1925, p. 267.

¹¹⁵. A. Rétif, « Les missions de Chine et de Corée », dans Simon Delacroix, dir., *Histoire universelle des missions catholiques. Volume 3: Missions contemporaines, 1800-1957*, Paris, Grund, 1958, p. 273.

¹¹⁶. ASJCF, M-7-4P, II, Noël 1938, 1939, Lettre du scolastique Guy Painchaud à sa mère, 1939-02-05; M-7-3L, I (Lafleche), Lettre d'É. Lafleche à J.-L. Lavoie, 1935-04-24.

J'ai déjà souligné cet usage du travail des jeunes dans les écoles catholiques des missions d'Alaska, voir *supra* 2.2. Les « ouvrages des Esquimaux », p. 97 et ss.

Orient au XVI^e siècle comme ce fut le cas des jésuites canadiens-français en Alaska au tournant du XX^e siècle¹¹⁷. Dès le XVI^e siècle, les sources révèlent non seulement l'intérêt des Européens pour les marchandises chinoises — porcelaine, soierie, sculpture, laque — mais également la bonne disposition des manufacturiers chinois à adapter, dans la forme et le motif, leurs produits selon les commandes des Européens¹¹⁸. Au XVIII^e siècle, l'exportation vers l'Europe puis vers les États-Unis, de ce que l'historien Jacques Gernet appelle le grand artisanat « industriel » connut un essor inégalé qui se poursuivit au siècle suivant.

Certains tissus réputés comme les fines cotonnades de Nankin [Nanjing], les soieries de Suzhou et de Hangzhou, la soie brute de Huzhou, au nord de Hangzhou, figurent à côté du thé, des céramiques et des laques parmi les produits exportés jusqu'en Europe. On sait d'ailleurs la vogue extraordinaire des objets d'ameublement chinois dans l'Europe du XVIII^e siècle. En 1703, le bateau français *Amphitrite* revient de Nankin avec des laques pour unique cargaison¹¹⁹.

Ainsi au début du XX^e siècle, l'économie missionnaire des jésuites de Shanghai s'inscrivait dans ce grand mouvement commercial, attirant des capitaux occidentaux à la mission et bénéficiant sans doute de la présence

¹¹⁷. Voir *supra* 2.2. Les « ouvrages des Esquimaux », p. 97 et ss.

¹¹⁸. John Ayers, « The Early China Trade », dans Arthur MacGregor et Olivier Impey, éd., *The Origins of the Museums. The Cabinet of Curiosities in Sixteenth- and Seventeenth-Century Europe*, Oxford, Clarendon Press, 1985, p. 262-263. Selon Ayers, les jésuites jouèrent dès lors un rôle important dans cette rencontre sino-européenne en accumulant les connaissances et, sans doute, les objets de l'« Empire du Milieu ».

Dans le catalogue de l'exposition *Directly from China: Export Goods for the American Market, 1784-1930*, présentée au Peabody Museum de Salem, en 1985, Christina H. Nelson souligne aussi que parmi les objets chinois vendus aux États-Unis dès la fin du XVIII^e siècle, certains étaient manufacturés en fonction des goûts occidentaux, en général, alors que d'autres étaient destinés explicitement au marché américain. Ces derniers sont reconnaissables notamment grâce à leurs motifs iconographiques comme par exemple l'effigie de Georges Washington et l'emblème d'aigle. *Directly from China...*, p. 16.

¹¹⁹. Gernet, *Le monde chinois...*, p. 422.

Le premier navire américain destiné au commerce avec la Chine, l'*Empress of China* de New York, mit les voiles vers Guangzhou en 1784. Christina H. Nelson, *Directly from China: Export Goods for the American Market, 1784-1930*, Salem, Peabody Museum of Salem, 1985, p. 11.

européenne et américaine accrue en Chine depuis la seconde moitié du siècle précédent. La ronde des « traités inégaux » signés entre la Chine, les puissances européennes, les États-Unis et le Japon, amorcée en 1842 avec le traité de Nanjing, força l'ouverture de la Chine au commerce étranger: ouverture de différents ports, établissement de consulats, création de concessions étrangères, gestion des douanes par les Occidentaux, liberté accrue des missionnaires catholiques et protestants, cession de Hong Kong à la Grande-Bretagne, etc.¹²⁰ Les objets chinois s'entrechoquèrent alors rue de Rivoli¹²¹, peuplèrent les expositions universelles et fascinèrent les collectionneurs comme Émile Guimet qui céda sa collection asiatique à l'État français dans les années 1880. Les jésuites de la province de France étaient assurément conscients de cet engouement et de la vague missionnaire catholique — et protestante — qui déferlait dans les ports de Shanghai et de Hong Kong.

Les artisans chinois fabriquèrent sous la direction des religieux français des objets destinés au marché occidental ainsi qu'au marché plus spécialisé de l'Église catholique. Et les jésuites du Québec, happés par la structure missionnaire française, comptèrent parmi cette clientèle, parfois un peu à contrecœur, forcés de favoriser les productions de la mission au détriment de celles — même de meilleure qualité — du marché séculier. Cet extrait d'une lettre du père Laflèche en témoigne:

¹²⁰. Voir entre autres, Gernet, *Le monde chinois...*, p. 466 et ss.; Marie-Claire Bergère *et al.*, dir., *La Chine au XX^e siècle: d'une révolution à l'autre (1895-1949)*, Paris, Fayard, 1989, p. 38 et ss.

¹²¹. Je fais ici allusion à la boutique de Madame Desoye, *La jonque chinoise* (1862), à Paris qui, avec *La porte chinoise* (1826), rue Vivienne, se spécialisait dans la vente d'art et d'artisanat chinois et japonais. Selon l'historien de l'art Michael Sullivan, ces établissements devinrent une véritable Mecque pour les collectionneurs, les artistes et les gens à la mode. *The Meeting of Eastern and Western Art*, London/Berkeley/Los Angeles, University of California Press, 1989, p. 211-212.

À la fin des années 1880, se développa un « marché de l'exotisme » asiatique à Montréal grâce à l'initiative de maisons anglaises d'importation auxquelles les immigrants chinois eux-mêmes emboîtèrent le pas. Helly, *Les Chinois à Montréal...*, p. 82-83.

[...]dans l'après-midi je suis allé à la Maison Centrale, Sœurs de la Charité, acheté (*sic*) un autre tapis et des petits ronds de table. Ces tapis achetés en ville \$ 16., chez les Sœurs \$ 18., et le travail n'est pas aussi bien. Ensuite au Sen-Mou-Yeu [Shengmuyuan]: l'image religieuse: très chère \$ 20! Enfin à T'ou-sé-wé [Tushanwan]: j'ai pris des figurines (ce qui restait de vos anciennes et quelques nouvelles [...]), pour vous prouver que leur travail actuel n'est plus aussi bon), de même 2 cloisonnés: un crucifix et une piscine; \$ 5. pièce, mais ça ne vaut pas ce que je peux acheter en ville pour la même somme. Tout de même, c'est volontairement que j'ai acheté chez les Sœurs et les Frères, pour faire la charité; nous sommes des quêteux «nous autres aussi», il faut bien s'entraider; j'avais tellement acheté des païens¹²².

Ces « païens », c'étaient les marchands — et les libraires — de Shanghai mais aussi de Anqing et de Beijing — autres lieux d'apprentissage de la langue chinoise pour les jésuites —, marchands qui avaient pignon sur rue dans la ville ou tenaient un kiosque au marché. Rapidement, pour les achats destinés aux expositions, au musée ou à la boutique, les missionnaires furent avisés de les faire faire par des scolastiques ou des frères chinois pour éviter de payer « quatre fois la valeur » réelle de l'objet¹²³: ensemble ils visitaient quelques commerces, puis, le frère, instruit de la commande de la métropole, allait seul marchander auprès d'autres commerçants. Limitant ses courses et usant de ses *guanxi*¹²⁴, Rosario Renaud se fit même apporter à sa résidence, par des intermédiaires chinois, des œuvres et des échantillons provenant des boutiques de Anqing ainsi que de particuliers en mal de liquidités¹²⁵. Mais le plaisir de chiner l'emporta parfois: Renaud parcourut seul les échoppes de la ville, malgré sa crainte de se « laisser voler plus que le double », tout comme ses collègues en stage à Beijing qui, à partir de 1938, coururent le

¹²². ASJCF, M-7-3L, I(Laflèche), Lettre d'É. Laflèche à J.-L. Lavoie, 1935-05-02.

¹²³. ASJCF, M-7-CI. 7, 61, Académie des missions, Lettre de G. Marin à A. Proulx, 1927-01-18. Édouard Laflèche appliqua cette recommandation et souligna l'aide qu'il reçut des frères Yu et Chen.

¹²⁴. « Relations » en français.

¹²⁵. ASJCF, M-7-5R, I, Lettre de R. Renaud à J.-L. Lavoie, 1935-11-20.

marché — à titre individuel — à l'affût d'une aubaine pour un membre de leur famille ou un bienfaiteur.

Il nous reste le plus intéressant: aller marchander des chinoiseries au grand marché (bazar) de Pékin. Immense magasin, comme Morgan. Mais constitué de « kiosques » comme un bazar. C'en est un. On y trouve de tout. De tout. C'est là que s'exposent les produits de la petite industrie: statuettes et objets en pierre de talc ou en terre colorée; bijoux vrais ou imités; poterie de Pékin, unique au monde. Elle se fait en terre dans laquelle on fait des dessins très fins. Ces dessins se font au moyen de fils de cuivre qu'on passe sur la terre des vases. Ensuite on cuit au four. Couleurs et dessins très fins et artistiques. etc. etc. etc. C'est une révélation pour moi qui n'aie guère vu jusqu'ici que nos quatre murs et quelques parcs. Entre les comptoirs circulent des files d'acheteurs¹²⁶.

Enfin, les missionnaires jésuites du Québec se procurèrent des objets dans leur territoire d'apostolat, le Xuzhou¹²⁷. Bien qu'elle soit mal documentée, cette activité d'acquisition découvre toutefois une volonté explicite de la part des organisateurs de la métropole d'acquérir un type précis d'objets que les jésuites eux-mêmes appelèrent les « objets missionnaires », « v.g. brouette du missionnaire; productions du pays; céréales; ou encore des paysans de la mission¹²⁸... » Sans doute influencés par les enseignements de la missiologie européenne, les jésuites du Québec, généralement peu discriminants, s'animèrent ici d'un souci tout ethnographique et voulurent regrouper des artefacts qui offriraient un portrait fidèle de la culture du territoire et de la mission où ils œuvraient. Ainsi, entre 1927 et 1935, à l'occasion des expositions missionnaires de Joliette, de Montréal et de Trois-Rivières, certaines commandes soulignèrent le caractère commun, ordinaire ou typique des acquisitions à

¹²⁶. ASJCF, M-7-1B, IV, Lettre de P. Bernard à ses parents, 1938-04-27.

¹²⁷. Selon Jacques Langlais, la « canadianisation » de la mission du Xuzhou, où les effectifs français étaient prépondérants à l'arrivée des premiers Canadiens français, fut accomplie avec l'érection de la préfecture apostolique, en 1931. *Les jésuites du Québec...*, p. 29.

¹²⁸. ASJCF, M-7, Cl. 7, 60, Académie des missions, *Diarium de la mission de Chine*, 1927-1935, 1930-09-08.

faire¹²⁹. Voici à titre d'exemple, la liste des objets chinois demandés par le père Marin en janvier 1927:

a) Habit d'hiver pour homme au complet; robe, gilet, pantalon. Rien d'extraordinaire, tout au contraire du très commun tel que la majorité porte au Siu-tcheou [Xuzhou]: habit ouaté. La même chose pour une petite fille.

b) un casque ou coiffure d'hiver au Siu-tcheou. Toujours du très commun, tel que porté par le peuple. On ne veut pas donner de fausses idées.

c) des souliers de paille pour l'hiver.

d) l'équivalent de nos claques chez les habitants de Siu-tcheou

e) un service de table complet pour quatre personnes: bols, bâtonnets, petits plats, grosse théière grossière en terre cuite, seau (*sic*) au riz, etc.

f) éventails de diverses sortes pour hommes et femmes; série de pipes de différentes longueurs et espèces; divers genres de lanternes, etc.

g) objets de superstition et de culte: 2 ou 3 dieux, l'un d'eux de dimensions assez considérables, disons environs un pied et demi en hauteur; chandelles rouges (2); chromo du dieu du foyer; deux inscriptions verticales et une horizontale qui conviennent pour la décoration d'un autel au plus gros dieu que vous enverrez; bâtonnets d'encens; un brûle-encens; du papier argenté que l'on brûle sur les tombeaux; etc.¹³⁰

Si le projet d'une collection missiologique avorta lors de la mission alaskaine, il sembla cette fois-ci connaître une reprise. Non seulement les jésuites tentèrent-ils de documenter la vie quotidienne du Xuzhou mais ils voulurent montrer, par des témoins matériels, la transformation qu'ils y

¹²⁹. Des albums et feuilles d'albums de peinture (MCQ, n^{os} 90-1263-1 à 14; 90-1264-1 à 9; 90-1265-1 à 11; 90-1266-1 à 17; 90-1267-1 à 24; 90-1268-1 à 9; 90-1325-1 à 12; 90-3360 à 90-3362) ainsi qu'une série de figurines en bois illustrant des scènes de la vie quotidienne chinoise ou de l'orphelinat (MCQ, n^{os} 90-203 à 90-314) complètent ce corpus ethnographique.

¹³⁰. ASJCF, M-7-CI. 7, 61, Académie des missions, Lettre de G. Marin à A. Proulx, 1927-01-18.

En 1935, sur l'avis du provincial, Adélard Dugré, le père Lavoie demanda à Georges Marin, administrateur apostolique de la mission, « quelques spécimens des produits de la

apportaient. Selon Wilhelm Schmidt, s.v.d., directeur du Musée pontifical missionnaire et ethnologique du Vatican de 1927 à 1938, « [s]i l'objet spécial des missions, la conversion des âmes, est, en raison de sa nature essentiellement interne, impossible à représenter aux yeux dans un musée, les effets extérieurs et saillants de cette conversion peuvent être représentés¹³¹. » Ainsi Schmidt établit une dichotomie entre l'objet ethnographique et l'objet des missions — architecture et art chrétiens, outils de conversion, etc. Selon l'auteur, le musée missiologique a tout intérêt à posséder des objets ethnographiques « intéressants et curieux » non seulement pour attirer plus de visiteurs mais pour bien rendre l'opposition avant-après l'implantation du christianisme. Pour sa grande commodité de transport mais aussi pour son poids de vérité, les missionnaires choisirent d'utiliser la photographie pour saisir ce changement. Ainsi, la liste d'objets de Georges Marin avait-elle été précédée d'une liste précise et éloquente de négatifs à envoyer tels « Le Père Lavoie avec ses premiers baptisés », « Vous au milieu de vos malades, donnant une cuillerée de remède à un petit bébé », « Tang-kia-tsi [Dangjiazi]: chapelle, école et chambre du missionnaire¹³² » et « Le Père Beaulieu en habit chinois avec 2 ou 3 poupons du Seng-mou-yeu [Shengmuyuan]¹³³. » Tous ces titres évoquent l'action apostolique — la conversion, l'éducation, la charité — et l'adaptation réussie du missionnaire à son environnement d'adoption.

Tout aussi missiologique fut la démarche du père Joseph-Louis Lavoie de créer un musée d'art chinois. Lavoie, durant son mandat à

petite industrie campagnarde du Süchowfu [Xuzhoufu]. » M-7-CI. 7, 67, Académie des missions, 1935, Lettre de J.-L. Lavoie à G. Marin, 1935-02-20.

¹³¹. Wilhelm Schmidt, « Les musées des missions et en particulier le Musée pontifical du Latran pour l'étude des missions et de l'ethnographie », dans baron Descamps *et al.*, *Histoire générale comparée des missions*, Paris/Bruxelles/Louvain, Plon/Édition universelle/AUCAM, 1932, p. 606.

¹³². ASJCF, M-7-CI. 7, 61, Académie des missions, Lettre de G. Marin à Aza Souigny, 1927-01-18.

¹³³. ASJCF, M-7-CI. 7, 61, Académie des missions, Lettre de G. Marin à A. Proulx, 1927-01-18.

Québec, ne cessa de remplir les pages de son *Brigand* d'éloges envers le génie artistique du peuple chinois. Il voulait changer la perception qu'avaient les Canadiens français des Chinois, selon laquelle ceux-ci n'avaient été « créés et mis au monde que pour manger du riz avec des bâtons et pour laver nos cols¹³⁴ » :

En Chine, il y a des Chinois riches, qui se lavent, qui sentent bon, qui ont de belles maisons et qui riraient, avec raison, en voyant comment nous meublons les nôtres, avec des affaires qui coûtent cher et qui n'ont pas pour deux sous de valeur artistique¹³⁵.

La collection du musée fut fondée principalement sur l'artisanat des orphelinats de Xujiahui. La quasi totalité de l'argent dépensé en 1930 pour l'achat de plus de trois cents objets ou ensembles d'objets le fut à Tushanwan, à l'atelier de sculpture du frère Beck. L'envoi dut être considérable car les caisses contenaient non seulement de menus objets comme des encriers, des serre-livres ou des statuettes, mais également d'imposantes pièces de mobilier comme des armoires, des commodes, des tables, des paravents ainsi que des maquettes de pagodes dont une mesurait plus de deux mètres¹³⁶. Il ne s'agissait pas ici pour Lavoie de collectionner la vie simple du paysan et du missionnaire de la brousse mais de démontrer la capacité — et la virtuosité — des artisans chinois, qu'il qualifiait plutôt d'artistes, de fabriquer avec goût toute la panoplie des objets pouvant meubler une habitation. Pas n'importe quel meuble, pas n'importe quel bibelot, mais des objets assemblés dans des essences de bois les plus exotiques — camphrier, bambou, acajou, teck, etc. — et ornées de motifs chinois les plus complexes. Des objets qui révélaient la compétence des orphelins de la mission à réaliser tant des artefacts de facture chinoise

¹³⁴ Joseph-Louis Lavoie, « Musée chinois », *Le Brigand*, n° 6, févr. 1931, p. 2.

¹³⁵ Lavoie, « Musée chinois »..., p. 2.

¹³⁶ AMC, Fonds des Jésuites, Dossier n° CA89-176, *Liste des objets pour exposition à Montréal (Canada)*, Orphelinat de T'ou-sè-wè, Zi-ka-wei près Shanghai; Collection *Missions des Jésuites*, Musée de la civilisation, Québec, Maquette de pagode, n° 90-595.

qu'un artisanat plus commercial adapté au goût et au style occidental: certains sièges, une commode-secrétaire et un chiffonnier ovale, entre autres, sont des meubles occidentaux au bois et au décor chinois¹³⁷. La confection de chinoiseries n'était toutefois pas l'exclusivité des Chinois convertis, ce commerce existait déjà depuis le XVI^e siècle, indépendamment de l'économie des missions. Toutefois, la chinoiserie collectionnée dans le contexte missionnaire devient un témoin matériel de l'œuvre civilisatrice de la mission catholique. Pour le jésuite, professionnel de la propagande et animé de pragmatisme dans le choix de ses objets, la collection de ce genre de meubles « métissés » — « chinois mais pas trop » — ainsi que de réalisations d'art religieux¹³⁸ lui permirent d'illustrer la conversion de leurs protégés chinois, tout en offrant au visiteur — et bienfaiteur éventuel — des objets hybrides auxquels il put certainement plus facilement s'identifier. L'anthropologue Nelson H. H. Graburn a déjà observé que les arts commerciaux des minorités autochtones doivent se plier aux goûts esthétiques des étrangers, tout en satisfaisant, dans la mesure du possible, ceux de l'artiste. De plus, ces productions artistiques — transportables et pas trop fragiles — doivent aussi projeter une représentation pertinente et sans équivoque du point de vue ethnique ou exotique¹³⁹. Ces remarques

¹³⁷. Collection *Missions des Jésuites*, Musée de la civilisation, Québec, fauteuil, n° 90-378-1, chaise, n° 90-378-2, commode-secrétaire n° 90-385-2 et chiffonnier, n° 90-385-1.

¹³⁸. Dans la liste d'objets destinés à l'exposition de Montréal en 1930, on retrouve cinq bénitiers, quatre crucifix, un reliquaire, une crèche, quelques panneaux sculptés et statuettes aux motifs d'Ecce homo, de saints variés, de la sainte Vierge ou de l'enfant Jésus. La pièce de résistance fut sans doute le tableau sculpté en bas-relief de saint Pierre dont le cadre figure les grandes cathédrales du monde catholique. Ce tableau fut, avec la maquette de la pagode du Tianning de Beijing, l'artefact le plus coûteux de la livraison: six cents pesos, c'est-à-dire environ deux cent vingt dollars. Les jésuites de la province du Canada français n'ont d'ailleurs pas cédé cette œuvre au Musée de la civilisation de Québec lors de la donation de la collection du Musée chinois en 1990.

¹³⁹. « Introduction », dans Nelson H. H. Graburn, éd., *Ethnic and Tourist Arts: Cultural Expressions from the Fourth World*, Berkeley/Los Angeles/London, University of California Press, p. 21. Voir aussi Graburn, « Art, Ethno-Aesthetics and the Contemporary Scene », dans Sidney M. Mead et Bernie Kernot, dir., *Art and Artists of Oceania*, Palmerston North, New Zealand/Mill Valley, Calif., Dunmore Press/Ethnographic Arts Publications, 1983, p. 70-79.

s'adaptent tout à fait au contexte des productions artisanales des orphelinats catholiques en Chine.

La livraison de Tushanwan fut accompagnée de broderies de Shengmuyuan et d'éventails acquis vraisemblablement dans les commerces de la ville de Shanghai, des artefacts à la fois exotiques et adaptés aux aléas du transport ainsi qu'au goût du public canadien-français¹⁴⁰. Cet envoi massif, réalisé dans les premiers mois de la crise économique de 1929, ne semble pas avoir été réédité: il permit néanmoins au conservateur Joseph-Louis Lavoie d'inaugurer un spacieux musée d'art chinois de huit pièces. Les jésuites intégrèrent, à ce nouveau noyau d'objets, des tapis, des céramiques, des peintures, des ivoires, des imprimés, etc. L'achat constitua le mode d'acquisition privilégié en Chine bien que la correspondance issue de la métropole recommanda souvent au missionnaire de se faire donner des objets par des élèves, des professeurs ou les musées de la Compagnie de Jésus¹⁴¹. La gamme des acquisitions

Alors que l'ethnographie de la mission du Xuzhou présentait à la fois la conversion du Chinois et l'adaptation, la collection du père Lavoie révèle un Chinois à la fois exotique et familier, capable de s'adapter à la civilisation occidentale et donc chrétienne.

¹⁴⁰. La commande, en moins de deux ans de plus de trois mille éventails, permet de croire que ce type d'objets plaisait aux visiteurs de la procure ou amis de la mission. De la même façon, à une époque où le marché de la cigarette prit de l'expansion au Québec, les articles pour fumeurs occupèrent une place importante dans les livraisons d'objets de Chine. *Imperial Tobacco*, Montréal, Imperial Tobacco Limitée, s.d., p. 11.

Cet envoi comptait aussi un rickshaw qui, bien que moins pratique et diffusable, fut aussi destiné, à l'occasion de l'exposition de Montréal en 1930, à financer la mission, d'une manière plus divertissante qu'édifiante: « Si vous pouviez trouver », suggéra Philippe Côté, « un jeune élégant en chinois qui promènerait les Mgrs, etc... moyennant \$, je crois que ça prendrait. » ASJCF, M-7-2C, I, 1929-1933 (Côté), Lettre de P. Côté à J.-L. Lavoie, 1930-02-24.

Outre un compte à Tushanwan et à Shengmuyuan, la correspondance montre aussi un solde débiteur de trois cent trente-trois pesos à la résidence des jésuites français de Yangjinbang, quartier des affaires de Shanghai, pour l'achat d'objets pour l'exposition de 1930. Il s'agit sans doute du montant déboursé pour l'achat de six cents éventails et du rickshaw. ASJCF, M-7-3L, I, 1926-1932, 1983, Lettre d'É. Lafortune à J.-L. Lavoie, 1930-07-09.

¹⁴¹. J'ai toutefois trouvé deux exemples d'acquisition d'objets par donation, qui se distinguent par le statut de leurs donateurs: d'une part, un évêque chinois sacré à Rome en 1926 par Pie XI lui-même, d'autre part, un jésuite américain, fondateur et supérieur du *Gonzaga High School* de Shanghai, collège classique de langue anglaise.

chinoises regroupa ainsi des spécimens ethnographiques, des œuvres d'art et des produits de l'artisanat chinois traditionnel et commercial.

La boutique du musée ouvrit plus largement la porte à ce dernier genre de productions chinoises, notamment ce que l'anthropologue Nelson Graburn a qualifié d'art d'aéroport ou d'ethno-kitsch¹⁴². Ainsi, de quoi étaient donc peuplés les étalages du père Lavoie? Sans doute, l'idée la plus juste qu'on en pourrait avoir aujourd'hui serait de jeter un coup d'œil dans un commerce de bibeloterie du quartier chinois d'une ville nord-américaine: on y retrouverait — les bibelots en ivoire en moins — des mains à gratter le dos en bambou¹⁴³, des coulevres articulées¹⁴⁴ ainsi que des statuettes en porcelaine¹⁴⁵. Mais les listes de commande d'objets rédigées par Joseph-

Ainsi, en 1928, l'évêque jésuite Simon Tsu, vicaire apostolique de Haimen, dans la province du Jiangsu, fit une donation « en reconnaissance des bontés des Canadiens pour lui »: des travaux d'aiguille, « 2 beaux vases pour fleurs en bois noir avec dessins en argent incrustés [...] Un plateau de même genre —[...] Trois petites boîtes à poudre ou à savon avec peintures chinoises. » ASJCF, M-7-2D, I, 1927-1934, Lettre d'A. Dubé à A. Tremblay, 1928-03-25.

Puis, en 1935, le père Pius Leo Moore (1881-1950) offrit pour le Musée chinois de Québec un « cadeau royal » comprenant deux porcelaines, un panier ainsi qu'un petit plateau. ASJCF, M-7-3L, I (Lafèche), Lettre d'É. Lafèche à J.-L. Lavoie, 1935-04-24.

¹⁴². Graburn s'intéresse à l'influence de la culture dominante sur les productions artistiques des minorités autochtones, par exemple, les Inuits du Québec et les Haida de la côte nord-ouest américaine. Dans sa classification des différents degrés d'acculturation de l'art autochtone, Graburn définit l'art pour touristes ou d'aéroport par l'uniformisation et la simplification du design: « When the profit motive [...] override aesthetic standards, satisfying the consumer becomes more important than pleasing the artist. [...] The symbolic content is so reduced, and conform so entirely to the consumers' popular notions of the salient characteristics of the minority group, that we may call these items ethno-kitsch. » Je crois que cette appellation peut s'appliquer à ces bibelots achetés par les missionnaires en vrac dans les boutiques et les orphelinats, fort probablement destinés au marché touristique. « Introduction », dans Nelson H. H. Graburn, éd., *Ethnic and Tourist Arts...*, p. 6.

La remarque du père Lafèche, citée plus haut, concernant le prix non compétitif - par rapport au marché - et la baisse de la qualité de l'artisanat des orphelinats de Xujiahui révèle peut-être les effets pervers de ce type de production en masse et pour le profit. ASJCF, M-7-3L, I (Lafèche), Lettre d'É. Lafèche à J.-L. Lavoie, 1935-05-02.

¹⁴³. AMC, Fonds des Jésuites, Dossier n° CA89-176, Lettre de J.-L. Lavoie à A. Sansoucy, 1937-03-01; Chinoiseries pour vendre au Musée d'Art Chinois, 1939-02-03.

¹⁴⁴. AMC, Fonds des Jésuites, Dossier n° CA89-176, Liste d'objets à trouver à Shanghai et à faire expédier, [fin 1932-début 1933].

¹⁴⁵. AMC, Fonds des Jésuites, Dossier n° CA89-176, Lettre de J.-L. Lavoie à R. Renaud, 1936-02-24; Lettre de J.-L. Lavoie à A. Sansoucy, 1937-03-01.

Louis Lavoie parlent d'elles-mêmes: deux exemples sont donnés en annexe¹⁴⁶.

En étudiant l'acquisition d'objets par les jésuites dans les missions amérindiennes du Canada, j'ai déjà mentionné l'étude de Barbara Lawson sur la collection Robertson du musée Redpath, à Montréal. Lawson y remarque l'exclusion par le missionnaire presbytérien d'artefacts montrant une influence européenne. L'anthropologue donne alors différentes interprétations de cette omission et de cette fascination pour les objets traditionnels du patrimoine vanuatien. Elle y perçoit d'abord une tentative tout à fait romantique — mais bien actuelle au XIX^e siècle — de sauvegarder la culture menacée du « vanishing Erromangan¹⁴⁷ ». Puis, toujours selon Lawson, Robertson était sans doute animé par des motifs politiques. Ainsi l'instabilité politique de la région amena une grande activité missionnaire chez les protestants inquiets de perdre leurs acquis dans l'éventualité d'une annexion par les Français: la représentation d'un peuple incapable de s'adapter, nécessitant ainsi une protection, étayait donc la cause des partisans de l'annexion britannique. L'artefact traditionnel, « primitif », devait faire la preuve de cette incapacité. Enfin, dans le même ordre d'idées, Lawson associe cette représentation figée à une préoccupation nationaliste de la part du missionnaire: Robertson projetterait à travers la collection d'artefacts vanuatuans l'image d'un Canada non plus nation colonisée mais colonisatrice¹⁴⁸.

À l'opposé, chez les jésuites canadiens-français du XX^e siècle, postés en Chine, la collection fut vraisemblablement enracinée dans l'actualité missionnaire. Certes, Joseph-Louis Lavoie, soucieux de donner un nouveau départ plus prestigieux à son musée dans la seconde moitié des années

¹⁴⁶. Voir Annexes X et XI, p. xxiv et xxv.

¹⁴⁷. L'île d'Erromanga fait partie de l'archipel de Vanuatu.

¹⁴⁸. Barbara Lawson, *Collected Curios. Missionary Tales from the South Seas*, Montréal, McGill University Press, 1994, p. 153.

1930, voulut collectionner des antiquités chinoises, témoins toutefois non pas de l'état primitif d'un peuple mais plutôt de la grandeur d'une civilisation. Mais, les jésuites français qui possédaient les institutions muséales susceptibles de fournir ces antiquités au père Lavoie ne montrèrent aucun signe de coopération et le marché chinois des antiquités sembla, à partir de cette époque, beaucoup moins propice à ce type d'acquisition. Selon Lovat Dickson, dans son histoire du *Royal Ontario Museum*, la situation en Chine vers 1933 fut telle que le missionnaire anglican William C. White qui collectionnait alors pour cette institution, se heurta de plus en plus à l'avidité de riches connaisseurs et de leurs agents. De plus, les autorités chinoises conscientes de l'exode des antiquités nationales décrétèrent alors un embargo sur leur exportation¹⁴⁹.

Bien que les sources mentionnent quelques « vieux » objets — une vieille armoire, une vieille soierie, de vieux panneaux, de vieilles lanternes¹⁵⁰ —, deux peintures anciennes et des objets paraissant « assez antiques¹⁵¹ », rien ne laisse croire que Lavoie ait participé à ce pillage — ou sauvetage, selon le point de vue — du patrimoine chinois: ses faibles moyens financiers et l'ignorance de ses agents en Chine ne l'y auraient sans doute pas autorisé.

Toutefois, l'acquisition d'objets chinois chez les jésuites du Canada français ne se réduit pas qu'à une activité de prestige. Contrairement à l'exemple de la collection Robertson, l'image projetée par la nature des acquisitions des jésuites ne se limita pas à celle d'un peuple sclérosé

¹⁴⁹. Dickson, *The Museum Makers...*, p. 79. Voir aussi Alwyn J. Austin, *Saving China. Canadian Missionaries in the Middle Kingdom, 1888-1959*, Toronto, University of Toronto Press, 1986, p. 224-226.

La correspondance Lavoie-Renaud fait d'ailleurs état de l'activité des conservateurs de musée notamment dans le nord de la Chine et de la législation interdisant l'exportation des antiquités. ASJCF, M-7-5R, I, Lettre de R. Renaud à J.-L. Lavoie, 1935-11-20; 1935-12-13.

¹⁵⁰. AMC, Fonds des Jésuites, Dossier n° CA89-176, *Liste des objets pour exposition à Montréal (Canada)*, Orphelinat de T'ou-sè-wè, Zi-ka-wei près Shanghai.

¹⁵¹. ASJCF, M-7-5R, II, 1936-1947, Lettre de R. Renaud à J.-L. Lavoie, 1936-03-24.

requérant une aide extérieure. Certes, les spécimens ethnographiques recueillis dans la mission du Xuzhou témoignèrent d'une population peu nantie, rurale et superstitieuse, secourue par les missionnaires canadiens-français. Mais d'autre part, une large part de la collection et tout l'artisanat commercial, diffusé à la boutique ou par les jésuites à titre individuel, reflétèrent l'image d'une population susceptible de s'adapter à la fois au mode de vie occidental et à la religion catholique. En fait, au dire du père Lavoie, s'il y avait urgence à implanter l'Église en Chine, elle se situait plutôt du côté de la catholicité: une Chine convertie serait une plus-value pour la civilisation chrétienne¹⁵². Et une portion du succès d'une telle entreprise était entre les mains des jésuites canadiens-français et de leurs bienfaiteurs.

Conscient de cette responsabilité¹⁵³, Joseph-Louis Lavoie, avec son Musée chinois et sa boutique, se donna un double mandat. D'une part, il s'efforça d'attirer les bienfaiteurs de la mission par ces appâts visuels et concrets; d'autre part, il tenta d'éduquer et d'édifier le public: « Multiplions autour de nous les œuvres d'art », affirmait-il à l'occasion de l'ouverture du musée, « faisons une bonne propagande pour que ces œuvres soient admirées, et nous élèverons ainsi, chez nos gens, le niveau intellectuel et moral¹⁵⁴. » Mais Lavoie parut parfois isolé avec ses nobles desseins muséaux, et au cours des ans, le musée se révéla, aux yeux des « broussards » et même des dirigeants de la province jésuite du Bas-Canada, tour à tour comme une perte d'argent, d'espace ou de temps. Sans doute à cause de ce scepticisme mais aussi en l'absence de l'expertise nécessaire, cette institution ne devint jamais un véritable musée d'art, d'archéologie ou d'ethnographie. Mais le temps sembla donner raison au fondateur du Musée chinois puisque les autorités de la Compagnie

¹⁵². Voir *supra* p. 139, la citation du père Lavoie sur l'apport de la Chine à la civilisation chrétienne. Lavoie, « Musée chinois »..., p. 2.

¹⁵³. Lavoie n'écrivit-il pas: « Car ils sont bien à nous ces Chinois et ils ne sont à nous que pour être menés à Dieu par nous »? Lavoie, « Méditations géographiques », *Le Brigand*, n° 11, octobre 1931, p. 3.

permirent son déménagement à Montréal en 1946 consacrant ainsi — au moins — sa valeur comme outil de propagande.

¹⁵⁴. Lavoie, « Musée chinois »..., p. 2.

CONCLUSION

« COLLECTIONNER » LA MISSION

« *Collectionner* » la mission, je l'avais annoncé, est un titre accrocheur mais restrictif. Le parcours de l'objet de promotion missionnaire est bien mieux illustré par les trois étapes suivantes: acquisition, appropriation et diffusion. Très tôt, en fait, dès la reprise de leur apostolat dans la région des Grands Lacs au XIX^e siècle, les jésuites acquièrent des objets dans leur mission — et parfois plus largement dans le pays englobant cette mission — se les approprièrent en les mettant au service de différentes méthodes de propagande afin de mieux faire connaître et soutenir leurs œuvres. Il apparaît clairement que la collection ne fut pas le seul mode d'appropriation de ces objets. Loterie, don au bienfaiteur et boutique constituèrent des formes transitoires d'appropriation où la Compagnie de Jésus au Canada agit comme intermédiaire entre le public de la métropole et la mission. Ultime étape de leur parcours, la diffusion de ces objets par leur exposition — qui sera le sujet de la seconde partie de cette thèse — et leur dispersion dans le public n'eut rien d'insignifiant pour les jésuites du Canada et servit leur projet d'instaurer une mentalité missionnaire au Québec. L'intensification de cette diffusion, notamment dans les années 1930-1940, qui permit, entre autres, de financer l'œuvre missionnaire, de remercier et courtiser les bienfaiteurs, de rassurer les supérieurs, d'éduquer et d'édifier le public, justifia les activités d'acquisition et témoigna de l'importance accordée à l'objet comme outil de propagande.

Malgré les lacunes documentaires, le découpage de l'analyse par aire de mission — Canada, Alaska, Chine — a permis d'observer une certaine évolution dans le temps du phénomène d'acquisition et de collectionnement, au moins en ce qui concerne les objets produits par les missionnés. Certes, les missions amérindiennes du Canada se révèlent un

cas plus complexe marqué par l'histoire de la Compagnie et de son implantation — ancienne et nouvelle — au pays: elles se distinguent par le collectionnement de documents et de spécimens archéologiques reliés à l'histoire des œuvres d'apostolat de la Compagnie en Nouvelle-France ainsi que par une probable activité de collecte de spécimens d'histoire naturelle. Mais outre ces ramifications propres aux missions en territoire canadien, l'acquisition de productions réalisées par les missionnés accuse une intensification lisible de lieu en lieu: de l'Ontario à l'Alaska à la Chine, des lots d'objets d'écorce du père Choné en 1844 au Musée d'art chinois et à la boutique du père Lavoie dans les années 1930.

Près d'un siècle sépare les deux expériences... Deux dates entre lesquelles non seulement l'apostolat catholique mais les missions chrétiennes en général — et ce, bien au-delà de l'activité jésuite au Canada — connurent une expansion sans précédent. Cette expansion se nourrit inévitablement d'une quête incessante de fonds et de recrues exigeant une visibilité accrue dans les métropoles. La collection missionnaire ou plus généralement l'appropriation d'objets exotiques en pays de mission participa de ce développement: par exemple, les envois de Choné ainsi que les réalisations muséales et commerciales de Lavoie, d'une part, misèrent sur un engouement populaire et rentable pour les productions exotiques — spécimens ethnographiques ou bibelots ethno-kitsch — et, d'autre part, tendirent à présenter les missionnés comme des êtres habiles — voire même virtuoses de la technique dans le cas des Chinois — et ainsi tout à fait convertibles.

Des missions de l'Ontario et du Québec des jésuites du XIX^e et du début XX^e siècle nous sont parvenus très peu d'objets. En plaçant au musée du collège Sainte-Marie quelques artefacts odjibwés décontextualisés, les jésuites les incorporèrent à un espace d'enseignement scientifique. Ils n'y présentèrent certes pas un travail de collectionnement ethnographique

méthodique¹, mais ils en firent les symboles, muséalisés — et ainsi sacralisés — de leur œuvre missionnaire en Ontario. Exposés à la vue d'un public choisi, leurs étudiants et visiteurs — missionnaires et bienfaiteurs potentiels² —, ces artefacts exotiques jouèrent sans doute le même rôle que les lettres, croquis et dessins expédiés en France et aux États-Unis afin de stimuler l'intérêt pour la mission du Canada, appeler les novices à travailler auprès des Amérindiens et susciter la générosité de leurs proches et d'éventuels donateurs. Les miniatures de canots, à la manière des artefacts d'écorce du père Choné, prouvaient non seulement, chez les Amérindiens, un certain degré de civilisation mais, à titre d'offrande, constituaient le signe d'une conversion réussie. Quant au tomahawk du père Couture, il démontrait à lui seul toute l'expérience missionnaire jésuite en Nouvelle-France. Cette hache de guerre iroquoise n'était-elle pas déjà fortement

1. J'ignore quel était le nombre d'artefacts conservés provenant des missions modernes d'Ontario au XIX^e siècle mais, dans les années 1910, le catalogue n'y consacre pas plus de cinq fiches, regroupant des modèles de canots, un tomahawk, une trousse d'instruments de dentisterie auxquels s'ajoute, au numéro 106, un bâton coupé par un castor donné par les missionnaires de l'île Manitouline en 1906, probablement à titre de spécimen d'histoire naturelle. Cet inventaire n'est certes pas daté mais le cartable et les feuilles formant ce dernier n'ont été brevetés qu'en 1906 et la date d'acquisition indiquée aux premières fiches est 1908. De plus, la fonction de conservateur du musée, attribuée au père Pierre Fontanel, n'apparaît au *catalogue* de la province jésuite canadienne qu'en 1913.

Mais en 1927, à l'exposition missionnaire de Joliette, trois types, au moins, d'objets issus de ces missions furent présentés qui ne figurent pas à ce catalogue: une paire de mocassins, deux livres en langue odjibwé et un nombre indéterminé de photographies. Ces artefacts ne furent vraisemblablement pas déposés au musée: les premiers appartenaient peut-être encore à un missionnaire; les autres trouvèrent probablement le chemin des archives.

². Par exemple, en février 1858, la visite au collège Sainte-Marie du surintendant de l'Éducation, Pierre-Joseph-Olivier Chauveau relatée dans le *Journal de l'instruction publique*, se fit en compagnie d'officiers militaires et de leurs épouses:

Prenant le plus vif intérêt à tout ce qui touche à l'instruction publique dans une province dont il a été pendant quelque temps l'administrateur, Son Excellence, le Général Eyre, témoigna dernièrement au Surintendant de l'Éducation le désir qu'il éprouvait de visiter une maison dont il entendait dire tant de bien. Les Révérends Pères qui dirigent l'établissement accueillirent la proposition qui leur fut faite par ce dernier, avec toute l'urbanité qui les distinguent, et jeudi, le 11 de ce mois, S.E. et Lady Eyre accompagnés du colonel et de madame Thackwell, du major et de Mde. Robertson, du capitaine et de Mde. Brabazon, et de M. et de Mde. Chauveau, parcouraient les vastes salles, les longs corridors, les pieuses et élégantes chapelles du collège. « Le Collège Ste. Marie », *Journal de l'instruction publique*, février 1858, p. 25.

médiatisée, au XIX^e siècle, à travers les manuels d'histoire et ce, depuis les gravures de l'*Historiae Canadensis* de François Du Creux, s.j. parues en 1664, illustrant le supplice des pères Brébeuf, Lalemant et Jogues³? Mais n'est-il pas aussi, ce tomahawk, ainsi extrait de son contexte, comme l'affirme l'anthropologue Nicholas Thomas, le témoignage d'un ordre passé⁴ — changé? La collection avortée d'Alaska appelle aussi cette dernière interprétation avec son lot d'artefacts culturels traditionnels tombés en désuétude.

Toutefois, si les premiers gestes de promotion de la mission par l'objet du père Choné s'apparentèrent à ceux du père Lavoie au siècle suivant, la pratique d'acquisition, d'abord éparses ou mal documentées, devint peu à peu une véritable entreprise légitimant des investissements en temps, en effectif, en espace et en argent. Ainsi, la mission d'Alaska, premier territoire officiel de la province jésuite canadienne, annonça déjà la période très active d'acquisition d'objets de la mission chinoise. Cet épisode de collectionnement constitua en quelque sorte une période charnière où se dessinèrent des préférences pour certains types d'objets, lieux et pratiques d'acquisition qui se répéteront sensiblement lorsque les jésuites canadiens-français seront affectés au Xuzhou.

Dans ces deux pays d'apostolat, les jésuites du Canada intégrèrent des systèmes d'échanges de biens déjà existants. Ils s'approvisionnèrent ainsi auprès du réseau missionnaire catholique, dans les écoles industrielles et les orphelinats. Par ailleurs, ils participèrent de façon plus générale aux échanges commerciaux entre les Alaskains et les

³ Voir à ce sujet dans Denis Martin, *Portraits des héros de la Nouvelle-France. Images d'un culte historique* (Montréal, Hurtubise HMH, 1988), le chapitre sur les saints martyrs canadiens, p. 29-35.

⁴ « What stands out is that these things are no longer used: Their context of use has been abolished. Such articles are now instead the picturesque products of ingenuity, and more significantly, the tokens of a former order. » Thomas, « Colonial Conversions: Difference, Hierarchy, and History in Early Twentieth-Century Evangelical Propaganda », *Comparative Studies of Society and History*, vol. 34, 1992, p. 373.

Occidentaux. Et enfin, les jésuites prirent part au marché séculaire des exportations en Chine. D'autre part, le phénomène d'acquisition fut aussi justifié par la demande de la métropole. On a souligné, dans le cas des missions canadiennes, l'engouement populaire européen au XIX^e siècle pour les artefacts amérindiens et, de façon générale, l'essor colonial qui ne fut certes pas étranger au développement de l'ethnographie. De plus, au début du XX^e siècle, les débuts de l'expographie missionnaire et de la missiologie catholiques provoquèrent un intérêt renouvelé pour les productions des populations missionnées, lisible non seulement en Europe mais aussi, dans une certaine mesure, au Québec. Ce souffle missiologique ne put épargner l'instigateur de la collection alaskaine, le provincial Lecompte, et inspira sans doute l'entreprise chinoise du père Lavoie. Le discours missiologique de l'entre-deux-guerres — notamment — voulut « promouvoir l'estime des différentes populations du globe et combattre les préjugés⁵ » et ainsi les artefacts amassés par les jésuites canadiens-français traduirent explicitement la valeur de leurs artisans. Dénés ou Inuits, ceux-ci appartenaient « à ces peuples encore éloignés de la civilisation, sans en être totalement dépourvus, comme le prouvent certains objets travaillés à la main ou au couteau, avec une réelle habileté, si l'on envisage les moyens primitifs dont ils disposent⁶ »; alors que le travail de l'artiste chinois devait se révéler aux Canadiens sous une facette différente de la buanderie, soit comme « œuvre d'une grande délicatesse et d'un fini admirable, qui révèle l'habileté, la dextérité à laquelle peut atteindre un Chinois, mais aussi sa patience⁷ », ou comme objet démontrant ses coutumes.

⁵. Jean Pirotte, *Périodiques missionnaires belges d'expression française. Reflets de cinquante années d'évolution d'une mentalité (1889-1940)*, Louvain, Université de Louvain, 1973, p. 182.

⁶. *Joliette 1927*, p. 242.

⁷. *Joliette 1927*, p. 240.

La mission d'Alaska marqua aussi la première indication explicite mais pauvrement documentée d'achat d'artefacts. Compte tenu de la petite taille de la collection et des donations reçues, cette activité fut probablement fort modeste. De plus, il ne semble pas que des objets alaskains furent revendus à profit dans le public contrairement à l'expérience chinoise. Il est fort difficile d'établir la taille de la collection du Musée chinois des jésuites canadiens-français sans véritable catalogue disponible pour les années 1930-1940⁸. Toutefois en parcourant la seule liste d'objets expédiés de Tushanwan en 1930, on dénombre deux cent cinquante entrées totalisant plus de trois cents objets, tous achetés. Tant pour le Musée que pour la boutique, le mode d'acquisition privilégié fut l'achat, un achat qui toutefois supposait un profit. Objet de collection ou bibelot à écouler, l'artefact chinois fut un rouage de la procure des missions de Chine, destiné au service de ces dernières: la rentabilité et la qualité visuelle bien plus qu'un véritable projet de collection — artistique, archéologique ou ethnographique — animèrent et guidèrent les missionnaires dans leurs acquisitions.

Ainsi les jésuites s'approprièrent-ils par l'objet leurs territoires de mission, soucieux d'assurer la survie de ces œuvres apostoliques: et cette

⁸ Certes, il existe un catalogue rédigé par le père Lavoie pour le musée du chemin Sainte-Foy mais n'y sont énumérés que les objets jugés les plus remarquables par le conservateur. Maison Bellarmin, Bureau des Missions, *Musée d'art chinois. Catalogue*, s.d., Procure des missions de Chine, 653, Chemin Ste-Foy, Québec, n.p.

De plus, on compte aussi une liste des objets donnés par les jésuites de la province du Canada français au Musée de la civilisation de Québec en 1990 qui ne compte pas moins de 2867 acquisitions. Selon Vincent Bélanger, cette liste englobe bien plus que le Musée chinois; en fait, il serait plus juste de dire qu'elle englobe bien plus que ce qui restait du Musée chinois au moment de la donation au Musée de la civilisation, c'est-à-dire « toute la série documentaire dont le père Lavoie se servait pour le Brigand, les ouvrages qui se rapportent aux études sinologiques, à l'art et à la culture chinoise [,] les accessoires usuels d'influence chinoise dont la procure se servait (ustensiles, plats, appui-livres (*sic*), etc.), les cadres, disques et les petits "curios" » — un restant d'inventaire de la boutique. On retrouve aussi dans cette donation toute la panoplie du célébrant missionnaire: accessoires, vêtements et parements liturgiques ainsi qu'un autel portatif. AMC, Fonds des Jésuites, Dossier CA89-176, « Liste mise à jour des objets et œuvres d'art de la collection chinoise: Mission des Jésuites, 2867 acquisitions », 1994-06-16; Bélanger, *Le Musée chinois: collection d'objets chinois ayant appartenu aux jésuites québécois*, s.l., Musée de la civilisation, août 1994, p. 17.

survie passait inévitablement par une visibilité et un prestige accrus dans la métropole. Quoi de plus prestigieux, en effet, et de plus édifiant que de renouer avec le glorieux et sanglant passé de la Nouvelle-France, de s'aventurer à la frontière la plus reculée du continent voire de suivre la trace de saint François Xavier et de Matteo Ricci? Et cette visibilité n'était possible que dans la mesure où l'objet de promotion missionnaire était diffusé. Et le moyen sans doute le plus efficace de diffusion car le plus direct et le moins coûteux pour le grand public, résidait certainement dans l'exposition missionnaire, une pratique spectaculaire adoptée par l'Église catholique canadienne-française dès 1927.

Université de Montréal

***La muette éloquence des choses:
collections et expositions missionnaires de
la Compagnie de Jésus au Québec, de 1843 à 1946***

Volume 2 / 2

par

France Lord

**Département d'histoire
Faculté des arts et des sciences**

**Thèse présentée à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de
Philosophæ Doctor (Ph. D.)**

Janvier 1999

© France Lord, 1999



SECONDE PARTIE

LA MISSION EN SPECTACLE: LES EXPOSITIONS MISSIONNAIRES

Le christianisme est, de par la volonté du Christ, donc de Dieu, universel, destiné à se propager, et, dès lors, naturellement soucieux de trouver à chaque époque les meilleurs moyens de diffusion¹.

En 1939, les pères jésuites Antonio Poulin et Horace Labranche publièrent une plaquette intitulée *Expositions missionnaires*². L'ouvrage fut conçu avec un souci de grande clarté et s'adressa tant au public, sympathique ou indifférent aux missions, qu'aux organisateurs de tels événements. En quelques pages, les auteurs abordaient tous les aspects de l'exposition sous trois volets: la doctrine, la technique et les exemples; en se gardant bien, précisaient-ils, d'édicter des « règles absolues ». Cette publication du secrétariat de la Ligue missionnaire des étudiants, qui logeait à l'enseigne de la Compagnie de Jésus, rue Rachel, à Montréal, fut le fruit d'une pratique récente au sein de l'Église catholique³. Cet engouement de

1. André Minon, « Introduction », dans *Christianisme et propagande*, Louvain, E. Nauwelaerts, 1948, p. 9-10.

2. Antonio Poulin et Horace Labranche, *Expositions missionnaires*, Montréal, Secrétariat de la Ligue missionnaire des étudiants, 1939.

3. Nous pouvons certes affirmer avec le père de Reviere de Mauny, s.j., que « [l]es expositions ne sont pas une nouveauté dans l'Église » (« Expositions missionnaires »..., p. 71). De Mauny cite en exemple — et avec raison — les cathédrales et les sanctuaires de pèlerinage. Mais, je veux traiter ici des événements temporaires et essentiellement apostoliques que sont les expositions missionnaires. Ainsi, il faut vraisemblablement attendre l'Exposition universelle et internationale de Paris en 1900, pour voir, dans ce type d'exposition, un pavillon entièrement consacré aux missions. Brigitte Schröder-Gudehus et Anne Rasmussen, *Les fastes du progrès. Le guide des Expositions universelles, 1851-1992*, Paris, Flammarion, 1992, p. 136.

l'Église pour l'exposition missionnaire, Poulin et Labranche le situèrent dans l'air du temps:

La méthode est universelle. Les lanceurs de modes et de produits nouveaux le savent mieux que tout autre. Voyez les annonces. Humbles étalages d'épicerie, somptueuses vitrines des grands magasins de fourrures ou de bijoux, panneaux de toutes couleurs des cinémas, agaçantes et souvent indécentes réclames des trains, des autobus, des kiosques du coin. Expositions régionales, provinciales, nationales, universelles. Expositions de Paris, de New-York! Vraiment nous sommes toujours en expositions⁴.

Universelle, car en effet, selon Belcher, de la définition du terme exposition, comme action de mettre en vue, découle le fait que le monde qui nous entoure est, d'une manière ou d'une autre, exposition:

Man, being exhibition-conscious, has also liked to participate and this soon became evident in his concern with his appearance and with make-up, dress and jewellery, and his home and its contents, with the built environment, and with his general love of the spectacular⁵.

De plus, ce goût naturel pour le spectacle fut amplifié par les changements socio-économiques de la fin du XIX^e siècle. Cette conscience accrue de l'apparence, pour la forme et le style, à l'échelle des masses est perçue comme la conséquence de la transition d'une société de production à une société de consommation notamment au début du XX^e siècle⁶. Mais

⁴. Poulin et Labranche, *Expositions missionnaires...*, p. 21. Pour une analyse de l'exposition dans le contexte de la société de consommation, voir Simon J. Bronner, dir., *Consuming Visions: Accumulation and Display of Goods in America, 1880-1920*, New York/London, W.W. Norton & Co., 1989.

⁵. Michael Belcher, *Exhibitions in Museums*, Leicester/London, Leicester University Press, 1991, p. 37.

⁶. À ce sujet, voir Bronner, dir., *Consuming Visions...* Ce recueil d'articles étudie la formation des et l'adhésion aux différentes visions d'une société de consommation développées à la fin du XIX^e siècle et leur impact sur la société américaine. Les auteurs situent l'avènement de cette culture de consommation aux États-Unis entre 1880 et 1920. Si dans les grandes villes canadiennes comme Montréal, la transition s'opère sensiblement à la même époque, il faut attendre les années 1930 pour que « l'électrification, la radio, l'automobile et les réseaux de chemins de fer en expansion rend[...]ent disponibles les produits de consommation de la société industrielle à presque toutes les régions du Québec ». John A.

l'Église avait depuis longtemps le sens du spectaculaire. Églises, vêtements et ornements liturgiques, expositions du Saint-Sacrement, reliquaires et processions en furent les manifestations auxquelles s'ajoutèrent les miracles et les pèlerinages.

Les jésuites Poulin et Labranche considérèrent l'exposition comme un « puissant moyen de propagande ». Cette efficacité est imputable en grande partie à la nature même de cet événement temporaire. Paul Greenhalgh a décrit le caractère à la fois spectaculaire et éphémère des expositions universelles en ces mots: « spectacular gestures which briefly held the attention of the world before disappearing into an abrupt oblivion, victims of their planned temporality⁷ ». En fait, cette remarque s'applique très bien à l'exposition missionnaire au Québec⁸. Montée pour une semaine ou, au plus, à peine trois, elle offrit au public d'alors une vision du monde et une vision du Canadien français dans ce monde qu'il ne trouvait nulle part ailleurs. Ni les périodiques, ni la radio, ni les musées de l'époque ne furent en mesure d'offrir une telle expérience sensible et globale d'un monde passé et d'un monde autre⁹.

Dickinson et Brian Young, *Brève histoire socio-économique du Québec*, Sillery, Éditions du Septentrion, 1992, p. 218.

⁷. Paul Greenhalgh, *Ephemeral Vistas: The Expositions universelles, Great Exhibitions and World's Fairs, 1851-1939*, Manchester, Manchester University Press, 1988, p. 1.

⁸. Les *Dossiers de l'Action missionnaire* furent publiés par les jésuites belges, entre 1926 et 1929. Le noviciat de la province jésuite du Bas-Canada au Sault-au-Récollet en possédait la collection entière publiée en quatre plaquettes en 1929. Divisés en quatre parties — descriptive, théorique, historique et pratique — les *Dossiers* constituent un véritable manuel de missiologie présenté sous forme de capsules.

Un fascicule entier fut consacré aux expositions, révélant ainsi l'importance accordée à ce moyen de propagande. On y trouve le conseil suivant concernant l'aspect extraordinaire de cet événement: « Pour réussir comme il faut, l'exposition missionnaire doit [...] être **surprenante**, et **non banale**; très bien présentée et non vaguement exotique; commentée de façon vivante et non pas abandonnée à des surveillants de salle. » « Œuvres de vulgarisation: Expositions », *Dossiers de l'Action missionnaire*, n° 102 (Partie pratique n° 6), p. 4.

⁹. L'exposition missionnaire s'efforce de présenter tant l'état actuel des missions que leur histoire. À titre d'exemple, les hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Montréal ne présentaient pas d'artefacts venus de missions extérieures car l'œuvre des hospitalières était essentiellement locale mais missionnaire par son origine: leur kiosque regroupait des objets relatifs à l'histoire

Dans les faits, l'exposition missionnaire, notamment à l'échelle nationale, s'apparenta au *blockbuster* d'aujourd'hui. Ce dernier est une manière de superproduction muséale caractérisée non seulement par la qualité du matériel qu'il présente mais aussi par l'effort promotionnel considérable dont il fait l'objet et les foules qu'il déplace¹⁰. Ainsi l'exposition missionnaire au Québec disposa du réseau de propagande de l'Église catholique qui pouvait s'étendre, au besoin, bien au-delà des frontières de la province. En outre, la fonction propagandiste de ces événements et la

de la communauté. *Joliette 1927*, p. 474-483; *Ville-Marie missionnaire 1642-1942*, p. 328-330.

Il est loisible de penser que ces expôts historiques nourrissent autant l'attrait pour l'exotisme du visiteur que les expôts de nature ethnographique.

¹⁰. Bien sûr, il ne s'agit point ici d'une exposition à l'itinéraire international regroupant des pièces précieuses provenant de grands musées. Mais, selon Belcher, le *blockbuster* est « the most special of special exhibitions ». Ce mode expographique est principalement caractérisé par la qualité extraordinaire de son contenu, le succès économique anticipé ainsi que le battage publicitaire dont il fait l'objet.

Fundamental to success is charismatic, high-quality material, but this in itself is not necessarily enough [...]. It is necessary to bring the material or the subject to the attention of the public, and that can be achieved only through extensive promotional work in both quality papers and colour supplements and through radio and television coverage. The support of a powerful and effective backer in such enterprise is essential. *Exhibitions in Museums...*, p. 51.

Dans le cas des expositions missionnaires, l'Église québécoise de l'entre-deux-guerres est certainement un commanditaire et un organisateur privilégié.

De plus, l'unicité du *blockbuster* lui confère sa capacité à intéresser les spécialistes mais surtout à attirer les foules. Comme son nom l'indique, les files de visiteurs pour ce type d'exposition dépassent le simple pâté de maisons.

People come to see objects they have heard about, and to experience the spectacle for themselves. For a large number of visitors the reasons for this are probably twofold. The first is a genuine desire to see work which interests them. The second is more complex, and comes about as a result of a mixture of advertising and social pressures. *Exhibitions in Museums...*, p. 52.

Le *blockbuster* nécessite ainsi non seulement un effort promotionnel mais aussi un travail de planification du parcours et des espaces publics pour accommoder un fort achalandage. L'exemple le plus célèbre de ce mode expographique est sans doute *Treasures of Tutankhamun* organisée par le British Museum en 1972. Plus près de nous, je citerai les grandes expositions tenues au Palais de la civilisation de Montréal comme *Chine: trésors et splendeurs* en 1986 et *L'or des cavaliers thraces: trésors de Bulgarie* tenue l'année suivante. Les titres donnés à ces événements soulignent le caractère exceptionnel de leur contenu.

disposition de la salle en kiosques congréganistes ne fut pas sans rappeler les foires et les salons commerciaux.

Et l'exposition missionnaire au Québec s'inscrit dans cette tradition d'événements de nature profane des expositions agricoles et industrielles en vogue depuis le siècle précédent¹¹. Le rapporteur de l'exposition missionnaire de Montréal en 1930 confirme d'ailleurs l'appropriation de ce mode de diffusion: « On se sert de ces moyens, fort légitimes d'ailleurs, pour l'avancement de l'industrie, de l'agriculture et du commerce, pourquoi ne pas en faire usage en faveur de la Religion?¹² » Les exposants n'étaient pas des commerçants mais des communautés missionnaires; l'occasion n'était pas la promotion de produits locaux mais plutôt celle d'œuvres apostoliques. Cependant, ces deux types d'expositions mirent en jeu le même sentiment de fierté nationale¹³. L'exposition missionnaire au Québec révèle toutefois beaucoup plus qu'une simple mise en marché de la mission afin de susciter la prière, l'aumône et le don de soi.

Ces expositions s'insèrent dans le mouvement de grande activité missionnaire catholique de l'entre-deux-guerres. Comme elle l'avait souvent fait dans le passé, l'Église du Québec imita le modèle romain¹⁴ en adoptant une pratique qui célébrait l'esprit missionnaire de Pie XI et s'inspirait de l'Exposition vaticane de 1925, véritable exposition coloniale de l'Église

¹¹. Sylvie Dufresne, « Attractions, curiosités, carnaval d'hiver, expositions agricoles et industrielles: le loisir public à Montréal au XIX^e siècle », *Montréal au XIX^e siècle: des gens, des idées, des arts, une ville*, Actes du colloque organisé par la Société historique de Montréal (automne 1988), Montréal, Léméac, 1990, p. 233-267.

¹². *Montréal 1930*, p. 11.

¹³. Sylvie Dufresne, « Attractions, curiosités, ... », p. 267; Schrøder-Gudehus et Rasmussen, *Les fastes du progrès...*, p. 7; Archange Godbault, « Introduction », dans *Joliette 1927*, p. 7; « Avant l'Exposition », dans *Montréal 1930*, p. 11.

¹⁴. Sylvain et Voisine qualifient Montréal de « Rome » canadienne dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Parmi les aspects les plus visibles de cette « romanisation » de l'Église catholique — notamment dans la métropole, ils donnent en exemple la liturgie, le culte des reliques extraites des catacombes, l'adoption du col romain et la reconstruction de la cathédrale à l'image de la basilique Saint-Pierre de Rome. *Histoire du catholicisme québécois...*, p. 189-191.

catholique. Avec l'objet comme outil privilégié, le pape voulut alors sensibiliser la chrétienté au problème des missions et montrer à la face du monde que l'évangélisation n'était pas seulement une simple affaire d'héroïsme mais aussi un champ d'action aux fondements scientifiques. La Compagnie de Jésus ne fut pas étrangère à cette initiative: des pères français comme Piolet et de Revières de Mauny s'employèrent à présenter l'Église et ses missions dans les expositions internationales de la première moitié du XX^e siècle.

Au Québec, dès 1927, les jésuites participèrent à toutes les expositions missionnaires d'envergure nationale. De plus, ils organisèrent dans leurs paroisses et leurs institutions d'enseignement des événements de même nature, intégrant systématiquement l'exposition dans leurs stratégies de propagande missionnaire et révélant ainsi leur grand intérêt pour cette méthode de diffusion. Ces événements, dont la tenue reposait sur une structure organisationnelle bien définie, mirent en scène des objets, certes, mais offrirent des activités et des services destinés à un public « très exigeant [...] pour tout ce qui concerne l'art de plaire aux yeux¹⁵ », le divertissement et le confort.

Les kiosques de la province jésuite du Bas-Canada montrèrent aux visiteurs des contenus et des formes qui varièrent parfois considérablement entre la première exposition missionnaire en 1927 et l'exposition du tricentenaire de Montréal en 1942. Ces présentations mirent en scène les représentations du missionnaire et du missionné façonnées, à la fois, par la sélection d'objets amassés ou utilisés par les « broussards », par les textes d'accompagnement et par l'aménagement de l'espace d'exposition.

Le succès et l'impact de ces manifestations missionnaires demeurent toutefois beaucoup plus difficiles à analyser que les aspects déjà énoncés

¹⁵. « Œuvres de vulgarisation: Expositions »..., p. 4.

tels les origines et la nature de l'exposition ainsi que l'expographie missionnaire. Mais ce moyen de promotion fut conçu pour attirer un large public diversifié, saisissable notamment à travers les stratégies publicitaires, les achalandages et les commentaires contemporains. Seule demeure insondable, je crois, la question des retombées. En effet, compte tenu de la situation de l'exposition missionnaire au cœur d'un réseau de propagande de plus en plus complexe, l'augmentation, par exemple, des effectifs missionnaires et des aumônes aux œuvres de soutien me paraissent tout à fait inappropriés¹⁶.

¹⁶. Dans le numéro de septembre-octobre 1927 de la revue *Les missions franciscaines*, le rédacteur semble vouloir faire un lien direct entre la tenue d'une exposition missionnaire à Joliette en juillet et le départ pour les missions de quarante religieuses et religieux. Le départ de cette cohorte missionnaire, en août-septembre, est présenté sous le titre « Les fruits de l'Exposition » (vol. 5, n° 5, p. 201). Or il me semble exagéré de vouloir imputer ces vocations missionnaires à l'exposition de Joliette, le travail missionnaire nécessitant une formation assez longue.

CHAPITRE 4

ORIGINES ET NATURE DE L'EXPOSITION MISSIONNAIRE

[...] [L]a charité ayant toujours horreur de l'anonymat et désirant voir le prochain face à face. Ce qu'un livre ne réussit pas à produire, un tableau, une statue, une scène de village, une humble photographie l'obtiennent. La sympathie requiert la présence et la vue¹.

La pratique des expositions temporaires fut initiée dès le XVIII^e siècle en Angleterre et en France². Celles-ci répondirent à des impératifs économiques nationaux ou encore naquirent de l'intérêt dilettante d'individus pour l'avancement des arts et des sciences. Elles furent aussi motivées par l'attrait commercial de leurs retombées dans les domaines du commerce et de l'industrie³. Selon Germain Bazin, l'exposition venait pallier les carences du musée:

La lente et progressive formation des musées, aux hasards des donations et selon les possibilités d'acquisitions, n'offrait aux visiteurs que des collections incomplètes. On eut l'idée de proposer au public, sous forme d'expositions, des réunions

¹. « Œuvres de vulgarisation: Expositions », *Dossiers de l'action missionnaire*, n° 102 (Partie pratique, n° 6), p. 1.

². Germain Bazin ne voit apparaître cette tendance que dans le sillon de la *Great Exhibition of the Works of Industry of All Nations* de Londres en 1851 — la première exposition universelle. *Le temps des musées*, Paris, Desoer S.A., 1967, p. 232-233.

Toutefois, Greenhalgh démontre efficacement que les expositions nationales eurent lieu d'abord timidement en Angleterre et en France au XVIII^e siècle et que durant la première moitié du siècle suivant, ce type d'événements devint une pratique répandue à travers toute l'Europe et les États-Unis. *Ephemeral Vistas: The Expositions universelles, Great Exhibitions and World's Fairs, 1851-1939*, Manchester, Manchester University Press, 1988, p. 3-10.

À une échelle plus modeste, il semble qu'au Bas-Canada, les expositions itinérantes aient animé le paysage culturel dès la première moitié du XIX^e siècle. Hervé Gagnon, « Des animaux, des hommes et des choses. Les expositions au Bas-Canada dans la première moitié du XIX^e siècle », *Histoire sociale/Social History*, vol. 26, n° 52, nov. 1993, p. 291-327.

³. Greenhalgh, *Ephemeral Vistas...*, p. 3-8.

temporaires, constituées méthodiquement et ayant ainsi une plus grande efficacité pédagogique⁴.

Les premières expériences expographiques générèrent une vague d'expositions nationales au début du XIX^e siècle qui fut suivie par un événement d'une ampleur inédite: *The Great Exhibition of the Works of Industry of All Nations* de 1851, à Londres, la première exposition universelle. Ce nouveau type d'exposition révéla certaines caractéristiques qui firent d'elle une manifestation de la culture moderne et une arène de choix pour le jeu des rapports coloniaux. Schrøeder-Gudehus et Rasmussen identifient ainsi six grandes constantes de l'exposition universelle: les motivations commerciales des organisateurs; le caractère utile de l'événement, exprimé en terme de retombées économiques; sa valeur éducative; le principe national qui régit le lieu d'exposition; le prestige national tiré de l'étalage des réalisations industrielles, historiques et artistiques ainsi que des ressources naturelles; et, enfin, la notion de progrès⁵. Tous ces attributs ne furent pas étrangers à ceux de l'exposition missionnaire. Le jésuite H.-M. Dubois, commentant l'apport civilisateur et scientifique missionnaire, ne réclama-t-il pas « la part royale qui revient aux Missions dans l'Histoire du PROGRÈS⁶ » ?

En adoptant la pratique de l'exposition temporaire⁷, l'Église catholique démontra ainsi une ouverture à la modernité: l'exposition missionnaire catholique fut universelle dans son ambition et scientifique dans ses prétentions. L'Exposition du Vatican de 1925 réalisa ce

⁴. Bazin, *Le temps des musées...*, p. 235.

⁵. Brigitte Schrøeder-Gudehus et Anne Rasmussen, *Les fastes du progrès. Le guide des Expositions universelles, 1851-1992*, Paris, Flammarion, 1992, p. 5-7.

⁶. Dubois, « L'œuvre civilisatrice et scientifique des missions catholiques », *Revue d'histoire des missions*, vol. 2, n°3, 1^{er} septembre 1925, p. 428.

⁷. Le Vatican avait déjà en 1887-88, tenue une exposition à l'occasion du jubilé de Léon XIII où l'on retrouvait, entre autres, quelques objets provenant des missions. Jozef Penkowski, « Pontificio Museo Missionario-Etnologico », dans *The Vatican Collections: Papacy and Art*, New York, The Metropolitan Museum of Art/Harry N. Abrams, 1982, p. 226.

programme imposant et tout à fait cohérent avec le statut de capitale de la catholicité. Mais l'Église catholique innova-t-elle en adoptant la formule de l'exposition universelle? Vraisemblablement doublé dès la fin du XIX^e siècle par les protestants d'Angleterre et — plus tardivement — des États-Unis, le Saint-Siège ne fit pas figure de pionnier dans l'exploitation de cette méthode de propagande. Malgré tout, l'Exposition vaticane — ignorée par les historiens et les anthropologues de l'exposition universelle — mérite toute notre attention puisque les expositions missionnaires catholiques au Canada, et plus particulièrement au Québec, se réclamèrent toutes du modèle romain.

L'Église catholique canadienne-française tint cinq expositions missionnaires dites nationales, pour la période qui nous intéresse: à Joliette, en 1927; à Trois-Rivières, en 1935; à Sherbrooke, en 1941, ainsi qu'à Montréal, en 1930 et en 1942. Ces manifestations se distinguèrent de l'expérience vaticane pour répondre aux ambitions du clergé québécois et aux attentes du grand public. La plaquette des jésuites Poulin et Labranche sur l'exposition missionnaire, les volumes-souvenirs des expositions ainsi que les archives des institutions organisatrices constituent des sources inestimables pour dresser un portrait « institutionnel » de l'exposition missionnaire au Québec. Dans cette section, j'insisterai sur l'aspect qualitatif de ces événements en analysant d'abord la question de leur émergence puis en traitant principalement des objectifs et des caractères de l'exposition. À qui doit-on attribuer l'initiative de ces manifestations missionnaires? Dans quelle mesure l'Église canadienne-française s'inspira-t-elle du modèle romain?

4.1. L'exposition missionnaire, une pratique de propagande déjà éprouvée

4.1.1. Quelques précédents

L'attribution des débuts de cette pratique d'action missionnaire qu'est l'exposition demeure chose délicate. Cette question dépasse le propos de la présente thèse et souffre du manque d'études sur le sujet. Mais il convient de donner quelques exemples pour situer cette forme de propagande non seulement dans le corridor étroit Rome-Canada français mais plus largement de part et d'autres de l'Atlantique nord protestant ou catholique. Une certitude, toutefois: Pie XI n'inaugura pas la première exposition missionnaire le 21 décembre 1924, au Vatican. Il existait des précédents tant chez les protestants que chez les catholiques. Et au Québec, les expositions missionnaires laissèrent parfois entrevoir d'autres affiliations.

Le rapporteur de la semaine missionnaire de Joliette, en 1927, s'exprima ainsi:

Pour les [les fruits de l'apostolat missionnaire] multiplier et les faire mûrir plus vite le Souverain Pontife a trouvé des méthodes nouvelles, en agrandissant, universalisant les serres-chaudes des expositions missionnaires, qui ont déjà fait tant de bien aux États-Unis, où elles ont été inaugurées il y a une quinzaine d'années, me dit-on⁸.

Il s'agit probablement ici d'une allusion à l'exposition *The World in Boston* tenue en 1911, et sous-titrée « America's First Great Missionary Exposition⁹ ». Cet événement fut initié par un regroupement protestant, le *Young People's Missionary Movement*. Selon le guide d'exposition, avec un budget de près de cent cinquante mille dollars américains, *The World in*

⁸. *Joliette 1927*, p. 18.

⁹. *Handbook and Guide of The World in Boston: The First Great Exposition in America of Home and Foreign Missions Held in Mechanics Building, April 22 - May 20 1911*, Boston, *The World in Boston, 1911* (ci-après, *The World in Boston*).

Boston fut ouverte pendant plus de cinq semaines, regroupa une cinquantaine d'organisations protestantes et attira des centaines de milliers de visiteurs.

There were lectures, sermons and addresses, all kinds of tableaux and costume demonstrations, every sort of children's dialogues and sketches, scenes by the score representing all the continents and most of the countries of the world, villages and streets, heathen temples and Christian churches, Eastern bazaars and Southern compounds, illustrations of industrial, medical and educational institutions and work, a huge pagoda and a hall of religions, models and diagrams, tents and ships, and palanquins and jinrickshas, and last, though anything but least, a missionary pageant, recalling some of the heroic exploits of past days¹⁰.

Dans sa forme, *The World in Boston* se divisa en sections illustrant principalement les aires de mission: la mission extérieure d'une part — « Mohammedan Lands », « Japan », « China », etc. — et intérieure, d'autre part, auprès des minorités et dans les territoires américains — Hawaii, Porto Rico et la « frontière ». Certains kiosques furent dédiés à des types de missions spécialisées comme les missions médicales et industrielles¹¹. Le plan de l'exposition témoignait ainsi d'une grande intégration des différentes organisations confessionnelles à travers des thèmes ethnographiques, religieux ou missionnaires¹². Destinée à susciter l'intérêt des indifférents envers les missions chrétiennes, l'exposition, accompagnée d'un congrès, fut perçue comme une nouvelle forme d'éducation missionnaire chez les protestants¹³, tant pour le personnel impliqué que les masses, « the majority of whom, it is safe to say, had

¹⁰. *The World in Boston*, p. 105.

¹¹. *The World in Boston*, p. 4 et 5.

¹². *The World in Boston*, p. 4 et 5.

¹³. Voir le commentaire d'Angelyn Dries sur cette exposition protestante dans « *The Whole Way into the Wilderness* »: *The Foreign Mission Impulse of the American Catholic Church, 1893-1925*, Thèse de Ph.D., Graduate Theological Union, 1990, p. 156.

seldom, if ever, in their lives attended a missionary meeting or read a missionary magazine¹⁴. »

L'ampleur de l'événement marquait bien l'importante croissance des missions protestantes américaines au tournant du XX^e siècle¹⁵. Ainsi, si l'on sut reconnaître l'expérience protestante américaine au Québec, dans les volumes-souvenirs, nulle part, toutefois, ne fut-il question des expositions missionnaires protestantes présentées en Ontario¹⁶. Compte tenu du conflit scolaire au Canada mettant aux prises les francophones et les anglophones du pays depuis les années 1870, cette omission constituait peut-être une expression tacite d'une hostilité envers les anglo-protestants dans le contexte de cette crise des écoles séparées qui s'achèvait à peine en Ontario¹⁷.

¹⁴. *The World in Boston*, p. 105.

¹⁵. Cette expansion de la mission américaine tant protestante que catholique s'inscrivait d'ailleurs dans celle plus générale des États-Unis comme État-nation soucieux de prendre sa place sur l'échiquier international et impérialiste. Ce développement se refléta quant à lui dans les expositions internationales organisées en territoire américain dès 1876. Mark A. Noll, *A History of Christianity in the United-States and Canada*, Grand Rapids, Michigan, W.B. Eerdmans Publishing Co., 1992, p. 292; Robert W. Rydell, *All the World's a Fair: Visions of Empire at American International Expositions, 1876-1916*, Chicago/London, The University of Chicago Press, 1984, p. 8.

¹⁶ « Missionary Exposition: Interesting Educational Event Will be Opened This Evening », *The Daily Mail and Empire*, 1912-02-28.

¹⁷. Dans les années 1910, compte tenu de la présence canadienne-française en Ontario, la question de l'usage du français à l'école se posa. Les catholiques irlandais et les protestants s'opposèrent aux Franco-Ontariens. Les premiers voulaient des écoles catholiques et non pas bilingues. Les seconds, principalement des orangistes radicaux, voyaient le français comme une menace aux institutions britanniques. En 1912, en adoptant le « Règlement 17 », la législation ontarienne faisait de l'anglais la langue officielle d'enseignement et réduisait le français à la portion congrue. Les Canadiens français de l'Ontario et du Québec réagirent fortement mais la controverse ne fut réglée qu'en septembre 1927 par un compromis sur les écoles bilingues. R. Douglas Francis *et al.*, *Destinies: Canadian History since Confederation*, Montréal/Toronto, Harcourt Brace, 1992, p. 206-209; Hamelin et Gagnon, *Histoire du catholicisme québécois, volume III. Le XX^e siècle. Tome I, 1898-1940*, Montréal, Boréal, 1984, p. 87-101. Voir aussi Robert Choquette, *Langue et religion: histoire des conflits anglo-français en Ontario*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1977, p. 167 et ss.

The World in Boston fut peut-être une première nord-américaine¹⁸ mais elle ne renia pas son influence britannique: « [a]vowedly "The World in Boston" was prompted and inspired by the success of the "Orient in London["]", the great Missionary Exhibition organized in behalf of the London Missionary Society [...] in the summer of 1908¹⁹. » En fait, les expositions missionnaires furent mises sur pied en Angleterre, au moins dès les années 1880. Elles avaient pour but la levée de fonds pour les missions mais aussi l'édification et la sensibilisation des visiteurs par des expôts et des conférences illustrant la vie des peuples païens et le travail des missionnaires parmi eux²⁰.

Mais, à choisir, de toutes les influences, le modèle d'inspiration évoqué par le clergé québécois demeure romain et catholique, c'est-à-dire celui de l'Exposition missionnaire vaticane de 1925 et, à une moindre échelle, les expositions subséquentes et de même nature qui se déroulèrent en Europe. Ainsi en 1930, à Montréal, malgré le précédent américain souligné en 1927, le volume-souvenir se lit comme suit:

Depuis la **première** Exposition Missionnaire, due au zèle de Pie XI, tenue au Vatican en 1925, pour célébrer l'année jubilaire, bien d'autres Expositions du même genre, moins considérables sans doute, se sont tenues en différents pays catholiques. [...]

Et ces grandes expositions religieuses et nationales en faveur des Missions ont rapporté de véritables succès en Italie, en Belgique, en Espagne et en France²¹.

¹⁸. J'émetts un doute car en 1900, à New York, lors de la *Ecumenical Missionary Conference*, les organisateurs avaient prévu une exposition missionnaire qui n'eut probablement pas l'ampleur — physique — de Boston mais qui attira selon le rapport pas moins de 60 000 visiteurs en huit jours d'ouverture. *Ecumenical Missionary Conference, New York, 1900. Report of the Ecumenical Conference on Foreign Missions, Held in Carnegie Hall and Neighboring Churches, April 21 to May 1. Volume I*, New York/London, American Tract Society/Religious Tract Society, 1900, p. 16.

¹⁹. *The World in Boston*, p. 105.

²⁰. Eugene Stock, *The History of the Church Missionary Society. Its Environment, its Men and its Work. Volume III*, London, Church Missionary Society, 1899, p. 306, 666, 696 et 697.

²¹. Je souligne. *Montréal 1930*, p. 11.

En effet, comment, pour l'Église catholique canadienne, ne pas se rallier à une méthode de propagande que Pie XI voulut pratiquer sur une échelle internationale? Comment ne pas adhérer à un média dont le souverain pontife vanta les mérites dans une lettre encyclique²²?

4.1.2. L'Exposition vaticane

Mon ambition n'est pas ici de faire l'histoire de l'Exposition vaticane de 1925. Toutefois, à l'aide de deux sources imprimées, la *Revue d'histoire des missions* et la *Revue illustrée de l'Exposition missionnaire vaticane*, ainsi que des études contemporaines de l'événement, j'esquisserai un profil de cette exposition qui permettra de mieux comprendre certains aspects de l'exposition missionnaire au Québec.

Bien que la section française de l'Exposition universelle et internationale de Paris en 1900 comprenait un pavillon des Missions catholiques²³, l'Exposition vaticane se détacha des expériences précédentes par son ampleur, son universalité et son unicité. Par ce dernier terme, j'entends que l'exposition ne fut pas intégrée à un événement plus général et qu'elle ne fut pas soumise à un savoir autre que celui de l'Église catholique. Néanmoins, les caractères de cet événement ne furent pas sans rappeler ceux des expositions universelles²⁴. Il ne fait aucun doute que

²². *Rerum Ecclesiae*, p. 146-147.

²³ L'initiative sera reprise dans la section espagnole de l'Exposition internationale de Barcelone en 1929. Schröder-Gudehus et Rasmussen, *Les fastes du progrès...*, p. 181. L'Exposition coloniale de Paris en 1931 présenta aussi un pavillon des Missions et... un pavillon des Missions protestantes! Missions catholiques et protestantes durent alors se partager un même terrain. Catherine Hodeir et Michel Pierre, 1931, *La mémoire du siècle: L'Exposition coloniale*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1991, p. 52-59; Jean de Reviens de Mauny, « Expositions missionnaires », dans Simon Delacroix, dir., *Histoire universelle des missions catholiques. Volume 4: L'Église catholique face au monde non chrétien*, Paris, Grund, 1959, p. 72.

²⁴. La direction de la *Revue illustrée de l'Exposition* reconnaît volontiers, dans son premier numéro, que cette pratique de propagande a été peu explorée:

lorsqu'il demanda officiellement au préfet de la Propagande, le cardinal van Rossum, de réaliser l'exposition missionnaire, le souverain pontife ne cherchait pas simplement à divertir les habitants de la région romaine...

Outre le contexte missionnaire en pleine expansion, il faut garder à l'esprit que cette manifestation de propagande religieuse s'inscrit dans le jeu des tensions équivoques entre le Vatican et l'État mussolinien, au lendemain de la marche sur Rome de 1922 et à la veille des Accords du Latran en 1929. Alors que Mussolini exaltait le nationalisme italien, Pie XI, par son exposition, célébrait la gloire et l'étendue de l'Église catholique romaine, à la face de la nouvelle Union soviétique et des régimes républicains. Mais aussi, faudrait-il ajouter, à la face du nouveau dictateur. Ainsi, selon le directeur du *Pontificio Museo Missionario Etnologico*, créé à la suite de l'Exposition vaticane, le père Wilhelm Schmidt, Pie XI tint à ce que les Accords fussent signés dans une des salles du musée:

Le président du Ministère italien Mussolini et sa suite devaient parcourir une grande partie des salles de ce musée avant d'arriver à la salle papale, et on leur montrait ainsi clairement que l'empire de ce Souverain, qui restreignit son territoire extérieur par le traité de Latran à un minimum, s'étend jusqu'aux limites de l'Univers²⁵.

Depuis que s'est répandu l'usage des Expositions mondiales ou nationales, universelles ou particulières, posées comme autant de pierres milliaires sur les grandes voies du progrès, les Expositions missionnaires ont été peu fréquentes. Le devoir de la modestie et de l'humilité l'on (*sic*) emporté jusqu'ici sur celui de la bonne édification. *Revue illustrée...*, n° 1, p. 5.

Ainsi Pie XI récupère un média jugé jusque-là excessif ou trop audacieux pour en exploiter les bénéfiques édifiants et en retirer une place dans la « grande marche du progrès ».

²⁵. Schmidt, « Les musées des missions et en particulier le Musée pontifical du Latran pour l'étude des missions et de l'ethnographie », dans baron Descamps *et al.*, *Histoire générale comparée des missions*, Paris/Bruxelles/Louvain, Plon/Édition universelle/AUCAM, 1932, p. 620.

Le musée missionnaire se trouve ici exploité, entre autres, à des fins de propagande politique.

Quoiqu'il en soit, fidèle à l'appel de la chrétienté, un des thèmes missionnaires de son pontificat²⁶, Pie XI entendit d'abord sensibiliser les fidèles à l'action missionnaire. Opération spectaculaire et conative²⁷, l'exposition voulut toucher le simple chrétien qui, par la suite, contribuerait aux missions de ses prières, de sa personne ou de ses deniers. Ainsi, la promotion des œuvres missionnaires auprès des catholiques constitua le but premier de cet événement:

mieux faire connaître au monde entier l'œuvre admirable de l'Eglise, spécialement celle des Ordres religieux dans la propagation de l'Évangile de J.-C. Le peuple chrétien, qui viendra à Rome, pendant l'Année sainte verra accompli un travail qu'il ne connaissait pas assez, et il en sera enthousiasmé. Et son admiration l'encouragera à contribuer lui-même à cette grande œuvre qui doit être l'œuvre de tous les chrétiens²⁸.

Pour parvenir à cette fin, le souhait du pape ne fut pas modeste. Il entendit regrouper à Rome, capitale du monde catholique, « tout ce qui ferait connaître la nature et l'action, les lieux et les œuvres de toutes les

²⁶. La mission extérieure selon Pie XI (1922-1939) s'inspire de trois grands thèmes: la romanité ou *romanità*, l'appel de la chrétienté et le développement des jeunes Églises. La romanité se définit par une conception universaliste de l'Église catholique romaine, un encouragement du mouvement chrétien vers Rome, et voit le Saint Siège comme le centre de l'expansion missionnaire. L'appel à la chrétienté vise à responsabiliser les fidèles envers l'évangélisation du monde païen afin de provoquer un mouvement populaire en faveur des missions. Ainsi, avec l'encyclique *Rerum ecclesiae*, publiée en 1926, Pie XI soulignait l'importance du rôle des simples fidèles, du recrutement missionnaire et du clergé local. A. Rétif, « L'avènement des jeunes Églises: Benoît XV (1914-1922), Pie XI (1922-1939) et Pie XII », dans Simon Delacroix, dir., *Histoire universelle des missions catholiques. Volume 3: Missions contemporaines, 1800-1957*, Paris, Grund, 1958, p. 138; *Rerum ecclesiae*, entre autres, p. 145-146, 148, 152-153 et 158-159.

²⁷. Le terme conatif est un adjectif emprunté au vocabulaire de la linguistique. Selon le *Le Grand Robert de la langue française*, « [q]ui (dans le message linguistique) exprime la tension, est destiné à produire un certain effet sur le récepteur. » *Le Grand Robert de la langue française*, Paris, Le Robert, 1985, t. II, p. 778.

Ce qualificatif s'applique tout à fait au domaine de la propagande qui cherche, à travers les médias, à influencer des masses afin de susciter certains comportements ou certaines actions escomptées. Cette fonction conative de la propagande, Jacques Ellul l'appelle aussi orthopraxie, l'adhésion à une pratique. *Propagandes*, Paris, Economica, 1990 (1962), p. 36-44.

²⁸. J.-B. Piolet, « De l'Exposition Vaticane des Missions », *Revue d'histoire des missions*, vol. 1, n°2, sept. 1924, p. 245.

Missions du monde entier²⁹. » Une lettre circulaire de la Propagande, datée du 3 mai 1923 et adressée aux évêques du monde entier, vint circonscrire l'idée de l'exposition et les objets qu'on désirait y voir exposés:

Quant aux objets à exposer une grande liberté est laissée (*sic*) aux Instituts missionnaires. [...]

tout ce qui regarde le pays et son climat, le peuple et ses usages et ses coutumes, le degré de culture et de civilisation, le culte païen et le vrai culte, les moyens employés pour l'évangélisation, les difficultés rencontrés (*sic*), les fruits recueillis. On donnera la préférence à ce qui est propre et particulier à chaque mission, évitant ainsi tout ce qui est banal et commun³⁰.

La directive mentionnait aussi les cartes géographiques, les diagrammes et les publications; elle précisait, de plus, qu'il n'était « pas défendu de faire venir des Indigènes³¹. » Cependant, selon Peter Greenhalgh, la présentation d'êtres humains dans le cadre d'expositions universelles remontait à celle de Paris en 1867. Les motivations pour un tel spectacle furent diverses: politiques, commerciales ou scientifiques. Mais dès les années 1880, la communauté scientifique sembla mettre en doute la valeur anthropologique de ces expôts. Greenhalgh affirme qu'ils perdirent en popularité dans les années 1920 et furent par la suite largement critiqués comme manifestations racistes et impérialistes³². Cette conjoncture expliqua sans doute la prudence du Vatican qui, alors qu'il laisse une grande liberté aux communautés missionnaires dans le choix des objets, soumet le spectacle humain indigène à l'étude et à l'accord des organisateurs de l'exposition. De plus, l'emploi de la double négative « n'est pas défendu »

²⁹. Extrait d'une lettre de Pie XI au cardinal van Rossum, 1923-04-24, citée dans Piolet, « De l'Exposition Vaticane des Missions »..., p. 245. Cette lettre fut aussi reproduite dans *Revue illustrée...*, n° 1, p. 20.

³⁰. Piolet, « De l'Exposition Vaticane des Missions »..., p. 247-248.

³¹. Piolet, « De l'Exposition Vaticane des Missions »..., p. 248.

³². Greenhalgh, *Ephemeral Vistas...*, p. 82-90.

témoigne d'une certaine réserve. L'intention scientifique de l'exposition, que je traiterai ci-après, n'y est pas étrangère.

Cette tentative d'inventorier et d'exposer le monde ainsi que la pratique missionnaire catholique relevait d'un dessein plus complexe que la seule propagande. Nier la valeur informative et éducative de cet événement à caractère universel serait masquer une large part des intentions des concepteurs.

Avant d'accéder au trône pontifical, Pie XI, né Achille Ratti, mena une carrière d'intellectuel. Il fut bibliothécaire de l'Ambrosienne de Milan puis préfet de la Bibliothèque vaticane. Le pape fit preuve d'une grande sensibilité aux choses de l'histoire et des sciences. De plus, il sembla soucieux de faire entrer la mission catholique dans la modernité et de la soumettre au rythme du siècle. Ainsi dans le discours inaugural de l'Exposition vaticane, il affirma :

Si l'on veut recueillir le fruit complet de tous ces sacrifices et de tout ce labeur [de l'apostolat], il faut demander aux sciences des lumières qui permettront d'indiquer les voies les plus directes, qui suggèreront (*sic*) les méthodes les plus efficaces. Ainsi le voyons-nous dans l'industrie, le commerce, dans toutes les manifestations économiques. Les missions ne peuvent ni ne doivent se soustraire à ces exigences caractéristiques de notre époque³³.

Cette dimension de l'Exposition vaticane, cette adhésion au modèle scientifique — et économique — sembla occuper une place importante dans

³³. A. Rétif, « L'avènement des jeunes Églises »..., p. 140. Pie XI permettra, entre autres, le financement des expéditions ethnologiques en Afrique et en Asie du père Schmidt, s.v.d., maître d'œuvre de l'Exposition et premier directeur du Musée ethnologique missionnaire du Vatican, créé à la suite de l'Exposition. Il encourage également les études missiologiques. Cette nouvelle discipline — chez les catholiques — « étudie d'une manière raisonnée et systématique l'activité expansive de l'Eglise catholique en ses fondements, son origine, son développement, ses lois, sa fin, ses moyens et ses méthodes. » Pio de Mondreganes, *Manual de Misionologia*, 1947, p. 10, cité dans Hamelin et Gagnon, *Histoire du catholicisme québécois...*, p. 160.

Le mouvement prit naissance en Allemagne au début du XX^e siècle pour rattraper

les discours entourant l'événement et sur le site expographique. Ainsi, avec le père Wilhelm Schmidt, à la présidence de la section « Ethnologie et Linguistique », l'Exposition prit, à travers la classification retenue dans la salle d'ethnologie³⁴ et les documents ethnographiques éparpillés dans les autres pavillons, la forme d'une véritable justification de la position antiévolutionniste de l'Église catholique.

En fait, que l'Exposition vaticane fût le théâtre d'une telle démonstration n'eut rien de surprenant. D'une part, depuis la fin du siècle précédent, les hypothèses évolutionnistes — expliquant l'évolution des espèces à travers les âges — étaient en perte de vitesse auprès des anthropologues et prêtaient flanc aux critiques: aussi le XX^e siècle s'ouvrit-il sur un intermède antiévolutionniste³⁵. D'autre part, Schmidt, un missionnaire allemand de la Société du Verbe divin, fut considéré comme un des fondateurs d'un courant alors en développement en ethnologie, le diffusionnisme, un courant opposé à l'évolutionnisme³⁶. Également

l'avance des théologiens protestants dans le domaine de la science missionnaire.

³⁴. « Le Pavillon d'Ethnologie et des sciences auxiliaires », *Revue illustrée...*, n° 18, p. 576-578.

³⁵. Henri Claessen, « Evolution and Evolutionism », dans Alan Barnard et Jonathan Spencer, éd., *Encyclopedia of Social and Cultural Anthropology*, New York/London, Routledge, 1996, p. 214.

³⁶. Inspiré des travaux de l'Allemand Fritz Graebner qui accordait une grande importance aux méthodes muséographiques de classement des objets, le diffusionnisme tenta de démontrer que des pratiques et des artefacts similaires au sein de cultures différentes indiquaient des origines communes et témoignaient ainsi d'un phénomène de diffusion. L'Exposition vaticane, véritable travail de reproduction spatio-temporelle d'ensembles culturels, illustre trois types de civilisations — primitives, anciennes et plus récentes — en mettant en valeur pour chacune sa religion, ses institutions sociales et sa culture matérielle. La diffusion fut en outre expliquée par une carte montrant les différents foyers culturels et leur rayonnement respectifs. La plupart des disciples de Schmidt furent missionnaires. Forts de leurs recherches sur le terrain, les diffusionnistes pouvaient ainsi critiquer chez les évolutionnistes du XIX^e siècle le manque de sources crédibles. Claessen, « Evolution and Evolutionism »..., p. 214; Henrika Kuklick, « Diffusionism », dans Barnard et Spencer, éd., *Encyclopedia of Social and Cultural Anthropology...*, p. 160-162; B. Rupp-Eisenreich, « Diffusionnisme », dans Pierre Bonte et Michel Izard, éd., *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*. Paris, Presses universitaires de France, 1991, p. 201-202. Jean Poirier, « Histoire de la pensée ethnologique », dans *Ethnologie générale*, Paris, Gallimard, 1968, p. 45-46.

instigateur du plan de l'Exposition, Schmidt eut toute la latitude et une scène exceptionnelle pour exposer sa théorie.

Dans le même ordre d'idées, le jésuite Henri Pinard de la Boullaye, secrétaire de la section « Ethnologie et Linguistique », analysa les vitrines de l'exposition et critiqua le caractère nécessaire, uniforme et linéaire de la loi évolutionniste:

[...] au lieu de l'uniformité que l'évolutionnisme attribue à toutes les civilisations et à toutes les religions de la terre, le visiteur peut observer une variété notable, qui s'accuse au moins dans les détails, lorsque les caractères généraux sont commandés par des besoins identiques³⁷.

[...] le développement des civilisations qu'il [Schmidt] décrit n'apparaît ni uniforme, ni rectiligne. Des types assez différenciés ont existé, aux temps les plus reculés que l'ethnologie puisse atteindre³⁸.

Citant les travaux de Graebner et surtout ceux de Schmidt, de la Boullaye affirma ainsi que différents types de civilisations déjà différenciés existaient à des époques très anciennes. En outre, s'appuyant sur les expôts de sa section, il souligna que les hypothèses évolutionnistes erraient complètement en ce qui concernait les religions:

L'évolutionnisme place aux époques les plus primitives ce qu'il y a de plus grossier et de plus illogique. Or, à regarder les vitrines de la salle IV, on remarque un contraste étrange: dieux, fétiches, amulettes manquent ou sont à peine attestés dans les premières; ils fourmillent dans les dernières [...]. Bref, on observe comme un mouvement inverse de la culture matérielle et de la culture spirituelle³⁹.

De la Boullaye célébra ainsi la thèse de Schmidt sur la pureté des conceptions religieuses chez les civilisations primitives — monothéisme

³⁷. De la Boullaye, « L'ethnologie à l'Exposition vaticane des missions », *Revue d'histoire des missions*, vol. 2, n° 4, sept. 1925, p. 509.

³⁸. De la Boullaye, « L'ethnologie à l'Exposition vaticane des missions »..., p. 522.

³⁹. De la Boullaye, « L'ethnologie à l'Exposition vaticane des missions »..., p. 522.

primitif⁴⁰. Enfin, ce texte dénonça les failles empiriques et les a priori de ses adversaires: l'exposition, par sa démonstration tangible, devint la preuve irréfutable — positive — de la classification historico-culturelle des civilisations mise de l'avant par Schmidt.

Mais cette charge antiévolutionniste révéla aussi des motifs plus éloignés de la science. Dans sa conclusion, le jésuite de la Boullaye laissa tomber l'expression d'une vieille rancune « familiale » et historique:

Le succès des thèses évolutionnaires eût été à peine possible, ce nous semble, si le splendide effort scientifique qui se dessinait dans les missions, à la fin du XVIII^e siècle, n'avait été singulièrement entravé, sinon brisé par l'expulsion des jésuites d'abord, puis par leur suppression, et par la répercussion de la Révolution française sur tant de missions prospères⁴¹.

Inévitablement, la valeur scientifique de l'exposition missionnaire fut colorée par l'idéologie religieuse et civilisatrice⁴² qui la sous-tendait: comment pouvait-il en être autrement chez les tenants d'une idéologie de transformation — l'apostolat — qui entendaient représenter des sociétés, à leurs yeux, païennes? Susan Pearce a déjà discuté du préjugé idéologique des collectionneurs et des conservateurs, et par conséquent des expographes. Pour l'auteure, la sélection d'objets n'est pas une démarche innocente: « since, as Marx has demonstrated, the production and distribution of material culture lies at the heart of ideological process, there is clearly considerable scope here for the artefact analyst⁴³. » Ainsi, il apparaît

⁴⁰. H.-M. Dubois, « L'Exposition des missions », *Revue d'histoire des missions*, vol. 2, n° 2, 1^{er} juin 1925, p. 239.

⁴¹. De la Boullaye, « L'ethnologie à l'Exposition vaticane des missions »..., p. 527.

⁴². Ou colonialiste pourrais-je ajouter. À ce sujet, le titre de l'autre article du père jésuite H.-M. Dubois, publié à l'occasion de l'Exposition, est révélateur: « L'œuvre civilisatrice et scientifique des missions catholiques. » *Revue d'histoire des missions*, vol. 2, n° 3, 1^{er} sept. 1925, p. 403-428.

⁴³. Pearce, « Museum Studies in Material Culture », dans *Museum Studies in Material Culture*, New York/London, Leicester University Press, 1989, p. 9. Voir entre autres, Donna Haraway, « Teddy Bear Patriarchy: Taxidermy in the Garden of Eden, New York City, 1908-1936 », *Social Text*, n° 11, hiver 1984-85, p. 20-64, pour une discussion sur le *Akeley*

clairement que les collections et les expositions sont les produits de choix idéologiques, conscients ou inconscients, d'individus ou d'institutions.

Dans cette foulée, Jacques Langlais, dans son ouvrage sur les jésuites québécois en Chine, commente ainsi l'information véhiculée par *Le Brigand*, revue missionnaire de la province du Bas-Canada de la Compagnie de Jésus, dans les années 1930:

Le style d'information diffusée [...] rejoint celui d'organisations similaires d'Europe et des Etats-Unis: récits ou descriptions teintés d'exotisme, articles sur certaines traditions et coutumes particulièrement pittoresques, [...] le tout élagué de ce qui pourrait «étonner le fidèle», selon l'expression du temps, par exemple devant les divergences d'opinion entre missionnaires.

Et la note de bas de page ajoute :

Cette censure va du simple réflexe paternaliste ou «cléricaliste» au nihil obstat du supérieur religieux ou ecclésiastique, que porte leurs publications. L'Eglise du Québec est alors singulièrement scrupuleuse dans l'application de cette discipline romaine concernant l'imprimé religieux. Le P. Bernard écrivait en 1942: « Au Canada, sait-on? sait-on la vie qu'on mène en réalité, et non la vie telle que rosée, dorée par le *Brigand*? »⁴⁴

Si le Saint-Siège censurait la presse de nature religieuse, comment douter qu'il ne le fit pas avec un média aussi efficace et populaire que l'exposition missionnaire? N'est-ce pas la même censure qui s'abattit sur l'œuvre du jésuite Teilhard de Chardin sur les origines humaines? Aussi la science apparaît-elle plutôt ici comme un moyen **au service** des missions en faisant ressortir l'aspect civilisateur et progressiste de l'Église.

African Hall du *American Museum of Natural History*, Carol A. Breckenbridge, « The Aesthetics and Politics of Colonial Collecting: India at World Fairs », *Comparative Study of Society and History*, n° 31, 1989, p. 195-216; Barbara Lawson, *Collected Curios: Missionary Tales from the South Seas*, Montréal, McGill University Libraries, 1994, notamment le chapitre V, « Robertson's Collection as a Cultural Representation », p. 127-158.

⁴⁴. *Les Jésuites du Québec en Chine (1918-1955)*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1979, p. 309-310.

En 1934, le provincial de la Compagnie de Jésus, province du Bas-Canada, le père Adélarde Dugré, alors en visite en Chine, fit la remarque suivante sur l'utilisation de la science par l'Église catholique:

C'est une succursale de l'observatoire de Zi-ka-wei, où l'on observe des phénomènes qu'on ne pourrait pas observer en ville. On se spécialise dans la photographie des astres, afin de fournir des renseignements aux savants qui étudient la composition, la grosseur, la variabilité de marche ou de dimension des [sic] soleil, des étoiles ou de la lune. **Le but est moins de faire avancer la science que de montrer l'Église sous un jour aimable.** Montrer « qu'on n'est ni bête, ni méchant », dit le P. De la Villemarqué. Ce qui fait l'avantage de l'observatoire, c'est qu'il est le seul en Asie, aux antipodes de l'Europe, en état de donner des renseignements que personne autre ne peut donner. On s'attire ainsi l'estime et la sympathie de bien des protestants ou des incroyants qui n'ont pas l'occasion de voir l'Église sous un jour avantageux⁴⁵.

La science fut clairement perçue ici comme un outil de propagande religieuse, un faire-valoir de l'Église catholique. Ce biais idéologique — inévitable — ne doit pas cependant porter ombrage aux productions et aux collaborations scientifiques de qualité de la part de nombreux missionnaires. Par exemple, la renommée des travaux du jésuite Johann Schall von Bell, en astronomie et en mathématiques, de Charles de Foucauld, en linguistique, d'Alfred Louis Delattre, de la Société des missionnaires d'Afrique, en archéologie punique et chrétienne, et de Wilhelm Schmidt, de la Société du Verbe divin, en ethnologie et en linguistique, n'est pas discutable.

Ce spectacle scientifique s'adressa certainement aux savants de l'époque mais l'Exposition vaticane fit aussi œuvre de propagande et d'enseignement tant auprès des masses catholiques que des missionnaires. Elle voulut favoriser la formation de ces derniers en y

⁴⁵. Je souligne. ASJCF, BO-72-11, 1, carnet de notes du père Adélarde Dugré, provincial, « Voyage en Chine — 1934-35 — retour par Rome », p. 106-107.

apportant un aspect original: l'émulation. Le fait d'exposer les méthodes d'apostolat et leurs résultats permettait de « profiter des succès et des expériences des autres⁴⁶ ». Le désir de Pie XI de rendre la mission plus efficace et plus scientifique se révéla encore ici: « l'on [Pie XI] désire que ces Instituts rivalisent saintement entre eux pour arriver au meilleur résultat⁴⁷. » Cet aspect fut étayé par l'organisation de congrès et de conférences ainsi que par la présence de salles consacrées à une bibliothèque des Missions au cœur même de l'Exposition.

Mais cet effort didactique visa autant les fidèles que les missionnaires et tenta de maximiser la transmission du message apostolique: guide et revue de l'Exposition, animateurs-missionnaires, identification des objets, dioramas⁴⁸, supports à l'interprétation (cartes, graphiques, maquettes, photographies, etc.), signalisation du parcours⁴⁹, aires de repos et de restauration, salle de vente de publications et de souvenirs. Prenant modèle sur ses « aînées » universelles, l'Exposition pratiqua le service à la clientèle: d'une part, les organisateurs s'assurèrent du confort du public, et, d'autre part, permirent à ce dernier de s'approprier l'événement en

⁴⁶. Piolet, « De l'Exposition vaticane des missions »..., p. 246.

⁴⁷. Piolet, « De l'Exposition vaticane des missions »..., p. 246.

⁴⁸. Le diorama est une reconstitution, grandeur nature ou à l'échelle, d'un habitat animal ou humain. Voici la définition donnée par le muséologue Edward P. Alexander:

It began as a life-sized exhibit with three-dimensional specimens or objects in the foreground amid realistic surroundings and contained in a curved, painted background. The habitat groups of natural history museums — for example, one portraying an African watering hole — showed animals in a proper setting. In some instances man was portrayed in his physical and cultural milieu; thus the historic Iroquois Indian groups in the New York State Museum at Albany were modeled from tribal descendants with settings carefully reproduced from authentic sites. *Museums in Motion. An Introduction to the History and Functions of Museums*, Nashville, American Association for State and Local History, 1979, p. 181.

⁴⁹. Il semble que, tenant compte de la critique, les organisateurs durent apporter des correctifs à la signalisation: « En Italie on est sobre d'affiches par estime exagérée sans doute du don d'orientation des visiteurs. Avouons simplement que l'on a eu un peu tort de compter sur la perspicacité des foules ». Dubois, « L'Exposition des missions »..., p. 217.

emportant une brochure, une carte postale, un timbre-poste ou encore une médaille commémorative.

Mais, outre ses visées éducatives et scientifiques, l'Exposition qui s'adressa en premier lieu aux catholiques se voulut œuvre d'édification. Ainsi, cet événement dit universel devait stimuler le zèle des fidèles en leur présentant à la fois l'étendue et la qualité des résultats de l'apostolat, tout en soulignant leur insuffisance quantitative. Dans un premier temps, le spectacle des « pauvres nations païennes » devait provoquer un sentiment de pitié ou d'indignation :

Entrez par exemple dans les pavillons de l'Afrique et de l'Océanie, contemplez ces scènes d'anthropophagie et ces tableaux de martyres, étudiez ces photographies, ces types de cannibales aux vêtements plus que sommaires, aux mains armées de flèches ou de lances empoisonnées, aux faces bestiales, aux membres déformés par des ornements hideux, de travestissements invraisemblables, toutes ces collections d'amulettes ridicules, d'idoles grimaçantes, de fétiches monstrueux, témoins d'affreux sacrifices, arrêtez vos regards et vos pensées sur ces sièges teintés de sang humain et écoutez quelques instants votre guide vous redire l'horreur de ces massacres d'esclaves qui datent à peine de quelques années...⁵⁰

Tous ces qualificatifs fortement négatifs décrivaient une Afrique et une Océanie de l'ère pré-missionnaire. Et tout à coup, l'Autre — ou plutôt sa représentation — se convertissait, sous l'œil du visiteur, dans un même espace — le kiosque — et dans une quasi-simultanéité, grâce à la puissante efficacité du concret, au poids de vérité des objets et de la photographie :

puis tournez-vous, dans le même stand, vers ces portraits de chrétiens **métamorphosés** de visage, de tenue et de costume, vers ces groupes d'enfants aux mines si rieuses qui joignent gentiment leurs menottes noires, pour la prière, ou vers ces filles épanouies qui manœuvrent si adroitement l'aiguille; penchez-vous sur ces travaux de sparterie, de menuiserie, d'ébénisterie

⁵⁰. Dubois, « L'œuvre civilisatrice et scientifique des missions catholiques »..., p. 406.

que les sauvages d'hier, apprentis d'aujourd'hui, ont exécutés sous la direction des missionnaires; fouillez ces vitrines ou [sic] à côté du pagne grossier réduit parfois à un vague morceau d'étoffe, s'étalent les tissus et les vêtements, les broderies et les dentelles si finement travaillés par les enfants des Sœurs et mesurez, si vous le pouvez le chemin parcouru⁵¹.

Ce traitement dialectique de choc laissait peu de choix au visiteur qui se retrouvait ainsi exposé aux deux temps extrêmes du récit de la conversion, la sauvagerie et la conversion accomplie avec ce qu'elle supposait de civilisation. Le kiosque démontrait l'échec du paganisme face au succès du catholicisme à la manière des publicités vantant les mérites d'une diète miracle à l'aide de photographies prises avant et après le traitement. Aussi, le spectateur était-il mis devant l'évidence de l'efficacité du régime apostolique dont l'exposition constituait la preuve. Et ce témoignage apparemment incontestable incitait à une action: la prière, l'engagement ou l'aumône en faveur des missions.

Mais il n'y eut pas que cette transformation étonnante du missionné pour instruire et émouvoir le public de l'Exposition. Par exemple, la section sur l'histoire des missions devait « faire ressortir l'héroïsme des missionnaires de jadis, qui, au prix de leur sang parfois, et, toujours au prix d'efforts inouïs, répandirent la foi du Christ parmi les païens⁵². » Cette partie de l'Exposition misa sur l'apologie des fondateurs et le vedettariat missionnaire. Les objets exposés tenaient de la relique; les cartes géographiques témoignaient de l'éloignement du théâtre de leurs exploits et les artefacts, de son étrangeté. Ainsi donc, non seulement la science mais aussi l'histoire furent des éléments, véritables cautions savantes, de la propagande missionnaire vaticane.

⁵¹. Je souligne. Dubois, « L'œuvre civilisatrice et scientifique des missions catholiques »..., p. 406-407.

⁵². Piolet, « De l'Exposition vaticane des missions »..., p. 253-254. Je reviendrai sur l'analyse de la représentation de l'agent missionnaire dans la section suivante sur l'exposition missionnaire au Québec.

Toutefois le but ultime de tout ce travail de visibilité résida, par définition, dans l'effort d'évangélisation et, bien entendu, son résultat escompté: la conversion. D'une façon indirecte, l'Exposition convertit en générant l'aide aux missions. Cette fonction ramène à celle, première, de propagande: il s'agit de mieux faire connaître la mission catholique. En outre, on peut penser que l'Exposition missionnaire vaticane, compte tenu à la fois de son ampleur et de ses prétentions scientifiques et historiques, voulut peut-être toucher bien plus qu'un public essentiellement catholique, en pèlerinage au Saint-Siège. En effet, ce travail de légitimation de l'apostolat catholique, sur le terrain « profane » de la science et de l'histoire, pouvait également rechercher des conversions *in situ*, dans l'Exposition ou à l'occasion de cet événement. Certes, les dimensions de l'événement furent imposantes et visaient le prestige: plus de soixante-cinq hectares de surface d'exposition⁵³, une revue bihebdomadaire illustrée, des conférences et plus d'un million de visiteurs⁵⁴.

De plus, Pie XI avait choisi un moment stratégique, très incitatif, déjà susceptible de faire affluer les fidèles catholiques vers Rome: l'année jubilaire ou année sainte⁵⁵. Le choix de ce moment de rémission et de la

⁵³ Pour donner un ordre de grandeur, la surface du site de l'Exposition universelle de Paris en 1937 est de cent cinq hectares. Schröder-Gudehus et Rasmussen, *Les fastes du progrès...*, p. 192

⁵⁴ A. Rétif, « L'avènement des jeunes Églises... », p. 141.

⁵⁵ Cette tradition catholique se définit comme suit:

L'année sainte trouve ses antécédents dans l'« année jubilaire » de l'Ancien Testament. Dans l'Église catholique, l'institution d'une année sainte remonte à Boniface VIII en 1300; la remise totale des peines dues aux péchés dont elle était l'occasion fit donner à cette année le nom de jubilaire par assimilation à la libération des esclaves dont le jubilé juif était l'occasion. Il était prévu qu'elle se célébrerait tous les cent ans. Mais Clément VI, en 1343, ramena ce délai à 50 ans (ce fut l'année 1350), et Urbain VI, en 1389, à 33 ans (durée de la vie du Christ). Enfin, en 1470, Paul II en fixa le rythme à 25 ans, règle toujours observée depuis lors. On a de la sorte pu parler des « quatre-temps du siècle ». On faisait ainsi allusion au temps d'expiation et de grâce que constituaient les années saintes, symbolisé par l'indulgence plénière accordée à ceux qui, venant ces années-là en pèlerinage sur les tombeaux des apôtres à Rome, accomplissaient les divers exercices spirituels proposés. *Théo...*, p. 766.

date d'ouverture à la veille des fêtes de Noël donne du poids à l'argument d'une exposition organisée principalement pour les catholiques. Le fait que toutes les sections ne furent pas toutes complétées pour le jour de l'inauguration, le 21 décembre 1924, étaye l'hypothèse d'une stratégie pontificale du temps d'exposition: Pie XI voulait à tout prix ouvrir le jubilé avec l'exposition, quitte à inaugurer plus tard les sections inachevées. Je reviendrai sur l'aspect commémoratif des expositions missionnaires lorsque je traiterai de l'organisation de ces événements au Québec au chapitre suivant⁵⁶.

L'achalandage de l'Exposition vaticane demeure tout à fait modeste à l'échelle des expositions universelles européennes de l'époque: Paris, 1900, près de cinquante et un millions de visiteurs; Liège, 1905, sept millions; Bruxelles, 1910 et 1935, treize et près de vingt millions; Gand, 1913, neuf millions et demi⁵⁷ et l'Exposition coloniale de Paris en 1931, huit millions⁵⁸. D'autant plus modeste, que ces expositions ouvrirent leurs portes durant environ deux cents jours alors que l'Exposition des missions, inaugurée le 21 décembre 1924, ne prit fin que le 10 janvier 1926. On peut penser que les pavillons des missions catholiques à Paris en 1900 et en 1931, ainsi placés au cœur d'événements profanes, rejoignirent un public beaucoup plus large et beaucoup plus hétérogène⁵⁹.

Nouveau moyen de propagande catholique, œuvre d'éducation populaire et missiologique ainsi que plaidoyer moderniste alliant la science

⁵⁶. Voir *infra* 5. *L'organisation du spectacle missionnaire*, p. 262 et ss.

⁵⁷. Schröder-Gudehus et Rasmussen, *Les fastes du progrès...*, p. 132, 152, 163, 169 et 187.

⁵⁸. Hodeir et Pierre, *L'Exposition coloniale...*, p. 101.

⁵⁹. Le père de Revières de Mauny prétendit que l'Exposition vaticane et celle d'art chrétien en pays missionnaires du Vatican en 1950 ne s'adressaient qu'aux missionnaires et aux pèlerins des jubilés. Alors que le pavillon des Missions à l'Exposition coloniale de Paris en 1931 constituait un lieu sacré au cœur d'une manifestation profane. Cette exposition eut ainsi une portée missionnaire directe: « Devant ce Sacré-Cœur j'ai vu la conversion foudroyante d'un ancien officier colonial ». La fonction de conversion fut certainement plus visible dans ce dernier cas. « Expositions missionnaires »..., p. 72.

et le progrès, l'Exposition missionnaire du Vatican s'inscrit certainement dans la lignée des expositions universelles. Il est possible, je crois, d'y déceler les caractères permanents de ces grandes foires internationales. La valeur éducative, comme on l'a constaté, imprégna l'événement. Les organisateurs mirent tout en œuvre pour renseigner et aussi faciliter la compréhension du visiteur.

J'ai mentionné précédemment l'importance du principe national dans l'organisation de l'exposition universelle: la nation — le pavillon national — constituait l'unité fondamentale de participation. Lors de l'exposition vaticane, les pavillons, les salles et les kiosques furent généralement thématiques ou consacrés à une aire géographique, et permirent une meilleure intégration des objets envoyés⁶⁰. Ce fut aussi le cas des expositions missionnaires protestantes. Ce qui n'empêche pas d'observer à Rome, à l'intérieur d'une section thématique, la présence de kiosques congréganistes. Deux facteurs peuvent peut-être expliquer ces regroupements thématiques ou géographiques à l'Exposition vaticane de 1925. D'une part, la structure organisationnelle de l'événement orchestrée par un comité de direction, formé de dirigeants d'œuvres de soutien aux missions, favorisa probablement l'intégration des communautés. De plus, cette même structure révèle l'existence d'une commission technique, composée de savants européens, à laquelle répondaient des sous-commissions mandatées pour superviser l'expographie d'un thème — histoire des missions, linguistique et ethnologie, clergé indigène, etc. — ou d'une région — Amérique, Asie continentale, etc. D'autre part, le préfet de la Propagande, Van Rossum, s'adressa directement aux supérieurs de missions et aux vicaires apostoliques ainsi qu'aux évêques du monde entier qui devaient composer dans leur territoire avec plus d'un ordre religieux. Je

⁶⁰. Voir Annexe XII, « Le plan de l'Exposition vaticane de 1925 », p. xxvi.

crois également qu'un excès d'esprit de corps au Vatican aurait sûrement miné la qualité scientifique que Pie XI voulait conférer à l'événement.

On aurait pu penser que le principe congréganiste — un kiosque, une congrégation — allait jouer dans cette exposition puisque le souverain pontife s'était adressé d'abord aux procureurs, siégeant à Rome, puis aux généraux et aux supérieurs des différentes communautés missionnaires⁶¹. Ce ne fut pas le cas. Ce principe congréganiste, comparable au principe national des expositions universelles, n'intervint guère au Vatican dans l'organisation spatiale du lieu expographique. Une seule salle fut divisée de la sorte. Aussi le prestige de participer à l'Exposition vaticane ne retombait pas sur l'une ou l'autre des congrégations mais sur l'Église toute entière, « la Sainte Eglise Romaine, [...] cette Mère universelle ». L'étalage des réalisations des missions catholiques fut réalisé pour l'honneur et la gloire de Dieu et de l'Église, faisant ainsi la fierté de tout le monde chrétien et de sa « capitale », le Vatican.

Les motivations « commerciales » d'une telle opération de propagande sont plus difficiles à cerner. Certes, l'Exposition dut faire « vendre » les missions: là, un tronc pour déposer les aumônes, ici un magasin pour diffuser des ouvrages, des brochures et diverses médailles⁶². Mais, je crois que l'économie de cet événement se révéla surtout en fonction des retombées attendues:

Opinion publique chaque jour plus favorable, secours de toutes sortes, singulièrement accrus, multipliés, organisation et administration des missions perfectionnées, conversions de plus

⁶¹. Piolet, « De l'Exposition vaticane des missions »..., p. 244.

⁶². Alors que « toute apparence de commerce a été rigoureusement exclue des stands » (Dubois, « L'Exposition des missions »..., p. 217), étonnamment, les organisateurs permirent à des firmes italiennes d'exposer des tentes et des chapelles « perfectionnées », « dans l'espoir charitable de tenter quelque bienfaiteur »: voilà, certainement un exemple de motivation mercantile. Testis, « L'Exposition Vaticane des Missions: Les derniers Jours avant l'inauguration », *Revue d'histoire des missions*, vol. 2, n° 1, 1^{er} mars 1925, p. 101.

en plus nombreuses, nouvelles églises et nouveaux clergés de plus en plus fervents, la Foi se répandant par tout l'Univers⁶³.

L'essor des missions catholiques fut déterminant durant le pontificat de Pie XI (1922-1939) mais l'Exposition vaticane ne constitua qu'une facette — aussi spectaculaire fut-elle — de l'activité missionnaire du souverain pontife qui, selon Simon Delacroix, « fut littéralement éblouissante dans les premières années⁶⁴. » Bien qu'il soit presque impossible d'en évaluer les conséquences directes et d'attribuer à l'Exposition un mouvement favorable en faveur de la mission, les retombées les plus visibles de cette manifestation furent sans doute le Musée missionnaire et d'ethnologie du Latran⁶⁵ et la vague expographique missionnaire qui s'ensuivit.

Le branle était donné. Désormais, tout le monde catholique imitera le geste de Pie XI et ouvrira pour les croyants et les incroyants, ce nouveau moyen d'information que sont les expositions missionnaires plus ou moins riches, mais toujours parlantes et instructives⁶⁶.

Ainsi, l'Exposition missionnaire du Vatican annonçait le commencement d'une période faste pour les expositions missionnaires, notamment au Québec. Sa nature, globalement propagandiste et particulièrement éducative, scientifique et édifiante, influença, je crois, ces événements subséquents. Vatican 1925 marqua l'émergence d'un nouveau média de propagande pour l'Église catholique. Cette dernière récupéra non

⁶³. Piolet, « De l'Exposition vaticane des missions »..., p. 260.

⁶⁴. Le nombre de catholiques dans les pays missionnés doubla presque et celui de prêtres affectés à ces missions passa de 12 à 18 000. « Les missions contemporaines... », p. 145.

Entre autres actions, Pie XI publia, d'abord et avant tout, l'encyclique *Rerum ecclesiae*, en 1926, véritable credo renouvelé de la mission catholique. Il accrut l'autorité pontificale en multipliant les délégués et les visiteurs apostoliques, et en centralisant à Rome les œuvres pontificales de soutien. Il institua aussi le dimanche des missions afin de susciter prières et aumônes à travers toute la catholicité.

⁶⁵. Parce que ce musée, Pie XI rendit permanente l'Exposition vaticane. La nouvelle institution fut inaugurée en décembre 1927 et son premier directeur scientifique fut nul autre que le père Wilhelm Schmidt.

⁶⁶. A. Rétif, « L'avènement des jeunes Églises... », p. 141.

seulement une manifestation profane mais transposa, en quelque sorte, à une échelle magnifiée l'enseignement et la conversion par l'objet qu'elle pratiquait depuis déjà plusieurs siècles⁶⁷.

4.2. L'exposition missionnaire au Québec

L'entreprise missionnaire québécoise trouva son véritable élan dans les années 1920, inspirée et stimulée par les plus récentes encycliques sur les missions, *Maximum Illud* et *Rerum ecclesiae*. La première, publiée en 1919 par Benoît XV, fit figure de grande charte des missions modernes. Le souverain pontife se prononça alors en faveur d'un supra-nationalisme catholique et contre la plaie des nationalismes reproduits à l'échelle des missions⁶⁸. Il préconisa le développement d'un clergé indigène pour

⁶⁷ Eilean Hooper-Greenhill, « Museum Education », dans John M.A. Thompson, éd., *Manual of Curatorship: a Guide to Museum Practice*, Oxford, Butterworth-Heinemann, 1992 (1984), p. 671; Teather, « Museum-Making in Canada (to 1972) »..., p. 22-23; Jean Trudel, « Le développement des musées au Québec », *Musées*, vol. 14, n°3, septembre 1992, p. 6; François-Marc Gagnon, *La conversion par l'image*, Montréal, Bellarmin, 1975, 141 p.

⁶⁸ Le terme supra-nationalisme est utilisé par le jésuite A. Rétif dans son article sur l'avènement des jeunes Églises au XX^e siècle. Il désigne la place de l'Église catholique « au-dessus » des institutions nationales. A. Rétif, « L'avènement des jeunes Églises... », p. 128.

Les directives papales de 1919 s'inspirèrent du contexte international colonial. Benoît XV exprima ainsi le supra-nationalisme de l'Église, seul antidote à la « peste affreuse » des nationalismes européens qui ressurgissaient dans les missions:

Convaincus que c'est à chacun de vous que s'adresse l'appel du Maître: *Oublie ton pays et la maison de ton père*, souvenez-vous que vous avez un royaume à étendre, non celui des hommes, mais celui du Christ; une patrie à peupler, non celle de la terre, mais celle du ciel.

Quelle pitié ce serait de voir les missionnaires méconnaître leur dignité au point de placer dans leurs préoccupations leur patrie d'ici-bas avant celle du ciel, et témoigner d'un zèle indiscret pour le développement de la puissance de leur pays, le rayonnement de sa gloire au-dessus de tout! Ces dispositions seraient pour l'apostolat comme une peste affreuse [...]. « Lettre apostolique aux patriarches, primats, archevêques, évêques de l'univers catholique sur la propagation de la foi à travers le monde (30 novembre 1919) » dans *Actes de Benoît XV: Encycliques, motu proprio, brefs, allocutions, actes des dicastères, etc... Tome II (1919-Septembre 1920)*, Paris, Maison de la Bonne Presse, s.d., p. 92-93.

remédier notamment aux persécutions xénophobes. Et tout en rappelant à l'ensemble de la chrétienté son devoir d'aider la mission, Benoît XV demanda aux missionnaires le respect des cultures étrangères et la neutralité politique⁶⁹. Il mit également l'accent sur l'importance d'une solide formation missiologique⁷⁰.

En 1926, *Rerum ecclesiae* reprit le thème, également cher à Pie XI, de la responsabilisation des fidèles envers l'évangélisation du monde païen. « [V]raie croisade pacifique et spirituelle, pour la diffusion de la vraie foi catholique dans le monde entier⁷¹ », l'encyclique soulignait l'importance du développement de la mission, des communautés missionnaires et, aussi, du clergé indigène. De plus, comme je l'ai déjà constaté, *Rerum ecclesiae* vanta les mérites de deux nouveaux outils utiles à cette diffusion: l'exposition et le musée missionnaires.

Ce souffle romain se conjugua, affirme l'historien Guy Laperrière, à un « sommet de la dévotion et de la ferveur catholique au Québec⁷². » Entre autres, la mainmise entière de l'Église sur le réseau d'éducation catholique depuis la deuxième moitié du XIX^e siècle ainsi que l'entretien du sentiment religieux populaire par les célébrations à grand déploiement —

Cette encyclique est mieux connue sous l'appellation *Maximum illud*, d'après les deux premiers mots du texte latin. Toute référence subséquente à ce texte et à cette édition sera faite selon cette dernière appellation.

⁶⁹. Paradoxalement, il fallut attendre jusqu'en 1939 pour que le Saint-Siège cessât d'exiger de ses missionnaires en Chine le serment sur les rites de 1742, « un code de discipline rigide, minutieux, inchangé depuis des siècles et qui porte sur un domaine vital de la civilisation chinoise [— notions de « Seigneur d'en-haut » et de Ciel, cultes de Confucius et des ancêtres —] et, partant, de son ministère ». Langlais, *Les Jésuites du Québec en Chine...*, p. 254. Voir à ce sujet *supra*, l'introduction de la première partie, « *Collectionner* » la mission du Sault-Saint-Louis au *da yunhe*, p. 30-31.

⁷⁰. *Maximum illud*, p. 81-107.

Voir aussi, Rétif, « L'avènement des jeunes Églises »..., p. 126-130; Lamontagne, « La mission sans frontière »..., p. 171-172.

⁷¹ Rétif, « L'avènement des jeunes Églises... », p. 138.

⁷². Laperrière, « L'adaptation à de nouveaux modes de vie », dans *Le Grand Héritage II, L'Église catholique et la société du Québec*, Québec, Gouvernement du Québec, 1984, p. 168.

anniversaires, fêtes, dévotions et pèlerinages — rendirent les masses perméables à la propagande missionnaire⁷³. Durant le premier quart du XX^e siècle, l'attention pour les missions se révéla d'abord par l'intérêt grandissant pour les revues étrangères, la presse spécialisée, les chroniques missionnaires des revues pieuses et de la presse séculière. À la même époque, les premières fondations d'instituts missionnaires québécois et l'implantation de nouvelles œuvres de soutien aux missions furent autant de signes de l'insertion du Québec dans un courant occidental en faveur de l'apostolat catholique: selon Hamelin et Gagnon, toutes ces manifestations témoignent de « l'émergence d'un authentique esprit missionnaire au sein de la population⁷⁴ » québécoise.

Un tel contexte d'ouverture au message apostolique laissait ainsi présager du succès de masse des expositions missionnaires. Mais il n'y eut pas que le confort de la tradition catholique et l'attrait pour un ailleurs exotique livresque pour favoriser la pratique expographique missionnaire: la « vogue des salons et des expositions de tous genres⁷⁵ », dans les grandes villes, durant l'entre-deux-guerres l'exigeait quasiment. Comme je l'ai déjà mentionné, lorsque les jésuites Poulin et Labranche publièrent leur plaquette sur l'exposition missionnaire en 1939, ils s'inscrivaient volontiers dans ce courant urbain. Tout le monde le faisait, disaient-ils en substance,

⁷³. L'historien Nive Voisine affirme que les Québécois, au tournant du XX^e siècle adhèrent au catholicisme non pas d'abord par contrainte morale mais plutôt parce que cette religion satisfaisait leurs interrogations et leur servait de lieu d'identification. « La reconstruction d'une Église »..., p. 87.

Ainsi, l'Église catholique du Québec avait établi un climat social homogène caractérisé par l'unité de croyance et de représentation identitaire ainsi que l'« imprégnation chrétienne des usages, des institutions et des lois. » Voisine, « La reconstruction d'une Église »..., p. 89.

Cette disposition populaire permit, par définition, l'efficacité de la propagande: en effet, le sociologue Jacques Ellul définit la propagande moderne comme le résultat « de la rencontre entre une intention du propagandiste et un besoin du propagandé ». *Histoire de la propagande*, Paris, Presses universitaires de France, 1967, p. 72.

⁷⁴. Hamelin et Gagnon, *Histoire du catholicisme québécois...*, p. 170.

⁷⁵. Hélène Boily, « Art, artisanat et exotisme. Magasiner des expositions », *Cap-aux-Diamants*, n^o 40, hiver 1995, p. 31.

même le gouvernement de Staline privilégiait l'exposition pour répandre son message antireligieux⁷⁶, alors pourquoi pas l'Église catholique pour diffuser la bonne nouvelle? Comme il l'avait déjà fait pour la presse⁷⁷, le théâtre et le cinéma⁷⁸, le clergé québécois s'apprêtait à donner un visage tout apostolique à un divertissement de masse qui semblait alors fort goûté:

Salons de l'auto ou d'art ménager, expositions de produits manufacturés ou confectionnés par des artisans, salons d'alimentation, de mode ou de mobilier, salons de peintures de vieux maîtres ou d'artistes contemporains, expositions de livres, rencontres littéraires ou conférences, on ne compte plus les événements à caractère commercial ou culturel qui se multiplient dans les maisons d'affaires montréalaises, attirant, sinon un public averti, du moins une foule curieuse, **avide de divertissement**⁷⁹.

Mais avant d'analyser plus en détail la nature de l'exposition missionnaire, ce nouveau type de manifestation culturelle et de propagande religieuse en sol québécois, j'aimerais faire quelques remarques concernant la promotion initiale de ces événements.

4.2.1. L'initiative: d'un rêve de séminariste à celui d'un journaliste

Ainsi, on aurait pu croire que cette pratique entérinée par le Vatican eût rempli d'enthousiasme l'épiscopat québécois. L'action vint toutefois d'ailleurs. La paternité de la première exposition missionnaire revient à un « humble frère-mineur », le père Paul-Eugène Trudel, o.f.m. En

⁷⁶. Poulin et Labranche, *Expositions missionnaires...*, p. 27.

Cette allusion des deux jésuites aux « moyens propres » des communistes fait sourire alors que Hamelin et Gagnon qualifient ces derniers de « Jésuites de l'anti-Église: [...] passés maître dans l'art de former une élite, de noyauter la jeunesse, d'infiltrer les associations, d'élaborer des stratégies savantes et de mobiliser les masses ». *Histoire du catholicisme québécois...*, p. 374.

⁷⁷. Hamelin et Gagnon, *Histoire du catholicisme québécois...*, p. 209-215.

⁷⁸. Hamelin et Gagnon, *Histoire du catholicisme québécois...*, p. 314.

promouvant l'idée d'une exposition missionnaire, ce franciscain réalisait un rêve de séminariste :

visitant avec un condisciple le musée des Pères Blancs d'Afrique [à Québec], il rêva d'une exposition missionnaire grandiose où figureraient toutes les missions canadiennes. Les échos de l'Exposition romaine ravivèrent le rêve jadis caressé et le Ville centenaire de la mort de saint François parut en solliciter la réalisation⁸⁰.

Bien que l'archiviste des pères blancs à Montréal, le père Lauréat Belley, insiste sur le fait que la Société n'ait jamais eu de musée au Québec, la perception du visiteur fut tout autre. Les pères blancs eurent — et ont toujours — l'habitude d'orner l'entrée de leurs maisons d'expôts provenant de leurs missions africaines. De plus, ils possèdent une boutique d'art africain depuis les années 1950. Si on en juge par le kiosque de 1927, le type d'objets exposés devaient attirer l'attention: lion et léopard empaillés, armes, ustensiles, parures et vêtements, instruments de musique, etc. Si le séminariste Trudel y avait vu un musée, au début des années 1910, il semble que l'endroit était alors perçu comme tel. Ainsi, en novembre 1930, le père jésuite Joseph-Louis Lavoie, à propos du nouvel emplacement de la procure des missions de Chine, chemin Sainte-Foy à Québec, écrivit: « Les Pères Blancs avaient ici un beau Musée⁸¹. »

En fait, Trudel proposait beaucoup plus qu'une simple exposition. Son programme contenait des célébrations commémoratives locales et diocésaines ainsi qu'une semaine missionnaire durant laquelle auraient lieu l'exposition et une série de conférences. Une lettre à l'évêque de Joliette, Guillaume Forbes, laisse penser que le prélat n'aurait d'abord pas fait suite au projet, croyant qu'il nuirait au Séminaire des Missions-Étrangères et à son financement. Mais, si l'épiscopat québécois, soucieux

⁷⁹. Je souligne. Boily, « Art, artisanat et exotisme... », p. 31.

⁸⁰. *Joliette 1927*, p. 11.

⁸¹. « Plat et vide — Vide et plat », *Le Brigand*, n°5, nov. 1930, p. 13.

de protéger une nouvelle fondation et d'encourager les œuvres de soutien, fut d'abord hésitant, il ne tarda pas à approuver le projet, par ailleurs soutenu par le supérieur même dudit Séminaire, le chanoine Avila Roch. À la suite de l'exposition de Joliette, des supérieurs de communautés religieuses firent des démarches pour une nouvelle exposition — qui eut lieu à Montréal, cette fois — auprès de leur section diocésaine de l'Union missionnaire du clergé⁸².

Les autres événements expographiques d'envergure au Québec furent inspirés par le laïc. Par exemple, à Trois-Rivières, les fraternités de tertiaires voulurent répéter le succès de Joliette où le tiers-ordre franciscain avait été grandement impliqué à la suite du père Paul-Eugène⁸³. Puis, à Sherbrooke, le projet d'exposition fut élaboré et soumis par les étudiants du séminaire Charles-Borromée, dont plusieurs adhéraient à la Jeunesse étudiante catholique, à Philippe Desranleau, évêque du diocèse⁸⁴. Enfin,

⁸². Cette œuvre pontificale, regroupement de prêtres dévoués au progrès de l'apostolat missionnaire, fut fondée en 1916 par le père Paolo Manna de la Société des Missions-Étrangères de Milan. L'Union missionnaire du clergé fut implantée au Canada en 1921 à la demande du cardinal Louis-Nazaire Bégin, archevêque de Québec. Privilégiant des moyens d'action comme la prière, l'étude et l'aumône, l'UMC connut un vif succès auprès du clergé canadien. Selon l'historien Jean Hamelin et la sociologue Nicole Gagnon, cette œuvre de soutien aux missions se distingua par une « intense activité d'animation » : « mise sur pied, en 1921, d'un cercle d'étude missionnaire au Grand séminaire de Montréal, publication, le 1er juillet 1925, du premier numéro de son bulletin, tenue d'une exposition missionnaire, à Joliette en 1927, qui se répétera périodiquement par la suite » (p. 170). *Histoire du catholicisme québécois...*, p. 168-170; Delacroix, *L'Église catholique face au monde non chrétien...*, p. 126-127.

C'est toutefois à tort que Hamelin et Gagnon attribuent l'exposition de Joliette à l'UMC: l'initiative et l'organisation revient au père Paul-Eugène et aux fraternités du tiers-ordre du diocèse. Ces manifestations missionnaires ne seront parrainées par l'UMC qu'en 1930 à Montréal et en 1935 à Trois-Rivières.

⁸³. Au sujet de la participation du tiers-ordre franciscain dans l'organisation humaine des expositions missionnaires, voir *infra* 5. 1. 1. *Les organisateurs*, p. 264 et ss.

⁸⁴. Peut-être faut-il voir dans cette initiative estudiantine, l'influence de l'ouvrage des jésuites Poulin et Labranche, *Expositions missionnaires*, publiée en 1931 par la Ligue missionnaire des étudiants. Les auteurs dédiaient d'ailleurs leur livre à la jeunesse:

Voici un livre.

Un hommage aux jeunes *qui ont répondu, comme répondent les jeunes, à l'appel de Pie XI, le Pape des Missions. Nous allons dire: un hommage des jeunes qui ont tant aimé Pie XI, le Pape des Missions. Un hommage et une*

bien que les jésuites et l'épiscopat montréalais s'engagèrent rapidement dans l'organisation de l'exposition de 1942, ce furent les éditoriaux d'Omer Héroux dans *le Devoir*, inspirés par son collègue Napoléon Lafortune, qui suggérèrent d'abord, et plus d'une fois, la tenue d'une exposition sur le rayonnement missionnaire de Montréal à l'occasion du tricentenaire de la fondation de la ville⁸⁵. Ainsi, dès 1939, Héroux souligna l'importance et l'effet catalyseur de la caution épiscopale pour la réalisation efficace d'un projet expographique venu d'en-bas: « Il suffirait qu'une impulsion soit donnée d'en haut [...] ; d]ans ces milieux disciplinés et hiérarchisés, les ordres s'exécutent; et, la résolution une fois prise, on met à la besogne les ouvriers nécessaires⁸⁶. » Dans tous les cas, l'épiscopat local ou provincial se rallia à des initiatives venues de niveaux inférieurs dans la hiérarchie catholique ou du laïcat.

Ces dernières initiatives, avec toute la panoplie d'expositions missionnaires de moindre envergure — une trentaine, toutes tailles confondues, selon Poulin et Labranche⁸⁷ — vinrent ajouter à cet « authentique esprit missionnaire » relevé par Gagnon et Hamelin. Elles marquèrent sans doute la pénétration de l'idée d'exposition dans l'outillage propagandiste missionnaire: l'adoption de cette pratique par différentes

promesse des jeunes *au successeur de Pie XI, à celui qui vécut dans l'amitié et l'atmosphère de Pie XI, à celui dont le nom voisine de si près celui qui vient de nous quitter[...]. Expositions missionnaires...*, p. 11.

Poulin et Labranche consacrent en outre tout un chapitre à l'aspect pédagogique de l'exposition.

⁸⁵. Par exemple, Héroux, « Pour le troisième centenaire », 1939-03-10, p. 1; « Des fêtes du Fort-Vancouver au Troisième centenaire de Montréal », 1939-04-11, p. 1; « Les fêtes de l'Orégon et le Troisième Centenaire de Montréal », 1939-05-15, p. 1; « Pour 1942 », 1939-05-31, p. 1.

Le Devoir promut les fêtes du tricentenaire au moins dès le milieu des années 1930. De plus, il convient de rappeler l'attachement d'Henri Bourassa, fondateur de ce quotidien, pour l'œuvre missionnaire canadienne-française: ne réclamait-il pas en 1918 un plus grand engagement laïc dans la promotion de cette œuvre? *Le Canada apostolique...*, p. 14.

⁸⁶. « Pour le troisième centenaire », *Le Devoir*, 1939-03-10, p. 1.

⁸⁷. Poulin et Labranche les ont recensées notamment dans la deuxième moitié des années 1930. *Expositions missionnaires...*, p.89-130.

entités liées à l'Église⁸⁸ témoignait à la fois de son succès populaire et de l'efficacité qu'on lui reconnaissait dans les hautes sphères épiscopales. De plus, le média expographique fut soutenu par son insertion dans le réseau de propagande de l'Église catholique qui assurait son suivi et permettait le maintien de l'attention pour la cause missionnaire. Les œuvres de soutien à la mission telles la Sainte-Enfance et la Propagation de la foi, l'Apostolat de la prière⁸⁹, la littérature missionnaire, les conférences missionnaires avec « vues », les journées missionnaires, la multiplication puis la fédération des activités missionnaires chez les jeunes avec la création de la Ligue missionnaire des étudiants en 1932 — et j'en passe — voilà autant de fils qui formèrent cette toile propagandiste à l'échelle du pays, et « démontr[èr]ent la variété du travail d'animation, de soutien matériel et spirituel, qui mobilisent les différents groupes d'âge de la communauté catholique du Québec⁹⁰. »

Ce réseau de propagande missionnaire rappelle deux des caractères de la propagande énoncés par le sociologue Jacques Ellul. D'une part, pour

⁸⁸. J'entends ici les confréries, les groupes d'action catholique comme la JÉC et un journal qui, sans appartenir à l'Église, respecte son autorité et en sert les causes, *Le Devoir*. Toutes ces entités ont également la possibilité d'atteindre un réseau étendu de catholiques à l'échelle nationale.

⁸⁹. L'Apostolat de la prière est une association pieuse de laïcs vouée au culte du Sacré-Cœur.

Fondée en décembre 1844, elle s'est rapidement développée, à partir de 1860, sous la direction du père Henri Ramière, jésuite. Afin de créer une mentalité apostolique, le mouvement demande à ses membres de prier le Sacré-Cœur, chaque jour, aux intentions générales et missionnaires fixées chaque mois par le pape; on demande aux associés « d'offrir une fois par jour les prières, les œuvres et les souffrances de la journée aux intentions du Très-Saint Cœur de Jésus » et on leur conseille divers moyens « propres à entretenir et à activer l'ardeur pour la prière ». Philippe Sylvain et Nive Voisine, *Histoire du catholicisme québécois, Volume II. Réveil et consolidation, Tome 2, 1840-1898*, Montréal, Boréal, p. 359.

⁹⁰. Lamontagne, « La mission sans frontière »..., p. 174. Selon l'auteure, on peut encore ajouter à cette liste l'Union missionnaire du clergé qui doit soutenir l'esprit missionnaire chez les prêtres, l'œuvre de Saint-Pierre-Apôtre, pour l'aide au développement du clergé indigène, et les marraines des pères des Missions-Étrangères qui fournissent prière et trousseau à leur filleul... « La mission sans frontière »..., p. 173-174.

parvenir à un maximum d'efficacité, la propagande doit être totale, c'est-à-dire qu'elle utilise l'ensemble des moyens à sa disposition et qu'elle

essaie de cerner l'homme par toutes les voies possibles, aussi bien dans l'ordre des sentiments que dans celui des idées, par l'action sur la volonté ou sur les besoins, par le conscient et par l'inconscient, l'assaillant dans sa vie privée comme dans sa vie publique⁹¹.

D'autre part, l'agent propagandiste doit assurer la continuité et la durée de son action. Ces caractéristiques de la propagande lui permettent ainsi de conserver son emprise sur l'individu et de dépasser sa capacité d'attention, son esprit critique face à la portée du contenu⁹².

4.2.2. Objectifs et caractères de l'exposition

Quelle fut donc la nature de ce nouvel outil de propagande missionnaire? Faut-il en voir une pâle copie de la manifestation romaine de 1925? Certes, l'exposition missionnaire au Québec témoigna des mêmes objectifs de propagande, de diffusion scientifique et historique, d'éducation et d'édification. Mais l'équilibre entre ceux-ci fut-il comparable? Est-ce que ce furent là toutes les caractéristiques de ces événements? Ainsi, malgré les objections de certains clercs, on aurait tort de nier la place du divertissement au sein de l'exposition missionnaire québécoise. L'anatomie de cet événement se révèle d'une grande complexité, mettant au jour parfois des tensions entre le discours sur l'exposition et le discours de l'exposition elle-même.

Les objectifs imputés, dans les années 1920, à l'exposition missionnaire furent révélateurs de sa nature. Les *Dossiers de l'Action*

⁹¹. Ellul, *Propagandes...*, p. 22.

⁹². Ellul, *Propagandes...*, p. 21-31.

missionnaire de Louvain, publiés par les jésuites belges, lui attribuèrent une fonction multiple:

but de propagande: promouvoir l'œuvre des missions et la rendre plus familière, plus chère aux catholiques; **but apologétique:** édifier les âmes en leur montrant l'Église une et universelle, sans opposition de race ni de couleur, réalisant partout son idéal fraternel; **but religieux:** glorifier Dieu en montrant aux hommes les bonnes œuvres des collaborateurs de la Rédemption, et cela de façon claire, réaliste, intuitive; **but d'apostolat:** aider les centaines de millions d'infidèles en suscitant des vocations et en provoquant des aumônes; [...]; **but scientifique double:** 1) fournir à la science des données originales d'ethnographie, de linguistique, d'histoire naturelle, de géographie: le missionnaire étant souvent un merveilleux agent d'exploration; 2) stimuler le missionnaire lui-même en lui montrant la nécessité d'une étude scientifique de l'objet et de la méthode de l'apostolat missiologique⁹³.

Ce programme, largement calqué sur le modèle de l'Exposition vaticane, ne fut sûrement pas inconnu du clergé québécois⁹⁴. On constate sans surprise que la propagande constitua le premier but énuméré. Il est difficile d'évaluer si cette énumération correspond à une hiérarchie des objectifs: Pie XI donna un poids considérable à l'aspect scientifique de ce type de manifestation. La propagande devait toutefois être appréhendée comme une fonction-parapluie de l'exposition missionnaire: la raison d'être de cet événement résidait dans la promotion de l'œuvre apostolique. Cette dernière chapeautait les autres fonctions, d'une part, spirituelles — édification, glorification — et d'autre part, matérielles — soutien,

⁹³. « Œuvres de vulgarisation: Expositions », *Dossiers de l'Action missionnaire*, n° 102 (Partie pratique, n°6), p. 1-2.

⁹⁴. À titre d'indices, j'ai repéré la collection entière de la *Revue illustrée de l'Exposition vaticane* aux archives du Séminaire de Nicolet et à la bibliothèque de la Société des Missions-Étrangères à Laval. La *Revue d'histoire des missions*, publiée à Paris entre 1924 et 1939, se trouve aux archives jésuites du Canada français et dans les bibliothèques de l'Université Laval ainsi que de Montréal. Ces deux périodiques, je l'ai déjà montré, ont traité largement de l'Exposition vaticane. Voir *supra* 4.1.2. *L'Exposition vaticane*, p. 193 et ss.

De plus, Poulin et Labranche reprendront, en 1939, dans *Expositions missionnaires*, l'extrait des *Dossiers* sur les buts de l'exposition missionnaire (p. 18).

avancement des sciences, formation. Tous les organisateurs, à la suite de ceux du Vatican, reconnurent l'exposition comme un moyen — un média — conatif d'influencer les masses, un étalage de preuves, de faits tangibles susceptibles de provoquer une action ultérieure — attendue et recherchée — chez le visiteur :

L'attention attirée d'une façon plus intense, la connaissance par la conférence et le sermon devenue vivante par la vue des choses, des portraits, etc. etc., touchent ce que j'appellerais le nerf sympathique de la mémoire, de l'intelligence, de la volonté, action si nécessaire à la fructification de la grâce de la vocation⁹⁵.

L'exposition missionnaire fut donc indéniablement un outil de propagande et toutes les fonctions qui lui furent conférées tendent à confirmer cette nature.

De tous les buts et caractères identifiés pour l'Exposition vaticane, la valeur scientifique de cet événement missionnaire au Québec fut probablement la moins exploitée. Alors qu'en 1925, au Vatican, l'âme organisatrice de l'exposition, le père Schmidt, était un ethnographe-linguiste décidé à utiliser cette arène privilégiée pour illustrer et défendre sa position scientifique, rien de tel au Québec. À Joliette et à Trois-Rivières, lettres et discours officiels furent muets à ce sujet. En fait, le clergé québécois sembla douter de la valeur scientifique de l'exposition seule. Certes les organisateurs ne nièrent pas l'efficacité de cet enseignement visuel mais c'était la parole qui devait lui attribuer tout son sens. Aussi cette méfiance s'exprima-t-elle parfois dans une véritable dichotomie entre l'exposition — genre mineur — et la conférence où se manifeste l'art consacré de la rhétorique.

Ainsi, en 1930, à Montréal, les organisateurs prévirent un espace pour des conférences « d'un caractère plus technique ou scientifique »

⁹⁵. *Joliette 1927*, p. 17.

destinées à un public trié sur le volet, afin de « donner à l'élite de la population la direction intellectuelle qui doit l'orienter » dans son action missionnaire⁹⁶. En tout, cinq communications missiologiques, présentées à la bibliothèque Saint-Sulpice, traitèrent principalement de l'histoire des missions, de la part canadienne dans la mission contemporaine et du clergé indigène. Les conférenciers choisis étaient susceptibles d'attirer l'intérêt de l'élite francophone de Montréal: un historien laïc, bibliothécaire de Saint-Sulpice, Ægidius Fauteux; un professeur de la faculté de Philosophie de l'Université de Montréal, le dominicain Antonio Lamarche, et enfin le jésuite français Paul Doncœur, théologien. Ainsi donc, en donnant cette importance et ce poids scientifique aux conférences, les organisateurs nièrent en quelque sorte celui de l'exposition, « simple tapage d'apparat⁹⁷ », spectacle destiné à éveiller l'attention populaire. La conclusion du chapitre de l'album-souvenir sur ces conférences missiologiques confirme cette impression:

La série de conférences de la Salle Saint-Sulpice a été **un des événements les plus importants de la semaine missionnaire**. Il y a à Montréal un public sérieux capable de s'intéresser aux plus graves questions missionnaires, comme aux questions littéraires, sociales, économiques ou scientifiques. La science missiologique est une science comme une autre, et notre public a le droit d'être initié à ses principales conclusions. Ces conférences seront sans doute le point de départ d'études missiologiques qui sont encore parmi nous une grande nouveauté⁹⁸.

Il faut attendre 1941 pour voir promu l'aspect scientifique de l'exposition missionnaire sous la plume de l'évêque de Sherbrooke, Philippe Desranleau. Le 1^{er} mai, dans une lettre pastorale⁹⁹, Desranleau fit avec conviction la promotion de l'exposition missionnaire qui devait s'ouvrir

⁹⁶. *Montréal 1930*, p. 56.

⁹⁷. *Montréal 1930*, p. 48.

⁹⁸. Je souligne. *Montréal 1930*, p. 111.

le 13 juillet suivant. Se réjouissant de l'initiative de la jeunesse, le prélat ne souffla mot des manifestations précédentes en sol québécois et se réclama principalement et directement de Pie XI. Son message troqua l'histoire de la Nouvelle-France pour les *Saintes Écritures*. Alors qu'à Montréal, la parole, identifiée à la conférence, se vit octroyer un statut supérieur à l'expôt, ici, le rapport fut inversé:

L'Exposition missionnaire, mieux qu'une masse de livres, mieux que de longues séries de conférences, mieux que nos voyages personnels et que nos observations individuelles, va nous apprendre ce que l'Eglise catholique, et, en particulier, l'Eglise canadienne, a fait au cours des siècles et au milieu de tous les peuples, pour la propagation de la foi et pour la pénétration de l'évangile¹⁰⁰.

Mgr Desranleau compara l'exposition missionnaire à un musée d'ethnographie: « cette collection, ce musée scientifique que l'apostolat de nos missionnaires, hommes et femmes, ont su organiser, presque sans y penser, en travaillant à la conquête des âmes¹⁰¹ ». À son avis, même les plus riches et les plus beaux musées du monde n'égalaient pas les expositions missionnaires du Québec. Il critiqua vertement les ethnographes et leurs méthodes coûteuses qui, en trop peu de temps — « quelques jours ou quelques semaines », tiraient, « après une induction très courte, des règles prétendues indiscutables sur l'homme et la religion des primitifs ». Or, selon l'évêque, l'exposition missionnaire était un service que l'Église rendait à l'ethnologie. La méthode de cueillette et d'observation « sans idées préconçues » des missionnaires devait faire

⁹⁹. Ce texte est destiné par définition à tout le diocèse de l'évêque et est lu en chaire, en faisant ainsi un véhicule de propagande privilégié pour atteindre les masses catholiques.

¹⁰⁰. *Sherbrooke 1941*, p. 28.

¹⁰¹. *Sherbrooke 1941*, p. 27.

rougir, s'ils en étaient capables, quelques prétendus savants dont les affirmations dites scientifiques ne s'appuient que sur quelques faits, rapidement observés dans une ou deux bourgades d'une tribu ou peuplade très peu répandue¹⁰².

Mais ces allégations dans le Québec de l'époque étaient tout à fait gratuites, elles ne reflétaient pas, à ma connaissance, l'engagement des missionnaires québécois dans le domaine ethnographique, ni même le développement professionnel de cette discipline. Suivant leur agenda missiologique et propagandiste, les missionnaires, notamment les jésuites et les oblats, rédigeaient des ouvrages sur leur expérience en territoire de mission remplis certes d'observations sur les cultures locales. Mais il fallut attendre l'après-guerre pour voir apparaître, sans le concours des missionnaires, le premier département d'anthropologie au Québec¹⁰³.

Le discours de l'évêque de Sherbrooke se révèle plutôt un écho ambitieux de l'Exposition vaticane, sans fondement dans la province. Ainsi, bien avant les déclarations de Desranleau, il est clair que Pie XI proclama haut et fort l'efficacité de l'exposition et lui subordonna d'autres moyens de propagande plus traditionnels tels que l'imprimé¹⁰⁴. Les articles de la *Revue*

¹⁰². *Sherbrooke 1941*, p. 27.

¹⁰³. Il ne s'agit pas ici de nier la valeur des relations missionnaires:

Although the responsibilities of missionaries and ethnographers are quite different, one committed to cultural change and the other to objective (*sic*) description, both professions provide opportunities for observing the societies in which they work. Lawson, *Collected Curios...*, p. 154.

Il convient plutôt de situer ces textes dans le champ d'une ethnologie pré-professionnelle au Québec. Ainsi, le département de sociologie de l'Université McGill deviendra au début des années 1950 celui de sociologie et d'anthropologie. Et en 1961, le premier département francophone d'anthropologie sera créé à l'Université de Montréal. Je remercie Jean Du Berger de l'Université Laval pour ses suggestions quant à la situation des missionnaires face à cette discipline.

¹⁰⁴. Dans le premier numéro de la *Revue illustrée de l'Exposition missionnaire vaticane*, la direction éditoriale affirme que la mission du périodique sera « comme l'indique son nom, d'« illustrer » l'Exposition elle-même et d'attirer sur elle tant l'attention du public qui la visitera que celle des moins favorisés qui de loin porteront leurs regards vers Rome. » 1^{ère} année, n° 1, 15 décembre 1924, p. 7.

Le média écrit fut ici au service de l'exposition et non l'inverse.

d'histoire des missions avaient déjà souligné la qualité de la collaboration scientifique des missionnaires¹⁰⁵, le manque de fondements de certaines hypothèses anthropologiques¹⁰⁶ et la supériorité de l'exposition face au musée¹⁰⁷. Enfin, il semble que peut-être la conjoncture du conflit mondial incita Desranleau, de façon moins nationaliste et certainement plus appropriée, à naviguer sur le terrain de la science, de la responsabilité collective envers les missions et de la lutte contre le racisme plutôt que de célébrer la vocation missionnaire des Canadiens français...

Durant la semaine d'exposition, le père Louis Lachance, o.p., lors d'une causerie diffusée sur les ondes de CHLT et CBF, vint toutefois mettre un bémol aux propos de Mgr Desranleau:

Encore qu'en marge de l'exposition proprement dite, ces causeries seront, nous osons le croire, très fertiles en avantages culturels et religieux. Elles répondront à une nécessité primordiale; elles pourvoieront les étalages d'objets d'art et de bibelots de l'éclairage dont ils ont besoin pour livrer leur plein de signification.

¹⁰⁵. Dubois discute de la « valeur exceptionnelle » du témoignage du missionnaire grâce notamment à ses qualités morales, à sa position privilégiée auprès des missionnés et à la durée de son séjour qui peut atteindre cinquante ans. Dubois, « L'œuvre civilisatrice et scientifique des missions catholiques »..., p. 424; voir aussi « L'exposition des missions »..., p. 228.

¹⁰⁶. Les collaborateurs jésuites de la revue, Dubois et de la Boullaye, visaient notamment les a priori des travaux scientifiques du XIX^e siècle tels ceux du naturaliste Charles Darwin, de l'anthropologue Lewis Henry Morgan et du sociologue Émile Durkheim:

Sur la foi de Darwin, qui dans un unique voyage, après avoir interrogé une seule Indienne, se crut autorisé, par sa réponse négative, à affirmer que les habitants de la Terre de Feu n'ont aucune trace de religion, l'opinion se répandit qu'il se trouvait des gens naturellement athées. Dubois, « L'exposition des missions »..., p. 239.

Voir aussi, De la Boullaye « L'ethnologie à l'Exposition vaticane des missions »..., p. 515, 524 et 525.

¹⁰⁷. « Des savants en vue, au sortir de leur visite d'Exposition, n'ont pas craint de publier, ont écrit qu'elle renfermait plus de richesses d'informations que les Musées des capitales d'Europe ». Dubois, « L'œuvre civilisatrice et scientifique des missions catholiques »..., p. 425.

Ou encore, « le plus merveilleux musée d'ethnologie qui ait jamais été rassemblé au monde. » Dubois, « L'exposition des missions »..., p. 299.

[...] vous comprendrez aisément que pour être réussie, pour produire les fruits spirituels qu'on en attend, une exposition missionnaire ne va pas sans quelques conférences, propres à diriger l'attention des esprits et à projeter sur les exhibits la lumière qui en décèle la signification culturelle, héroïque et mystique¹⁰⁸.

Sans faire allusion à l'importance de la parole, véhiculée dans les *Écritures*¹⁰⁹, ni à la valeur scientifique de la conférence, Lachance rejoignit les propos explicites tenus à Montréal en 1930: l'exposition n'était pas autonome, elle n'était pas **tout** le message. L'année suivante, à l'occasion du tricentenaire de Montréal, la lettre circulaire sur l'exposition de l'archevêque de Montréal, Joseph Charbonneau, émit une réserve semblable:

L'Exposition ne sera pas seulement une fête des yeux et du cœur. Elle cherchera à agir sur l'esprit des visiteurs. On y a aménagé des salles de conférences et de projections, un kiosque de littérature missionnaire. Des réunions spéciales ont été organisées pour le personnel enseignant [...], une soirée de clôture pour le grand public, etc. Toujours à l'occasion de l'Exposition, la Ligue Missionnaire des Etudiants tiendra son premier congrès¹¹⁰.

Ainsi, même le spectacle de l'exposition du tricentenaire, *Ville-Marie missionnaire*, qualifié de « sans égal » par les affiches publicitaires, fut tributaire d'un discours interprétatif qui lui était exogène. Néanmoins, les commentateurs de l'événement ne lésinèrent pas sur les qualificatifs élogieux: grandiose, gigantesque, sans égal, magnifique, fantastique, de noble envergure, unique, inoubliable, incomparable... En fait, cette

¹⁰⁸. Extrait reproduit dans *Sherbrooke 1941*, p. 34.

¹⁰⁹. Il est intéressant de noter que le mot « Verbe », dans le premier chapitre de l'Évangile selon saint Jean, est traduit du latin *Verbum*. Son sens courant est, bien entendu, « parole » mais les théologiens l'emploient pour traduire le mot grec *Logos*, « à la fois parole, discours, raison, science, et même, chez certains philosophes, principe organisateur du monde ». Ainsi, cette Parole de Dieu qui, dans l'Ancien Testament « est le signe et le moyen de la puissance de celui-ci: "Dieu dit, et cela est" (Gn 1) », désigne aussi le discours scientifique et la raison humaine. *Théo...*, p. 682.

manifestation était devenue beaucoup plus qu'un simple étalage d'objets, accessoire à la parole. En 1942, le rapport fut en quelque sorte inversé — comme dans le message de Mgr Desranleau en 1941 —; les organisateurs de *Ville-Marie missionnaire* le dirent bien: « l'Exposition fut accompagnée d'un grand nombre de manifestations d'ordre intellectuel¹¹¹ », attribuant plutôt aux conférences et aux congrès un rôle complémentaire. Nulle mention, toutefois du caractère scientifique de l'événement.

C'est plutôt en tenant compte de l'ensemble des kiosques regroupés dans les expositions missionnaires que l'on peut voir émerger un vague « projet » scientifique, et plus précisément ethnographique, dans les expositions missionnaires au Québec. Par la récurrence des lieux de mission et une certaine complémentarité entre les différentes présentations, l'exposition s'approcha du musée ethnographique. Différentes communautés religieuses québécoises missionnèrent parfois dans le même pays: les prêtres des Missions-Étrangères, les missionnaires de l'Immaculée-Conception et les jésuites furent tous présents en Chine, par exemple. Mais elles offrirent parfois des représentations fort distinctes. Ainsi, en 1935, les jésuites favorisèrent une approche esthétique où l'appareil interprétatif fut presque absent, alors que les sœurs missionnaires préférèrent une présentation plus didactique remettant l'objet dans le contexte de la mission à l'aide de tableaux peints et de maquettes¹¹². Un musée décousu et inégal, néanmoins, car il faut souligner qu'au Québec les organisateurs écartèrent un concept expographique thématique ou par aire géographique pour privilégier l'approche congréganiste plus morcelée et certainement plus révélatrice d'un esprit de corps. En effet, dans son ouvrage de synthèse sur l'histoire du catholicisme québécois de 1940 à nos jours, l'historien Jean Hamelin évalue la qualité de l'élan missionnaire

¹¹⁰. *Ville-Marie missionnaire 1642-1942*, p. 26.

¹¹¹. *Ville-Marie missionnaire 1642-1942*, p. 487.

¹¹². *Trois-Rivières 1935*, p. 194, 196-199 et 222.

québécois amorcé pendant l'entre-deux-guerres. Selon lui, cette vigueur apostolique fut plutôt le fruit d'une organisation efficace que d'un mouvement spirituel. Un des indices de cet état de faits réside dans « l'intense rivalité », l'absence de concertation et de vision globale des communautés missionnaires¹¹³.

Les responsables de l'Exposition vaticane placèrent la section historique sous la responsabilité de la sous-commission scientifique. Ils donnèrent ainsi à l'histoire missionnaire le même statut scientifique que l'ethnologie et la linguistique. Or au Québec, comme je vais maintenant le démontrer, cette importance de la valeur scientifique de l'événement s'éclipsa au profit d'une propagande cléricale aux accents nationalistes: les discours et les publications entourant l'exposition exploitèrent largement l'histoire missionnaire du Canada, renforcés en cela par une stratégie de la commémoration¹¹⁴.

L'analyse des cinq expositions ne laisse aucun doute sur l'utilisation propagandiste de l'histoire canadienne. Bien que l'aspect historique fut moins exalté à Montréal en 1930 et à Sherbrooke en 1941, il ne fut jamais complètement occulté¹¹⁵. Ainsi, dans les pages liminaires du petit guide

¹¹³. Hamelin, *Histoire du catholicisme québécois, volume III. Le XX^e siècle, tome 2, de 1940 à nos jours*, Montréal, Boréal, p. 202-205.

¹¹⁴. Cet aspect symbolique de l'exposition missionnaire sera développé au chapitre suivant, 5.2.3. *Le manège commémoratif: du temps et du lieu de l'exposition missionnaire*, p. 291 et ss.

¹¹⁵. À Montréal en 1930, par exemple, le guide de l'exposition destiné aux visiteurs ne traite pas spécifiquement de la valeur historique de l'événement, ni ne glorifie le passé missionnaire de la Nouvelle-France. Parmi les communautés traditionnellement non missionnaires mais au fondement apostolique, seules la Congrégation de Notre-Dame et les prêtres de Saint-Sulpice présentent un kiosque cette année-là alors que les ursulines, les hospitalières de Québec et de Montréal étaient aussi présentes à Joliette.

Qu'à Sherbrooke, en 1941, l'histoire missionnaire canadienne ne soit pas magnifiée ne surprend guère: déjà le prétexte commémoratif était absent. Préoccupés par la situation internationale, il semble que les commentateurs situèrent le discours à l'échelle de la catholicité menacée par le conflit mondial: « Événement d'importance [...]; événement d'actualité [...]; événement enfin que l'on ne veut ni régional, ni provincial, mais canadien et catholique. » Nérée Turcotte, p.m.é., « Éditorial: L'Exposition missionnaire de Sherbrooke », *Missions-Étrangères du Québec*, vol. 1, n° 4, juill.-août 1941, p. 3.

destiné au public, lors de l'exposition de Joliette, en 1927, les promoteurs énumèrent clairement l'ordre des buts de l'événement. Bien sûr, il devait d'abord répondre à l'appel de Pie XI et honorer saint François d'Assise. Mais en troisième lieu, cette fête missionnaire devait aussi « rappeler le souvenir de ses Fils [ceux de saint François], les premiers missionnaires du Canada », et ce, avant de faire connaître les communautés missionnaires actuelles, leurs difficultés et leurs besoins, de susciter prière et vocations. Cette hiérarchie des buts ne fut pas toujours aussi limpide dans d'autres textes, notamment dans l'album-souvenir, mais c'était cette brochure de vingt-six pages que le visiteur avait en main. C'est donc dans cet ordre que les objectifs de l'exposition furent présentés au grand public¹¹⁶. Cette leçon d'histoire donnée par l'exposition missionnaire ne fut pas gratuite: en fait, l'histoire — de la Nouvelle-France ou du rayonnement catholique dans son ensemble — y fut au service de l'édification. Les franciscains y virent une école d'héroïsme:

Là commence et se poursuit la leçon d'histoire: ancienne et moderne, universelle et nationale, ecclésiastique et profane, païenne et biblique. [...] Nous tombons en pleine histoire du Canada avec les Récollets, les Jésuites, les Séminaires de Québec et de Saint-Sulpice, les Dames Ursulines, Marguerite Bourgeoys et toutes nos fondations canadiennes. [...]

Enfin nos yeux aidés par les pathétiques accents des guides et des conférenciers, évoquent à nos esprits les hauts faits de nos missionnaires, passés et présents. Et c'est cela la plus belle histoire. Ici sans discontinuer son cours d'histoire (*sic*), l'exposition devient à la fois une école d'héroïsme¹¹⁷.

Aussi, les buts de cette dernière exposition visèrent des problématiques d'ordre beaucoup plus général, à titre d'exemple: expliquer la lenteur de la pénétration de l'Église catholique en terre païenne et l'omniprésence d'une opposition à l'apostolat.

¹¹⁶. *Manifestation missionnaire canadienne à Joliette, du 4 au 10 juillet 1927, à l'occasion du VII^e centenaire de la mort du « Hérault du Grand Roi », Saint François d'Assise, Joliette, Action Populaire, 1927, p. 1.*

¹¹⁷. « L'Exp. Missionnaire de Joliette: Une leçon d'histoire, une école d'héroïsme, une promesse d'avenir », *Les Missions franciscaines*, vol. 6, n^o 4, juill.-août 1928, p. 156.

La lettre circulaire du 8 septembre 1930 de Mgr Georges Gauthier, évêque coadjuteur de Montréal, reprit les mêmes accents :

Elle [l'exposition] nous fournira une excellente leçon d'histoire que nous serions peut-être tentés de moins estimer à mesure que nous nous éloignons de nos origines et que nous nous laissons absorber par des préoccupations trop utilitaires. Nous y puiserons aussi une leçon de zèle. A celui qui a l'immense bonheur de posséder la vraie foi et qui apprécie à sa valeur ce don unique, cette vue de l'effort missionnaire peut donner une idée plus précise de ses responsabilités¹¹⁸.

L'évêque demeura plutôt vague sur le contenu de cette leçon d'histoire mais il est évident que c'était celle « de nos origines », c'est-à-dire de la Nouvelle-France. Bien qu'il n'y eut pas ici de référence explicite à l'histoire des missions canadiennes, le choix de la croix du Mont-Royal comme insigne de l'exposition pointait directement vers la Nouvelle-France. De plus, la première conférence missiologique de cette semaine missionnaire, donnée par Ægidius Fauteux, eut pour titre *Le Canada missionnaire dans l'histoire*, et fit la part belle aux missionnaires de la Nouvelle-France. Ces timides allusions prirent des dimensions plus affirmées lors de l'exposition du IV^e centenaire de la plantation de la croix à Trois-Rivières, en 1935, d'autant plus que cette dernière fut déterminée par le choix d'un motif commémoratif relié à la fois à l'histoire missionnaire et à l'histoire nationale canadienne-française. Toute la publicité ne laisse aucun doute sur la visée historique de ces événements. Un numéro spécial du *Nouvelliste* de Trois-Rivières¹¹⁹, distribué à l'exposition, titre *III^e Exposition Missionnaire Canadienne à l'occasion du IV^e Centenaire de la plantation de la croix aux Trois-Rivières*. La une était illustrée de l'emblème de l'exposition¹²⁰.

¹¹⁸. *Montréal 1930*, p. 19.

¹¹⁹. Numéro du 31 août 1935. Un numéro quasiment identique de *L'Action catholique* de Québec était aussi disponible.

¹²⁰. Voir Annexe XIII, p. xxvii.

Un dessin artistique, vraiment évocateur, [...]. Sur le bout d'une île boisée, brille une grandiose croix, garnie au cœur des armoiries de France. Des rayons s'en échappent, qui rejoignent et dépassent la caravelle de Jacques Cartier. Celle-ci, voiles au vent, glisse sur les flots. En base, les armoiries de la Province de Québec, de la ville des Trois-Rivières et de S. Exc. Mgr Alfred-Odilon Comtois¹²¹.

Ce logo, cet « emblème gracieux, complet, historique¹²² » orné des dates 1535-1935, fut reproduit sur le papier à en-tête, les enveloppes, les panneaux-réclame et l'insigne vendu aux visiteurs. Visible dans les commerces et les lieux publics — églises, gares et places — il ne put sûrement échapper à l'attention des Trifluviens, ni d'ailleurs à une bonne partie de la province, « de Sherbrooke à Chicoutimi, de Valleyfield à la Rivière-du-Loup, mais plus spécialement dans les régions de Nicolet, de Joliette et de Québec¹²³. »

Or qu'en fut-il de l'exposition? Le marketing de l'événement misa certes sur le thème historique: rappel des exploits « des champions de la foi qui ont conquis ce pays à la gloire de Dieu », hommage aux missionnaires et martyrs de la Nouvelle-France¹²⁴. L'exposition, et parfois même les conférences qui l'accompagnaient, convièrent toutefois le public à une toute autre expérience. Si le passé missionnaire français du Canada servit la stratégie publicitaire, ce fut aussi lui qui déterminait l'essor missionnaire actuel: ainsi selon l'enseignement de Lionel Groulx, qui domina l'historiographie canadienne-française jusqu'en 1945, le passé héroïque de la Nouvelle-France fut « un réservoir d'exemples pour

¹²¹. *Trois-Rivières 1935*, p. 44.

¹²². *Trois-Rivières 1935*, p. 44.

¹²³. *Trois-Rivières 1935*, p. 64.

¹²⁴. Message du maire des Trois-Rivières, G.H. Robichon, du 31 août 1935, reproduit dans *Trois-Rivières 1935*, p. 90.

répondre aux défis que pose le présent¹²⁵ »... Or, au fil des kiosques, le visiteur d'exposition missionnaire fut beaucoup plus largement exposé aux réalisations contemporaines de la mission canadienne qu'à ses hauts faits sous le régime français. Ainsi, il n'y eut qu'à Joliette où plus du quart des kiosques représentèrent l'œuvre de communautés actives en Nouvelle-France¹²⁶. Les autres kiosques furent aménagés par des communautés missionnaires nouvellement fondées ou installées au Canada, aux XIX^e et XX^e siècles, ou encore par des œuvres de soutien aux missions telles la Sainte-Enfance.

Mais le rapport exprimé dans le tableau de l'Annexe XIV¹²⁷ demande même à être révisé à la baisse car certaines communautés missionnaires de la première heure ne choisirent d'illustrer — à quelques détails près — que leur mission contemporaine. En 1927, par exemple, au kiosque des franciscains, mise à part une statue de saint François « faite à même un tronc d'arbre par les Sauvages des premiers temps de la colonie », l'album-souvenir fut catégorique: « tous les exhibits exposés aux yeux des visiteurs se rangent désormais sous ces trois chefs: "Japon, Chine, Terre Sainte"¹²⁸. » De même, en 1930, le kiosque de la province jésuite du Bas-Canada devint presque exclusivement chinois: seul un tableau des tout nouveaux saints martyrs canadiens rappelait leur passage en Nouvelle-France. Bien sûr, il faut comprendre que l'importance relative des communautés missionnaires actives en Nouvelle-France s'était amoindrie si on la compare au nombre de celles essaimant du Québec dans la première moitié du XX^e siècle: et c'est de cette expansion de la mission moderne canadienne dont l'espace expographique rendit compte. Si l'exposition dans son ensemble donna à l'histoire de la Nouvelle-France la portion

¹²⁵. Jean Lamarre, « La tradition historiographique canadienne-française », dans *Le devenir de la nation québécoise selon Maurice Séguin, Guy Frégault et Michel Brunet (1944-1969)*, Sillery, Septentrion, 1993, p. 71.

¹²⁶. Voir Annexe XIV, p. xxviii.

¹²⁷. Voir Annexe XIV, p. xxviii.

congrue, les travaux des missionnaires dans le Nord et l'Ouest canadiens révélèrent une page plus récente de l'histoire du pays...

Néanmoins, le rapport de l'Annexe XIV¹²⁹ semble plus juste dans le cas de *Ville-Marie missionnaire 1642-1942*. En effet, l'exposition du tricentenaire fut élaborée selon un double concept: le Canada, ou plus précisément Montréal, missionnaire dans le temps **et** dans l'espace:

Conçue selon une formule et une technique nouvelles, l'Exposition n'exposera pas simplement les travaux de nos missionnaires à l'étranger. Elle voudrait être **en même temps** une apothéose des fondateurs et des pionniers de notre ville: laïcs, prêtres, religieux. Elle se propose de même d'illustrer la fidélité historique de Montréal-Villemarie à ses origines et à sa vocation prodigieuses¹³⁰.

Chaque communauté reçut du comité organisateur un mandat expographique très clair auquel aucune ne semble s'être soustraite:

A l'intérieur de chaque kiosque, il y aurait trois parties: les origines françaises de la communauté, si de fait elle a vu le jour en France ou si elle en a reçu de forts contingents de missionnaires; — le rayonnement de la communauté au pays; — le rayonnement dans les pays de missions¹³¹.

Mais contrairement aux expériences précédentes¹³², l'expographie de *Ville-Marie missionnaire* dépassa les limites des simples kiosques: un effort considérable et inédit au niveau de l'aménagement projetait le visiteur au cœur de l'histoire missionnaire de la Nouvelle-France, mettant à nu la

¹²⁸. *Joliette 1927*, p. 229.

¹²⁹. Voir Annexe XIV, p. xxviii.

¹³⁰. Je souligne. VM 12, 125-03-06-02, Exposition missionnaire: Lettre de Mgr Edgar Larochelle, président du Comité missionnaire, à Victor Morin, vice-président de la Commission du troisième centenaire de Montréal, 1942-07-31.

¹³¹. *Ville-Marie missionnaire 1642-1942*, p. 62.

¹³². Les organisateurs des expositions précédentes se contentèrent d'égayer les allées d'un décor minimum, formé le plus souvent de guirlandes, de drapeaux, de cocardes et de panneaux statistiques. L'espace fut simplement régi par le principe congréganiste. Et les

tension entre le concept « traditionnel » de l'exposition — reflet de l'idéologie cléricale fondée sur l'histoire nationale — et l'innovation expographique. Le design et le parcours furent soigneusement étudiés, prenant une importance prépondérante dans la compréhension de l'exposition. Le directeur artistique, le père Elphège-Marie Brassard, c.s.c.¹³³, le souligna de façon explicite, d'une part, en affirmant que « le décor explique la scène », et, d'autre part, en attribuant une double valeur sémantique au mot « sens » — celle de direction et celle de signification: le parcours révélait le message.

Ainsi, la foule qui se dirigeait dans les allées à sens unique découvrait graduellement les différentes parties de l'Exposition et pouvait en saisir le sens dominant avant d'en scruter le détail. Chacune des parties, en effet, illustre un thème particulier, complet par lui-même, qui venait s'intégrer dans le tout comme les preuves dans une thèse¹³⁴.

différents kiosques furent distribués le long des murs de la salle — rectangulaire — et de part et d'autre d'un ou de deux axes longitudinaux.

¹³³. Le père Brassard (1910-1977) était alors en poste à l'Oratoire comme directeur des *Annales de Saint-Joseph*, membre du conseil de la basilique et secrétaire du comité de construction de cette dernière. Il semble que Brassard fit preuve d'une grande sensibilité pour les arts. Il fut non seulement directeur artistique de la salle lors de *Ville-Marie missionnaire* mais il présida à la réalisation du chemin de croix extérieur de l'Oratoire:

C'est sous le signe de la modernité que fut conçue la grandiose suite de la passion de Jésus-Christ, pensée par le sculpteur Louis Parent et exécutée en marbre par Barbieri. L'aménagement du flanc du mont Royal sous la forme d'un jardin destiné à servir de cadre à l'œuvre toute entière fut lui-même long et difficile. Il fallut entailler le rocher. Le tailleur de marbre installa son atelier à proximité de l'Oratoire et y travailla pendant 10 ans. Adopté en 1943 par un jury présidé par Mgr Olivier Maurault, grand ami des arts et alors recteur de l'Université de Montréal, le projet ne fut mis en route qu'une dizaine d'années plus tard et terminé en 1961. Jean Simard, *Les arts sacrés au Québec*, Boucherville, Éditions de Mortagne, 1989, p. 238.

De plus, il est à l'origine de la Maîtrise des Petits Chanteurs du mont Royal. En 1947, il éditera un ouvrage illustré commémorant le centenaire de la Congrégation au Canada dans lequel il rédigera un article sur les arts et Sainte-Croix, intitulé « Le souci de la beauté ». APSC, dossier « Père Elphège-Marie Brassard, c.s.c. », p. 17 et 18; *Sainte-Croix au Canada, 1847-1947*, s.l., Imprimerie Saint-Joseph, 1947.

¹³⁴. *Ville-Marie missionnaire 1642-1942*, p. 225.

Elphège-Marie Brassard exprima alors ce que Jean Davallon appellera en 1986 le « guidage de l'activité du visiteur en vue de la construction d'une compréhension ». Dans un texte intitulé « Gestes de mise en exposition », le sociologue se penche, entre autres, sur le mode de production des significations de l'exposition. Selon Davallon, la complexification du média exposition dans un agencement non seulement d'objets mais aussi de photos et de différents supports d'interprétation, entraîne celle de la médiatisation entre l'objet et le visiteur :

La médiatisation [...] cherche même parfois à arriver à programmer la production des significations chez le visiteur. La rencontre de l'objet ne se fait plus à nu, sans rien, dans un espace presque vide. Tout un appareillage, tout un cérémonial «règle» la rencontre. Cela est indispensable si l'on veut que le visiteur arrive là où on veut le conduire: à comprendre ou à avoir telle impression¹³⁵.

Davallon souligne, tout comme Brassard, l'importance dans une exposition à visée communicationnelle, de favoriser l'intégration — productrice d'un sens — des différents expôts tout en préservant leur spécificité. De plus, il met en lumière l'importance du processus de mise en abyme pour la compréhension du visiteur. Cette mise en abyme consiste à livrer dès le début ou tout au long de l'exposition les clés d'interprétation, « éléments présents à l'intérieur même du media [qui] facilitent la compréhension de l'ensemble¹³⁶. »

Et Brassard, dans sa description de l'entrée de l'exposition nous en donne un brillant exemple. Après être passé sous une reproduction du portail de Notre-Dame de Paris¹³⁷, « centre catholique de la mère patrie, [...]

¹³⁵. Jean Davallon, « Gestes de mise en exposition », dans Davallon, éd., *Claquemurer pour ainsi dire tout l'univers*, Paris, Éditions du Centre Georges-Pompidou/Centre de création industrielle, 1986, p. 260.

¹³⁶. Davallon, « Gestes de mise en exposition »..., p. 265; voir aussi, p. 260-266.

À ce sujet voir l'« objet symbole » de Rivière dans *La muséologie selon Georges Henri Rivière...*, p. 279.

¹³⁷. Voir Annexe XV, p. xxix.

[i]mposant point de départ qui allait expliquer tout le reste, » les visiteurs captifs accédaient à l'exposition par un long corridor planté des armoiries des provinces de France qui envoyèrent des missionnaires à Montréal¹³⁸. Ici encore, Elphège-Marie Brassard rendit compte de son travail de directeur artistique dans la description de cette allée: « pendant quelques minutes, on avait l'impression d'une revue de l'histoire où chantaient à notre passage les doux noms de La Rochelle, de la Normandie, de la Bretagne, de la Picardie, du Poitou, du Maine, etc.¹³⁹ »

Une fois à la croisée du transept, aux allures de place publique pour l'occasion, le principe originel de la mission catholique s'imposa alors incessamment au visiteur. Une immense sphère tournant sur elle-même, représentation du globe terrestre d'environ dix mètres de diamètre, mue par un moteur électrique, surplombait la croisée¹⁴⁰. Sur l'équateur, était peinte la phrase du Christ rapportée dans l'Évangile de Matthieu (Mt 28, 19): « Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit ». Une fontaine, placée juste en dessous, symbolisait ce baptême¹⁴¹. Et sur les cloisons entourant cette place, le texte reprenait et complétait la scène par diverses inscriptions, telle « L'eau de la grâce surélève le monde », ainsi que les noms des fondateurs de la ville — La Dauversière, Mance, Laval, de Maisonneuve, Bourgeois, etc. — étroitement associés à cette mission apostolique. Ici seulement, le visiteur put apercevoir des bribes du spectacle qui l'attendait: le décor imposant de l'abside, les corniches retroussées d'architecture asiatique, la pointe d'un

¹³⁸. Voir Annexe XVI, « Plan de l'exposition, *Ville-Marie missionnaire 1642-1942* », p. xxx.

¹³⁹. *Ville-Marie missionnaire 1642-1942*, p. 225.

¹⁴⁰. Voir Annexe XVII, p. xxxi.

¹⁴¹ Une telle mise en scène avait déjà été éprouvée en 1851, à la première exposition universelle, dans le Crystal Palace, situé dans le Hyde Park de Londres. À l'intersection des deux grands transepts de l'immense édifice de fer et de verre se trouvait effectivement une fontaine: « the towering Crystal Fountain, whose flowing waters ritually marked the center of the exhibition and symbolically encouraged a flow of money to purchase displayed wares. » Peut-être n'est-il besoin ici que de substituer « âmes de païens » à « marchandises »!

stûpa, etc. Ainsi, toujours dirigé dans son parcours, le public se retrouvait devant le chœur où se dressait l'Apothéose des fondateurs de Montréal commentée par un enregistrement sonore. Cette « apothéose », à la mesure d'une célébration triomphaliste du passé, n'était rien de moins qu'une fresque à plans multiples de près de vingt mètres de hauteur occupant toute la largeur de l'abside et rappelant les hauts faits historiques et missionnaires de la fondation de Ville-Marie.

Qu'importe si les kiosques à découvrir traitèrent peu de l'histoire de la Nouvelle-France¹⁴² puisqu'elle s'imposa au public dès le début de la visite et ce, de façon spectaculaire. Du narthex à l'abside, la captivité du visiteur, l'aspect esthétique et les dimensions imposantes des expôts — et du lieu — servirent donc efficacement le volet historique du concept expographique. En 1942, le contenu de *Ville-Marie missionnaire* apparaît fidèle au discours et au battage publicitaire dont celle-ci fut l'objet ainsi qu'au motif commémoratif qui la justifiait. De même à Joliette, quinze ans plus tôt, l'histoire de la Nouvelle-France était aussi présente et prescrite aux exposants,¹⁴³ utile sans doute pour définir tous les éléments de la saga missionnaire canadienne qu'on exposait pour la première fois. Tandis qu'à Montréal en 1930, Trois-Rivières et Sherbrooke, sans programme préétabli, les missionnaires misèrent plutôt sur leur apostolat actuel, motif palpable d'orgueil national; quelques communautés actives en Nouvelle-France ne participèrent même pas à l'événement¹⁴⁴.

Autre lieu, même rhétorique! Breckenbridge, « The Aesthetics and Politics of Colonial Collecting... », p. 202.

¹⁴². Voir Annexe XIV, p. xxviii.

¹⁴³. La circulaire expédiée aux supérieurs et supérieures des communautés missionnaires contenait la suggestion suivante: « Afin de permettre à tous de se faire connaître comme Institut religieux, les divisions seraient les suivantes: 1) Dieu prépare des missionnaires pour le Canada; 2) l'œuvre missionnaire au Canada; 3) les Canadiens en pays infidèles ». *Joliette 1927*, p. 26.

¹⁴⁴. Par exemple, les prêtres de Saint-Sulpice furent absents à Trois-Rivières alors que les ursulines de Québec, les hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Montréal, les augustines de l'Hôtel-Dieu et de l'Hôpital général de Québec n'y participèrent pas, pas plus qu'elles ne prirent part à Montréal, en 1930, et à Sherbrooke, en 1941.

Si la représentation du passé et du rayonnement missionnaires du Canada fut source de fierté nationale pour les Canadiens français, l'exposition fut aussi perçue comme un faire-valoir de la société canadienne dans son ensemble. Ainsi, à l'occasion de l'exposition de Montréal en 1930, un comité d'aide aux missions, présidé par le président du comité général et directeur de l'Union missionnaire du clergé, l'abbé Joseph Geoffroy, p.m.é., fut mis sur pied pour répondre à un des desseins de la semaine missionnaire: faire « des *dons* en faveur des missionnaires des Congrégations adhérant au projet¹⁴⁵ ». Cet organe devait soutenir l'effort des missionnaires sur le terrain, membres de communautés participantes¹⁴⁶.

Conscients de l'effort demandé aux missions, les organisateurs décidèrent « d'aider d'une manière pratique [...] leurs compatriotes Missionnaires en leur fournissant des objets utiles à leurs œuvres¹⁴⁷. » Ainsi, après avoir fait distribuer à travers le réseau scolaire des milliers de circulaires vantant l'entreprise et indiquant le type d'objets nécessaires, les franciscaines missionnaires de Marie, désignées pour amasser les donations, reçurent plus de cent mille objets, du simple vêtement à l'ornement liturgique, ainsi que des dons en argent. De nombreuses écoles, dirigées par différentes communautés de religieuses, exposèrent le produit de leur « guignolée » missionnaire. Puis, le comité de l'aide aux missions organisa une exposition générale au jardin d'enfance Saint-Alexis des sœurs de la Providence, « endroit central » situé rue Saint-Denis, à Montréal, près de la rue Sainte-Catherine, avant de procéder à l'acheminement des différents articles.

Pendant six jours de nombreux visiteurs purent se rendre compte du résultat obtenu. La salle, décorée avec goût, était remplie d'articles de valeur. Des affiches annonçaient ce que

¹⁴⁵. Cet objectif fut établi dès la première réunion de l'exécutif de l'exposition le 28 novembre 1929. *Montréal 1930*, p. 15.

¹⁴⁶. *Montréal 1930*, p. 39.

¹⁴⁷. *Montréal 1930*, p. 39.

chaque Congrégation avait recueilli, et des explications faisaient comprendre aux personnes intéressées de quelle manière elles pouvaient à l'avenir aider les Missionnaires. [...]

Le résultat, au témoignage général, fut splendide. On pourrait croire à un miracle de la multiplication — non pas des pains — mais des objets destinés aux Missionnaires¹⁴⁸.

Manifestation d'autant plus « miraculeuse » qu'elle survint en pleine crise économique et que le public montréalais n'avait même pas encore vu l'exposition missionnaire. Ces expositions d'objets de conversion offerts par le public lui-même ne furent-elles pas comme l'exposition missionnaire, source d'une fierté nationale pour une population frappée par la crise? Sa dignité se trouvant rehaussée par ce sacrifice supplémentaire, pour ses missionnaires. L'exposition de la « guignolée » missionnaire devint ainsi le miroir de l'exposition missionnaire, le don du fidèle de la métropole répondant à l'abnégation du missionnaire.

Et les Missionnaires déjà rendus au bout de leurs finances se rendent de bon cœur à cet appel plus que pressant [d'envoyer des expôts]. Ils achètent à prix d'argent tout ce qui constituera cet immense musée que contiendra la salle d'Exposition. D'Afrique, d'Océanie, comme de l'Extrême-Nord et d'Asie nous viennent des colis de toutes sortes. A la douane les déclarations pleuvent sur le bureau du percepteur, toujours la même formule: *Exposition de Montréal*. [...]

Et nos chers Missionnaires sont heureux d'avoir fait un sacrifice de plus pour faire connaître à leurs compatriotes les territoires qu'ils évangélisent avec tant de dévouement¹⁴⁹.

Dans le même esprit, en 1935, les tertiaires du diocèse de Trois-Rivières virent dans la misère des autres et dans l'engagement apostolique des nationaux un spectacle propre à soulager la misère locale engendrée par la crise économique:

¹⁴⁸. *Montréal 1930*, p. 43.

¹⁴⁹. *Montréal 1930*, p. 39.

Ce spectacle du dévouement des nôtres, celui de la vie misérable des peuplades infidèles et celui des bienfaits à eux apportés par le Christianisme seraient de nature, croyons-nous, à consolider la foi dans les cœurs que le matérialisme prétend envahir, à encourager ceux des nôtres que la situation économique éprouve de toutes manières, et à stimuler chez tous le fraternel dévouement, qui peut toujours s'exprimer dans la prière et le sacrifice, quand il ne peut se traduire en aumônes pécuniaires ou en activités personnelles¹⁵⁰.

L'exposition se révéla une arène populaire où tous pouvaient — pas seulement en période de crise, d'ailleurs — contribuer sans distinction, sinon par le geste du moins par la prière¹⁵¹. Annie E. Coombes a déjà fait remarquer qu'en Angleterre, au début du XX^e siècle, l'exposition missionnaire présentait une image d'intégration des classes sociales, reflet de la doctrine protestante:

[I]t is possible to see the missionary exhibition as an event that consolidated, through a philanthropic discourse, the misleading sense of class unity propagated by their recruitment and fund-raising activities, coupled now with the powerful panacea of national unity, both of which adequately served imperial interests¹⁵².

Dans ce cas précis toutefois, cette apparence d'unité sociale soutenait le besoin de reconnaissance des différentes confessions auprès du gouvernement colonial « whose protection they were now dependent, in order to continue as a presence in Africa and the other colonies¹⁵³. » Or au Québec, ce besoin de « plaire » aux pouvoirs publics fut tout à fait inexistant, l'intégration sociale tendant plutôt à raffermir l'emprise de l'Église

¹⁵⁰. *Trois-Rivières 1935*, p. 17.

¹⁵¹. Entre autres, *Joliette 1927*, p. 8, 13, 17, 18 et 27; *Montréal 1930*, p. 15, 191 et 298; et 30; *Ville-Marie missionnaire 1642-1942*, p. 41, 449 et 474.

Au Québec, la prière servit de principe d'intégration sociale, et ce, indépendamment d'une conjoncture de crise économique: « La prière est à la portée de toutes les âmes ». *Sherbrooke 1941*, p. 12.

¹⁵². Coombes, « "For God and for England": Contributions to an Image of Africa in the First Decade of the Twentieth Century », *Art History*, vol. 8, n° 4, déc. 1985, p. 455.

catholique. Mais il n'y eut pas que cet aspect intégrateur pour faire de l'exposition missionnaire un événement populaire, sa valeur éducative et son caractère ludique y concoururent largement. En fait, l'exposition fut conçue comme un instrument d'éducation avec tous les atouts d'un divertissement.

Pie XI voulut que l'exposition fut un lieu de formation et d'émulation pour les missionnaires. Or cet aspect pédagogique n'apparaît pas de façon explicite au Québec. Certes, les observateurs constatèrent que lors du montage des kiosques, les communautés n'hésitèrent pas à collaborer: à Montréal, en 1930, « [u]ne évidente bonne volonté règne partout [...] [l]es exposants s'entraident, échangent des conseils et... des instruments de travail¹⁵⁴ »; en 1942, les participants n'hésitent pas à parler d'une atmosphère familiale ou encore fraternelle¹⁵⁵. Nulle part toutefois fut-il question d'une émulation susceptible de « stimuler le missionnaire lui-même en lui montrant la nécessité d'une étude scientifique de l'objet et de la méthode de l'apostolat missiologique¹⁵⁶. » Bien que ce but d'émulation entre missionnaires fut d'ailleurs repris dans l'ouvrage des jésuites Poulin et Labranche, *Expositions missionnaires*, les sources écrites indiquent que l'émulation, ou saine rivalité, entre les communautés sembla tendre principalement vers la satisfaction du visiteur plutôt qu'à l'enseignement missiologique, cantonné aux conférences et aux congrès entourant l'exposition, par exemple:

Tous rivalisent de zèle pour que les nombreux visiteurs qui viendront voir leurs travaux s'en retournent émerveillés de ce

¹⁵³. Coombes, « "For God and for England"... », p. 464.

¹⁵⁴. *Montréal, 1930*, p. 27.

¹⁵⁵. Selon Henri Bélisle, maître d'œuvre du décor de la croisée du transept et de l'Apothéose des fondateurs, le montage fut une fête de famille. Le père Engelbert Lacasse, s.j., affecté au comité de la salle, soutient qu'il y régnait une belle fraternité et que l'esprit était à l'entraide et la collaboration. Entrevue avec Henri et Christine Bélisle, Montréal, 23 avril 1997; entrevue avec Engelbert Lacasse, Montréal, 14 mai 1997.

¹⁵⁶. « Œuvres de vulgarisation: Expositions », *Dossiers de l'Action missionnaire*, n° 102 (Partie pratique, n°6), p. 1-2.

qu'ils auront vu et plus instruits par ce qu'ils auront entendu de la bouche des missionnaires¹⁵⁷.

Néanmoins, il ne faut pas négliger, au-delà des mots, la réalité même de l'exposition: les kiosques congréganistes s'imposaient à la vue de tous, y compris des membres du clergé, visiteurs ou participants. Dans un commentaire sur l'origine et l'organisation de l'Exposition vaticane, le jésuite Piolet exprimait ainsi l'inévitable émulation entre missionnaires générée par le geste d'exposer:

Chaque Société de mission, en s'efforçant de présenter le mieux qu'elle pourra ses missions, fera **nécessairement** connaître ses méthodes, ses livres, ses diverses manières de faire, les secrets de ses succès. Chacun pourra ainsi s'instruire à l'école de son voisin¹⁵⁸.

Mais si la propagande pouvait parfois viser un auditoire cible, l'exposition missionnaire au Québec s'adressa d'abord et avant tout au grand public: certains le restreignirent à la masse des fidèles catholiques¹⁵⁹, d'autres l'étendirent au pays entier, voire même aux États-Unis. Ainsi, à l'occasion de *Ville-Marie missionnaire*, le sous-comité de propagande dirigé par le jésuite Antonio Poulin (1900-1986) s'efforça d'atteindre non seulement les différentes régions du Canada mais aussi « une bonne partie des États-Unis », notamment par l'entremise des bureaux de renseignements de l'Office provincial du Tourisme¹⁶⁰.

¹⁵⁷. *Trois-Rivières 1935*, p. 79.

¹⁵⁸. Je souligne. « De l'Exposition vaticane des missions »..., p. 246.

De plus, l'exposition apparaît comme un exercice bénéfique pour les missionnaires et ceux qui se destinent aux missions. Voir à ce sujet, ASJCF, BO-223-140, Lettre du père Jean d'Auteuil Richard au père Léo Hudon, 1930-01-07: « Cela sera pour chinoisants et missiologues une occasion de faire travailler les méninges. »

¹⁵⁹. Pour le Québec, les catholiques représentent, entre 1927 et 1942, plus ou moins 86% de la population. Hamelin et Gagnon, *Histoire du catholicisme québécois...*, p. 362; Linteau *et al.*, *Le Québec depuis 1930...*, p. 93. Ce pourcentage pour le Canada se situe autour de 40%. Noll, *A History of Christianity...*, p. 463 et 471.

¹⁶⁰. *Ville-Marie missionnaire 1642-1942*, p. 49-50.

À une époque où la plupart des musées du Québec semblaient faire peu d'effort pour attirer ce grand public¹⁶¹, l'exposition missionnaire n'exista qu'en fonction de celui-ci: en témoignent les propos des organisateurs et des commentateurs ainsi que son contenu, les campagnes publicitaires dont elle fit l'objet et les services qu'elle offrit aux visiteurs.

L'engouement pour l'exposition temporaire vint, je l'ai déjà mentionné, de sa plus-value pédagogique par rapport à son proche parent, le musée. Et c'est probablement cette capacité de rejoindre les masses et de les éduquer plus efficacement qui rendit ce média en vogue si intéressant pour l'Église catholique québécoise. Cette dernière ne pratiquait-elle pas depuis longtemps déjà la pédagogie par l'objet dans ses institutions d'enseignement?

L'exposition ne devait pas se contenter de montrer « un vain étalage de choses exotiques ou curieuses, [...] des collections d'animaux empaillés, de colliers ou de mocassins, [...] des sculptures de haut prix, [...] des toiles d'artistes chinois ou japonais¹⁶². » Exercice de vulgarisation de l'idée missionnaire¹⁶³, elle doit aussi démontrer¹⁶⁴, expliquer au public, de manière

¹⁶¹. Dans un chapitre sur les musées canadiens et le public, les muséologues britanniques Henry A. Miers et S.F. Markham posent le diagnostic suivant: « very few museums in Canada — especially the Society and School Museums — make any effort to attract or interest the general public. [...] Paralytic modesty is a common museum disease from Calgary to Halifax ». *A Report on the Museums of Canada*, Edinburgh, T. and A. Constable Ltd, 1932, p. 39.

De plus, les résultats très parcellaires d'un sondage auprès des musées canadiens, fait par le Bureau fédéral de la statistique et rendu public en 1938, soulignent la faible fréquentation de ceux-ci par la population canadienne: « une partie très substantielle de la population ne doit pas entrer dans un musée plus d'une fois en dix ans ». *Musées au Canada*, Ottawa, Bureau fédéral de la statistique, 1938, p. 23.

¹⁶². Poulin et Labranche, *Expositions missionnaires...*, p. 45-46.

¹⁶³. *Joliette 1927*, p. 27.

¹⁶⁴. Dans un article où il s'interroge sur les formes et les finalités de l'exposition, André Desvallées en souligne les deux pôles: montrer et démontrer. Ainsi, l'exposition s'est longtemps contentée de montrer, sans support interprétatif, illustrant ainsi la racine latine *exhibere* adoptée par la langue anglaise dans le mot *exhibit*. Il aura fallu attendre la fin du XVIII^e siècle, selon l'auteur, pour voir une exposition raconter, expliquer un propos, se rapprochant alors de la racine latine *exponere* du verbe français exposer. Desvallées affirme que le cabinet de curiosités, précurseur de l'exposition, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle « était surtout ordonné et présenté selon des critères esthétiques — "pour faire beau" » (p. 30). Or les études sur le

générale ou plus spécialisée, la problématique missionnaire. En faisant connaître l'œuvre apostolique et les obligations des visiteurs envers cette dernière, l'exposition missionnaire réalisait ainsi ses buts de propagande et d'apologétique.

Les termes du discours sur ces manifestations missionnaires au Québec en reconnurent abondamment la valeur éducative. L'exposition, dans sa forme et son contenu, fut « cours », « école », « leçon de choses », d'histoire, de géographie, de sociologie, d'art, d'abnégation, de zèle, ou encore d'héroïsme¹⁶⁵. Expérience à la fois didactique, esthétique et édifiante, elle s'adressa tant aux facultés intellectuelles du visiteur qu'à ses émotions. Les jésuites Poulin et Labranche perçurent d'ailleurs les expositions missionnaires comme d'instructives promenades à l'aspect matériel, certes, mais aussi intellectuel, pédagogique et moralisant. L'efficacité de l'enseignement visuel fut donc reconnue: la leçon était vivante, pratique, éloquente, persuasive, forte, poignante et sublime¹⁶⁶. Cet enseignement devait faire connaître, apprendre et comprendre; il instruisit, expliqua, montra, édifia, illustra, intéressa et forma les visiteurs¹⁶⁷. Certaines affiches publicitaires pour l'Exposition du tricentenaire de Montréal projetèrent indéniablement l'image d'un lieu d'éducation populaire: non seulement le visiteur était-il invité à mieux connaître l'œuvre des missions à

le cabinet de la Renaissance révèlent des formes de classification des objets, parfois même des étiquettes les indiquant, et des catalogues. Voir entre autres, MacGregor et Impey, éd., *The Origins of the Museums...*; Anthony A. Shelton, « Cabinets of Transgression: Renaissance Collections and the Incorporation of the New World », dans John Elsner et Roger Cardinal, éd., *The Cultures of Collecting*, Cambridge, Harvard University Press, 1994, p. 117-203.

¹⁶⁵. Par exemple, « L'Exp. missionnaire de Joliette. Une leçon d'histoire, une école d'héroïsme, une promesse d'avenir »..., p. 155; *Montréal 1930*, p. 19 et 298; *Trois-Rivières 1935*, p. 14; « Éditorial: L'exposition missionnaire de Sherbrooke »..., p. 3; *Ville-Marie missionnaire 1642-1942*, p. 445-611.

¹⁶⁶. Par exemple, Louis-Joseph Lavoie, « Exposition missionnaire », *Le Brigand*, n° 4, sept. 1930, p. 2; *Trois-Rivières 1935*, p. 14 et 100; *Sherbrooke 1941*, p. 23; « Éditorial: L'exposition missionnaire de Sherbrooke »..., p. 3.

¹⁶⁷. Par exemple, *Joliette 1927*, p. 51; *Montréal 1930*, p. 10; *Sherbrooke 1941*, p. 25-27 et 30; *Ville-Marie missionnaire 1642-1942*, p. 25-26.

travers des kiosques instructifs, des conférences et des congrès mais il y trouverait aussi des « attractions missionnaires de tout genre » et du cinéma. De plus, point d'élitisme ici, ce judicieux mélange d'éducation et de divertissement devait être consommé en bonne compagnie: « Amenez vos amis », suggérait l'annonce¹⁶⁸.

Au cœur de l'événement, tout fut mis en œuvre, de Sherbrooke à Montréal, pour faciliter la communication de cette leçon d'apostolat. Non seulement la présentation des objets fut-elle soutenue par une panoplie d'aides à l'interprétation mais l'environnement expographique fut conçu pour garantir confort et plaisir au grand public. Fidèle au modèle romain, l'exposition missionnaire au Québec offrit un appareil interprétatif élaboré. Elle fut animée, ici, par des missionnaires ou aspirants-missionnaires qui n'hésitèrent pas à manipuler les artefacts, à les revêtir¹⁶⁹ ou encore à exécuter un chant d'une contrée lointaine. De plus, l'animation du parcours et de certains kiosques fut parfois complétée par des jeunes déguisés en religieux ou portant les différents costumes ethniques des régions missionnées:

Et, là, dedans, évoluent et parlent les missionnaires de tous costumes, des jeunes gens de chez vous métamorphosés soudain en annamites, en hindous, en berbères, en nègres, en japonais, en chinois, en arabes, en sauvages; ou bien des moinillons dominicains, franciscains, oblats noirs et blancs, qui complètent les explications ou vous distribuent des feuillets de propagande propres à vous renseigner sur un Institut religieux, une œuvre apostolique, une mission à fonder ou à soutenir¹⁷⁰.

¹⁶⁸. VM 12,125-03-06-02, Exposition missionnaire: « Visitez l'Exposition missionnaire ».

¹⁶⁹. *L'exposition du tricentenaire de Montréal*, Montréal, Service de cinématographie de la province de Québec/Secrétariat provincial, 1942, 19 min. 33 sec.

¹⁷⁰. *Trois-Rivières 1935*, p. 114-115 et 117.

Les sources signalent cette pratique à l'occasion des expositions de Montréal en 1930 et de Sherbrooke en 1941. Lors de cette dernière, le père Fernand Schetagne, p.m.é., mentionna la présence quotidienne de quatre jeunes filles au kiosque de la Société des Missions-Étrangères. « Éditorial: La J.E.C. et les Missions », *Missions-Étrangères du Québec*, vol. 1, n°5, sept.-oct. 1941, p. 2.

Ce travail d'animation fut bonifié par divers moyens audio ou visuels que les commentateurs, enthousiastes, qualifièrent de modernes et progressistes. Par exemple, à Joliette, au kiosque des oblats, un mécanisme permettait la présentation successive de photographies de missionnaires¹⁷¹; alors que les pères blancs, avec humour, avait muni un léopard empaillé d'un système de leviers qui « lui donne l'apparence d'une vraie respiration et, à l'occasion, le fait s'élaner vers les visiteurs imprudents qui osent le toucher¹⁷². » En 1930, les concepteurs avaient prévu une fanfare pour l'animation musicale et un haut-parleur pour diffuser des informations ponctuelles à travers toute la salle, concernant notamment les conférences et les projections. À Trois-Rivières, la qualité de l'éclairage attira l'attention: « Les installations électriques, accentuant les reliefs, montrant les infimes détails, ou animant des personnages mariaient leurs feux et leurs reflets aux couleurs variées¹⁷³. » Quant à l'exposition du tricentenaire de Montréal, les organisateurs ne lésinèrent pas sur les moyens techniques. Ainsi, j'ai déjà traité de l'imposant décor à la croisée du transept et dans l'abside: le globe tournant peint de couleurs vives; la fontaine dotée d'un éclairage submergé, blanc au centre et rouge à la périphérie; sans oublier la trame sonore explicative qui accompagnait les douze décors en couleurs de l'Apothéose des fondateurs.

À ces moyens s'ajoutèrent bien entendu les objets, étalés sur des tables, des étagères, suspendus au mur ou meublant les dioramas. Les textes, plus ou moins nombreux d'un stand à l'autre, nommèrent les héros missionnaires, résumèrent l'histoire, se présentèrent sous forme d'indispensables cartes et tableaux statistiques illustrant la performance — ou le travail à abattre — de la mission catholique. Ainsi, ce fut tout le corps du visiteur qui fut sollicité, ne serait-ce que par sa simple présence à

¹⁷¹. *Joliette 1927*, p. 67, 316-317.

¹⁷². *Joliette 1927*, p. 420.

¹⁷³. *Trois-Rivières 1935*, p. 117.

l'exposition et ses déplacements à l'intérieur de celle-ci. Le visiteur écoutait les commentaires, posait des questions, lisait les textes, regardait les photographies et les objets mais il pouvait aussi toucher ces derniers¹⁷⁴, voire même, toucher le missionnaire. L'expérience sensorielle et intellectuelle fut complète. Les organisateurs avaient même prévu d'assurer la sécurité et le bien-être du grand public: surveillance policière, infirmerie et cafétéria. Enfin, tout comme à Rome et plus généralement lors d'expositions universelles¹⁷⁵, l'exposition missionnaire offrit au visiteur une gamme de produits-souvenirs:

L'étalage comprenait une série de volumes appropriés au Centenaire. De plus, chaque communauté avait envoyé divers ouvrages sur ses fondateurs, ses saints, ses œuvres, ses missions. Une partie du kiosque était réservée aux revues missionnaires, les abonnements pouvaient se prendre sur place. Enfin, des cartes postales, des ouvrages de fantaisie exécutés par les religieuses missionnaires pouvaient être rapportés comme souvenirs de l'Exposition. Des Indiens de Caughnawaga offraient aussi aux clients des ouvrages de leur fabrication¹⁷⁶.

À Joliette en 1927, à Montréal en 1930 et à Trois-Rivières en 1935, les visiteurs purent se procurer des insignes et des programmes. Certes ces ventes contribuèrent au succès financier de ces manifestations missionnaires, mais elles permirent aussi de disséminer dans les foyers des objets susceptibles de prolonger l'enseignement et l'expérience de ces événements éphémères. Au surplus, le réseau de propagande de l'Église — enseignement, œuvres de soutien, ligue missionnaire, associations, etc. — prenait le relais et assurait une optimisation de l'apprentissage ou de l'imprégnation du message d'apostolat de l'exposition. En fait, l'Église réalisait un véritable programme éducatif applicable à l'exposition tel qu'on

¹⁷⁴. Et probablement les sentir. Par exemple, concernant le kiosque des oblats à l'Exposition de Joliette, le rapporteur écrit: « Touchez dans ce coin une magnifique peau de caribou épaisse, soyeuse, plus précieuse que l'or pour l'Indien ». *Joliette 1927*, p. 316.

¹⁷⁵. Jon B. Zachman, « The Legacy and Meaning of World's Fair Souvenirs », dans Rydell et Gwinn, dir., *Fair Representations...*, p. 199-217.

¹⁷⁶. *Ville-Marie missionnaire 1642-1942*, p. 397.

en conçoit aujourd'hui dans les musées. Des activités de préparation se déroulaient sous la forme de publicité, de causeries radiophoniques, de concours dans les écoles ou de participation effective à l'organisation de l'événement. La lecture en chaire de la lettre pastorale épiscopale sur l'exposition quelques semaines avant la manifestation en est un bon exemple. Lors de la visite, l'appareil expographique déployé a été élaboré en fonction d'objectifs d'ordre cognitif et émotif afin de faire connaître et d'émouvoir. Les activités de prolongement peuvent être illustrées par l'appropriation des objets souvenirs, la publication de l'album-souvenir et le travail incessant de certaines organisations comme la Ligue missionnaire des étudiants. Dans cette catégorie, il serait possible de regrouper les expositions missionnaires organisées dans les écoles, les collèges et les paroisses¹⁷⁷.

Pour populariser efficacement la mission, le clergé québécois n'hésita pas à utiliser le spectaculaire ainsi que tous les autres moyens de propagande traditionnels dont il disposait. De plus, l'exposition missionnaire, comme œuvre d'éducation populaire, dans son déploiement expographique, fit appel à l'expérience esthétique. En 1942, lors de *Ville-Marie missionnaire*, les organisateurs s'adjoignirent des spécialistes de la décoration et de la peinture. Certes, il ne fut pas question, dans cette mise en scène, d'avant-garde artistique¹⁷⁸, ni d'art proprement sacré; il s'agissait

¹⁷⁷. Cette mise en œuvre en trois étapes d'un programme éducatif est décrite dans l'ouvrage de Michel Allard et Suzanne Boucher, *Le musée et l'école* (LaSalle, Hurtubise HMH, 1991, notamment les chapitres III à V).

¹⁷⁸. L'École des beaux-arts de Montréal fut dirigée de 1925 à 1946 par Charles Maillard (1883-1973). Sous ce directorat, l'École fait figure d'école d'arts appliqués répondant principalement aux commandes de l'Église et de l'État. Maillard, responsable de l'équipe d'étudiants travaillant à *Ville-Marie missionnaire*, est dépeint comme un conservateur dont l'idéologie esthétique se cantonne à la défense d'un art national canadien: « L'artiste devient le sauveur de la race canadienne-française, et le domaine de la culture, un refuge pour échapper aux méfaits de l'industrialisation et de la domination économique des Américains ». Cette conception de l'art, valorisant, entre autres, l'artisanat et les sujets historiques et religieux, convient tout à fait à la représentation expographique du message et de l'histoire apostoliques. Francine Couture et Suzanne Lemerise, « Insertion sociale de l'École des beaux-arts de Montréal: 1923-1969 », dans *L'enseignement des arts au Québec*, Montréal,

toutefois de remplir une commande de l'Église. Et les dimensions et la beauté du site — l'Oratoire, dont le dôme venait d'être complété, sur le flanc du Mont Royal — conjuguées à sa vocation comme lieu de pèlerinage ainsi que les imposants décors intérieurs de l'exposition furent conçus pour le ravissement du visiteur.

En 1921, l'auteur de la charte missionnaire *Maximum Illud*, le pape Benoît XV, rappela à l'Église entière, dans son encyclique *In praeclara summorum*, la valeur religieuse des lettres et des beaux-arts. Chez les catholiques, l'art fut non seulement une manière d'exprimer sa foi mais aussi « un moyen de donner aux fidèles une certaine idée de la grandeur et de la beauté de Dieu¹⁷⁹. » Dans un ouvrage sur les témoins matériels de la religion populaire aux États-Unis, Colleen McDannell explique ainsi l'effet sur les fidèles des représentations visuelles proposées par l'Église catholique:

Theologians, however, are well aware that affective presence of images is closely tied to the emotion generated in the believer. Christian thinkers, such as Gregory the Great, Thomas Aquinas and Bonaventure held that when one concentrated on a religious image eventually the soul could be inflamed with love for the divine. Through contemplating the signs of God, the mind and spirit of the believer ascend from the visible to the invisible, from the sign to the referant. Devotional pictures and sculptures bridge the gap between the human and the divine because they evoke emotion in the viewer. From the emotion comes the desire to live a better life, pray more devotedly, or feel healing comfort¹⁸⁰.

L'initiateur de Joliette, le père Paul-Eugène, a d'ailleurs exprimé, de façon plus laconique, cet effet potentiel dans le cadre de l'exposition missionnaire: « Il s'agit de faire connaître l'œuvre missionnaire par les

Presses de l'Université du Québec, 1980, p. 14, voir aussi p. 2-29; « Maillard, Charles », dans *DALFAN*, p. 530-531.

¹⁷⁹. J. Simard, *Les arts sacrés au Québec...*, p. 18.

¹⁸⁰. C. McDannell, *Material Christianity*, New Haven/London, Yale University Press, 1995, p. 25.

oreilles et par les yeux, afin de gagner les cœurs¹⁸¹ ». Une vingtaine d'années plus tard, le père Elphège-Marie Brassard, c.s.c., souligna l'importance de cultiver le goût autant que l'intelligence et la volonté chez les étudiants. Selon Brassard, la délectation devant l'œuvre d'art au cœur même des maisons de sa communauté favorisait une meilleure assimilation des apprentissages: « quelle formation peut rester attachante si elle n'a eu ses heures d'extase?¹⁸² »

Mais l'expérience esthétique dans les expositions missionnaires au Québec ne se limita pas à la qualité du lieu d'exposition ni à l'aménagement des espaces de circulation. En fait, le lieu n'eut bien souvent de qualité que sa grande superficie et sa disponibilité, et le décor y fut généralement minimal: il revint à chaque communauté de séduire le visiteur. Ainsi, lors du tricentenaire de Montréal, presque chaque kiosque fut une œuvre d'architecture exotique ou ancienne — stûpa, pagode, torii, portique, pavillon, hutte, tour, chapelle, etc. — logeant bien plus qu'un simple étalage d'objets. « Pour donner plus de couleur locale¹⁸³ », de grands tableaux peints et des dioramas recréaient des scènes historiques ou contemporaines de l'œuvre apostolique représentée. Toutefois, les communautés et les œuvres de soutien missionnaires n'attendirent pas *Ville-Marie missionnaire* pour soigner la qualité visuelle de leur stand respectif. Dès 1930, en effet, les exposants introduisirent des éléments d'architecture à l'échelle du kiosque: celui de la Société des Missions-Étrangères prit la forme d'une pagode chinoise¹⁸⁴; les franciscains exposèrent sous une pergola d'inspiration japonaise¹⁸⁵ et les jésuites anglophones, dans un décor de maison longue huronne¹⁸⁶. Les

¹⁸¹. *Joliette 1927*, p. 16.

¹⁸². Brassard, « Le souci de la beauté »..., p. 563.

¹⁸³. *Ville-Marie missionnaire 1642-1942*, p. 339.

¹⁸⁴. *Montréal 1930*, p. 166.

¹⁸⁵. *Montréal 1930*, p. 146.

¹⁸⁶. *Montréal 1930*, p. 142. Le kiosque de l'œuvre de Saint-Pierre-Apôtre représentait, en bas-relief, la cour d'un séminaire situé en Chine (p. 132).

reconstitutions peintes, les maquettes, les dioramas, les poupées et les mannequins se multiplièrent, révélant un souci de contextualisation de l'objet, notamment à partir de l'exposition de Trois-Rivières en 1935.

Dans les kiosques, les participants présentèrent à la foule, entre autres, des œuvres d'art sacré et profane, occidental et « indigène », ainsi que des artefacts retenus pour la complexité ou la finesse de leur exécution. Cette juxtaposition effective du sacré et du profane, du catholique et du païen, réalisa à l'échelle symbolique le caractère universel, ou plutôt le potentiel d'universalité, de l'Église catholique. En outre, l'exposition d'artefacts produits par les peuples missionnés servit doublement l'objectif propagandiste du clergé en illustrant deux volets précis du récit de conversion. D'une part, la virtuosité et la beauté des artefacts culturels — ou usuels —, signe d'une humanité qui rendait susceptible l'artisan d'être converti, illustraient l'espoir de convertir une population non-catholique¹⁸⁷. D'autre part, l'art sacré « indigène » — expression de la foi du converti — célébrait le succès de la conversion.

Ce spectacle didactique et esthétique n'aurait pu être populaire sans un visage divertissant. L'Église le comprit bien. Évidemment, certains clercs se méfièrent de ce nouveau mode de propagande, mineur à leurs yeux, face à la propagande pérenne des mots :

On aurait tort de considérer ce genre de manifestation de la vie religieuse comme un moyen d'attirer les foules et de leur procurer un sain amusement. On aurait tort de le comparer aux musées,

¹⁸⁷. Selon l'anthropologue Nicholas Thomas, il est impossible pour les missionnaires de concevoir le païen à convertir comme un sauvage absolu :

If savages are quintessentially and irreducibly savage, the project of converting them to Christianity and introducing civilization is both hopeless and worthless. The prospect of failure would be matched by the undeserving character of the barbarians, which is why mission discourse must at once emphasize savagery yet signal the essential humanity of the islanders to be evangelized. « Colonial Conversions: Difference, Hierarchy, and History in Early Twentieth-Century Evangelical Propaganda », *Comparative Studies of Society and History*, vol. 34, 1992, p. 374.

aux bazars, aux cirques. L'exposition missionnaire, considérée dans son esprit, n'a rien de commun avec ces réalités. Elle sort du genre profane et s'élève jusqu'au plan surnaturel. Les attraits sensibles qu'elle comporte, les aliments qu'elle offre aux yeux et à l'imagination ne sont pas simplement ordonnés à satisfaire la curiosité, à vernir la culture; ils veulent plutôt donner l'essor à l'esprit de foi, l'aider à se hausser jusqu'à la contemplation de l'économie des mystères de la Rédemption et de la sanctification. La variété et le raffinement artistique des exhibits n'ont pas pour fin de captiver l'attention, [sic] mais de la supporter et de la conduire à la découverte du corps mystique du Christ, à la compréhension du miracle d'unité qu'il réalise à l'intérieur d'une si fantastique diversité¹⁸⁸.

Le père Lachance, o.p., prétendait ensuite qu'il suffisait de quelques conférences pour permettre à l'exposition de livrer tous ses « fruits spirituels¹⁸⁹. » Il semble clair que ce fut moins de la forme de l'exposition que de ses effets dont le dominicain se défia. Dans les faits, l'exposition fut bien tout ce qu'il dit qu'elle n'était pas: moyen d'attirer les masses, saine amusement, manifestation empruntant au musée et à la foire. Mais, selon Lachance, l'exposition ne devait pas résulter en une simple expérience de délectation mais devait plutôt mener à l'état de grâce du visiteur. Ce qui, pour lui, rendit l'exposition suspecte, ce fut sans doute qu'elle était un appel à tous les sens, au seul corps physique du visiteur, qui risquait donc de détourner celui-ci de la valeur spirituelle de l'événement. Dans son essai sociohistorique sur les loisirs et l'Église au Québec, Michel Bellefleur fait la même constatation:

Le discours clérical sur le loisir de l'époque est alarmiste. Il se fonde sur un intérêt, non sur les formes concrètes du loisir lui-même, mais pour les dangers moraux et nationaux que les loisirs notamment commerciaux comportent dans la vie des Canadiens français¹⁹⁰.

¹⁸⁸. Extrait d'une causerie radiophonique de Louis Lachance, o.p., cité dans *Sherbrooke 1941*, p. 34.

¹⁸⁹. *Sherbrooke 1941*, p. 34.

¹⁹⁰. Bellefleur, *L'Église et le loisir au Québec avant la Révolution tranquille*, Sillery, Presses de l'Université Laval, 1986, p. 85.

Le dominicain paraît toutefois exagérément alarmiste car bien que l'exposition revêtît une forme profane, elle demeurait conçue et organisée par l'Église. Elle risquait bien peu, comme on pouvait le croire alors pour le cinéma, la baignade et la littérature à l'index, de miner la doctrine morale de l'Église et les intérêts culturels des Canadiens français¹⁹¹!

Mais adopter l'exposition comme forme de propagande, c'était déjà tabler sur une forme de loisirs populaires. L'Église choisit sans aucun doute ce moyen pour son efficacité à attirer les foules: tableau édifiant, certes, mais exotique, susceptible d'éveiller la curiosité populaire et dont l'aspect fortement visuel le rendait accessible notamment aux masses peu scolarisées¹⁹². Cet attrait pour cette manifestation d'ordre visuel se trouvait d'autant plus comblé que toutes les expositions furent accompagnées de projections de diapositives et de films. Le clergé lui-même n'hésita pas à qualifier de spectacle l'exposition missionnaire et à la proposer comme substitut au tourisme.

Du 3 au 11 juillet, des milliers de personnes [...] visitèrent les 40 kiosques qui les transportaient soit en Chine, soit au Japon, soit au Zambèse, soit à Ceylan, soit au Bengale, soit aux Indes, soit en Éthiopie, soit en Indo-Chine, ou encore dans les dures missions de l'Ouest et de la Baie d'Hudson...¹⁹³

Grâce aux kiosques dressés par plus de trente-cinq communautés canadiennes, sans sortir de chez nous, sans entreprendre de longs et dispendieux voyages, nous verrons ce

¹⁹¹. Bellefleur, *L'Église et le loisir au Québec...*, p. 86-87.

¹⁹². La loi sur l'enseignement obligatoire ne sera décrétée qu'en 1942. Selon Linteau et ses collègues, à Montréal, 94% des élèves catholiques quittent l'école après la sixième année, en 1926. Et bien qu'un peu moins de 50% des petits catholiques terminent leur cours primaire en 1939, les abandons après la quatrième année demeurent considérables. Linteau *et al.*, *Histoire du Québec contemporain. De la Confédération à la crise (1867-1929)*, Montréal, Boréal, p. 618; *Le Québec depuis 1930...*, p. 101.

L'historien de l'art Raymond Montpetit a d'ailleurs souligné l'importance du facteur visuel dans la définition des loisirs populaires: « [u]n site accessible, un prix relativement bas et une manifestation d'ordre visuel nous semble des éléments importants, au XIX^e siècle, pour définir un loisir populaire ». « Loisir public et société à Montréal au XIX^e siècle », *Loisir et société*, vol. 2, n^o 1, avril 1979, p. 108.

¹⁹³. Frère Marcel-Marie, o.f.m., « Au lendemain des fêtes: Manifestation missionnaire à Joliette », dans *Joliette 1927*, p. 88.

qui se passe aux glaces du pôle nord, sous les feux de l'équateur, dans les sables du désert, sous les fleurs du Japon, dans les brousses de l'Afrique, sous les lianes et dans les forêts de l'Inde, de l'Insulinde et des Philippines¹⁹⁴.

Visiter une exposition, c'est entreprendre un voyage plus ou moins long, selon qu'on visite une exposition régionale, provinciale ou universelle. Visiter une exposition missionnaire comme celle qui se tient à l'occasion du Troisième Centenaire de la fondation de Montréal, c'est faire le tour du monde. C'est parcourir, par des raccourcis ingénieusement imaginés, l'Amérique, l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Océanie¹⁹⁵.

Il semble que cette façon de voir et de vendre l'exposition comme ersatz de voyage, une occasion de dépaysement, n'est pas nouvelle. Raymond Montpetit a constaté la même approche dans la mise en marché des panoramas au XIX^e siècle, ces immenses peintures circulaires illustrant une bataille ou toute autre scène d'envergure¹⁹⁶. L'idée de voyage est associée au lieu d'exposition par l'importance que la déambulation physique du visiteur y prend. Cette importance de la dimension corporelle a déjà été traitée par l'historien Pierre Boglioni à propos des pèlerinages. En reprenant l'exemple de la mission jésuite de Saint-François-Xavier de Kahnawake, il est clair que c'est tout le corps du visiteur qui se déplaçait à l'intérieur d'un espace, circuit de dévotion: les bâtiments de la mission, le tombeau de Kateri, le sanctuaire et le musée¹⁹⁷. Le pèlerin était aussi invité, par le spectacle des activités et des costumes traditionnels, à se déplacer dans le temps: celui de la jeune iroquoise du XVII^e siècle, Kateri Tekakwitha.

¹⁹⁴. Philippe Desranleau, « Lettre pastorale sur l'Exposition missionnaire », dans *Sherbrooke 1941*, p. 22-31.

¹⁹⁵. Frère Pacifique, s.c., « Les Leçons de l'Exposition: Les séances d'étude: La séance des religieux », dans *Ville-Marie missionnaire 1642-1942*, p. 503.

¹⁹⁶. R. Montpetit, « Culture et exotisme: les panoramas itinérants et le Jardin Guilbault à Montréal au XIX^e siècle », *Loisir et société*, vol. 6, n^o 1, printemps 1983, p. 81.

¹⁹⁷. P. Boglioni, « Pèlerinages et religion populaire: notes d'anthropologie et d'histoire », dans Pierre Boglioni et Benoît Lacroix, *Les pèlerinages au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1981, p. 13-19.

De même, comme je l'ai déjà évoqué au sujet du musée chinois des jésuites à Québec¹⁹⁸, le sociologue Jean Davallon assimile la visite de musée à un voyage en pays étranger. Cette visite est d'abord voyage car « l'exposition est un art du temps et de l'étendue ». Elle ne se révèle jamais au visiteur dans sa totalité et celui-ci doit la parcourir, se déplacer, s'arrêter, la découvrir; bref créer un parcours assimilable à un véritable voyage. Et cette visite est aussi voyage en pays étranger, d'autant plus que dans le cas de l'exposition missionnaire les objets provenaient des quatre coins du monde:

Dans la vie courante, mes itinéraires sont répertoriés, connus et suffisamment intégrés pour faire partie de mon territoire. Ils sont des éléments de mon identité. Mais en voyage, je suis confronté à de nouvelles façons de faire, à des objets dont l'usage ne m'est pas familier. Il me faut sans arrêt choisir entre des voies différentes, décider de mes buts, essayer des passages, apprendre à me repérer, modifier mes attitudes. Me voilà territorialement « déprogrammé ». [...] Bien qu'à une échelle toute différente, il en est un peu de même pour la visite. En ce cas comme en celui du voyage, il [le visiteur] est « déprogrammé » du quotidien et plongé, pour le temps de la visite, dans un univers nouveau du fait que l'espace d'exploration est un espace séparé du monde et organisé selon des règles de mise en scène qui lui sont propres. Ajouter à cela que le temps de la visite est d'une nature totalement différente de celui de la vie quotidienne et l'on comprendra à quel point le visiteur peut être dépaycé¹⁹⁹.

Enfin, en 1942, les organisateurs accordèrent encore plus d'attention au volet récréatif de l'exposition, lieu de loisirs pieux. Les « attractions missionnaires » révélèrent un souci tout expographique de mieux servir la clientèle ainsi que la démarche propagandiste du clergé:

La visite ininterrompue des kiosques aurait pu facilement devenir fatigante. On avait donc disséminé ici et là des centres d'attraction où jeunes et moins jeunes pourraient trouver l'atmosphère du Centenaire et garder l'esprit missionnaire tout en se délassant. En plus du cinéma dont nous venons de parler, l'on imagina le

¹⁹⁸. Voir *supra* 3.1.1. *Des objets pour le profit*, p. 127-128.

¹⁹⁹. Davallon, « Gestes de mise en exposition »..., p. 253-254.

Théâtre des Poupées, le Palais des Jeux, et les différentes maquettes de Montréal²⁰⁰.

Le visiteur pouvait ainsi briser la fatigue dite muséologique²⁰¹ en se rendant dans ces aires spécifiques de détente auxquelles il convient d'inclure le restaurant. Il ne s'agit pas d'offrir des divertissements purement profanes, les attractions de *Ville-Marie missionnaire* demeuraient édifiantes et éducatives. Ainsi, un théâtre de poupées miniatures présenta huit tableaux statiques célébrant les héros de la Nouvelle-France. Il s'adressait principalement aux enfants — et à leurs parents — qui pouvaient non seulement admirer la délicatesse de l'exécution mais aussi y voir un objet de convoitise: ils pourraient se procurer un exemplaire de ces « poupées canadiennes » au musée de Notre-Dame, situé dans l'église du même nom. Le thème s'inscrit dans la continuité de l'Exposition; la brisure, salutaire pour maintenir l'attention du spectateur, se situait alors au niveau des dimensions. Confronté, voir même subjugué par les imposants décors et kiosques, le visiteur pouvait ici embrasser d'un coup d'œil ou scruter à loisir les scènes qui s'offraient à lui, dans un coin en retrait du transept.

L'aire de jeux, quant à elle, se situait à l'extérieur de l'espace d'exposition. Mais elle constitua une véritable mise en abyme du domaine missionnaire québécois. Le Palais des Jeux, inspiré de la foire populaire et du parc d'amusement, prit la forme d'une série de six stands de tir. Des

²⁰⁰. *Ville-Marie missionnaire 1642-1942*, p. 391.

²⁰¹. Ce souci d'assurer le bien-être du visiteur n'est pas nouveau. L'Exposition vaticane s'en préoccupait déjà dans la foulée des expositions universelles ou itinérantes du XIX^e siècle. Mais il faudra toutefois attendre les années 1920 pour lire les premières observations sur la fatigue du visiteur, et ce dans un contexte muséal. Jusqu'alors, le nombre restreint de visiteurs au musée ne justifiait sans doute pas une telle préoccupation. Michael Shapiro, « The public and the Museum », dans *The Museum : a Reference Guide*, New York, Greenwood Press, 1990, p. 238.

Cinquante ans plus tard, le muséologue Georges Henri Rivière soulignera l'importance de contrer ce problème en variant le parcours pour permettre le repos et la détente. *La muséologie selon Georges Henri Rivière*, Paris, Bordas, 1989, p. 274.

La fatigue du visiteur est d'ailleurs toujours une préoccupation des muséographes et des expographes. Belcher, *Exhibitions in Museum...*, p. 106-108.

scènes colorées inspirées de la géographie et des cultures des grandes régions missionnaires — Amérique, Afrique, Asie (du Sud-Est), Indes, Chine et Japon — ornèrent les parois des kiosques. Pas de scènes misérabilistes d'orphelinat ou de léproserie, l'iconographie, destinée à soutenir l'intérêt des jeunes, mit en valeur la richesse des paysages et les symboles des religions autochtones. Le diable, « maître des contrées païennes²⁰², » prenait tour à tour l'apparence d'un fauve, d'un serpent ou d'un cours d'eau déchaîné. Le but des jeux? « [S']armer de flèches, de revolvers, de fusils, de bouées de sauvetage et de lassos pour tâcher de sauver la vie à ces pauvres missionnaires²⁰³. » Comme dans l'exposition, le visiteur se trouva engagé de tout son corps et soutint doublement l'œuvre missionnaire, tout en s'amusant: il versa son obole et lutta symboliquement auprès du missionnaire contre les forces du mal.

Si, à travers l'exposition missionnaire, le Vatican s'efforça de montrer à la face du monde une mission catholique répondant aux impératifs de la science et porteuse de civilisation, l'Église du Québec étala plutôt l'image de sa présence dans ce monde et la preuve tangible de la « providentielle vocation missionnaire des Canadiens français²⁰⁴. » Mais alors que le premier évoluait sur l'échiquier des puissances coloniales occidentales, la seconde courtisait surtout la scène intérieure canadienne-française. Un tel programme laissait peu de place au public catholique anglophone. En effet, après une revue des albums-souvenirs, seule l'organisation de l'exposition missionnaire de Montréal en 1930 avait prévu un programme pour les fidèles de langue anglaise: messes solennelles, conférence et journée de prière²⁰⁵.

²⁰². Poulin et Labranche, *Expositions missionnaires...*, p. couverture 4.

²⁰³. *Ville-Marie missionnaire 1642-1942*, p. 394.

²⁰⁴. *Trois-Rivières 1935*, p. 297. Il s'agit d'un des sous-titres du sermon de Paul-Eugène Trudel, o.f.m., prononcé lors de la messe de clôture de l'exposition de Trois-Rivières.

²⁰⁵. *Montréal 1930*, p. 193-194.

L'Église québécoise compta sur l'attrait visuel et ludique de ces manifestations pour instruire les masses sur l'histoire et l'actualité missionnaires canadiennes-françaises. Néanmoins, d'aucuns, membres du clergé, se méfièrent de cet enseignement par les sens et, de façon générale, l'épiscopat manifesta une certaine retenue devant ce nouvel outil de propagande en laissant venir l'initiative des communautés missionnaires et de la population laïque. Toutefois, l'adoption de ce média profane de propagande démontrait que la majorité était convaincue de son efficacité. Le soin grandissant apporté à la présentation des kiosques ainsi que les décors inédits de *Ville-Marie missionnaire* en 1942 témoignèrent du grand intérêt que porta l'Église catholique québécoise à l'exposition.

Dans la doctrine et dans les discours, l'exposition missionnaire au Québec se réclama de Rome. Mais elle se distingua des manifestations antérieures notamment par le mode d'organisation de l'espace expographique choisi, celui de stands congréganistes contigus. Selon les jésuites belges de l'Action missionnaire, l'exposition nationale et celle par congrégations accusèrent des inconvénients qui servaient mal le visiteur. Ils écrivirent à ce sujet:

Exposition nationale? On groupe les congrégations nationales d'un pays. **Avantages:** publicité, constitution aisée d'un comité sur place, économie, subvention éventuelle des pouvoirs publics quand il s'agit de colonies.

Inconvénients: sauf pour de grands pays missionnaires, comme la France, ces expositions offrent d'énormes lacunes. [...] Au point de vue missionnaire, les pays ainsi exclus peuvent être des plus intéressants. En revanche l'exposition de type national amène de l'encombrement pour certaines régions [...], et la monotonie des stands est difficilement évitable. Enfin il est malaisé d'apprécier l'importance relative des congrégations nationales [...]. Ajoutons que ces expositions ne peuvent pas franchir les frontières! [...]

Expositions par congrégations? Elle a l'air d'être la plus simple; elle est **peut-être la plus décevante**, parce que les Congrégations missionnaires ont des territoires dispersés [...] ou intercalés dans d'autres juridictions. Les limites des Vicariats ne

correspondent jamais avec les groupements ethniques; et ceux-ci ne coïncident pas avec les groupements religieux [...] ²⁰⁶.

Ces deux types expographiques sacrifient principalement l'aspect scientifique: les unités ethnologiques et géographiques ne sont pas respectées. Or les expositions missionnaires du Québec privilégièrent ces modes. De plus, les organisateurs tendirent à confiner le volet missiologique aux conférences, doutant ainsi de la capacité des expôts à livrer un message plus spécialisé et de celle du grand public à l'appréhender. Ce fut donc le potentiel de séduction populaire de l'exposition qui fut principalement exploité et qui servit à la fois la propagande missionnaire et de façon plus générale l'Église catholique. Événement spectaculaire, l'exposition missionnaire fit œuvre de vulgarisation et office de loisirs populaires pour disposer favorablement le grand public à soutenir les missions par la prière, l'aumône et l'engagement.

Toutefois, il convient de penser que le message de l'exposition, s'adressant à un vaste public, nécessairement varié, ait pu parfois rater sa cible ²⁰⁷. Pour le sociologue des expositions Jean Davallon, le « monde utopique » conçu par l'expographe ne concorde pas nécessairement avec celui reçu par le visiteur. Le témoignage suivant en est un modeste exemple, recueilli lors d'une entrevue avec monsieur Henri Bélisle, maître d'œuvre du décor central de *Ville-Marie missionnaire*, et son épouse, madame Christine Bélisle, institutrice à l'école Louis-Viel dans le Nord-Est de Montréal en 1942. Madame Bélisle m'a affirmé avoir visité l'exposition de l'Oratoire avec sa classe. Elle se souvenait d'une réflexion d'un père missionnaire qui l'avait choquée par son caractère raciste: « Le père missionnaire qui était là, il nous disait que les gens de la Rhodésie [du Nord]

²⁰⁶. « Œuvres de vulgarisation: Expositions »..., p. 3.

²⁰⁷. Voir Jean Davallon, « Gestes de mise en exposition », dans Davallon, dir., *Claquemurer pour ainsi dire tout l'univers*, Paris, Éditions du Centre Georges-Pompidou/CCI, 1986, p. 241-266.

c'étaient pas des gens intelligents... C'était un des peuples de l'Afrique qui étaient les moins intelligents ». Bien qu'elle y ait amené ses élèves pour leur ouvrir l'esprit, c'est cette seule impression négative qui a perduré au fil des ans: « Ça m'avait frappé », dit-elle, « c'est drôle, je me rappelle de ça; je ne me rappelle pas d'autres choses de précis. Mais j'avais trouvé ça effrayant!²⁰⁸ » Sans porter de jugement sur l'ensemble de l'exposition, voici un exemple où la muette éloquence des choses se serait passée de discours interprétatif: l'indignation du visiteur n'était certainement pas l'effet escompté!

²⁰⁸. Entrevue avec Henri et Christine Bélisle, Montréal, 23 avril 1997.

CHAPITRE 5

L'ORGANISATION DU SPECTACLE MISSIONNAIRE

Le mot Exposition a été adopté pour désigner une chose qui, en réalité, est plus que cela: il s'agit d'une véritable semaine missionnaire avec offices religieux, messes pontificales, instructions, journées de prières en faveur des missions, etc., etc¹.

Pour répondre aux exigences d'une propagande efficace, le concours et la coordination de dizaines de communautés religieuses n'aurait pu souffrir l'improvisation. Aussi, l'exposition missionnaire au Québec, à l'image des expositions commerciales et du modèle romain, fut-elle le produit d'une planification et d'une structure organisationnelle temporaire souvent bien définie. Initiée au sein du laïcat ou aux niveaux inférieurs de la hiérarchie catholique mais rapidement récupérée par cette dernière, l'exposition se trouva réglée dans tous ses détails — de la simple occasion pour la tenir à la production d'un volume-souvenir — par un ensemble de comités. L'Église se garda toutefois d'institutionnaliser cette pratique de propagande et d'en faire une manifestation incontournable et rigidement codifiée du calendrier ecclésiastique. Ce caractère « imprévu » de l'exposition missionnaire lui conservait ainsi toute la vigueur de son impact communicationnel et dénotait la souplesse de son organisation.

Cette flexibilité donna à l'exposition la capacité d'épouser plus facilement des changements de conjonctures, exigeant parfois un remaniement organisationnel au niveau des acteurs, des dates et des lieux

¹. ACND, 200.106, « Expositions et journées missionnaires », document 1, I — *Exposition missionnaire à la Congrégation Notre-Dame, 1930*, Lettre de Révérende Mère Sainte-Marie-du-Cénacle. Supérieure générale, 1930-01-12.

de l'exposition. En fait, cette adaptabilité de l'exposition alla bien au-delà de ses aspects humains et physiques, et permit à l'Église d'embrasser avantageusement différents prétextes servant ses buts propagandistes.

Dans l'introduction du chapitre précédent, j'ai souligné brièvement combien plus grande était l'efficacité didactique de l'exposition par rapport à celle du musée, au XIX^e siècle. Mais selon Tony Bennett, l'exposition possède aussi l'avantage d'être un véhicule idéologique beaucoup plus malléable que l'institution muséale.

If museums gave this space [the space of representation] a solidity and permanence, this was achieved at the price of a lack of ideological flexibility. Public museums instituted an order of things that was meant to last. In doing so, they provided the modern state with a deep and continuous ideological backdrop but one which, if it was to play this role, could not be adjusted to respond to short-termed ideological requirements. Exhibitions met this need, injecting new life into the exhibitionary complex and rendering its ideological configurations more pliable in bending them to serve the conjecturally specific hegemonic strategies of different national bourgeoisies. They made the order of things more dynamic, mobilizing it strategically in relations to the more immediate ideological and political exigencies of the particular moment².

Au-delà des variables fortement symboliques du temps et de l'espace de l'exposition, les volumes-souvenirs mettent aussi à jour un noyau structurel commun ainsi qu'un faisceau d'activités connexes — que je qualifierai de « périphériques » —, révélateurs, tout comme l'exposition elle-même, des préoccupations des organisateurs mais aussi des intérêts du public. La mise en œuvre de l'exposition missionnaire engagea ainsi toute une mécanique humaine et matérielle bien huilée destinée à servir le plus sûrement possible l'effort missionnaire canadien-français.

². Bennett, *The Birth of the Museum. History, Theory, Politics*, New York/London, Routledge, 1994, p. 80-81.

L'étude de la structure organisationnelle de l'exposition missionnaire repose à la fois sur l'analyse de l'élément humain et celle des exigences matérielles nécessaires pour mener à bien un tel événement. Parmi tous les aspects de cette organisation, nous le verrons, le facteur humain fut sans nul doute le plus grand atout de l'exposition missionnaire au Québec. La réalisation du projet expographique de l'Église dépendit à la fois du talent de ses organisateurs et de la disponibilité d'une main-d'œuvre motivée ou compétente. Désireux de créer un climat favorable aux missions dans la société canadienne-française, le clergé catholique ne pouvait être tout à la fois maître et main-d'œuvre: la participation du laïcat était inévitable. Il convient d'abord de s'interroger sur les effectifs cléricaux eux-mêmes: séculiers ou réguliers? Hommes ou femmes? Et les laïcs: qui furent-ils et que firent-ils au sein de cette machine propagandiste? Dans l'examen de l'organisation matérielle de l'expographie missionnaire, je me pencherai sur la division des tâches entre les différents comités. De plus, j'analyserai la « mise en marché » de la manifestation, fortement ancrée dans le réseau de l'Église catholique, ainsi que les dépenses et les revenus de l'exposition. Enfin, je démontrerai l'importance, du point de vue de la stratégie propagandiste, du choix d'un temps et d'un lieu d'exposition, susceptibles de maximiser la participation du grand public.

5.1. L'organisation humaine

Le clergé séculier et régulier québécois ne manquait pas d'organisateurs « professionnels » qui s'occupaient déjà de multiples activités de gestion relatives, d'une part, à leurs institutions telles les couvents, les écoles, les procures et les paroisses, et d'autre part aux différents organismes sous leur direction — mouvements d'action catholique, associations pieuses, œuvres de soutien, de presse, etc. De plus, l'Église pouvait toujours s'appuyer sur la main-d'œuvre captive et abondante prêtée par ce même clergé, gage, entre autres, d'économies

substantielles dans la réalisation des manifestations missionnaires. Elle pouvait aussi compter sur la société québécoise d'alors qui, majoritairement catholique, ne manquerait pas de fournir de dévoués collaborateurs facilement mobilisables — intéressés au gain spirituel et parfois pécuniaire d'un tel engagement.

5.1.1. Les organisateurs

L'organisation d'expositions missionnaires nationales au Québec fut d'abord et avant tout l'affaire du clergé catholique. Dans l'ensemble, le clergé régulier missionnaire domina les comités, notamment l'exécutif. Ainsi, aux deux expositions tenues à Montréal, en 1930 et 1942, le clergé séculier fut tout à fait absent des comités-clés de la salle et des conférences, et ne compta qu'un seul représentant à celui de la propagande. Toutefois, à Joliette, Trois-Rivières et Sherbrooke où les communautés religieuses étaient moins bien implantées³, les séculiers eurent une emprise plus grande sur l'organisation des manifestations missionnaires. Par exemple, en 1941, à Sherbrooke, ils contrôlèrent tous les comités; il n'y eut même aucun régulier à l'exécutif, aux finances et aux cérémonies religieuses. Ainsi, à première vue, l'écart entre le pourcentage de prêtres réguliers — 43,75% — et séculiers — 38,02% — pour l'ensemble des expositions paraît plutôt modeste mais, en excluant l'exposition de Sherbrooke, le différentiel s'accroît considérablement entre les deux valeurs passant de 5,73% à 27,20% en faveur du clergé régulier⁴.

Cependant, l'Église ménagea aussi une place au laïcat au sein de l'organisation de l'exposition missionnaire. De 1927 à 1942, sur plus de deux cent cinquante postes créés pour les comités des cinq expositions

³ Jean Hamelin et Nicole Gagnon, *Histoire du catholicisme québécois, volume III. Le XX^e siècle. Tome I, 1898-1940*, Montréal, Boréal, 1984, p. 123.

d'envergure nationale, soixante furent attribués à des laïcs, souvent membres de regroupements orchestrés par l'Église catholique. En fait, ceux-ci prirent part aux comités d'organisation dans la mesure où ils furent conviés à le faire très tôt dans l'entreprise⁵. Par exemple, tous membres du tiers-ordre franciscain, hommes et femmes, ils formèrent le comité des fêtes à Joliette, en 1927, où le projet d'exposition avait été rédigé par le directeur-même des fraternités du diocèse, le révérend père Paul-Eugène Trudel, o.f.m.⁶ À l'occasion de la célébration du septième centenaire de la mort de saint François d'Assise, Trudel mobilisa dès le début les tertiaires du diocèse de Joliette en qualité de « promoteurs-organisateurs ». Il les recommanda vivement à l'évêque de l'endroit, Guillaume Forbes, en ces termes: « Ils le peuvent, parce qu'ils sont bien organisés, très bien dirigés, actifs, prudents et dévoués. »

Comme Tertiaires, par exemple, ils pourraient demander hospitalité dans les grandes salles du Séminaire, où fut organisée la première Fraternité.

A l'heure actuelle, ils sont peut-être la seule organisation ayant de fortes ramifications, et leur exemple pourrait exercer une très grande influence pour le développement de l'idée missionnaire⁷.

Trudel leur concédait même l'initiative de cet événement missionnaire s'appuyant sur l'héritage historique du tiers-ordre franciscain.

Il leur appartient de prendre cette initiative, parce qu'enfants de saint François, mais ne bornant pas leurs activités à ce qui est franciscain voulant être avant tout catholiques.

⁴. Voir Annexes XVIII et XIX, p. xxxii et xxxiii.

⁵. Voir *supra* 4.2.1. *L'initiative: d'un rêve de séminariste à celui d'un journaliste*, p. 214 et ss.

⁶. *Joliette 1927*, p. 11-45, 90-92.

L'historienne Brigitte Caulier a déjà souligné l'engagement bénévole des tertiaires franciscains dans l'organisation et la tenue de grandes manifestations orchestrées par l'Église québécoise, lors de ses propres congrès mais aussi, par exemple, lors du Congrès eucharistique international de Montréal en 1910. Brigitte Caulier, « L'Ordre franciscain séculier (Tiers-Ordre) », dans Jean Hamelin, dir., *Les Franciscains au Canada, 1890-1990*, Sillery, Septentrion, 1990, p. 109-110.

⁷. *Joliette 1927*, p. 15-16.

Ils ont de grands exemples dans leurs devanciers: Les Tertiaires furent les premiers à organiser [au XV^e siècle] une «Union Missionnaire», appelée «Fraternité saint François», dont le but était de secourir les missionnaires «dans toutes leurs nécessités». C'est une tertiaire, sainte Angèle de Mérici, qui fonda la première communauté active de femmes: les Ursulines, qui devaient, avec la Vén. Marie de l'Incarnation, donner au monde la première religieuse missionnaire en pays infidèle et canadien, comme c'est un tertiaire, Christophe Colomb, qui, encouragé par le P. Jean Pérez de Rabida, O.F.M., chercha le nouveau monde, dans la pensée de trouver des âmes à sauver⁸.

Aux yeux du clergé, les tertiaires étaient on ne peut plus irréprochables. En effet, établi sur le modèle d'un ordre religieux, doté d'une règle, le tiers-ordre franciscain situait ses membres, vivant dans le siècle, dans un état intermédiaire entre le clergé lui-même et le laïcat. Selon l'historienne Brigitte Caulier, le tiers-ordre se distinguait des autres confréries par une centralisation très rigoureuse exercée par les pères franciscains, gage d'une grande homogénéité. De plus, l'engagement du tertiaire, « artisan de paix » soumis à l'autorité, le tint en marge des débats socio-politiques dans lesquels s'impliquèrent les regroupements d'action catholique⁹.

Dans les faits, l'exposition missionnaire de Joliette apparaît plutôt comme l'affaire d'un seul homme, aussi humble fut-il: le père Paul-Eugène Trudel, franciscain. Ainsi le vingt-deux juillet de l'année précédente, il soumit à Guillaume Forbes son projet détaillé de célébration diocésaine du centenaire franciscain en apportant la précision suivante: « Tout serait sous leur initiative [celle des tertiaires laïcs] et à leur honneur [...]; q]uelques initiés découvriront bien la "grande roue", mais elle se tiendra si cachée qu'à peine on pensera à son existence¹⁰ ». Dans le volume-souvenir de l'exposition, une note de bas de page — véritable accès de fausse modestie — spécifie

⁸. *Joliette 1927*, p. 15-16.

⁹. Caulier, « L'Ordre franciscain séculier (Tiers-Ordre) »..., p. 105-115.

¹⁰. *Joliette 1927*, p. 16.

toutefois que la « grande roue » n'est nulle autre que Trudel lui-même, surnommé familièrement ainsi à cause de sa grande taille. Aussi, bien que le texte du volume-souvenir insiste pour donner tout le crédit aux tertiaires laïcs, la concentration des postes-clés entre les mains de quelques clercs permet de penser que Trudel veilla personnellement à la bonne réalisation de son programme. Il créa, d'une part, un comité particulier essentiellement clérical pour rallier les ordres missionnaires et s'adjoignit un comité des fêtes formé de tertiaires laïcs, exécutants fiables, capables de ratisser tout le diocèse¹¹.

Lors des manifestations de Montréal en 1930 et de Trois-Rivières en 1935, la participation des laïcs aux comités fut grandement limitée et leur rôle, effacé¹². Ces expositions furent en effet placées sous la houlette de l'Union missionnaire du clergé. En 1941, par contre, les comités de l'exposition missionnaire de Sherbrooke regroupèrent le plus grand effectif laïc, issu cette fois-ci encore d'un groupe de fidèles fort bien encadré. Ce furent des membres de la Jeunesse étudiante catholique et des séminaristes¹³, tous étudiants au séminaire Saint-Charles-Borromée de

¹¹. Le père Trudel et l'abbé Jean-Baptiste Chagnon, directeur des fraternités laïques, siégèrent aussi au comité particulier. *Le Tiers-Ordre séculier de Saint-François, Province franciscaine Saint-Joseph du Canada, 1863-1963*, Montréal, Éditions franciscaines, 1962, p. 7 et 11; *Joliette 1927*, p. 30 et 32.

Ainsi, en août 1926, Trudel, alors commissaire provincial du tiers-ordre franciscain, avait créé à la cathédrale de Joliette, la fraternité sacerdotale St-Jean l'Évangéliste. Ce furent ces mêmes prêtres tertiaires qui, en décembre, prirent la tête du comité des fêtes, dirigé par le chanoine Alphonse Piette, non seulement curé de la cathédrale mais également président du comité particulier.

¹². À Montréal, en 1930, deux laïcs furent intégrés au comité de la salle: le major C. A. H. Trudeau, représentant des autorités militaires qui prêtaient alors leur manège, et G.-A. Monette, architecte, responsable des plans et devis. *Montréal 1930*, p. 16-17, 21.

De même, lors de l'exposition suivante, en 1935, les tertiaires qui encore une fois avaient initié cette entreprise, remirent entièrement le projet entre les mains de l'UMC. Ainsi seulement deux laïcs se trouvèrent parmi les organisateurs: un architecte, A.-D. Gascon, qui « avait accepté, avec plaisir, de faire partie du Comité de la Salle "espérant rendre le plus de services possible, et ce, pour l'amour du bon Dieu" » (*Trois-Rivières 1935*, p. 59), et un fonctionnaire, Loyola Bernaquez, qui contribua au comité de propagande et de publicité. *Trois-Rivières 1935*, p. 43-44; *Almanach des adresses de la cité des Trois-Rivières, 1934-1935*, p. 162.

¹³. *Sherbrooke 1941*, p. 3-9.

Sherbrooke, qui occupèrent les sièges des différents comités auprès des clercs. Et enfin, l'année suivante, inspirée par un journaliste¹⁴ et greffée à une commission municipale, l'exposition *Ville-Marie missionnaire* s'adjoignit quelques laïcs choisis notamment pour leurs compétences professionnelles: par exemple, le père Antonio Poulin, s.j., président du sous-comité de propagande, fit appel à Jean Nolin, conseiller en publicité et ancien élève du collège Sainte-Marie¹⁵. De la même façon, Roger Baulu, de la Société Radio-Canada, agit comme conseiller technique au comité de la radio¹⁶. Cet engagement restreint et sous haute surveillance fut alors à l'image de la place faite au laïcat dans l'Église catholique canadienne-française:

Le laïc n'y a pas de statut authentique, sinon celui d'être un mineur sous la tutelle de la Hiérarchie. Du cardinal Villeneuve, qui déclarait en 1932 que «la pensée de l'Église est que l'on se serve des laïcs, mais que l'on dirige leur apostolat», au cardinal Léger qui confine les laïcs à des rôles de suppléance et d'exécution, point de rupture de continuité¹⁷.

Ce n'est d'ailleurs qu'à la fin de cette décennie que la question de la participation du laïcat aux missions catholiques sera soulevée au Québec, et encore, avec prudence¹⁸. Il faudra vraisemblablement attendre le concile de Vatican II pour assister à une reconnaissance formelle de l'engagement apostolique du laïcat avec les décrets sur l'apostolat des laïcs, *Apostolicam*

Un séminariste, Gérard Blais, fut nommé vice-président du comité exécutif et membre du comité des conférences à la demande du directeur diocésain de l'œuvre pontificale de la Propagation de la foi, l'abbé Léon-Marie Lemay. Entrevue téléphonique avec Gérard Blais, prêtre à la retraite, Coaticook, Québec, 1998-04-23; *Sherbrooke 1941*, p. 5-7 et 98.

¹⁴. Voir *supra* 4.2.1. *L'initiative: d'un rêve de séminariste à celui d'un journaliste*, p. 214 et ss.

¹⁵. *DOLQ*, p. 171.

¹⁶. *Ville-Marie missionnaire 1642-1942*, p. 51.

¹⁷. Jean Hamelin, *Histoire du catholicisme québécois, volume III. Le XX^e siècle, tome 2. De 1940 à nos jours*, Montréal, Boréal, 1984, p. 120. Le cardinal Paul-Émile Léger fut en poste au siège de Montréal de 1950 à 1967.

¹⁸. Sophie-Laurence Lamontagne, « La mission sans frontière », dans *Le Grand Héritage II, L'Église catholique et la société du Québec*, Québec, Gouvernement du Québec, 1984, p. 175-176.

actuositatem, et sur l'activité missionnaire de l'Église, *Ad gentes*, promulgués en 1965.

Enfin, les comités furent principalement affaire d'hommes. Ainsi, sur la totalité des postes créés, seulement vingt et une positions furent dévolues à des femmes, membres de l'Église catholique comme religieuses ou tertiaires. Mais jamais celles-ci ne siégèrent à l'exécutif, aux comités des finances, de la salle ou de la propagande. Ainsi, en 1927, douze membres du comité tertiaire de Joliette — ces « religieuses » dans le siècle — furent engagées dans la bonne marche de l'organisation mais le bilan de l'événement ne permet guère de leur assigner un rôle précis. Chose certaine, elles ne figurent pas sur la liste du comité particulier, essentiellement composé de clercs, qui agissait comme exécutif¹⁹. Neuf religieuses travaillèrent à la réalisation de l'exposition de Montréal en 1930. Deux furent assignées au comité des réceptions, deux autres aux conférences et cinq au comité d'aide aux missions. Après cette date, elles n'agirent plus dans les comités²⁰.

Ironiquement, cette place discrète des femmes ne surprend guère dans une manifestation pilotée par l'Église catholique mais cette faible — sinon inexistante — représentation ne fut certes pas à l'image de la participation des communautés religieuses de femmes à l'exposition et plus généralement au mouvement missionnaire québécois où le nombre de leurs effectifs fut alors loin devant celui des communautés d'hommes. Ainsi pour l'année 1931, selon le *Bulletin de l'Union missionnaire du clergé*, le nombre de prêtres et frères en mission dans les territoires de la Propagande s'éleva à quatre cent trente-deux alors que celui des religieuses se chiffra à six cent soixante et onze²¹.

¹⁹. *Joliette 1927*, p. 32.

²⁰. *Montréal 1930*, p. 21-23.

²¹. Cité dans Jean Hamelin et Nicole Gagnon, *Histoire du catholicisme québécois, volume III. Le XX^e siècle. Tome I, 1898-1940*, Montréal, Boréal, 1984, p. 156-157.

5.1.2. La main-d'œuvre

Si le clergé en général fournissait les gestionnaires et les organisateurs de l'exposition missionnaire, les ordres religieux disposaient commodément de convers et de scolastiques qui, les premiers, par leur fonction, les seconds, par leur disponibilité, s'occupèrent de planifier, de monter, d'animer et de démonter l'exposition. En effet, les communautés regroupaient en leur sein nombre d'artisans et d'artistes déjà actifs dans leurs différentes maisons et institutions d'enseignement. Menuisiers, architectes, électriciens, peintres, couturières, professeurs de dessin, responsables de musée formaient une main-d'œuvre qualifiée susceptible d'être réquisitionnée lors de tels événements. De plus, les principaux intéressés, les missionnaires, d'expérience ou non, jouèrent aussi un rôle prépondérant notamment dans l'animation des kiosques. L'Église s'appuya également dans la réalisation de ses projets expographiques sur de nombreux laïcs, ouvriers spécialisés, bienfaiteurs, artistes, étudiants, souvent bénévoles.

Parfois même, le clergé régulier n'hésita pas à reporter le départ de ses « broussards » en mission. Chez les jésuites, on confia aux « chinoisants », pour des questions de rentabilité, l'animation du kiosque de la Compagnie. Ainsi, en 1935, le père Paul-Émile Gauthier, alors modérateur de l'Académie des missions du scolasticat de l'Immaculée-Conception, fit-il la demande à Georges Marin, vicaire apostolique du Xuzhou, de permettre aux missionnaires partants de participer à l'exposition de Trois-Rivières:

Il y a une exposition missionnaire à Trois-Rivières cet été; il serait bon que nos partants aient le temps d'y figurer un peu. Leur propagande est plus efficace. Surtout il leur est beaucoup plus facile de recueillir les « sous » et les piastres parce que « c'est pour leur voyage »...²²

²². ASJCF, M-7-3G, I, 1931-1939, Lettre de P.-É. Gauthier à G. Marin, mai 1935.

Le missionnaire présent au kiosque n'en constituait-il pas une pièce maîtresse, charnière entre l'univers de la mission et celui de la métropole? Comme homme — ou femme — de terrain, il était le témoin vivant du quotidien de la mission, témoin aussi de la vie en pays étranger, du voyage, interprète privilégié des objets qui s'étalaient autour de lui. Comme aspirant-missionnaire, il « exposait » sa détermination et sa foi. Il se posait aussi comme le héraut en terre païenne de tous ces visiteurs qui se pressaient pour l'encourager. Le public ne s'approchait-il pas de héros potentiels en rencontrant ces « propagateurs de civilisation », ces « planteurs de la Croix », « que n'effraient ni les glaces du pôle, ni les feux de Ceylan, ni les bêtes féroces, ni les humains barbares et revêches, ni les épreuves, ni les sacrifices, la pauvreté, la souffrance et la mort²³ »? De plus, les missionnaires partagèrent leur expérience en donnant à travers le diocèse où se tenait l'exposition et sur les ondes radio, des sermons et des conférences sur leur apostolat. Cette tâche d'animation fut également perçue par les jésuites canadiens-français comme un moyen de confirmer une vocation chez un jeune collégien. Le père Georges Marin l'affirmait quelques mois après la clôture de l'exposition de Joliette: « Il serait bon peut-être de se faire aider ainsi pendant l'Exposition par un ou deux élèves sérieux et aptes, qui semblent avoir une vocation [...]; c]ela les confirme ou les décide [...]; j]e suis certain que la coopération de nos aides de Joliette ne leur a pas fait de tort²⁴. » Le contact avec les missionnaires d'expérience et les foules nombreuses ainsi que l'atmosphère exotique et spectaculaire de l'exposition influencèrent sans doute certaines vocations.

Du simple frère convers à l'évêque, cette implication des religieux confirme le contrôle qu'entendit exercer le clergé organisateur sur le contenu et les finances de l'exposition. Les sources rapportent qu'en 1942,

²³. *Trois-Rivières 1935*, p. 107.

²⁴. ASJCF, M-7, Cl. 7, 62, Académie des missions, 1928, Lettre de G. Marin à A. Tremblay, 1928-01-18.

lors du montage de l'exposition *Ville-Marie missionnaire*, Edgar Larochelle, supérieur général de la Société des Missions-Étrangères et président du comité missionnaire, ne craignit pas de mettre la main à l'ouvrage :

Comme la main-d'œuvre était quasi-introuvable, on vit dans les grosses chaleurs de l'été, Mgr le Président en tête, des prêtres et des religieux de toutes les communautés revêtir les salopettes de l'ouvrier; on vit des religieuses de toutes cornettes, les unes grimper les échelles (*sic*), les autres circuler sur des échafaudages et manier le pinceau, la scie ou le marteau²⁵.

Toutefois, le clergé dut et sut faire appel au laïcat. Ici encore, comme au niveau des comités, ces laïcs furent aux yeux de l'Église des personnes de confiance. Les tertiaires fortement engagés dès le début dans les projets de Joliette et de Trois-Rivières en furent certainement des acteurs essentiels pour avoir participé à la construction des kiosques et à la préparation de la salle avant l'arrivée des missionnaires mais aussi pour avoir contribué à financer et à soutenir l'événement, par exemple, avec la vente de souvenirs, l'organisation d'un restaurant, l'animation du kiosque de vente de littérature missionnaire ainsi que le voiturage bénévole²⁶. Le rapporteur de l'exposition missionnaire de 1935 s'efforça d'ailleurs de les nommer tous et fit l'éloge de leur geste gratuit:

²⁵. *Ville-Marie missionnaire 1642-1942*, p. 219. En ces temps de guerre et de plein emploi, les Montréalais furent-ils moins enclins à donner de leur temps pour la réalisation d'une manifestation religieuse? L'Église était-elle moins en mesure d'offrir des compensations pécuniaires?

Voir aussi entrevue avec Engelbert Lacasse, s.j., Montréal, 14 mai 1997; *Montréal 1930*, p. 26; *Trois-Rivières 1935*, p. 71.

²⁶. *Trois-Rivières 1935*, p. 60-63. Malgré l'absence de détails dans l'album-souvenir de Joliette — exposition sur laquelle je reviendrai plus loin —, je présume une participation semblable des tertiaires dans la mesure où ils étaient eux-mêmes parmi les organisateurs de l'événement. Un tel engagement ne surprendrait guère dans la mesure où il avait des précédents et où le tiers-ordre était particulièrement dévoué au soutien des œuvres missionnaires franciscaines. Caulier, « L'Ordre franciscain séculier (Tiers-Ordre) »..., p. 116.

Les tertiaires furent aussi présents lors de l'exposition du tricentenaire de Montréal assurant le service aux réfectoires, ceux des religieuses et des religieux exposants et celui du public. *Ville-Marie missionnaire 1642-1942*, p. 54.

Nous voulons aussi garder pour la postérité les noms de ceux qui pendant plusieurs semaines, sont venus travailler gratuitement à la construction des kiosques dans le manège. Grâce à leur dévouement, les dépenses ont été considérablement diminuées. [...]

Tous ont offert au bon Dieu, pour les âmes et les missionnaires, leur temps et leurs fatigues²⁷.

Il est impossible d'évaluer l'ampleur du bénévolat dans l'organisation des expositions missionnaires au Québec. Sa part fut sûrement importante et les emplois rémunérés ne devaient pas être nombreux. Ainsi, pour l'exposition de Trois-Rivières en 1935, le budget montre des dépenses totales de 155 \$ pour les employés de la salle (gardiens, vendeurs, etc.) et de 260 \$ en reconnaissance aux ouvriers, c'est-à-dire 415 \$ sur un total de 7 722,01 \$, soit un peu plus de 5% des dépenses! La reconnaissance aux ouvriers fut un montant forfaitaire de cinq dollars par personne accordé aux chômeurs au pro rata pour deux semaines de travail. En cette période de crise économique, l'exposition fut aussi l'occasion de faire travailler temporairement quelques personnes²⁸.

De même, les organisateurs misèrent sur les regroupements de jeunes catholiques: ACJC, JOC, JÉC, scouts, etc. Par exemple, en 1930, à l'exposition de Montréal, le bureau de renseignements fut confié aux membres de l'Association catholique de la jeunesse canadienne-française; en 1935, la Jeunesse ouvrière catholique servit à la billetterie; et à Trois-

²⁷. *Trois-Rivières 1935*, p. 60.

²⁸. *Trois-Rivières 1935*, p. 353-354.

Aujourd'hui, par exemple, sur un budget d'exposition temporaire de cent mille dollars, 15% sont alloués en honoraires professionnels pour le design et la conception. De plus, dans l'enveloppe de 85% impartie à la fabrication et la réalisation de l'exposition, 20% sont consacrés au salaire des employés. Ainsi, près du tiers du budget est destiné à la rémunération. Je remercie la graphiste et designer d'expositions Guylaine Gauthier pour cette information.

Malheureusement les budgets des expositions de Joliette en 1927, de Montréal en 1930 et en 1942, ne permettent pas d'isoler ce type de dépenses. *Joliette 1927*, p. 94; *Montréal 1930*, p. 34; *Ville-Marie missionnaire 1642-1942*, p. 56-57.

Rivières et à Sherbrooke, les scouts ajoutèrent au décorum en servant de haies d'honneur sur le passage des dignitaires²⁹.

Enfin, l'Église catholique sollicita les services de spécialistes. J'ai déjà fait allusion à la présence des architectes laïcs pour dessiner et mener à bien le plan de l'exposition³⁰. Toutefois, les membres des différents comités embauchèrent aussi de nombreux artistes laïcs. Par exemple, en 1927, musiciens et choristes agrémentèrent les soirées de conférences, à Joliette, et, en 1930, une fanfare anima la salle d'exposition du manège militaire de Montréal³¹. Les organisateurs de Sherbrooke firent appel aux Compagnons de Saint Laurent, la troupe étudiante de théâtre du père Émile Legault, c.s.c., qui interprétèrent lors de la soirée de clôture *Le Mystère de la messe* de l'auteur dramatique français Henri Ghéon³². Enfin, en 1942, lors de l'exposition *Ville-Marie missionnaire*, de nombreux élèves et diplômés de l'École des beaux-arts de Montréal déployèrent leurs talents d'un bout à l'autre du plancher d'exposition en renfort du personnel des communautés religieuses. Le sous-comité de la salle, et tout spécialement son directeur artistique, le père Elphège Brassard, c.s.c s'alliait d'une part l'enthousiasme et la créativité de la jeunesse mais aussi tablait sur la valeur sûre de l'expérience en requérant, par exemple, les services de la Maîtrise d'art pour exécuter les décors grandioses du transept et de l'abside de l'Oratoire Saint-Joseph: l'année précédente, cette entreprise avait réalisé pour le compte des Compagnons de Saint-Laurent d'Émile Legault, un décor aux

²⁹. *Trois-Rivières 1935*, p. 101; *Sherbrooke 1941*, 5^e photographie présentée à la fin de l'ouvrage dans la section « Scènes diverses et photos ».

On exploita aussi le talent des élèves et des orphelins de la région qui, à Joliette, par exemple, offrirent en entracte, au public venu entendre les conférences, des chants et des saynètes; à Trois-Rivières, des enfants paradèrent costumés lors du défilé d'ouverture et accueillirent les visiteurs sur le site d'exposition. Comme en 1927, les orphelines de la Providence, habillées en Amérindiennes, rééditèrent leur petite pièce « Les mamans crises (*sic*) et leurs papousses ». *Joliette 1927*, p. 78-80; *Trois-Rivières 1935*, p. 102, 115, 310-312.

³⁰. *Montréal 1930*, p. 17 et 21; *Trois-Rivières 1935*, p. 42 et 59; *Sherbrooke 1941*, p. 8.

³¹. *Joliette 1927*, p. 71, 75, 77-81; *Montréal 1930*, p. 27.

³². *Sherbrooke 1941*, p. 11.

dimensions importantes représentant la cathédrale de Chartres pour une pièce jouée au Forum dans le cadre — également — des célébrations du tricentenaire de la ville de Montréal³³.

Ces expositions missionnaires mirent donc à contribution non seulement les membres du clergé lui-même mais interpellèrent aussi l'ensemble de la population pour participer à la réalisation de l'exposition dans la mesure de ses capacités. Tous furent sollicités pour faire pénétrer et répandre l'esprit missionnaire: « L'idée missionnaire ne se borne pas à l'âme sacerdotale: essentiellement catholique, elle doit envahir l'âme de tout catholique³⁴. » Pour la jeunesse canadienne-française, par exemple, les organisateurs avaient prévu des concours dans les écoles, des plages horaires et des tarifs pour l'exposition réservés aux écoliers, une participation directe à l'organisation — comme à Sherbrooke, en 1941 — ou dans les services de restauration ou les divertissements offerts aux visiteurs — cinéma, jeux, vente de rafraîchissements, etc. Lors de l'exposition du tricentenaire de Montréal, en 1942, cet engagement de la jeunesse fut encore plus manifeste: une journée des jeunes fut prévue à l'occasion du centenaire de l'œuvre missionnaire de la Sainte-Enfance — 9 000 enfants y participèrent³⁵; la Ligue missionnaire des étudiants eut son kiosque dont les

³³. Entrevue avec Henri et Christine Bélisle, Montréal, 23 avril 1997. De plus, les artistes de Maîtrise d'art — Rémi Arbour, Henri Bélisle, Fleurimont Constantineau, Armand Filion et Louis Parent — réalisaient des chars allégoriques pour le défilé de la Saint-Jean-Baptiste depuis le début des années 1930.

Toutefois, les croquis préliminaires du chœur dessinés par Louis Parent furent approuvés par le père Brassard. Ce dernier rencontra Henri Bélisle dans son atelier qui fut par la suite le seul membre de la corporation de la Maîtrise d'art engagé dans la réalisation des décors de l'exposition *Ville-Marie missionnaire*.

³⁴. Robert Morency, s.j., « Les étudiants en congrès », dans *Ville-Marie missionnaire 1642-1942*, p. 586.

³⁵. *Ville-Marie missionnaire 1642-1942*, p. 595-597.

élèves de l'École des beaux-arts réalisèrent la décoration et tint son premier congrès sur la valeur éducative des missions³⁶.

5.2. L'organisation matérielle

De toutes les organisations d'exposition missionnaire nationale, celle de l'exposition de Joliette apparaît dans les documents comme la moins bien définie. Premier bilan de cette pratique propagandiste inédite, l'album-souvenir de la semaine missionnaire joliettaine fait état d'une structure organisationnelle indifférenciée en ne mentionnant qu'un grand comité des fêtes formé de tertiaires du diocèse, prêtres et laïcs, ainsi qu'un comité dit particulier — véritable exécutif — où siègèrent exclusivement des séculiers et des représentants d'ordres missionnaires³⁷. Néanmoins, tout comme pour les expositions suivantes où la spécificité des comités fut clairement lisible, ces organes menèrent à bien toutes les tâches susceptibles d'assurer la réalisation et la bonne marche de l'événement telles l'aménagement de la salle d'exposition, l'organisation de conférences, d'instructions et de cérémonies religieuses, la coordination de la promotion de l'événement ainsi que l'administration d'un budget.

En 1930, la division des tâches au sein de l'organisation se dessina nettement par la multiplication de comités dotés d'un mandat explicite. En plus de l'exécutif, appelé aussi comité général³⁸, huit comités furent mis sur pied: salle, finances, réceptions, propagande, cérémonies religieuses,

³⁶. *Ville-Marie missionnaire 1642-1942*, p. 243-245, 586-589; *La valeur éducative des missions*, Premier congrès de la Ligue missionnaire des étudiants, 25-27 septembre 1942, Montréal, Secrétariat de la L.M.E., s.d., 90 p.

Au sujet de la LMÉ, voir *supra* 3.1.2. *Des objets pour l'exposition*, note 68, p. 139.

³⁷. *Joliette 1927*, p. 32, 61, 91-92.

³⁸. *Montréal 1930*, p. 21.

conférences, journée missionnaire du clergé et aide aux missions³⁹. De ces comités, les six premiers constituèrent l'essence de la structure organisationnelle de l'exposition missionnaire au Québec⁴⁰ et énoncèrent les priorités du clergé dans l'utilisation de ce nouveau média de propagande.

Toutefois, le contenu du message de propagande offert au public dépendit principalement des comités de la salle et des conférences. C'est pourquoi j'insisterai maintenant sur ces deux comités. La présence d'un comité de la salle d'exposition, par exemple, souligne l'importance accordée à la qualité du spectacle missionnaire: la décision de confier les plans et devis à un architecte ou à un directeur artistique⁴¹ en témoigne. Leur tâche ne fut pas la moindre: il fallut négocier d'abord la division de l'espace expographique avec les communautés exposantes, trouver les matériaux aux meilleurs tarifs, recruter la main-d'œuvre spécialisée et superviser le montage. Dans le volume-souvenir de l'exposition de Trois-Rivières en 1935, le père Paul-Eugène Trudel décrit ainsi le travail préliminaire parfois délicat de l'architecte, A.-D. Gascon, lorsqu'il s'agissait de s'entendre avec les responsables de trente-trois ordres missionnaires différents et de ménager les susceptibilités de chacun:

³⁹. Les deux derniers organes, comités de la journée missionnaire du clergé et d'aide aux missions, constituèrent des initiatives propres à l'exposition de Montréal en 1930, sans écho par la suite.

⁴⁰. L'organisation matérielle de certaines expositions présenta des variantes. Par exemple, en 1935, les comités de réceptions et des finances furent fondus en un seul alors qu'en 1941, celui de la propagande se doubla d'un comité de publicité. De plus, bien que l'exposition fut présente sur les ondes radiophoniques dès 1930, il faudra attendre 1942 pour voir apparaître un comité de la radio.

Cette année-là le comité missionnaire gérant l'exposition ne fut qu'une section d'un sous-comité apostolique dépendant d'un comité des fêtes religieuses, lui-même organe de la Commission du tricentenaire de Montréal. Aussi, ne trouve-t-on pas de « sous-sous-comité » des cérémonies religieuses à la base de cette pyramide organisationnelle. *Ville-Marie missionnaire 1642-1942*, p. 43.

⁴¹. En 1942, cette tâche revint au père Elphège-Marie Brassard, c.s.c., qui était alors membre du conseil de l'Oratoire et secrétaire du comité de construction de la basilique. Au sujet du père Brassard, voir au chapitre précédent, 4.2.2. *Objectifs et caractères de l'exposition*, note 133, p. 234.

Combinaison difficile que de déterminer la grandeur et la place des kiosques. Il fallut étudier, discuter longuement, corriger, modifier, refaire.

Dès le 25 juin, les premiers plans étaient envoyés aux Instituts adhérents. Puis ce furent des lettres, des visites. Si la grande majorité fut immédiatement satisfaite; trois ou quatre réclamations imposèrent tant de tracas! Bien plus, quelques restrictions nécessitées par la réunion du bataillon trifluvien obligèrent à de nouvelles dispositions⁴².

La disponibilité des collections fut certes un facteur fondamental dans l'organisation matérielle de la salle mais, ici, cette question fut résolue par la simple adhésion des communautés au projet d'exposition, chacune responsable du contenu de son kiosque.

D'autre part, compte tenu du poids considérable accordé aux conférences qui constituèrent, aux yeux du clergé, « la part proprement doctrinale de l'Exposition⁴³ », la création d'un comité des conférences allait de soi. Monopolisé par des clercs, seuls pourvoyeurs de la doctrine, il coordonna toutes les conférences, qu'elles fussent populaires ou destinées à un public ciblé. À Joliette, en 1927, le programme des conférences fut établi par le comité particulier formé de deux prêtres séculiers et de quatre représentants des ordres missionnaires⁴⁴. Lors des expositions suivantes, seuls des religieux et des religieuses siégèrent à ce comité. Le séminariste Gérard Blais et un jéciste, Jean Désilets, figurèrent au comité des conférences en 1941, à Sherbrooke mais ils semblaient toutefois sous la tutelle étroite du clergé. En effet, Blais bien que vice-président de l'exécutif de l'exposition n'avait complété que sa première année au séminaire. Il se souvient que l'évêque Philippe Desranleau lui-même voulut s'assurer que

⁴² *Trois-Rivières 1935*, p. 59.

L'exposition fut en effet logée dans le manège militaire de Trois-Rivières. *Trois-Rivières 1935*, p. 41. À ces trente-trois communautés, s'ajoutaient trois œuvres de soutien qui tinrent kiosque indépendamment; en 1942, les organisateurs de la salle durent composer avec quarante organismes différents.

⁴³ *Ville-Marie missionnaire 1642-1942*, p. 55.

le contenu de son animation au kiosque des œuvres pontificales missionnaires était conforme à la doctrine⁴⁵.

Les conférences eurent généralement lieu dans des salles attenantes à l'exposition, pour profiter de l'achalandage des visiteurs, ou encore dans les salles paroissiales, pour se rapprocher des fidèles. Ce comité organisa aussi les projections et les saynètes qui ponctuaient parfois ces séances; il tint des causeries et sermons missionnaires à travers tout le diocèse-hôte et assura la programmation cinématographique et radiophonique⁴⁶. Les organisateurs élargissaient ainsi considérablement — hors des murs de l'espace expographique — le rayon de diffusion de leur message de mise en valeur des missions canadiennes.

5.2.1. La propagande de la propagande

Mais l'offensive communicationnelle de l'œuvre missionnaire catholique aurait eu bien peu d'envergure sans une publicité et un budget bien ordonnés. Si les comités de la salle et des conférences veillèrent à intéresser et à nourrir l'esprit des visiteurs, encore fallait-il que ceux-ci eussent connaissance de l'événement et puissent s'y rendre. Les moyens publicitaires à la disposition du clergé ne manquaient pas et ne changèrent guère d'une exposition à l'autre. Bien sûr, l'Église catholique comme institution disposait alors, avec les communautés religieuses, les regroupements de laïcs, les paroisses et le système scolaire, d'un large réseau humain très ramifié, permettant la circulation rapide et efficace de l'information. À cela s'ajouta toute une panoplie d'outils contrôlés par le

⁴⁴. *Joliette 1927*, p. 32.

⁴⁵. Entrevue téléphonique avec Gérard Blais, prêtre à la retraite, Coaticook, Québec, 1998-04-23.

⁴⁶. Pour l'exposition *Ville-Marie missionnaire* toutefois, un comité de la radio fut expressément formé. *Ville-Marie missionnaire 1642-1942*, p. 51.

clergé et adaptés afin d'atteindre le plus grand nombre de fidèles et d'indifférents: les organes de presse diocésains, les revues missionnaires, le programme de la manifestation, la papeterie des organisateurs frappée à l'emblème de l'exposition, les invitations aux dignitaires ecclésiastiques et civils⁴⁷, les journées et « guignolées missionnaires » — véritables « prodromes de la grande manifestation missionnaire⁴⁸ » —, les concours scolaires, les affiches, les images pieuses, etc.

Par exemple, la journée missionnaire constituait une célébration locale — paroissiale — préparatoire à la semaine missionnaire diocésaine et comprenait diverses activités orientées vers les missions. Le comité des fêtes de Joliette la décrit ainsi dans une lettre circulaire adressée aux curés, directeurs du tiers-ordre:

Cette journée comprendrait une messe de communion générale, avec prières spéciales pour demander la conversion des infidèles et des vocations missionnaires. Il y aurait ensuite une grand'messe solennelle avec sermon. Dans l'après-midi, si votre paroisse s'y prête, il pourrait y avoir au couvent ou au collège, une conférence-scénette [sic] avec chants et déclamation ou une conférence par une religieuse. Le soir enfin, une conférence avec projections et Salut du T. S. Sacrement s'il n'a pas eu lieu dans l'après-midi. Les conférences et instructions seraient faites par des représentants des divers Instituts⁴⁹.

De plus, le comité organisateur invitait le curé à verser le produit de la quête de cette grand'messe à la caisse de l'exposition missionnaire.

Toutefois, cette liste de méthodes de diffusion serait bien incomplète sans mentionner le prône des messes paroissiales. Certes, les curés du diocèse, agents de première ligne, furent conviés par les organisateurs à « inviter instamment leurs ouailles⁵⁰ » mais aussi lirent-ils en chaire la

⁴⁷. Ces invitations étaient la responsabilité du comité des réceptions.

⁴⁸. *Joliette 1927*, p. 28.

⁴⁹. *Joliette 1927*, p. 29.

⁵⁰. *Trois-Rivières 1935*, p. 64.

lettre pastorale de l'évêque, rédigée pour les circonstances⁵¹. Cette circulaire présentait aux masses catholiques du diocèse concerné le projet d'exposition cautionné par l'épiscopat sous forme d'une simple annonce ou encore d'un véritable exposé sur la nature et les buts de la manifestation ainsi que l'initiative, le prétexte commémoratif et le programme de la semaine missionnaire. La lettre épiscopale sollicitait aussi le concours de tous et chacun, clercs ou laïcs, selon leurs capacités, par la prière, l'aumône, la collaboration à l'organisation, la visite de l'exposition ou la présence aux conférences. En 1941, l'évêque de Sherbrooke, Philippe Desranleau, demanda même aux prêtres d'organiser le transport des paroissiens, notamment des écoliers, et proposa une « prière pour le succès de l'Exposition Missionnaire et pour les Vocations Sacerdotales » assortie d'une indulgence plénière de sept ans⁵²!

Les organisateurs, forts de l'appui épiscopal, disposaient également des moyens de communication de masse qui n'étaient pas contrôlés par l'Église mais où celle-ci avait ses entrées: la presse séculière et la radio. En 1942, à l'occasion de l'exposition missionnaire du tricentenaire de Montréal, le comité de propagande utilisa même la poste pour véhiculer son message: « Un des oblitérateurs du bureau de Montréal porta pendant une quinzaine de jours un timbre bilingue annonçant l'Exposition⁵³. » Les responsables de la propagande rédigèrent des communiqués distribués principalement aux journaux de la province, annonçant et commentant l'exposition. Ainsi, bien que les auteurs des volumes-souvenirs se plaignirent parfois de la piètre

⁵¹. *Joliette 1927*, p. 31; *Montréal 1930*, p. 18-20; *Trois-Rivières 1935*, p. 20; *Sherbrooke 1941*, p. 23-31; *Ville-Marie missionnaire 1642-1942*, p. 25-27.

⁵². *Sherbrooke 1941*, p. 31. L'indulgence est la rémission de la peine réparatrice attachée à un péché; plénière, l'indulgence libère entièrement de la peine temporelle due pour un péché pardonné. *Théo. L'encyclopédie catholique pour tous*. Paris, Droguet-Ardant/Fayard, 1992, p. 971.

⁵³. *Ville-Marie missionnaire 1642-1942*, p. 50.

Par ailleurs, l'emblème de l'exposition missionnaire de 1935 fut imprimé sur les enveloppes servant à la correspondance des différents comités. *Trois-Rivières 1935*, p. 45.

qualité de la couverture de l'événement dans la presse écrite⁵⁴, l'effort promotionnel de l'Église catholique n'en fut pas moins réel. Par exemple, à Trois-Rivières: « Outre les très nombreuses nouvelles publiées par ceux-ci [les quotidiens trifluviens], 57 communiqués différents furent envoyés aux 11 quotidiens et aux 21 hebdomadaires de la province de Québec⁵⁵. » Et pour l'exposition missionnaire du tricentenaire de Montréal en 1942, le déploiement publicitaire apparut à l'image du spectacle sans égal que promettaient les affiches imprimées pour l'occasion:

- 182 journaux et revues publièrent les 15 circulaires préparées par le sous-comité.
- L'Agence Canadienne de Publicité (*Canadian Press*) transmit les nouvelles de l'Exposition aux journaux canadiens et américains.
- Pour assurer une propagande plus intensive et plus vivante, le sous-comité invita les représentants des journaux de Montréal à visiter les chantiers, en compagnie de leurs photographes.
- Suppléments. *La Presse* et *l'Action catholique* reçurent du sous-comité la documentation suffisante pour publier d'intéressants suppléments, les 12 et 19 septembre.
- 40 clichés et empreintes furent expédiés à un bon nombre de journaux et de revues⁵⁶.

Les responsables de la publicité ne lésinèrent donc pas sur l'utilisation de la presse écrite et ce, dès les premiers jours de l'initiative

⁵⁴ En 1930, le rapporteur critiqua l'inégalité des appuis dans la presse écrite: « Quelques journaux paraissent donner peu de publicité à l'Exposition, d'autres heureusement y vont largement ». *Montréal 1930*, p. 17.

Et à Trois-Rivières, on regretta que seule la presse locale se fût intéressée à l'événement. *Le Devoir* publia toutefois le texte de trois causeries radiophoniques de l'abbé Joseph Geoffroy, p.m.é., destinées à faire connaître l'exposition au public et rapporta l'ouverture de celle-ci. De plus, *L'Action catholique*, diffusée surtout dans la région de Québec et dans les campagnes, publia un numéro spécial intitulé « III^e Exposition Missionnaire Canadienne à l'occasion du IV^e centenaire de la plantation de la croix aux Trois-Rivières ». *Trois-Rivières 1935*, p. 63-64; « L'exposition missionnaire des Trois-Rivières », *Le Devoir*, 1935-08-17, p. 7; « Exposition des Trois-Rivières », *Le Devoir*, 1935-08-24, p. 6; « Exposition des Trois-Rivières », *Le Devoir*, 1935-08-31, p. 6; « L'exposition missionnaire », *Le Devoir*, 1935-09-03, p. 10; *L'Action catholique*, 1935-08-31.

⁵⁵ *Trois-Rivières 1935*, p. 64.

expographique de Joliette⁵⁷, faisant publier ainsi dans les pages des journaux locaux et nationaux, l'annonce du projet d'exposition, la relation d'une « pré-visite » organisée à l'intention des journalistes, tous les communiqués émis avant, pendant et après l'événement et parfois même un numéro spécial.

Puis, avec l'exposition missionnaire de Montréal, les responsables des campagnes publicitaires ajoutèrent à leur arsenal médiatique un moyen de communication en pleine expansion au Québec: la radio. Selon l'historien Jean Hamelin et la sociologue Nicole Gagnon, la décennie précédente avait été marquée par une réaction de défense de la part de l'Église catholique face à cette nouvelle technologie et à sa capacité de troubler l'ordre établi par des émissions immorales diffusées à grande échelle, sans véritable réglementation, dans les foyers canadiens-français⁵⁸. Ils soulignent, par ailleurs, que la création de Radio-Vatican par Pie XI en 1931 entraîna un changement d'attitude du clergé québécois, favorable à la radiophonie. En fait, cette ouverture était déjà visible en 1930, lorsque les organisateurs de l'exposition missionnaire se demandèrent: « Pourquoi ne pas nous servir des progrès modernes pour aider la cause des Missions catholiques, pourquoi ne pas donner des causeries par radio⁵⁹? » Aussi s'assurèrent-ils et ce, gratuitement, à la station CKAC, d'une demi-heure d'antenne tous les soirs de la semaine d'exposition⁶⁰. De plus, selon les

⁵⁶. *Ville-Marie missionnaire 1642-1942*, p. 49.

⁵⁷. *Joliette 1927*, p. 20-21.

⁵⁸. Hamelin et Gagnon, *Histoire du catholicisme québécois...*, p. 392.

⁵⁹. *Montréal 1930*, p. 264.

L'Église catholique, tout comme elle le fit en réaction à la presse à sensation et au cinéma, récupéra ce nouvel instrument culturel de masse, la radio, pour le mettre au service de la tradition, ici, la vocation missionnaire du Canada français. Paul-André Linteau *et al.*, *Histoire du Québec contemporain, tome 2. Le Québec depuis 1930*, Montréal, Boréal, 1989 (1979), p. 170 et ss.

⁶⁰. *Montréal 1930*, p. 16. Cette première tentative fut l'initiative du comité de propagande, dirigé par nul autre que le jésuite Joseph-Louis Lavoie, procureur des missions de Chine. *Montréal 1930*, p. 23 et 264.

organisateurs de *Ville-Marie missionnaire*, la radio avait aussi la capacité de rejoindre ceux qui, dans le public potentiel de l'exposition, ne lisaient pas: certaines « gens ne lisent jamais le journal, n'ouvrent aucune revue, ne vont pas au théâtre, mais attendent à longueur de jour toute leur information de la radio⁶¹. » Or, alors qu'en 1931 plus du tiers des ménages dans les villes possédaient un récepteur contre 8,4% à la campagne, dix ans plus tard, ces proportions s'élevèrent respectivement à 85,1% et à 41%⁶². Le message de l'exposition missionnaire pénétra ainsi directement dans les foyers québécois, notamment dans les milieux urbains où se déroulèrent ces grandes manifestations apostoliques.

5.2.2. Le financement de la propagande

Forte de ce réseau de propagande moderne, diversifié et ramifié pour promouvoir ses manifestations missionnaires, l'Église catholique canadienne-française dut néanmoins s'assurer de recettes suffisantes pour défrayer certaines dépenses inévitables telles les coûts d'aménagement de la salle d'exposition. Malheureusement, les volumes-souvenirs ne fournissent pas de renseignements constants sur les états financiers des expositions et lorsque ceux-ci sont publiés, ils demeurent très succincts. À l'exception de l'exposition de Sherbrooke, en 1941, pour laquelle je ne dispose d'aucune donnée budgétaire, les informations disponibles permettent toutefois de cerner les principales sources de revenus de

Lors de l'exposition de Trois-Rivières de 1935, la même station diffusa une causerie de l'abbé Joseph Geoffroy, p.m.é., durant les trois dimanches précédant l'ouverture. Et en 1941, bien que l'horaire et le contenu des conférences radiophoniques ne furent pas transcrits dans l'album-souvenir, on y trouve la mention suivante: « La Radio, postes CHLT et CBF, met gracieusement ce puissant moyen de propagande au service des conférenciers bénévoles et autorisés. » *Trois-Rivières 1935*, p. 64; *Sherbrooke 1941*, p. 9.

En 1942, l'efficacité de ce moyen de propagande n'avait certainement plus à être prouvée: on y consacra un comité qui programma cinquante émissions diffusées sur les ondes des stations CBF, CKAC et CHLP.

⁶¹. *Ville-Marie missionnaire 1642-1942*, p. 89.

l'exposition ainsi que les postes de dépenses les plus importants. Le budget des expositions peut être révélateur du succès de ces dernières et souligner aussi l'implication non seulement d'individus mais aussi de certains organismes publics et privés.

Les recettes de l'exposition missionnaire provenaient de deux catégories, d'une part, les dons, d'autre part, les revenus directement générés par l'exposition et ses activités périphériques. En fait, ce sont des catégories commodes, fidèles aux états financiers, qui sont néanmoins perméables car parmi les revenus directement générés par l'exposition se trouvent, par exemple, les aumônes amassées dans des troncs sur le site et qui constituèrent, par définition, des dons. Il n'est guère surprenant que l'Église catholique elle-même, à travers ses différentes organisations et les membres de son clergé, fut le souscripteur principal à ces semaines missionnaires nationales. À Joliette, les donations de l'évêque hôte, Guillaume Forbes, et des fraternités tertiaires couvrirent à elles seules les trois cinquièmes des dépenses encourues⁶³. Toutefois, ces dépenses furent si modestes par rapport à celles des expositions subséquentes — 1 569,53 \$ — qu'elles témoignent sans doute autant de l'ampleur de l'effort bénévole dans les domaines de la main-d'œuvre et des services que de la contribution financière des différentes fraternités du tiers-ordre franciscain du diocèse⁶⁴. De toutes les villes hôtes, Joliette fut aussi la moins peuplée après Sherbrooke, Trois-Rivières et Montréal.

À partir de 1930, avec une contribution monétaire de 2 000 \$, l'Union missionnaire du clergé — c'est-à-dire le clergé canadien — s'impliqua dans le financement de l'exposition missionnaire, figurant parmi les donateurs les

⁶². Linteau *et al.*, *Le Québec depuis 1930...*, p.173.

⁶³. Forbes donna 250 \$ et quatorze fraternités du tiers-ordre franciscain du diocèse de Joliette en donnèrent 663,75 \$. *Joliette 1927*, p. 93-94.

⁶⁴. Je reviendrai sur les rapports entre la population des villes et l'achalandage des expositions *infra* dans le présent chapitre, *Le manège commémoratif: du temps et du lieu de l'exposition missionnaire*, p. 299-304.

plus généreux⁶⁵. En fait, seul le volume-souvenir de *Ville-Marie missionnaire 1642-1942* donne explicitement une liste de bienfaiteurs de l'événement avec le détail des montants donnés. Les organismes religieux, je l'ai déjà souligné, y forment le groupe le plus libéral. Ainsi les œuvres de soutien aux missions comme l'UMC, la Sainte-Enfance, l'œuvre de Saint-Pierre-Apôtre et la direction nationale de la Propagation de la foi n'hésitèrent pas à investir dans l'exposition missionnaire une partie des aumônes destinées aux missions. Pour les trois derniers organismes, il s'agissait d'une contribution négligeable mais, pour l'UMC, un don à l'exposition de 2 000 \$, alors que ses recettes pour l'année 1941 se chiffraient seulement à 3 885 \$⁶⁶ était considérable, faisant ressortir le vif intérêt porté par le clergé pour ce moyen de propagande.

À l'opposé, bien que la ville et le maire, J.-E. Ladouceur, contribuèrent au financement de la semaine missionnaire de Joliette en 1927, l'appui financier des pouvoirs publics ne fut pas toujours acquis⁶⁷. Ainsi, l'exposition missionnaire de Trois-Rivières avait d'abord été prévue dans le cadre plus large des célébrations du tricentenaire de la ville en 1934⁶⁸. Toutefois, les hésitations du gouvernement fédéral à verser une contribution de 100 000 \$ au comité organisateur entraînaient le report du projet d'exposition missionnaire ainsi que certaines tensions entre ce comité et le clergé trifluvien⁶⁹. Par la suite, les recettes de l'exposition de Trois-

⁶⁵. À Trois-Rivières, l'UMC fut quasiment la seule donatrice avec une donation de 1 000 \$: les états financiers ne révèlent que 22,70 \$ en dons résiduels. En 1942, à l'exposition du tricentenaire de Montréal, l'UMC réitéra son effort financier en offrant 2 000 \$ au comité des finances. Il est donc fort probable que cette œuvre cléricale contribua aussi aux recettes de l'exposition missionnaire de Sherbrooke l'année précédente. *Montréal 1930*, p. 33; *Trois-Rivières 1935*, p. 355; *Ville-Marie missionnaire 1642-1942*, p. 57.

⁶⁶. Recettes pour les diocèses du Québec. *Bulletin de l'Union missionnaire du clergé*, vol. 8, n° 7, sept. 1946.

⁶⁷. *Joliette 1927*, p. 93.

⁶⁸. *Trois-Rivières 1935*, p. 17.

⁶⁹. ASTR, Fonds de l'Association du troisième centenaire de Trois-Rivières inc., coupure de presse: Albert Tessier, « Autour de notre 3^e centenaire: En blanc et en noir », *Le Nouvelliste*, 1934-03-08; FN-0561-1.1b), p. 93-98, « Programme », extrait du procès-verbal de la réunion tenue le 17 mai 1934.

Rivières ne révélèrent aucune subvention municipale⁷⁰. Les deniers de la ville de Montréal furent difficilement gagnés lors de l'exposition *Ville-Marie missionnaire* en 1942. Le président du sous-comité des finances, l'abbé Lucien Lefebvre, dut d'abord intercéder auprès du secrétaire de la Commission des fêtes du troisième centenaire, Jean-Paul Héroux:

La Commission du Tricentenaire, qui est chargée d'administrer les fonds pour les diverses célébrations croit-elle avoir assez fait pour l'Exposition de septembre, qui attirera plusieurs centaines de milles personnes, et amènera, malgré la guerre, grâce à notre service de propagande qui s'étend jusqu'à New York, plus de 50 000 personnes de l'extérieur...?

La Ville de Montréal, dont vous êtes les représentants quant aux fêtes du Tricentenaire, ne peut pas ne pas être intéressée par cette manifestation qui attirera des milliers de touristes, qui laisseront des milliers de dollars ici ...

Ne croyez-vous pas que notre Comité de l'Exposition a raison de compter sur un appui financier substantiel⁷¹?

Faisant valoir les mêmes arguments économiques reliés aux retombées touristiques de l'événement, le président du comité missionnaire, Mgr Edgar Larochelle, p.m.é., intervint à son tour auprès, cette fois-ci, du vice-président de la commission municipale, Victor Morin, pour obtenir une subvention de cinq mille dollars:

Cette lettre vient appuyer la demande adressée à la Commission du III^e centenaire par M. l'abbé Lucien Lefebvre, président du comité de finance de la grande Exposition Missionnaire qui se tiendra à l'Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal, du 17 au 27 septembre prochain.

[...] Ne serait-il pas hautement convenable que la Commission civile des Fêtes du III^e centenaire contribuât pour sa part à l'organisation de cette Exposition qui sera, à juste titre, l'événement du III^e centenaire? Les frais d'une pareille organisation sont considérables. Cependant, ils seront

⁷⁰. Le budget équilibré de l'exposition de Trois-Rivières, tenue l'année suivante, fut somme toute modeste avec 7 722,01 \$ de dépenses. *Trois-Rivières 1935*, p. 354-355.

⁷¹. VM 12,125-03-06-02, Exposition missionnaire, Lettre de L. Lefebvre à J.-P. Héroux, 1942-07-07.

compensés amplement, croyons-nous, par le grand nombre de visiteurs et de touristes que l'Exposition attirera dans notre Ville.

Officiellement, en qualité de président du Comité missionnaire, je demande à la Commission dont vous êtes le distingué président une allocation de \$ 5 000. Cette somme nous serait, dans les circonstances, d'un secours inestimable pour nous permettre de mener à bon terme l'entreprise commencée⁷².

Le sous-comité des finances de l'abbé Lefebvre n'obtint que la moitié du montant demandé⁷³. Néanmoins, l'entreprise fut menée à bien et ce, grâce, entre autres, aux revenus directs engendrés par l'exposition et ses activités connexes. Toutefois, l'album-souvenir de *Ville-Marie missionnaire* ne fait pas le bilan de ce type de revenus se contentant de les révéler au lecteur par touches impressionnistes:

Mais le sous-comité comptait sur la sympathie, le sens chrétien, la fierté du public montréalais qui n'hésiterait pas, pour quelques sous, à venir communier à la plus belle gloire de la métropole, son rayonnement missionnaire.

Toute espérance fut dépassée; plus de 200,000 visiteurs montèrent à l'Oratoire.

Enfin la salle de cinéma, les jeux missionnaires, le kiosque de vente, les insignes du Troisième centenaire, le guide de l'Exposition *J'aime ma ville* et quelques annonces commerciales dans les différentes publications du Comité général devaient ajouter encore quelques revenus⁷⁴.

S'ajoutèrent sans doute aussi les profits du restaurant mis sur pied pour l'occasion. Et, bien que l'exposition missionnaire du tricentenaire de Montréal trancha sur les précédentes par son ampleur, d'un événement à l'autre, les organisateurs comptabilisèrent des revenus de même genre. Si

⁷². VM 12,125-03-06-02, Exposition missionnaire, Lettre de E. Larochelle à V. Morin, 1942-07-31.

⁷³. VM 12,125-03-06-02, Exposition missionnaire, Lettre de J.-P. Héroux à E. Larochelle, 1942-09-01; *Ville-Marie missionnaire 1642-1942*, p. 57. Du côté des instances gouvernementales, le volume-souvenir attribue un montant de 2 000 \$ à l'Office provincial du tourisme ainsi que de petites contributions des municipalités de Lachine et de LaSalle pour des sommes respectives de 50 \$ et de 25 \$.

l'organisation de Joliette en 1927 n'imposa pas de frais d'entrée aux visiteurs, elle amassa les contributions volontaires dans des troncs placés dans la salle d'exposition, fit des quêtes lors des instructions données par les missionnaires à la cathédrale et lors des conférences à la salle académique du séminaire, couvrant ainsi plus de la totalité de ses dépenses⁷⁵! Signe d'un temps de restriction économique, le comité des finances et des réceptions de l'exposition de Trois-Rivières boucla son budget en revendant au prix coûtant le bois utilisé pour la construction des kiosques⁷⁶. Chose certaine, la somme de ces revenus directs fut toujours largement supérieure à celle des donations⁷⁷. Or aucune de ces organisations ne rapporta de déficit, montrant ainsi la confiance du clergé catholique québécois dans le succès économique — et populaire — de cette entreprise propagandiste, un succès qui lui semblait acquis malgré la difficile conjoncture économique de la crise puis du second conflit mondial. En plus des donations et des revenus de l'exposition, il faut aussi noter tous les services et matériaux que les organisateurs obtinrent gratuitement ou à rabais: temps d'antenne à la radio, publicité sans frais sur les camions de

⁷⁴. *Ville-Marie missionnaire 1642-1942*, p. 56.

⁷⁵. Les quêtes par les missionnaires lors des conférences — 446 \$ —, par des enfants costumés — 685,95 \$ — ainsi que les aumônes des troncs — 701,66 \$ — totalisèrent 1833,61 \$. Quant au total des dépenses, il s'éleva à 1569, 53 \$. *Joliette 1927*, p. 94.

⁷⁶. *Trois-Rivières 1935*, p. 60 et 354.

⁷⁷. Je ne possède pas l'état de ces revenus pour *Ville-Marie missionnaire 1642-1942*. Toutefois les budgets de départ accordés aux différents sous-comités de l'exposition laisse présumer que ces gains furent au moins aussi élevés que le total des souscriptions énumérées dans l'album-souvenir, soit 12 875 \$:

A la septième réunion du Comité [missionnaire], afin de faciliter le travail et aussi pour éviter d'engloutir des sommes exagérées, on alloua un certain budget à chaque sous-comité. Sous-comité de la salle: \$ 15,000; sous-comité de propagande: \$3,000; sous-comité de réception: \$ 1,000; sous-comité des finances: \$ 1,000; fonds de réserve et remboursement des participants: \$ 5,000.

On dut plus tard reviser le budget qui apparut insuffisant pour réaliser les vastes projets du Comité. *Ville-Marie missionnaire 1642-1942*, p. 46.

De plus, ces gains — non-divulgués — générés par les entrées, les ventes d'ouvrages et de souvenirs, les jeux ainsi que le restaurant permirent au comité de verser une

livraison, sur les tramways, dans les gares, matériaux moins chers, transport de ceux-ci, sécurité dans la salle d'exposition assurée par les services de police et d'incendie locaux, etc.

L'exposition missionnaire au Québec fut donc portée par le réseau de propagande traditionnel de l'Église catholique. Toutefois, elle-même outil moderne de propagande missionnaire au Québec, l'exposition bénéficia aussi, à peu de frais, du soutien de nouveaux moyens de diffusion de masse comme le cinéma et la radio ainsi que du réseau en plein développement des bureaux de renseignements du Service provincial de tourisme. Ainsi, par l'intermédiaire de ces bureaux — « de Québec, d'Ottawa, de la Gaspésie, de New York et de la Nouvelle-Angleterre, etc. » —, les propagandistes de *Ville-Marie missionnaire* purent disséminer à travers le Nord-Est américain des milliers d'affiches, de cartes touristiques et d'auto-collants aux couleurs de l'exposition⁷⁸. En rejoignant ainsi le plus grand nombre, non seulement par cette publicité à la fois extensive et intensive mais également par des activités variées, les organisateurs des expositions missionnaires s'assurèrent la participation massive du grand public, garante de la santé financière de ces événements.

« substantielle aumône » au pape Pie XII pour les œuvres pontificales missionnaires. *Ville-Marie missionnaire 1642-1942*, p. 56.

⁷⁸. *Ville-Marie missionnaire 1642-1942*, p. 50.

5.2.3. Le manège commémoratif: du temps et du lieu de l'exposition missionnaire

Au-delà de la mécanique de l'événement, de sa diffusion et de son financement, les variables du temps et du lieu expographiques, bien ancrées dans le continuum culturel⁷⁹, appartiennent plutôt à l'univers des idéologies et des représentations symboliques des Canadiens français.

L'organisation d'une exposition missionnaire nationale reçut obligatoirement la bénédiction de l'épiscopat. Celui-ci devint rapidement le moteur de la machine promotionnelle qu'il nourrit de lettres pastorales, de discours et d'apparitions. Et, motif premier du projet d'exposition même ou greffé ultérieurement, le prétexte commémoratif devint souvent un élément important de ce discours public qui s'orchestra autour de l'événement. Cette occasion, ce prétexte, ce fut la commémoration d'ordre religieux⁸⁰. Selon l'historien Ronald Rudin, durant le demi-siècle précédant la Première Guerre mondiale, la montée de l'impérialisme dans le monde occidental a raffermi la valeur politique des gestes de commémoration. Par ces activités commémoratives — activités de propagande impériale — les puissances coloniales tentèrent de rallier l'opinion tant à l'intérieur qu'à l'extérieur autour de symboles concrets de leur grandeur impériale⁸¹.

⁷⁹. Jowett et O'Donnell utilisent le terme *cultural rim* pour illustrer les éléments de la culture — idéologies, mythes, gouvernement, économie, etc. — qui influencent constamment le processus de propagande. Garth S. Jowett et Victoria O'Donnell, *Propaganda and Persuasion*, Newbury Park, CA/London/New Delhi, Sage Publications, 1992 (1986), p. 265-266.

⁸⁰. L'exposition de Sherbrooke est la seule à ne pas s'autoriser d'un prétexte commémoratif.

⁸¹. Ronald Rudin, « Contested Terrain: Commemorative Celebrations and National Identity in Ireland and Quebec », dans Gérard Bouchard et Yvan Lamonde, éd., *La nation dans tous ses états: Le Québec en comparaison*, Montréal/Paris, L'Harmattan, 1997, p. 184-185. voir aussi au sujet de la propagande impériale britannique, l'ouvrage de John M. Mackenzie, *Propaganda and Empire: The Manipulation of British Public Opinion, 1880-1960*, Manchester, Manchester University Press, 1984.

Dans cette foulée, le prétexte commémoratif apparut fréquemment lors d'expositions universelles, par exemple en 1876, pour le centenaire de l'Indépendance américaine à Philadelphie; en 1889, pour le centenaire de la Révolution française à Paris; en 1893, pour le quatrième centenaire du débarquement de Colomb en Amérique (1492) à Chicago; et en 1904, pour le centenaire de l'acquisition de la Louisiane (1803) à St. Louis⁸². Pareillement, au Québec et plus spécifiquement dans la métropole, le désir d'organiser une exposition universelle se manifesta à la veille de grands anniversaires comme le 250^e et le 300^e anniversaire de la fondation de Montréal ainsi que le quatrième centenaire de la découverte de Montréal par Jacques Cartier. Mais ce ne fut pas l'histoire de la Nouvelle-France qui inspira la première exposition universelle en sol canadien. Il faudra attendre 1967, centenaire de la Confédération canadienne, pour assister à un tel événement à Montréal.

Au Québec, les projets antérieurs se soldèrent toutefois par des expositions d'envergure et de nature différentes. En 1892, la Société de numismatique et d'archéologie de Montréal qui avait d'abord proposé une manifestation intercoloniale, puis universelle, organisa une exposition historique dans le cadre de l'exposition provinciale annuelle⁸³. 1935, date commémorant le bref passage de Jacques Cartier à Hochelaga, connut bien peu d'éclat à Montréal et fut souligné par l'exposition missionnaire à Trois-Rivières⁸⁴. Enfin en 1942, devant l'incertitude des autorités municipales engendrée par le second conflit mondial, les célébrations d'ordre religieux dominèrent le paysage commémoratif et l'exposition *Ville-Marie missionnaire, 1642-1942* en fut le clou⁸⁵. L'édition du *Petit Journal* du 6

⁸². Brigitte Schröder-Gudehus et Anne Rasmussen, *Les fastes du progrès. Le guide des Expositions universelles, 1851-1992*, Paris, Flammarion, 1992, p. 90, 112 et 121.

⁸³. « Exposition historique », *La Minerve*, 1892-08-17, p. 1.

⁸⁴. « Le programme des fêtes du 4^e centenaire », *La Presse*, 1934-10-05, p. 19.

⁸⁵. La carte de la ville publiée pour l'occasion s'intitulait *Carte pour se guider vers l'exposition du Troisième centenaire de Montréal*. L'adjectif « missionnaire » n'est même plus

décembre 1941 avait d'ailleurs demandé la démission en bloc de la Commission du III^e centenaire de Montréal, faisant remarquer, avec raison, « que seules, pour le moment, les autorités religieuses s'activent à la célébration de cet anniversaire de la fondation de Montréal⁸⁶. » Décision stratégique de la part du clergé catholique montréalais, ces fêtes religieuses commencèrent en effet dès le 15 octobre 1941 :

Cette date marquait un anniversaire important: la venue préliminaire des fondateurs sur l'île de Montréal, le 15 octobre 1641. Il avait semblé préférable de ne pas attendre l'hiver de 1942 pour inaugurer les célébrations. Les fêtes du nouvel an et puis le carême auraient empêché tout mouvement de quelque envergure⁸⁷.

L'Église sait bien gérer le temps; elle évolue depuis ses débuts au rythme de la commémoration: eucharistie, culte et calendrier des saints, jubilé, etc. Aussi, alors que la célébration du septième centenaire de la mort de saint François d'Assise faisait partie du projet initial du père Paul-Eugène à Joliette, les organisateurs de l'exposition de Montréal en 1930 qui

mentionné. VM 12,125-03-06-02, Exposition missionnaire, *Carte pour se guider vers l'exposition du Troisième centenaire de Montréal*, 1942.

Cette subtile omission dans le titre rappelle les premières lignes de la préface de l'ouvrage de Keith Walden, *Becoming Modern in Toronto: The Industrial Exhibition and the Shaping of a Late Victorian Culture*. Walden y souligne le changement de nom, en 1903, de la *Toronto Industrial Exhibition* en *Canadian National Exhibition*. Selon l'historien, cette nouvelle dénomination ne représentait en rien une modification dans la nature ou le statut officiel de l'événement mais reflétait plutôt l'ambition des organisateurs et l'absence au Canada d'une exposition capable de rivaliser avec celle de Toronto. *Becoming Modern in Toronto: The Industrial Exhibition and the Shaping of a Late Victorian Culture*, Toronto/Buffalo/London, University of Toronto Press, 1997, p. ix.

En 1942, en faisant ainsi de l'exposition missionnaire l'exposition du tricentenaire, l'Église catholique déborda de l'arène spirituelle dans celle des pouvoirs civils. L'historien Jean Hamelin a qualifié les grandes manifestations de masse des années 1940 orchestrées par le clergé catholique de « derniers feux d'une chrétienté » à une époque où l'Église n'était plus en mesure de dicter son ordre socio-politique. *Histoire du catholicisme québécois, volume III. Le XX^e siècle, tome 2, de 1940 à nos jours*, Montréal, Boréal, 1984, p. 102-109.

⁸⁶. VM12, 125-02-06-02, Commission du III^e centenaire de Montréal, coupure de presse: « On réclamerait la démission en bloc de la Commission du III^e centenaire », *Le Petit Journal*, 1941-12-06.

⁸⁷. Charles Dubé, s.j., « L'atmosphère religieuse du Troisième Centenaire de Montréal », dans *Ville-Marie missionnaire 1642-1942*, p. 30.

n'avaient pas à prime abord de motif commémoratif s'empressèrent-ils d'en trouver un. Et dès la première réunion préparatoire, ils en firent un « hommage à Sa Sainteté Pie XI, « le pape des Missions », à l'occasion du jubilé de son cinquantenaire de prêtrise, se terminant le 29 juin 1930⁸⁸. » Le choix de ces deux héros des missions chrétiennes ne porta guère à controverse. Mis à part le fait que les Récollets, aussi frères mineurs, furent les premiers missionnaires au pays, la commémoration de saint François d'Assise et de Pie XI ne trouvait pas d'écho sur la scène politique nationale et ne risquait pas de diviser l'épiscopat.

Le quatrième centenaire de la plantation de la croix à Trois-Rivières et le tricentenaire de la fondation de Montréal furent des occasions plus nuancées. En 1934, lors du tricentenaire de la fondation de Trois-Rivières, le projet d'une exposition missionnaire fut écarté, on l'a vu, pour des raisons financières bien qu'eurent lieu des fêtes religieuses organisées par le père Paul-Eugène Trudel, alors directeur des tertiaires franciscains du diocèse⁸⁹. Cette année-là à Trois-Rivières, pour éviter l'éclatement des célébrations en deux manifestations distinctes, religieuse et laïque, le président du comité du troisième centenaire envoya à Alfred-Odilon Comtois, alors évêque auxiliaire de Trois-Rivières, une lettre le prévenant des conséquences fâcheuses d'une telle dissension, à moins de trois mois de la tenue des fêtes...

Si au lieu de concentrer nos efforts à l'exécution d'un unique programme où les deux aspects d'un même sentiment patriotique et religieux sont judicieusement entremêlés, comme à Québec en 1908, nous nous jetons de part et d'autres à l'élaboration de deux programmes et à l'exécution de deux séries de manifestations à quinze jours de distance, dont l'une, par son caractère, pourra être considérée comme voulant marquer l'autre d'un caractère tout différent, il peut en découler des conséquences de deux

⁸⁸. *Montréal 1930*, p. 13.

⁸⁹. Edouard Parent, « Trudel, Père Paul-Eugène », *C'était mon frère... Soixante-quinze ans de vie franciscaine au Canada, 1890-1965*, Montréal, Librairie Saint-François, 1965, p. 403; *Trois-Rivières 1935*, p. 16-19.

ordres, sur lesquels je n'ai pas besoin d'insister, mais qui ne sauraient manquer d'être désastreuses pour peu qu'il y ait du tirage. Notre ville n'est pas grande, les cancans et les légendes y courent vite. Qu'un esprit malveillant ou irréfléchi jette une parole inconsidérée et il en peut résulter un mal dont nous aurons bien de la peine à nous remettre⁹⁰.

Toutefois, à la lecture de l'étude comparée de l'historien Ronald Rudin sur les célébrations commémoratives en Irlande et au Québec, il semble bien que cette synergie du national et du religieux n'opéra pas si harmonieusement lors des fêtes du tricentenaire de la ville de Québec en 1908. Ces célébrations qui, à l'origine, devaient aussi souligner le bicentenaire de la mort de Mgr Laval, premier évêque de Québec, furent récupérées par le gouverneur général et le gouvernement fédéral pour promouvoir la nation canadienne. Les fêtes du tricentenaire se déroulèrent sans plus de lien avec l'arrivée de Champlain et le dévoilement du monument de Mgr Laval eut lieu lors de cérémonies différentes⁹¹. Mais en 1935, les membres du tiers-ordre motivés par le père Trudel prirent rapidement prétexte d'un nouvel anniversaire, dont le poids symbolique allait encore mieux servir la propagande missionnaire, celui de la plantation de la croix par Jacques Cartier:

Pour célébrer le premier acte de foi dans notre région, il nous a paru, cette année, qu'il fallait un autre geste de foi, faisant écho au premier⁹².

Ce serait la façon la plus profitable peut-être à l'Église et aux âmes de rappeler un passé qui fut, chez nous, d'une grandeur épique non surpassée ailleurs, et de montrer l'active vitalité, dans les régions païennes, de nos concitoyens, les Missionnaires canadiens⁹³.

⁹⁰. ASTR, Fonds de l'Association du troisième centenaire de Trois-Rivières inc., FN-0561-1.1b), p. 74, Lettre de Louis-D. Durand à A.-O. Comtois, 1934-04-30.

⁹¹. Rudin, « Contested Terrain... », p. 194-201.

⁹². *Trois-Rivières 1935*, p. 21.

⁹³. *Trois-Rivières 1935*, p. 17.

Ce geste posé par Cartier, plus ancien, avait, de plus, l'avantage — la plus-value « historique » — d'être antérieur à la fondation de la ville... Le discours tenu dans ces lettres officielles, reproduites dans l'album-souvenir, ne se contenta pas d'en appeler à la foi des Canadiens. Il tenta de faire vibrer la fibre nationaliste canadienne-française en rappelant la « grandeur épique » d'un passé missionnaire essentiellement français et catholique, ainsi que le rôle actif et civilisateur des missionnaires locaux. En fait, à l'image des grandes expositions commerciales, il n'y eut pas d'exposition missionnaire nationale qui ne se déroula sans faire appel à la fierté nationale des Canadiens français. Pour Joliette, le ton fut donné dès l'introduction du volume-souvenir, signée par le père Archange Godbout, o.f.m., en 1928:

Et, parmi ces géants de l'abnégation et du sacrifice, notre fierté nationale sera heureuse de saluer des fils de chez nous, déjà nombreux, déjà disséminés par toute la surface du globe. Une carte, due à la patience du R.P. Côté, S.J., et admirée de tous à l'Exposition, aidera à suivre l'invasion des nôtres. Une feuille d'érable y marque tous les lieux où militent pour le Christ quelqu'un de nos nationaux⁹⁴.

Les albums-souvenirs de Montréal et de Sherbrooke reprirent aussi le thème du destin missionnaire du Canada français:

Il [l'album-souvenir] contient une doctrine qui fait partie de l'instruction religieuse et il raconte des exploits qui sont la véritable épopée de notre Canada catholique⁹⁵.

Une si belle occasion de montrer à tous, par cette vivante leçon de choses, qu'il y a toujours moyen de faire le bien et de travailler efficacement pour l'Église et pour la patrie⁹⁶.

⁹⁴. *Joliette 1927*, p. 7.

⁹⁵. *Montréal 1930*, p. 10.

⁹⁶. *Sherbrooke 1941*, p. 23.

Les concepteurs de l'exposition *Ville-Marie missionnaire* ne furent pas en reste. L'ampleur de l'événement et l'assurance du discours furent à l'image triomphaliste de l'Église d'alors:

Un pays manifeste à travers son histoire sa mission providentielle. C'est ainsi que l'Exposition Missionnaire du Troisième Centenaire de Montréal aura eu cet immense intérêt de faire connaître la mission du Canada français qui est une mission d'apostolat. [...]

La majestueuse nef de l'Oratoire Saint-Joseph s'était transformée en un palais de lumières qui éclairait en même temps l'épopée missionnaire du passé et le présent prometteur de conquêtes apostoliques.

Tous avaient saisi l'idée-force de l'Exposition: la mission de l'apostolat. Apostolat des fondateurs qui ont apporté la foi à Montréal, apostolat des missionnaires montréalais qui ont porté leur foi par tout l'univers⁹⁷.

Ces textes illustraient, hors du cercle des manuels d'histoire, l'historiographie cléricale québécoise, soutenue notamment par l'abbé Groulx, qui perdurait alors depuis la deuxième moitié du XIX^e siècle⁹⁸. Et l'expographie missionnaire dans son volet historique ne se présenta pas autrement aux yeux du visiteur. Dans ce modèle historique, la Nouvelle-France, marquée du sceau de la Providence, est dépeinte comme un âge d'or peuplé de héros et les Canadiens français se révèlent maîtres de leur destin. Selon Jean Lamarre,

Cette mise en évidence du rôle de la Providence comme agent historique devait s'inscrire dans le prolongement du mouvement par lequel nos origines allaient faire l'objet d'une valorisation extrême et être, par la même occasion, à la source du mythe de notre vocation missionnaire⁹⁹.

⁹⁷. *Ville-Marie missionnaire 1642-1942*, p. 21.

⁹⁸. Fernande Roy fait remonter cette tradition historiographie « héroïsante » à *L'histoire du Montréal* de François Dollier de Casson, prêtre sulpicien du XVII^e siècle. « Une mise en scène de l'histoire: La fondation de Montréal à travers les siècles ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 46, n^o 1, été 1992, p. 11 et 12.

⁹⁹. Lamarre, « La tradition historiographique canadienne-française », dans *Le devenir de la nation québécoise selon Maurice Séguin, Guy Frégault et Michel Brunet (1944-1969)*, Sillery, Septentrion, 1993, p. 61-62.

En effet, Henri Bourassa exprima ainsi la valeur de cette vocation apostolique pour le Canada français :

elles [les œuvres apostoliques du Canada] nous font infiniment plus d'honneur que la plupart des autres manifestations de notre vitalité nationale; et surtout, elles sont infiniment plus vraies, plus méritoires aux yeux de Dieu, plus utiles à nous et à nos descendants, à notre race, à notre pays, à l'humanité toute entière que maintes actions d'éclat auxquelles notre vanité s'attache parfois avec une puérilité presque maladive. [...]

Cette merveilleuse expansion [missionnaire] du Canada français et catholique témoigne hautement de l'intensité de sa foi et de la noblesse de ses origines. Elle prouve que la Nouvelle-France est restée la digne fille de la France chrétienne, qui, à la gloire des armes et aux raffinements de l'esprit, ajoutait la pureté de la foi et des mœurs¹⁰⁰.

L'exposition missionnaire au Québec illustra de manière encore plus saisissante ces propos qui servirent d'introduction à l'ouvrage de Bourassa.

Le seul et unique programme d'une exposition ayant pour titre *Ville-Marie missionnaire 1642-1942* ne trompe pas: illustrer la fidélité historique de Montréal, et plus largement du Canada français, à ses origines missionnaires. En fait, peu importe le geste commémoratif initial, cette plateforme expographique fut la même pour tous les événements. Par conséquent, d'un point de vue idéologique, l'Église utilisa l'exposition missionnaire au-delà de la simple promotion de l'apostolat catholique pour servir la question nationale en glorifiant le passé héroïque des Canadiens français.

Le prétexte commémoratif le montre bien, le choix du lieu d'exposition — ou la récupération de ce choix — vint renforcer cette stratégie du moment symbolique adoptée par le clergé catholique québécois. Il révèle à l'observateur d'aujourd'hui la tension entre cette nécessité qu'avait l'Église

¹⁰⁰. Henri Bourassa, *Le Canada apostolique*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1919, p. 13-15.

de s'adapter à la modernité en rejoignant les masses par de nouveaux moyens de propagande et celle d'exposer ses représentations idéologiques traditionnelles. Une telle tension est aussi lisible dans l'exposition missionnaire entre ses représentations idéologiques tournées vers la célébration d'un passé héroïque et ses moyens expographiques spectaculaires et au goût du jour¹⁰¹. Assurément un événement urbain, l'exposition se déplaça toutefois entre les villes régionales et Montréal. Cependant, bien qu'elle-même véhicule propagandiste nouveau, l'exposition missionnaire, préparée dans le sein de l'Église catholique, occupa des lieux fortement marqués par la tradition catholique et nationale comme le séminaire, l'église et le manège militaire.

En 1926, les objectifs du franciscain Paul-Émile Trudel dans le choix de la municipalité de Joliette furent explicites et rapportés dans le volume-souvenir de l'exposition missionnaire:

Joliette est gouverné par le Frère du premier Evêque missionnaire canadien.

Votre Grandeur est Secrétaire de l'Œuvre épiscopale des missions. Elle a fourni au Séminaire son premier directeur, des professeurs, des élèves. Proportion gardée, le diocèse de Joliette est celui qui a le plus fourni de missionnaires. La population, toute homogène, forme comme une grande famille, où l'on rencontre un esprit qui est loin d'être général au Canada.

La ville est facile d'accès pour tous, même les étrangers.

Pour une première tentative, il vaut mieux ne pas choisir les centres plus grands, qui se sentiront aiguillonnés.

De Joliette, on pourra ensuite organiser ailleurs¹⁰².

Dans un article intitulé « La semaine missionnaire: simples notes », Omer Héroux le rédacteur en chef du *Devoir*, quotidien d'allégeance catholique et nationaliste, rappela aussi les liens fraternels unissant John et

¹⁰¹. Voir au chapitre précédent, 4.2.2. *Objectifs et caractères de l'exposition missionnaire*, p. 219 et ss.

¹⁰². *Joliette 1927*, p. 15.

Guillaume Forbes, John étant le premier Canadien entré chez les pères blancs de la Société des missionnaires d'Afrique en 1886¹⁰³ et Guillaume ayant été curé à Kahnawake auprès des Iroquois au tournant du siècle¹⁰⁴. Héroux salua cette initiative décentralisatrice susceptible d'aiguillonner les grands centres: « Nos *grandes* villes absorbent déjà une trop grande part de la vigueur commune¹⁰⁵. » Certes, ici, ce qui fut d'abord souligné c'est le prestige pour la hiérarchie cléricale locale de compter dans ses rangs des prélats missionnaires. Mais au-delà de ce mérite épiscopal, le choix du diocèse de Joliette ne peut-il pas être interprété comme un signe de circonspection de la part des organisateurs de l'événement? Doutait-on du succès populaire d'une telle exposition dans une grande ville comme Montréal où les communautés missionnaires étaient pourtant solidement implantées? Un succès tiède ou un fiasco dans la métropole aurait sans doute fait la preuve de l'incapacité de l'Église à rallier les masses urbaines autour de ce nouveau média de propagande. Pour une première exposition, véritable test, la prudence exigeait probablement de préférer une petite ville d'environ 10 000 habitants, au tissu social plus homogène, faisant tout de même partie de la grande région de Montréal sans en posséder l'aspect plus cosmopolite, et située dans un diocèse acquis à l'idée missionnaire où le tiers-ordre franciscain était solidement implanté¹⁰⁶.

À la fin des années 1920, le Québec ne comptait que deux véritables grands centres urbains, Montréal et Québec¹⁰⁷. Et la stratégie d'émulation

¹⁰³. Hamelin et Gagnon, *Histoire du catholicisme québécois...*, p. 161.

¹⁰⁴. Henri Béchar, *J'ai cent ans! L'église de Saint-François-Xavier de Caughnawaga*, Montréal, Le Messager canadien, 1946, p. 31-34.

¹⁰⁵. Héroux, « La "Semaine missionnaire" », *Le Devoir*, 1927-07-02, p. 1.

¹⁰⁶. Lorsque l'évêque de Montréal, Ignace Bourget, favorisa la relance du tiers-ordre au début des années 1860, la fraternité Saint-François du Séminaire de Joliette fut la deuxième à être fondée au Canada. Le diocèse regroupait quarante-quatre fraternités au moment de l'exposition de 1927. *Le Tiers-Ordre séculier de Saint-François...*, p. 3-4, 11-14.

¹⁰⁷. Selon Linteau, Durocher et Robert, avec des populations variant de 29 000 à 43 000 habitants en 1931, des villes comme Sherbrooke, Hull et Trois-Rivières-Cap-de-la-Madeleine pouvaient difficilement prétendre au titre de ville moyenne. Montréal était loin devant avec plus de 800 000 habitants alors que la ville de Québec regroupait quant à elle, 130 594

proposée par Trudel sembla opérer. L'expérience de Joliette fut certes concluante: 30 à 40 000 visiteurs selon l'album-souvenir. Ces chiffres sont, bien sûr, ceux du clergé. Pour la seule journée du 5 juillet 1927, on estima l'achalandage à 5 000 personnes, c'est-à-dire la moitié de la population de la ville de Joliette! Il est vrai que les organisateurs avaient prévu un service de transport efficace, susceptible de ne pas engorger la petite municipalité: « Des trains spéciaux et des services d'automobiles sont organisés de façon à ce que le voyage aller et retour de Joliette puisse s'effectuer dans la même journée¹⁰⁸. » Voici d'ailleurs comment l'abbé Omer Valois de Joliette fit le calcul approximatif de l'affluence à l'exposition:

Les communautés exposantes et les organisateurs avaient calculé, que si 10, 000 personnes prenaient part à ce congrès, le succès serait grand. Leurs espérances ont été de beaucoup dépassées. On est certainement en deçà de la vérité en disant qu'au moins 25, 000 personnes ont pris part à cette manifestation. Voici quelques jalons qui nous aideront à faire un calcul, à obtenir un chiffre qui ne peut être cependant qu'approximatif. Un registre, placé dans la salle de l'exposition, porte plus de 5, 200 signatures. Pas plus d'un cinquième, certainement, des visiteurs y ont signé leur nom. Nous obtenons ici le nombre de 26, 000. On a vendu, durant la semaine, environ 20, 000 insignes. Il y a un grand nombre de personnes qui n'en ont pas acheté, surtout parmi les visiteurs du soir. Il est facile d'arriver à un total de 30, 000. Selon toutes probabilités de 30 à 40, 000 personnes ont pris part à cette semaine missionnaire. C'est plus qu'un succès, c'est un triomphe. C'est le triomphe d'une idée, d'un idéal: la propagation de la foi¹⁰⁹.

À cela s'ajoute la multiplication et la réussite de telles « démonstrations religieuses et nationales en faveur des Missions » en

habitants. *Histoire du Québec contemporain, tome 1. De la Confédération à la crise*, Montréal, Boréal, 1989 (1979), p. 472, 474-475.

¹⁰⁸. *Joliette 1927*, p. 53.

¹⁰⁹. *Joliette 1927*, p. 84.

Italie, en Belgique, en Espagne et en France¹¹⁰. Ainsi en 1929, le choix du clergé pouvait s'arrêter cette fois-ci sur Montréal¹¹¹:

Or, pourquoi ne réussiraient-elles [les expositions missionnaires] pas aussi à Montréal? C'est la question que se posaient certains amis des Missions et quelques Missionnaires de chez nous, surtout depuis l'inoubliable manifestation missionnaire de Joliette, en 1927¹¹².

Les attentes de l'Église ne furent pas déçues. L'exposition de Montréal dut être prolongée, accueillant pendant onze jours quelques 200 000 visiteurs¹¹³. En fait, les cinq expositions étudiées furent des succès de foule, événements divertissants et peu coûteux — sinon gratuits —, tenus souvent lors de périodes économiques difficiles. Toutefois, proportionnellement à la population de l'agglomération hôte, les expositions tenues à Montréal furent les moins courues¹¹⁴. On pourrait certes attribuer ces chiffres à un milieu social plus éclaté, marqué par la diversité

¹¹⁰. *Montréal 1930*, p. 11.

¹¹¹. Il semble que ce fut le comité exécutif, déjà créé, agissant à Montréal qui fixa l'endroit. Selon la correspondance du jésuite Joseph-Louis Lavoie, membre du comité exécutif, la tenue d'une exposition à Québec avait été suggérée. En novembre 1929, il écrit toutefois que l'exposition n'aurait pas lieu dans cette ville. ASJCF, M-7, Cl. 7, 63, Académie des missions, 1929-1930, Lettre de J.-L. Lavoie au père Armand Proulx, 1929-11-04.

La possibilité d'exposer à Québec « où tous les "records" seront brisés » avait été évoquée dès 1928. ASJCF, M-7, Cl. 7, 62, Académie des missions, 1928, Lettre de G. Marin à A. Tremblay, 1928-01-18.

¹¹². *Montréal 1930*, p. 11.

¹¹³. *Montréal 1930*, p. 33 et 35. Chiffre qui rend un peu exagérée l'estimation d'un visiteur, scolastique jésuite de l'Immaculée-Conception, Ernest Dastous: « L'exposition missionnaire se continue avec succès. Une foule de 30 à 35 000 défile tous les jours dans le manège. » ASJCF, BO-223-121, Lettre d'E. Dastous au père Léo Hudon, 1930-09-21.

¹¹⁴. La foule de *Ville-Marie missionnaire* fut tout de même évaluée entre 200 et 250 000 visiteurs alors que la population de l'île de Montréal s'élevait à 1 116 800 habitants. *Ville-Marie missionnaire 1642-1942*, p. 21 et 56; Paul-André Linteau et al., *Histoire du Québec contemporain, tome 2. Le Québec depuis 1930*, Montréal, Boréal, 1989 (1979), p. 281.

Le rapport le plus mirobolant — à peine plus élevé que celui de Joliette — fut celui de l'exposition de Sherbrooke où une ville de 36 000 âmes accueillit près de 150 000 visiteurs, soit plus de quatre fois sa population! *Sherbrooke 1941*, p. 11 et 13; Linteau et al., *Histoire du Québec contemporain, tome 2...*, p. 284.

des intérêts, des valeurs et des loisirs de la population montréalaise¹¹⁵. Mais le quart de million de visiteurs venus à *Ville-Marie missionnaire* en dix-huit jours ne peut être interprété que comme une grande réussite car il faut aussi tenir compte des limites physiques d'un lieu d'exposition, à absorber des foules de dizaines de milliers de visiteurs durant un laps de temps donné. En outre, le fort achalandage à Joliette, Trois-Rivières et Sherbrooke ne démontre pas nécessairement une plus grande participation locale puisque le battage publicitaire de leur exposition respective toucha également les grands centres d'où vinrent probablement de nombreux visiteurs.

Au cœur de la ville hôte, ces foules convergèrent vers le site de l'exposition. Or les espaces suffisamment grands pour loger ces manifestations — et y tenir les conférences, le chant, le théâtre, le cinéma, etc. — n'abondaient pas. Choisi par nécessité, le lieu immédiat abritant l'exposition ajouta inévitablement à la charge symbolique de cet événement alliant idéal apostolique et fierté nationale. L'exposition missionnaire occupa d'abord un séminaire¹¹⁶ puis des manèges militaires¹¹⁷, édifices qui n'étaient pas sans évoquer, outre le pouvoir conquérant de l'Église et de

¹¹⁵. Ainsi quel gestionnaire de musée montréalais encore aujourd'hui ne se réjouirait pas de voir passer aux guichets de son institution 200 à 250 000 personnes à l'occasion d'une exposition temporaire? Par exemple, le Musée des beaux-arts de Montréal s'attend à recevoir, pour une exposition prestigieuse telle *Monet à Giverny*, qui sera présentée du 28 janvier au 9 mai 1999, 200 000 visiteurs. De 1992 à 1997, aucune exposition du Musée n'a vu un achalandage aussi élevé. Mais le musée contemporain doit aujourd'hui rivaliser avec toute une panoplie d'institutions récréo-touristiques et ne possède pas le réseau d'obligation et de publicité de l'Église catholique d'avant les années 1960! Je remercie Maurice Boucher du Service des relations publiques du Musée des beaux-arts de Montréal pour cette information.

¹¹⁶. *Joliette 1927*, p. 21. Le père Trudel avait d'abord proposé le séminaire Saint-Viateur ou la salle du marché. Mais le séminaire fut sans doute plus adéquat grâce notamment à sa salle académique où se déroulèrent les conférences.

¹¹⁷. *Montréal 1930*, p. 15-17; *Trois-Rivières 1935*, p. 52; *Sherbrooke 1941*, p. 9. Cette localisation dans un manège de l'exposition missionnaire eut l'avantage de ne pas interférer avec le cours de l'année scolaire au séminaire.

l'armée, les notions de recrutement, de formation et de mobilisation, tout à fait adaptées au discours apostolique de l'exposition¹¹⁸.

Le « spectacle sans égal » de *Ville-Marie missionnaire* à l'occasion du tricentenaire de Montréal trouva refuge pour sa part dans un lieu lui aussi sans égal. L'exposition devait d'abord se tenir dans les nouveaux locaux de l'université de Montréal sur le mont Royal mais, sans doute à cause des travaux de construction en cours, ce projet qui eut donné à l'événement un vernis académique — certainement plus missiologique — dut être abandonné. Le président du comité missionnaire, Edgar Larochelle, p.m.é., se tourna vers un lieu voisin, dirigé par la congrégation de Sainte-Croix, l'Oratoire Saint-Joseph¹¹⁹. En fait, les circonstances furent inespérées: une exposition missionnaire dans la basilique d'un des principaux centres de pèlerinages du Québec!

La beauté du local, disait le communiqué aux communautés, la majesté de l'endroit, les souvenirs rattachés à l'Oratoire, le plan prévu, autant de facteurs qui contribueront au succès de cette Exposition, l'un des événements les plus importants du Troisième Centenaire de Montréal.

Le Comité eut l'occasion de visiter la basilique. Le soubassement fut choisi comme salle d'attente; on pourrait aussi

¹¹⁸. N'associa-t-on pas, par exemple, l'ensemble des missionnaires à « une armée de soldats, de civilisateurs, de vrais hommes », et l'ensemble de l'Église elle-même à une « puissante armée apostolique », ses fidèles étant les « soldats militants de la grande armée du Christ »? *Joliette 1927*, p. 106, 138 et 160.

Sur un des panneaux suspendus au-dessus des allées de l'exposition de Montréal, en 1930, le visteur pouvait aussi lire:

L'ARMÉE MISSIONNAIRE
L'ARMÉE MISSIONNAIRE COMPREND
121,752 HOMMES CLASSÉS AINSI
12,712 PRÊTRES — 30,756 RELIGIEUSES
4,456 FRÈRES — 73,828 AUXILIAIRES

Montréal 1930, p. 38.

¹¹⁹. *Ville-Marie missionnaire 1642-1942*, p. 45.

loger le restaurant, le réfectoire, etc. Quant à la basilique, elle fournirait un magnifique local pour tous les exposants¹²⁰.

Les organisateurs se donnèrent ainsi comme site non seulement une enceinte sacrée et miraculeuse mais un haut lieu de dévotion populaire connaissant, depuis sa création par le frère André en 1904, une affluence et un rayonnement grandissants¹²¹. Or comme la basilique n'était pas encore complétée¹²², les artisans de la salle eurent le loisir d'y travailler tout l'été afin de compléter le montage, permettant ainsi une plus grande recherche du point de vue expographique¹²³. Ce qui ne fut pas le cas des lieux d'exposition précédents, prêtés pour des périodes de temps très restreintes.

Ville-Marie missionnaire mit ainsi en représentation l'Église missionnaire canadienne-française entre les murs de l'église édifice. Ce bâtiment, l'Oratoire, normalement voué à une fonction de prière et de culte, se trouva alors identifié au lieu d'exposition, un lieu strictement symbolique de spectacle et de représentation, substitué au lieu de culte. Une immense enseigne, encadrée dans l'arcade en plein cintre de la façade, annonça en toutes lettres la destination du lieu: « Exposition missionnaire »¹²⁴. De plus, par ses chapelles, ses stûpa, ses pagodes, ses torii et ses huttes, c'étaient l'Église d'ici et d'ailleurs ainsi que tout le monde païen qui se trouvaient inclus physiquement et symboliquement dans ce nouveau lieu hybride, cette « église-Église » temporaire. Le choix de l'Oratoire lui-même comme

¹²⁰. *Ville-Marie missionnaire 1642-1942*, p. 45.

¹²¹. Selon Jean Hamelin et Nicole Gagnon, la basilique de l'Oratoire Saint-Joseph peut contenir vingt-cinq mille pèlerins. Et pour la seule année 1921, un million de visiteurs s'y rendirent, huit cent mille d'entre eux durant les mois d'été. *Histoire du catholicisme québécois...*, p. 352.

¹²². Les photographies de l'extérieur et de l'intérieur de la basilique reproduites dans *Ville-Marie missionnaire 1642-1942* en témoignent. *Ville-Marie missionnaire 1642-1942*, p. 36 et 216 pour l'extérieur ainsi que la plupart des photos de la deuxième partie intitulée *Réalisations*, p. 215-385.

¹²³. Entrevue avec Henri et Christine Bélisle, Montréal, 23 avril 1997.

¹²⁴. Voir Annexe XX, p. xxxiv.

emblème de l'exposition en fut d'autant plus percutant¹²⁵. Sur les affiches, en contre-plongée, la basilique fut représentée plantée sur le sol africain, sa croix s'élevant au-dessus du monde: emblème, à la fois icône¹²⁶ du lieu sacré de dévotion populaire et symbole de l'Église canadienne-française missionnaire — et conquérante.

Sophie-Laurence Lamontagne a qualifié les expositions missionnaires au Québec de propagande excessive¹²⁷. Ce jugement étonne comme s'il y avait une « norme souhaitable » que la propagande missionnaire ne devait pas excéder... Y a-t-il une efficacité des moyens au-delà de laquelle cette propagande eût été excessive? Lamontagne décrit brièvement la nature de l'exposition et de ses activités périphériques — conférences, radio-causeries, films, communiqués de presse — mettant l'accent sur l'infiltration du thème des missions à l'école, en géographie et en arithmétique. Est-ce cette pénétration de la mission à l'école qui rend la propagande de l'exposition missionnaire excessive? Le thème des missions au Canada français devait depuis déjà le siècle précédent avoir pénétré les murs de l'école, ne serait-ce que par le biais des manuels d'histoire et de l'œuvre de la Sainte-Enfance, implantée au Canada depuis 1851¹²⁸. Si la propagande missionnaire par l'objet de l'Église catholique doit être qualifiée, il s'agit plutôt, pour reprendre les termes de Jean Hamelin, d'une intendance bien rodée¹²⁹, d'une propagande bien organisée faisant flèche

¹²⁵. Voir Annexe XXI, p. xxxv.

¹²⁶. « Signe qui a avec son objet une similitude ». *Le Grand Robert de la langue française*, Paris, Le Robert, 1985, t. 5, p. 336.

¹²⁷. Lamontagne, « La mission sans frontière »..., p. 174.

¹²⁸. Cette œuvre de soutien aux missions catholiques, fondée en France en 1842, s'adressait directement aux enfants recueillant leurs argents pour soutenir les orphelinats. Bien qu'au tournant du XX^e siècle, elle subit un certain essoufflement dans le diocèse de Montréal où elle avait d'abord été implantée, les sœurs missionnaires de l'Immaculée-Conception relancèrent l'œuvre en milieu scolaire à partir de 1916. Hamelin et Gagnon, *Histoire du catholicisme québécois...*, p. 168.

¹²⁹. Hamelin, *Histoire du catholicisme québécois...*, p. 203.

de tout bois pour se déployer et provoquer l'action du public. En fait, ce que cette propagande a d'excessif, selon la description de Lamontagne, n'est que sa nature propre.

J'ai déjà situé l'exposition dans le réseau plus large de propagande missionnaire de l'Église catholique canadienne-française¹³⁰. Mais, à titre de démonstration religieuse populaire, compte tenu des foules qu'elle attira, il convient sans doute aussi de l'insérer dans le mouvement de pastorale des masses initié en 1910 par l'évêque du diocèse de Montréal, Paul Bruchési, avec l'organisation du XXI^e Congrès eucharistique international dans la métropole¹³¹. L'historien Guy Laperrière perçoit ce rassemblement grandiose — cinq cent mille participants¹³²! — comme le point culminant d'une vague commémorative — supportée par l'Église — déjà amorcée depuis le début du siècle avec la célébration publique de différents anniversaires et la tenue de divers congrès religieux, coïncidant ainsi avec l'émergence du mouvement nationaliste. En fait, Laperrière souligne trois « élans festifs » religieux, au Québec, dans la première moitié du XX^e siècle, énumérant plus d'une vingtaine de célébrations¹³³. À ce chapelet de manifestations religieuses, il convient d'ajouter sans hésitation les expositions missionnaires: il est difficile de ne pas voir en celles-ci l'expression d'une stratégie soutenue du spectacle à grand déploiement de la part de l'Église afin de se rallier les masses, surtout en milieu urbain¹³⁴.

¹³⁰. Voir *supra* 4.2. *L'exposition missionnaire au Québec*, p. 211 et ss.

¹³¹. Hamelin et Gagnon, *Histoire du catholicisme québécois...*, p. 341

¹³². Roberto Perin, « French-Speaking Canada from 1840 », dans Terrence Murphy et Roberto Perin, *A Concise History of Christianity in Canada*, Toronto/Oxford/New York, Oxford University Press, 1996, p. 235.

¹³³. « L'adaptation à de nouveaux modes de vie », dans *Le Grand Héritage II, L'Église catholique et la société du Québec*, Québec, Gouvernement du Québec, 1984, p. 160.

¹³⁴. Selon Roberto Perin, cette stratégie de pastorale fut couronnée de succès puisque malgré la forte urbanisation du Québec, l'Église catholique canadienne française réussit à maintenir dans la population — entre 1920 et 1960 — le niveau de pratique religieuse et même à l'augmenter. « French-Speaking Canada from 1840 »..., p. 234.

CHAPITRE 6

L'EXPÉRIENCE EXPOGRAPHIQUE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS: KIOSQUES ET MUSÉE MISSIONNAIRES

Every museum exhibition, whatever its overt subject, inevitably draws on the cultural assumptions and resources of the people who make it. Decisions are made to emphasize one element and to downplay others, to assert some truths and to ignore others¹.

Au-delà de la nature de la manifestation et de son organisation, au-delà des motivations politiques et propagandistes de l'Église catholique, le spectacle de l'exposition missionnaire au Québec, dans sa plus stricte expression, c'est-à-dire la salle d'exposition, se définit d'abord par ses kiosques congréganistes. De plus, l'étude de l'acquisition d'objets de promotion missionnaire par les jésuites du Canada, étudiée en première partie conduit inévitablement, du point de vue de la propagande, à l'étude de l'usage de ces objets — leur diffusion dans le public — et principalement de la participation de la Compagnie de Jésus aux expositions missionnaires. Or au Québec, je l'ai déjà montré, les membres de l'ordre jésuite saisirent très tôt l'enjeu des expositions missionnaires. Et tout au long des chapitres précédents, se sont révélés sinon leur intérêt, du moins leurs rapports avec l'objet, les formes muséales et expo-graphiques.

¹ Steven D. Levine et Ivan Karp, « Introduction: Museums and Multiculturalism », dans Ivan Karp and Steven D. Levine, dir., *Exhibiting Culture: The Poetics and Politics of Museum Display*, Washington, D.C., Smithsonian Institution Press, 1991, p. 1.

Les kiosques des expositions missionnaires présentèrent l'histoire et l'actualité missionnaire de dizaines de communautés religieuses généralement établies au Québec². Avec sa balustrade, son cordon, son comptoir ou sa vitrine, le stand — unité d'exposition — constitua une véritable interface métropole-missions, d'un côté, par l'achalandage des visiteurs, de l'autre, par le poids d'authenticité de ses objets, de ses photos et de la présence du missionnaire lui-même. Autant de kiosques, autant de points de vue sur le monde: autant de représentations de missionnés mais aussi de missionnaires. La vision qu'avait la Compagnie de Jésus de ses propres missions amérindiennes et chinoise ainsi que des cultures où elles s'implantèrent ne fut ainsi qu'un point de vue parmi les multiples images projetées à l'exposition par les différentes congrégations missionnaires qui œuvrèrent dans les mêmes régions. De 1927 à 1942, au fil des expositions missionnaires dites nationales, quelles formes prirent donc les stands des jésuites du Canada français? Comment s'orchestra, dans l'espace du kiosque, leur stratégie communicationnelle? Quel discours sur leurs missions — et sur eux-mêmes — projetèrent-ils dans l'exposition missionnaire? Ce discours changea-t-il au fil des différents événements?

Durant la même période, dans la foulée de ces manifestations missionnaires sporadiques, la province jésuite du Bas-Canada se dota aussi d'un musée lui permettant d'exposer de façon permanente sa collection d'objets chinois. Ce musée missionnaire connut plusieurs domiciles et, malheureusement, les sources visuelles, trop partielles, n'en retracent pas le parcours de façon systématique³. Néanmoins, les

². Il y eut quelques exceptions: à Joliette, un carmel fondé par des Canadiennes au Vietnam; en 1930, à Montréal, la vice-province jésuite du Haut-Canada de Toronto; en 1942, à Montréal, les sœurs grises de la Croix et les filles de la Sagesse d'Ottawa.

³. Il existe un catalogue décrivant le musée dans ses premiers murs, au 653, chemin Sainte-Foy à Québec. Ce catalogue fut conçu par Joseph-Louis Lavoie, en 1933, dans le but d'obtenir une subvention de la fondation Carnegie. Bien que quelques photographies manquent à la fin du volume, ce document donne une excellente vue du Musée chinois de l'époque. Maison Bellarmin, Bureau des Missions, *Musée d'art chinois. Catalogue*, s.d., Procure des missions de Chine, 653, Chemin Ste-Foy, Québec, n.p.; ASJCF, M-7, Cl. 7,

documents écrits et photographiques disponibles permettent tout de même d'apprécier la conception qu'avait du musée missionnaire le père Joseph-Louis Lavoie, conservateur des lieux.

6.1. De la Chine avant toute chose: les kiosques jésuites à l'exposition missionnaire

De 1927 à 1942, au cœur de cinq lieux éphémères d'exposition missionnaire, cinq kiosques jésuites se présentèrent sous des formes marquées certainement, au fil des événements, par un raffinement de la qualité visuelle. Cinq kiosques qui montrèrent aux visiteurs des contenus variables, bien que les missions dévolues à la Compagnie de Jésus au Canada français ne changèrent pas. Par leurs réalisations expographiques, les jésuites proposèrent au public une vue — *leur* vue — de leur histoire et de leur actualité apostoliques où furent représentés deux groupes d'acteurs distincts, les missionnés et les missionnaires.

65A, Académie des missions, 1933, Lettre de J.-L. Lavoie à R. Renaud, 1933-02-23; Lettre de R. Renaud à J.-L. Lavoie, 1933-03-03.

Malheureusement, les archives photographiques de la revue missionnaire *Le Brigand*, situées au provincialat jésuite de Montréal, qui auraient pu contenir d'autres vues du musée, sont inaccessibles pour cause de rénovation jusqu'en décembre 1998. Ainsi, seules deux photographies du musée dans sa deuxième demeure, le 183 de la Grande-Allée à Québec, réalisées par le studio Livernois, sont à ce jour disponibles: elles montrent une vue de la façade ainsi qu'une des salles du musée et furent publiées dans la livraison du *Brigand* de juin 1936. Le Musée chinois habita ces lieux de 1935 à 1943. Les salles du Musée de la Grande-Allée apparaissent dans le numéro spécial du *Brigand* soulignant le quatrième centenaire de la Compagnie de Jésus en 1940. Mais Joseph-Louis Lavoie, conservateur de l'endroit, y avait incorporé une exposition temporaire à l'occasion de cette commémoration, altérant ainsi l'état habituel du Musée. *Le Brigand*, n° 43, juin 1936, p. 7; n° spécial *Quatre cents ans de missions de la Compagnie de Jésus, Ordre missionnaire*, [n° 72], [déc.] 1940, n.p.

La dernière adresse du Musée dans la région de Québec, de 1943 à 1946, fut le Bois Liégeois au 2205 du chemin Saint-Louis à Sillery: je n'ai rencontré aucune trace photographique de cet emplacement. « Rien de plus facile! », *Le Brigand*, n° 85, juillet 1943; Vincent Bélanger, *Le Musée chinois: collection d'objets chinois ayant appartenu aux jésuites québécois*, s.l., Musée de la civilisation, août 1994, p. 6.

6.1.1. Joliette, 1927: toutes les missions jésuites

Bien au centre du kiosque de l'ordre jésuite, accroché au mur du fond, un planisphère se dessinait sur un panneau intitulé *1843-1927, L'effort missionnaire des jésuites canadiens français*. Le visiteur de l'exposition pouvait ainsi embrasser d'un coup d'œil les régions du monde où les jésuites canadiens-français missionnaient alors. Inscrites dans des phylactères et soulignées par des photos et des statistiques, elles étaient, d'est en ouest, le district de Xuzhou en Chine, la préfecture apostolique du Zambèze, l'Alaska, l'Ontario et Caughnawaga⁴ — aujourd'hui, Kahnawake. Cette carte résumait le carrefour cosmopolite que devait être ce stand: le point de vue jésuite sur une portion de la Chine ainsi que sur différents groupes amérindiens occupant divers territoires: les Iroquois de Kahnawake, les Outaouais et les Odjibwés de l'Ontario, les Inuits et les Dénés de l'Alaska.

D'emblée, ce qui frappa sans doute le visiteur du temps, ce fut la forte représentation de la Chine: au premier plan, trois vitrines sur quatre entourant le kiosque contenaient des artefacts chinois auxquels s'ajoutaient des photographies et des cartes géographiques de cette mission; deux pièces de soieries brodées occupaient la partie centrale du présentoir au fond du stand; et enfin tout l'espace jésuite était orné dans son ensemble de banderoles et de drapeaux aux couleurs nationales chinoises. Cette dominante se trouva d'autant plus renforcée par la proximité du kiosque des rédemptoristes illustrant leurs missions d'Extrême-Orient. Les missions amérindiennes jésuites dont les objets furent regroupés par territoire se trouvèrent alors représentées en périphérie, au fond du kiosque jésuite: l'Ontario et Kahnawake dans le coin gauche, l'Alaska dans le coin droit⁵.

⁴ Voir Annexe XXII, p. xxxvi.

⁵ Voir Annexe XXIII, p. xxxvii.

En fait, en 1927, ce mode de présentation fut tout à fait à l'image des récents changements survenus dans le champ missionnaire des jésuites et dans leur administration au Canada. Délestée des territoires de l'Alaska, en 1912, et de l'Ontario, en 1924, la province jésuite du Bas-Canada ne resta pas sans mission *étrangère*. Dès 1918, les premiers Canadiens français furent envoyés en Chine⁶. Or, comme je viens de la décrire, la vision d'ensemble du kiosque aménagé par la Compagnie de Jésus montra des espaces modestes consacrés aux missions amérindiennes par rapport à l'omniprésence des objets provenant ou témoignant de la mission chinoise, mission prestigieuse et redoutable entre toutes, rappelant l'ère des missionnaires-mandarins comme Ricci, Verbiest et Schall et la suppression de l'ordre au XVIII^e siècle.

Une telle expographe trouva son écho dans les textes de l'album-souvenir de l'exposition joliettaise où il est clair que les jésuites canadiens-français véhiculèrent des stéréotypes plutôt défavorables aux missions nord-américaines et généralement favorables aux œuvres chinoises. Ainsi, les descriptions des caractères moraux des Iroquois, des Odjibwés et des Outaouais employèrent un ton paternaliste: le « sauvage » était bon enfant, faible, inconstant, peu perspicace bien que « fidèle au rendez-vous » et « religieux par nature⁷. » Dans ces textes, les missionnaires de la Compagnie de Jésus semblaient passablement désabusés face à l'avenir chrétien de ces populations notamment en matière de développement du clergé indigène amérindien; mais ils paraissaient toutefois entretenir plus d'espoir envers les Iroquois de Kahnawake — demeurés les « leurs » —, à la mission Saint-François-Xavier.

⁶. Ces événements ont déjà été rapportés dans la première partie, « *Collectionner* » la mission du Sault-Saint-Louis au *da yunhe*.

⁷. Paul Prud'homme, « Les missions de la Compagnie de Jésus », dans *Joliette 1927*, p. 251-253, 256-258.

Quant aux peuples d'Alaska, vivant sur une terre hostile et froide, ils étaient les sujets d'une offensive d'évangélisation catholique beaucoup plus récente⁸, et furent décrits, avec une pointe d'espoir et de condescendance, comme « encore éloignés de la civilisation, sans en être totalement dépourvus » et faisant usage de moyens technologiques primitifs⁹. Ce texte se situe ainsi à ce que Janice Deledalle-Rhodes appelle le premier stade de l'évolution de la représentation de l'Autre, dans l'histoire des récits de voyageurs anglais en Orient: le stade de la non-représentation¹⁰. La description de la mission alaskaine dans les pages de l'album-souvenir ignore complètement les peuples rencontrés, ne traitant que des missionnaires: seuls les vocables « école industrielle pour les Esquimaux » et « évangélisation des Esquimaux » qui ne décrivent que le travail des jésuites, ainsi qu'une photographie d'une famille anonyme, sont utilisés, et rendent les peuples d'Alaska tout à fait insignifiants.

Aussi, sur l'échelle des civilisations, le statut de la population chinoise apparaît-il nettement plus élevé et, sous la plume du missionnaire, la métaphore familiale du païen-enfant disparaît:

parmi les civilisations païennes, celle des Chinois peut se glorifier d'être des plus anciennes et des plus avancées. Longtemps avant nous ils connaissaient la fabrication de la soie, de l'imprimerie, ainsi que l'usage de la boussole et de la poudre explosive. Prétendre les civiliser, c'est leur faire une suprême injure. Aussi sont-ils très fiers de leur passé, et non sans raison¹¹.

Le jésuite Georges Marin, responsable du kiosque de la Compagnie, alla jusqu'à prétendre que la ferveur des Chinois eut fait « rougir de honte » certains Canadiens français bien que la plupart des convertis

⁸. Voir *supra* 2. *L'Alaska*, p. 85-86.

⁹. Prud'homme, « Les missions de la Compagnie de Jésus »..., p. 242.

¹⁰. J. Deledalle-Rhodes, « L'altérité dépassée: Doughty et l'Autre », *Protée*, vol. 22, n° 1, hiver 1994, p. 79.

¹¹. *Joliette 1927*, p. 267.

fussent très pauvres et que les superstitions et les menaces de persécution religieuse persistassent toujours en Chine¹².

Les travaux de l'anthropologue Nicholas Thomas et de l'historienne de l'art Annie E.S. Coombes, sur les collections et les expositions missionnaires protestantes au XIX^e et au XX^e siècle, viennent toutefois mettre un bémol sur la hiérarchisation des peuples missionnés, hiérarchisation qu'ils associent plutôt au discours colonial qu'à celui des missionnaires protestants¹³. Ils opposent au colonialisme nécessairement hiérarchisant, un égalitarisme chrétien où tout païen peut être converti. Ainsi, selon Thomas, depuis le XVIII^e siècle, la propagande missionnaire moderne n'a pas insisté sur la distinction et la classification des différentes populations autochtones comme le firent l'ethnologie et les discours évolutionnistes. En fait, selon l'anthropologue, bien que les missionnaires placèrent les différents peuples sur une échelle de civilisation, un des fondements de leur apostolat fut une éthique chrétienne de l'égalité¹⁴. L'usage de la métaphore de la mission comme famille, l'Autre « païen » étant enfant, leur permit de gommer cette contradiction interne :

By imagining that others were part of a family, the mission was able to reconcile common humanity and hierarchy in a manner that was as natural and intelligible in the short term as it was insecure in the long term: After all, children grow up¹⁵.

Mais, malgré une présence discrète au sein de l'aménagement du kiosque jésuite, les objets provenant des missions amérindiennes

¹². *Joliette 1927*, p. 279.

¹³. Nicholas Thomas, « Colonial Conversions: Difference, Hierarchy, and History in Early Twentieth-Century Evangelical Propaganda », *Comparative Studies of Society and History*, vol. 34, 1992, p. 366-389; Annie E. Coombes, *Reinventing Africa. Museums, Material Culture and Popular Imagination in Late Victorian and Edwardian England*. New Haven/London, Yale University Press, 1994, p. 163-165; « "For God and for England": Contributions to an Image of Africa in the First Decade of the Twentieth Century », *Art History*, vol. 8, n° 4, déc. 1985, p. 454-458.

¹⁴. Thomas, « Colonial Conversions... », p. 386.

¹⁵. Thomas, « Colonial Conversions... », p. 387.

proposèrent au moins deux récits au visiteur de l'exposition, celui de l'auto-glorification du missionnaire et celui de la conversion de l'Autre. Ainsi, les vêtements de fourrure portés en Alaska par le missionnaire jésuite furent sans doute l'ensemble d'artefacts le plus volumineux du kiosque et constituèrent un parfait exemple d'auto-célébration du religieux: ce qui était suggéré, alors, ce n'était point tant la vie des peuples d'Alaska mais celle, héroïque, du jésuite canadien-français travaillant dans un environnement inhospitalier¹⁶.

De la même façon, divers jalons expographiques, à l'intérieur du stand, permettaient de reconstituer les étapes de la conversion des groupes amérindiens. Tout d'abord, le degré-zéro de l'adhésion à la foi chrétienne résida sans doute dans la « sauvagerie » du païen. Celle-ci fut mise en évidence, par exemple, à travers le « tomahawk, la terrible massue sauvage, dont les Indiens se servaient pour assommer leurs victimes¹⁷. » Or cette « barbarie » des Amérindiens interdit toute conversion à moins qu'elle n'appartint au passé, comme cette hache amérindienne, ou qu'elle ne fut doublée de qualités civiles permettant la transformation de la conversion¹⁸. Une fois intégrée à l'exposition, cette arme a perdu sa fonction guerrière et constitue le signe d'une conversion ou encore évoque le martyr du missionnaire.

Ces aptitudes, marquant l'espoir de conversion, furent démontrées, entre autres, par les objets produits par les peuplades d'Alaska et les

¹⁶. Au sujet des vêtements collectionnés par les jésuites de la province du Canada, voir *supra* 2.2. *Les « ouvrages des Esquimaux »*, p. 105-106.

¹⁷. *Joliette 1927*, p. 243.

Ironiquement, c'est encore le tomahawk qui symbolise les peuples autochtones du Canada. Par exemple, dans la série de timbres intitulée *Habitations du Canada*, émise le 23 septembre 1998 par Postes Canada, on retrouve sur le premier timbre de la série, outre deux photographies de wigwam, le dessin de la typique hache amérindienne. Cette émission a pour but de retracer « l'évolution des habitations au pays » et propose l'habitation traditionnelle amérindienne comme point de départ de cette évolution, confinant ainsi le wigwam à l'époque précédant la colonisation européenne.

rendaient ainsi potentiellement « convertibles »¹⁹. De même, la sparterie — la fabrication d'objets en fibres végétales — et les travaux de perles des Iroquois de Kahnawake exposés trahissaient le même espoir de conversion. Pour les visiteurs de l'exposition, les jésuites mirent aussi en lumière le processus de conversion proprement dit, en présentant notamment des photographies d'églises et d'écoles de leurs différents postes de mission — représentations de lieux où s'opérait ce changement spirituel — ainsi que des groupes d'autochtones vêtus à l'occidentale autour du missionnaire. Mais, chez les jésuites canadiens-français, le modèle le plus éloquent pour illustrer le succès de la conversion parmi les Amérindiens fut certainement celui de Kateri Tekakwitha. Au kiosque, la jeune Iroquoise, au teint rosé d'une poupée blanche, a droit à son portrait en pied, une toile de Margaret M. Nealis, religieuse du Sacré-Cœur de Jésus, peinte en 1927²⁰, sous laquelle on prit soin de placer un panneau intitulé « Katherine Tegakwitha » pour l'individualiser et ainsi en célébrer l'importance.

Cette faible représentation des missions d'Ontario reflétant, par l'absence d'artefacts traditionnels, une transformation sociale mais pas nécessairement une transformation spirituelle, pourrait-elle être interprétée comme un échec de la conversion? Un tel revers est sans doute perceptible dans le volume-souvenir de l'exposition où les jésuites soulignèrent alors leur insatisfaction: « Bien certainement, dans les missions à proximité des blancs, les Indiens subissent l'influence de la civilisation, mais la progression [de l'évangélisation] est lente, très lente²¹. » Mais ne faut-il pas voir simplement dans cette faible représentation des missions ontariennes une conséquence de la récente division de la province canadienne en 1924

¹⁸. Au sujet de la « sauvagerie » comme obstacle à la conversion, voir *supra* 4.2.2. *Objectifs et caractères de l'exposition*, note 187, p. 251.

¹⁹. Au sujet de l'humanité des « païens », voir N. Thomas, « Colonial Conversions... », p. 372-375; voir aussi *supra* 1.1. *Des objets au service de la mission*, p. 39-40.

²⁰. Apollonia E. Schofield, *The Soul Pictures of Margaret Mary Nealis R.S.C.J., 1867 to 1957*, Mémoire de maîtrise (Histoire de l'art), Montréal, Université Concordia, 1993, p. 63-67.

²¹. *Joliette 1927*, p. 253.

qui enlevait aux jésuites canadiens-français ces missions baignées du sang des martyrs de la Nouvelle-France? L'incitatif d'une grande manifestation missionnaire n'aurait-il pas dû suffire à débusquer reliques et artefacts? Il semble que les missionnaires de l'Ontario, dont plusieurs étaient alors canadiens-français, ne furent même pas conviés, à leur grand dam, à la fête de Joliette²².

Tous ces expôts racontèrent aux badauds de l'exposition le travail du missionnaire du point de vue du missionnaire, sans aucune vision descriptive et systématique des différentes cultures amérindiennes côtoyées par les jésuites. L'historien et ethnologue Laurier Turgeon a perçu dans l'exposition de l'objet archéologique amérindien, l'expression de tensions identitaires symptomatiques d'un « double mouvement d'ouverture et de fermeture²³ », un mouvement lisible, je crois, aussi dans la représentation expographique missionnaire. Ainsi, selon Turgeon, l'exposition est fermeture à l'Autre, d'une part, parce qu'elle constitue une appropriation physique et symbolique de ses objets « en construisant de nouvelles emblématiques et de nouveaux discours à [...]leur] sujet²⁴ », d'autre part,

²². Il semble que cette division nationale ne se fit pas sans mécontentement. Dans une lettre au père Théotime Couture, le jésuite Théodore Desautels, en mission à Wikwemikong en Ontario, se plaint que compte tenu de la répugnance de Rome à réaliser une telle division nationale — linguistique —, on l'ait « réglé par un trait de plume » et « tracé une ligne sur la carte géographique du Canada » pour « paraître faire une division territoriale ». Selon Desautels, « on a sacrifié les missions et les missionnaires prêtres pour égaliser le marché » en faveur de la nouvelle vice-province et les jésuites en poste n'eurent aucun droit d'option. ASJCF, BO-76-15, 59, Lettre de T. Desautels à T. Couture, 1927.

Dans une lettre au père Georges Marin, responsable du kiosque jésuite, le père Édouard Goulet, procureur des missions de l'ordre à Rome, fit état du mécontentement des missionnaires de l'Ontario à la suite de l'exposition de Joliette: « Les Missionnaires d'Ontario vous en veulent et ça me fait de la peine. Il faudra que votre Académie ou Société de Missions tâche de faire quelque chose pour leur faire plaisir: c'est toujours l'affaire de la division de la Province qu'ils ont sur le cœur ». ASJCF, M-7-CI. 7, 61, Académie des missions, Lettre d'É. Goulet à G. Marin, 1927-08-13.

²³. L. Turgeon, « Le chaudron de cuivre en Amérique: parcours historique d'un objet interculturel », *Ethnologie française*, mars 1996, n° 1, p. 68-69.

²⁴. Turgeon, « Le chaudron de cuivre... », p. 69. Dans ce texte, l'objet — le chaudron — qui, chez les Iroquoiens, avait une fonction pratique rituelle, une fois « sorti de terre, inventorié, marqué de codes, classé et conservé ailleurs » par les archéologues, est « abstrait de son usage » perdant cette fonction pour devenir objet de collection. Sur le

parce que la construction de ces nouveaux discours, ici, celui du missionnaire jésuite,²⁵ est « destiné[e] à expliquer l'acculturation des groupes qui n'est, ni plus ni moins, qu'une manière de les faire disparaître²⁶. » Le missionnaire de la première moitié du XX^e siècle, semblable à l'archéologue exposant la période du contact euro-amérindien, relata l'histoire d'une transformation, d'une acculturation. Mais l'exposition fut aussi ouverture à l'Autre: de la part des jésuites, exposer les populations amérindiennes, c'est-à-dire leur aménager une place — aussi petite fût-elle — dans leur kiosque, c'était affirmer leur existence et s'exposer, face à un public large et diversifié, à un éventail de réactions qui n'étaient pas nécessairement toutes favorables à leur discours propagandiste²⁷.

6.1.2. De Montréal à Sherbrooke: le « beau visage de la Chine » et l'Amérindien évanescent

L'année suivante, en 1928, comme je l'ai souligné au chapitre 3, les pères jésuites Georges Marin et Auguste Gagnon, en voyage d'études à Louvain, visitèrent l'exposition missionnaire de Blankenberge, ville de Belgique située sur la mer du Nord. Sensibilisés à cette pratique de propagande missionnaire par leur expérience à Joliette, les deux

double statut de l'objet, voir aussi Jean Baudrillard, *Le système des objets*, Paris, Gallimard, 1968, p. 120-122.

Ce qui est fascinant dans le cas du chaudron de cuivre, c'est qu'il subit ce changement de statut pour une seconde fois: au XVII^e siècle, certains de ces chaudrons de fabrication européenne, destinés à la préparation de la nourriture, furent thésaurisés par les Amérindiens, « retirés de la circulation quotidienne, [...] conservés dans les maisons où ils servent à rehausser les décors intérieurs », ou encore enterrés comme offrandes aux défunts. Turgeon, « Le chaudron de cuivre... », p. 63-64.

²⁵. Turgeon traite du discours scientifique de l'archéologie.

²⁶. Turgeon, « Le chaudron de cuivre en Amérique... », p. 69.

²⁷. Sur la distinction entre l'espace conçu par l'exposant et celui reçu par le visiteur, voir Jean Davallon, « Gestes de mise en exposition », dans Davallon, dir., *Claquemurer pour ainsi dire tout l'univers*, Paris, Éditions du Centre Georges-Pompidou/CCI, 1986, p. 241-266. Pour un exemple de réaction défavorable d'une visiteuse, voir *supra* 4.2.2. *Objectifs et caractères de l'exposition*, p. 259-260.

« chinois²⁸ » en tirèrent des conseils variés qu'ils prodiguèrent à leurs confrères de l'Académie des missions, au scolasticat de l'Immaculée-Conception de Montréal²⁹. Leurs recommandations touchèrent autant la gestion de l'événement que son contenu et son déroulement³⁰. Marin prit le soin de décrire les différents procédés expographiques mis en œuvre dans l'exposition belge ainsi que la nature singulière de certains expôts. Il souligna, entre autres, les effets dramatiques de certaines présentations telles celle de vêtements souillés de sang portés par des franciscains massacrés en Chine³¹ et la reconstitution de l'intérieur d'une pagode

²⁸. Terme utilisé pour désigner les missionnaires en séjour au Canada ou aspirants missionnaires pour la Chine.

²⁹. Les lettres de recommandations de 1928 concernant l'exposition missionnaire sont signées de Georges Marin mais expriment les opinions de Marin et de Gagnon: « le P. Gagnon **et** moi sommes tombés d'accord sur les points suivants », écrivit Marin en janvier, puis, le mois suivant, « je viens vous raconter bien simplement **nos** impressions et ce que **nous** avons appris d'utile pour une future Exposition au Canada ». ASJCF, M-7, Cl. 7, 62, Académie des missions, 1928, Lettre de G. Marin à A. Tremblay, 1928-01-18; Lettre de G. Marin aux amis des Missions, 1928-02-14.

³⁰. Je ne m'attarderai pas ici sur les conseils portant sur l'organisation. Il est difficile de savoir s'ils eurent leur écho au niveau des manifestations missionnaires nationales mais Georges Marin demanda à ce qu'on les communiqua au représentant de la Compagnie de Jésus siégeant au comité d'organisation de la prochaine exposition, c'est-à-dire Joseph-Louis Lavoie. Marin recommandait d'abord de préparer l'événement longtemps à l'avance et d'établir un plan de travail. Au sujet des comités, critiquant l'absence de « vrai chef » à Joliette, il suggéra la formation de comités comme ce fut le cas à Montréal en 1930. Blâmant le manque de rigueur financière — un fiasco, selon Marin — de l'organisation joliettaise, le jésuite proposa de faire payer les conférences et l'entrée à l'exposition, plus rentables que des quêtes et un simple tronc, tout en reconnaissant l'importance de plages horaires gratuites pour les plus démunis. De plus, Marin souligna l'intérêt pécuniaire de vendre des rafraîchissements et des friandises « à proximité de la salle, même dans la salle, si celle-ci est assez grande. » ASJCF, M-7, Cl. 7, 62, Académie des missions, 1928, Lettre de G. Marin à A. Tremblay, 1928-01-18.

Dans une autre lettre, Georges Marin exprima son désaccord de laisser l'initiative et la direction à l'Union missionnaire du clergé regroupant des membres du clergé séculier. Selon Marin, les expositions missionnaires belges montrèrent que la direction de l'UMC était moins rentable parce que, d'une part, « ces Messieurs dépensent plus facilement sans utilité véritable », d'autre part, une partie des profits était versée à Rome « ce qui fait bien voir ces Messieurs là-bas. » Dans cette véritable charge contre le clergé séculier, le jésuite préconisa pour le Québec une organisation approuvée par les évêques mais dont le comité serait formé de communautés missionnaires et de « quelques membres du clergé séculier. » ASJCF, M-7, Cl. 7, 62, Académie des missions, 1928, Lettre de G. Marin aux amis des Missions, 1928-02-14.

³¹. Ce type d'expôt-choc a d'ailleurs été utilisé en 1989, au Musée militaire de Beijing, le *Junshi Bowuguan*, lors d'une exposition faisant la « lumière » sur la déroute de la révolte de la place Tian An Men: une des vitrines exposait des t-shirts tachés de sang et des casques

bouddhique « baignée d'une lumière rouge diffuse qu'on ne voit pas et qui donne à l'ensemble un air de mystère, tout à fait comme au fond d'un véritable temple bouddhique³². » Il remarqua aussi l'exposition d'objets africains fabriqués par les missionnés, dans les ateliers de la mission salésienne, et de spécimens d'histoire naturelle des missions jésuites et spiritaines ainsi que l'originalité graphique des statistiques présentées par ses confrères belges, missionnaires au Congo.

Par leurs remarques sur l'atmosphère des salles et la qualité visuelle des statistiques, les jésuites Georges Marin et Auguste Gagnon démontrèrent une grande sensibilité à la nécessité d'interpréter, au-delà de la simple identification, l'objet de promotion missionnaire exposé. Ils constatèrent, par exemple, que pour capter l'attention des visiteurs, il fallait rédiger des vignettes explicatives et assurer la présence d'un animateur au kiosque:

Nous avons remarqué que des objets sans explication sont à peu près inutiles. Encore plus nécessaire, même quand l'usage d'un objet est sommairement indiqué par écrit, c'est la parole vivante d'un homme pour faire valoir le tout. Les gens s'arrêtent et s'entassent là où un missionnaire parle. Ailleurs on passe rapidement³³.

Ces jésuites de la province du Bas-Canada, futurs supérieurs de la mission du Xuzhou, portèrent donc une attention toute spéciale à l'expertise européenne en matière d'exposition missionnaire³⁴. Ni Gagnon, ni Marin, tous deux de retour en mission, ne furent responsables du kiosque jésuite à l'exposition missionnaire de Montréal en 1930. Mais ils avaient, par leur

militaires cabossés. L'expôt indiquait clairement au visiteur que ces vêtements avaient appartenu à des soldats de l'armée chinoise massacrés par les manifestants.

³². ASJCF, M-7, Cl. 7, 62, Académie des missions, 1928, Lettre de G. Marin aux amis des Missions, 1928-02-14.

³³. ASJCF, M-7, Cl. 7, 62, Académie des missions, 1928, Lettre de G. Marin aux amis des Missions, 1928-02-14.

³⁴. Au sujet de l'intérêt de Marin et Gagnon pour les expositions et les musées missionnaires, voir *supra* 3.1.2. *Des objets pour l'exposition*, p. 131 et ss.

correspondance, pris soin de demander que fût communiquée leur expérience aux organisateurs jésuites; en outre, cette correspondance fut archivée à l'Académie des missions du scolasticat de l'Immaculée-Conception.

Lors de cette manifestation, le kiosque de la province jésuite du Bas-Canada devint presque exclusivement chinois³⁵. Inspiré par Joseph-Louis Lavoie, le programme expographique de la Compagnie de Jésus refléta, jusqu'en 1941, l'approche positive de la culture chinoise qu'il exprima, entre autres, lors de la fondation du Musée chinois³⁶. En 1935, le père Alexandre Dugré, s.j., dépeignit en ces termes l'atmosphère du kiosque de la province jésuite qui « montrait le beau visage de la Chine, l'art savant et patient, la richesse et le goût » :

D'autres exhibaient les menus articles de la vie quotidienne, les moyens primitifs d'existence, les douloureuses conditions faites aux corps et aux âmes. Si les Jésuites avaient tenu au réalisme, eux aussi, ils auraient dû étaler une galerie de loqueteux, de mal-nourris, et de meurt-de-faim, surtout à cette date où les inondations détruisaient tout dans leur mission. Ils ont brisé la monotonie des misères.

[...] Leur grand kiosque, en plein centre de l'édifice, entre ceux des Pères Capucins et Dominicains, prenait un air de grand salon où l'on n'ose pas s'asseoir³⁷.

³⁵. Malgré la difficulté de percevoir tous les détails de l'image photographique du kiosque, l'impression d'ensemble donnée par la photographie ainsi que la présence d'un stand des jésuites anglophones de la vice-province du Haut-Canada exclusivement dédié aux missions d'Ontario laissent croire que l'exposition des jésuites canadiens-français était toute chinoise. *Montréal 1930*, p. 140 et 142. Voir Annexe XXIV, p. xxxviii.

Toutefois, à Trois-Rivières en 1935, pour rappeler le prétexte commémoratif de la manifestation — le quatrième centenaire de la plantation de la croix — les jésuites de la province du Bas-Canada exposèrent « la photographie de lettres d'anciens Pères signées de leur sang, réclamant de venir s'user chez les peuplades de la Nouvelle-France » « qui vécurent aux Trois-Rivières et au Cap[de-la-Madeleine] » au XVII^e siècle. *Trois-Rivières 1935*, p. 223, note 1.

³⁶. Joseph-Louis Lavoie, « Musée chinois », *Le Brigand*, n° 6, févr. 1931, p. 1-2, voir aussi *supra* 3.1.2. *Des objets pour l'exposition*, p. 138-140; *infra* 6.2. *Portique et « château » : l'exposition permanente du Musée d'art chinois*, p. 330 et ss.

³⁷. Alexandre Dugré, s.j., « Compagnie de Jésus en Chine », *Trois-Rivières 1935*, p. 223.

Ce qui peut paraître aujourd'hui comme une critique sévère s'avérait sous la plume du jésuite un éloge certain. Il est dès lors clair que les jésuites, en se détachant de la réalité du territoire missionnaire, rejetèrent le discours ethnographique. Les cartes géographiques, les statistiques et les photographies, bien que toujours présentes, furent beaucoup plus discrètes qu'à Joliette au profit d'une célébration de la qualité esthétique des artefacts et du talent des artisans chinois — les orphelins des missions jésuites — les comparant même aux productions et aux dispositions des Canadiens français.

Quant à lire les historiettes et légendes exprimées aussi par le ciseau sur les meubles, les profanes n'y distinguent sans doute que des batailles, des paysages, des dragons, et des chimères. Pourtant arrêtons-nous à l'idée originale: quel artiste de chez nous a seulement l'idée de graver sur le mobilier ou de coudre sur des écharpes, des scènes de l'histoire nationale de la vie du pays? A-t-on l'idée de raconter sur un paravent la naissance des Trois-Rivières, le martyre des colons et des missionnaires, les travaux des champs ou des chantiers? Vraiment, les Chinois sont nos maîtres, non seulement pour l'exécution du travail, mais pour la conception, la trouvaille des sujets que nous ne savons pas voir³⁸.

Cette comparaison de Dugré n'est pas sans rappeler celle que fit Georges Marin, huit ans plus tôt, au sujet de la ferveur religieuse des Chinois catholiques: les Canadiens français avaient tout à gagner à mieux connaître la culture chinoise.

Aux expositions de Montréal, en 1930, de Trois-Rivières et de Sherbrooke, l'artefact rapporté d'Ontario ou d'Alaska disparut complètement du kiosque jésuite au profit d'une simple évocation des Amérindiens.

À la différence des kiosques de Trois-Rivières et de Sherbrooke, sans grandes vitrines et plus épurés, celui de Montréal en 1930 donne l'impression que les jésuites ont voulu exposer **tous** les objets chinois qu'ils possédaient. Il est vrai qu'en 1930, le Musée n'avait pas encore ouvert ses portes à Québec et la collection se trouvait dans la région montréalaise rendant celle-ci beaucoup plus facile d'accès.

³⁸. Dugré, « Compagnie de Jésus en Chine »..., p. 225.

Toutefois, bien au centre de la présentation se trouvait un tableau, le plus important tant par ses dimensions que par son sujet: les Saints martyrs canadiens, canonisés quelques mois auparavant³⁹. Cette œuvre projetait à la fois le degré zéro de la conversion, c'est-à-dire la « sauvagerie » meurtrière des Amérindiens, et le comble de la glorification du missionnaire par l'Église catholique, c'est-à-dire le don d'une vie d'apôtre couronné par la canonisation. Ainsi l'Un, missionnaire, n'allait pas sans l'Autre, missionné: la représentation des Amérindiens ne fut certes plus ici qu'évocation anonyme fortement négative⁴⁰ mais aussi puissant faire-valoir de la représentation triomphante de ces missionnaires tout à la fois jésuites, martyrs, saints et canadiens. Selon l'historien de l'art Denis Martin:

Le martyre des missionnaires jésuites symbolisait, au 19^e siècle [et encore au XX^e], une des phases héroïques les plus importantes de l'histoire de la Nouvelle-France: l'établissement de la foi au Nouveau-Monde. L'évocation de la fin tragique des premiers missionnaires était intimement liée à la valorisation du rôle historique du clergé et consacrait en quelque sorte la prédestination religieuse du peuple canadien-français⁴¹.

Dès 1930, l'effigie des martyrs, héros catholiques et canadiens, occupa le cœur de tous les kiosques de la Compagnie de Jésus dans les expositions missionnaires au Québec. De plus, en 1930, à Montréal, tout comme à Trois-Rivières en 1935 et à Sherbrooke en 1941, le thème de ce tableau, placé dans un stand tout chinois, n'était pas sans évoquer les difficultés de la mission du Xuzhou où la persécution, le brigandage, les conflits armés, la famine et les épidémies figuraient parmi les préoccupations quotidiennes. Dans le volume-souvenir de l'exposition missionnaire de 1942, à Montréal, le rapporteur exprima d'ailleurs cette correspondance entre la Huronie du XVII^e siècle et la Chine contemporaine:

³⁹. Voir Annexes XXV, XXVI et XXVII, p. xxxix, xl et xli.

⁴⁰. L'évocation n'est pas totalement négative car cette sauvagerie appartient au XVII^e siècle.

⁴¹. D. Martin, *Portraits des héros de la Nouvelle-France. Images d'un culte historique*, Montréal, Hurtubise HMH, 1988, p. 34.

« Pour elle [la Chine], la guerre, toujours la guerre, et son missionnaire goûte aux souffrances endurées un jour par ceux de la Huronie en face de leur mission saccagée et de leurs enfants dispersés⁴² ». Parallèlement, une autre toile rappelant les martyrs catholiques de la rébellion des Boxers, en Chine, en 1900, fut aussi exposée⁴³. Cette œuvre probablement peinte dans les ateliers de Xujiahui montrait explicitement les instruments ayant servi au massacre — sabres, hallebarde, fers, tenailles et cangue⁴⁴ — rendant ainsi plus concrète, pour le spectateur, la menace de persécution pesant sur le missionnaire jésuite en sol chinois. Par cette œuvre, ce kiosque qui, à première vue, présentait « le beau visage de la Chine », signifiait ainsi discrètement à la foule des visiteurs que rien n'était acquis pour « cette Église souffrante de Chine⁴⁵ » et que l'aide des jésuites canadiens-français y était indispensable.

⁴². *Ville-Marie missionnaire, 1642-1942*, p. 253.

⁴³. Cette toile est visible sur les photographies des kiosques jésuites de Montréal en 1930 et de Sherbrooke en 1941. *Montréal 1930*, p. 140; *Sherbrooke 1941*, p. 139.

À la toute fin du XIX^e siècle en Chine, l'agitation paysanne engendrée par un accroissement de la misère et de l'hostilité envers les étrangers favorisa la renaissance des sociétés secrètes. En 1898, la famine et les inondations dans la région du Shandong provoquèrent la résurgence de la secte des *Yihequan*, les « Poings de la justice et de la concorde », mouvement dont les membres s'adonnaient à la boxe chinoise comme exercice physique et pratique spirituelle, d'où leur surnom de « Boxers ». « violemment xénophobes », selon Jacques Gernet, les *Yihequan* s'en prirent aux chemins de fer, aux usines, aux commerces d'importation ainsi qu'aux missionnaires occidentaux et aux chrétiens chinois. Jacques Gernet, *Le monde chinois*, Paris, Armand Colin, 1972, p. 522-523.

L'historien de la Compagnie de Jésus, William V. Bangert rapporte qu'en 1900, quelques trois mille catholiques furent tués par les Boxers faute d'avoir renoncé à leur foi: parmi eux, quatre jésuites et de nombreux Chinois convertis. *A History of the Society of Jesus*, St. Louis, Institute of Jesuit Sources, 1986 (1972, 1977), p. 472-473.

Le soulèvement gagna l'appui de la Cour de l'impératrice Cixi menant à une déclaration de guerre aux puissances occidentales qui se solda par un cuisant échec pour la Chine.

⁴⁴. Carcan, généralement en bois, dans lequel le cou et les poignets du condamné étaient engagés.

⁴⁵. Georges Marin, s.j., « Les Jésuites en Chine », *Joliette 1927*, p. 281.

6.1.3. Montréal, 1942: l'histoire jésuite au Canada

À l'exposition du tricentenaire de Montréal en 1942, les jésuites se conformèrent aux directives du Comité missionnaire de représenter dans leur kiosque **leur** propre histoire: celle du rayonnement de l'ordre au Canada et, de là, celle en pays étrangers. Pourtant, le kiosque de 1942 ne se distingua guère des précédents où les jésuites avaient télescopé leur épopée canadienne, n'en montrant que les deux pôles: la mission de Nouvelle-France, illustrée par ses martyrs, et celle de Chine, projetée dans la beauté de l'art et de l'artisanat chinois.

Contrairement, par exemple, à l'exposition de Montréal en 1930, la participation du conservateur du Musée chinois, Joseph-Louis Lavoie, sembla réduite à sa portion congrue: à peine trouve-t-on une simple lettre lui confirmant le retour d'objets empruntés au musée de Québec pour l'occasion. Depuis la fin des années 1930, l'exposition missionnaire chez les jésuites connaissait un fervent partisan à Montréal⁴⁶, le père Antonio Poulin, ce « géant de l'action », tout à la fois directeur de diverses œuvres de presse, co-auteur d'*Expositions missionnaires* et directeur de la Ligue missionnaire des étudiants⁴⁷. Sous la férule de ce nouveau champion de l'exposition et propagandiste d'expérience, les jésuites de Montréal prirent

⁴⁶. Poulin, je le rappelle, avait aussi publié en 1939, avec son collègue Horace Labranche, une plaquette sur la réalisation d'expositions missionnaires. Poulin et Labranche, *Expositions missionnaires*, Montréal, Secrétariat de la Ligue missionnaire des étudiants, 1939, 191 p.

La correspondance révèle aussi différentes initiatives expographiques d'Antonio Poulin au début des années 1940. ASJCF, M-7-1B, 12, 1936-1944, Lettre de Louis Bouchard à Louis Telmosse, 1940-10-08; M-7, Cl. 7, 70, Académie des missions, 1938-1941, Lettre de L. Bouchard à J.-L. Lavoie, 1940-10-10; M-7-1B, 12, 1936-1944, L. Bouchard à L. Telmosse, 1941-02-23.

Poulin inclut l'exposition comme moyen d'action de la Ligue missionnaire des étudiants dans son *Manuel de la L.M.E.* (Montréal, Secrétariat de la Ligue missionnaire des étudiants, 1943, p. 77).

⁴⁷. ASJCF, M-7, Cl. 7, 71, Académie des missions, 1942-1944, Lettre de L. Matte à J.-L. Lavoie, 1942-10-26.

l'organisation de l'événement en main⁴⁸. Selon le jésuite Engelbert Lacasse, le modérateur de l'Académie des missions du scolasticat de l'Immaculée-Conception, Lucien Matte (1907-1973), fut désigné comme responsable du kiosque⁴⁹.

Dans la basilique de l'Oratoire Saint-Joseph⁵⁰, le kiosque de la province jésuite du Bas-Canada occupa le mur latéral droit du transept, pour le visiteur venant de l'entrée: il fut un des plus larges kiosques avec celui des franciscains qui était situé à l'autre extrémité du transept, et celui de la Ligue missionnaire étudiante qui occupait tout le coin droit du narthex⁵¹. Or l'ordre jésuite dirigeait cette ligue, agrandissant donc considérablement, à travers elle, sa surface d'exposition au cœur de *Ville-Marie missionnaire*. Parmi « cette abondance de kiosques, de pagodes colorées, de blanches mosquées, de minarets, de temples, de coupoles, de huttes, de tentes et d'iglous⁵² », le stand des jésuites ne prit pas la forme d'un pavillon exotique mais mit plutôt sur la sobriété et les grandes dimensions d'un décor monochrome: « Dans cette fête multicolore, le kiosque des Jésuites repose les yeux: une large carte murale bleue sur laquelle se détachent en relief blanc les cinq parties du monde [...] e]n bordure, deux groupes très simples⁵³. » De plus, alors que les expositions précédentes étaient encapsulées dans des volumes rectangulaires et restreints, ici, la taille du lieu, l'Oratoire, permit beaucoup plus de latitude dans les dimensions des kiosques congréganistes: aussi l'installation de la Compagnie de Jésus s'éleva-t-elle ainsi à environ dix mètres du sol.

⁴⁸ Jean-Paul Labelle, « Le Père Antonio Poulin, S.J., (1900-1986) », *Nouvelles de la province du Canada français*, vol. 65, n° 1, juin 1986, p. 33.

Propagandiste aguerrri, Antonio Poulin cumula les postes de secrétaire du Comité missionnaire et de président du sous-comité de propagande de l'exposition du tricentenaire de Montréal lors de l'exposition de *Ville-Marie missionnaire 1642-1942*. *Ville-Marie missionnaire 1642-1942*, p. 42 et 49.

⁴⁹ Entrevue avec Engelbert Lacasse, Montréal, 14 mai 1997.

⁵⁰ Le terme « basilique » est utilisé par les contemporains pour désigner l'édifice de l'Oratoire Saint-Joseph. *Ville-Marie missionnaire 1642-1942*, *passim*.

⁵¹ Voir Annexe XVI, « Plan de l'exposition, *Ville-Marie missionnaire 1642-1942* », p. xxx.

⁵² *Ville-Marie missionnaire 1642-1942*, p. 220-221.

⁵³ *Ville-Marie missionnaire 1642-1942*, p. 251.

Les jésuites canadiens-français détaillèrent leur histoire et situèrent leur action présente à l'échelle de toute la Compagnie. Ainsi, en toile de fond, un immense planisphère rappelait au visiteur que les membres de la Compagnie de Jésus missionnaient aux quatre coins du globe⁵³. À la gauche du kiosque, les statistiques soulignaient le nombre grandissant des missionnaires, figuré par de petites silhouettes noires; le tout dominé par rien de moins qu'une immense statue d'Atlas soutenant le poids du monde pour symboliser cet effort apostolique. À droite, une section du décor, toute en hauteur, illustre les grandes étapes de l'histoire de la Compagnie au Canada. Le choix des représentations est révélateur. Pour l'année 1642, deux tours du fort Sainte-Marie, mission jésuite aux abords de la baie Géorgienne, résumaient les premiers essais d'évangélisation en Huronie. Le premier centenaire de Montréal était marqué par la maquette d'une église, signe de l'implantation de la communauté en sol canadien. Quant à l'année 1842, un voilier indiquait le retour de la Compagnie de Jésus au Canada, à l'invitation de l'évêque du diocèse de Montréal, Ignace Bourget. Enfin, tout au sommet de cette structure, une pagode chinoise se dressant au-dessus du kiosque célébrait l'œuvre missionnaire contemporaine.

Encore une fois, le point de mire de l'aménagement résida dans la représentation du groupe des martyrs canadiens. Cette fois, le simple tableau cédait la place à une sculpture en ronde-bosse dominant la partie centrale du kiosque et au pied de laquelle se trouvaient regroupés tous les objets exposés. Dans ce corpus d'artefacts, l'histoire des œuvres jésuites en Nouvelle-France et la mission contemporaine en Chine furent à l'honneur, éclipsant l'expérience alaskaine et ontarienne récente: bien au centre, sous le groupe des martyrs, les manuscrits de missionnaires français, enchâssés à la façon des reliques, et l'écusson de l'ancien collègue jésuite à Québec; sur l'estrade de gauche, les artefacts reliés à l'histoire de la mission Saint-

⁵³. Voir Annexe XXVIII, p. xlii.

François-Xavier⁵⁴ et sur celle de droite, ceux provenant de Chine. Les deux « phrases » expographiques où figuraient les missions contemporaines de la Compagnie au Canada — Kahnawake et le Xuzhou — se déroulaient sans équivoque, rappelant l'aménagement de 1927: à gauche et en bas, la mission iroquoise identifiée au passé; à droite et tout en haut, la mission chinoise actuelle⁵⁵. L'aspect contemporain de la mission Saint-François-Xavier et la culture des Mohawks, chez qui elle s'était implantée, s'y trouvait complètement occultée, à l'exception peut-être de la persistance du culte à Kateri Tekakwitha, lisible à la fois dans une vie de la bienheureuse écrite par le jésuite Claude Chauchetière au XVII^e siècle⁵⁶ et dans la statue de l'Iroquoise exécutée par Médard Bourgault en 1941⁵⁷. Ainsi, pour représenter leur interaction avec les populations amérindiennes, les jésuites de la province du Bas-Canada misèrent essentiellement sur leur histoire au Canada plutôt que sur l'ethnographie amérindienne: une mise en scène plus révélatrice d'une représentation de soi de la part de la Compagnie de Jésus que d'une représentation de l'Autre.

En conclusion, les kiosques de la Compagnie de Jésus offrirent au visiteur de l'exposition missionnaire une image peu ethnographique des

⁵⁴. Peu d'artefacts évoquaient la période suivant le régime français: deux aumonières en perles et des ouvrages en langue iroquoise soulignaient l'œuvre des prêtres séculiers et des oblats, successeurs des jésuites; une fourrure tendue à l'avant de la section sur la mission iroquoise rappelait un commerce depuis déjà longtemps beaucoup plus prospère dans les régions nordiques; enfin, une sculpture de Kateri faite par l'artiste contemporain Médard Bourgault renvoyait inévitablement à l'ancienne mission de la Compagnie. *Ville-Marie missionnaire 1642-1942*, p. 250, 252-253; « The New Museum », *Kateri*, sept. 1956, p. 6.

⁵⁵. Bien que la Chine n'occupa plus ici la quasi-totalité du kiosque jésuite, elle demeurait toutefois à l'honneur. Ainsi, dans le film réalisé par le Service de ciné-photographie provincial sur l'exposition missionnaire, dans la portion réservée à la présentation du kiosque de la Compagnie de Jésus, un seul artefact est présenté par un jésuite: il s'agit d'un châle en soie brodée. *L'exposition du tricentenaire de Montréal*, Montréal, Service de ciné-photographie de la province de Québec/Secrétariat provincial, 1942, 19 min. 33 sec.

⁵⁶. Il s'agit probablement de la *Vie de la B. Catherine Tekakouita dite à présent la Sainte Sauvagesse* écrite en 1696 mais éditée seulement au XIX^e siècle aux presses Cramoisy. François-Marc Gagnon, *La conversion par l'image*, Montréal, Bellarmin, 1975, p. 87-89.

⁵⁷. Louis Cyr, *Bienvenue au Sanctuaire de la bienheureuse Kateri Tekakwitha - Mission St-François-Xavier - [dite du Sault St-Louis]*, photocopie disponible à l'entrée de l'église Saint-François-Xavier de Kahnawake.

populations auprès desquelles ses membres travaillèrent. Certes, quelques objets présentés à Joliette tentèrent d'illustrer le quotidien des peuples d'Alaska ou encore l'artisanat iroquois, et la collection de figurines en bois représentant des scènes de la vie chinoise — exposée aussi en 1930 — semble avoir connu un vif succès⁵⁸. Mais ces bribes décontextualisées — sans doute de façon plus criante pour les missions amérindiennes — impliquaient un discours du missionnaire sur lui-même et sur ses propres réalisations plutôt que sur les particularités des peuples missionnés. Ainsi, les représentations et les présentations des cultures missionnées du stand jésuite n'appuyèrent pas, par exemple, les prétentions scientifiques énoncées en 1941 par l'évêque de Sherbrooke, Philippe Desranleau⁵⁹; elles ne permirent guère, en effet, au visiteur de comprendre « les principes et les lois de l'homme et des religions primitives⁶⁰. » Sous toute réserve, bien entendu, du discours des animateurs du kiosque — discours dont il ne reste aucune trace aujourd'hui —, qui, selon le jésuite Antonio Poulin, devait avant tout persuader le bienfaiteur et l'apôtre potentiels.

A tous ceux-là [les visiteurs], il faut faciliter le travail, faire l'éducation missionnaire, soit par des ciceroni bienveillants et renseignés, soit par des missionnaires authentiques quand la bonne fortune en conduit dans les parages. Une conversation amorcée par un vrai broussard peut déterminer un élan de générosité chez telle grande personne, peut susciter un premier désir, un premier rêve chez tel enfant en qui germera plus tard cette parole semée en bonne terre⁶¹.

Plusieurs facteurs tendent à justifier cet état de choses comme, par exemple, le fait que les jésuites canadiens-français durent céder leurs missions nord-américaines à leurs collègues canadiens-anglais et américains, à la suite des remaniements administratifs de la Compagnie. De

⁵⁸. ASJCF, M-7-Cl. 7, 61, Académie des missions, Lettre d'Édouard Côté à Cornélius Pineau, 1927-07-10.

⁵⁹. Voir à ce sujet 4.2.2. *Objectifs et caractères de l'exposition*, p. 223 et ss.

⁶⁰. *Sherbrooke 1941*, p. 27.

⁶¹. Poulin, *Manuel de la L.M.E....*, p. 78.

plus, la mission contemporaine chinoise du Xuzhou possédait une importance capitale aux yeux de la province jésuite du Bas-Canada: d'une part, par le poids historique prestigieux de sa position en Chine; d'autre part, par l'assignation officielle de ce territoire par le généralat à Rome en 1931. Ainsi, après cette date, une approche expographique plus épurée et plus esthétique seyait sans doute mieux, dans l'esprit des jésuites, à ce prestige à la fois ancien et nouveau. Enfin, cette prédominance des expôts chinois peut être aussi imputée au fait que l'organisation des kiosques de la Compagnie, dès 1927, fut confiée aux « chinois » , et qu'en 1931 fut créé le Musée d'art chinois de la Compagnie à Québec.

6.2. Portique et « château »: l'exposition permanente du Musée d'art chinois

D'abord vouée à l'itinérance, la collection chinoise logea, en 1929, au *Kateri Hall* de la mission jésuite Saint-François-Xavier de Kahnawake. Cette juxtaposition des objets chinois et iroquois opéra ainsi une fusion des représentations en un exotisme unifié dans l'esprit du pèlerin et du touriste de passage à la mission. Mais cette dilution de la spécificité de l'œuvre apostolique chinoise fut de courte durée car le procureur Joseph-Louis Lavoie inaugura son Musée d'**art chinois** — et non un musée missionnaire jésuite — en février 1931, donnant à la collection chinoise ses propres quartiers⁶². Lavoie conçut ce musée comme un véritable microcosme de la Chine:

Cette pauvre Chine, on est bien excusable de ne pas la connaître, quand on ne l'a pas vue de près. Ces pauvres Chinois, on peut bien croire qu'ils n'ont été créés et mis au monde que pour manger du riz avec des bâtons et pour laver nos cols. Mais lorsqu'on a vu la Chine chez elle, ou bien quand elle vient à nous

⁶². Au sujet de la genèse de la collection et du musée chinois, voir 3.1.2. *Des objets pour l'exposition*, p. 130 et ss.

presque entière, dans le ramassé compact d'un Musée qui tâche d'être complet, l'on découvre alors que le Chinois appartient à une civilisation supérieure et que, dans bien des domaines, l'on pourrait avec avantage, nous les fins-fins, nous mettre à son école⁶³.

Le jésuite manifestait ainsi encore une fois une attitude de révérence envers la culture chinoise, déjà révélée par les jésuites canadiens-français lors des expositions missionnaires de 1927 et de 1930. Mais comment Lavoie rendit-il, dans les murs de « son » musée, cette Chine « presque entière »? Le premier espace du musée au 653, chemin Sainte-Foy, à Québec, bien qu'à l'extérieur du circuit touristique de la ville, dut capter l'attention des passants et des automobilistes dès l'abord avec son spectaculaire *pailou*, ou portique, construit en bois peint orné de lions et de dragons, près de la voie publique, sous lequel devaient passer les véhicules se rendant au musée⁶⁴. Les corniches retroussées, les motifs et caractères chinois de cette enseigne muséale jetèrent une note toute orientale et, sans doute, inhabituelle sur le chemin Sainte-Foy⁶⁵. Le témoignage d'une journaliste de la page féminine du *Devoir*, Flavie-Luce, donne une idée de l'effet escompté de cet objet-symbole⁶⁶: « Pouvais-je », rapporta-t-elle, « ne pas entrer quand la vision d'une arche aux couleurs flamboyantes, présentant la forme d'une pagode, éveillait au plus au point ma curiosité et semblait placée là comme une invitation irrésistible⁶⁷? »

Les huit salles du Musée chinois étaient réparties sur deux étages, « meublées chacune dans un style différent », écrivit Joseph-Louis Lavoie

⁶³. Joseph-Louis Lavoie, « Musée chinois », *Le Brigand*, n° 6, févr. 1931, p. 2.

⁶⁴. Voir Annexe XXIX, p. xliii.

⁶⁵. Le portique n'existait pas au moment de l'inauguration du musée. Selon Joseph-Louis Lavoie, un simple panneau sur un « gros poteau » indiquait « [...]sur fond jaune, des deux côtés [...], en lettres bleues cernées de rouge: "Musée chinois. — Ouvert tous les jours". » Lavoie, « Musée chinois »..., p. 1.

⁶⁶. De plus, ce portique fabriqué sur place à Québec fut la quasi réplique d'une maquette de *pailou* exposée à l'intérieur du musée. Ce modèle est visible au fond à gauche de la vitrine des bibelots de la salle numéro six. Voir Annexe XXXII, p. xlvi.

aux lecteurs de la revue *Le Brigand*, « ornées avec un goût que vous soupçonnez⁶⁸. » L'aménagement muséal proposé correspondait tout à fait à cet « air de grand salon où l'on n'ose pas s'asseoir » des kiosques jésuites de Trois-Rivières en 1935 et de Sherbrooke en 1941⁶⁹. D'ailleurs, le titre de musée d'art et le vocabulaire utilisé par Lavoie dans son catalogue ainsi que par les journalistes décrivant les lieux ne laissent guère d'incertitude sur l'image esthétique que le procureur jésuite voulut donner de son institution: « culture littéraire et artistique, à bien des points de vue, supérieure à notre culture moderne », « [...]c]ommode élégante, très artistiquement sculptée », « sculpture légère et gracieuse », « bois précieux », « [...]a]dmirer la finesse, la profondeur et le fini de cette sculpture merveilleuse », « saisissante beauté », « [...]l]'ingéniosité, le goût de l'artiste, paraissent assez dans l'agencement et la sculpture de ces pierres au coloris divers et très heureusement harmonisées », « dorure de bon goût », « [...]h]aut-relief d'une incomparable beauté⁷⁰ »; « [...]t]résors artistiques inestimables », « un véritable musée chinois, artistiquement aménagé », « cette galerie des beaux-arts », « une véritable féerie⁷¹ »; « ravie de voir quelles merveilles s'offrent à l'admiration des visiteurs », « des Chinois magnifiquement doués de talents artistiques les plus divers », « acajou aux exquises incrustations », « [...]e]t les broderies!

⁶⁷. « Les travaux féminins: Chine », *Le Devoir*, 1933-10-26, p. 5.

⁶⁸. Lavoie, « Musée chinois »..., p. 2.

Dans cet article, Lavoie annonce un musée de dix salles, or le catalogue n'en montre que huit auxquelles s'ajoute un vestibule: la dixième fut peut-être le bureau de Joseph-Louis Lavoie, un endroit où, avant même la création de la boutique en 1934, il écoulait de « menus souvenirs » chinois. Maison Bellarmin, Bureau des Missions, *Musée d'art chinois. Catalogue*, s.d., Procure des missions de Chine, 653, Chemin Ste-Foy, Québec, n.p.

Un article du *Soleil* paru lors de l'ouverture du Musée chinois des jésuites fait aussi état de huit salles. « Fondation d'un musée chinois chez les Rév. Pères jésuites », *Le Soleil*, 1931-03-07, p. 21.

⁶⁹. Voir Annexe XXX, p. xlv.

⁷⁰. Maison Bellarmin, Bureau des Missions, *Musée d'art chinois. Catalogue*, s.d., Procure des missions de Chine, 653, Chemin Ste-Foy, Québec, n.p.

⁷¹. « Fondation d'un musée chinois chez les Rév. Pères jésuites », *Le Soleil*, 1931-03-07, p. 28.

Vous vous extasiez certainement autant que moi⁷² ». Pour le jésuite Lavoie, le critère de civilisation était clair: « Pour concevoir et réaliser des œuvres d'art il faut être civilisé⁷³. »

Cette atmosphère de salon bourgeois et ces artefacts, pour la plupart, sortis des ateliers de Tushanwan et de Shengmuyuan, servirent parfaitement le discours jésuite célébrant la supériorité de la civilisation chinoise. L'expression de cette supériorité fut construite sur le mobilier occidental qui constituait un ensemble d'objets de référence communs tant aux missionnaires qu'au public du musée. Le journaliste du *Soleil*, après s'être ébahi devant une table sculptée, ne souligna-t-il pas son attrait pour une lampe en teck aux motifs de phénix et de pivoine « qui iraient parfaitement à nos appartements modernes⁷⁴ »? Mais en montrant ces meubles « métissés » aux formes familières⁷⁵, ou encore ces meubles chinois disposés de façon familière, la Chine se trouva alors définie, pour les visiteurs du musée, selon des termes occidentaux auxquels s'ajoutait une plus-value toute chinoise exprimée par l'exotisme, la virtuosité et la complexité des décors exécutés par les artisans chinois.

Seule la salle à l'étage, portant le numéro six au catalogue et le titre « Superstitions — Curios — Souvenirs », se démarquait vraiment, semblait-il, des autres pièces du Musée chinois, du moins du point de vue offert par la photographie d'ensemble insérée au catalogue⁷⁶. Alors que les éléments

⁷². Flavie-Luce, « Les travaux féminins: Chine », *Le Devoir*, 1933-10-26, p. 5.

⁷³. ASJCF, M-7-3L, II, Varia — Propagande, Joseph-Louis Lavoie, *Guide pratique (gratuit)*, 1930, n.p.

⁷⁴. « Fondation d'un musée chinois chez les Rév. Pères jésuites »..., p. 28.

⁷⁵. Au sujet de ce type d'artefacts, voir *supra* 3.2.2. « *Tout peut servir* »: du cendrier de pierre de savon au lit impérial, p. 158 et ss.

⁷⁶. Toutefois, aucune photographie ne montre une vue d'ensemble de la salle portant le numéro sept au catalogue et intitulée « Broderies et Porcelaines », ni une vue de la chapelle ou du vestibule. Seules les listes des artefacts peuplant ces salles permettent de se faire une idée du contenu mais pas de sa disposition. Maison Bellarmin, Bureau des Missions, *Musée d'art chinois. Catalogue*, s.d., Procure des missions de Chine, 653, Chemin Ste-Foy, Québec, n.p.

de mobilier, provenant des ateliers des orphelinats de Xujiahui, peuplaient l'ensemble du Musée, de grandes vitrines, remplies d'objets de dimensions plus modestes, dominaient la présentation de cette salle⁷⁷. Les deux plus importantes, couvrant toute la longueur de la pièce, étaient inscrites au catalogue comme « vitrine des bibelots »⁷⁸ et « vitrine des superstitions⁷⁹ ». Ici, l'ambiance tint à la fois du grenier et de la panoplie, beaucoup plus près du musée d'ethnographie. L'effet grenier se lit dans la surcharge des vitrines où se côtoyaient des amas d'artefacts dépareillés; effet amplifié par la situation de la salle sous les combles dans une pièce mansardée. L'effet panoplie est plutôt visible dans la disposition souvent symétrique des différents objets — éventails, peintures, *nianhua*⁸⁰, broderies, figurines, statuettes, etc. — ainsi que dans leur « vitrinification ».

Ainsi, en confinant et en ordonnant ces artefacts illustrant la religion et la culture populaire chinoise dans ces armoires vitrées et dans un espace associé au passé — le grenier⁸¹ — le jésuite Joseph-Louis Lavoie,

⁷⁷. Voir Annexe XXXI, p. xlv.

⁷⁸. Voir Annexe XXXII, p. xlvi.

⁷⁹. Voir Annexe XXXIII, p. xlvii.

⁸⁰. *Nianhua*, « image du Nouvel An ». Le *nianhua* est une estampe décorative, aux couleurs vives, imprimée sur papier illustrant divers thèmes issus, par exemple, de la mythologie, de la littérature et de la vie quotidienne. Traditionnellement, les Chinois en décoraient leur demeure à la veille du Nouvel An (chinois). Au sujet des *nianhua*, voir, entre autres, l'ouvrage abondamment illustré de Maria Roudova, *Chine: Coutumes et traditions dans l'imagerie populaire* (Léningrad, Éditions d'art Aurora, 1988).

⁸¹. De la même façon, la collection de scènes miniatures sculptées de la vie quotidienne et de torture bien que placée dans les salles « meublées » fut placée sous verre.

De plus, ces dernières sculptures fort probablement inspirées des représentations de l'enfer bouddhique, dont « le réalisme ne peut guère être poussé plus loin », nourrissent également le discours propagandiste de la supériorité culturelle chinoise. Le texte du catalogue de Joseph-Louis Lavoie le confirme d'ailleurs:

Il est bon de noter ce qui suit: les supplices chinois que l'on verra représentés dans cette collection paraissent bien terribles; ils ont existé; les plus atroces d'entre eux sont tombés en désuétude. Tout barbares qu'ils semblent, ils ne sont pas une marque de sauvagerie. Si la Chine a gardé sa civilisation et le haut niveau de moralité qui la place au-dessus de bien des nations blanches, c'est grâce à la répression terrible et sans merci des actes coupables. Maison Bellarmin, Bureau des Missions, *Musée d'art chinois. Catalogue*, s.d., Procure des missions de Chine, 653, Chemin Ste-Foy, Québec, n.p.

responsable dans une large mesure de la propagande missionnaire des jésuites de la province canadienne-française, n'affirmait-il pas symboliquement le pouvoir spirituel de la Compagnie sur les Chinois qu'ils évangélisaient alors? L'admiration du père Lavoie pour la civilisation chinoise ne l'empêcha pas, dans sa revue missionnaire *Le Brigand*, de tenir des propos contradictoires concernant les objets cultuels: « Voilà les sales dieux que nos pauvres Chinois adorent [...]; s]i tout chacun ici voulait pourtant faire sa part, l'heure n'est pas loin qui verrait l'idéale beauté du Christ et de la Vierge détroner (*sic*) ces grimaces et ces bedons rebondis⁸³. » Selon Lavoie, il n'y avait qu'à offrir aux Chinois l'éclat et la magnificence de la foi catholique pour qu'ils délaissent la vanité de leurs propres croyances et se convertissent.

Les superstitions chinoises vous feront rire; elles ne sont pas plus ridicules que les nôtres à nous qui n'avons pas raison d'en avoir. Le Chinois tient aux siennes parce qu'elles sont mêlées aux longues traditions de son histoire, parce qu'elles sont pour lui des occasions de fêtes bruyantes, parce qu'il n'a pas les splendeurs et les richesses de la foi chrétienne pour les remplacer. Dès qu'on lui offre ces richesses et ces splendeurs, il est heureux de mettre de côté la futilité de ses joujoux et de ses mythes⁸⁴.

Le musée d'art chinois des jésuites à Québec exposa également des spécimens de l'expression de cette nouvelle foi en Chine: l'art catholique chinois. Bien que le catalogue ne montre pas de vue de la chapelle, certaines photographies regroupent des exemples d'art chrétien, empruntés à cette salle, ou posées ici et là dans le musée comme éléments décoratifs. Toutefois, force est de constater que ces objets ne sont pas dans le style

Ainsi la Chine, civilisée, disposait, tout comme les nations occidentales, d'un système de justice condamnant et punissant les crimes. Mais cette justice était d'autant plus efficace qu'elle appliquait une répression organisée des plus dissuasives.

⁸³. Lavoie, « La chemise du bouddha », *Le Brigand*, n° 21, mars 1933, p. 10.

⁸⁴. Maison Bellarmin, Bureau des Missions, *Musée d'art chinois. Catalogue*, s.d., Procure des missions de Chine, 653, Chemin Ste-Foy, Québec, n.p.

chinois, ou si peu⁸⁴. Selon le cardinal Celso Costantini, cet état de choses n'a rien de surprenant puisque l'art chrétien « indigène » en général se développa dans les territoires de mission, à quelques exceptions près, avant d'être étouffé par l'art dit colonial, importé et imposé par les missionnaires européens jusqu'au tournant du XX^e siècle. Cette attitude toute coloniale nourrit « le préjugé que la religion catholique est une religion étrangère⁸⁵ », et nuisait, selon Costantini à l'expansion de la catholicité. Ce dernier, nommé délégué apostolique en Chine en 1922, constata alors la situation de l'art catholique chinois :

Quand j'arrivai en Chine comme délégué apostolique en 1922, je fus frappé des formes d'art en usage dans les missions. A Canton [Guangzhou], la cathédrale gothique était belle sans doute, mais absolument étrangère au goût artistique des Chinois. A Pékin [Beijing], les églises du vicariat, de caractère occidental hybride, offusquaient l'austère décor de la noble cité. De même à Hankow [Hankou] ou généralement dans les autres missions, l'art religieux, un art d'importation qui ressemblait à une contrebande, proclamait son aspect étranger⁸⁶.

Ce fut d'ailleurs par l'action de Costantini, sous les pontificats de Pie XI et Pie XII, que l'Église catholique prit position pour « libérer » l'art sacré local de son aspect occidental. Encouragé par le sacre des premiers évêques chinois par Pie XI en 1926, Costantini fit la promotion d'un art chrétien indigène respectant les traditions artistiques du pays de mission: l'Église devait inspirer un renouveau à l'art local traditionnel. Mais il fallut attendre en 1939 pour que la position de Celso Costantini, alors secrétaire à Rome de la Propagande, soit confirmée par l'encyclique *Summi pontificatus* de Pie XII qui appela au respect des caractéristiques de chaque peuple par le missionnaire catholique « qui n'a pas la fonction de transplanter dans les

⁸⁴. Voir Annexe XXXIV, p. xlviii.

⁸⁵. Costantini, « L'art dans les missions », dans Simon Delacroix, dir., *Histoire universelle des missions catholiques. Volume 4: L'Église catholique face au monde non chrétien*, Paris, Grund, 1959, p. 346.

⁸⁶. Costantini, « L'art dans les missions »..., p. 346.

terres de mission la civilisation spécifiquement européenne⁸⁷. » Et dans cette foulée — mais retardée par le deuxième conflit mondial —, une exposition d'art chrétien en pays de mission fut inaugurée à Rome en 1950. Ainsi les objets d'art catholique du Musée jésuite à Québec, produits à Xujiahui dans les années 1920, étaient des falsifications: un art sacré dit chinois mais, dans les faits, colonisé.

Mais où est donc, dans ce Musée d'art chinois du chemin Sainte-Foy, cette Chine « presque entière », ce microcosme annoncé? Ou plutôt que signifie cette Chine aux riches paravents finement sculptés et ornés, aux maquettes de pagodes, aux chandeliers électriques en bois doré et aux crucifix d'acajou? Exception faite des objets culturels, des jeux, pipes et instruments de musique présentés à l'étage, il est difficile d'imaginer que ces artefacts « métissés » et cet art sacré « colonisé » furent à l'image du Xuzhou rural, secoué par les catastrophes naturelles, les conflits armés et le brigandage, où missionnèrent les jésuites canadiens-français⁸⁸. Or dans son catalogue, dès l'introduction, Joseph-Louis Lavoie souligna combien les Canadiens ignoraient la mission jésuite en Chine, ignorance que devait pallier le musée en les informant sur l'œuvre du Xuzhou: « Les jésuites canadiens sont en Chine [...];]es Canadiens ont intérêt à le savoir [...];]e Musée d'art chinois se charge de le leur dire⁸⁹. »

Mais où fut donc représenté leur champ d'apostolat, sinon dans les souvenirs de la salle sept, logée sous les combles du musée? Les travaux produits aux orphelinats de Xujiahui, les photographies de ces orphelins

⁸⁷. Costantini, « L'art dans les missions »..., p. 348.

⁸⁸. Sous la plume des missionnaires jésuites dont celle de Rosario Renaud, les conditions de vie des missionnés de ce territoire se révélèrent celles de la pauvreté: « Les conditions de lutte pour le pain quotidien enchaînent, comme un esclavage, la majorité des catholiques du Sûchow [Xuzhou][...];] avant de vivre en catholique ne doit-on pas vivre tout court? » Rosario Renaud, *Sûchow, diocèse de Chine, 1882-1931*, Montréal, Bellarmin, 1955, p. 439-440.

⁸⁹. Maison Bellarmin, Bureau des Missions, *Musée d'art chinois. Catalogue*, s.d., Procure des missions de Chine, 653, Chemin Ste-Foy, Québec, n.p.

artisans — sans compter les achats faits dans les boutiques ou les marchés des grands centres urbains⁹⁰ — sont bien plutôt représentatifs de l'œuvre des missionnaires jésuites de France à Shanghai que de celle de leurs confrères canadiens⁹¹. Les jésuites canadiens-français séjournèrent certes à Xujiahui mais cette enceinte missionnaire protégée demeura une escale, plus ou moins prolongée, sur leur parcours apostolique orienté vers le district du Xuzhou.

Zikawei, Shanghai, deux centres où la plupart des Jésuites canadiens, missionnaires en Chine, ont vécu pendant leurs études ou parce qu'on les y interna de 1943 à 1945. Vacances, achats de livres ou de matériel de culte, séjours de repos, combien d'occasions favorisaient les contacts, entretenant entre les Pères du Sūchow une affectueuse considération à l'égard de cette Alma Mater accueillante et secourable.

L'agrément de cette oasis spirituelle et la consolation d'un ministère plus raffiné ne font cependant pas oublier aux Canadiens la brousse du Nord en plein défrichage⁹².

Ainsi, l'approche « positive » de la culture chinoise de Lavoie qui visait à dénouer les préjugés à l'égard des Chinois, pour louable qu'elle parut, n'en fut pas moins faussée: les paysans et les ouvriers du Xuzhou n'étaient ni les buandiers immigrants de Montréal, ni les habiles orphelins et orphelines de Xujiahui ou encore ces « Chinois riches » capables de meubler leurs « belles maisons » de merveilles comparables à celles présentées au Musée d'art chinois⁹³. C'est du moins ce qui se dégage des photographies du musée et des kiosques d'exposition car il est impossible

⁹⁰. Voir *supra* 3.2.2. « *Tout peut servir* »: *du cendrier en pierre de savon au lit impérial*, p. 160-161.

⁹¹. On se rappellera que les jésuites français appelèrent les Canadiens français en renfort après la Première Guerre mondiale. Au sujet des productions des orphelinats de Xujiahui, voir *supra* 3.2.2. « *Tout peut servir* »: *du cendrier en pierre de savon au lit impérial*, p. 157-160.

⁹². Rosario Renaud, *Le diocèse de Sūchow (Chine). Champ apostolique des Jésuites canadiens, de 1918 à 1954*, Montréal, Bellarmin, 1982, p. 36.

⁹³. Au sujet des préjugés des Canadiens envers les Chinois, voir *supra* 3.2.2. « *Tout peut servir* »: *du cendrier en pierre de savon au lit impérial*, p. 164.

de tenir compte du discours du cicerone et des portions occultées de la collection...

Bien que les sources ne permettent pas d'appréhender de visu un changement dans la muséographie du père Lavoie, ce dernier annonça, dans la livraison du *Brigand* de juin 1933, la transformation de son musée d'art chinois en musée missionnaire.

[...][L]a grande merveille, c'est que petit à petit notre musée d'art se transforme en Musée Missionnaire. De nouvelles cartes géographiques ornent nos murs et mettent sous les yeux des visiteurs le magnifique effort missionnaire des Jésuites qui se placent au premier rang des phalanges de l'Église [...].

A côté des cartes apostoliques, vous ne serez pas surpris de voir des pancartes. Elles aussi ont leur éloquence, éloquence de procure, mais attirante quand même et qui vise à vous associer aux mérites de l'apostolat de tous ceux dont vous admirez tant l'héroïsme et la valeur. C'est ainsi que les pancartes vous apprennent qu'avec un petit \$ 500.00, vous pouvez avoir, en Chine, dédiée au saint de votre choix, une grande chapelle qui abritera le bon Dieu [...].

Votre contribution à l'apostolat direct, crie très haut une autre pancarte, vous coûterait pour un an: \$ 50.00 pour l'entretien d'un séminariste ou d'une aspirante à la vie religieuse [...][etc.]⁹⁵

Ce « changement », qui ne sembla toucher en rien le contenu ni la disposition des salles, ajouta à l'exposition ce que les jésuites Poulin et Labranche appelèrent un « aspect strictement missionnaire ». Selon ces derniers, l'exposition ne devait pas se limiter à son aspect matériel mais aussi « faire connaître le fait missionnaire » et « faire connaître à chacun ses responsabilités missionnaires⁹⁶. » Cependant, à la suite du déménagement du Musée au 183, de la Grande-Allée à Québec, en novembre 1934, Joseph-Louis Lavoie démontra, dans sa correspondance avec l'administrateur apostolique du Xuzhou, Georges Marin, une volonté

⁹⁵. Joseph-Louis Lavoie, « Merveilles », *Le Brigand*, n° 23, juin 1933, p. 13.

⁹⁶. Poulin et Labranche, *Expositions missionnaires...*, p. 45-46.

d'incorporer à son musée des objets et des spécimens provenant de la mission, à la suggestion du provincial, Adélard Dugré, alors tout récemment revenu d'un voyage officiel en Chine⁹⁶. Ce projet se concrétisa lorsque Lavoie reçut livraison d'un ensemble d'artefacts provenant du Xuzhou au printemps 1935.

Les caisses apportées par le F (*sic*) Souigny ont été vidées avec rage, rage simple qui dévorait des yeux et du nez toute cette Chine adorable qui nous arrivait par morceaux. Il ne nous reste plus qu'à installer cela au meilleur de notre connaissance, pour la joie et l'instruction de nos visiteurs. [...].

Je ne saurais trop vous remercier pour les beaux spécimens de l'industrie rurale du Süchow. Cela m'a vraiment fait plaisir de revoir en petit ces objets familiers dont je n'ai pas perdu souvenance, croyez-le. Et cela met dans notre musée un élément instructif que je rêvais d'y voir depuis longtemps. En ayant l'œil ouvert, chacun de son côté, on pourrait à la longue me ramasser, ramasser pour l'avenir, quantité d'objets qui seraient de grande utilité du point de vue apostolat ou institutions chinoises⁹⁷.

Ainsi, ce musée des merveilles et des trésors artistiques chinois se doubla d'une perspective plus missionnaire et missiologique en accentuant l'aspect ethnographique de la mission. Mais que signifie ce changement d'attitude chez Lavoie? Fut-il influencé par l'expérience expographique d'autres communautés missionnaires? N'est-ce pas la période où il tenta de donner une image plus prestigieuse de son musée? Période aussi où il conçut son catalogue à des fins de subventions et à laquelle il tenta d'acquérir des antiquités chinoises⁹⁸? Ne devait-il pas pour ce faire, s'accorder à la volonté de ses supérieurs? Ainsi, à la contemplation et à l'admiration d'une culture chinoise des beaux-arts et de la virtuosité

⁹⁶. ASJCF, M-7-CI. 7, 67, Académie des missions, 1935, Lettre de J.-L. Lavoie à G. Marin, 1935-02-20.

Voir aussi ASJCF, M-7-3L, I (Lafèche), Lettre d'Édouard Lafèche à J.-L. Lavoie, 1935-03-22. Lafèche annonça à Lavoie que les présentandines chinoises actives au Xuzhou étaient en train de préparer « tout un stock d'industries du "terroir" » pour le musée.

⁹⁷. ASJCF, M-7-3L, I, 1924-68, Lettre de J.-L. Lavoie à G. Marin, 1935-06-04.

artisanale des Chinois, Joseph-Louis Lavoie ajouta un volet plus éducatif plus susceptible d'informer le visiteur sur la réalité missionnaire des jésuites canadiens. Il exposa une culture chinoise plus populaire, voire même agricole: les réalisations des paysans du Xuzhou « canadien » trouvèrent leur place auprès des réalisations des orphelins de Shanghai des jésuites français. Toutefois, malgré cet ajout, dans la réclame de ce qui resta officiellement le « Musée d'art chinois », Lavoie ne cessa de miser sur l'apparence cossue de son édifice muséal et l'atmosphère d'intérieur bourgeois de ses salles⁹⁹. En juin 1936, par exemple, il fit paraître dans le *Brigand* un petit encart sur le Musée ainsi qu'une pleine page en montrant la façade et une salle tout à fait caractéristique de sa muséographie « de salon ».

Alors, mes amis, rincez-vous l'œil au moins sur notre façade.

Surtout essayez d'estimer tout ce que vous perdez en ne venant pas. Notre gravure vous montre ici juste un petit coin d'intérieur. Il vous laisse mal deviner tous les trésors artistiques qui, à travers 13 salles immenses, entassent leur richesse¹⁰⁰.

Pareillement, des cinq photographies publiées en 1940, témoignant de l'exposition temporaire tenue au Musée à l'occasion du quatrième centenaire de la fondation de la Compagnie de Jésus, se dégage la même ambiance où « [...]dans la splendeur du décor à la chinoise, se déroule,

⁹⁸. Voir *supra* 3.2.2. « *Tout peut servir* »: du cendrier en pierre de savon au lit impérial, p. 169-170.

⁹⁹. Lors du déménagement du musée sur la Grande-Allée, Joseph-Louis Lavoie joua encore d'ailleurs explicitement la carte du lieu huppé:

Autrefois, dans notre cabane du Chemin Ste-Foy, nos trésors étouffaient et n'osaient se faire valoir. Ils attendaient, en gémissant et en craquant, un cadre digne d'eux [...].

Et voici donc le Brigand installé dans un palais, dans un château qui lui est tombé du ciel. Et il est sur la route naturelle des touristes que, je vous le promets, nous ne manquerons pas de piller copieusement, à la plus grande gloire de Dieu et pour le salut du pays des artistes en porcelaine. *Le Brigand*, n° 33, janv. 1935, p. 11.

¹⁰⁰. *Le Brigand*, n° 43, juin 1936, p. 6.

salle après salle, étape par étape, l'effort apostolique quatre fois séculaire des Jésuites¹⁰¹. »

L'exposition missionnaire temporaire fut sans doute par sa publicité, son aspect spectaculaire et l'urgence de la visiter, un outil beaucoup plus percutant que le musée pour faire connaître les missions catholiques canadiennes et tout particulièrement jésuites. Le kiosque de la province du Bas-Canada de la Compagnie de Jésus fut fréquenté lors de chaque exposition par des dizaines de milliers de visiteurs. Quant au Musée d'art chinois, il connut un achalandage beaucoup plus modeste: au début des années 1930, quelques lettres mentionnent une moyenne quotidienne, ici, de quinze personnes, là, d'une dizaine de visiteurs, durant la saison touristique¹⁰². Le musée fut toutefois perçu comme un appât séduisant, fort utile à la mission financière de la procure. Rosario Renaud constata sur place cette fonction de séduction du Musée d'art chinois:

Le musée comme source de revenu ne signifie pas grand chose. Les visiteurs sont peu nombreux (une dizaine par jours (*sic*), l'été) et peu généreux. Pourtant, la visite du musée provoque des réflexions intéressantes pour nos finances chez les biens intentionnés. Ainsi le P. Lavoie est en passe d'emprunter \$15.000 à fond (*sic*) perdu. Ce sont deux vieilles personnes qui veulent placer leur argent avec la certitude de ne pas mourir sur la paille; et la visite du musée est au début de toutes les circonstances impondérables qui les ont amenées à se confier au Brigand [Joseph-Louis Lavoie]. Le P. Lavoie compte que d'autres feront de même. Chose certaine, le musée constitue une magnifique procure des Missions et possède tout ce qu'il faut pour attirer des

¹⁰¹. « Au Musée », *Le Brigand*, n° spécial *Quatre cents ans de missions de la Compagnie de Jésus, Ordre missionnaire*, [n° 72], [déc.] 1940, n.p. Les photographies révèlent la présence de plusieurs panneaux textuels mais rien ne permet d'affirmer qu'il s'agit de la disposition ou du contenu habituel du Musée d'art chinois.

¹⁰². ASJCF, M-7, Cl. 7, 64, Académie des missions, 1931, Lettre de J.-L. Lavoie à Rosario Renaud, 1931-09-13; M-7, Cl. 7, 65, Académie des missions, 1932, Lettre de R. Renaud à G. Marin, 1932-07-31.

admirateurs généreux. La porte d'entrée, très parlante, attire les touristes américains qui sont venus plus nombreux cette année¹⁰³.

Aussi limité fut-il, ce flux de visiteurs « québécois¹⁰⁴ » et américains permit toutefois l'écoulement de l'inventaire de chinoiseries en vente au Musée¹⁰⁵. De plus, dans la revue missionnaire jésuite *Le Brigand*, qui comptait déjà quatre mille abonnés en 1932, Lavoie décrivit un public très varié:

Un beau défilé de sénateurs, de juges, de commandeurs, de chevaliers, de colonels, de prélats, d'évêques, de Mères Supérieures et de Frères Inférieurs, d'habitants, de chômeurs et de Novices jésuites: voilà ce qu'au Musée Chinois, nous avons sans cesse sous les yeux. Les Américains s'en viennent.... (*sic*) Qui va nous fournir les « chiens-chauds » ?¹⁰⁶

Mais il ne manqua pas de mettre l'accent sur la présence de visiteurs de marque, accentuant l'image de prestige de son institution muséale: le supérieur de la vice-province jésuite du Haut-Canada, William Hingston; les membres de la Société des arts, sciences et lettres de Québec, « la fine fleur de la distinction québécoise¹⁰⁷ »; le cardinal J.-M. Rodrigue Villeneuve, archevêque de Québec, lors de l'inauguration des locaux sis sur la Grande-

¹⁰³. ASJCF, M-7, Cl. 7, 65, Académie des missions, 1932, Lettre de R. Renaud à G. Marin, 1932-07-31.

Voir aussi ASJCF, M-7, Cl. 7, 65, Académie des missions, 1932, Lettre de R. Renaud à Édouard Goulet, 1932-10-17. Renaud rapportait au secrétaire des missions jésuites à Rome que le musée mettaient le père Lavoie « en contact avec bon nombre de gens qui ne pensaient pas spécialement aux Missions et que la vue du musée détermin[...][aient] à faire quelque chose. »

La procure adjointe au musée agissait comme une banque recevant des sommes d'argent qu'elle plaçait et garantissait des rentes viagères ou encore des intérêts aux personnes prêteuses. ASJCF, *Journal des Aumônes, 1932-1984*, Boîte 28, mars 1931-décembre 1946.

¹⁰⁴. Les jésuites désignaient ainsi les habitants de la ville de Québec dans leur correspondance.

¹⁰⁵. Au sujet de la vente d'objets au profit de la mission, voir *supra* 3.1.1. *Des objets pour le profit*, p. 122 et ss.

¹⁰⁶. « Événements de la quinzaine », *Le Brigand*, n°9, juin 1931, p. 18.

¹⁰⁷. « Événements de la quinzaine », *Le Brigand*, n°9, juin 1931, p. 18.

Allée¹⁰⁸; la famille impériale d'Autriche lors de l'exposition du quatrième centenaire de la Compagnie de Jésus¹⁰⁹ ou encore un évêque chinois de passage¹¹⁰.

En 1927, dans les *Dossiers de l'Action missionnaire*, publiés à l'Université de Louvain, en Belgique, on pouvait lire que généralement, dans une exposition missionnaire, « on se sert de l'ethnologie, de l'histoire naturelle etc... pour donner un cadre à l'apostolat proprement dit¹¹¹. » Bien que les jésuites canadiens y eurent recours de façon limitée lors de l'exposition de Joliette et qu'elle se glissa au musée chinois sur un mode mineur, cette approche ethnographique ne domina pas les représentations expographiques des missions de la Compagnie de Jésus au Québec. Il apparaît clairement que les concepteurs des kiosques jésuites et le responsable du Musée d'art chinois, Joseph-Louis Lavoie, privilégièrent une muséographie d'ambiance susceptible de séduire un large public, embrassant un ensemble de bienfaiteurs, sinon fortunés du moins disposant de quelques revenus, et d'apôtres potentiels.

À travers leurs expositions temporaires et permanente, les jésuites canadiens-français livrèrent moins une représentation des peuples missionnés qu'une évocation de leur propre travail d'apostolat. Ils firent appel à l'exotisme oriental pour exalter leur mission courante — le district du Xuzhou en Chine. De même, ils substituèrent à des représentations ethnographiques — ou autres — des peuples missionnés d'Alaska et de

¹⁰⁸. *Le Brigand*, n° 33, janv. 1935, p. 11.

¹⁰⁹. *Le Brigand*, n° spécial *Quatre cents ans de missions de la Compagnie de Jésus, Ordre missionnaire*, [n° 72], [déc.] 1940, n.p. Lavoie publia même la photographie de quatre membres de la famille impériale d'Autriche ainsi qu'une reproduction des signatures des dignitaires à l'occasion de l'ouverture de l'exposition. S'y trouvaient les noms de l'archevêque de Québec et de l'évêque auxiliaire, ceux de la famille impériale autrichienne et des supérieurs jésuites de Montréal.

¹¹⁰. *Le Brigand*, n° 87, Noël 1943, p. 8. Il s'agissait de Mgr Yu Pin, évêque de Nanjing.

¹¹¹. « Œuvres de vulgarisation: Expositions », *Dossiers de l'Action missionnaire*, n° 102 (Partie pratique, n° 6), p. 3.

l'Ontario, celles de leur propre histoire, aux accents fortement héroïques, en sol nord-américain depuis le XVII^e siècle.

Ainsi l'exotisme était-il le prétexte pour parler de soi. Or cette étrangeté n'était même pas caractéristique de la « vraie » Chine. La représentation attrayante, qu'on retrouvait dans les expositions et le musée, ignorait, en effet, non seulement la réalité apostolique mais encore cette prétendue Chine « presque entière » dont rêvait Lavoie. Elle regroupait principalement les productions métissées des orphelinats de Xujiahui — objets d'art sacré et mobilier — destinées à satisfaire les besoins de l'Église catholique et du marché d'exportation occidental. Les productions artisanales et agraires du Xuzhou, les artefacts témoins de la culture et de la religion populaire chinoise ne furent toutefois pas écartés du Musée d'art chinois. Cependant, en les vitrinifiant, en les isolant ou même en les amalgamant à un décor bourgeois « à la chinoise », le conservateur relativisait l'importance de ces objets — « Superstitions — Curios — Souvenirs » — qui eurent néanmoins l'avantage d'ajouter, de manière authentique, une touche curieuse et surprenante au cachet exotique du musée.

Chose certaine, l'approche expographique adoptée par les jésuites canadiens fut utile à leur propagande missionnaire. D'une part, en évitant dans leur kiosque, même au pire de la situation de la mission du Xuzhou¹¹³,

¹¹³. Lors de l'exposition missionnaire du tricentenaire de Montréal, en septembre 1942, les Japonais occupaient le Xuzhou et les jésuites canadiens s'y trouvèrent en résidence surveillée jusqu'en novembre 1943, date à laquelle les missionnaires étrangers furent transférés puis internés à Shanghai. Renaud, *Le diocèse de Sūchow...*, p. 275-346.

Mais cette situation n'altéra pas le « beau visage de la Chine » au kiosque jésuite comme le rapporte l'album-souvenir:

Arrêtons-nous un instant à la mission de Chine. La pauvre Chine n'a pas le cœur aux beaux atours. La robe blanche du deuil lui est plus familière par les temps qui courent. Pour elle, la guerre, toujours la guerre, et son missionnaire goûte aux souffrances endurées un jour par ceux de la Huronie en face de leur mission saccagée et de leurs enfants dispersés.

une approche misérabiliste, ils se démarquèrent de leurs co-exposants; d'autre part, le musée fut jugé suffisamment efficace par la Compagnie pour survivre au départ de Joseph-Louis Lavoie¹¹³. Et l'attrait pour cette institution muséale sembla se perpétuer à Montréal, comme le constata en 1947 le jésuite Louis Bouchard, procureur des missions jésuites:

Le P. Boileau fait un travail merveilleux au Musée; il passe ses grandes journées à faire visiter les gens; il donne parfois de véritables conférences lorsque ce sont des groupes qui visitent. Le Musée est de plus en plus achalandé... et, nous n'avons pas fait de véritable propagande encore. Tout simplement, ça fait boule de neige. Ah! si nous avions des tonsis à vendre! et surtout, si nous pouvions les acheter aux prix d'avant la guerre!¹¹⁴

Respectons cette douleur, et contemplons en silence les œuvres d'art que la Chine offre quand même à notre admiration. Elle s'y montre « belle comme parfois elle sait l'être, intelligente comme elle l'est toute, et patiente dans le limage de purs chefs-d'œuvre ». *Ville-Marie missionnaire, 1642-1942*, p. 253.

¹¹³. À ce sujet, voir *supra* 3.1.2. *Des objets pour l'exposition*, p. 144.

¹¹⁴. ASJCF, M-7-1B, 14, 1946-1950, Lettre de L. Bouchard à Auguste Gagnon, 1947-02-28.

« Tonsi », du chinois *dongxi* qui signifie « chose ».

CONCLUSION

LA MISSION EN SPECTACLE

Initiée dans les milieux protestants anglais au XIX^e siècle, magnifiée au début du siècle suivant à l'échelle des grandes expositions commerciales, tant en Europe qu'aux États-Unis, l'exposition missionnaire apparut comme un moyen privilégié d'attirer l'attention du public sur l'existence et les besoins des missions chrétiennes, œuvres de colonisation spirituelle. Soucieuse de montrer à la face du monde son caractère universel, ce n'est toutefois qu'en 1924 que l'Église catholique, à la demande expresse de Pie XI, récupéra cet outil de propagande, jugé jusque-là excessif, en organisant une exposition dans les murs du Vatican. Présenté pendant plus d'un an, cet événement, fort probablement d'une ampleur sans précédent, inaugura une période faste pour l'expographie missionnaire catholique, notamment au Canada.

Ainsi, particulièrement au Québec, l'exposition missionnaire jouit, au cours des années 1930, d'une grande faveur auprès du clergé catholique comme pratique propagandiste. La tenue d'expositions missionnaires d'envergure nationale depuis 1927 suscita l'adhésion tant des communautés missionnaires que du public en général. Pour cette décennie, outre ces événements nationaux, les jésuites Poulin et Labranche compilèrent une trentaine d'initiatives expographiques réalisées dans les maisons d'enseignement et les paroisses du Canada français, incluant certaines expositions tenues en Nouvelle-Angleterre¹. De plus, à elles seules, les archives de la province jésuite du Canada français regorgent d'exemples — et ce, dès la fin du XIX^e siècle — de prêts d'artefacts et de

¹. Antonio Poulin et Horace Labranche, *Expositions missionnaires*, Montréal, Secrétariat de la Ligue missionnaire des étudiants, 1939, p. 89 et ss.

documents relatifs aux missions de la Compagnie pour différentes expositions historiques ou missionnaires, au Canada et à l'étranger².

L'exemple du Vatican se présenta comme une œuvre d'édification et d'éducation missiologique destinée aux masses ainsi qu'un plaidoyer moderniste de l'Église catholique associant la science et la notion de progrès. Toutefois, une analyse plus serrée de l'expographie missionnaire au Québec révèle une pratique de propagande qui misa sur la séduction du grand public en louvoyant entre les pôles de l'édification et du divertissement, et en tablant à la fois sur la familiarité de l'élément religieux et la curiosité populaire pour l'exotisme et le spectaculaire³. Morcelée en kiosques congréganistes, l'exposition missionnaire au Québec n'a pas retenu quant à elle, à l'instar du modèle romain, des présentations par aires culturelles ou géographiques, reléguant souvent le discours missiologique aux expressions de la propagande orale, plus traditionnelle, telles les conférences, les instructions et les radio-causeries.

Kiosques congréganistes et exposition nationale, ces formes expographiques de propagande furent à la fois révélatrices d'un esprit de corps au sein des différentes communautés religieuses⁴ et une occasion pour l'Église catholique d'éperonner chez les Canadiens français leur fibre

² Voir, par exemple, *supra* 1.3. *Des objets au service de l'histoire de la Compagnie de Jésus en Nouvelle-France*, p. 74-75.

³ L'historien de l'art Raymond Montpetit a déjà fait cette constatation dans son analyse d'un cyclorama — tableau fixe de grand format présenté en demi cercle — représentant Jérusalem au jour de la crucifixion, présenté à Montréal en 1889: « Voilà donc un panorama qui combine dans sa thématique l'exotisme, aussi un fort sentiment d'identification symbolique à la scène montréalaise ». « Culture et exotisme: les panoramas itinérants et le Jardin Guilbault à Montréal au XIX^e siècle », *Loisir et société*, vol. 6, n^o 1, printemps 1983, p. 81.

⁴ Lors des expositions missionnaires de Joliette, en 1927, de Montréal, 1930, et de Trois-Rivières, en 1935, on trouve quelques exemples où deux communautés missionnaires de femmes exposèrent au même kiosque. Mais ces kiosques conjoints furent l'exception. *Joliette 1927*, p. 458 et 474: kiosques des augustines et des ursulines de Québec ainsi que de la Congrégation Notre-Dame et des hospitalières de Montréal; *Montréal 1930*, p. 128-129: kiosque des sœurs adoratrices du Précieux-Sang et des franciscaines de l'Immaculée-Conception; *Trois-Rivières 1935*, p. 123 et 240: kiosque des sœurs du Précieux-Sang et des carmélites de Trois-Rivières.

nationale — et catholique — par le déploiement du passé missionnaire de la Nouvelle-France et des prouesses contemporaines des nationaux missionnaires sur le terrain. La question de l'impact de ces événements demeure toutefois délicate. Certes, les foules, selon les estimations du clergé, participèrent en grand nombre à ces événements — forçant même à des prolongations — et le nombre des vocations au Canada montra une tendance générale à la hausse jusqu'à la fin des années 1950⁵. Il semble que l'effort de propagande missionnaire de l'entre-deux-guerres ait porté fruit mais quelle influence imputer à l'exposition dans le réseau de l'enseignement, des cercles, des œuvres de soutien spirituel et matériel? Et d'ailleurs quels motifs animèrent vraiment les visiteurs de ces expositions missionnaires? Le clergé, quant à lui, parut plutôt persuadé de la portée invisible de ces manifestations mais dont les fruits seraient bientôt tangibles:

Une grande semence a été jetée en terre, une semence invisible, une semence dont Dieu seul connaîtra toute la fécondité. [...] Qui connaîtra jamais le nombre de vocations religieuses ou sacerdotales écloses ou fortifiées par le récit de la foi vive des convertis lointains ou par le spectacle des misères humaines de ces contrées païennes? Qui saura jamais la grandeur et le nombre des dévouements que suscitera le souvenir impérissable de cette semaine inoubliable⁶?

Si une ombre impressionniste plana sur les véritables répercussions de l'exposition missionnaire pour l'Église catholique tant du point de vue religieux que politique, l'organisation d'un tel événement ne fut pas laissée au hasard. Généralement dominée par des membres du clergé régulier — à l'exception de quelques représentantes des communautés de femmes —, la structure organisationnelle de l'exposition s'articula autour de différents comités chargés notamment de veiller au montage de la salle, à la santé financière de la manifestation, aux réceptions officielles, à la publicité, à la

⁵ Sophie-Laurence Lamontagne, « La mission sans frontière », dans *Le Grand Héritage II, L'Église catholique et la société du Québec*, Québec, Gouvernement du Québec, 1984, p. 173-175.

⁶ *Joliette 1927*, p. 85.

tenue de cérémonies religieuses d'usage ainsi qu'à la présentation d'un programme de conférences. Cette engagement du clergé régulier ne surprend guère puisque celui-ci regroupait la plupart des effectifs missionnaires et constituait ainsi le principal bénéficiaire de cet appareil propagandiste.

L'Église n'exclut toutefois pas la participation du laïcat. S'ils ne jouèrent guère de rôle décisionnel, les laïcs furent indispensables. D'une part, ils étaient en mesure d'offrir, parfois explicitement « pour l'amour du bon Dieu », des services de nature spécialisée tels une expertise architectonique, technique et artistique, la fourniture de matériaux à rabais ou le prêt — incontournable — d'un local adéquat. D'autre part, en plus de la main-d'œuvre captive des religieux convers et des scolastiques, le bon déroulement de l'événement qu'est l'exposition missionnaire fut assuré par l'engagement salarié — ou non — de personnel pour, entre autres, réaliser les décors, assurer la vente des billets ou de souvenirs, gérer efficacement des réfectoires, etc. Anciens élèves de collège classique, membres d'associations catholiques ou encore tertiaires franciscains, ces laïcs furent souvent aux yeux du clergé des aides de confiance. De plus, le missionnaire lui-même tint un rôle déterminant au cœur de l'exposition en tant qu'animateur de kiosque. Ce dernier, témoin vivant de la mission ou futur « broussard », fut littéralement mis en exposition parmi les témoins matériels de l'œuvre apostolique de sa communauté.

Ainsi, des centaines et parfois des milliers de visiteurs circulèrent dans ces expositions tenues au Québec à partir de 1927, accédant aux quatre coins du monde à travers la lorgnette du missionnaire catholique canadien. Le public fut ainsi confronté à tout un éventail de représentations missionnaires. L'expérience de la Compagnie de Jésus révèle sa vision de ses missions d'Ontario, d'Alaska et de Chine, plutôt une vision du travail de ses membres. Les sources photographiques montrent l'omniprésence, au fil des expositions, des artefacts reliés — directement ou indirectement — à

leur œuvre chinoise, révélant un préjugé nettement favorable à l'égard de celle-ci contrairement à une attitude plus paternaliste et parfois même désabusée face aux missions amérindiennes. Ce type d'expographie n'est pas sans évoquer la hiérarchisation des colonies visible dans l'enceinte des expositions universelles du XIX^e et du XX^e siècle⁷.

D'abord caractérisé par une surcharge d'objets lors des expositions missionnaires de Joliette en 1927 et de Montréal en 1930, le kiosque jésuite glissa vers une expographie d'ambiance tablant sur l'exotisme et l'attrait visuel pour la virtuosité des productions chinoises. Lors de l'exposition *Ville-Marie missionnaire 1642-1942* organisée à l'occasion des fêtes du tricentenaire de la ville de Montréal, les jésuites canadiens-français, tout en continuant de livrer le « beau visage de la Chine » aux visiteurs, développèrent un volet relatant l'histoire héroïque de la Compagnie en Amérique du Nord et se situèrent — graphiquement — au cœur de l'effort missionnaire de l'ordre à l'échelle mondiale⁸.

Le Musée d'art chinois de la procure jésuite des missions à Québec exprima aussi, sur un mode permanent et dans un décor cosu, un discours de la Chine comme civilisation supérieure. S'appuyant sur un ensemble de meubles aux formes occidentalisées ornés de motifs chinois, réalisés par des orphelins de Shanghai, le conservateur du musée, Joseph-Louis Lavoie, offrit aux visiteurs une vision de la Chine où la représentation de la mission du Xuzhou rural, où œuvraient ses collègues, fut limitée. Tout comme au kiosque jésuite, le Musée d'art chinois ne favorisa pas l'approche

7. L'anthropologue Burton Benedict ad'ailleurs élaboré un véritable palmarès des colonies les plus représentées dans le cadre des expositions universelles. Par exemple, les populations de l'Afrique subsaharienne ont été à la fois les plus exposées et les plus affublées de stéréotypes négatifs comme groupes ethniques représentés. « Rituals of Representation: Ethnic Stereotypes and Colonized Peoples at World's Fairs », dans Robert W. Rydell et Nancy E. Gwinn, dir., *Fairs Representations: World's Fairs and the Modern World*, Amsterdam, VU University Press, 1994, p. 34-50; voir aussi John M. MacKenzie, *Propaganda and Empire: The Manipulation of British Public Opinion, 1880-1960*, Manchester, Manchester University Press, 1984, p. 96-120.

8. Voir Annexe XXVIII, section gauche du kiosque, p. xlii.

ethnographique et malgré certains efforts pour rendre son institution plus missionnaire et missiologique, Lavoie persévéra dans une muséographie « de salon » susceptible de plaire au public.

S'ajoutant à la littérature missionnaire, aux cercles, aux conférences, aux radio-causeries et aux congrès, l'exposition permit à la propagande missionnaire de l'Église catholique au Québec de se projeter en effet bien au-delà des mots dans l'univers populaire du spectacle. Cet espace spectaculaire, situé certes dans des lieux évocateurs du pouvoir comme le manège militaire ou l'église et ordonné selon un parcours parfois bien étudié, offrit aux foules la puissante efficacité du concret, le poids de vérité des témoins matériels et des acteurs de la mission canadienne. Récupérant cette forme moderne de loisirs et d'éducation, l'Église fit de cette pratique de propagande un pieux divertissement qu'elle identifia et présenta comme un voyage édifiant à travers la catholicité.

Avec son site sacré dominant la ville de Montréal, ses architectures évoquant l'exotisme du passé et de l'ailleurs, son jeu d'eau, son palais des jeux, son cinéma, avec toute la grandeur de son expographie — véritable pied de nez ecclésiastique aux restrictions de guerre — *Ville-Marie missionnaire 1642-1942* fut un sommet dans la pratique propagandiste de l'exposition missionnaire. L'exposition du tricentenaire de Montréal fut sans doute le spectacle sans égal que la publicité avait annoncé: Henri Bélisle, maître d'œuvre du décor central, ne trouve d'ailleurs pas aujourd'hui pour la comparer d'autre équivalent qu'Expo 67, l'exposition universelle de Montréal⁹.

⁹ Entrevue avec Henri et Christine Bélisle, Montréal, 23 avril 1997.

CONCLUSION

Le 6 novembre 1990, au Musée de la civilisation de Québec, avait lieu la signature officielle de la donation de la collection du Musée d'art chinois des jésuites de la province du Canada français¹. Ainsi, le musée jésuite — ou tout au moins une large part de sa collection — devenu obsolète dans les années 1970, accédait à une nouvelle phase de diffusion auprès de la collectivité québécoise. Désignée « musée d'art » par son fondateur, le père Joseph-Louis Lavoie, la collection des jésuites entraînait plutôt au Musée de la civilisation dont la fonction première était — et est toujours — « de faire connaître l'histoire et les diverses composantes de notre civilisation, notamment les cultures matérielle et sociale des occupants du territoire québécois et celles qui les ont enrichies². » Musée dans le musée, la collection chinoise « revivait » à la fois comme témoin de l'histoire missionnaire et de celle des formes expographiques au Québec, et comme contribution originale au patrimoine québécois. Significativement, tout comme l'exposition missionnaire avait misé sur le prétexte commémoratif, la donation des jésuites s'inscrit « fort bien dans le cadre du 450^e anniversaire de fondation de la Compagnie de Jésus et du 500^e anniversaire de naissance de son fondateur, saint Ignace de Loyola³. »

Inévitablement, cette donation souleva la question des collections missionnaires au Québec, de leurs usages au XX^e siècle sous forme de musées et d'expositions, et de la genèse de cette pratique, notamment au XIX^e siècle, située à la rencontre de différentes cultures. Pour toute la période de 1843 à 1946, il existe dans les sources concernant la

¹ Louis-Joseph Goulet, « Donation du Musée chinois des jésuites », *Le Brigand*, n° 418, nov.-déc. 1990, p. 14.

² Loi sur les musées nationaux, c. M-44, art. 24.1., al. 1^o.

Compagnie de Jésus au Québec des documents attestant de l'usage de l'objet à des fins de propagande religieuse et plus particulièrement missionnaire.

À l'origine du parcours de l'objet de promotion missionnaire, il y a, bien sûr, le territoire de mission, la culture matérielle du missionné et celle du missionnaire, mais il y a également le besoin, la nécessité pour la communauté religieuse de faire connaître son œuvre apostolique à la métropole afin d'en garantir le soutien financier et humain. Alors que les modes d'acquisition dans les missions amérindiennes du Canada demeurent incertains, l'expérience jésuite en Alaska et en Chine montre que le missionnaire, souvent un agent improvisé, acquérait généralement l'objet par donation ou achat. Ses transactions reposaient, d'une part, sur l'économie de la mission qui écoulait ainsi les productions artisanales de ses écoles industrielles ou de ses orphelinats, et s'inséraient, d'autre part, dans le cours des échanges commerciaux « païens » avec les Occidentaux.

Si les usages les plus connus de l'objet de promotion missionnaire furent l'exposition et le musée, cette pratique de propagande chez les jésuites prit des formes variées où l'objet demeura parfois un bien d'échange. Par exemple, en 1844, le premier geste de propagande par l'objet, consigné dans la correspondance des jésuites de la mission du Canada, visa à payer la construction d'une église, sur l'île Manitouline, au moyen d'une loterie organisée en France où les lots furent des artefacts usuels fabriqués par les Odjibwés.

Le deuxième geste répertorié, quant à lui, ne recherchait pas tant le bénéfice pécuniaire direct que l'édification et le recrutement d'ouvriers pour les champs apostoliques: le missionnaire avait envoyé des objets odjibwés — documentés — aux élèves d'un collège jésuite en Belgique afin de leur

³ Goulet, « Donation du Musée chinois des jésuites »..., p. 16.

faire mieux connaître « les habitants de nos forêts ». Ainsi, dès la relance de leurs missions dans la région des Grands Lacs, dans les années 1840, les jésuites se servirent de l'artefact ethnographique pour faire connaître leurs activités et en développer les ressources matérielles et humaines. Ces deux types d'usages de l'objet de promotion missionnaire se perpétuèrent pendant au moins un siècle prenant, dans les années 1930, les formes plus « modernes » d'une boutique et d'un musée, approvisionnés par la mission de Chine.

Dans l'intervalle, au début du XX^e siècle, la propagande par l'objet, sans doute la plus éclatante, exercée par les jésuites et reliée aux missions amérindiennes du Canada, concerna plutôt l'histoire héroïque de la Compagnie de Jésus en Nouvelle-France. Activité de prestige, portant non seulement sur l'histoire jésuite mais également sur l'histoire nationale — canadienne-française et catholique —, le collectionnement de sources historiques et archéologiques par les archivistes de la mission canadienne les entraîna sur la scène expographique internationale tant américaine qu'européenne et ce, jusqu'à la veille de la canonisation des martyrs jésuites canadiens en 1930. La presse canadienne-française en rapporta d'ailleurs les succès.

Parallèlement, au Québec, la diffusion de ce type d'objet de promotion missionnaire connut des voies plus modestes. Les objets de la mission d'Alaska et certaines « reliques » des anciens jésuites de la Nouvelle-France trouvèrent place au musée d'enseignement du collège Sainte-Marie, à Montréal, siège du supérieurat puis à partir de 1907, du provincialat jésuite au Canada. Au début du XX^e siècle, l'attribution de la mission iroquoise Saint-François-Xavier de Kahnawake aux jésuites de Montréal leur fournit un nouveau lieu de propagande par l'objet. Ils récupérèrent ainsi les bâtiments de leur mission du XVII^e et du XVIII^e siècle et fondèrent un petit musée consacrée à la « vierge iroquoise », Kateri Tekakwitha.

Ce n'est qu'à partir de 1927 que l'Église catholique canadienne-française développa une pratique de l'exposition missionnaire à l'échelle nationale. Ce nouveau média de propagande, déjà éprouvé par les protestants et inspiré par l'Exposition missionnaire vaticane de 1925, permit à des dizaines de communautés religieuses de faire connaître leurs œuvres missionnaires, passées et actuelles. Véritable illustration de la « providentielle vocation missionnaire » du Canada français — ce que le franciscain Archange Godbout a qualifié, en 1928, d'« invasion pacifique des nôtres⁴ » — l'exposition missionnaire affirmait le domaine élargi de l'Église catholique canadienne-française. Ainsi, déviant du modèle plus scientifique et plus missiologique de Rome pour une approche aux accents nettement hagiographiques, l'exposition missionnaire au Québec demeura une manifestation populaire où le désir du clergé de faire connaître l'histoire et l'actualité missionnaires prit la forme d'un spectacle édifiant et exotique, souvent haut en couleurs.

Ces expositions et les collections qu'elles offrirent à la contemplation du grand public présentèrent un réseau complexe de tensions identitaires. La rencontre la plus riche fut sans doute celle de ces foules, généralement québécoises, avec les cultures « étrangères » et missionnaires. Mais c'est aussi la plus insaisissable car les sources les plus accessibles comme les réactions de la grande presse furent en partie nourries par les communiqués rédigés par des membres du clergé catholique. Une étude poussée de la réception de l'exposition missionnaire dans la presse écrite, étayée d'enquêtes orales, permettrait peut-être de circonscrire la contestation ou l'adhésion du public au message de l'exposition et de mieux identifier ses motivations à participer à l'événement, tant du point de vue de l'organisation que de l'exposition proprement dite.

4. « Introduction », dans *Joliette 1927*, p. 7.

Toutefois, l'analyse de l'expérience des jésuites du Québec, révélée par ses collections, ses kiosques et ses musées, s'ouvre sur le récit — ou plutôt leur récit — de leurs rapports avec les cultures amérindiennes et chinoise. Compte tenu du succès mitigé — et du peu d'éclat — de son apostolat contemporain auprès des Amérindiens, la Compagnie de Jésus préféra un discours visuel hagiographique, axé sur les réalisations passées et glorificatrices de ses membres en Nouvelle-France. Simultanément, les jésuites écartèrent l'approche ethnographique de leur représentation de leur mission chinoise du Xuzhou. Ils favorisèrent plutôt, dans leur kiosque et dans leur Musée d'art chinois, une vision esthétisante qui, d'une part, servait mieux le prestige qu'avaient les jésuites à travailler en Chine, et, d'autre part, avait le mérite de combattre les préjugés envers les Chinois. Néanmoins, cette stratégie expographique tablant sur l'attrait exotique sacrifia largement la « réalité » de leur œuvre située sur le terrain agité d'une Chine en pleine transformation.

Bien que l'exposition *Ville-Marie missionnaire 1642-1942*, cette « ville aux mille architectures⁵ », fit figure d'apogée de la pratique de propagande par l'objet pour l'Église catholique canadienne-française, l'expographie missionnaire ne s'éteignit pas pour autant par la suite. Au Québec et ailleurs au Canada, les expositions se multiplièrent jusqu'aux années 1950 et les jésuites du Québec ne manquèrent pas d'y participer. Ils furent présents notamment à Ottawa, en Ontario, en 1943⁶; à Gravelbourg, en Saskatchewan, en 1944⁷; à Saint-Boniface, au Manitoba, en 1945⁸; à

⁵. « L'exposition du III^e Centenaire », *La Presse*, 1942-09-05, p. 38.

⁶. *The First Canadian National Missionary Exhibition and Convention to be held at Toronto, Ont., Oct. 15-19, 1943*, Toronto, s.n., 1943.

Bien que l'exposition se targua d'être la première exposition nationale, le programme spécifie que l'accent est mis sur les œuvres des jésuites anglophones excluant la mission du Xuzhou des jésuites francophones. *The First Canadian National Missionary Exhibition...*, p. 52.

⁷. *Gravelbourg. Exposition missionnaire diocésaine, 21-28 mai 1944. Diocesan Missionary Exhibition, May 21-28 1944*, s.l., s.n., c. 1944.

Saint-Hyacinthe, au Québec, en 1951⁹; etc. Il semble que cet usage spectaculaire de l'objet de promotion missionnaire tomba toutefois en désuétude dans les années 1960 alors même que l'Église catholique subit la désaffection religieuse.

Cette thèse n'est qu'un jalon de l'histoire des collections et des musées au Québec au XIX^e et au XX^e siècle. Ses apports sont à la fois muséologiques et historiques. En effet, personne n'avait encore étudié de façon systématique l'utilisation de l'objet de promotion missionnaire. Tout était à faire: la genèse des collections missionnaires comme l'analyse des expositions missionnaires au XX^e siècle. Si les historiens de l'art et les anthropologues — je pense, entre autres, à Annie E. Coombes, à Nicholas Thomas, à Barbara Lawson ou à Jeanne Cannizzo — se sont penchés sur les collections et les expositions missionnaires protestantes, l'expérience catholique a été largement ignorée. Les historiens semblent encore peu enclins à s'appropriier le champ de la culture matérielle¹⁰... Or l'exposition et le musée missionnaires, moyens promus par Rome, représentent un élément important et spectaculaire de la propagande missionnaire catholique, notamment au XX^e siècle. Voilà l'image austère des collections de communautés religieuses, comme simple outil d'enseignement, complètement renouvelée. Les collections missionnaires ont été exposées aux yeux des foules et ont servi des fins multiples: susciter les vocations, attirer les aumônes, édifier et divertir les fidèles, faire connaître le monde...

⁸. *Exposition missionnaire de St-Boniface, Manitoba, à l'occasion du Centenaire des Pères Oblats de Marie Immaculée dans l'Ouest Canadien, 1845-1945*, Saint-Boniface, s.l., s.d.

⁹. Archives des sœurs de la Charité de Saint-Hyacinthe, dossier « Exposition missionnaire, 18 septembre 1951, lors du centenaire du diocèse de Saint-Hyacinthe », 28 photographies.

¹⁰. Lors du dernier congrès de la Société canadienne d'histoire de l'Église catholique, tenu en septembre 1998, les séances sur le patrimoine religieux mobilier et immobilier regroupèrent un historien de l'art, des ethnologues et des architectes: aucun historien. *Le patrimoine religieux du monde rural. Les communications*, 65e Congrès annuel de la Société canadienne d'histoire de l'Église catholique (section française), Trois-Rivières, Société canadienne d'histoire de l'Église catholique, 25-26 septembre 1998, p. 39 et ss.

Compte tenu de la place prépondérante qu'ont occupée les communautés religieuses dans le paysage muséologique québécois jusqu'à la fin des années 1940, l'étude de cas de l'expérience muséologique et expographique jésuite pourra servir à évaluer celle d'autres congrégations religieuses.

Les collections missionnaires — ou des portions de celles-ci — comme celles des jésuites ou des prêtres des Missions-Étrangères ont été, depuis les années 1960, prêtées à des expositions organisées en marge de l'Église, notamment par des institutions muséales. Expositions historiques qui, cependant, à la manière des manifestations missionnaires, célèbrèrent la contribution socio-culturelle de l'Église catholique et apostolique du Québec. L'historien Jean Provencher écrit ainsi dans le catalogue de l'exposition *Mission Montréal* en 1992:

Née à Montréal, l'Église d'ici, tout en travaillant avec les gens d'ici, est allée œuvrer de par le monde à la fondation des paroisses, au soulagement de la misère, au soin des malades, à l'éducation des plus jeunes... Cet album nous rappelle que ces communautés religieuses ont émané de Montréal et de sa région; il nous montre comment elles vivaient et vivent toujours en symbiose avec les gens d'ici¹¹.

Cet hommage à l'entreprise missionnaire montréalaise n'est certes pas sans rappeler les discours apologétiques prononcés cinquante ans plus tôt lors de l'exposition missionnaire du tricentenaire de la ville de Montréal...

Les représentations offertes par les expositions missionnaires d'hier et celles sur l'histoire missionnaire nationale, aujourd'hui, se situent-elles dans un continuum? Ou la pratique muséale et expographique

¹¹. Jean Provencher, « Présentation », dans Nicole Lemay, *Mission Montréal: Les congrégations dans l'histoire de la ville*, Montréal, Fides, 1992, p. 12. Il s'agit du catalogue

contemporaine au Québec, et plus largement au Canada, pose-t-elle un regard critique dépassant la reproduction des discours des organismes prêteurs d'objets? Dans un autre ordre d'idées, des pistes fertiles de comparaison se dessinent également entre l'expérience des missionnaires catholiques et celles des protestants, soulevant non seulement des questions relatives aux représentations culturelles mais aussi à la tradition, à l'éducation et au genre — *gender*. Ainsi, la formation et la tradition influencèrent-elles la façon dont les missionnaires protestants et catholiques appréhendèrent, collectionnèrent et exposèrent l'objet? Dans ce processus, quel fut le rôle de la famille du missionnaire protestant et des communautés religieuses catholiques? Protestants et catholiques manifestèrent-ils un rapport analogue à la science ainsi qu'aux milieux scientifique et muséal? Ces pratiques de « réification » de la mission chrétienne furent-elles les mêmes dans les communautés missionnaires de femmes et d'hommes? Autant de questions qui contribueront à alimenter l'histoire culturelle du Québec et du Canada d'avant la Seconde Guerre mondiale, en approfondissant et en élargissant l'étude des collections missionnaires comme représentations culturelles, manière d'autoportrait de l'apôtre canadien en colonisateur... des âmes.

ANNEXES

ANNEXE I
APPELLATIONS ADMINISTRATIVES
DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS AU QUÉBEC DEPUIS 1842

Date	Mission	Province
1842	Canada	France
1845	Canada-Kentucky	France
1846	New York-Canada	France
1863	New York-Canada	Champagne
1869	New York-Canada mission indépendante ¹	
1879	Canada	Angleterre
1887	Canada mission <i>de juris</i> ²	
1907		Canada
1925		Bas-Canada ³
1964		Dédoublément Montréal et Québec
1968		Canada français

Sources: Catalogues de la Compagnie de Jésus

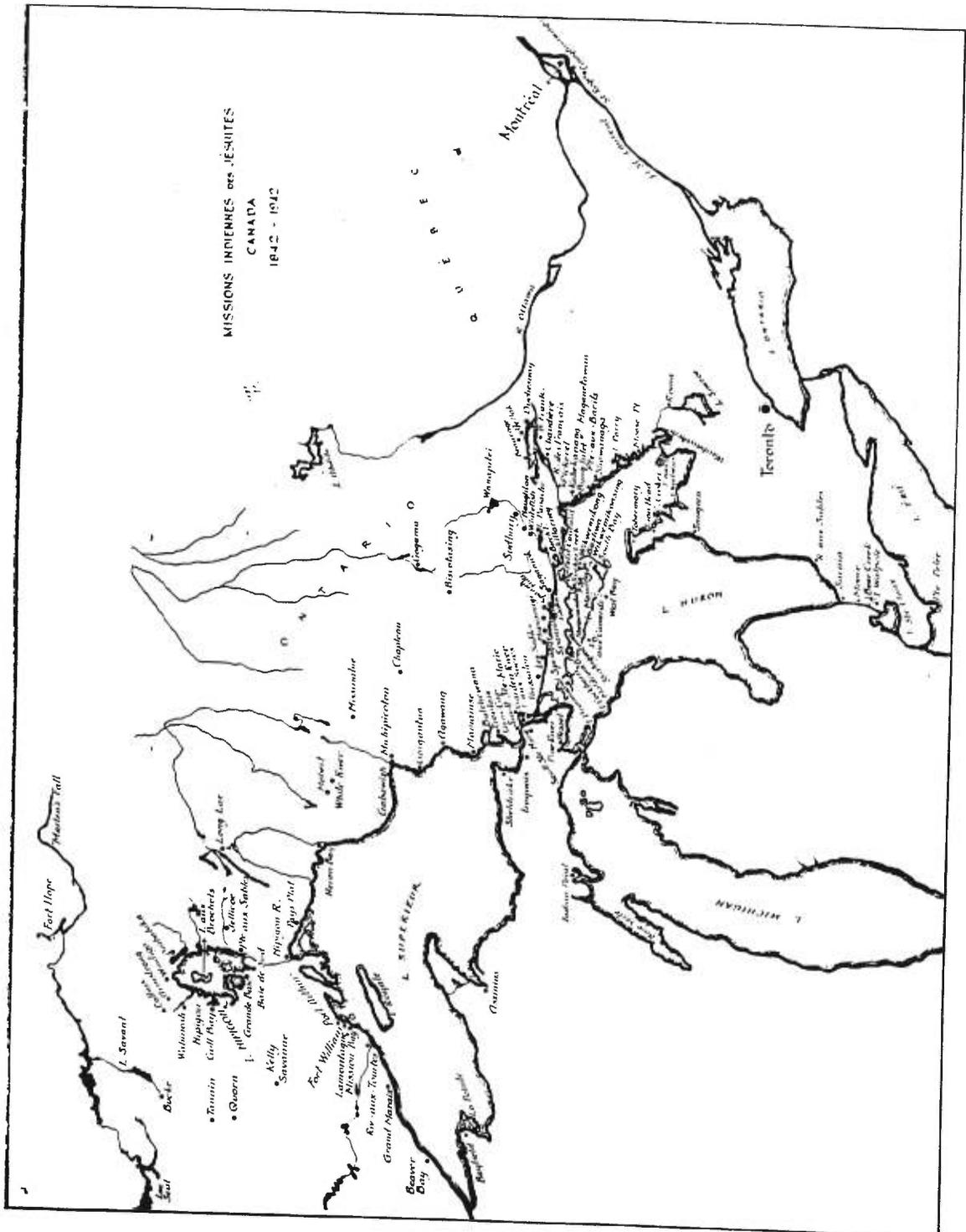
¹ La mission se rapporta directement au généralat de Rome.

² La mission fut reconnue comme une entité juridique par le gouvernement de la province de Québec.

³ La province jésuite du Canada fut scindée en province francophone du Bas-Canada, basée à Montréal, et en vice-province anglophone du Haut-Canada, basée à Toronto.

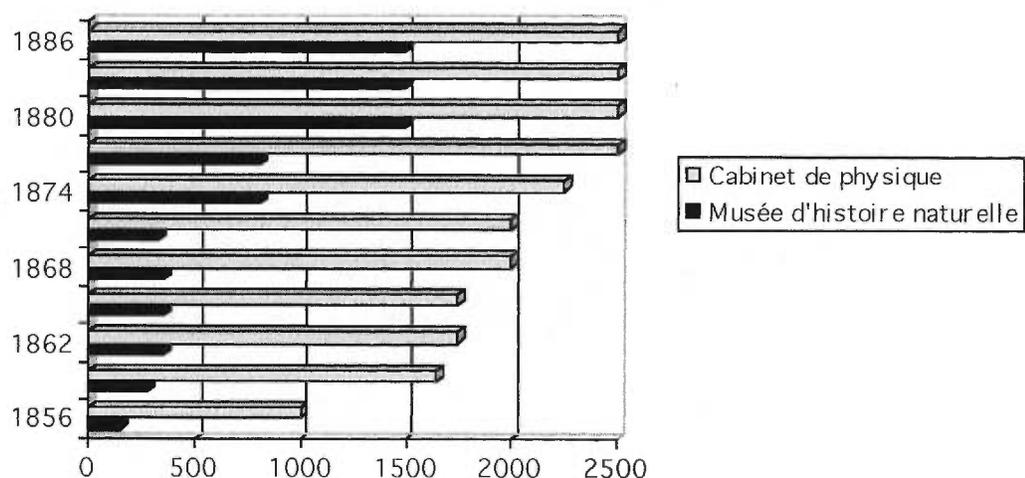
Plus petite, cette dernière unité administrative n'obtint son plein statut de province qu'en 1939. Selon l'archiviste de la province du Haut-Canada, Pat Boyle, une vice-province possède les mêmes pouvoirs qu'une province toutefois elle détient moins de sièges à la congrégation générale à Rome, chargée d'élire le supérieur général de la Compagnie.

ANNEXE II LES MISSIONS AMÉRINDIENNES DU CANADA¹



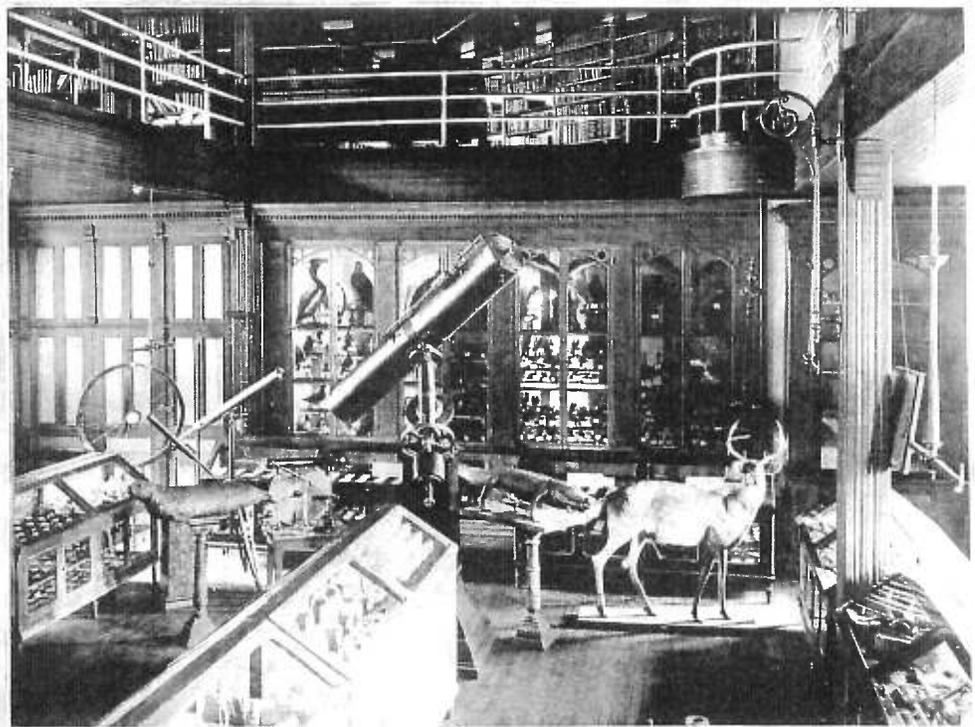
¹ La Compagnie de Jésus au Canada - I.H.S. - 1842-1942: l'œuvre d'un siècle, Montréal, Maison Provinciale (Compagnie de Jésus), 1942, p. 122.

ANNEXE III
VALEURS EXPRIMÉES EN DOLLARS DES COLLECTIONS
D'INSTRUMENTS DE PHYSIQUE ET DE SPÉCIMENS D'HISTOIRE
NATURELLE DU COLLÈGE SAINTE-MARIE DE MONTRÉAL
1856-1886¹



¹ Valeurs exprimées en dollars extraites des *Rapports annuels du recteur du Collège Sainte-Marie à Montréal au Surintendant des écoles en vertu de l'Acte pour l'encouragement de l'éducation supérieure*. ASJCF, Fonds du Collège Sainte-Marie, C1-164, 1856, 1861, 1866; C1-165, 1871, 1876, 1881 et 1886. En 1886, le rapport indiquait quatre mille dollars pour les deux types de collection. Le formulaire ne détailla plus ces valeurs - inchangées en 1887 - à partir de 1888.

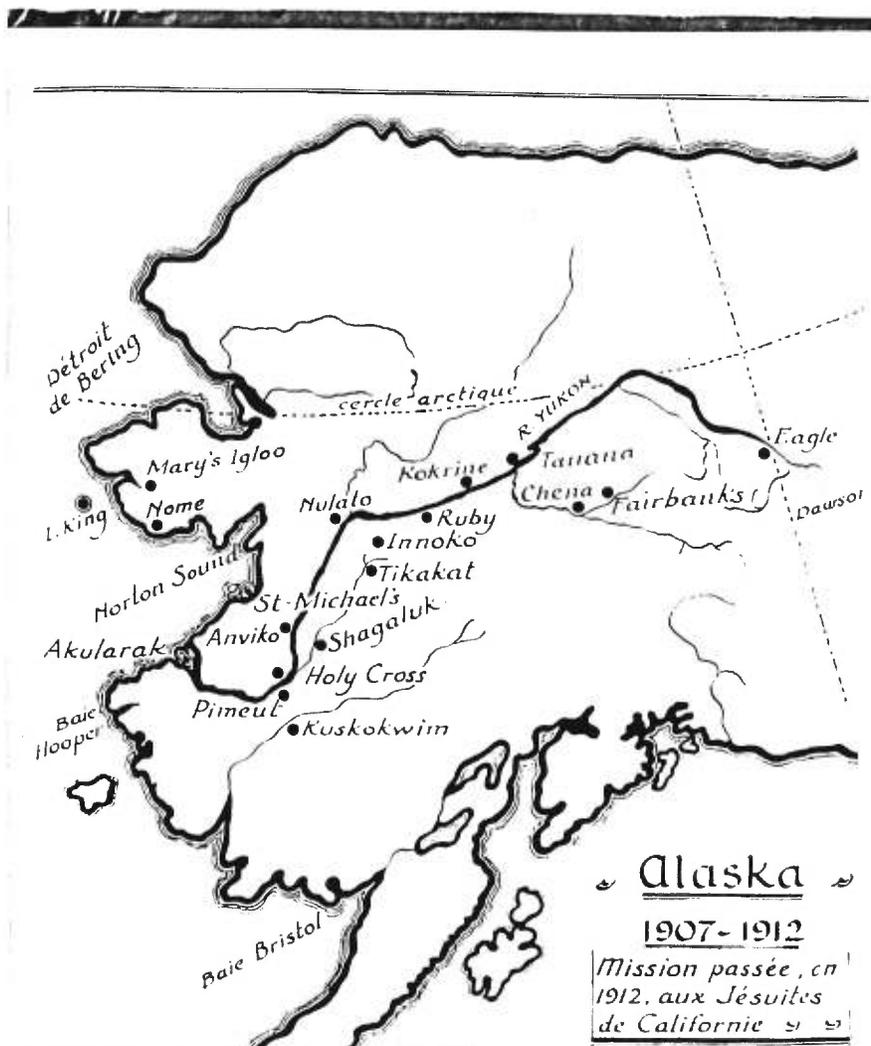
ANNEXE IV
LE MUSÉE DU COLLÈGE SAINTE-MARIE, VERS 1918¹



COIN DE MUSÉE.

¹. Photographie tirée de Philippe Lesage, « Le Musée », dans *Collège Sainte-Marie. Troisième souvenir annuel, 1918*, Montréal, Imprimerie du Messenger, 1918, p. 31.

ANNEXE V
LA MISSION D'ALASKA¹



¹. La Compagnie de Jésus au Canada - I.H.S. - 1842-1942: l'œuvre d'un siècle. Montréal, Maison Provinciale (Compagnie de Jésus), 1942, p. 125.

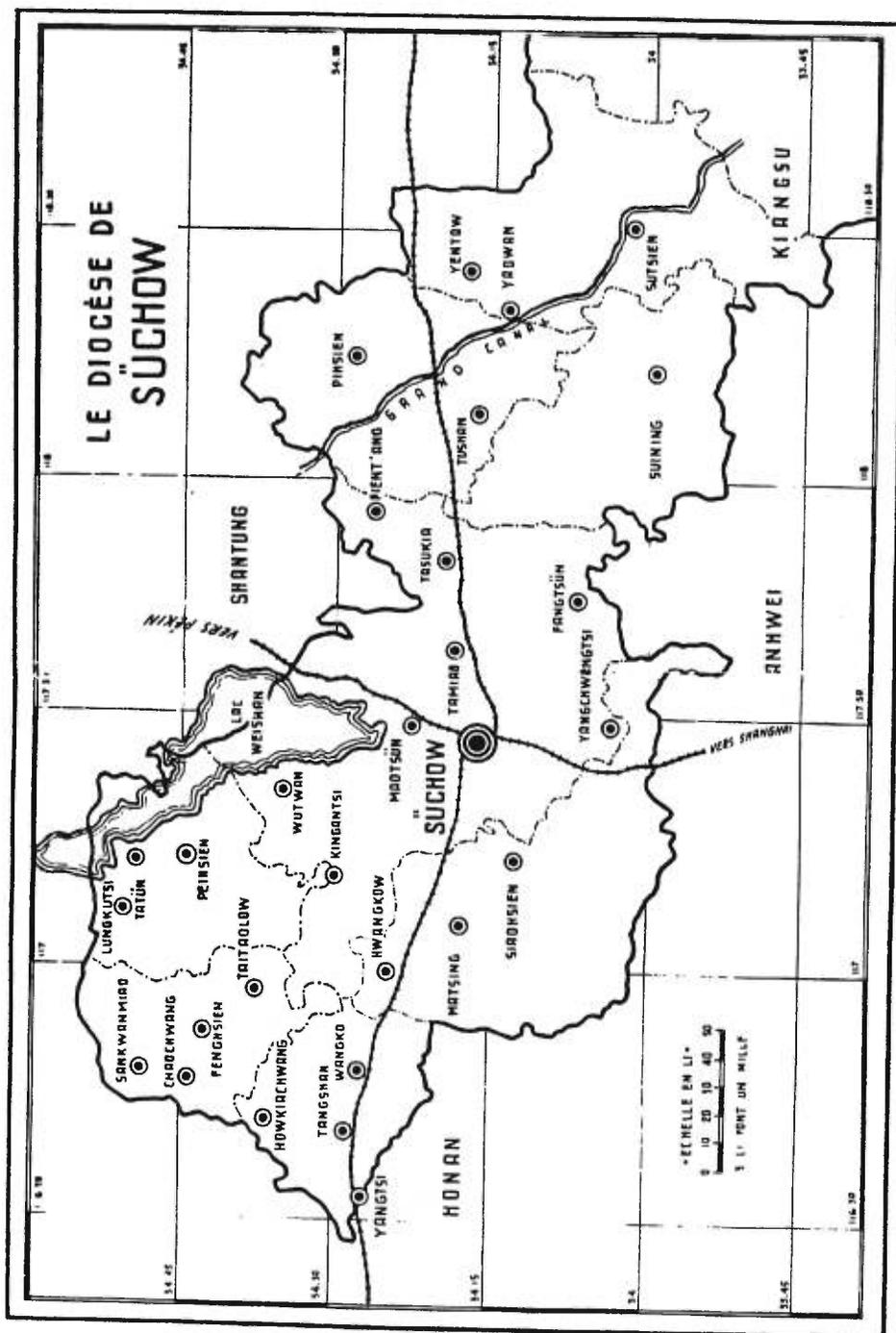
ANNEXE VI

LA CHINE VERS 1935¹



¹ Jean Chesneaux et Françoise Le Barbier, *Histoire de la Chine. Volume 3: La marche de la Révolution, 1921-1949*, Paris, Hatier, 1975, p. 23.

ANNEXE VII
LA MISSION DU XUZHOU EN CHINE¹



¹ Carte reproduite dans Rosario Renaud, *Le diocèse de Suchow (Chine). Champ apostolique des Jésuites canadiens, de 1918 à 1954*, Montréal, Bellarmin, 1982, p. 8.

ANNEXE VIII

PROCUREURS, ADJOINTS DU PROCUREUR, CONSERVATEURS DU MUSÉE CHINOIS ET MODÉRATEURS DE L'ACADÉMIE DES MISSIONS

Proc. miss. sin. ¹	Adi. proc. miss. sin. ²	Cur. museum sin.	Mod. adac. sin.
1919 Lalande, Joseph, ... proc. prov. ³			
1928 Lalande, Joseph, proc. prov. Lacouture, O. ⁴			Tremblay, Arthur ⁵
1929 Lacouture, O. Lavoie, J.-L. ⁶			Proulx, Armand ⁷
1930 Lavoie, J.-L.			Proulx, Armand
1931 Lavoie, J.-L.			Proulx, Armand
1932 Lavoie, J.-L.	Paré, Napoléon		Proulx, Armand
1933 Roy, Arsène	Lavoie, J.-L.		Renaud, Rosario ⁸
1934 Roy, Arsène	Lavoie, J.-L.		Renaud, Rosario
1935 Roy, Arsène	Lavoie, J.-L.		Gauthier, Paul-Émile
1936 Roy, Arsène	Lavoie, J.-L.		Gauthier, Paul-Émile
1937 Vanier, Lionel	Lavoie, J.-L.		Gauthier, Paul-Émile
1938 Bournival, Phil. ⁹	Lavoie, J.-L.		Contant, Gaston
1939 Lemay, Samuel	Lavoie, J.-L.		Matte, Lucien Zipfel, Léon ¹⁰

1. Procureur des missions de Chine.

2. L'abréviation latine « adi. » signifie « adjoint » ou « assistant ». Adjoint au procureur des missions de Chine.

3. Procureur provincial.

4. Onésime Lacouture, en poste au noviciat de la maison Saint-Joseph, au Sault-au-Récollet, dans le nord de Montréal.

5. Georges Marin fonda l'Académie des missions en juin, Tremblay fut élu premier directeur mais le titre de modérateur n'apparut pas au catalogue. Rosario Renaud, *Le diocèse de Sūchow (Chine). Champ apostolique des Jésuites canadiens, de 1918 à 1954*, Montréal, Bellarmin, 1982, p. 20.

6. Joseph-Louis Lavoie.

7. Proulx était en première année de théologie au scolasticat de l'Immaculée-Conception de Montréal.

8. Au 1^{er} novembre 1933.

9. Philippe Bournival.

ANNEXE IX

EXTRAIT DU CALEPIN DE VOYAGE D'ADÉLARD DUGRÉ, PROVINCIAL DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS AU CANADA FRANÇAIS, 1934¹

Mardi, 25 sept.

Nous visitons: [...]

5° l'orphelinat (Tou-sè-wè [Tushanwan], garçons)

J'en suis émerveillé: imprimerie et libr., calendriers, images, etc.

Orfèvrerie, tous les vases sacrés et objets pour culte; menuiserie, meubles précieux, autels, statues; forges, cloches, etc.

Il y a là 600 ouvriers, dont 300 orphelins et 300 adultes, anciens orph. mariés. Gr. acquit (*sic*), au point de vue affaires, que de magnifiques établiss. Objets du culte, mobilier d'églises, d'écoles, de résid. europ., etc.

Reste à visiter: le San moy yeu [Shengmuyuan] (?) filles.

le gr. sém., résid. de Mgr

l'Aurore

les écoles. [...]

Samedi, 29 sept.

[...] Dans l'après-midi du samedi, le P. Sansoucy me conduit à l'orphelinat des filles, San Mou Yeu [Shengmu yuan] (?), dirigé par les Auxiliatrices du Purg.

Il y a là: noviciat des Auxil., maison centrale, etc.

 " " Présentandines;

 Pensionnat pour les chrétiennes;

 " " " païennes;

 Ecole de plusieurs centaines d'enf.,

 Crèche où l'on reçoit 2000 bébés par année;

 Orphelinat pour les survivantes;

 Asile pour aveugles et infirmes;

 Ouvroir où travaillent 300 femmes;

 Oeuvre pour les marins français;

 Grands jardins, etc.

¹. ASJCF, BO-72-11, 1, Calepin, Adélarde Dugré: « Voyage en Chine - 1934-35 - retour par Rome », 1934-09-25 et 1934-09-29.

ANNEXE X

LISTE DE COMMANDE D'OBJETS CHINOIS, VERS 1932-1933¹

Villa Garnier

633, CHEMIN STE-FOY
QUÉBEC



Liste d'objets à trouver à Shanghai et à faire expédier avec les prix d'achat, soit sur facture séparée, soit sur les objets eux-mêmes de préférence.

- 5 cadrans solaires avec boussoles
- 6 mains en ivoire pour se gratter
- 6 petites boîtes à parfum laquées avec incrustation en écaille
- 50 petits cadres à portraits en bois commun légèrement sculptés, forme grandeurs variées.
- 12 petits bénitiers en bois sculpté
- 4 séries de porcelaine de I-hsing: théière et plateau, tasse, etc.
- Une quantité moyenne de couloeuvers et de bibelots articulés. Q
- Une quantité moyenne de poussahs de bonze et autres statues peu dispendieuses mais amusantes.
- 2 douzaines de fume-cigarettes sculptés ou peints en os et en ivoire.
- 3 douzaines d'éléphants en os ou en ivoire (petits pour loquets.
- 4 douzaines d'éventails en plume peintes et montées sur ivoire découpée.
- 12 Paysages gravés sur argent, grandeurs diverses.
- 12 de petits coffrets à cigarettes sculptés et incrustés
- 2 douzaines d'étuis à cigarettes en cloisonné
- 2 " de cendriers en cloisonné
- 1 " de potiches en cloisonné
- 1 " de pieds de lampes en bois sculpté
- 1 bonne série de figurines en bois de fusain ciré, des grosses et des petites, mais belles comme celles du Fr. Beck.
- 4 douzaines de paysages en soie tissée, différentes grandeurs, en noir et en couleur
- 1 bonne série de paysages peints à l'eau, sur papier assez raide. variété dans les dessins

¹ AMC, Dossier CA89-176, Joseph-Louis Lavoie, « Liste d'objets à trouver à Shanghai et à faire expédier », vers fin 1932-février 1933.

ANNEXE XI

LISTE DE COMMANDE D'OBJETS CHINOIS, 1937¹

cendriers en bois incrusté en nacre et laqués	150 grands (3 ou 4 pces)	.15
" " " " " "	200 petits (env. 3pouces)	.12
" en pierre de savon avec légère sculpture à l'intérieur		
teintes plutôt foncées et de diverses couleurs	300.....	.10
" en pierre de savon complètement blancs, teinte de diverses formes	50.....	.35
" en pierre de savon complètement roses div. formes	100.....	.35
" en pierre de savon en forme de tasse, avec anse		
gris vert, comme les cendriers de la 1ere série	300.....	.20
Porte-allumettes ou porte-cure-dents en pierre de savon avec les trois petits singes collés à la base alentour.	200.....	.20
Appui-livres en pierre de savon ni blanc ni rose mais sculptés en arbre, bateau, etc. diverses couleurs plutôt gros que petits.	12 paires env.	\$1.30 la paire
Presse-papiers en pierre de savon, motifs de couleur pâle sur base plus sombre en pierre aussi.	15.....	.30
Statuettes en pierre de savon, génies, divinité etc. de 4 ou 5 pouces en montant.	50.....	1.60 chacun
Vases à fleurs en pierre de savon gros et petits, simples et accouplés de toutes les couleurs et de 6 à 12 pces accouplés veut dire 2 sur la même base; simple veut dire sujet formant la paire sur des bases différentes.	50.....	1.00 à 4.00
fume-cigarettes en ivoire, sculptés.....	2 doz à	\$6.40 la doz.
Des cabarets laqués noir, incrustés d'écaille, plutôt longs que larges	1 doz. à	?
Quelques morceaux de ce qui se vend pour du jade, en forme de petits vases, d'animaux, statuettes etc cloches, etc.....		
Statuettes en bois rouge-brun de 6 à 8 pouces	1 doz	
Des bibelots à votre choix, originaux, curieux et à bon marché.		
De beaux ivoires, même un peu coûteux, pagodes, barque, boule concentrique, mains à gratter le dos, en ivoire ou en bois (les mains) (une bonne quantité de celles-ci)		
Pas de bibelots en terre cuite, petites vaches etc.. pas du tout.		
Pas de soies tissées non plus.		
Pas de cadres ni en liège ni autrement.		
Pas de potiches en porcelaines.		
Statuettes en porcelaine, toutes les grandeurs à partir de 10 pouces en montant, même si elles coûtent un peu.		
Des petits antiques artistiques d'occasion, statuettes originales, sujets bien chinois curieux et alléchants.		

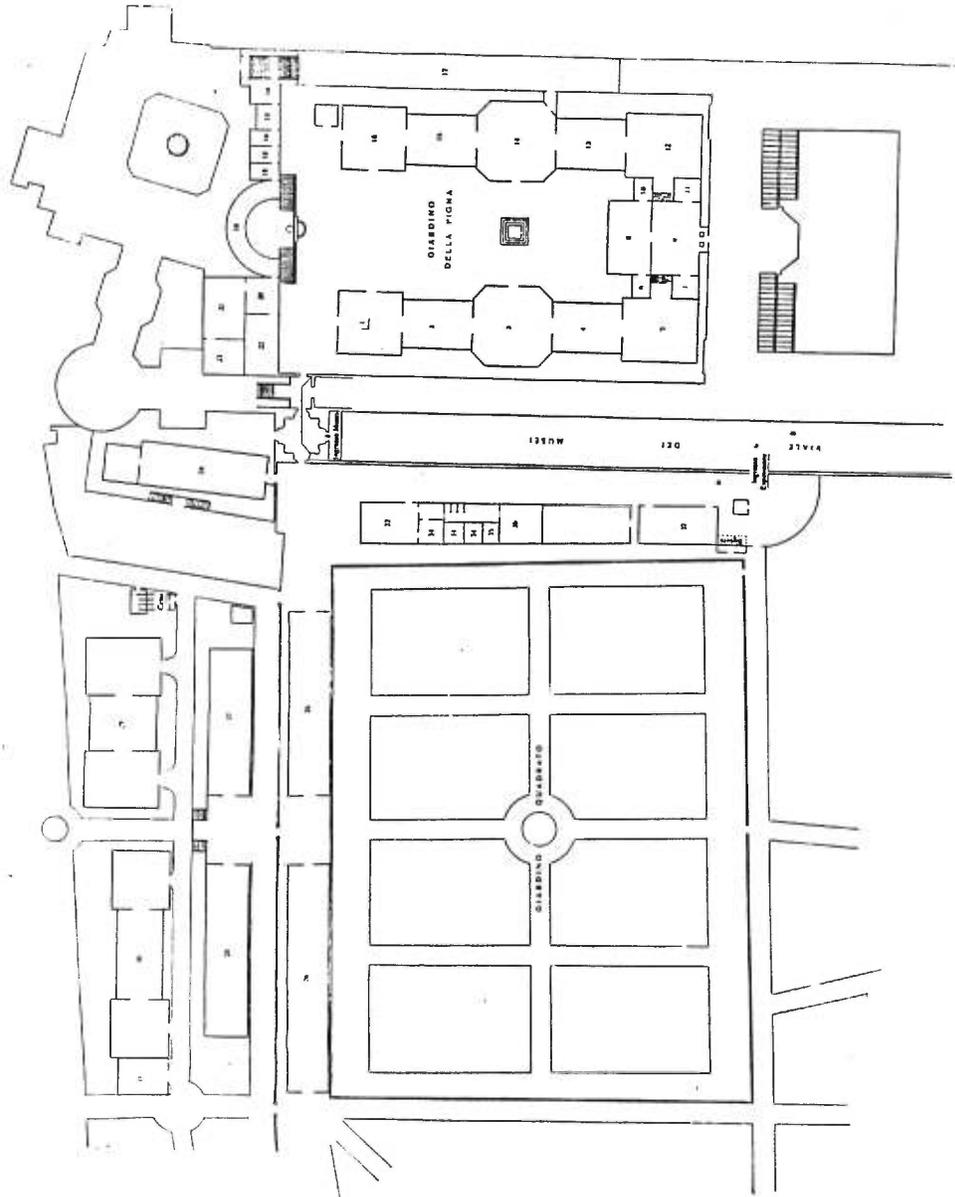
¹ AMC, Dossier CA89-176, Lettre de Joseph-Louis Lavoie à Adrien Sansoucy, 1937-03-01.

ANNEXE XII

PLAN DE L'EXPOSITION VATICANE DE 1925¹

24

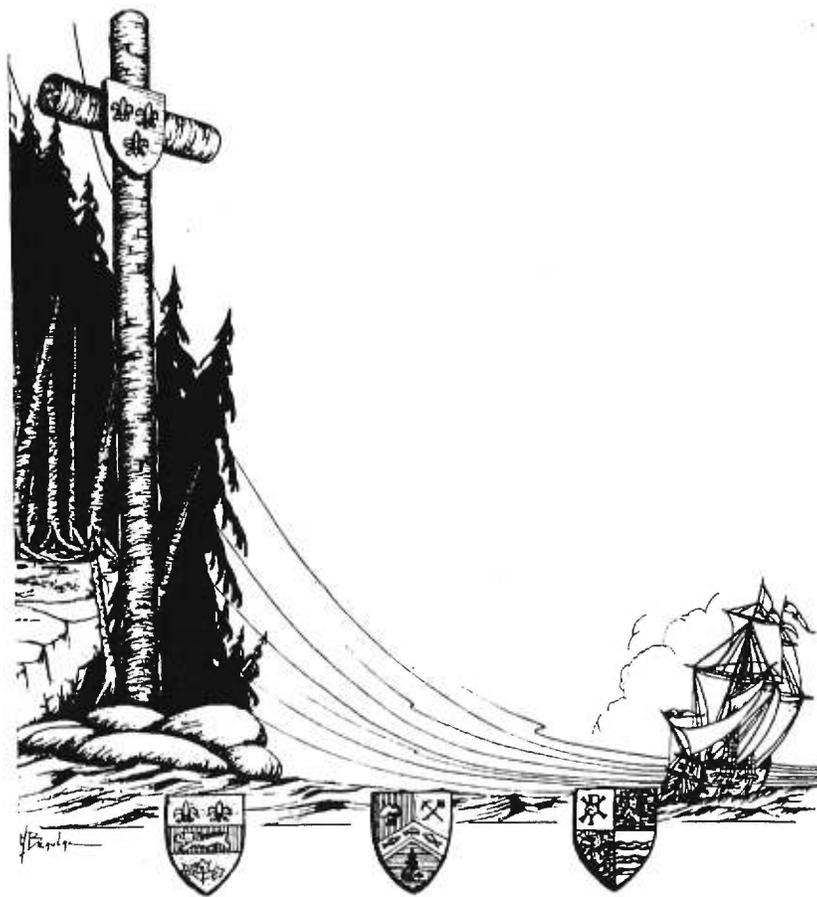
REVUE ILLUSTRÉE DE L'EXPOSITION MISSIONNAIRE VATICANE



PLAN DE L'EXPOSITION.

- | | | |
|---|---|--|
| <p>1. Pavillon de la Terre Sainte.
2. Histoire des Missions.
3. Salle des Martyrs.
4. Pavillon d'Ethnographie et de l'Ethnologie.
5. Pavillon de l'Amerique Septentrionale et Centrale.
6-8-10. Bibliothèque Missionnaire.
7. Rites Orientaux</p> | <p>9. Congrégation de la Propagande et Statistiques.
11. Rites Orientaux.
12. Amérique Méridionale.
13. Asie Mineure et Asie As.
14. Indes.
15. Indes et Ceylan.
16. Indochine.
17. Activité des Instituts Missionnaires.</p> | <p>18. Missions d'Europe.
19. Concours scientifique et oeuvre civilisatrice des Missions.
20. Oeuvre de la Ste. Enfance.
21. Oeuvres Nationales Auxiliaires des Missions.
22. Oeuvre de St. Pierre Apôtre - Oeuvre Apostolique et Oeuvre de la</p> |
| <p>23. Propagation de la Foi.
24. Oeuvres Nationales Auxiliaires des Missions.
25. Section Médicale.
26. Chine.
27. Chine - Corée.
28. Asie Insulaire.
29. Japon - Philippines.
30. Afrique Centrale et Australie.</p> | <p>31. Afrique Septentrionale et Centrale.
32. La vie à Bagdad.
33. Buffet.
34. Office de la Direction.
35. Rédaction de la Revue Illustrée.
36. Personnel.
37. Bureau de Vente.
38. Bureau des Billets d'entrée.</p> | |

ANNEXE XIII
EMBLÈME DE LA SEMAINE MISSIONNAIRE DE TROIS-RIVIÈRES
1935¹



¹. *Trois-Rivières 1935*, p. 36.

ANNEXE XIV
LA NOUVELLE-FRANCE
DANS LES EXPOSITIONS MISSIONNAIRES AU QUÉBEC

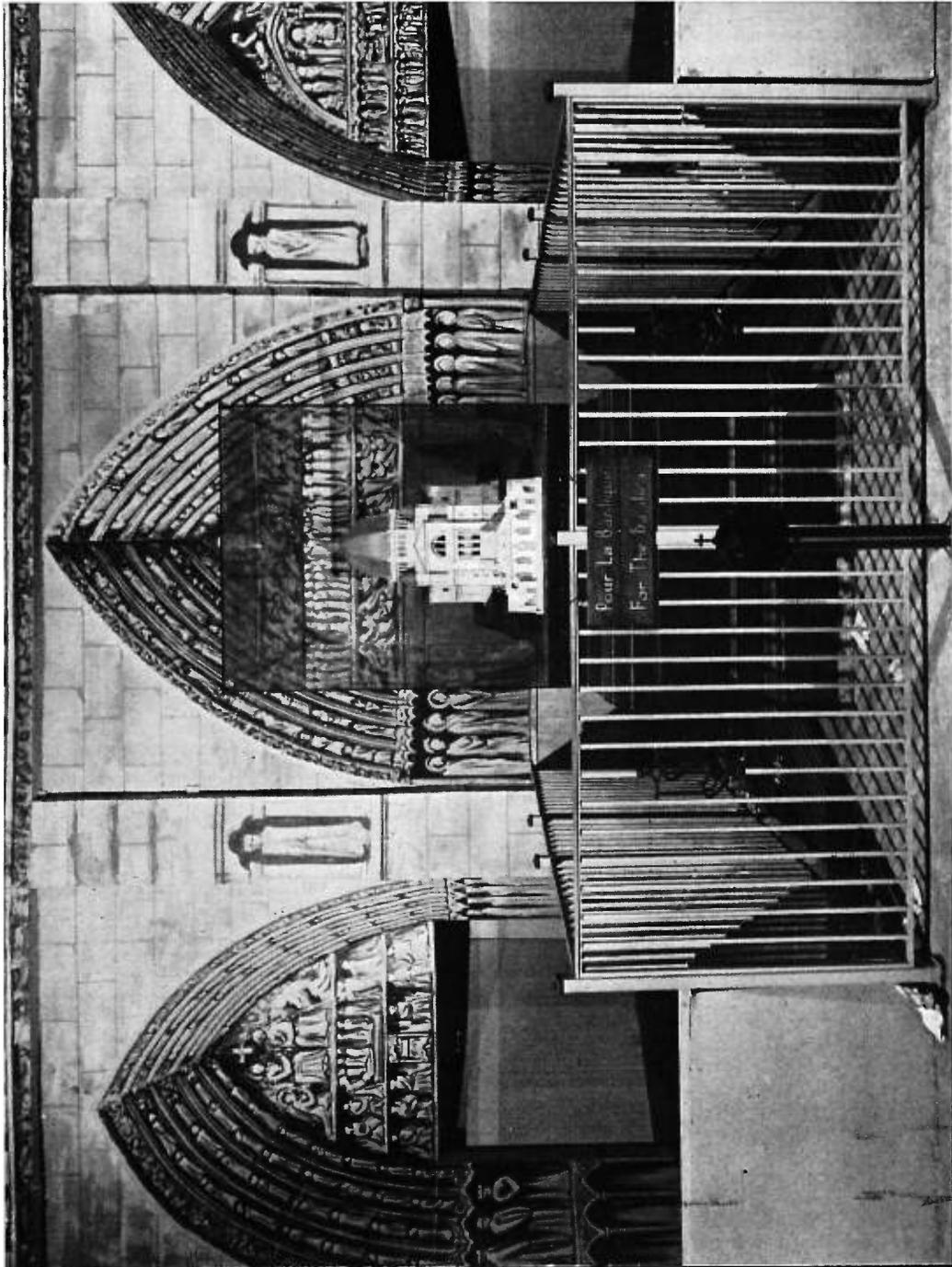
Exposition	Nombre total de kiosques	Communautés exposantes en activité au XVII^e et au XVIII^e siècle	Rapport
Joliette	33	9	0,27
Montréal, 1930	35	5	0,14
Trois-Rivières	34	5	0,15
Sherbrooke	37	5	0,14
Montréal, 1942	41	7 ¹	0,17

Sources: *Joliette 1927, Montréal 1930, Trois-Rivières 1935, Sherbrooke 1941 et Ville-Marie missionnaire, 1642-1942.*

¹ J'ai ajouté la Ligue missionnaire étudiante aux six communautés « fondatrices ». La LMÉ, sous la direction des jésuites, présentait son propre kiosque dont les expôts illustraient principalement l'époque de la Nouvelle-France:

Les travaux portaient sur différents thèmes. Dans l'esprit de l'Exposition, la plupart toutefois des sujets rappelaient les origines missionnaires de Montréal. Les figures des fondateurs, nos premiers missionnaires religieux, toute la phalange d'apôtres que furent nos ancêtres, se retrouvaient sur ces peintures, ces gravures découpées, et dans les dissertations scolaires. *Ville-Marie missionnaire 1642-1942*, p. 245.

ANNEXE XV
ENTRÉE DE L'EXPOSITION
VILLE-MARIE MISSIONNAIRE, 1642-1942¹



¹ Ville-Marie missionnaire 1642-1942, p. 224.

ANNEXE XVII
VUE DE LA CROISÉE DU TRANSEPT
VILLE-MARIE MISSIONNAIRE, 1642-1942¹



¹. *Ville-Marie missionnaire 1642-1942*, p. 226.

ANNEXE XVIII
LES PRINCIPAUX COMITÉS D'ORGANISATION

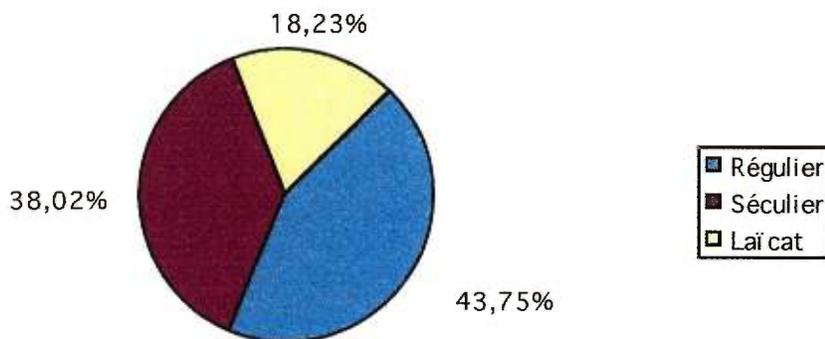
	Exécutif			Salle			Finances			Réceptions			Propagande			Publicité			Fêtes religieuses			Conférences		
	R	S	L	R	S	L	R	S	L	R	S	L	R	S	L	R	S	L	R	S	L	R	S	L
1927 ¹	4	2	0	?	?	?	?	?	?	?	?	?	?	?	?							?	?	?
1930 ²	7	5	0	3	0	2	3	2	0	2 ³	3	0	4	1	0							3	3	0
1935	3	2	0	1	2	2	0	3	0	←			2	0	1	←						1	2	0
1941	0	9	6	2	3	3	0	4	2	1	3	2	6	8	4	2	4	3	0	3	2	3	5	2
1942	6	1	2	7	0	0	2	2	3	5	0	1	6	0	0									
TOTAL	20	19	8	13	5	7	5	11	5	8	9	3	18	9	5	2	4	3	4	8	2	14	8	2

R = clergé régulier; S = clergé séculier; L = laïc

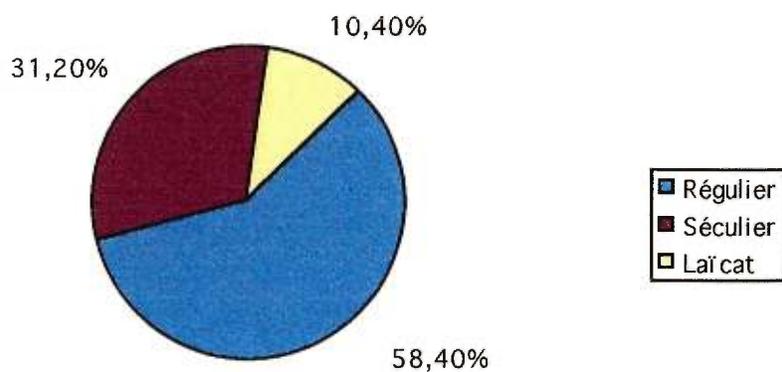
Sources: *Joliette 1927, Montréal 1930, Trois-Rivières 1935, Sherbrooke 1941 et Ville-Marie missionnaire 1642-1942.*

1. En 1927, l'exécutif fut soutenu par un comité de tertiaires franciscains formés de vingt et un laïcs dont douze femmes, dirigé par la fraternité des prêtres tertiaires du diocèse de Joliette. Il n'y a toutefois pas de chiffres disponibles sur le nombre de prêtres assurant cette direction. En outre le volume-souvenir ne fait état d'aucun autre comité. *Joliette 1927, p. 31, 91-92.*
2. Il y eut aussi deux comités surnuméraires, celui de la Journée missionnaire du clergé et celui de l'Aide aux missions. Ce dernier comité comptait cinq religieuses dans ses rangs. *Montréal 1930, p. 23.*
3. Deux religieuses. *Montréal 1930, p. 23.*
4. Dont deux religieuses. *Montréal 1930, p. 23.*

ANNEXE XIX
LE CLERGÉ ET LE LAÏCAT DANS L'ORGANISATION
DES EXPOSITIONS MISSIONNAIRES AU QUÉBEC



Participation du clergé et du laïcat
aux principaux comités d'organisation pour l'ensemble des
expositions missionnaires nationales



Participation du clergé et du laïcat aux principaux comités
d'organisation à l'exclusion des données de l'exposition de
Sherbrooke en 1941

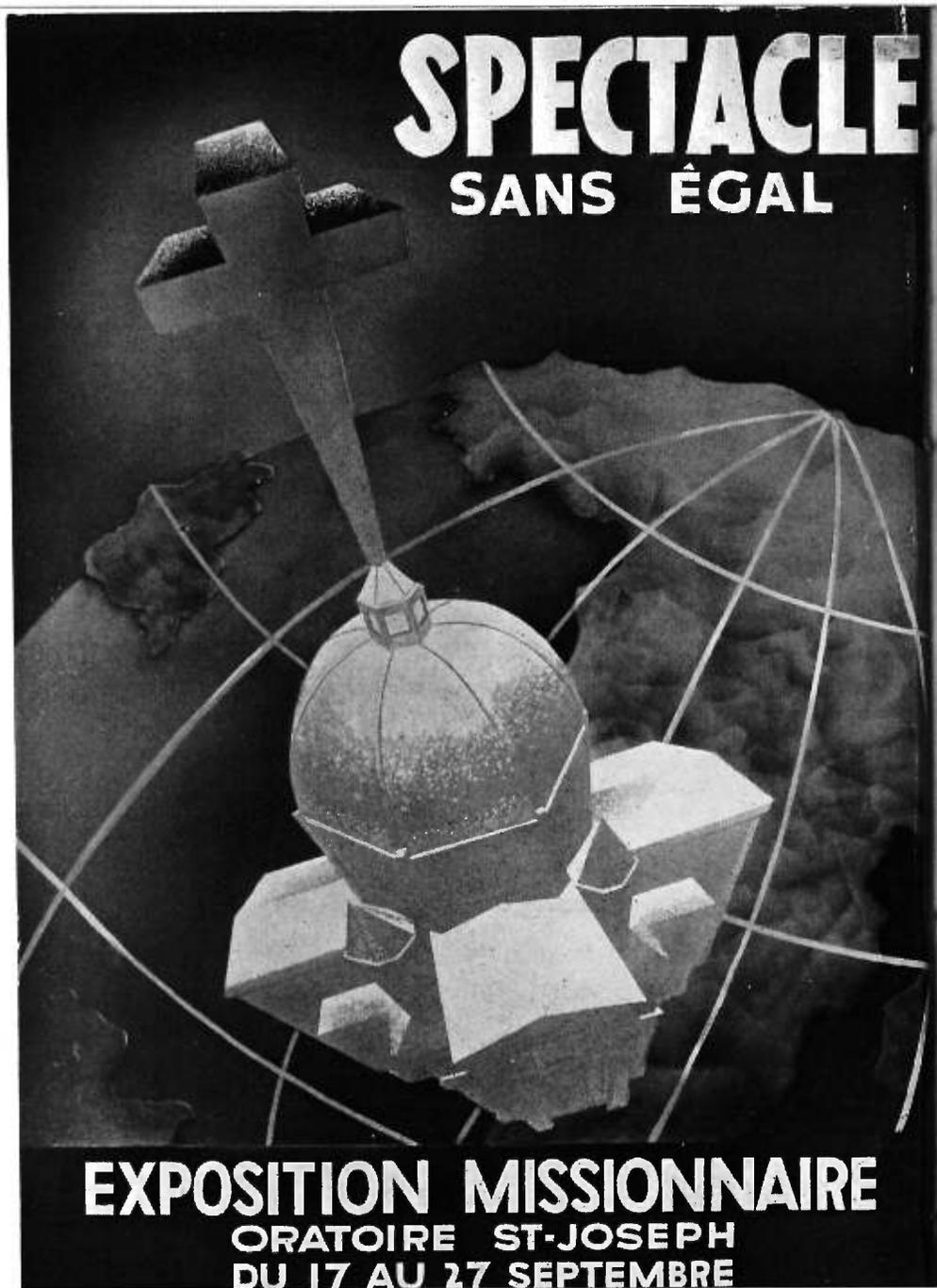
Sources: *Joliette 1927, Montréal 1930, Trois-Rivières 1935, Sherbrooke 1941 et Ville-Marie missionnaire 1642-1942.*

ANNEXE XX
VUE DE L'ORATOIRE SAINT-JOSEPH
VILLE-MARIE MISSIONNAIRE, 1642-1942¹



¹ Ville-Marie missionnaire 1642-1942, p. 24.

ANNEXE XXI
AFFICHE
*VILLE-MARIE MISSIONNAIRE, 1642-1942*¹



¹ *Ville-Marie missionnaire 1642-1942*, p. 66.

	Proc. miss. sin.	Adi. proc. miss. sin.	Cur. museum sin.	Mod. adac. sin.
1940	Roby, Ernest	Lavoie, J.-L.	Lavoie, J.-L.	Bouchard, L. (adi.)
1941	Roby, Ernest	Lavoie, J.-L.	Lavoie, J.-L.	Telmosse, Louis
1942	Roby, Ernest	Lavoie, J.-L.	Lavoie, J.-L.	Telmosse, Louis
1943	Roby, Ernest	Lavoie, J.-L.	Lavoie, J.-L.	Matte, Lucien
1944	Lajoie, Lucien Proc. miss. ¹¹		Lavoie, J.-L.	
1945	Bouchard, Louis Proc. miss., Prom. oper. miss. sin.	Lavoie, J.-L. Prom. oper. miss. sin.	Lavoie, J.-L. Cur. ger. mus. sin. ¹²	
1946	Bouchard, Louis Proc. miss., Prom. oper. miss. ¹³	Painchaud, Guy Adi. prom. oper. miss. sin.	Bouchard, L. Cur. ger. mus. sin.	
1947	Bouchard, Louis Proc. miss., Prom. oper. miss.	Boileau, Alphonse Bourassa, Léo P. Gauvreau, Gust. ¹⁴ Adi. prom. oper. miss. sin.	Bouchard, L. Cur. ger. mus. sin.	

Sources: *Catalogus Provinciæ Canadensis, Societatis Jesu* et *Catalogus Provinciæ Canadæ Inferioris, Societatis Jesu*, 1919-1947.

¹⁰. ASJCF, M-7, Cl.7, 70, Académie des missions, 1938-1941, Lettre du père Léon Zipfel à J.-L. Lavoie, 1938-02-07. Zipfel annonçait que Lucien Matte, trop accaparé par la préparation de sa prêtrise, avait donné sa « démission » à l'Académie et qu'il le remplaçait.

¹¹. Avec le départ des premiers missionnaires pour l'Éthiopie, le procureur des missions de Chine devint simplement procureur des missions. L'année suivante, on retrouve au catalogue le statut de « promoteur de l'œuvre missionnaire chinoise ».

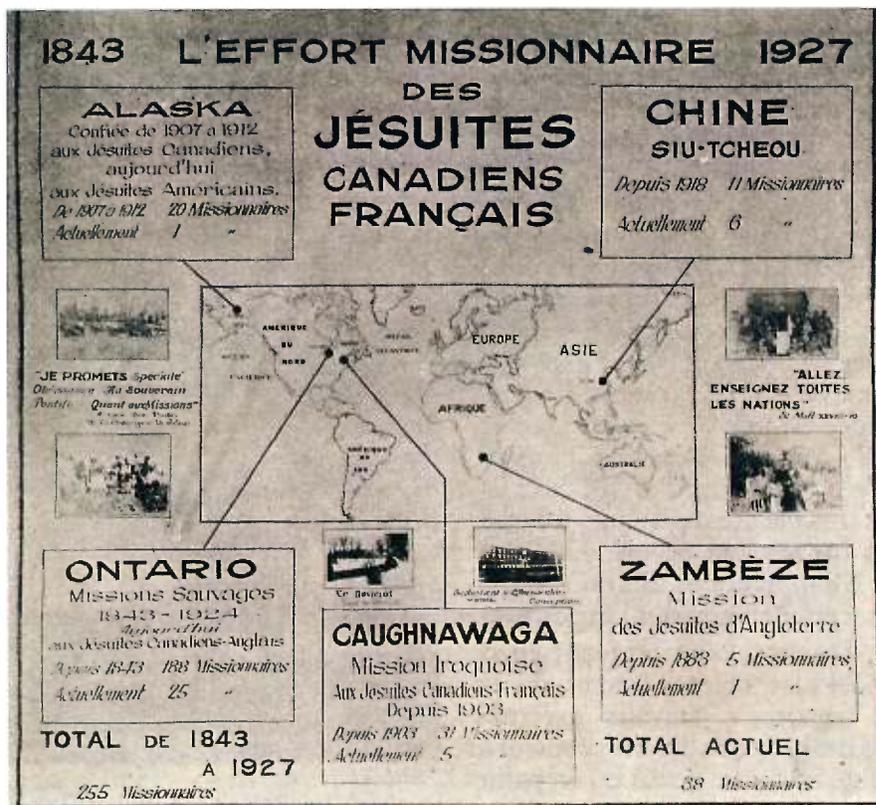
¹². La mention « Cur. ger. mus. sin. », conservateur du musée chinois, apparaît pour la dernière fois au catalogue en 1965. Le père Louis Bouchard occupait alors la fonction.

¹³. Lavoie fut envoyé à la résidence de Sainte-Catherine de Laprairie comme promoteur de la dévotion à Kateri Tekakwitha.

¹⁴. Gustave Gauvreau.

ANNEXE XXII

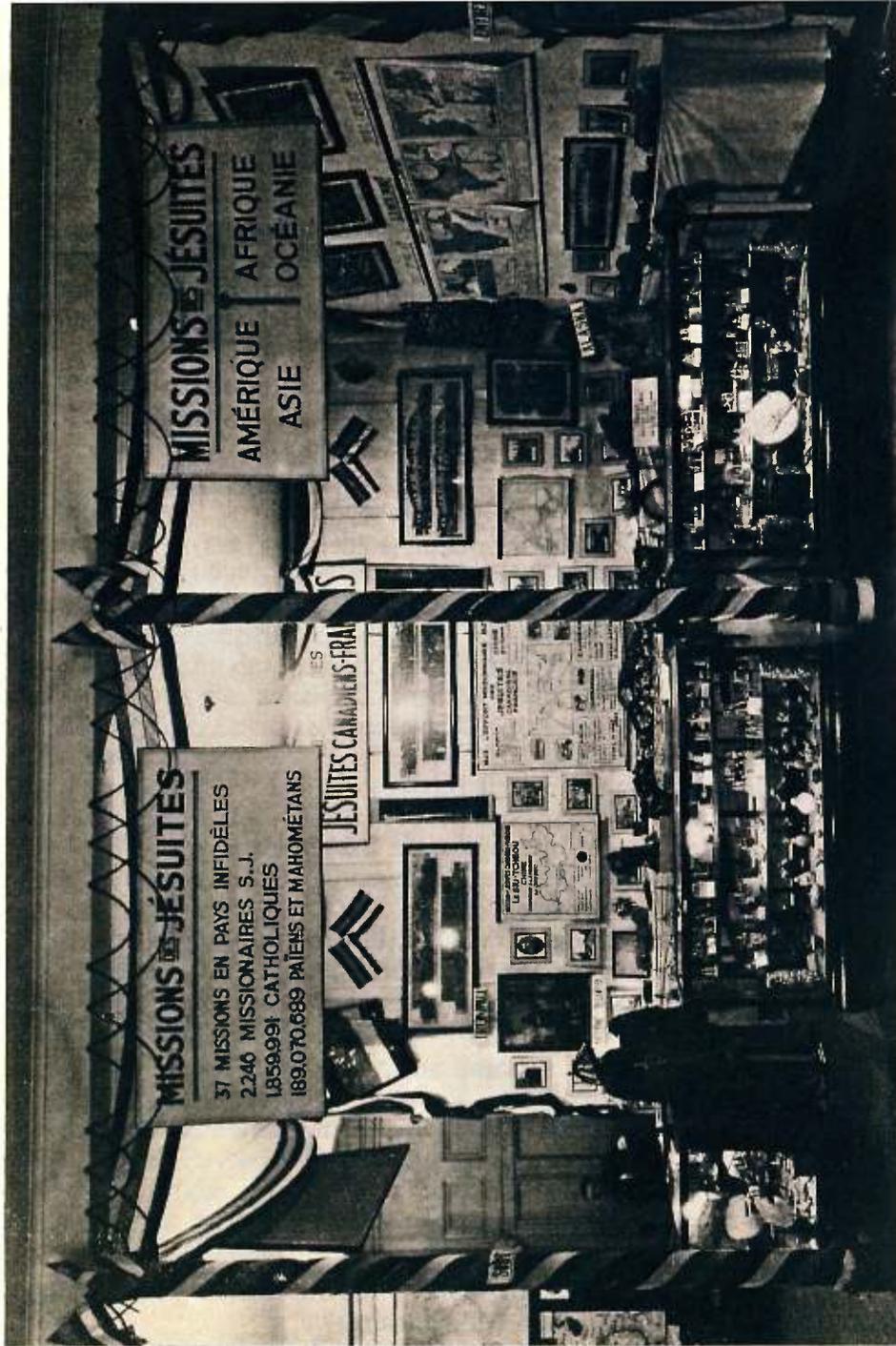
« L'EFFORT MISSIONNAIRE
DES JÉSUITES CANADIENS FRANÇAIS »¹



¹ Joliette 1927, p. 246.

ANNEXE XXIII

LE KIOSQUE DES JÉSUITES CANADIENS FRANÇAIS, 1927¹



¹ Joliette 1927, p. 238.

ANNEXE XXIV
LE KIOSQUE DE LA PROVINCE JÉSUITE DU HAUT-CANADA
1930¹



¹ Montréal 1930, p. 140.

ANNEXE XXV
LE KIOSQUE DES JÉSUITES CANADIENS FRANÇAIS, 1930¹



¹. Montréal 1930, p. 140.

ANNEXE XXVI
LE KIOSQUE DES JÉSUITES CANADIENS FRANÇAIS, 1935¹



¹ *Trois-Rivières 1935*, p. 222.

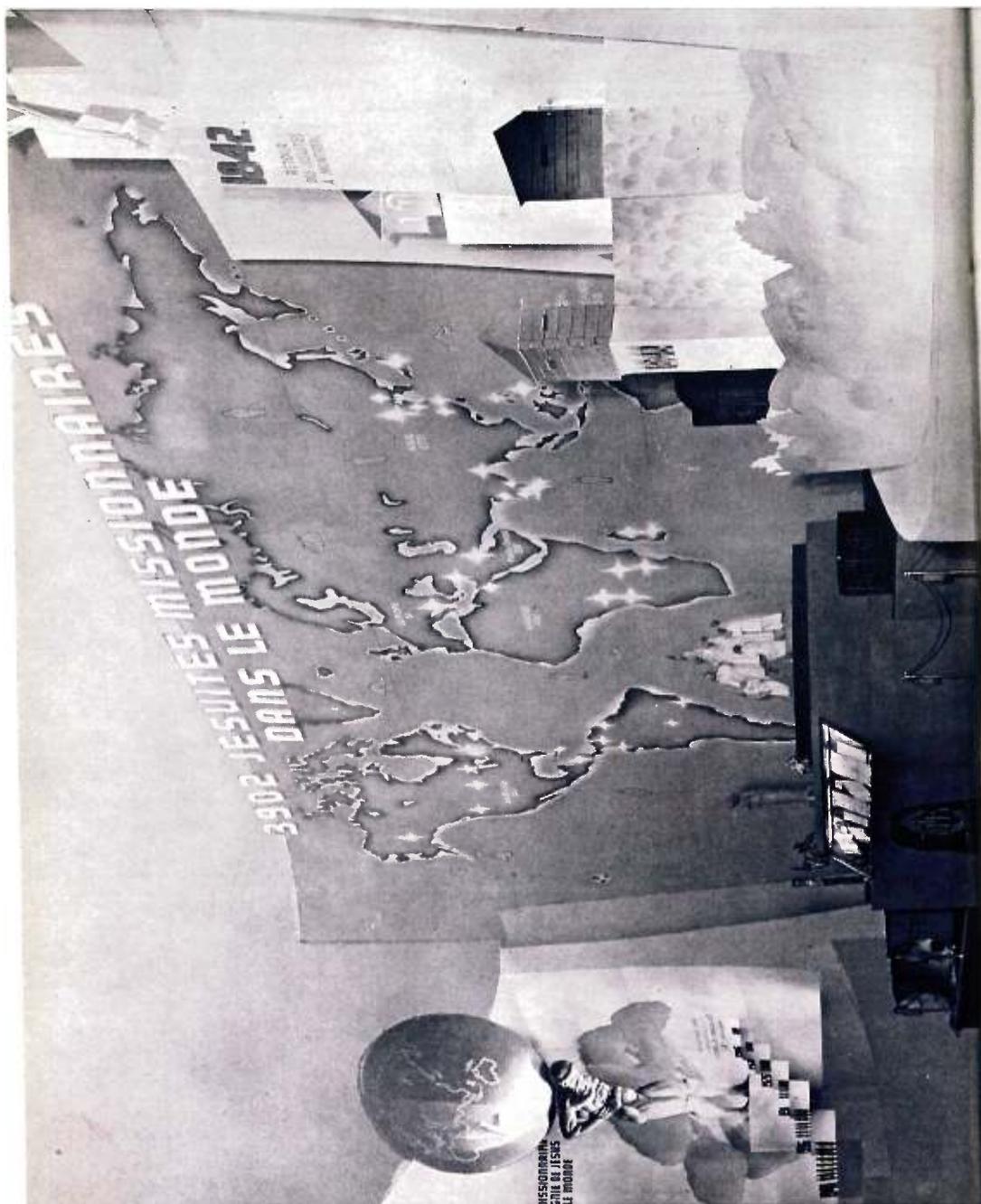
ANNEXE XXVII
LE KIOSQUE DES JÉSUITES CANADIENS FRANÇAIS, 1941¹



¹ Sherbrooke 1941, p. 139.

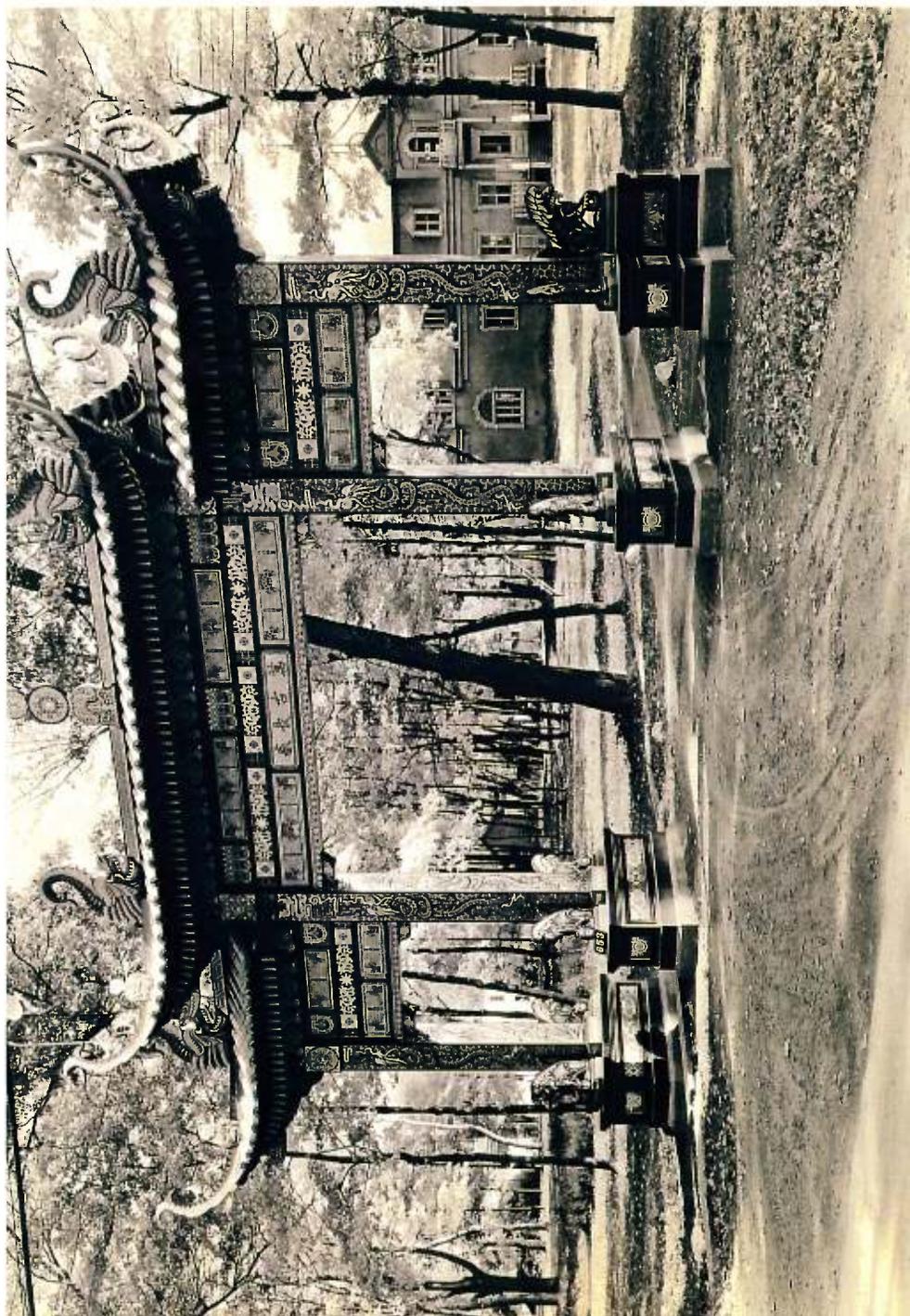
ANNEXE XXVIII

LE KIOSQUE DES JÉSUITES CANADIENS FRANÇAIS
VILLE-MARIE MISSIONNAIRE 1642-1942¹



¹. Ville-Marie missionnaire 1642-1942, p. 250.

ANNEXE XXIX
MUSÉE D'ART CHINOIS, CHEMIN SAINTE-FOY, QUÉBEC
PORTIQUE, VERS 1931-1934¹



¹ Maison Bellarmin, Bureau des Missions, *Musée d'art chinois. Catalogue*, s.d., Procure des missions de Chine, 653, Chemin Ste-Foy, Québec, n.p. Photographie « Edwards, Québec » .

ANNEXE XXX
« SALLE N° 1 »
MUSÉE D'ART CHINOIS, CHEMIN SAINTE-FOY, QUÉBEC¹



¹. Maison Bellarmin, Bureau des Missions, *Musée d'art chinois. Catalogue*, s.d., Procure des missions de Chine, 653, Chemin Ste-Foy, Québec, n.p.

ANNEXE XXXI
« SALLE N° 6 »
MUSÉE D'ART CHINOIS, CHEMIN SAINTE-FOY, QUÉBEC¹



¹ Maison Bellarmin, Bureau des Missions, *Musée d'art chinois. Catalogue*, s.d., Procure des missions de Chine, 653, Chemin Ste-Foy, Québec, n.p.

ANNEXE XXXII

« SALLE N° 6 », VITRINE DES BIBELOTS
MUSÉE D'ART CHINOIS, CHEMIN SAINTE-FOY, QUÉBEC¹



¹. Maison Bellarmin, Bureau des Missions, *Musée d'art chinois. Catalogue*, s.d., Procure des missions de Chine, 653, Chemin Ste-Foy, Québec, n.p.

ANNEXE XXXIII

« SALLE N° 6 », VITRINE DES SUPERSTITIONS
MUSÉE D'ART CHINOIS, CHEMIN SAINTE-FOY, QUÉBEC¹



¹. Maison Bellarmin, Bureau des Missions, *Musée d'art chinois. Catalogue*, s.d., Procure des missions de Chine, 653, Chemin Ste-Foy, Québec, n.p.

ANNEXE XXXIV

« GROUPEMENT - ARTICLES PRIS DANS DIVERSES SALLES »
MUSÉE D'ART CHINOIS, CHEMIN SAINTE-FOY, QUÉBEC¹



¹ Maison Bellarmin, Bureau des Missions, *Musée d'art chinois. Catalogue*, s.d., Procure des missions de Chine, 653, Chemin Ste-Foy, Québec, n.p.

BIBLIOGRAPHIE

A. SOURCES

1. Manuscrites

Archives de la Compagnie de Jésus du Canada français, Lafontaine, Québec.

- Fonds de la Procure des missions, 1931-90, série M-7.
- Fonds ancien, provenant du collège Sainte-Marie, Montréal, séries A-1 à 20 et B-1 à 24 (missions indiennes de l'Ontario, 1844-1924).
- Archives du collège Sainte-Marie, non classées.
- Inventaires personnels, série BO.
- Brochures.

Archives de la Compagnie de Jésus, Vanves, France.

Archives de la Congrégation Notre-Dame, Montréal, Québec.

- 200.106, « Expositions et journées missionnaires ».

Archives de la mission Saint-François-Xavier, Kahnawake, Québec.

Archives des pères de Sainte-Croix, Montréal, Québec.

- dossier « Père Elphège-Marie Brassard, c.s.c. »

Archives des sœurs de la Charité de Saint-Hyacinthe, Québec.

- dossier « Exposition missionnaire, 18 septembre 1951, lors du centenaire du diocèse de Saint-Hyacinthe ».

Archives du Musée de la civilisation, Québec, Québec.

- Fonds des Jésuites, n° CA 89-176.

Archives du Séminaire de Trois-Rivières, Trois-Rivières, Québec.

- Fonds de l'Association du troisième centenaire de Trois-Rivières inc.

Archives de la Société des Missions-Étrangères, Laval, Québec.

Archives du Séminaire de Chicoutimi, Québec.

- Fonds de l'abbé Léon Provancher.

Fonds de la Commission du troisième centenaire de Montréal, VM12, Division de la gestion de documents et des archives, Service du greffe, ville de Montréal.

Lettres des nouvelles missions du Canada (1843-1852). Éditées avec commentaires et annotations par Lorenzo Cadieux. Montréal/Paris, Bellarmin/Maisonnette et Larose, 1973.

Maison Bellarmin, Bureau des Missions, Montréal, Québec.

Musée d'art chinois. Catalogue, s.d., Procure des missions de Chine, 653, Chemin Ste-Foy, Québec, n. p.

2. Imprimées

— Actes pontificaux

Actes de Benoît XV. Encycliques, motu proprio, bref, allocutions, actes des dicastères, etc... Tome II: 1919 — Septembre 1920, Paris, Maison de la Bonne Presse, s.d.

Actes de S.S. Pie XI: Encycliques, motu proprio, bref, allocutions, actes des dicastères, etc... Tome I: Années 1922-1923, Paris, Maison de la Bonne Presse, s.d.

Actes de S.S. Pie XI: Encycliques, motu proprio, bref, allocutions, actes des dicastères, etc... Tome III: Années 1925 à 1926, Paris, Maison de la Bonne Presse, s.d.

Actes de S.S. Pie XI: Encycliques, motu proprio, bref, allocutions, actes des dicastères, etc... Tome XIV: Année 1936, Paris, Maison de la Bonne Presse, s.d.

— Congrès, anniversaires et expositions missionnaires: actes et volumes-souvenirs

JOUVE, Jean-Marie, dir. *Le 3^e centenaire de l'établissement de la foi au Canada: volume souvenir*. Québec, 1917. 498 p.

LEYMARIE, A.-Léo. *Exposition rétrospective des colonies françaises de l'Amérique du Nord. Catalogue illustré. Analyse des documents, objets et peintures exposés*. Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, avril-juin 1929. 312 p.

TRUDEL, Paul-Eugène, o.f.m. *IV^e Centenaire de la plantation de la Croix aux Trois-Rivières célébré par une exposition missionnaire, du 31 août au 8 septembre 1935*. Trois-Rivières, Imprimerie Saint-Joseph, 1936. 366 p.

C'était mon frère... Soixante-quinze ans de vie franciscaine au Canada, 1890-1965. Montréal, Librairie Saint-François, 1965.

Congrès international des Américanistes. XV^e session tenue à Québec en 1906. Québec, Dussault & Proulx, 1907. 2 volumes. 412 et 468 p.

Ecumenical Missionary Conference, New York, 1900. Report of the Ecumenical Conference on Foreign Missions, Held in Carnegie Hall and Neighboring Churches, April 21 to May 1. Volume I. New York/London, American Tract Society/Religious Tract Society, 1900.

- Exposition missionnaire, Montréal, septembre 1930.* Guide de l'exposition, Montréal, *Le Devoir*, s.d., n. p.
- Exposition missionnaire de Sherbrooke du 13 au 20 juillet 1941.* Sherbrooke, *Le Messager Saint-Michel*, 1942. 191 p.
- Exposition missionnaire de St-Boniface, Manitoba, à l'occasion du Centenaire des pères Oblats de Marie Immaculée dans l'Ouest Canadien, 1845-1945.* Winnipeg, Canadian Publishers Ltd, s.d. 104 p.
- The First Canadian National Missionary Exhibition and Convention to be held at Toronto, Ont., Oct. 15-19, 1943.* Toronto, 1943. 78 p.
- Gravelbourg. Exposition missionnaire diocésaine, 21-28 mai 1944.* *Diocesan Missionary Exhibition, May 21-28 1944*, s.l., s.n., c. 1944.
- Handbook and Guide of The World in Boston: The First Great Exposition in America of Home and Foreign Missions Held in Mechanics Building, April 22 - May 20 1911.* Boston, *The World in Boston*, 1911.
- Manifestation missionnaire canadienne à Joliette, du 4 au 10 juillet 1927, à l'occasion du VII^e centenaire de la mort du « Hérault du Grand Roi », Saint François d'Assise.* Guide de l'exposition, Joliette, *Action Populaire*, 1927. 26 p.
- Official Report of the Second American Catholic Missionary Congress [October 19 - 22, 1913, Boston].* Chicago, J. S. Hyland & Co, 1914. 305 p.
- Sainte-Croix au Canada, 1847-1947.* s.l., Imprimerie Saint-Joseph, 1947.
- La semaine missionnaire de Joliette, 4 au 10 juillet 1927.* Québec, Charrier et Dugal, 1928. 656 p.
- La semaine missionnaire de Montréal.* Volume-souvenir, Montréal, Librairie Beauchemin, 1930. 300 p.
- La valeur éducative des missions.* Premier congrès de la Ligue missionnaire des étudiants, du 25 au 27 septembre 1942, Montréal, Secrétariat de la L.M.E., 1942.
- Ville-Marie missionnaire, 1642-1942. Exposition du III^e Centenaire de Montréal tenue à l'Oratoire Saint-Joseph du 17 septembre au 4 octobre 1942.* Montréal, Secrétariat du Comité missionnaire, 1943. 616 p.

– Périodiques

Annales de la Propagation de la foi, 1924, 1925, 1926, 1927, 1930, 1935, 1942.

Le Brigand

Bulletin de l'Union missionnaire du clergé

Le Canada ecclésiastique

Kateri, sept. 1956; aut. 1995.

Les missions franciscaines, 1926-1942.

Missions-Étrangères du Québec, 1941-1943; *Missions Étrangères*, 1969, 1970, avril 1994, oct. 1996.

Le Naturaliste canadien, 1883-1889.

Revue d'histoire des missions

PIOLET, J.-B. « De l'Exposition Vaticane des Missions », vol. 1, n° 2, sept. 1924, p. 243-260.

TESTIS. « L'Exposition Vaticane des Missions: Les derniers Jours avant l'Inauguration », vol. 2, n° 1, 1^{er} mars 1925, p. 96-103.

DUBOIS, H.-M.. « L'Exposition des Missions », vol. 2, n° 2, 1^{er} juin 1925, p. 213-311.

DUBOIS, H.-M. « L'Œuvre civilisatrice et scientifique des Missions catholiques: Essai d'Étude à propos de l'Exposition du Vatican », vol. 2, n° 3, 1^{er} sept. 1925, p. 403-428.

PINARD DE LA BOULLAYE, Henri. « L'Ethnologie à l'Exposition Vaticane des Missions », vol. 2, n° 4, 1^{er} décembre 1925, p. 507-528.

Revue illustrée de l'Exposition missionnaire vaticane, n^{os} 1-26, 15 déc. 1924-31 déc. 1925.

Supplementi alla Rivista illustrata della Esposizione missionaria vaticana, n^{os} 1-6, janv./févr. 1926-nov./déc. 1926.

Zambesi Mission Record, vol. 1, n° 1, mai 1898 à vol. 3, n° 38, oct. 1907.

– **Journaux**

Le Devoir, 1929, 1933, 1934, 1935, 1938-1942

The Gazette, 1932-1933

La Presse, 1934-1935, 1942

– **Catalogues de la Compagnie de Jésus**

Catalogus Sociorum et Officiorum Provinciæ Franciæ, Societatis Jesu, 1842-1863.

Catalogus Sociorum et Officiorum Septentrionalis Provinciæ Franciæ, Societatis Jesu, 1863.

Catalogus Sociorum et Officiorum Provinciæ Campaniæ, Societatis Jesu, 1864-1869.

Catalogus Missionis Neo-Eboracensis et Canadensis, Societatis Jesu, 1870-1879.

Catalogus Provinciæ Angliæ, Societatis Jesu, 1880-1887.

Catalogus Sociorum et Officiorum Missionis Canadensis, Societatis Jesu, 1888-1907.

Catalogus Provinciæ Canadensis, Societatis Jesu, 1908-1924.

Catalogus Provinciæ Canadæ Inferioris, Societatis Jesu, 1925-1964.

– **Études contemporaines, souvenirs**

BÉCHARD, Henri. *J'ai cent ans! L'église Saint-François-Xavier de Caughnawaga.* Montréal, Le Messager canadien, 1946. 77 p.

DESJARDINS, Joseph-Alphonse. *En Alaska. Deux mois sous la tente.* Montréal, Imprimerie du Messager, 1930. 293 p.

DEVINE, Edward J. *Across Widest America. Newfoundland to Alaska.* New York/Chicago/Cincinnati, Benziger Brothers, 1906. 307 p.

DEVINE, Edward J. *Historic Caughnawaga.* Montréal, The Messenger Press, 1922. 443 p.

LAFORTUNE, Édouard. *Canadiens en Chine. Croquis du Siu-tcheou fou, mission des Jésuites du Canada.* Montréal, L'Action Paroissiale, 1930. 230 p.

LAVOIE, Joseph-Louis. *Quand j'étais chinois.* Montréal, Bellarmin, 1961. 223 p.

LECOMPTE, Édouard. *Un missionnaire canadien dans la brousse africaine. Le Père Louis Lebœuf de la Compagnie de Jésus, (1858-1926).* Montréal, Imprimerie du Messager, 1928. 156 p.

PIEL, Octave. « Le 70^e anniversaire du musée Heude ». *Bulletin de l'Université de l'Aurore*, n° 38, 1938, p. 10-46.

POULIN, Antonio. *Manuel de la L.M.E.* Montréal, Secrétariat de la L.M.E., 1943. 96 p.

POULIN, Antonio et Horace LABRANCHE. *Expositions missionnaires.* Montréal, Secrétariat de la Ligue missionnaire des étudiants, 1939. 191 p.

RENAUD, Rosario. *Süchow, diocèse de Chine, Tome I (1882-1931).* Montréal, Bellarmin, 1955. 504 p.

RENAUD, Rosario. *Le diocèse de Sùchow (Chine). Champ apostolique des Jésuites canadiens, de 1918 à 1954*. Montréal, Bellarmin, 1982. 460 p.

Collège Sainte-Marie. Troisième souvenir annuel, 1918. Montréal, Imprimerie du Messager, 1918.

Les Dossiers de l'Action missionnaire. Louvain, Xavierana, 1929 (n^{os} 1-148 et un numéro hors-série).

Souvenir des fêtes jubilaires du Collège Sainte-Marie de Montréal, 1848-1898. Montréal, Desbarats & Cie, s.d. 243 p.

3. Filmographiques

L'exposition du tricentenaire de Montréal. Montréal, Service de ciné-photographie de la province de Québec/Secrétariat provincial, 1942, 19 min. 33 sec.

Les œuvres d'art du Bureau des missions jésuites. Montréal, s.d., 57 min. Archives du Musée de la civilisation, Collection du Musée chinois des missions jésuites, n^o CA 89-176, Québec, Québec.

BIENVENUE, Alain. *Patience est un mot chinois*. Montréal, 1981, 47 min. Archives du Musée de la civilisation, Collection du Musée chinois des missions jésuites, n^o CA 89-176, Québec, Québec.

POITEVIN, Jean-Marie. *À la croisée des chemins*. Société des Missions-Étrangères, 1941, 100 min. Cinémathèque québécoise, Montréal, Québec.

4. Orales

Entrevue avec Henri et Christine Bélisle, Montréal, 23 avril 1997.

Entrevue avec Engelbert Lacasse, Montréal, 14 mai 1997.

5. Collections

Missions des Jésuites, Musée de la civilisation de Québec, Québec.

Musée, Mission Saint-François-Xavier, Kahnawake, Québec.

B. OUVRAGES DE RÉFÉRENCES

1. Dictionnaires, encyclopédies et statistiques

ARTHUR, Jean-Baptiste. *Dictionnaire biographique du clergé canadien-français*. Montréal, Imprimerie de l'École catholique des sourds-muets, 1908-1934, 6 vol.

- BARNARD, Alan et Jonathan SPENCER, éd. *Encyclopedia of Social and Cultural Anthropology*. New York/London, Routledge, 1996.
- BONTE, Pierre et Michel IZARD, éd. *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*. Paris, Presses universitaires de France, 1991.
- DERVILLE, A. et al. *Dictionnaire de spiritualité ascétique et mystique: doctrine et histoire*. Paris, Beauchesne, 1937-1994, 16 vol.
- JEAN, Marcel et Michel COULOMBE, éd. *Le Dictionnaire du cinéma québécois*. Montréal, Boréal, 1988.
- LEACY, F. H. *Statistiques historiques du Canada*. Ottawa, Statistiques Canada/Fédération canadienne des sciences sociales, 1983.
- LEMIRE, Maurice et al., dir. *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec. Tome 2, 1900-1939*. Montréal, Fides, 1980.
- MATHON, G. et G.-H. BAUDRY, éd. *Catholicisme, hier, aujourd'hui, demain*. Paris, Letouzey et Ané, 1948-. 12 vol.
- NEILL, S et al., éd. *Concise Dictionary of the Christian World Mission*. New York et Nashville, Abingdon Press, 1971.
- POIRIER, Jean, éd. *Ethnologie générale*. Paris, Gallimard, 1968.
- Musées au Canada*. Ottawa, Bureau fédéral de la statistique, 1938.
- Musées et galeries des beaux-arts, auxiliaires de l'école*. Ottawa, Bureau fédéral de la statistique, 1938.
- Dictionnaire biographique du Canada*. Québec/Toronto, Presses de l'Université Laval/University of Toronto Press, vol. VII, 1988; vol. VIII, 1985; vol. IX, 1977; vol. X, 1972; vol. XI, 1982; vol. XII, 1990; vol. XIII, 1994; vol. XIV, 1998.
- Théo. L'encyclopédie catholique pour tous*. Paris, Droguet-Ardant/Fayard, 1992.

2. Bibliographies et répertoires

- Almanach des adresses de la cité des Trois-Rivières, 1934-1935*.
- AUBIN, Paul et Louis-Marie CÔTÉ. *Bibliographie de l'histoire du Québec et du Canada*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1987-1990. 4 vol.
- BEAULIEU, André et Jean HAMELIN. *La presse québécoise des origines à nos jours*. Québec, Presses de l'Université Laval, 1973-85. 7 vol.

FORGET, André et Robert HÉMOND, dir. *Archives religieuses. Guide sommaire*. Montréal, Le Regroupement des archivistes religieux, 1992.

LACROIX, Benoît et Madeleine GRAMMOND. *Religion populaire au Québec: typologie des sources, bibliographie sélective (1990-1980)*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1985.

POLGAR, Lazlo *et al.* « Bibliographie sur l'histoire de la Compagnie de Jésus », *Archivum Historicum Societatis Iesu*, 1984, vol. 53, n° 106, p. 553-645.

Le Tiers-Ordre séculier de Saint-François, Province franciscaine Saint-Joseph du Canada, 1863-1963. Montréal, Éditions franciscaines, 1962.

C. ÉTUDES

1. Généralités

– *Histoire du Canada et du Québec*

BELLEFLEUR, Michel. *L'évolution du loisir au Québec. Essai socio-historique*. Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, 1997.

BERGER, Carl. *Science, God, and Nature in Victorian Canada*. Toronto, University of Toronto Press, 1983. 92 p.

BOUCHARD, Gérard. « Une nation, deux cultures. Continuités et ruptures dans la pensée québécoise traditionnelle », dans Gérard Bouchard et Serge Courville, dir., *La construction d'une culture. Le Québec et l'Amérique française*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1993, p. 3-47.

CHARTRAND, Luc, DUCHESNE, Raymond et Yves GINGRAS. *Histoire des sciences au Québec*. Montréal, Boréal, 1987. 487 p.

Collectif Clio. *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*. Montréal, Quinze, 1982. 521 p.

COUTURE, Francine et Suzanne LEMERISE. « Insertion sociale de l'École des beaux-arts de Montréal: 1923-1969 », dans *L'enseignement des arts au Québec*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1980, p. 2-70.

DICKINSON, John et Brian YOUNG. *Brève histoire socio-économique du Québec*. Sillery, Éditions du Septentrion, 1992. 382 p.

FOURNIER, Marcel. « Science, culture et société au Québec », dans *L'entrée dans la modernité. Science, culture et société au Québec*, Montréal, Saint-Martin, 1986, p. 7-40.

- FRANCIS, R. Douglas *et al.* *Destinies. Canadian History since Confederation*. Toronto, Rinehart and Winston of Canada, 1992 (1988), 569 p.
- GAGNON, Serge. *Le Québec et ses historiens de 1840 à 1920. La Nouvelle-France de Garneau à Groulx*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1978. 474 p.
- GALARNEAU, Claude. *Les collèges classiques au Canada français (1620-1970)*. Montréal, Fides, 1978. 287 p.
- GOW, James I. *L'ouverture de l'administration québécoise sur le monde extérieur, 1867-1936*. Montréal, Université de Montréal, 1987.
- HAMELIN, Jean. « Québec et le monde extérieur, 1867-1967 ». *Annuaire du Québec, 1968-1969*. Québec, Gouvernement du Québec, p. 2-36.
- LAMARRE, Jean. « La tradition historiographique canadienne-française », dans *Le devenir de la nation québécoise selon Maurice Séguin, Guy Frégault et Michel Brunet (1944-1969)*, Sillery, Septentrion, 1993, p. 57-83.
- LAMONDE, Yvan. « L'histoire culturelle et intellectuelle du Québec: tendances et aspects méthodologiques », dans *Territoires de la culture québécoise*, Sainte-Foy, Université Laval, 1991, p. 25-47.
- LAMONDE, Yvan. « La recherche sur l'histoire socio-culturelle du Québec depuis 1970 », dans *Territoires de la culture québécoise*, Sainte-Foy, Université Laval, 1991, p. 7-23.
- LINTEAU, Paul-André. *Histoire de Montréal depuis la Confédération*. Montréal, Boréal, 1992. 613 p.
- LINTEAU, Paul-André *et al.* *Histoire du Québec contemporain, tome 1. De la Confédération à la crise*. Montréal, Boréal, 1989 (1979). 758 p.
- LINTEAU, Paul-André *et al.* *Histoire du Québec contemporain, tome 2. Le Québec depuis 1930*. Montréal, Boréal, 1989 (1979). 834 p.
- MARTIN, Denis. *Portraits des héros de la Nouvelle-France. Images d'un culte historique*. Montréal, Hurtubise HMH, 1988. 176 p.
- MATHIEU, Jacques et Jacques LACOURSIÈRE. *Les mémoires québécoises*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1991. 383 p.
- MONIÈRE, Denis. *Le développement des idéologies au Québec des origines à nos jours*. Montréal, Éditions Québec-Amérique, 1977. 381 p.
- NODA, Shiro. « Survol historique des relations du Québec avec l'extérieur, 1770-1970 », dans *Les relations internationales du Québec de 1970 à*

1980, Thèse de doctorat (Histoire), Université de Montréal, 1988, p. 11-63.

PORTER, John R., dir. *Un art de vivre: le meuble de goût à l'époque victorienne au Québec*. Montréal, Musée des beaux-arts de Montréal, 1993. 527 p.

ROY, Fernande. *Les idéologies au Québec aux XIX^e et XX^e siècles*. Montréal, Boréal, 1993. 127 p.

ROY, Jean-Louis. « Le Québec et la coopération ». *Mondes et cultures*, 1987, vol. 47, n° 2, p. 185-190.

ZELLER, Susan. *Inventing Canada. Early Victorian Science and the Idea of a Transcontinental Nation*. Toronto, University of Toronto Press, 1987. 356 p.

– *Histoire religieuse*

BEAUCHEMIN, Jacques *et al.* « L'Église, la tradition et la modernité ». *Recherches sociographiques*, 1991, vol. 32, n° 2, p. 175-197.

BELLEFLEUR, Michel. *L'Église et le loisir au Québec avant la Révolution tranquille*. Sillery, Presses de l'Université Laval, 1986. 221 p.

BRODEUR, Raymond. « L'histoire de l'Église du Québec: état et orientation des travaux québécois ». *Revue de l'Histoire de l'Église de France*, 1981, vol. 67, n° 178, p. 91-110.

BOGLIONI, Pierre et Benoît LACROIX, éd. *Les pèlerinages au Québec*. Québec, Presses de l'Université Laval, 1981. 165 p.

CAULIER, Brigitte. « L'Ordre franciscain séculier (Tiers-Ordre) », dans Jean Hamelin, dir., *Les Franciscains au Canada, 1890-1990*, Sillery, Septentrion, 1990, p. 99-121.

DANYLEWYCZ, Marta. *Profession: religieuse. Un choix pour les Québécoises, 1840-1920*. Montréal, Boréal, 1988. 246 p.

DESLANDRES, Dominique. « Histoire socio-religieuse au Québec: les derniers courants de la recherche ». *Bulletin d'information du comité international des sciences historiques*, n° 19, 1993, p. 141-146.

DESROSIERS, Yvon, éd. *Religion et culture au Québec. Figures contemporaines du sacré*. Montréal, Fides, 1986. 422 p.

GRANT, John Webster. *The Church in the British Era: From the British Conquest to Confederation*. Toronto, McGraw-Hill Ryerson, 1972. 230 p.

GRANT, John Webster. *The Church in the Canadian Era: The First Century of Confederation*. Toronto, McGraw-Hill Ryerson, 1972. 241 p.

- HAMELIN, Jean. *Histoire du catholicisme québécois, volume III. Le XX^e siècle, tome 2, de 1940 à nos jours*. Montréal, Boréal, 1984. 425 p.
- HAMELIN, Jean et Nicole GAGNON, *Histoire du catholicisme québécois, volume III. Le XX^e siècle, tome 1, 1898 -1940*. Montréal, Boréal, 1984. 504 p.
- LACROIX, Benoît et Jean SIMARD, éd. *Religion populaire, religion de clercs?* Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1984. 439 p.
- LAJEUNESSE, Marcel. *Les sulpiciens et la vie culturelle à Montréal au XIX^e siècle*. Montréal, Fides, 1982. 278 p.
- LAPERRIÈRE, Guy. « L'adaptation à de nouveaux modes de vie », dans *Le Grand Héritage II, L'Église catholique et la société du Québec*, Québec, Gouvernement du Québec, 1984, p. 129-170.
- LAPERRIÈRE, Guy. « Biographies et mémoires: le Québec du XX^e siècle ». *Revue d'histoire ecclésiastique*, 1990, vol. 85, n^o 1, p. 42-77; n^o 2, p. 343-358.
- LAPERRIÈRE, Guy. *Les congrégations religieuses. De la France au Québec, 1880-1914. Tome I, Premières bourrasques, 1880-1904*. Québec, Presse de l'Université Laval, 1996. 228 p.
- LAPERRIÈRE, Guy. « L'histoire religieuse du Québec: principaux courants, 1978-1988 ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 42, n^o 4, p. 563-578.
- LAVERDURE, Paul. « Tendances dominantes de l'historiographie religieuse au Canada anglais, 1979-1988 ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 42, n^o 4, printemps 1989, p. 579-587.
- LESSARD, Pierre. *Les petites images dévotes: leur utilisation traditionnelle au Québec*. Québec, Presses de l'Université Laval, 1981. 174 p.
- McDANNELL, Colleen. *Material Christianity: Religion and Popular Culture in America*. New Haven/London, Yale University Press, 1995. 312 p.
- MILES, Margaret R. *Image as Insight. Visual Understanding in Western Christianity and Secular Culture*. Boston, Beacon Press, 1985. 200 p.
- MURPHY, Terrence et Roberto PERIN. *A Concise History of Christianity in Canada*. Toronto/Oxford/New York, Oxford University Press, 1996. 456 p.
- NOLL, Mark A. *A History of Christianity in the United-States and Canada*. Grand Rapids, Michigan, W.B. Eerdmans Publishing Co., 1992. 576 p.

- PAUL, Harry W. *The Edge of Contingency. French Catholic Reaction to Scientific Change from Darwin to Duhem*. Gainesville, University of Florida, 1979. 213 p.
- SIMARD, Jean. *Les arts sacrés au Québec*. Ottawa, Éditions de la Mortagne, 1989. 319 p.
- SIMARD, Jean et al. *Un patrimoine méprisé: la religion populaire des Québécois*. Montréal, Hurtubise HMH, 1979. 309 p.
- VOISINE, Nive. « La production des vingt dernières années en histoire de l'Église du Québec ». *Recherches sociographiques*, vol. 15, n° 19, p. 97-112.
- VOISINE, Nive. « La reconstruction d'une Église », dans *Le Grand Héritage II, L'Église catholique et la société du Québec*, Québec, Gouvernement du Québec, 1984, p. 65-90.
- VOISINE, Nive et Philippe SYLVAIN. *Histoire du catholicisme québécois. Les XVIII^e et XIX^e siècles, tome 2. Réveil et consolidation, 1840-1898*. Montréal, Boréal, 1991. 507 p.
- Les prêtres de Saint-Sulpice au Canada: grandes figures de leur histoire*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1992. 430 p.

2. Missions

— Général

- COSTANTINI, Celso. *Réforme des missions au XX^e siècle*, Paris, Casterman, 1960.
- DELACROIX, Simon, dir. *Histoire universelle des missions catholiques. Volume 3: Missions contemporaines, 1800-1957*. Paris, Grund, 1958. 446 p.
- DELACROIX, Simon, dir. *Histoire universelle des missions catholiques. Volume 4: L'Église catholique face au monde non chrétien*. Paris, Grund, 1959. 413 p.
- DESCAMPS, baron et al. *Histoire générale comparée des missions*. Paris/Bruxelles/Louvain, Plon/Édition universelle/AUCAM, 1932. 760 p.
- DESLANDRES, Dominique. « "Ce n'est pas moi, c'est l'Autre!": Altérité, identité et mission d'après les *Relations des Jésuites* ». Conférence donnée au 50^e Congrès de l'Institut d'histoire de l'Amérique française, Montréal, 25 octobre 1997 (non publiée).
- DESLANDRES, Dominique. « Femmes missionnaires en Nouvelle-France. Les débuts des Ursulines et des Hospitalières à Québec », dans Jean

- Delumeau, dir., *La religion de ma mère. Le rôle des femmes dans la transmission de la foi*, Paris, Cerf, 1992, p. 209-224.
- DRIES, Angelyn. *The Missionary Movement in American Catholic History*. Maryknoll, NY, Orbis, 1998. 398 p.
- DRIES, Angelyn. « *The Whole Way into the Wilderness* »: *The Foreign Mission impulse of the American Catholic Church, 1893-1925*. Thèse de doctorat, Berkeley, Graduate Theological Union, 1990.
- FOURNIER, P. *Voyages et découvertes scientifiques des missionnaires naturalistes français à travers le monde pendant cinq siècles, XV^e à XX^e siècles*. Paris, Paul Lechevalier et Fils, 1932.
- GADILLE, Jacques. « Missiologie empirique et théologie de la mission », dans Marc Spindler et Jacques Gadille, dir. *Sciences de la mission et formation missionnaire au XX^e siècle/Scienze delle missione e formazione missionaria XX^e s. Actes de la XII^e session du CREDIC à Vérone, août 1991*. Lyon/Bologna, Éd. lyonnaises d'Art et d'Histoire/Edizione Missionarie Italiane, 1992, p. 27-41.
- PIROTTE, Jean. *Périodiques missionnaires belges d'expression française. Reflets de cinquante années d'évolution d'une mentalité (1889-1940)*, Louvain, Université de Louvain, 1973. 429 p.
- PIROTTE, Jean. « Pierre Charles à Louvain: Les formes d'une "action" missionnaire », dans Marc Spindler et Jacques Gadille, dir. *Sciences de la mission et formation missionnaire au XX^e siècle/Scienze delle missione e formazione missionaria XX^e s. Actes de la XII^e session du CREDIC à Vérone, août 1991*. Lyon/Bologna, Éd. lyonnaises d'Art et d'Histoire/Edizione Missionarie Italiane, 1992, p. 67-86.
- PIROTTE, Jean. « Prosélytisme et inculturation: les étapes de la pensée missionnaire catholique à travers l'exemple belge, 19^e-20^e siècles ». Conférence donnée au 18^e Congrès international des sciences historiques, 31 août 1995 (non publiée).
- RÉTIF, A. « L'avènement des jeunes Églises: Benoît XV (1914-1922), Pie XI (1922-1939) et Pie XII » dans Simon Delacroix, dir., *Histoire universelle des missions catholiques. Volume 3: Missions contemporaines, 1800-1957*. Paris, Grund, 1958, p. 126-158.
- SPINDLER, Marc. « La parade des paradigmes: Anthropologie culturelle et missiologie », dans Marc Spindler et Jacques Gadille, dir. *Sciences de la mission et formation missionnaire au XX^e siècle/Scienze delle missione e formazione missionaria XX^e s. Actes de la XII^e session du CREDIC à Vérone, août 1991*. Lyon/Bologna, Éd. lyonnaises d'Art et d'Histoire/Edizione Missionarie Italiane, 1992, p. 13-26.
- SPINDLER, Marc et Jacques GADILLE, dir. *Sciences de la mission et formation missionnaire au XX^e siècle/Scienze delle missione e*

formazione missionaria XX^e s. Actes de la XII^e session du CREDIC à Vérone, août 1991. Lyon/Bologna, Éd. lyonnaises d'Art et d'Histoire/Edizione Missionarie Italiane, 1992. 442 p.

STOCK, Eugene. *The History of the Church Missionary Society. Its Environment, its Men and its Work. Volume III.* London, Church Missionary Society, 1899.

– *Canada et Québec*

AUSTIN, Alwyn J. *Saving China. Canadian Missionaries in the Middle Kingdom, 1888-1959.* Toronto, University of Toronto Press, 1986. 395 p.

BOURASSA, Henri. *Le Canada apostolique.* Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1919. 173 p.

CARRIÈRE, Gaston. « L'expansion missionnaire en Amérique du Nord », dans *Le Grand Héritage II, L'Église catholique et la société du Québec*, Québec, Gouvernement du Québec, 1984, p. 91-126.

GROULX, Lionel. *Le Canada français missionnaire.* Montréal, Fides, 1962. 532 p.

GOUDREAU, Henri. « Les missionnaires canadiens à l'étranger au XX^e siècle ». *S.C.H.É.C., Sessions d'étude*, n° 50, 1983, p. 361-380.

KERBIRIOU, Anne-Hélène. *Les Indiens de l'Ouest canadien vus par les Oblats*, Sillery, Éditions du Septentrion, 1996. 294 p.

LAMONTAGNE, Sophie-Laurence. « La mission sans frontière », dans *Le Grand Héritage II, L'Église catholique et la société du Québec*, Québec, Gouvernement du Québec, 1984, p. 171-209.

LEACH, Jim. « Habitant and Missionary : Ideology and Voice-of-God in Two 1943 Films on Quebec ». *Journal of Canadian Studies*, vol. 25, n° 4, 1990-91, p. 100-110.

McMARTHY, Martha. *From the Great River to the Ends of the Earth: Oblate Missions to the Dene, 1847-1921.* Edmonton, University of Alberta Press/Western Canadian Publishers, 1995.

3. La Compagnie de Jésus

ARÈS, Richard. *Le père Joseph-Papin Archambault, s.j., 1880-1966.* Montréal, Bellarmin, 1983. 175 p.

BANGERT, William V. *A History of the Society of Jesus.* St. Louis, Institute of Jesuit Sources, 1986 (1972, 1977). 578 p.

- BARBEAU, Marius. *Trésor des anciens jésuites*. Ottawa, Musée national du Canada, 1957. 242 p.
- CADIEUX, Lorenzo et Robert TOUPIN. *Les Robes noires à l'île du Manitou, 1853-1870*. Sudbury, Société historique du Nouvel-Ontario/Université de Sudbury, 1982. 74 p.
- CHAUSSÉ, Gilles. *Les Jésuites et le Canada français, 1842-1992*. Montréal, Compagnie de Jésus, Province du Canada français, 1992. 32 p.
- DE DAINVILLE, François. *L'éducation des jésuites (XVI^e-XVIII^e siècles)*. Paris, Éditions de Minuit, 1978. 570 p.
- DESJARDINS, Paul. *Le Collège Sainte-Marie de Montréal*. Montréal, Collège Sainte-Marie, 1940-45. 2 vol.
- DRAGON, Antonio. *Enseveli dans les neiges. Le père Jules Jetté*. Montréal, Bellarmin, 1951. 229 p.
- FLEMING, Peter Joseph. *Chosen for China: The California Province Jesuits in China, 1928-1957: A Case Study in Mission and Culture*. Thèse de doctorat, Berkeley, Graduate Theological Union, 1987.
- GAGNON, François-Marc. *La conversion par l'image*. Montréal, Bellarmin, 1975. 141 p.
- GIGUÈRE, Georges-Émile. *La restauration de la Compagnie de Jésus au Canada, 1839-1857*. Thèse de doctorat (Histoire), Montréal, Université de Montréal, 1965. 561 p.
- LAHAISE, Robert. « Recteurs et maîtres du collège Sainte-Marie au XX^e siècle ». *Les Cahiers d'histoire du Québec au XX^e siècle*, n^o 4, été 1995, p. 5-21.
- LANGLAIS, Jacques. *Les Jésuites du Québec en Chine (1918-1955)*. Québec, Presses de l'Université Laval, 1979. 379 p.
- LECOMPTE, Édouard. *Les anciennes missions de la Compagnie de Jésus dans la Nouvelle-France, (1611-1800)*. Montréal, Imprimerie du Messenger, 1925. 79 p.
- LECOMPTE, Édouard. *Les missions modernes de la Compagnie de Jésus au Canada, (1842-1924)*. Montréal, Imprimerie du Messenger, 1925. 76 p.
- LEBRUN, François Lebrun et Élizabeth ANTÉBI. *Les Jésuites ou la gloire de Dieu*. s.l., Stock/Antébi, 1990. 239 p.
- LI Shenwen. « Les jésuites français et les objets curieux européens en Chine et en Nouvelle-France (XVII^e-XVIII^e siècles) ». Conférence donnée dans le cadre du 50^e Congrès de l'Institut d'histoire de l'Amérique française, 25 octobre 1997 (non publiée).

McDONOUGH, Peter. *Men Astutely Trained: A History of the Jesuits in the American Century*. New York, Free Press, 1992. 476 p.

RENNER, Louis L. et Dorothy Jean RAY. *Pioneer Missionary to the Bering Strait Eskimos: Bellarmine Lafortune, S.J.* Portland, Binford & Mort, 1979. 207 p.

La Compagnie de Jésus au Canada - I.H.S. - 1842-1942 : l'œuvre d'un siècle. Montréal, Maison Provinciale (Compagnie de Jésus), 1942. 183 p.

4. Propagande et commémoration

— Général

COATES, Colin C. « Commemorating the Woman Warrior of New France, Madeleine de Verchères, 1696-1930 », dans Joy Parr et Mark Rosenfeld, éd., *Gender and History in Canada*, Toronto, Copp Clark, 1996, p. 120-136.

COATES, Colin C. « Memory and Commemoration in Nineteenth- and Early Twentieth-Century Quebec ». Conférence donnée au congrès de l'Association historique canadienne, St. John's, Terre-Neuve, juin 1997 (non publiée). 13 p.

DUJARDIN, Philippe. « Propositions pour un glossaire: Le geste commémoratif », dans Jean Davallon et al., *Politique de la mémoire: Commémorer la Révolution*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1993, p. 219-245.

ELLUL, Jacques. *Histoire de la propagande*. Paris, Presses universitaires de France, 1967. 127 p.

ELLUL, Jacques. *Propagandes*. Paris, Economica, 1990 (1962). 361 p.

JOWETT, Garth S. et Victoria O'DONNELL. *Propaganda and Persuasion*. Newbury Park, CA/London/New Delhi, Sage Publications, 1992 (1986). 294 p.

LASSWELL, Harold D., Daniel LERNER et Hans SPEIER. « Introduction », dans *Propaganda and Communication in World History. Volume I*. Honolulu, The University Press of Hawaii, 1979, p. 1-20.

MACKENZIE, John M. *Propaganda and Empire: The Manipulation of British Public Opinion, 1880-1960*. Manchester, Manchester University Press, 1984.

NORA, Pierre. « Entre mémoire et histoire: la problématique des lieux », dans Pierre Nora, dir., *Lieux de mémoire I. La République*, Paris, Gallimard, 1984, p. v-xlii.

NORA, Pierre. « L'ère de la commémoration », dans Pierre Nora, dir., *Lieux de mémoire III. La France. 3. De l'archive à l'emblème*, Paris, Gallimard, 1984, p. 975-1012.

ROY, Fernande. « Une mise en scène de l'histoire: La fondation de Montréal à travers les siècles ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 46, n° 1, été 1992, p. 7-36.

RUDIN, Ronald. « Contested Terrain: Commemorative Celebrations and National Identity in Ireland and Quebec », dans Gérard Bouchard et Yvan Lamonde, éd., *La nation dans tous ses états: Le Québec en comparaison*, Montréal/Paris, L'Harmattan, 1997, p. 183-104.

— *Propagande religieuse*

Christianisme et propagande. Louvain, E. Nauwelaerts, 1948. 248 p.

CODIGNOLA, Luca. *Guide des documents relatifs à l'Amérique du Nord française et anglaise dans les archives de la Sacrée Congrégation de la Propagande à Rome, 1622-1799*. Ottawa, Archives nationales du Canada/Approvisionnement et Services Canada, 1991. 252 p.

DEBRAY, Régis. *Vie et mort de l'image : Une histoire du regard en Occident*. Paris, Gallimard, 1992. 526 p.

PIROTTE, Jean. « L'accueil ou le refus du christianisme dans les missions catholiques du XIX^e au XX^e siècle », dans Jacques Marx, dir. *Problèmes d'histoire du christianisme: Propagande et contre-propagande religieuses*. Bruxelles, Éd. de l'Université de Bruxelles, 1987, p. 145-163.

PINTO DE OLIVEIRA, C.J. *Information et propagande. Responsabilités chrétiennes*. Paris, Éd. du Cerf, 1968, 415 p.

5. Collections, expositions et musées

— *Général*

ADAM, Thomas R. *The Civic Value of Museum*. New York, American Association for Adult Education, 1937.

ALEXANDER, Edward P. *Museums in Motion. An Introduction to the History and Functions of Museums*. Nashville, American Association for State and Local History, 1979. 307 p.

ALDERSON, William T., dir. *Mermaids, Mummies, and Mastodons. The Emergence of the American Museum*. Washington, American Association of Museums, 1992.

ALLARD, Michel et Suzanne Boucher. *Le musée et l'école*. LaSalle, HMH Hurtubise, 1990. 136 p.

- AMES, M. Michael. *Cannibal Tours and Glass Boxes. The Anthropology of Museums*. Vancouver, University of British Columbia, 1992. 212 p.
- BAUDRILLARD, Jean. *Le système des objets*. Paris, Gallimard, 1968. 288 p.
- BAZIN, Germain. *Le temps des musées*. Paris, Desoer S.A., 1967.
- BELCHER, Michael. *Exhibitions in Museums*. Leicester, Leicester University Press, 1991. 230 p.
- BENEDICT, Burton. « Rituals of Representation: Ethnic Stereotypes and Colonized Peoples at World's Fairs », dans Robert W. Rydell et Nancy E. Gwinn, dir. *Fairs Representations: World's Fairs and the Modern World*. Amsterdam, VU University Press, 1994, p. 28-61.
- BENNETT, Tony. *The Birth of the Museum. History, Theory, Politics*. New York/London, Routledge, 1994. 278 p.
- BRECKENBRIDGE, Carol A. « The Aesthetics and Politics of Colonial Collecting : India at World Fairs ». *Comparative Study of Society and History*, n° 31, 1989, p. 195-216.
- BRONNER, Simon J., dir. *Consuming Visions : Accumulation and Display of Goods in America, 1880-1920*. New York/London, W.W. Norton & Co., 1989.
- CLIFFORD, James. *The Predicament of Culture: Twentieth Century Ethnography, Literature and Art*. Cambridge, Harvard University Press, 1988.
- COLE, Douglas. *Captured Heritage: The Scramble of Northwest Coast Artifacts*. Seattle/London, University of Washington Press, 1985. 373 p.
- CORDATO, Mary Frances. *The Bible on Display: The American Bible Society Participation in World's Fairs, 1867-1982*. New York, American Bible Society, 1990.
- DAVALLON, Jean, dir. *Claquemurer pour ainsi dire tout l'univers*. Paris, Éditions du Centre Georges-Pompidou/CCI, 1986. 302 p.
- DAVALLON, Jean. « Le musée est-il vraiment un média? ». *Publics & Musées*, n° 2, 1992, p. 99-122.
- DESVALLÉES, André. « Le droit à l'existence des musées différents ». *Publics & Musées*, n° 3, juin 1993, p. 138-144.
- DESVALLÉES, André. « Exhiber ou démontrer? L'objet de l'exposition ». *Musées*, vol. 19, n° 1, 1997/*Lettre de l'OCIM*, n° 50, p. 28-32.
- DESVALLÉES, André. « L'expression muséographique: introduction », dans *Premières rencontres européennes des musées d'ethnographie*,

- 1993, Paris, Musée national des Arts et traditions populaires/École du Louvre, 1996, p. 173-176.
- DESVALLÉES, André. « Recherche et muséographie », dans *Musée et recherche*, Dijon, Office de coopération et d'information muséographiques, 1995, p. 177-186.
- DIAS, Nélia. *Le Musée d'ethnographie du Trocadéro, 1878-1908: anthropologie et muséologie en France*. Paris, Éditions du Centre national de recherche scientifique, 1991.
- ELSNER, John et Roger CARDINAL, éd. *The Cultures of Collecting*. Cambridge, Harvard University Press, 1994. 312 p.
- FEEST, Christian F. « European Collecting of American Indian Artefacts ». *Journal of the History of Collections*, vol. 5, n° 1, 1993, p. 1-11.
- FRESE, H. H. *Anthropology and the Public: The Role of Museums*. Leiden, E.J. Brill, 1960.
- GENEST, Bernard, dir. *Guide d'inventaire des objets mobiliers*. Québec, Gouvernement du Québec, 1994. 247 p.
- GREENHALGH, Paul. *Ephemeral Vistas: The Expositions universelles, Great Exhibitions and World's Fairs, 1851-1939*. Manchester, Manchester University Press, 1988. 245 p.
- GUILLERME, Jacques, dir. *Les collections. Fables et programmes*. Seyssel, Champ Vallon, 1993. 364 p.
- HAINARD, Jacques *et al.* *Le Salon de l'ethnographie*. Neuchâtel, Musée d'ethnographie, 1989. 117 p.
- HAINARD, Jacques et Roland KAEHR. *Collections passion*. Neuchâtel, Musée d'ethnographie, 1982.
- HAMY, E.-T. *Études ethnographiques et archéologiques sur l'Exposition coloniale et indienne de Londres*. Paris, E. Leroux, 1887. 118 p.
- HARAWAY, Donna. « Teddy Bear Patriarchy: Taxidermy in the Garden of Eden, New York City, 1908-1936 ». *Social Text*, n° 11, hiver 1984-85, p. 20-64.
- HODEIR, Catherine et Michel PIERRE. *1931, la mémoire du siècle: l'Exposition coloniale*. Bruxelles, Éditions Complexe, 1991. 159 p.
- HOOPER-GREENHILL, Eilean. « Museum Education », dans John M.A. Thompson, dir. *Manual of Curatorship: a Guide to Museum Practice*. Oxford, Butterworth-Heinemann, 1992 (1984), p. 670-689.

- KARP, Ivan and Steven D. LEVINE, dir. *Exhibiting Culture*. Washington, D.C., Smithsonian Institution Press, 1991. 468 p.
- KAVANAGH, Gaynor, dir. *Museum Languages. Objects and Texts*. Leicester, Leicester University Press, 1991. 180 p.
- LEPRUN, Sylviane. « Paysages de la France extérieure: la mise en scène des colonies à l'Exposition du Centenaire ». *Le Mouvement social*, n° 149, oct.-déc. 1989, p. 99-128.
- LEPRUN, Sylviane. *Le théâtre des colonies: Scénographie, acteurs et discours de l'imaginaire dans les expositions, 1855-1937*. Paris, L'Harmattan, 1986. 308 p.
- LEWIS, Geoffrey. « Museums and their Precursors: a Brief World Survey », dans John M.A. THOMPSON, dir., *Manual of Curatorship: a Guide to Museum Practice*, Oxford, Butterworth-Heinemann, 1992 (1984), p. 5-21.
- MacGREGOR, Arthur et Olivier IMPEY, éd. *The Origins of the Museums. The Cabinet of Curiosities in Sixteenth- and Seventeenth-Century Europe*. Oxford, Clarendon Press, 1985.
- MURRAY, David. *Museums. Their History and their Use*. Glasgow, James MacLehose and Sons, 1904.
- OROSZ, Joel J. *Curators and Culture. The Museum Movement in America, 1740-1870*. Tuscaloosa/London, University of Alabama Press, 1990. 304 p.
- PEARCE, Susan. *Museum Objects and Collections*. Leicester, Leicester University Press, 1992. 296 p.
- PEARCE, Susan. *Museum Studies in Material Culture*. New York/London, Leicester University Press, 1989. 174 p.
- POMIAN, Krzysztof. *Collectionneurs, amateurs et curieux. Paris, Venise. XVI^e-XVIII^e siècle*. Paris, Gallimard, 1987. 367 p.
- POULOT, Dominique. « Bilan et perspectives pour une histoire culturelle des musées ». *Publics & Musées*, n° 2, déc. 1992, p. 125-145.
- RIGBY, Douglas et Elizabeth RIGBY. *Lock, Stock and Barrel: The Story of Collecting*. Philadelphia, Lippincott, 1944. 570 p.
- RYDELL, Robert W. *All the World's a Fair: Visions of Empire at American International Expositions, 1876-1916*. Chicago/London, The University of Chicago Press, 1984.
- SCHAER, Roland. *L'invention des musées*. Paris, Gallimard/Réunion des musées nationaux, 1993. 144 p.

SCHRÖEDER-GUDEHUS, Brigitte et Anne RASMUSSEN. *Les fastes du progrès. Le guide des Expositions universelles, 1851-1992*. Paris, Flammarion, 1992. 253 p.

SHAPIRO, Michael S., dir. *The Museum: a Reference Guide*. New York, Greenwood Press, 1990.

SIMARD, Françoise, dir. *Comment documenter vos collections. Le guide de documentation du Réseau Info-Muse*. Montréal, Société des musées québécois, 1992.

STOCKING, George W., Jr., dir. *Objects and Others. Essays on Museums and Material Culture*. Madison, The University of Wisconsin Press, 1985. 285 p.

THOMAS, Nicholas. *Entangled Objects: Exchange, Material Culture and Colonialism in the Pacific*. Cambridge, Harvard University Press, 1991.

THOMAS, Nicholas. « Colonial Conversions: Difference, Hierarchy, and History in Early Twentieth-Century Evangelical Propaganda ». *Comparative Studies of Society and History*, vol. 34, 1992, p. 366-389

ZACHMAN, Jon B. « The Legacy and Meanings of World's Fair Souvenirs », dans Robert W. Rydell et Nancy E. Gwinn, dir., *Fairs Representations: World's Fairs and the Modern World*, Amsterdam, VU University Press, 1994, p. 199-217.

ZHU Bian et WANG Hongjun. *Zhonguo bowuguanxue jichu*. Shanghai, Shanghai guji chubanshe, 1995 (1990). 456 p.

La muséologie selon Georges Henri Rivière. Paris, Bordas, 1989. 402 p.

The Vatican Collections: Papacy and Art. New York, The Metropolitan Museum of Art/Harry N. Abrams, 1982. 255 p.

– **Canada et Québec**

ALLARD, Michel et Christine GAUTHIER. « Les sorties éducatives dans les programmes scolaires (1861-1990) ». *Traces*, vol. 30, n° 2, mars-avril-mai 1992, p. 29-30.

AUDET, Louis-Philippe. « Le Québec à l'exposition internationale de Paris en 1878 ». *Cahiers des dix*, n° 32, 1967, p. 125-155.

BÉLAND, Mario. *Le Musée du Québec. Les expositions des origines à 1900*. Québec, Musée du Québec, 1991, Cahiers de recherche, 61 p.

BERNATCHEZ, Ginette. « La Société Historique et Littéraire de Québec, 1824-1890 ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 35, n° 2, septembre 1981, p. 179-192.

- BOILY, Hélène. « Art, artisanat et exotisme. Magasiner des expositions ». *Cap-aux-Diamants*, n° 40, hiver 1995, p. 31-33.
- BROOKE, Janet M., *Le goût de l'art. Les collectionneurs montréalais, 1880-1920*. Montréal, Musée des beaux-arts de Montréal, 1989. 254 p.
- BRUNEL, Pierre. « Les collections d'histoire naturelle au Québec », dans Nicole Lemay, *Inventaire des collections de sciences naturelles au Québec: rapport final, volume I*, Montréal, février 1990, p. 13-21.
- CARLE, Paul. *Le cabinet de physique et l'enseignement des sciences au Canada français: Le cas du Séminaire de Québec et de l'Université Laval entre 1663 et 1920*. Thèse de doctorat (Histoire), Université de Montréal, 1986. 395 p.
- CARLE, Paul et Raymond DUCHESNE. « L'ordre des choses: cabinets et musées d'histoire naturelle au Québec (1824-1900) ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, été 1990, vol. 44, n° 1, p. 3-30.
- CARLE, Paul et Alain MONGEAU. « Le cas de l'Université McGill et du Musée Redpath pendant la première moitié du XX^e siècle ». *Musées*, vol. 11, n^{os} 1-2, 1988, p. 6-10.
- CARLE, Paul et al. « Le Musée Redpath de 1940 à 1970: les années Johannsen ». *Musées*, vol. 11, n^{os} 1-2, p. 11-14.
- CARLE, Paul et al. « Le mouvement de modernisation des musées scientifiques au XX^e siècle: le cas du Musée Redpath de l'Université McGill ». *Fontanus*, vol. 3, 1990, p. 77-108.
- CARPENTIER, Paul. « Marius Barbeau et le Musée de l'Homme ». *Cap-aux-Diamants*, n° 25, printemps 1991, p. 36-38.
- DICKSON, Lovat. *The Museum Makers. The Story of the Royal Ontario Museum*. Toronto, Royal Ontario Museum, 1986. 214 p.
- DUBÉ, Philippe, « Le musée de cire en tant que médium de l'histoire », *Muséologie et champs disciplinaires. Exposer le savoir, savoir exposer*, Actes du colloque de l'Association canadienne française pour l'avancement des sciences, Québec, Musée de la civilisation, 1990, p.109-118.
- DUBÉ, Philippe et Raymond MONTPETIT. « Savoir et exotisme. Naissance de nos premiers musées ». *Cap-aux-Diamants*, n° 25, printemps 1991, p. 10-13.
- DUCHESNE, Raymond. *Science, culture savante et pouvoir politique : Le musée de l'Instruction publique et l'histoire naturelle au Canada français*. Thèse de doctorat (Histoire et sociopolitique des sciences), Montréal, Université de Montréal, 1984.

- DUFRESNE, Sylvie, « Attractions, curiosités, carnaval d'hiver, expositions agricoles et industrielles: le loisir public à Montréal au XIX^e siècle », *Montréal au XIX^e siècle. des gens, des idées, des arts, une ville*, Actes du colloque organisé par la Société historique de Montréal, Montréal, Léméac, automne 1988, p. 233-267.
- FROST, Stanley Brice. « Science Education in the Nineteenth Century. The Natural History Society of Montreal, 1827-1925 ». *McGill Journal of Education*, vol. 12, n° 1, hiver 1982, p. 31-43.
- GAGNON, Hervé. *L'évolution des musées accessibles au public à Montréal au XIX^e siècle. Capitalisme culturel et représentations idéologiques*. Thèse de doctorat (Histoire), Montréal, Université de Montréal, décembre 1994.
- HAMELIN, Jean. *Le Musée du Québec. Histoire d'une institution nationale*. Québec, Musée du Québec, Cahiers de recherche, n° 1, 1991, 39 p.
- KAREL, David. *Univers Cité: collections pour voir, collections pour savoir*. Québec, Musée de l'Amérique française/Université Laval/Ville de Québec, 1993. 48 p.
- KEY, Archie F. *Beyond Four Walls: The Origins and Development of Canadian Museums*. Toronto, McClelland and Stewart, 1973. 384 p.
- KING, J.C.H. « A Century of Indian Shows: Canadian and United States Exhibitions in London, 1825-1925 ». *European Review of Native American Studies*, vol. 5, n° 1, 1991, p. 35-42.
- LACROIX, Laurier. *Le fonds de tableaux Desjardins: Nature et influence*, Thèse de doctorat (Histoire), Université Laval, 1998.
- LAMONDE, Yvan et Raymond MONTPETIT. *Le parc Sohmer de Montréal, 1889-1919. Un lieu populaire de culture urbaine*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1986, 231 p.
- LAVERTU, Marielle. « Pinacothèque de l'Université Laval (1875-1910). Les collections d'art du Séminaire de Québec au XIX^e siècle: rôle et justifications ». *Annales d'histoire de l'art canadien*, vol. 15, n° 2, 1993, p. 6-25.
- MAURAUULT, Olivier. « Le Musée de Notre-Dame à Montréal ». *Cahiers des dix*, n° 14, 1949, p. 149-164.
- MIERS, Sir Henry et S. F. MARKHAM. *A Report on the Museums of Canada*. Edinburgh, Constable, 1932. 63 p.
- MONTPETIT, Raymond. « Culture et exotisme: les panoramas itinérants et le Jardin Guilbault à Montréal au XIX^e siècle ». *Loisirs et société*, vol. 6, n° 1 printemps 1983, p. 71-104.

- MONTPETIT, Raymond. « Loisir public et société à Montréal au XIX^e siècle ». *Loisirs et société*, vol. 2, n° 1 avril 1979, p. 101-125.
- SHEETS-PYENSON, Susan. *Cathedrals of Science. The Development of Colonial Natural History Museums during the Late Nineteenth Century*. Kingston-Montréal, McGill-Queen's Press, 1988.
- SHORTT, Audrey. « Canada Exhibited 1851-1867 ». *Canadian Historical Review*, n° 48, 1967, p. 353-365.
- SIMARD, Cyril *et al.* *Patrimoine muséologique au Québec. Repères chronologiques*. Québec, Gouvernement du Québec/Commission des biens culturels, 1992. 111 p.
- TEATHER, J. Lynne. « Museum-Making in Canada (to 1972) ». *Muse*, vol. 10, n°s 2-3, été-automne 1992, p. 21-29.
- TRUDEL, Jean. « Le développement des musées au Québec ». *Musées*, vol. 14, n° 3, septembre 1992, p. 6-10.
- TRUDEL, Jean. « Une élite et son musée ». *Cap-aux-Diamants*, n° 25, printemps 1991, p. 22-25
- TRUDEL, Jean. « The Montreal Society of Artists. Une galerie d'art contemporain à Montréal en 1847 ». *Annales d'histoire de l'art canadien*, vol. 13, n° 1, 1990, p. 61-87.
- TRUDEL, Jean. « Aux origines du Musée des beaux-arts de Montréal. La fondation de l'Art Association of Montreal en 1860 ». *Annales d'histoire de l'art canadien*, vol. 15, n° 1, 1992, p. 31-60.
- TURGEON, Laurier. « Le chaudron de cuivre en Amérique: parcours historique d'un objet interculturel ». *Ethnologie française*, mars 1996, n° 1, p. 58-73.
- VODDEN, Christy. *Pierre par pierre. Les 150 premières années de la Commission géologique du Canada*. Ottawa, Ministère des Approvisionnements et Services Canada, 1992. 58 p.
- WALDEN, Keith. *Becoming Modern in Toronto: the Industrial Exhibition and the Shaping of a Late Victorian Culture*. Toronto/Buffalo/London, University of Toronto Press, 1997. 430 p.
- YOUNG, Brian *et al.* *La famille McCord. Une vision passionnée*. Montréal, Musée McCord d'histoire canadienne, 1992. 143 p.
- Histoire d'expo: un thème, un lieu, un parcours*. Paris, Centre Georges Pompidou/Centre de création industrielle/Association Peuple et Culture, 1983. 54 p.

– Histoire, représentations et culture matérielle des territoires de mission

- BASTID, Marianne *et al.* *Histoire de la Chine. Volume 2: L'illusoire modernité, 1885-1921.* Paris, Hatier, 1972. 223 p.
- BEAUVAIS, Johnny. *Kahnawake: A Mohawk Look at Canada and Adventures of Big John Canadian, 1840-1919.* Kahnawake, 1985. 264 p.
- BERGÈRE, Marie-Claire *et al.*, dir. *La Chine au XX^e siècle: d'une révolution à l'autre (1895-1949).* Paris, Fayard, 1989. 441 p.
- BOUDREAU, Norman J., dir. *Les Athabascans, ces étrangers du Nord.* Ottawa, Musée national de l'Homme/Musées nationaux du Canada, 1974. 208 p.
- CHESNEAUX, Jean et Françoise LE BARBIER. *Histoire de la Chine. Volume 3: La marche de la Révolution, 1921-1949.* Paris, Hatier, 1975. 223 p.
- COLLINS, Henry B. *et al.* *The Far North: 2 000 Years of American Eskimo and Indian Art.* Washington, National Gallery of Art, 1973. 289 p.
- COSTANTINI, Celso. « L'art dans les missions », dans Simon Delacroix, dir., *Histoire universelle des missions catholiques. Volume 4: L'Église catholique face au monde non chrétien,* Paris, Grund, 1959, p. 344-350.
- DELEDALLE-RHODES, Janice. « L'altérité dépassée: Doughty et l'Autre ». *Protée*, vol. 22, n° 1, hiver 1994, p. 75-80.
- DESDOITS, Anne-Marie et Laurier TURGEON, dir. *Ethnologies francophones de l'Amérique et d'ailleurs.* Québec, Presses de l'Université Laval, 1997. 355 p.
- DROLET, Jean-Claude. « Un lit impérial chinois au Québec depuis la fin du XIX^e siècle ». *Chicoutimi*, Université du Québec à Chicoutimi, 8 nov. 1971 (non publié). 4 p.
- FAZZIOLI, E. et E. *Les jardins secrets de l'Empereur d'après le Ben Cao impérial.* Paris, La Maison rustique, 1990. 159 p.
- FITZHUGH, William W. et Aron CROWELL, dir. *Crossroads of Continents: Cultures of Siberia and Alaska.* Washington/London, Smithsonian Institution Press, 1988. 360 p.
- FITZHUGH, William W. et Susan A. KAPLAN, dir. *Inua: Spirit World of the Bering Sea Eskimo.* Washington, Smithsonian Institution Press, 1982. 295 p.
- FRANCIS, Daniel. *The Imaginary Indian: The Image of the Indian in Canadian Culture.* Vancouver, Arsenal Pulp Press, 1992. 258 p.

- GERNET, Jacques. *Le monde chinois*. Paris, Armand Colin, 1972. 699 p.
- GRABURN, Nelson, H. H., éd. *Ethnic and Tourist Arts: Cultural Expressions from the Fourth World*. London/Los Angeles/Berkeley, University of California Press, 1976. 412 p.
- GRABURN, Nelson, H. H. « Art, Ethno-Aesthetics and the Contemporary Scene », dans Sidney M. Mead et Bernie Kernot, dir., *Art and Artists of Oceania*, Palmerston North, New Zealand/Mill Valley, Calif., Dunmore Press/Ethnographic Arts Publications, 1983, p. 70-79.
- GRUNFELD, Frédéric V. *Jeux du monde: leur histoire, comment y jouer, comment les construire*. Genève, Lied, 1979. 277 p.
- HELLY, Denise. *Les Chinois à Montréal, 1877-1951*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1987. 315 p.
- IMPEY, Oliver. *Chinoiserie: The Impact of Oriental Styles on Western Art and Decoration*. New York, Charles Scribner's Sons, 1977. 208 p.
- JARRY, Madeleine. *Chinoiseries: le rayonnement du goût chinois sur les arts décoratifs des XVII^e et XVIII^e siècles*. Paris/Fribourg, Vilo/Office du Livre, 1981. 258 p.
- NELSON, Christina H. *Directly from China: Export Goods for the American Market, 1784-1930*. Salem, Peabody Museum of Salem, 1985. 120 p.
- PORTER, John R. *Un art de vivre: le meuble de goût à l'époque victorienne au Québec*. Montréal, Musée des beaux-arts de Montréal, 1993. 527 p.
- POULTER, Gillian. « Representation as Colonial Rhetoric: the Image of "the Native" and "the Habitant" in the Formation of Colonial Identities in Early Nineteenth-century Lower Canada ». *Annales d'histoire de l'art canadien*, vol. 16, n° 1, 1994, p. 10-25.
- RAY, Arthur J. *I Have Lived Here Since the World Began*. Toronto, Lester Publishing/Key Porter Books, 1996. 398 P.
- RAY, Dorothy Jean. *The Eskimos of the Bering Strait, 1650-1898*. Seattle/London, University of Washington Press, 1975. 305 p.
- RAY, Dorothy Jean. *Artists of the Tundra and the Sea*. Seattle/London, University of Washington Press, 1980 (1961). 170 p.
- ROUDOVA, Maria. *Chine: Coutumes et traditions dans l'imagerie populaire*. Leningrad, Éditions d'art Aurora, 1988. 178 p.
- SULLIVAN, Michael. *The Meeting of Eastern and Western Art*. London/Berkeley/Los Angeles, University of California Press, 1989. 306 p.

THÉRIEN, Gilles. « Sans objet, sans sujet ». *Protée*, vol. 22, n° 1, hiver 1994, p. 21-20.

TURGEON, Laurier *et al.* « Marius Barbeau et l'ethnologie des Amérindiens ». *Canadian Folklore/Folklore canadien*, vol. 17, n° 1, 1995, p. 5-11.

TURGEON, Laurier *et al.* *Transferts culturels et métissages Amérique/Europe, XVI^e-XX^e siècle*. Québec, Presses de l'Université Laval, 1996. 580 p.

WHITE, Kris A. et Janice ST. LAURENT. « Mysterious Journey: The Catholic Ladder of 1840 ». *Oregon Historical Quarterly*, vol. 97, n° 1, print. 1996, p. 70-88.

WILLIAMS, C.A.S. *Outlines of Chinese Symbolism and Art Motives*. New York, Dover Publications, 1976 (1941). 472 p.

Imperial Tobacco. Montréal, Imperial Tobacco Limitée, s.d. 32 p.

– ***Collections et expositions missionnaires***

CANNIZZO, Jeanne. « Gathering Souls and Objects: Missionary Collections », dans Tim Barringer et Tom Lynn, dir., *Colonialism and the Object: Empire, Material Culture and the Museum*, New York/London, Routledge, 1998, p. 153-166.

CANNIZZO, Jeanne. *Into the Heart of Africa*. Catalogue d'exposition, Toronto, Royal Ontario Museum, 1989. 96 p.

COOMBES, Annie E. « "For God and for England": Contributions to an Image of Africa in the First Decade of the Twentieth Century ». *Art History*, vol. 8, n° 4, déc. 1985, p. 453-466.

COOMBES, Annie E. *Reinventing Africa. Museums, Material Culture and Popular Imagination in Late Victorian and Edwardian England*. New Haven/London, Yale University Press, 1994. 280 p.

LAWSON, Barbara. *Collected Curios. Missionary Tales from the South Seas*. Montréal, McGill University Press, 1994. 313 p.

LEMAY, Nicole. *Mission Montréal: Les congrégations dans l'histoire de la ville*. Montréal, Fides, 1992. 157 p.

O'REILLY, P. « Musées missionnaires et ethnologiques », dans Simon Delacroix, dir., *Histoire universelle des missions catholiques. Volume 4: L'Église catholique face au monde non chrétien*, Paris, Grund, 1959, p. 59-70.

- PENKOWSKI, Jozef. « Pontificio Museo Missionario-Etnologico », dans *The Vatican Collections: Papacy and Art*, New York, The Metropolitan Museum of Art/Harry N. Abrams, 1982, p. 226-241.
- REVIERS DE MAUNY, Jean de. « Expositions missionnaires », dans Simon Delacroix, dir., *Histoire universelle des missions catholiques. Volume 4: L'Église catholique face au monde non chrétien*, Paris, Grund, 1959, p. 71-74.
- SCHMIDT, Wilhelm. « Les musées des missions et en particulier le Musée pontifical du Latran pour l'étude des missions et de l'ethnographie », dans baron Descamps, dir., *Histoire générale comparée des missions*, Paris/Bruxelles/Louvain, Librairie Plon/L'Édition universelle/AUCAM, 1932, p. 605-636.